

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

Cum permissu Superiorum

© Religieuses de l'Assomption
Maison Généralice
17, rue de l'Assomption
75016 Paris
Année 2005
ISBN : 2-7549-0046-2

MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS
FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION
1817-1898

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

VOLUME II
ANNÉES 1872-1876

RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

INTRODUCTION

Comme cela était annoncé dans l'introduction du volume précédent (Chapitres inédits de mère Marie-Eugénie de Jésus entre 1845 et 1871), ce second volume commence une série comportant la réédition des Chapitres déjà imprimés, avec l'insertion, à leur place, des inédits de ces mêmes années.

Nous regroupons ici les Chapitres de 1872 à 1876. Dans l'ensemble, ils ont été composés à partir de notes d'audition, en divers cahiers ou carnets (série MO1 G) qui ont été revus en parallèle, de manière à en établir, le plus exactement possible, la liste et le texte. En général, les textes sont semblables, mais certains présentent des différences quant au style et à la structure des phrases. Il a donc fallu choisir. Lorsqu'ils ont été revus ou corrigés par mère Marie-Eugénie, ils en portent l'indication.

Pour une lecture plus facile, certaines modifications ont été introduites dans la ponctuation ou le vocabulaire et, dans ce dernier cas, elles sont signalées par une note.

Dans l'ensemble, les citations bibliques, avec leurs références, suivent la traduction liturgique actuelle. Parfois il a fallu recourir à la Vulgate pour suivre la pensée de mère Marie-Eugénie.

Ce travail de relecture et de transcription, avec les schémas chronologiques proposés, voudrait permettre une connaissance renouvelée de la pensée de mère Marie-Eugénie sur la Congrégation, au milieu des événements de son temps.

* * * *

Un rappel de l'histoire précédente permettra de comprendre la tonalité de certains Chapitres.

L'année 1870 a vu la tenue du Concile du Vatican et la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale, en juillet. En septembre, les troupes italiennes ont investi Rome. Le pape, dépossédé de ses États, se considère comme prisonnier au Vatican. Dès lors, la chrétienté voit en lui un martyr et son prestige augmente parmi les fidèles.

D'autre part, la guerre franco-prussienne de 1870 et la chute de l'Empire, suivie du siège et de la Commune de Paris en 1871, ont établi en France un climat lourd de violences, de misère et de peur. La « semaine sanglante » de mai 1871 a vu l'exécution de 480 otages, dont l'archevêque de Paris, M^{gr} Darboy. La répression a été marquée par de nombreuses exécutions et déportations.

Pour la République, établie en août 1871, il s'agit de réorganiser la France vaincue.

L'année 1872 s'ouvre dans une atmosphère d'inquiétude pour le pays et pour l'Église. Les œuvres de Notre-Dame de Salut veulent répondre à « l'impiété croissante » et rétablir le règne de Dieu dans la société. La prière s'oriente vers la réparation. Et les Chapitres de mère Marie Eugénie, avec le style qui leur est propre, sont bien, année après année, un enseignement qui peut encore nous rejoindre.

Sr Thérèse-Maylis
Archiviste
2002-2005

NOTE SUR LES CHAPITRES 1872-1876

Année 1872 : 13 Chapitres déjà édités et 12 Chapitres inédits.

Année 1873 : 25 Chapitres déjà édités et un seul inédit, celui du 20 avril.

Année 1874 : 24 Chapitres déjà édités ; pas d'inédit.

Année 1875 : 22 Chapitres déjà édités dont plusieurs ont été corrigés par mère Marie-Eugénie ; un Chapitre inédit, celui du 21 novembre.

Année 1876 : 25 Chapitres édités, dont un, celui du 30 janvier, a été corrigé par mère Marie-Eugénie ; 7 Chapitres inédits.

ANNÉE 1872

- 24 janvier : À Auteuil, fondation de l'Association Notre-Dame de Salut (père Picard, père Vincent de Paul Bailly, mère Marie-Eugénie, un groupe de Dames).
 - *Cette même année, fondation par le père Vincent de Paul Bailly et l'appui de mère Marie-Eugénie, de l'Œuvre des Institutrices, pour « former le noyau d'une ligue très catholique d'institutrices laïques, vouées à l'enseignement et décidées à continuer l'œuvre dans le cas d'expulsion des Congrégations enseignantes. »*
- 7 mars-15 avril : Séjour du père d'Alzon à Paris.
- 2 mai : Départ de mère Marie-Eugénie pour les visites de Lyon, Nice, Nîmes.
- 6 mai : Mère Marie-Eugénie rencontre le père d'Alzon à Nice. Elle le verra aussi plus tard à Nîmes.

14-22 mai : Neuvaine d'adoration réparatrice. *(Les Communards étaient entrés à Auteuil le 13 mai 1871 et y étaient restés jusqu'au 21 mai, date de l'arrivée des Versaillais.)*
- 3 juin : Retour de mère Marie-Eugénie.

Retours successifs des sœurs du Noviciat qui, après la Suisse, ont passé un an à Nice : du 8 avril 1871 au 4 mai 1872.
- 10 juin : Retour de mère Thérèse-Emmanuel.
- 20 juillet-8 août : Saison de mère Marie-Eugénie à Ems. Au retour, arrêt à Sedan et Reims.
- 17-25 août : À Auteuil, retraite de la Communauté, prêchée par le père d'Alzon.
 - 26 août : Visite à Auteuil d'une religieuse de la congrégation de Marie-Joseph, guérie par l'intercession du père Olivaint, martyr de la Commune.
 - Août : Premier pèlerinage national à La Salette, sous la direction du père Picard.

- 7-11 septembre : Mère Marie-Eugénie est à Saint-Dizier où elle rencontre l'évêque de Nancy : deux religieuses, en rupture avec leur congrégation et sorties d'un couvent de Paris, ont pris le nom de « Religieuses de l'Assomption » et ont établi un petit pensionnat. Cette situation crée de la confusion ; mère Marie Eugénie demande à l'évêque un changement de nom pour ces sœurs et leur institution.
- 29 septembre : Chapitre sur « l'estime de Dieu ». Décision est prise de recueillir désormais les instructions de mère Marie-Eugénie.
- 30 septembre-7 octobre : Voyage à Poitiers (rencontre avec M^{gr} Pie et M^{gr} Gay) et à Bordeaux.

7 janvier 1872

RENOUVELLEMENT POUR
LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE

Mes chères filles,

L'Église, au commencement de l'année, offre à nos méditations les mystères de l'enfance de Jésus. Tout est joie dans ces fêtes et partout on commence l'année avec allégresse, c'est un renouvellement des choses humaines. Il faudrait également que ce soit pour nous un renouvellement des choses divines.

En faisant une petite revue intérieure, nous verrons que nous tombons dans des fautes d'orgueil, d'impatience, de susceptibilité, dans des manquements d'obéissance, etc.

Nous devrions alors, au commencement de cette année, prendre la résolution énergique de combattre un de nos défauts. Mais lequel ? Celui qu'on nous reproche le plus, celui qu'on¹ nous fait connaître comme le plus à charge au prochain. C'est saint Ignace qui vous le recommande : il veut que l'on tâche d'acquérir la vertu contraire au défaut qui choque le plus en nous, qui malédifie nos sœurs, les enfants, ou même les personnes du monde. Souvent elles s'étonnent de voir telle chose dans une religieuse. Si la voix du prochain ne nous le fait pas connaître, nous avons toujours celle de nos supérieures.

Mais, il faut avoir cinquante ans pour croire qu'il faut d'abord corriger ce que les autres trouvent de mal en nous. Les jeunes

1. *Vox populi* : expression courante, employée par mère Marie-Eugénie, signifiant ici « opinion générale » et traduite par « on ».

pensent : « Oh ! Mais je me connais parfaitement. C'est telle chose qui m'est le plus nécessaire. » Le plus souvent elles se trompent.

Quelquefois une personne vive, brusque, emportée, à qui on reproche ce défaut, aura un tout autre attrait et vous dira : « Ah ! si j'avais l'esprit de recueillement, cela me suffirait bien ! » L'esprit de recueillement est une très bonne chose, il est vrai ; mais croyez donc ce que l'on vous dit. La correction de tel défaut est ce qu'il y a de meilleur pour vous.

Si d'une confession à l'autre nous nous proposons de combattre ce défaut, si nous veillions davantage, si nous étions fidèles à la prière, au recours à notre Seigneur, nous éviterions d'y retomber. Puis, l'inclination s'affaiblissant de plus en plus, nous finirions par y renoncer tout à fait et par suite, nous pourrions entreprendre un autre combat.

Mais rien n'avance quand on fait des efforts pendant huit jours si, huit jours après, on se laisse aller à ce que demande la nature. Tâchons donc de combattre sans nous lasser, afin d'arriver à la perfection. L'auteur de l'*Imitation*² dit que *si nous extirpions un défaut par an, nous serions bientôt parfaits.*



2. *Imitation de Jésus-Christ*, Livre 1 chap.11, 5.

21 janvier 1872

LA VIE DE JÉSUS EN NOUS

Mes chères filles,

Je voudrais vous parler de la dévotion au saint nom de Jésus, qui ressort de la dévotion constante que nous devons avoir à la sainte humanité de notre Seigneur.

En effet, toutes nos prières, toutes nos méditations, toutes nos pensées gravitent autour des mystères de la sainte humanité de notre Seigneur, de son incarnation, de sa nativité, de sa sainte enfance, de sa fuite en Égypte, de sa vie cachée, de sa vie publique, ensuite de sa passion et de sa mort. La sainte humanité de Jésus-Christ nous donne accès auprès de Dieu. C'est par elle seulement que les rapports sont possibles entre Dieu et nous.

Or, vous savez quelle est la doctrine par rapport à ce mystère : vous savez que Jésus-Christ, possédant la nature divine et la nature humaine, n'a cependant pas de moi humain. Il possède une âme parfaitement humaine avec son intelligence et sa volonté, et aussi un corps pour souffrir ; mais il n'a pas d'autre personnalité que celle du Verbe, la sainte humanité suivant les mouvements imprimés par la divinité.

Je voudrais, mes filles, vous faire entrer plus profondément dans l'intime de ce mystère, dont la connaissance pratique est ce qui contribuera le plus à former votre ressemblance avec notre Seigneur ; car nous, chrétiens, sanctifiés par le baptême, nous possédons la grâce : la grâce est une participation de la vie de Dieu, Dieu habite en nous. Aussi les Pères ont pu comparer le chrétien à

un cierge : la cire est le corps, l'âme, la mèche, et le Saint-Esprit, la flamme.

Mes chères filles, non seulement nous avons reçu le baptême, mais nous avons communié, nous communions très souvent. Quand Jésus-Christ vient dans notre âme, au moment de la communion, il y est personnellement, réellement, substantiellement, et après, il laisse en nous quelque chose de lui-même. De même que deux cires fondues ensemble prennent les propriétés l'une de l'autre, ainsi quelque chose de Dieu se mêle à notre substance, nous change, nous transforme, nous déifie.

Or, il faut que nous soyons vis-à-vis de Dieu vivant en nous, comme était la sainte humanité vis-à-vis de la divinité. C'est le but de l'union que Dieu contracte avec nous par la sainte communion. Vivant de la vie même de Dieu, le chrétien doit ne faire qu'un avec lui par les pensées, les sentiments, les affections. Nous pouvons comprendre quelque chose de cette transformation, de cette consommation de nous-mêmes en Dieu par les effets qu'il nous est possible de constater.

Ainsi nous savons quels sont les effets du péché originel : ignorance pour l'esprit, le cœur assujéti aux passions mauvaises, la volonté portée au mal, la chair qui se révolte. Nous avons toutes certains défauts particuliers à combattre : pour les unes, c'est l'orgueil ; pour d'autres, l'impatience ; mais, chacune le sait, certains vices n'ont plus ou presque plus de racines dans notre cœur. Telle est par exemple l'avarice. Il n'est personne d'entre nous qui ait un extrême désir d'amasser, de posséder des richesses. Tels d'autres vices encore qu'on ne peut nommer dans l'assemblée des saints³, ce qui est assez dire qu'ils nous inspirent une horreur extrême. D'où cela vient-il, si ce n'est que Jésus-Christ vivant en nous nous a inspiré les sentiments contraires à ces vices ?

Mais peut-être me direz-vous : « J'ai eu ces bonnes inclinations toute petite. » J'en conviens mais c'est que vous étiez nées de parents fidèles. Votre mère, votre grand-mère, communiaient, et le germe de vie qui vous a été communiqué, le sang dont vous avez

3. Ep 5, 3.

été formées, avaient été sanctifiés par le contact de la chair immaculée de Jésus-Christ. Puis vous avez reçu des bénédictions. Vous avez été entourées d'objets bénits qui vous ont préservées, avant même que vous ne fussiez à Dieu d'une façon particulière. Que de grâces dans votre vie, sans parler des sacrements où vous avez pu voir les effets de la vie de Jésus-Christ en vous !



4 février 1872⁴

BIEN FAIRE LES RECRÉATIONS
OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Aujourd'hui je serai très brève, je veux vous faire seulement quelques recommandations au sujet de l'obéissance. Je voudrais que vous soyez bien religieuses aux récréations. Il y a peut-être eu un peu de relâchement depuis quelque temps. Il me semble qu'il pourrait ne pas y avoir cette explosion en commençant. Quelquefois dans d'autres communautés, on s'anime peu à peu, mais au commencement on est encore maître de soi. Il n'est pas nécessaire de raconter tout de suite tout ce qu'on sait, de se récrier. On a un but dans ce qu'on dit, ce qu'on fait. Nous parlons parce que nous voulons demander ou obtenir quelque chose. Il faut réfléchir en présence de Dieu à la finalité de nos paroles et ne pas nous laisser entraîner par notre humeur naturelle. J'ai aussi été sévère ces jours-ci, parce que plusieurs choses depuis quelque temps se sont faites sans permission.

Une bonne religieuse examine de temps en temps ce qu'elle a fait, ce qu'elle a, pour voir si elle ne manque ni à la pauvreté, ni à l'obéissance. Elle demande les permissions. Si chacune faisait cela, les supérieures n'auraient pas tant de peine pour voir, s'inquiéter. Chacune devrait penser qu'elle a un peu la responsabilité de l'ordre, de la Règle, de la maison. Certainement je l'ai plus que vous, mais vous l'avez aussi⁵.

4. Chapitre inédit.

5. Le cahier C7 porte, à la suite de ce Chapitre, à la date du 11 février, cinq lignes de recommandations à propos des rubriques pour les cérémonies.

25 février 1872⁶

APPLIQUER SES EFFORTS À UN POINT PARTICULIER

Mes chères filles,

Nous sommes en Carême⁷, par conséquent dans un temps de pénitence. La plupart d'entre nous, nous ne faisons que fort peu de chose en fait de mortification ou d'austérité. Il est impossible qu'il en soit autrement, les santés ne suffisant même pas pour faire notre œuvre auprès des enfants, œuvre qui est par elle-même une grande pénitence. Je vous engagerai alors, mes sœurs, à avoir une attention particulière et à examiner chacune quels sont les points principaux où vous pourrez offrir à Dieu quelque sacrifice. Par exemple s'appliquer davantage au silence ou à l'humilité, accepter plus parfaitement les observations ou encore s'appliquer à avoir en toutes circonstances une tenue parfaitement religieuse, ce qui ordinairement ne nuit pas à la santé.

Vous me direz : « Mais nous devons faire cela en tout temps. » Oui, sans doute, mais il faut chercher comment, dans la pratique de ces vertus, nous pourrons offrir à Dieu quelque chose en surplus, pratiquer la mortification. Par exemple, il est certain que le silence est de Règle et c'est justice de l'observer. Nous y mettrons une fidélité, une exactitude plus parfaite. Il est toujours de justice de recevoir avec soumission les

6. Chapitre inédit.

7. Le Carême est prêché par le père Vincent de Paul Bailly A.A. Le père d'Alzon est aussi à Paris. Il parle deux fois aux sœurs à la salle de communauté.

observations des supérieures, mais s'il nous revient quelque parole qui nous humilie de la part des sœurs, ou des enfants ou des personnes du dehors, il faut tâcher de l'accepter, de l'aimer et ainsi du reste.



3 mars 1872⁸

LE DÉVOUEMENT

Mes chères filles,

Il y a longtemps déjà, je me rappelle avoir entendu un sermon, très ordinaire en lui-même, mais sur un sujet très important : le dévouement. C'est une des vertus les plus indispensables pour nous qui sommes chargées de l'éducation. Il faut la placer en première ligne après celle de nos vœux. Nous pourrions dire : « Je suis engagée à pratiquer la pauvreté, la chasteté, l'obéissance et le dévouement. » Nous avons toujours à nous occuper d'enfants qui sont plus ou moins remplies de défauts, plus ou moins douées de paresse ou d'aptitude au travail. Nos occupations roulent toujours dans un même cercle d'étude, d'enseignement, de surveillances, de gardes de récréations, de dortoirs, etc., etc. Ce n'est pas agréable.

On dit parfois : « J'avais de la consolation dans telle enfant, elle est partie, je la regrette... » Mais il faut bien penser que les parents sont contents de nous confier leurs enfants pour les corriger de leurs défauts, les dégrossir, les former. Aussitôt qu'une enfant devient laborieuse, polie, aimable, docile, dès qu'elle peut être agréable dans sa famille, on nous l'enlève et les mères se chargent volontiers de terminer leur éducation.

Les Trappistes ont beaucoup de peine à cultiver la terre, mais au moins, ils jouissent de la consolation de leurs rudes travaux. Il n'en est point ainsi pour nous. Si donc nous cherchons à nous appuyer

8. Chapitre inédit.

sur la consolation, si nous disons : « Si j'avais telle leçon, telle distraction » (je ne parle pour aucune de vous), bientôt au lieu de consolations, nous aurons tous les ennuis possibles et imaginables. Il n'y a de consolation vraie, constante que celle que vous trouverez dans la pratique du dévouement, c'est-à-dire dans un amour plus pur pour notre Seigneur qui vous fera embrasser pour lui, pour lui être agréables, les choses les plus pénibles, la fatigue, les contradictions, inséparables de l'œuvre que Dieu nous a confiée, et recommencer toujours sans jamais nous lasser.



4 avril 1872

JEUDI DE PÂQUES

Mes chères filles,

Les fêtes de Pâques que nous venons de passer vous ont certainement apporté des grâces. Pourquoi ne retire-t-on pas toujours assez de fruits de ces solennités ? C'est qu'on n'entre pas dans l'esprit des mystères qu'elles représentent. Si nous les suivions, si nous les pénétrions plus profondément, nous en retirerions de grands enseignements.

Ainsi, par exemple, les évangiles de toute cette semaine sont magnifiques. Celui de la pêche miraculeuse⁹, outre le sens qu'il renferme par rapport à l'Église, par rapport à saint Pierre que l'on voit établi chef des apôtres et des fidèles et qui reçoit dans sa barque tous les chrétiens, a aussi un sens pratique et très utile pour nous. Nous voyons que notre Seigneur était sur le bord de la mer. Les apôtres avaient travaillé, pêché toute la nuit sans rien prendre. Sur l'ordre de Jésus, ils jettent le filet au côté droit de la barque et le retirent tout rempli de gros poissons.

Pour chacune de nos âmes, il y a aussi la nuit, l'hiver pendant lequel le travail ne réussit pas, où nous ne pouvons rien prendre, ni pour les autres, ni pour nous-mêmes. Mais nous connaissons aussi cette parole de l'Écriture : *L'hiver est passé*¹⁰, la vie revient. Nous sommes assez portées à croire que la nuit, c'est la mort, que l'hiver durera toujours, comme si, en voyant le jardin, il y a un mois, nous

9. Jn 21.

10. *Jam hiems transiit.* Ct 2, 11.

avons dit : « Ces arbres ne sont bons à rien. Jamais il n'y reviendra de feuilles. Il vaudrait autant les jeter au feu, ne les avoir jamais plantés. » Nous sommes tentées de nous dire cela et pour nous-mêmes et pour les autres : « Il n'y a plus rien, rien, tout est mort. » Mais non, mes sœurs, le moment viendra où Dieu enverra sa force, sa grâce et sa lumière.

Ce que nous devons faire, c'est de nous maintenir dans la patience, dans la pratique de la foi, de l'espérance et de la charité. En croyant, en espérant, en aimant, nous acquerrons des mérites. Voyez les reproches que notre Seigneur fait aux disciples d'Emmaüs, parce qu'ils disaient : *Nous espérons*¹¹. Nous croyions, nous espérons autrefois, mais maintenant ! Notre Seigneur les appelle *hommes dépourvus d'intelligence et cœurs lents à croire*¹². Notre Seigneur n'aime pas cela.

Au contraire, voyez Madeleine¹³ au matin de la résurrection : comme elle cherche notre Seigneur avec foi, avec confiance, avec ardeur, tendrement et amoureuxment. Elle voit les anges, mais que lui font les anges ? C'est notre Seigneur qu'elle désire, elle ne s'arrête pas même à converser avec ces esprits célestes. Aussi notre Seigneur la récompense en se montrant à elle. Mes sœurs, vous êtes-vous jamais demandé si ce moment de joie inexprimable, où notre Seigneur apparut à Madeleine, fut un moment de mérite pour elle ? Certainement non, le moment du mérite n'est pas celui de la récompense, et elle était trop récompensée alors pour avoir besoin de mérites.

Nous pensons souvent, et à tort, qu'il n'y a pas de mérites pour nous, lorsqu'il n'y a pas de récompense. Ne jugeons jamais d'après nos sentiments humains : le moment du mérite pour Madeleine est celui où elle cherche, où elle prie, où elle persévère, où elle est éprouvée. Pendant la Passion elle a eu de grandes épreuves à supporter. Elle a vu toutes les souffrances de notre Seigneur, assisté à sa mort, pleuré près de son corps dans le tombeau. Ensuite, elle a été privée de la consolation de posséder ce corps sacré, ne sachant

11. *Sperabamus*. Lc 24, 21.

12. *Stulti et tardi corde*. Lc 24, 25.

13. Lc 24, 1-10 et Jn 20, 11-18.

qui l'avait enlevé. De même pour les disciples d'Emmaüs¹⁴, le moment où ils ont mérité n'est pas celui où ils étaient tout brûlants, en écoutant notre Seigneur. Il n'est pas bien difficile d'être tout brûlant, quand notre Seigneur parle.

Pour nous, mes filles, nous aurons le mérite du travail, le mérite du combat, le mérite des larmes, le mérite de la foi, le mérite de la sécheresse, de la privation. Si nous n'avons pas la récompense en ce monde, comme dit sainte Thérèse, nous l'aurons dans l'autre.



14. Lc 24, 13-34.

7 avril 1872

CONFIANCE EN DIEU

Mes chères filles,

Nous sommes encore dans le temps de Pâques. Continuons à tirer un enseignement de la méditation des Évangiles. Voyez comment les apôtres et tous ceux qui avaient quelque chose à se reprocher avant la mort de notre Seigneur vont à lui avec confiance, aussitôt après sa résurrection, ils le cherchent avec amour. Aussi notre Seigneur se manifeste à eux dans sa grande miséricorde.

Par exemple, saint Pierre, qui a commis un si grand crime en reniant son maître, sera le premier à entrer dans le tombeau après sa résurrection¹⁵. Notre Seigneur lui apparaît et semble avoir oublié sa faute. Quelle bonté il lui témoigne ! Il ne lui demandera qu'une triple protestation d'amour en expiation de son triple reniement¹⁶. L'apôtre dans son amour y ajoutera les larmes de son repentir et pleurera sa faute jusqu'à la fin de sa vie. Notre Seigneur veut nous apprendre par là que, malgré nos misères, nos faiblesses, nos infirmités, nous ne devons pas cesser de nous réjouir en lui. Nous devons avoir la contrition et la contrition est une douleur, il est vrai, mais le fond de notre âme doit demeurer dans la joie.

Remarquons bien que la plus grande partie de nos pensées tournent autour de nous-mêmes, de nos faiblesses, de ce que nous

15. Jn 20, 6.

16. Jn 21, 15-18.

avons fait, comment nous l'avons fait, pourquoi nous l'avons fait. Pourquoi ne laisserions-nous pas de côté toutes ces pensées, afin de nous occuper de Dieu ? Dieu remplit tout. Nous vivons en lui profondément, intimement, réellement, plus que dans l'air que nous respirons. Il est aussi en nous ; et il est non seulement en nous comme notre vie et la source de notre être ; mais il forme avec nous une société : il nous aime. C'est le mystère de la grâce qui nous rend purs et agréables aux yeux de Dieu.

Remémorons-nous ces pensées, rappelons-nous tout ce que notre Seigneur a fait, comment il a vécu, ce qu'il a été, ce qu'il est encore dans l'Eucharistie. Les divers états du Sauveur sont le modèle de ceux par lesquels nous devons passer, et ne nous occupons plus de nous-mêmes. Bienheureux celui qui ne penserait pas à soi, ou n'y penserait que juste le temps nécessaire, deux fois par jour pour faire son examen, s'abandonnant avec ses misères entre les bras de Dieu.

Je vous engage, mes sœurs, à considérer un instant combien vous avez eu de pensées inutiles sur vous-mêmes, et voyant combien il est peu avantageux de se troubler de ses fautes, le temps que l'on perd, les distractions qui en résultent, les découragements que l'on y puise, vous prendrez la résolution de consacrer l'activité de votre esprit à vous occuper de Dieu, de ses perfections, de sa bonté, de sa miséricorde, car il a toutes les perfections : la perfection de la sainteté, la perfection de l'être aussi.

Monsieur de Bérulle disait que la croix doit être *un moyen de sanctification et non une occupation*. Je vous dirai la même chose de vos fautes. Dieu permet que nous tombions parfois, afin que nous nous maintenions dans l'humilité, dans la soumission. Chaque mystère du christianisme opère les fruits correspondant à ce qu'il signifie. Ce sera la grâce que nous retirerons du mystère de la Résurrection, qui est en même temps la gloire de la sainte humanité et le fondement de notre espérance.

Plus nous nous efforcerons de connaître Dieu, plus nous l'aimerons. Cette occupation est celle des habitants du ciel. Ce fut celle de Marie pendant toute sa vie ; elle entra profondément

dans tous les mystères de son divin fils. Ce sera pour nous un avant-goût de la vie éternelle. Efforçons-nous de voir dans les choses, moins le côté humain qui est toujours pénible, que le côté divin qui en est la joie présente et en sera la joie éternelle.



21 avril 1872¹⁷

ESPRIT DE ZÈLE PAR LA PRIÈRE ET LA FERVEUR

Mes chères filles,

Je ne veux pas laisser passer cette fête¹⁸ sans vous parler un peu de saint Joseph. Dans les moments de crise que nous traversons, que l'Église traverse, maintenant qu'elle peut s'écrier à chaque instant : *Seigneur, sauve-nous, nous périssons*¹⁹, nous n'avons pas de plus grande espérance que la protection de saint Joseph que le Souverain Pontife vient de déclarer par un acte solennel, patron de l'Église universelle.

Nous pouvons peut-être penser que les dangers que court l'Église ne sont pas imminents. Mais, voyez en France quelle est la perversité du peuple. En Allemagne, il y a bien encore de la foi et de la piété, mais on s'occupe en ce moment d'anéantir l'enseignement chrétien dans les écoles. En Espagne et en Italie, on répand partout les principes d'indifférence et d'immoralité. En Russie, vous savez ce qui se passe et combien l'Église a raison de s'écrier : *Seigneur, sauve-nous, nous périssons*.

17. Chapitre inédit.

18. Patronage de saint Joseph, proclamé par Pie IX le 8 décembre 1870.

19. Mt 8, 25.

Voyez encore la situation du Pape. Vous savez ce que monseigneur Mermillod nous disait hier²⁰ : l'épreuve qu'il subit ne peut se terminer que par l'exil ou par le martyre.

Il nous parlait aussi de cette rage des ennemis de Dieu telle qu'à Lyon, une société est organisée pour donner quarante, soixante francs aux pauvres familles d'ouvriers qui consentent à mourir et à être enterrés sans les prières de l'Église. Peut-on rien imaginer de plus diabolique ? Il faut donc, mes sœurs, que nous, nous fassions tous nos efforts pour réagir contre ces efforts du mal, que tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, tous nos rapports avec les personnes du monde aient pour but de leur inspirer des pensées de foi, afin, comme dit sainte Thérèse, d'augmenter le nombre des amis de Dieu qui en a si peu.

Mais surtout prions. Que dans toutes nos prières, dans toutes nos communions, les messes que nous entendons, nous ayons cette intention d'obtenir le triomphe de l'Église, la foi pour les nations. À une prière continuelle, joignons une ferveur continuelle. Chacune de nous a une épreuve, une tentation, un obstacle à surmonter. Acceptons ce sacrifice qui nous paraîtra léger en comparaison de ceux dont l'Église est non seulement menacée, mais atteinte.



20. La veille, 20 avril, M^{gr} Mermillod présidait la profession perpétuelle de trois sœurs et il évoquait la situation de l'Église et du Pape, depuis l'annexion des États Pontificaux par l'Italie en 1870.

28 avril 1872²¹

S'APPLIQUER À LA CORRECTION D'UN DÉFAUT

Mes chères filles,

Je vais m'absenter²² pendant quelque temps mes chères filles, et je voudrais que ce soit pour vous un temps d'avancement. Il est bon de se proposer d'une époque à l'autre d'avancer dans quelque vertu que l'on n'ait pas et dont on a le plus besoin.

Je vous engage à vous rappeler ce que saint Ignace recommande et vous direz peut-être que je reviens souvent à cette pensée. C'est qu'elle est très sage. Saint Ignace veut que l'on tâche d'acquérir la vertu contraire au défaut qui choque le plus en nous, qui malédifie nos sœurs ou les enfants ou même les personnes du monde qui quelquefois s'étonnent de voir telle chose dans une religieuse. Parfois le prochain ne dit rien, il supporte, respecte, mais souffre de ce travers.

Il n'est pas de personnes, même les plus âgées, les plus avancées, qui ne puissent trouver quelques défauts à corriger. Si la voix du prochain ne nous le fait pas connaître, nous avons toujours celle de nos supérieures. Et ce n'est pas toujours ce qu'on croit qu'il est le plus urgent de corriger. Quelquefois une personne vive, brusque, emportée à qui on reproche ce défaut aura un tout autre attrait et vous dira : « Ah ! si j'avais l'esprit de recueillement, cela me suffirait bien. » L'esprit de recueillement est une très bonne chose, il est

21. Chapitre inédit.

22. Mère Marie-Eugénie part le 2 mai pour les visites de Lyon, Nîmes et Nice. Elle reviendra le 3 juin.

vrai ; mais croyez donc ce que l'on vous dit, que la correction de cet autre défaut est ce qu'il y a de meilleur.

Peut-être me direz-vous : « Pourquoi donc Notre Mère revient-elle toujours sur ce sujet ? » C'est que je le crois très utile pour votre avancement spirituel. Si quand je reviendrai, quelqu'un qui vous connaît pouvait me dire : « Si vous saviez comme telle personne est devenue douce, obéissante, vraiment religieuse ! » Mais, je l'espère, c'est mère Marie-Séraphine qui me dira cela de chacune de vous, ce qui me donnera une grande joie.



*14 juillet 1872*²³

ESPRIT DE CHARITÉ

Mes chères filles,

Il faut, mes chères filles, nous appliquer à apporter une grande charité dans nos rapports entre nous. Mais il faut que cette charité aille à notre sanctification mutuelle. Chacune de nous doit aimer ses sœurs, comme dit la Règle, du même amour dont Dieu nous aime, pour sa perfection, sa sainteté, pour l'aider à arriver au ciel.

Prenons donc bien garde à ce qui sentirait, soit d'une part un esprit moqueur, ou de l'autre une tolérance, une indulgence²⁴ à l'égard de quelque imperfection dans les personnes avec qui nous vivons. Ne pensons pas que la charité consiste à fermer les yeux ou à garder le silence sur une faute, un défaut, qui pourra de la sorte se prolonger indéfiniment. Un des plus détestables abus que l'on rencontre dans la vie religieuse, c'est la manie de vouloir arranger les choses entre soi, sans y mêler les supérieures.

Que craignez-vous en avertissant les supérieures ? Le plus grand mal qui puisse arriver, c'est de recevoir un avertissement. Mais les avertissements ne sont-ils pas précieux pour notre avancement ? Pouvons-nous nous corriger de nos défauts si nous ne voulons pas les connaître et en être reprises ? Est-ce que nous ne savons pas que les supérieures sont là pour supporter les imperfections ?

23. Chapitre inédit.

24. « Facilité » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

Ne craignons pas tout ce qui peut nous humilier, que cela nous vienne du dedans ou du dehors, des personnes du monde, et même des enfants. Acceptons tout et profitons-en pour avancer vers Dieu²⁵.



25. Un Chapitre se trouvait imprimé à la date du 30 juillet 1872. Mais sa vraie date est sûrement le 30 juillet 1871. Il a donc été déplacé. Voir la note qui l'accompagne dans le volume précédent.

11 août 1872²⁶

VACANCES, RENOUVELLEMENT DE L'ESPRIT SURNATUREL

Mes chères filles,

Ce qui me semble utile de vous dire aujourd'hui, mes chères filles, c'est de vous parler des vacances et de vous recommander l'esprit surnaturel et religieux. Pendant l'année, le soin des emplois, les soucis des enfants, nous distraient parfois : ce soin, ce souci, c'est parfois une famille mécontente, une enfant difficile, une chose ou une autre. Sans pourtant nous éloigner de Dieu, il est impossible qu'il en soit autrement. Nous devons même y penser, nous en occuper devant Dieu, car ces choses sont des devoirs de notre vocation, sont dans l'ordre de la volonté de Dieu, mais elles absorbent l'attention de notre esprit. J'ai toujours pensé qu'en cela nos sœurs converses sont plus heureuses que nous parce qu'elles n'ont pas de soucis inattendus. Elles ont bien le souci de faire la cuisine à temps, les dortoirs à temps, mais enfin, elles n'ont point ce que j'appelle des soucis inattendus. Elles peuvent davantage se recueillir, s'entretenir avec Dieu.

Eh bien, en ce moment où nous avons moins de préoccupations extérieures, tâchons d'en profiter. Le temps des vacances nous est donné pour nous renouveler dans l'esprit surnaturel.

Ce que je voulais aussi vous recommander, mes sœurs, c'est un grand esprit religieux. Pendant les vacances, il y a des allées et venues, ce sont des sœurs qui viennent à la Maison-Mère, d'autres

26. Chapitre inédit.

qui sont envoyées dans les maisons. Je désire que l'on trouve parmi nous toute la ferveur possible, l'exactitude et la régularité dans les emplois, la fidélité à l'obéissance, le silence, le zèle de l'Office, enfin, cette édification générale que l'on a souvent trouvée et que je désire que l'on trouve toujours.

Il faut donc veiller sur nous et nous renouveler afin d'éviter toute imperfection : par exemple, toute légèreté, toute dissipation, qui aurait plus d'importance ici qu'ailleurs, parce qu'on doit y trouver la Règle observée dans toute sa force et sa vigueur. Enfin, répandre autour de nous cette dilatation que l'on éprouve toujours en voyant la Règle observée fidèlement par une grande communauté.



25 août 1872²⁷

FIN DE LA RETRAITE – RECOMMANDATIONS

Mes chères filles,

Vous sortez d'un temps de retraite²⁸ pendant lequel beaucoup de grâces vous ont été données. Précisément nous célébrons aujourd'hui la fête du saint Cœur de Marie. Je vous engage donc à mettre sous la protection de la Sainte Vierge toutes les résolutions que vous avez prises, toutes les inspirations que vous avez reçues, les bons sentiments et les bons désirs que vous avez formés. Déposez-les dans son cœur, et vous les retrouverez là quand vous en aurez besoin. Vous avez vu, sans doute, les imperfections qu'il fallait retrancher de votre vie.

Les imperfections intérieures, tout le monde en a. Mais les imperfections extérieures, on ne peut pas les laisser se produire sans nuire à l'édification générale, sans abaisser le niveau de la vie religieuse dans l'esprit de ceux avec qui nous vivons. C'est pourquoi je recommanderai d'abord, particulièrement aux jeunes sœurs, d'éviter toute légèreté, toute dissipation, tout bavardage, afin que leur modestie religieuse fasse voir à tous qu'on est vraiment dans la maison de Dieu. Aux autres sœurs, je recommanderai instamment de demander simplement les choses aux supérieures. Il y a un courant d'affaires auxquelles les supérieures sont obligées de veiller, quoique les choses matérielles n'aient qu'une importance secondaire.

27. Chapitre inédit.

28. Retraite prêchée par le père d'Alzon.

Cependant, de même qu'on ne peut pas laisser les créanciers sans être payés, les maisons sans être réparées, les dîners sans être servis (ce qui regarde ou l'économe ou la supérieure), ainsi on peut dire qu'il y a une sorte de nécessité première pour les supérieures, particulièrement pour la supérieure générale, de s'occuper de ces choses matérielles. Je le répète, elles ne sont pas les plus importantes en elles-mêmes, mais elles sont l'occasion de beaucoup de soucis, de difficultés, de préoccupations. On ne peut pas avoir l'esprit présent à tout, et il y a bien des choses soit pour le pensionnat, soit pour vous personnellement, que l'on ne peut pas deviner.

Prenez donc l'habitude de demander simplement à vos supérieures ce dont vous avez besoin. Ainsi, il y a quelquefois des sœurs qui, par générosité, se croient obligées de ne rien demander. Sœur Tèrese Marie²⁹ par exemple, par un excès de ferveur, passa tout un hiver à grelotter chaque nuit, parce qu'on ne lui avait pas donné assez de couvertures. C'était un excès qu'il ne faut pas imiter. Dites simplement ce qui vous est nécessaire et pour cela allez plutôt à la supérieure locale³⁰, elle a moins d'affaires que la supérieure générale qui, étant occupée du soin général des maisons, ne doit point entrer dans les détails.

J'aurais encore beaucoup de recommandations à vous faire, mais je pense que vous avez vu vous-mêmes avec l'aide de la grâce ce qui est à réformer. Je n'ajouterai qu'un mot au sujet des récréations. Les récréations bien faites sont un très bon moyen pour que les âmes se retrouvent avec Dieu. N'apportez pas aux récréations quelque ferment que ce soit. Quand je dis ferment, j'entends ferment de mauvaise humeur, de volonté propre, etc. Apportez-le plutôt à un autre moment à votre supérieure afin que rien ne vous empêche de vous occuper de Dieu.

29. Probablement sœur Tèrese-Marie du Sacré-Cœur.

30. « Particulière » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

1^{er} septembre 1872³¹

RECOMMANDATIONS

Mes chères filles,

Je vous engageais dimanche au sortir de la retraite à pratiquer plus exactement le silence. Je voudrais ajouter une recommandation qui se rapporte fort bien au point de Règle dont on vient de faire la lecture. C'est de nous appliquer à avoir une tenue parfaitement religieuse, évitant le bruit, l'empressement et comme dit la Règle, faisant toutes choses avec modestie, en paix et tranquillité. Ce recueillement nous aidera beaucoup au silence, car souvent, faute de réfléchir, on dit plus de paroles qu'il n'en faudrait pour les choses nécessaires, et ainsi le silence n'est pas observé.

Une autre recommandation, c'est par rapport à l'obéissance³². Depuis quelque temps il y a du désordre en ce moment. Ce n'est plus alors la récréation, c'est le demi-silence, on ne doit parler que pour les choses nécessaires et non pas dire des paroles de récréation. Et puis, tâchez de rester un peu dans le cercle où vous étiez à l'obéissance, cherchant tranquillement les personnes à qui vous avez à parler et alors parlez à mi-voix sans vous grouper toutes ensemble. Il est aussi fort recommandé que celles qui n'ont rien à demander se retirent aussitôt. Pour cela, il faut que les autres n'encombrent pas la porte et n'empêchent pas de passer ; de cette manière, tout se fera avec beaucoup plus d'ordre.

31. Chapitre inédit.

32. Temps à la fin de la récréation où l'on pouvait s'adresser à la supérieure ou aux sœurs pour des questions personnelles ou d'emplois.

7 septembre 1872

AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes chères filles,

Après tous les sermons que vous avez entendus pendant la retraite, vous avez pris des résolutions. Il est une chose qui renferme toutes les résolutions, et qui est en même temps le but auquel nous devons parvenir et le principe de toutes les vertus que nous avons à pratiquer, je veux parler de l'amour de notre Seigneur.

C'est par notre Seigneur, en effet, et pour notre Seigneur que nous devons vivre. C'est vers lui que nous devons tourner toutes les affections, toute la tendresse de notre cœur. S'il est vrai de dire d'un homme mortel : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu qu'il ne voit pas*³³, à plus forte raison pouvons-nous appliquer cela à l'Homme-Dieu qui est venu à nous, qui s'est fait notre frère, qui s'est fait notre Époux, qui s'est donné à nous, qui veut nous amener à Dieu. Son amour doit donc être le sentiment le plus intime de notre cœur.

La vie d'une religieuse de l'Assomption surtout doit tendre vers cet unique but. Plusieurs d'entre nous ont fait le vœu de travailler à étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes, c'est-à-dire de travailler à le faire connaître, à le faire aimer. Mais d'abord il faut travailler à établir ce règne de notre Seigneur Jésus-Christ dans sa

33. 1 Jn 4, 20.

propre âme, et faire que notre Seigneur y soit le seul Seigneur, le seul Maître, le seul dominant par-dessus toutes choses.

Il faut y travailler sérieusement, mes filles. Notre Seigneur a dit, et on vous le répète bien souvent : *Il ne suffit pas de me dire : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume des cieux, mais il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux*³⁴. Nous prouverons donc notre amour en employant toute notre vie à accomplir cette sainte volonté.

Souvent on éprouve du dégoût pour la vie présente. J'entends dire parfois : « Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que je fais pour Dieu ?... » Je le comprendrais, si nous menions une vie de joie et de plaisir. Nous pourrions dire alors : « À quoi me sert-il de vivre ? » Mais le plus souvent nous avons quelque chose à souffrir. Pourquoi ne le faisons-nous pas servir au profit de l'amour ? J'ai souvent remarqué que la grande préoccupation de nos sœurs, à leur lit de mort, était de n'avoir pas assez travaillé à augmenter leur amour pour notre Seigneur. À ces derniers moments elles s'efforcent de multiplier leurs actes d'amour. Pourquoi attendrions-nous les quinze derniers jours de la vie, pour nous efforcer d'atteindre le degré d'amour auquel Dieu veut que nous parvenions ? Dans ce but, acceptons les souffrances, et faisons tous les efforts que Dieu nous demande.

Commençons dès aujourd'hui à profiter de la vie que Dieu nous accorde. C'est un si grand bienfait. Jetez les yeux sur la très Sainte Vierge. Elle est bien certainement la créature qui a le plus aimé Dieu. Après la mort de notre Seigneur, elle ne demande pas à Dieu de quitter la vie. Nous voyons au contraire qu'elle est restée sur la terre un grand nombre d'années après l'Ascension de notre Seigneur. On croit qu'elle est morte à l'âge de soixante-cinq ans. Dieu la laissa ici-bas et, ayant été fidèle à la grâce dès le premier moment de son existence, elle continua à l'être jusqu'au dernier moment de sa vie. En cela elle est notre modèle.

Je pense, mes filles, que si, chaque matin, vous disiez au bon Dieu : « Mon Dieu, je vous remercie de tout ce que vous m'enverrez aujourd'hui. Ce sera une souffrance pour mon corps,

34. Mt 7, 21.

une contradiction, une contrariété pour mon esprit, une délicatesse, un froissement pour mon cœur. Je veux tout cela, je l'accepte, je veux faire tourner tout au profit de votre amour », si vous faisiez ainsi, je crois que vous avanceriez rapidement dans l'amour de notre Seigneur. Faites-le donc, mes filles. Que la fête de demain soit le commencement d'une vie toute nouvelle, consacrée à l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, sous la protection de la Sainte Vierge.



15 septembre 1872

SUPPORT DES IMPERFECTIONS
ZÈLE POUR NOTRE PERFECTION

Mes chères filles,

La rencontre de ces deux fêtes³⁵ nous donne un précieux enseignement : c'est que la Sainte Vierge a porté la croix dès le commencement de sa vie, et, jusqu'à la fin, elle a senti dans son cœur, d'une manière intime et profonde, toutes les douleurs de Jésus. Que devons-nous en conclure ? Que nous aussi, dans la vie religieuse, nous avons à porter la croix tous les jours. Notre Seigneur l'a dit : *Si quelqu'un veut marcher après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive*³⁶. Et sainte Thérèse dit quelque part qu'il est plaisant qu'une religieuse ne veuille point avoir de croix, puisqu'elle vient précisément au couvent pour suivre Jésus crucifié.

Malheureusement il y a des âmes qui, au lieu de profiter des croix, ne font que s'en irriter ; ou bien encore, les épreuves que Dieu leur envoie produisent un autre sentiment : le désenchantement. Que chacune de vous s'examine sur ce point et voie si les croix qu'elle a rencontrées dans sa vie n'ont pas fait naître ce sentiment.

Rien n'est plus funeste. Notre amour pour notre Seigneur, notre fidélité, l'esprit de prière, la ferveur, ne peuvent subsister avec cette disposition. Elle est un des grands dangers de la vie religieuse et traîne à sa suite l'égoïsme, le scandale, le pharisaïsme. Quand je dis

35. Exaltation de la Sainte Croix (ou Croix Glorieuse) et Notre-Dame-des-Douleurs.

36. Mt 16, 24.

pharisaïsme, je veux parler de l'inclination à se troubler de l'imperfection de nos sœurs. Éloignons cette disposition, reconnaissons-nous, comme dit saint François de Sales, capables des défauts des autres. Comprenons que l'on peut tomber. Que l'esprit de zèle, de charité prenne la place de cet esprit humain dont je vous parle. Ce serait une très bonne disposition après une retraite, un des meilleurs moyens de prouver notre amour à notre Seigneur.

Contemplez la Sainte Vierge durant la passion de son divin Fils. Elle voit les apôtres, qui certainement devaient former la communauté la plus parfaite qui pût exister, se disperser et abandonner leur Maître aussitôt après leur première communion. Elle voit la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre. Saint Jean, il est vrai, reste au pied de la croix ; mais il est le seul.

Est-ce que la Sainte Vierge est désenchantée ? Est-ce qu'elle dit : « Que va-t-il arriver ? Où est le collègue des apôtres ? Que de défaillances, que d'imperfections dans ces hommes instruits par Jésus-Christ pendant trois ans ! » Non, la Sainte Vierge ne parle pas ainsi. Elle supporte tout en silence, avec foi, avec patience, ne se décourageant pas. C'est pendant toute sa vie qu'elle a pratiqué ainsi la vertu, allant d'une grâce à une autre grâce, d'une fidélité à une fidélité plus grande.

Ne croyez pas, mes filles, que je demande de vous cette perfection de la Sainte Vierge. Nous sommes dans des conditions toutes différentes. La Sainte Vierge n'a jamais eu l'ombre d'une imperfection – nous, nous avons été conçues avec le péché, nous avons en nous beaucoup d'inclinations mauvaises que la Sainte Vierge n'avait pas. Mais nous devons les surmonter. Et, il faut nous attendre à voir des imperfections dans les autres. Nous en avons, nos sœurs en ont ; et il en sera ainsi tant que nous vivrons.

Entrons dans les dispositions de la Sainte Vierge à cet égard : elle s'unissait au cœur de son divin Fils et s'affligeait de le voir offensé.

Nos imperfections affligent notre Seigneur. Il nous aime d'un amour de jalousie et son cœur en est blessé. Unissez-vous à ses sentiments. Et puis, vous avez l'exemple des saints qui se trouvaient

dans les mêmes conditions que vous et avaient comme vous leur propre nature à vaincre.

Prenez par exemple le bienheureux père Fourier qui vivait au milieu d'une communauté si relâchée, et parmi des gens qui le firent cruellement souffrir. Voyez comme il s'est sanctifié en les supportant. Tout le monde connaît l'histoire de saint Benoît et de la première communauté qu'il dirigea. On sait comment ces religieux, très peu réguliers, s'ennuyèrent de voir, dans sa ferveur, une condamnation de leur vie relâchée, et voulurent l'empoisonner. On montre encore les débris de la tasse qui se brisa, lorsque le saint eut fait le signe de la croix sur le breuvage qu'elle contenait.

Les imperfections de nos sœurs n'en sont pas là. Mais il y aura une chose ou une autre. Lorsque vous verrez quelque imperfection, tâchez de l'éviter pour vous-mêmes. C'est à peu près tout ce qu'il y a à faire en ces circonstances. Pensez que votre sœur est tentée ; que, si vous aviez eu une semblable tentation, vous ne l'auriez peut-être pas vaincue ; que votre sœur est bien plus malheureuse que vous. Priez pour elle. Faites tous vos efforts afin de consoler le cœur de notre Seigneur que cette infidélité attriste.

C'est ainsi que, sans se faire illusion, – car il est impossible parfois de ne pas voir certaines choses, – c'est ainsi que l'on conserve la charité et que l'on pratique l'humilité, la patience, le zèle. Emportez cette pensée dans les maisons où vous irez bientôt, mes filles ; et profitez des imperfections que vous verrez, pour vous appliquer avec plus de soin à votre propre perfection.

Je disais un jour à une supérieure de la Visitation que ce que j'avais remarqué dans plusieurs de leurs couvents, et ce qui me paraissait le plus nécessaire dans la vie religieuse, était l'union du plus grand support possible des imperfections des autres avec le plus grand zèle possible pour sa propre perfection. Je crois qu'elle m'aurait volontiers embrassée, tant elle était contente que j'eusse cette opinion de la Visitation, et que nos idées sous ce rapport se fussent si bien rencontrées.

Eh bien, mes filles, tâchez donc aussi d'adopter cette pratique : le plus grand support des imperfections du prochain avec le plus grand zèle pour votre perfection.

29 septembre 1872

DE L'ESTIME DE DIEU³⁷

Mes chères filles,

Ce qui peut le plus contribuer à nous établir dans l'indifférence pour les emplois, c'est l'estime de Dieu. Appliquons-nous dans l'oraison à établir cette disposition au fond de nos âmes.

Il semble singulier qu'on ait à nous recommander l'estime de Dieu. Nous sommes chrétiennes, religieuses. Nous avons la foi, ayant été élevées chrétiennement. Nous devrions comprendre que Dieu est le seul bien de la créature, et n'estimer à proprement parler que Dieu seul. Cependant ne sommes-nous pas influencées par ce que j'appellerai les vaines joies et les vaines tristesses d'ici-bas ? Or, vaine est toute joie, vaine est toute tristesse, qui n'a pas pour sujet d'être un peu plus à Dieu ou un peu moins à Dieu.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais parfois je me surprends, éprouvant de la joie pour une chose du temps, qui a sa fin dans le temps et qui n'a aucun rapport à Dieu et à l'éternité. D'autres fois, au contraire, on se laisse abattre, décourager, préoccuper par des choses qui n'ont pas rapport aux intérêts de Dieu, par des choses d'un ordre purement humain ou naturel, tandis que nous devrions seulement nous réjouir en

³⁷ Ce Chapitre portait comme titre imprimé « Le dégagement ». Les Annales signalent à cette date un Chapitre de mère Marie-Eugénie sur « L'estime de Dieu », titre qui paraît convenir davantage. À partir de cette date, la décision est prise de recueillir les instructions de mère Marie-Eugénie.

Dieu, nous réjouir parce qu'étant religieuses, nous appartenons plus à Dieu, nous réjouir de tout ce qui nous rapproche plus de Dieu, et nous attrister uniquement de ce qui nous éloigne de Dieu, nous et les autres, c'est-à-dire le péché et la perte de la grâce.

Je comprends ce frère convers qui disait à son supérieur : *Il n'y a point d'autre malheur que le péché mortel*. Tout le reste doit nous être indifférent, comme dit saint Ignace : indifférence pour les biens ou la pauvreté, indifférence pour la santé ou la maladie, pour l'honneur ou pour le mépris, pour le succès ou l'insuccès.

Mais, entendez-le bien, lorsque les saints parlent de l'indifférence, ils ne veulent point parler d'une indifférence coupable. Saint Bernard dit que le plus grand malheur des nations est d'être sans affection, et saint Paul l'avait dit avant lui. Ils ne veulent point dire qu'on soit indifférent à son salut, à sa perfection. Même on ne nous demande pas d'être sans affection pour les créatures. On réclame que nous les aimions en Dieu et pour Dieu, que Dieu et son bon plaisir soient au-dessus de tout, et que nous ne soyons pas comme le lierre qui meurt avec l'arbre auquel il est attaché.

Mes filles, la séparation des personnes qui nous sont chères serait une douleur bien cruelle sans l'espoir du retour. Si la mort frappe ceux que nous aimons, nous pouvons toujours penser qu'après quelques années, nous leur serons réunis pour toute l'éternité, et que maintenant ils prient pour nous, nous attirent de grandes grâces et sont unis avec nous en Jésus-Christ.

Ceci est une consolation. Dieu nous en donne souvent. Mais, lorsqu'il nous les refuse, pensons que notre Seigneur a voulu vivre ici-bas sans consolation. Il a voulu quitter sa sainte Mère et souffrir beaucoup sans recevoir de soulagement.

Entrons dans ces sentiments. Mettons notre bonheur à chercher Dieu, à nous élever à lui par la foi, l'espérance et l'amour, à nous attacher à Dieu seul.

Une âme qui s'applique ainsi à l'estime de Dieu, et je dirai à *l'estime unique de Dieu*, ne se réjouit et ne s'attriste plus vainement. Elle a cependant beaucoup de joies : joie de la foi, joie des

sacrements, joie du don de la grâce, joie de la prière, douloureuse parfois, mais qu'elle aime cependant. Joie d'être épouse de Jésus-Christ, joie de lui appartenir, joie de l'aimer et de le faire aimer, joie d'espérer le posséder. Elle a aussi des tristesses : tristesse du péché, de l'infidélité, tristesse de l'abus des grâces, tristesse de l'offense de Dieu.



10 octobre 1872³⁸

DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous entrons dans un mois où vont se succéder un grand nombre de fêtes de la Sainte Vierge. Nous avons la fête de la Pureté de la Sainte Vierge, de la Maternité, du Patronage, le Rosaire qui est déjà célébré, et quoique nous ne soyons pas dans le mois de mai, Marie se plaît à être honorée sous les titres les plus doux.

Nous entrons en même temps dans notre vie d'activité et de zèle. Les enfants sont comme nous filles de la Sainte Vierge. Nous devons leur inspirer une grande dévotion envers celle qui est non seulement la reine du ciel mais aussi notre reine. Qu'elle soit la maîtresse de notre maison, tâchons de lui gagner de nouveaux sujets, d'attirer les âmes vers elle, de les soumettre à son empire qui est aimable et plein d'attraits. Puisque nous voulons être fidèles à Marie, il faut que les enfants le soient, comme nous. Tâchons en un mot de la faire connaître et aimer.

En général dans le monde, peu de personnes sont affectionnées à la vie cachée, à l'obéissance, à la fidélité, aux œuvres modestes et domestiques qui ont rempli la vie de la très Sainte Vierge. Sans doute, il faut donner des leçons aux enfants, mais il faut surtout leur inspirer la vertu solide, les rendre de vraies chrétiennes, imitatrices de Marie dans sa modestie, sa fidélité, sa charité. C'est une grande chose, mes sœurs, de former des chrétiennes non

38. Chapitre inédit.

seulement pour la forme, mais aussi pour le fond, de jeter les bases de la vraie sanctification dont elles auront besoin dans tout le cours de leur vie.

Profitons de ces fêtes pour nous recommander beaucoup à la Sainte Vierge, lui demander son aide pour notre œuvre et inspirons aussi aux enfants de réclamer souvent sa protection. Qu'elle soit, comme dit saint François de Sales, l'abbesse du monastère.



*3 novembre 1872*³⁹

SOIN POUR SE SANCTIFIER DANS SON EMPLOI

Mes chères filles,

Je veux vous dire quelques mots sur une chose très importante et sur laquelle il faut toujours que l'on insiste. Je vous ai souvent dit que c'est dans son emploi que l'on se sanctifie. Dans vos retraites du mois, il faut donc examiner comment vous pouvez le remplir saintement. Mais en prenant les résolutions d'y apporter beaucoup d'esprit religieux, de dévouement, il se présente un préjugé ; on pensera parfois : « Si j'avais un autre emploi, je me sanctifierais davantage ; je ne suis pas capable de remplir celui que l'on m'a donné, peut-être tel autre me conviendrait mieux », mais c'est une erreur. Partout vous aurez des difficultés.

J'ai souvent remarqué qu'une sœur qui fait bien les emplois les plus humbles, remplit bien les emplois les plus relevés, parce que si elle a soin d'y apporter l'obéissance, l'humilité, le dévouement, l'attention à bien faire toutes choses exactement, le soin à observer les règles de l'emploi, elle le fera également ailleurs, elle observera la clôture, le silence, la charité dans les rapports avec les sœurs, l'exactitude dans tous les emplois dont on la chargera.

Quels que soient donc vos emplois, mes sœurs, tâchez de les remplir avec des vues surnaturelles, saintes et agréables à Dieu. Ce

39. Chapitre inédit.

n'est pas en recherchant d'autres emplois parce que l'on se dit qu'ils sont plus humbles et que l'on vivra plus séparée du monde, que vous vous sanctifierez, mais c'est en remplissant l'emploi présent, parce que vous ferez la volonté de Dieu.



10 novembre 1872

CONSÉCRATION DE NOTRE CONGRÉGATION
ET DE NOUS-MÊMES À DIEU

Mes chères filles,

La fête de la Dédicace des églises de France que nous célébrons aujourd'hui a été instituée afin de remplacer les fêtes diverses des dédicaces des églises particulières qui existaient avant la Révolution. Un grand nombre de ces églises ayant été détruites, et ces fêtes n'étant plus célébrées avec la même solennité, il fut décidé, au moment du Concordat⁴⁰, qu'une fête solennelle serait instituée dans l'Église pour les représenter.

Cette fête s'applique seulement aux églises consacrées. Vous savez, mes filles, qu'il y a une différence entre la consécration et la bénédiction des églises. Il y a, dans le Pontifical, une fonction particulière très importante pour la consécration des églises. Certaines conditions sont d'ailleurs exigées pour une consécration. Ainsi il faut que l'on puisse faire le tour extérieur aussi bien que le tour intérieur de l'église, qu'elle ne soit au-dessus d'aucun bâtiment profane et n'en contienne pas, que l'évêque fasse sur les murs douze onctions avec le saint chrême aux endroits marqués par des croix que vous avez pu voir vous-mêmes dans les églises consacrées.

Vous savez aussi que les choses consacrées ne doivent plus servir à aucun autre usage. Ainsi, lorsque les ornements sacrés ne peuvent plus être employés, il faut les brûler. Cependant, en démolissant une église, les pierres pourraient servir à quelque autre usage, parce

40. Un Concordat a été signé avec le Saint-Siège le 15 juillet 1801.

qu'alors la nature de l'église comme bâtiment religieux n'existe plus. Partant de là, il faut vous rappeler cette parole de saint Paul : *Vous êtes le temple de Dieu*⁴¹. Vous l'êtes comme chrétiennes. Vous l'êtes plus encore comme religieuses. En sorte que, si un chrétien peut être comparé à une église bénite, vous êtes semblables à une église consacrée, étant réellement consacrées par vos vœux, par les engagements perpétuels que vous avez contractés. Il n'est donc rien en vous qui ne doive servir au culte de Dieu.

Je vous l'ai dit souvent et je le répète, parce que j'en ai l'occasion : il est fort inutile de s'occuper de la correction des autres, lorsqu'on n'en a pas la charge, et qu'on ne peut rien pour corriger leurs défauts ; tandis que l'on peut beaucoup pour corriger les siens propres.

Si je vous parle de cette consécration particulière de votre être à Dieu, c'est pour vous faire réfléchir à l'usage que vous faites de toutes vos facultés. Que faites-vous de votre intelligence, de votre cœur, de votre mémoire ? Où vont vos mains, vos pieds, où vont vos pensées, vos paroles qui sont si importantes ? Où vont vos affections ? Du fond d'un être qui, comme une église, a reçu non seulement une bénédiction, mais une consécration particulière et solennelle, doit s'échapper toujours un parfum d'encens, c'est-à-dire un parfum de prière, d'hommage à Dieu par l'adoration, de service par les œuvres, et sans qu'un seul instant soit soustrait à cette occupation magnifique.

Saint Alphonse de Liguori avait fait vœu de ne pas perdre un instant. Ce vœu paraît tout d'abord effrayant pour la faiblesse humaine, mais il s'explique par la prière : on peut toujours aimer, toujours prier, toujours adorer. Je ne veux pas dire que, pour nous, la prière suffise. Nous avons des œuvres qui doivent occuper notre temps, et Dieu veut que nous le servions par le travail comme par la prière.

Cette fête d'aujourd'hui, et c'est une grande fête, doit nous exciter à nous renouveler dans la foi, le respect pour le lieu saint. J'aurais beaucoup de choses à vous dire sur tout l'appendice de la chapelle :

41. 1 Co 3, 16 et 2 Co 6, 16.

ces bâtiments, ces salles du monastère, sont comme les cellules des abeilles, groupées autour de la demeure de leur reine. Notre Seigneur est notre roi. Là nous l'entourons, comme les abeilles entourent leur reine. La chapelle est comme la demeure royale autour de laquelle se groupent toutes nos demeures. Je voulais insister surtout, mes filles, sur ce respect de nous-mêmes, cette consécration absolue qui nous ferait préférer la destruction plutôt que de ne pas servir au seul culte de Jésus-Christ.



17 novembre 1872

EXAMINER CE QUI S'OPPOSE EN NOUS AU RÈGNE DE DIEU

Mes chères filles,

En terminant aujourd'hui la neuvaine pour notre pauvre France⁴², il faut faire un retour sur nous-mêmes et ne pas nous contenter de demander pardon pour les autres.

Si, dans un État, tout ce qui est religieux, tout ce qui est sacerdotal était parfait, Dieu répandrait des grâces extraordinaires sur cette nation et sur le monde entier. Regardons donc ce qui s'oppose en nous à cette perfection religieuse, par laquelle nous pourrions désarmer la colère de Dieu et attirer le salut du monde. Demandons pardon de tout ce qui a été un empêchement au bien que nous pouvions faire dans nos rapports soit avec le prochain, soit avec les enfants, soit avec les personnes du dehors, soit au-dedans entre nous, enfin de tout ce qui, dans l'ensemble de la communauté, a été opposé à cette perfection qui touche le cœur de Dieu et attire les grâces sur le peuple.

Pour cela il faut nous placer au point de vue spécial de perfection que demande la vie religieuse. Il est bien certain que nous observons le dimanche, que nous ne manquons pas à la messe, que nous ne blasphémons pas. Mais, si sainte Catherine de Sienne pouvait dire que les malheurs de son temps étaient arrivés à cause de ses péchés ; que, si elle avait été plus fidèle, Dieu n'aurait pas permis au peuple romain de se révolter contre le Souverain Pontife, nous pouvons faire des réflexions semblables.

42. Neuvaine à Notre-Dame de Salut.

Nous sommes placées entre le peuple et Dieu comme des médiatrices. Demandons-nous si nous avons correspondu à cette vocation si élevée et si, ayant reçu de si grandes grâces, nous avons attiré sur notre pays la plénitude de la miséricorde de Dieu. Celui qui a beaucoup reçu doit rendre beaucoup. Ah ! si nous avons toujours été bien fidèles à Dieu, nous serions aujourd'hui parvenues à un degré de grâce qui nous rendrait très agréables à Dieu et toutes-puissantes sur son cœur ! Ceci nous regarde toutes, et ne croyez pas que ce soit indifférent par rapport aux enfants. Si elles vous voient toujours parfaitement religieuses, silencieuses, recueillies, édifiantes, elles retireront un grand bien, rien qu'à vous voir passer.

Vous connaissez ce trait de la vie de saint François d'Assise. Il prit un jour un de ses religieux et lui dit : *Mon frère, allons prêcher.* Puis ils firent le tour de la ville et rentrèrent sans avoir dit un mot ; le frère dit à saint François : *Mais, mon père, quelle est donc cette prédication que nous venons de faire ?* – *Nous avons prêché,* répondit le saint, *par notre pauvreté et notre modestie.*

Eh bien, mes filles, nous pouvons, nous aussi, prêcher par notre modestie, notre pauvreté, notre détachement, notre humilité, notre patience, notre obéissance. Nous pouvons ainsi faire un grand bien dans le cœur et l'esprit des enfants. Aucune de nous n'est dispensée de cette prédication-là. Il faudrait que l'on pût dire de chacune de nous qu'il est impossible de l'approcher sans devenir meilleure, comme on l'a dit de sainte Catherine de Sienne.



21 novembre 1872

IMITATION DE LA SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

La fête de la Présentation de la très Sainte Vierge que nous célébrons aujourd'hui a été choisie dans beaucoup d'Ordres religieux pour la rénovation des vœux, la vie de la Sainte Vierge dans le temple étant plus particulièrement le modèle de la vie religieuse.

Sans doute toute la vie de la très Sainte Vierge est un parfait modèle pour les âmes religieuses, mais plus particulièrement ce temps où elle était séparée du monde et de sa famille, dans la maison de Dieu. Voyons d'abord avec quelle générosité, quel don d'elle-même, quelle perfection, elle commence aujourd'hui cette vie des vierges dans le temple, comment elle quitte tout ce qui lui est cher, sa famille, ses affections les plus légitimes, les consolations du toit paternel, afin de vivre uniquement pour Dieu.

Considérons le premier point de vue de cette présentation, c'est-à-dire le côté de la séparation, du sacrifice, de l'offrande, de l'immolation. Plus tard nous verrons une autre présentation, lorsque la Sainte Vierge offrira au temple notre Seigneur Jésus-Christ, qui veut être présenté par sa mère comme victime et comme gage de notre rédemption. Mais aujourd'hui elle s'offre elle-même comme victime, comme épouse, comme servante, dégagée de tout, dégagée d'elle-même, dégagée des plaisirs, dégagée de tout ce qui est comme inhérent à notre nature, de sa recherche propre, de son bonheur propre, de ses aises, de ses

amusements, de tout ce qui constitue pour nous un désir de toute la vie, parce que ces choses sont comme attachées à nous-mêmes. Je parle de ces satisfactions habituelles et légitimes de notre nature.

Ce sacrifice du monde et d'elle-même était sans doute plus facile pour la Sainte Vierge que pour nous ; car enfin elle était immaculée. Elle n'avait aucune vaine pensée, aucune affection déréglée. Elle n'était point retenue par la concupiscence, par le penchant aux péchés capitaux. Elle vivait dans la lumière, toujours pure, toujours sans tache, pure de la faute originelle, pure de toute ignorance, de toute inclination au mal et exempte de toutes les misères que nous portons sans cesse avec nous.

Nous pouvons cependant l'imiter ; car de grandes grâces nous sont données pour nous établir dans cette lumière, dans cette pureté, dans cette droiture avec Dieu. Et, sans prétendre arriver au degré où elle est parvenue, du moins nous devons tâcher de nous détacher de plus en plus de la vanité, de l'attache aux biens du monde. Nous devons nous appliquer à détruire le germe des péchés capitaux et de toutes les passions de notre âme.

Quand un grand élan d'amour nous porte vers Dieu et que nous voulons nous donner à lui, demandons à notre Seigneur de nous accorder cette droiture, cette pureté qu'il aime à trouver dans nos rapports avec lui. Demandons à la très Sainte Vierge, qu'à son exemple nous évitions ce qui est imparfait, et que nous trouvions Dieu en toutes choses. Il n'en sera vraiment ainsi pour nous que dans la vie bienheureuse, quand les liens seront rompus, les voiles écartés. Ah ! alors nous verrons toutes choses en Dieu ! Adam, dans la splendeur de sa justice originelle, voyait Dieu en toutes choses. Chaque créature lui apparaissait comme un rayon de la divinité. La Sainte Vierge a réuni ces deux prérogatives. Quelques Docteurs ont pensé qu'elle avait joui de la vision béatifique. Quelques-uns disent dès l'instant de sa conception, d'autres, seulement depuis l'Incarnation. Quoi qu'il en soit, elle a joui d'une connaissance de Dieu, plus parfaite, plus lumineuse qu'aucun saint.

Ce que pouvait sainte Catherine de Sienne, lorsque, à l'âge de six ans, elle vit notre Seigneur pour la première fois ; ce que pouvait toute sa vie saint Joseph de Cupertino sans cesse précipité dans les

choses de l'éternité ; ce que pouvait la bienheureuse Imelda ; ce qu'ont pu tous les saints qui avançaient sans cesse de lumière en lumière, d'extase en extase, de clartés en clartés, – toutes les grandes grâces dont les saints ont été favorisés, ont certainement été accordées à la Sainte Vierge, et c'est même par là qu'elle a commencé : *Ses commencements sont posés sur la cime des plus hautes montagnes*⁴³, ses fondements dépassent les plus hauts sommets de la vertu des saints. Prévenue de plus de grâces que toutes les créatures ensemble, elle commence où les plus grands saints finissent.

Ceci est plutôt admirable qu'imitable, quoique nous puissions imiter en quelque chose ces magnifiques prérogatives de la très Sainte Vierge, par cette vue de l'esprit qui se dégage de la terre pour aller à Dieu, qui cherche en toutes choses où Dieu a laissé son empreinte.

Notre intelligence, notre imagination s'occupent de tant de choses qui ne sont pas de Dieu, tandis que nous pourrions tourner les facultés de notre âme vers cet unique objet ! Dans une certaine mesure nous pouvons imiter la très Sainte Vierge et commencer à voir Dieu ici-bas par les regards de la foi, de l'oraison, mais surtout voir toutes choses en Dieu.

Lorsque nous nous sommes arrêtées à considérer avec quelle rapidité les eaux d'un fleuve s'écoulent vers l'Océan, n'avons-nous pas senti que, si nous nous laissions aller, nous serions entraînées nous aussi par le courant ? Ah ! si le ruisseau s'écoule vers la rivière, la rivière vers le fleuve, le fleuve vers la mer, ainsi tout ce qui est créé va à Dieu. Nous allons à Dieu, nous allons vers l'éternité, et nous retrouverons tout en Dieu !

Nous y retrouverons les personnes avec lesquelles nous vivons maintenant sur la terre. Nous les verrons au ciel comme des étoiles brillantes, différentes en clarté, il est vrai. Nous les verrons comme les épouses du Seigneur, comme ses temples glorifiés et sanctifiés, ayant laissé de côté le vêtement de leurs imperfections, de leurs taches, de leurs souillures, de leurs défauts, de leurs incompréhensions, comme une pauvre fille qui, dépouillant son

43. *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Ps 86, 1.

grossier vêtement de paysanne, revêtirait un habit magnifique. Ainsi, créatures nouvelles, transformées, illuminées, nous verrons Dieu et retrouverons tout en lui éternellement.

Lorsqu'on parle de la vie de la Sainte Vierge au temple, on pourrait être infini. Saint Ambroise, nous énumérant toutes les vertus de la très Sainte Vierge, nous excite vivement à les pratiquer. C'est une très bonne chose de se représenter Marie dans les circonstances analogues à celles où nous nous trouvons chaque jour. En effet, qui de nous n'aime à se la représenter sous le vêtement de l'Assomption, marchant devant nous pour être notre modèle dans tout le détail de notre vie, nous offrant un ensemble de modestie, de douceur, de bonté, de silence, de régularité, de prière, d'union à Dieu, et l'exemple de toutes les vertus ?

Les fêtes de l'Église ont cela de propre qu'elles sont pleines d'enseignements et de consolations, surtout les fêtes de la très Sainte Vierge, car elle est notre mère, notre médiatrice, notre soutien. Elle est prête à nous conduire à tout ce que Dieu veut de nous. Il est dit dans l'Office que la Sainte Vierge amène les vierges à son Fils⁴⁴. Elle les lui présente et lui dit : « Celle-ci veut être à vous et vous choisit avant tout. Elle choisit votre lit immaculé. » Le lit immaculé de notre Seigneur, mes filles, c'est la croix. C'est là que l'alliance est consommée entre l'Époux et l'épouse.

Donc, ce n'est pas assez de considérer les vertus de notre mère. Il faut encore nous recommander à elle avec la plus grande ardeur, la plus grande confiance, sachant bien qu'elle peut tout, étant la reine du ciel et de la terre et, comme dit saint Bernard, *la toute-puissance suppliante*⁴⁵, sachant aussi que rien ne lui manque en puissance, non plus qu'en bonté. En toutes choses donc, grande confiance et continuelle prière.



44. Ps. 44, 15.

45. *Omnipotentia supplex.*

*24 novembre 1872*⁴⁶

SILENCE AVEC LES ENFANTS

Mes chères filles,

Je veux vous parler d'une chose très importante dans nos rapports avec les enfants : c'est le silence. Dans la mesure où nous garderons l'esprit de silence avec les enfants, je dis l'esprit de silence, car il faut leur parler, mais si nous avons soin de ne dire que ce qui est nécessaire, de nous reprendre de temps en temps pour penser à notre Seigneur, nous remettre en présence de Dieu, – dans cette mesure, dis-je, – nous produirons dans l'esprit des enfants des impressions de foi, de présence de Dieu, d'esprit surnaturel.

Une personne qui se tiendrait constamment en présence de Dieu aurait bien plus de force pour être maîtresse d'elle-même et ne pas se laisser aller à des paroles d'impatience, à des paroles inutiles et à ce que j'appellerais un « jargotage » avec les enfants, ce qui n'est pas bon. Plus vous serez surnaturelles, – et notre Seigneur veut vous apprendre à faire les œuvres dans l'esprit qu'il les a faites, – mieux vous remplirez vos œuvres de zèle.

Voyez notre Seigneur dans sa vie apostolique, pressé par la foule, ayant à parler soit à la Samaritaine, soit à ses apôtres, à ses disciples, comme ses entretiens sont toujours du ciel. S'il est notre modèle et veut que nous fassions ce qu'il a fait, voyons donc comment dans sa vie mortelle, il était toujours dans le ciel, toujours recueilli, toujours adorant, toujours parlant de Dieu et faisant tout

46. Chapitre inédit.

cela d'une manière si simple, si aimable, si douce. Une foule de traits dans l'évangile nous donnent l'idée de sa condescendance, de sa bonté, de son amabilité dans ses rapports avec les hommes.

Nous qui avons une vie contemplative, nous pouvons y puiser ce qui nous est nécessaire pour occuper le temps de silence qui nous est donné par la Règle, afin que nous en profitions pour apprendre à rapporter toute notre vie à Dieu.



8 décembre 1872

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui une des plus belles fêtes de l'Église en l'honneur de la très Sainte Vierge. Nous qui honorons le mystère de son Assomption, rappelons-nous que cette grande gloire, toutes ces splendeurs, toutes ces vertus, toutes ces grâces merveilleuses ont leur origine dans son Immaculée Conception.

Je me sens portée à vous faire aujourd'hui une réflexion très pratique pour vous : il est nécessaire de mettre au fond de tous nos efforts, de toutes nos pensées de perfection, la conviction que nous sommes conçues dans le péché, par conséquent rapporter à cela toutes les difficultés, les imperfections, les combats que nous rencontrons dans la vie.

Vous savez que le premier homme, créé dans l'état de justice originelle, était toujours porté au bien. Il avait constamment la lumière dans son entendement, la bonne volonté dans son cœur. L'on comprend difficilement comment, avec une si grande lumière, avec une si grande facilité pour le bien, Adam ait pu se laisser entraîner jusqu'à s'éloigner de Dieu. C'est pourquoi son péché est si grand.

Le baptême nous rétablit dans la justice et nous enlève certaines suites du péché ; mais il ne les enlève pas toutes. Il nous laisse l'ignorance, l'inclination au mal, ce que les Pères appellent le *foyer*

*du péché*⁴⁷. Il faut réfléchir souvent là-dessus. Cette conviction nous aidera puissamment à la pratique de l'humilité. Car si l'homme doit se tenir comme un néant devant Dieu, l'homme pécheur a bien d'autres raisons pour être humble.

Il faut bien pénétrer ceci. Je remarque souvent dans mes rapports avec les sœurs une grande indignation dans les âmes, quand elles trouvent en elles quelque chose d'imparfait. Ce sont des combats, des afflictions, des désolations, des étonnements. « Mais je n'ai pas toujours été comme cela ! Mais comment ! Jamais je n'avais eu de telles pensées ! J'avais tant d'amour pour notre Seigneur et tant de ferveur !... » Enfin des dispositions admirables. Eh bien, voyez, mes filles, ces âmes ne sont pas convaincues qu'au fond d'elles-mêmes il y a l'inclination au mal.

Saint Jean de la Croix dit que nous portons en nous le germe des sept péchés capitaux, et premièrement un orgueil immense ; nous pouvons ne pas en connaître d'abord toute l'étendue. Notre Seigneur donne à l'âme les premières grâces qui l'attirent à lui. Elle ne viendrait pas s'il ne la prévenait par sa douceur et ses consolations ; mais, lorsque l'âme commence à se donner à la piété, elle s'attribue dans son orgueil les grâces que notre Seigneur lui accorde gratuitement, ce choix, cette bonté, cette préférence. Un vieux confesseur me disait un jour : *Lorsqu'on veut apprivoiser un jeune cheval sauvage, on lui présente de l'avoine, et, pendant qu'il la mange, on lui met le licou.* Ce confesseur prétendait que notre Seigneur agissait ainsi avec les âmes.

Il ne fait peut-être pas exactement la même chose. Mais peut-être que notre Seigneur aurait moins de serviteurs particuliers, de servantes exclusivement à lui, si, dans la jeunesse, il ne donnait à l'âme cet attrait, cette consolation, cette joie d'amour qui surpasse toutes les joies du monde et par laquelle elle est attirée. C'est une visite de Dieu, mais c'est Dieu seul qui fait tout.

L'âme alors, quoique imparfaite, voyant venir à elle notre Seigneur, qui est la béatitude même, le voit tellement béatitude, tellement beauté, tellement amour qu'elle ne peut s'empêcher de le

47. *Fomes peccati.*

préférer à tout. Dans son orgueil, elle s'imagine faire de grandes choses, quand il lui est comme impossible de faire autrement. Ne croyez pas qu'elle fasse de grandes choses, qu'elle ait aucune perfection ou aucune vertu, elle est avant tout très satisfaite d'elle-même. Si elle marche, c'est notre Seigneur qui la porte, et, comme dit l'auteur de *l'Imitation* : *Il n'est pas difficile d'agir lorsque nous sommes portés par la grâce.*

Notre Seigneur ne peut laisser l'âme dans cette illusion. Il ne permettra pas qu'elle arrive à son dernier jour, rendant grâces de tous ses mérites, quand, en définitive, elle n'en a aucun ; se croyant beaucoup de générosité, beaucoup d'amour, et n'ayant rien. Non, après nous avoir portés dans ses bras, notre Seigneur se retire, afin de voir l'âme former ses petits pas, comme le dit saint François de Sales.

Qu'arrive-t-il alors ? L'âme est désespérée, découragée ; elle croit ne plus rien faire pour Dieu. L'amour-propre qui la satisfaisait est mécontent ; elle ne se voit plus aucune des vertus qu'elle s'imaginait avoir. Elle se croit perdue. Rien n'est perdu pourtant. C'est notre Seigneur qui agit et veut la faire entrer dans une autre voie, une voie où elle pratiquera plus de générosité en le suivant sur le Calvaire, car la voie de la perfection n'est pas toujours douce. Cette histoire est celle de toutes les âmes, et il n'est personne ici qui ne puisse se l'appliquer. Elle est quelquefois sèche et dure.

Voilà pour l'orgueil. Saint Jean de la Croix continue et passe à l'avarice. Il y a une avarice spirituelle qui tient à ses mérites propres, et ne se réjouit pas autant de voir les mérites dans les autres. On est avare de consolations, avare de biens spirituels. Je ne parle pas de cette avarice grossière qui nous attache aux biens de ce monde, bien que les saints aient parfois éprouvé le besoin de se détacher d'un petit rien, afin d'être tout à Dieu.

Puis c'est la luxure, non pas sans doute le vice grossier, mais certaines recherches, certain plaisir de l'admiration des créatures qui doivent être expurgés.

Ensuite l'envie, pas l'envie grossière, mais certaines racines de jalousie, une émotion de tristesse qui nous prend le cœur, lorsque nous voyons d'autres personnes au-dessus de nous ou qui nous sont préférées, lorsque nous les voyons avancer plus vite que nous, mieux

faire, nous dépasser. Nous ne nous réjouissons pas de voir Dieu mieux servi. Nous ne pensons pas que l'avancement de ces âmes n'empêche pas du tout notre propre avancement, et que la société des âmes parfaites peut nous être d'un grand secours.

La gourmandise ! Il y a une gourmandise spirituelle et une gourmandise matérielle qui conservent leurs racines en nous. La colère encore bien plus ! C'est un des vices dont on se défait le plus difficilement. Dans les occasions, c'est une indignation, un soulèvement, une irritation, un ennui, au lieu de porter tout en patience. Saint Jacques dit : *Celui qui porte tout en patience est un homme parfait*⁴⁸, patient à porter tous les fardeaux, patient avec tous les caractères.

La paresse a aussi ses racines en nous, pas en toutes également, mais enfin elles s'y trouvent.

À côté de cette imperfection générale, qui n'admet qu'une seule exception admirable en la très Sainte Vierge, nous voyons que les saints ont édifié leur perfection sur la connaissance de leur bassesse. Nous voyons leurs efforts pour se dépouiller de la racine du péché et pour pratiquer l'humilité, en se méprisant eux-mêmes. Sainte Jeanne de Chantal dit que les saints ne méprisent jamais les autres, trouvant assez à mépriser en eux-mêmes.

Honorons la Sainte Vierge, exempte de toute tache et cependant la plus humble de toutes les créatures, et demandons-lui d'acquérir l'humilité par notre imperfection, comme elle a acquis l'humilité par sa perfection. Ce n'est pas précisément sur sa pureté et ses autres vertus que Dieu a basé toutes les grâces dont il l'a comblée, mais particulièrement sur son humilité. Pour nous, mes filles, tâchons de faire servir notre imperfection au profit de notre humilité.



48. Jc 1, 4.

15 décembre 1872

L'ADORATION

Mes chères filles,

Je veux aujourd'hui attirer votre attention sur cette parole que l'Église nous fait répéter tous les jours à l'Office. Elle indique la disposition par laquelle nous devons surtout nous préparer à l'avènement de notre Seigneur : *Le Seigneur est proche, venez, adorons-le. Le Seigneur va venir, venez, adorons-le.* Il y a dans cette disposition le fond du culte de Dieu, qui est l'adoration. Si toutes les religieuses doivent être adoratrices, à plus forte raison les religieuses de l'Assomption qui sont consacrées tout spécialement à l'adoration du très saint Sacrement.

Mais qu'est-ce qu'une âme adoratrice ? Quel est cet esprit d'adoration qui doit faire le fondement de toute la vie, la remplir tout entière ? Il y a bien des choses sur lesquelles je voudrais insister ; je ne m'arrêterai qu'à quelques points principaux.

L'adoration consiste d'abord dans une parfaite soumission à Dieu. La créature, en effet, doit être soumise à Dieu : elle doit avoir une grande idée des perfections de Dieu, entrer dans cette sagesse que notre Seigneur enseignait à sainte Catherine de Sienne, lorsqu'il lui montrait le tout de Dieu et le néant de la créature. L'âme adoratrice est dans une disposition admirable par cette comparaison de son néant et du tout de Dieu. C'est pourquoi l'Église nous fait dire : *Venez, adorons le Seigneur, prosternons-nous*

*devant lui, parce que c'est lui qui nous a faits. Il est notre Dieu, et nous sommes son peuple et l'ouvrage de ses mains*⁴⁹.

L'adoration est un devoir envers Dieu. Nous reconnaissons son domaine absolu sur toutes choses. Nous lui devons tout, et nous n'avons rien qui ne lui appartienne. Cette première adoration est l'adoration de *droit*, mais il y a encore l'adoration d'*amour*.

Nous ne sommes pas seulement les créatures de Dieu ; nous sommes les enfants, les héritiers de celui qui est tout, qui a toutes les perfections, de sorte que l'amour porte à faire dans ce monde ce que font dans le ciel les vieillards de l'Apocalypse, se prosternant devant le trône de l'Agneau, jetant leurs couronnes à ses pieds, et chantant sans cesse : *Amen. Alléluia!*⁵⁰ Parole d'amour, de joie, d'acceptation, d'adoration, de louange, de soumission.

Qu'est-ce qu'une couronne ? Tout ce qui a été donné de Dieu à la créature. Pouvons-nous dire que les vertus, la capacité, l'intelligence, la sensibilité soient une couronne ? Oui, parce que tout cela est un don de Dieu. Tout ce que Dieu nous a donné dans l'ordre du cœur, dans l'ordre de l'esprit, dans l'ordre de la mémoire, dans l'ordre de l'intelligence, dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre des vertus qu'il nous a conservées, tout cela est une couronne.

Si nous ne sommes pas tombées dans certains vices, si nous avons gardé notre innocence, c'est un don de Dieu, c'est une couronne, et la plus belle de toutes les couronnes. Si nous avons conservé la virginité de l'âme, la virginité du corps, c'est parce que Dieu a veillé sur nous dès notre enfance, qu'il nous a entourées de ses grâces ; mais cette virginité est un don de Dieu.

Je parle ici de l'innocence ; mais je pourrais en dire autant des différentes vertus : la foi, l'espérance, la charité sont des dons de Dieu. L'homme les accepte, il est vrai ; il dispose son cœur à les recevoir, mais ce sont des dons de Dieu. La pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la douceur, les bonnes inclinations sont des dons de Dieu. Ce sont de grands biens qui attirent sur une âme l'amour de

49. Ps 94, 6-7.

50. Ap 19, 4.

Dieu. Dieu couronne éternellement ses dons, pourvu que nous les ayons acceptés.

Nous le voyons dans l'Évangile du bon et fidèle serviteur qui fait valoir les cinq talents que son maître lui a confiés⁵¹. Les Pères de l'Église pensent que les cinq talents sont les cinq sens du corps et le bon usage qu'on en fait ; mais là où il n'y a qu'un talent, le don est plus riche, parce que c'est l'intelligence unie à la compréhension des choses divines, selon l'interprétation de saint Grégoire.

Les cinq sens sont donc des dons de Dieu. La parole, surtout pour vous, mes filles, qui employez la parole, pour enseigner, pour donner de bons conseils. Les yeux, avec lesquels on regarde amoureusement un crucifix. Sainte Thérèse dit que Dieu ne laissera pas sans récompense un regard d'amour jeté sur un crucifix. Le toucher que vous employez souvent à vous mortifier. Le goût, l'odorat, l'ouïe, sont des dons de Dieu. Vous en tirerez une récompense, pourvu que vous les employiez selon la volonté de Dieu et dans l'ordre de Dieu. L'intelligence des Docteurs brillera au ciel d'un éclat tout particulier, tandis que ceux qui, comme Luther, se seront servis de la leur pour combattre la vérité auront à subir une condamnation plus rigoureuse.

Notre couronne sera donc composée de dons naturels et de dons surnaturels. La parfaite soumission consiste à mettre, nous aussi, notre couronne aux pieds de Dieu, à lui livrer tout ce que nous sommes, et d'abord notre corps, pour qu'il en use comme il veut, quand il veut. Aux unes il enlèvera la santé d'une manière absolue, mais c'est une grâce particulière pour les faire arriver à une sanctification plus grande. À d'autres, il retirera l'usage de la vue, des oreilles, de tel ou tel sens. On rencontrera des infirmités, des souffrances, des fatigues, et il y a des fatigues au service de Dieu. La parfaite soumission, dit sainte Madeleine de Pazzi, fait qu'on est toujours prêt à mourir, toujours prêt à suivre en tout la volonté de Dieu. Voilà pour la soumission en ce qui regarde le corps.

51. Mt 25, 14-30.

La soumission intime du cœur est beaucoup plus difficile. On se dit : « Telle personne est plus heureuse que moi ; elle réussit mieux que moi. Elle est plus admirée que moi » et on conçoit un secret dépit de rester médiocre, de ne pas arriver à ce que l'on voudrait dans l'ordre de la volonté, dans l'ordre du cœur, dans l'ordre de l'intelligence. Tout cela empêche d'avoir la parfaite soumission.

Quand vous habillez un enfant, vous ne remarquez pas s'il a une robe longue ou courte, belle ou laide ; mais si cet enfant vient se jeter dans vos bras avec amour, voilà ce que vous appréciez. Il en est de même pour votre Père céleste. Qu'il vous ait mis une robe d'or ou une robe de bure, ce n'est pas ce qu'il regarde en vous. Votre mérite est d'aller vous jeter dans ses bras, de lui offrir tout, de ne rien vous approprier, d'être contente de tout : contente de la pauvreté, même de la pauvreté spirituelle, car notre Seigneur dit dans l'Évangile : *Bienheureux les pauvres d'esprit*⁵², ce qui ne signifie pas être court d'esprit, mais être dépouillé de tout, être détaché de tout dans l'esprit.

Il faut apporter aussi une parfaite soumission dans les choses spirituelles, adorer Dieu, le remercier de tout ce qu'il nous donne. Quel que soit le don que Dieu nous fasse, toute notre vie employée à lui en rendre grâces ne serait pas suffisante. Nous devrions être toujours à nous émerveiller qu'il nous ait faites chrétiennes, qu'il nous ait donné la grâce du Baptême, la grâce des sacrements : de la Pénitence, de la Confirmation, de l'Eucharistie surtout. Il nous souffre en sa présence, nous habitons si près de lui. Nous devrions employer notre temps à remercier Dieu, à l'adorer. C'est dans l'adoration que se trouve le secret de la vraie humilité, elle met la créature dans son néant ; et celle-ci avec joie, avec amour, avec acceptation reconnaît que Dieu est tout et que nous ne sommes rien.

Voilà ce qui faisait dire à saint François de Sales : *N'importe que je sois pauvre ou riche, je mets toute ma joie dans mon Dieu, tout mon amour dans mon Dieu, toute mon adoration dans mon Dieu.* Si nous devons mettre cette disposition dans toute notre vie, c'est surtout

52. Mt 5, 3.

au pied du saint Sacrement qu'il faut l'apporter, puisque c'est là le mystère de l'adoration d'un Dieu ; et c'est encore une grande grâce que Dieu nous fait de nous approcher de notre Seigneur, de venir lui rendre nos hommages.

À cette époque de l'Avent, l'Église nous montre Jésus réduit à être moins qu'un petit enfant dans l'anéantissement le plus profond, renfermé dans le sein de Marie, n'ayant pas encore l'usage de ses sens, ayant certainement l'usage de la raison, la plénitude de son intelligence. Dans cet état si abaissé, si ravalé, Jésus rend à Dieu toute la gloire que la création tout entière ne peut lui rendre. Il lui rend plus de gloire que tous les saints, que tous les chérubins, que la Sainte Vierge elle-même, parce que c'est l'abîme de l'adoration et de l'anéantissement d'un Dieu fait homme.

Le grand but de notre Seigneur venant au monde est de former à son Père des *adorateurs en esprit et en vérité*, comme il l'a dit lui-même à la Samaritaine⁵³. Voilà pourquoi la sainte Église nous fait répéter particulièrement en ce temps : *Venez, adorons le Seigneur*. Et si Jésus demeure dans la sainte hostie, c'est pour continuer à former au-dedans de nous des adorateurs de son Père en esprit et en vérité.

Empruntant les paroles d'un saint personnage, nous dirons : *Arrière donc toute pensée de moi-même ! Que toute idole disparaisse devant la face de mon Dieu !* Les idoles sont tombées en Égypte à l'arrivée de l'Enfant-Dieu, elles ont disparu de toute la terre à l'exception de quelques contrées de la malheureuse Afrique. Mais que d'idoles encore au-dedans de soi-même qu'il importe de faire tomber : idoles des idées propres, idoles des créatures. Ces idoles prennent la place de Dieu ! Si toutes ces idoles disparaissaient, il ne resterait plus que Dieu et nous, union qui produirait une adoration très pure, une joie très grande, un amour très ardent ; et c'est là ce qui fait le ciel.

Que ferons-nous dans le ciel ? se demandent les gens du monde. Adorer Dieu leur paraît une occupation très ennuyeuse. Il leur semble qu'ils seront perdus sans leurs idoles, comme les enfants à

53. Jn 4, 23.

qui l'on ôte leurs jouets. L'adoration est à leurs yeux un mot vide de sens : vivre sans leurs idoles pour eux ce n'est pas vivre. Pour nous, nous savons au contraire que le jour où, débarrassées de tous les liens, de tous les obstacles, nous pourrons adorer Dieu en esprit et en vérité, ce sera la béatitude parfaite.



22 décembre 1872

L'ABANDON

Mes chères filles,

La dernière fois, je vous ai parlé de cette adoration dans laquelle je voulais vous engager à vous établir, mettant Jésus-Christ devant vos yeux, puisqu'il est venu sur la terre pour former à son Père des *adorateurs en esprit et en vérité*, comme il le dit lui-même à la femme samaritaine⁵⁴. Il est le premier des adorateurs en esprit et en vérité.

Je voudrais aujourd'hui insister sur l'abandon, qui est comme la conséquence de l'adoration. C'est l'état où Jésus-Christ se montre à nous dans la crèche. Là il est surtout et par-dessus tout abandonné. Il est entièrement à la disposition des hommes et de son Père.

Livré à l'obéissance, il ne prend aucune précaution pour lui-même. Il ne veut rien s'assurer sur la terre. Il se défait de ces précautions de richesses que les hommes prennent ici-bas. Jésus est pauvre des précautions de volonté : il est souverainement obéissant. Il est pauvre des précautions de force. Notre Seigneur dans la crèche se présente infiniment faible, le prend qui veut, en dispose qui veut. Notre Seigneur se livre à la volonté de son Père d'une manière absolue, il se soumet à tout, il est profondément abandonné.

Vous savez, mes filles, que ce parfait abandon est une partie de l'adoration. Par là nous reconnaissons les droits souverains que Dieu a sur nous ; nous reconnaissons qu'il est infiniment bon,

54. Jn 4, 23.

infiniment sage, qu'il peut disposer de nous comme il lui plaît, qu'il n'y a rien de meilleur pour nous que d'être abandonnés à sa divine volonté.

Il y a aussi un grand acte d'amour dans cet abandon par lequel nous nous livrons tout entières à notre Père céleste, puisque c'est reconnaître que le plus grand malheur, pour nous, serait de mettre quelque réserve dans la manière dont nous nous sommes données. C'est à quoi les saints ont tendu toute leur vie. Ils s'abandonnent sans aucune résistance à la Providence divine, pour qu'elle les dirige comme elle veut, comme elle fait de l'oiseau des champs.

C'est là le sens du vœu d'obéissance, du vœu de pauvreté, du vœu de chasteté, de cette vie dans laquelle on se livre à tout ce que Dieu a voulu et préparé pour nous. Quand vous êtes entrées en religion, mes sœurs, vous n'avez pas choisi les personnes avec lesquelles vous deviez vivre, vous avez trouvé un état tout fait, et vous l'avez accepté.

Il y a dans cet état des choses qui vous vont et des choses qui ne vous vont pas. Vous y trouvez des croix, des contradictions, des emplois, des caractères que vous aimez, d'autres que vous n'aimez pas. Si vous écoutez votre nature, si vous gardez quelque chose de votre nature, de votre esprit propre, vous n'atteignez pas le vrai but de la vie religieuse.

Vous êtes entrées en religion pour vous abandonner très spécialement à Dieu, pour que Dieu fasse en vous un travail incessant, pour vous laisser conduire par Dieu infiniment plus sage que vous. Vous avez vu la perfection de votre vocation sous un aspect, et Dieu l'a vue sous un autre. Vous pensiez agir et Dieu vous a réduites à néant. Vous espériez vous élever à la contemplation, et Dieu ne vous donne pas de lumière, pas de consolation. Vous vous croyiez dévotes, quand vous étiez dans le monde. Vous croyiez pouvoir passer facilement quinze heures devant le saint Sacrement, et voilà que dans la religion vous trouvez le travail, la peine, la sécheresse, la nuit même dans l'oraison. Ceci est pour l'intérieur. Et pour l'extérieur ? Vous aviez pensé que vous aviez telle et telle facilité, que vous rencontreriez telle et telle personne, et vous trouvez des

inclinations différentes des vôtres, des caractères qui ne vous vont pas.

Il n'y a pas d'âge où l'on ne puisse sentir tout cela, il n'y a pas d'âge où la conduite de Dieu ne se présente totalement différente des règles de notre piété. Il faut donc tendre sans cesse à un abandon complet pour tout ce qui regarde l'âme, la santé, l'obéissance. Notre Seigneur Jésus-Christ se présente à nous sans aucune volonté, sans aucune résistance. De même l'âme parfaitement obéissante n'oppose aucune force de résistance à ce que l'on veut d'elle. Qu'on la place en Égypte, à Jérusalem ou dans le sanctuaire, elle est contente de tout, parce qu'elle ne cherche qu'une seule chose : la volonté de Dieu.

Je tenais à vous montrer comment par la pauvreté, l'obéissance, la chasteté, notre Seigneur s'est constitué dans ce grand abandon. Par la foi vous reconnaissez donc les droits de Dieu sur vous. Vous jugez que ce qu'il fait est le meilleur pour vous, vous estimez, par-dessus tous les états, celui dans lequel vous êtes, parce qu'il vous vient de Dieu.

On raconte du bienheureux Suzo, je crois, qu'il aurait préféré être pendant toute l'éternité un grain de sable par la volonté de Dieu plutôt qu'un séraphin par sa propre volonté. Et comme on plaignait un autre saint de l'état où il était, il répondit : *Dans l'état où je suis ! je ne puis en souhaiter un autre. Quand je regarderais autour de moi et que l'on m'offrirait la contemplation d'une sainte Thérèse ou l'amour d'un séraphin, je ne voudrais pas d'autre état que celui qui est la volonté de Dieu pour moi. La seule chose importante, c'est d'y pratiquer les vertus que Dieu me demande. Mon état est l'état bien-aimé. C'est le meilleur, parce que la volonté de Dieu l'a choisi.* Cet acte est très honorable pour Dieu. Par là même, comme je vous le disais la dernière fois, on aime tous les déficits qui sont en soi, on accepte les imperfections, les luttes, les combats, tout ce qui manque dans l'ordre de la nature, de la grâce, de l'intelligence ; on aime aussi les personnes avec lesquelles on a à vivre.

Quand un horloger fait une montre, il ne fait pas seulement le ressort du milieu, mais aussi tous les autres, pour les faire se

mouvoir en harmonie. Vous pouvez cependant remarquer qu'il n'y a pas toujours facilité dans les mouvements d'une montre : il y a des points qui se rencontrent pour se faire marcher. De même Dieu a choisi toutes les personnes avec lesquelles nous devons vivre. Il faut les recevoir toutes de sa main, les respecter toutes, profiter de toutes les occasions qu'elles nous donnent, les voir toutes dans un abandon parfait à la Providence.

Entrez dans les sentiments de madame Élisabeth et dites comme elle :

*Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ?
je n'en sais rien.
Tout ce que je sais,
c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous ne l'ayez prévu,
réglé et ordonné de toute éternité.
Cela me suffit, ô mon Dieu, cela me suffit.
J'adore vos desseins éternels et impénétrables.
Je m'y sou mets de tout mon cœur pour l'amour de vous.
Je veux tout, j'accepte tout,
je fais un sacrifice de tout
J'unis ce sacrifice à celui de Jésus-Christ mon Sauveur.
Je vous demande en son nom et par ses mérites infinis
la patience dans mes peines
et la parfaite soumission qui vous est due
pour tout ce que vous voulez ou permettez.*

Qu'il en soit ainsi pour toute peine comme pour toute souffrance, qu'elles viennent de votre famille, de votre position ou de ce qui vous manque en vous ou autour de vous. Voyez comment cet abandon devient un grand acte de foi, acte de foi suprême à Dieu qui a créé toutes choses, à Dieu conduisant tout, soutenant tout, le brin d'herbe comme le monde, et ayant partout un seul dessein : la sanctification de ses élus.

Il y a aussi dans l'abandon un grand acte d'espérance, espérance qu'on ne place qu'en Dieu. Voilà le vrai moyen d'arriver à lui. Les maîtres de la vie spirituelle parlent de la nécessité de se détacher

des moyens qui conduisent à Dieu, et de passer par-dessus tout pour s'attacher à lui seul. Qu'est-ce qu'un confesseur ? Qu'est-ce qu'une maîtresse des novices ? Qu'est-ce qu'une supérieure ? – Ce sont des moyens. Qu'est-ce qu'une facilité dans l'oraison, qu'est-ce que les consolations dans la prière, qu'est-ce qu'un vif sentiment de l'amour de Dieu ? – Ce sont des moyens.

La sainte communion elle-même, si l'on peut dire ainsi, est encore un moyen : notre Seigneur s'y donne à nous pour devenir notre secours le plus puissant. Comme il est aussi notre terme, nous n'avons pas à nous détacher de lui ; mais, dans le plus ou le moins qu'il nous est donné d'approcher de lui, nous devons le chercher par-dessus les consolations, par-dessus les joies qu'il nous donne et dire comme la bienheureuse Marguerite-Marie du Saint-Sacrement : *Quand je ne trouve pas le Fils de Dieu dans son sacrement, je puis toujours le trouver sur la croix.* Rappelez-vous donc, mes sœurs, que notre Seigneur est votre fin, que vous devez tendre à vous unir à lui, mais que vous devez être détachées de sa douceur.

Pour toutes les autres choses vous devez être prêtes à les voir changer, à voir Dieu travailler sur cette statue qui est votre âme par des coups de maillet différents. Saint Jean de la Croix compare l'âme à un marbre sur lequel chacun à son tour vient donner un coup de maillet. Notre Seigneur Jésus-Christ emploie pour nous polir des artistes différents. Celui qui enlève les gros morceaux n'est pas le même que celui qui donne les dernières finesses. C'est un grand bien pour une âme, et il y a même nécessité que ce ne soient pas toujours les mêmes mains qui travaillent sur elle, pour arriver à la perfection de l'ouvrage et pour achever en elle l'image de Jésus-Christ.

Vous savez, mes sœurs, comment notre Seigneur a achevé son œuvre en saint Jean de la Croix : une partie de son Ordre s'étant élevée contre lui, on alla jusqu'à le mettre en prison où il mourut, après avoir essuyé les mépris et avoir été éprouvé par la maladie. Ce n'était plus dans les colloques avec sainte Thérèse, dans le monastère qu'il avait fondé, affectionné, mais dans la prison, méprisé, rejeté et condamné, que l'œuvre de Jésus-Christ s'est achevée en lui.

Personne de nous ne sait comment Jésus-Christ veut achever son image dans notre âme ; mais il faut, par la foi, aller vers cette fin, adhérer à son œuvre sur nous. C'est la condition du parfait abandon, et il y a là un grand acte d'espérance, car on espère tout de Dieu et non des choses de ce monde. Quand nous voulons établir quelque espérance sur une fortune spirituelle bien établie ou sur des vertus bien arrangées, notre Seigneur se plaît souvent à renverser tous nos calculs. Il m'est arrivé à moi-même, dans les choses où je me croyais le plus obéissante, de ne pas l'être. Cela arrive à toutes, excepté aux plus saintes.

Il faut donc établir notre espérance sur la bonté de Dieu et, pour avancer de plus en plus, il faut mettre notre main dans la main percée de notre Seigneur, lui demander de nous conduire, attendre tout de lui, et, même s'il nous conduisait à la mort, espérer encore en lui.

Pour nous, voyons notre extrême misère. Nous sommes portées à tous les péchés, ayant l'inclination au mal, ne pouvant rien par nous-mêmes. Ne comptons donc que sur Dieu par une espérance qui passe par-dessus tout, pour aller se reposer dans une seule chose : la fidélité infinie de notre Seigneur Jésus-Christ. Dieu ne serait pas Dieu, s'il ne répondait pas à la confiance d'une âme qui s'est complètement abandonnée à lui.

Et l'amour dans l'abandon ! Il resplendit du commencement à la fin. On n'a pas une telle espérance sans un très grand amour. C'est dire à Dieu : « Je vous aime, j'apprécie ce que vous êtes. Je me réjouis de vos perfections, de votre puissance. J'y mets toute ma foi, toute ma confiance, je me dépouille, je me dégage de tout ce qui est en moi ou hors de moi, pour ne voir que vous, n'attendre que vous, ne vouloir que vous, n'espérer que vous. »

C'est là un grand amour, mes sœurs, et ce que sainte Jeanne de Chantal appelait l'oraison de remise en Dieu. C'est l'âme disant un oui perpétuel. C'est l'âme qui se place aux pieds de notre Seigneur Jésus-Christ, qui veut tout ce qu'il veut, aime tout ce qu'il aime, désire tout ce qu'il désire. Dans cette oraison, il y a peu de lumière, peu de considérations, peu de choses distinctes, peu de joie même, si ce n'est la joie de l'union ; mais il y a une âme qui sans cesse et

sans cesse se remet entre les mains de Dieu, qui s'abandonne toujours, qui dit toujours : « Oui. »

Elle voit dans l'Évangile : *Je suis la vigne et vous êtes les sarments*⁵⁵, et elle se rattache plus intimement au tronc. Elle y lit cette autre parole : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*. Elle le sait et elle attend tout de Dieu. Saint François de Sales dit que cette âme est un peu comme saint Jean au banquet de la Cène. Les autres se nourrissaient de viandes diverses. Lui, en prenant la nourriture ordonnée par la loi (l'agneau pascal), se reposait sur la poitrine de Jésus⁵⁶.

J'ai connu une personne qui me disait : « L'occupation de toute ma vie, c'est d'enlever les obstacles entre mon âme et Dieu, comme entre deux choses qui veulent s'unir. » Si je voulais unir mes mains, je suppose, je n'y laisserais aucun obstacle, pas même une feuille de papier. Il en est de même entre l'âme et Dieu : il faut que tout s'en aille, qu'il ne reste dans l'âme que la foi, l'espérance et la charité, et Dieu de l'autre côté. Si je dis que tout s'en va, vous comprenez bien, mes filles, que tout demeure par la charité, puisque, par la charité, nous nous sommes données au prochain en Jésus-Christ.

Cette âme, ainsi unie à Dieu, est pleine de l'amour qu'elle puise dans le cœur de Jésus-Christ. Quant à elle, elle ne retient rien, ni les lumières de son esprit, ni les inclinations de sa volonté, ni les affections de son cœur. Elle jette tout dans le sein de Dieu, elle attend tout de Dieu, elle donne tout à Dieu. Elle vit de foi, d'espérance et de charité. C'est là le parfait abandon, la véritable oraison de remise où Dieu fait tout, où l'âme adhère constamment à Dieu.

Après vous avoir expliqué cela comme je l'ai pu, il me reste à vous dire, mes filles, que ce n'est pas l'affaire d'un jour. Cela paraît facile au premier abord ; mais, pour y arriver, il faut toujours travailler, à travers les épreuves, à travers les consolations, à travers les difficultés.

Demandez beaucoup cet abandon au saint Enfant Jésus. C'est la dernière fin de la Règle, la dernière fin de la vie religieuse. J'ai remarqué souvent avec admiration, auprès de nos sœurs malades,

55. Jn 15, 5.

56. Jn 13, 23.

combien notre Seigneur est jaloux de ce dernier abandon, combien, en les prenant en quelque sorte quand il n'y a plus une seule volonté en elles, il montre qu'il les veut parées de cet abandon pour en faire ses épouses.

Travaillez-y donc, mes filles, espérez-le beaucoup sans croire que vous toucherez tout de suite au sommet de la montagne. Il faut en poser la base dans votre âme à travers les épreuves, les sacrifices, les désolations, les événements de la vie.

Croyez d'une foi ferme que c'est le divin vigneron qui travaille à sa vigne. Lui-même nous le dit : *Mon Père est toujours à l'œuvre, et moi aussi, je suis à l'œuvre*⁵⁷. Quel travail est ceci ? Ce n'est pas, vous pensez bien, pour produire du vin, si ce n'est le vin qui fait germer les vierges. Jésus-Christ travaille sans cesse dans les âmes qui lui sont chères et dont il veut faire ses épouses.

Il faut respecter ce travail, l'adorer, espérer qu'à la longue vous y correspondrez, ne jamais y mêler des choses grossières, des attaches humaines, des péchés, jamais rien en quoi vous vous ancreriez. Ne vous ancrez en rien, mes filles, n'ayez jamais de volonté entêtée. L'imperfection peut bien passer dans une âme, mais il ne faut jamais l'y arrêter.

Tâchez de suivre la grâce, de vous unir à la grâce, de dire toujours : « Amen », à ce que vous demande la grâce. Vous ferez cela, non sans peine, mais il en résultera des fruits si grands qu'ils demeureront toute l'éternité. Aimez à faire ce qui vous coûte. Aimez les humiliations. Aimez le travail humble. Aimez les âmes. Aimez votre vocation par-dessus tout, parce qu'elle vous conduira à la perfection, si vous êtes fidèles. Aimez Dieu et tout ce qui est de Dieu. Aimez-vous les unes les autres avec ce désir ardent que toutes vous arriviez à cette perfection, à laquelle il vous convie et pour laquelle il vous a appelées en Religion.

57. Jn 5, 17.

ANNÉE 1873

- 9 janvier : *Mort de l'Empereur Napoléon III, en Angleterre.*
- 6 février : Chez les Pères de l'Assomption, rue François I^{er}, première Assemblée Générale de l'Association Notre-Dame de Salut. Mère Marie-Eugénie y assiste avec mère Marie du Christ et une quarantaine de Dames.
- 17 mai : Le père Vitte, devenu évêque de la Nouvelle-Calédonie, demande des sœurs pour sa mission. Plusieurs s'offrent. Mère Marie-Eugénie veut d'abord consulter le père d'Alzon.
- 20 mai : Elle se rend à Nîmes où elle reste jusqu'au 3 juin.
 - *Mai : La Princesse Mercedes d'Orléans, 13 ans, est élève à Auteuil.*
 - *24 mai : Le gouvernement de Thiers est renversé par les partis de droite. Le Maréchal de Mac-Mahon, vainqueur de la Commune en 1871, est élu Président de la Troisième République.*
- 16 juin : Mère Marie-Eugénie rencontre monseigneur Vitte à Lyon.
- 3 juillet-1^{er} août : Saison à Ems, puis Sedan et Reims.
 - Juillet : Lancement d'un bulletin de liaison pour les pèlerinages : *Le Pèlerin.*
 - *25 juillet 1873 : À l'Assemblée Nationale, vote d'une loi pour la construction d'une Basilique dédiée au Sacré-Cœur (Basilique du vœu national, déclarée « d'utilité publique »).*
 - Premier pèlerinage national à Lourdes, voué à la prière et la réparation.
- 19-27 août : Retraite de mère Marie-Eugénie.
- 4-12 septembre : Retraite de la Communauté, prêchée par le père Nouveau, Mariste.
- 17 septembre : Visite à monseigneur Vitte au sujet de la Nouvelle-Calédonie.

- Difficultés avec les Oblates de l'Assomption autour de l'ouverture de leur Externat à Nîmes.
 - *Les troupes prussiennes qui occupaient la France quittent le territoire.*
- 20 octobre : Départ de sœur Marie-Apollonie et de sœur Marie-Rosalie pour Nîmes où cette dernière doit faire ses vœux perpétuels le 23, avant de s'embarquer pour la Nouvelle-Calédonie.
- 25 octobre : Le père d'Alzon accompagne les deux missionnaires à Marseille où elles doivent retrouver la supérieure, mère Marie de l'Incarnation. Mère Marie-Eugénie ne peut les accompagner, dans le climat politique tendu de la France.
- 26 octobre : Embarquement des missionnaires.
 - *27 octobre 1873 : Les négociations en vue d'une restauration de la monarchie en faveur du comte de Chambord (1820-1883), petit-fils de Charles X, ne peuvent aboutir.*
- 29 octobre : Première visite de l'abbé d'Hulst, notre nouveau Supérieur ecclésiastique après la mort de l'abbé Bayle, en septembre.

12 janvier 1873

L'ENFANT JÉSUS, DIVINE SAGESSE

Mes chères filles,

Je ne voudrais pas laisser passer ce temps de l'enfance de notre Seigneur, sans vous rappeler un point sur lequel il nous faut sans cesse revenir. Ce petit enfant que vous venez adorer à la crèche, c'est la divine Sagesse : la Sagesse infinie qui a tout créé, la Sagesse engendrée du Père. La Sagesse par essence, qui porte son jugement sur les choses humaines. La Sagesse qui gouverne toutes choses, atteignant d'une fin à l'autre *avec force et douceur*⁵⁸. La Sagesse qui voit, comme dit saint Paul, *tout à nu et à découvert*⁵⁹. Or, cette Sagesse venant en ce monde s'est choisi une vie, un état, une condition parmi nous. Cet état, cette vie, cette condition de la divine Sagesse nous sont manifestés par l'Évangile.

Mes filles, il y a dans l'Église un Institut qui porte le nom de Filles de la Sagesse. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi au motif qui a porté le saint fondateur à les nommer ainsi. C'est, à n'en pas douter, pour les engager à honorer plus particulièrement la divine Sagesse, à suivre tous ses conseils et à imiter notre Seigneur Jésus-Christ qui, étant la Sagesse du Père, a voulu mener ici-bas une vie humble, cachée et obéissante. Leur état, leur vocation, c'est d'écouter la Sagesse divine faite homme, de suivre ses traces, de réaliser ses paroles, de vivre en un mot d'une manière évangélique. En cela toutes les religieuses sont appelées à devenir les filles de la

58. *Fortiter et suaviter*. Sg 8, 1.

59. *Omnia nuda et aperta*. He 4, 13.

divine Sagesse, à la suivre dans cette simplicité, qui est l'un des caractères de notre Institut et qui est l'esprit de l'Évangile.

Écoutez aux pieds de notre Seigneur ce qu'il inspirera à chacune de vous. Approchez-vous de la crèche. À chacune notre Seigneur parlera différemment. L'une sera plus touchée de sa voie d'obéissance, une autre de sa voie d'humilité, de sa voie de persécution, car notre Seigneur a voulu suivre une voie de persécution. À peine est-il né dans l'étable de Bethléem qu'il en est chassé par la fureur d'Hérode. Le sang est versé pour lui. Il est obligé de fuir en Égypte. La voie de persécution commencée à la crèche dure toute sa vie, jusqu'à ce qu'enfin elle le conduise à la croix.

J'ai dit voie d'obéissance, d'humilité et aussi voie de silence. Notre Seigneur était le Verbe de Dieu, envoyé sur la terre, et il s'astreint à garder le silence autant de mois que les enfants ordinaires restent sans parole. Pourtant il venait donner la vérité au monde, enseigner les hommes, et *apporter le feu sur la terre, et que désirait-il sinon qu'il s'allume ?*⁶⁰ Pendant un certain temps, notre Seigneur ne dit mot, et, quand il parle, voyez avec quelle mesure. Jusqu'à sa douzième année, l'Évangile ne rapporte de lui qu'une seule parole, lorsqu'il est retrouvé dans le temple et qu'il répond à Marie et à Joseph qui le cherchaient : *Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses qui regardent le service de mon Père ?*⁶¹ Je cherche s'il y a une autre parole rapportée dans l'Évangile, et prononcée par notre Seigneur durant sa vie cachée, et je ne trouve que celle-là. Voilà pour son silence.

Dans sa vie publique il nous enseigne comment il faut parler. Que sa parole est douce, qu'elle est humble, charitable ! Comme elle est pleine du Royaume de Dieu ! Il parle à ses disciples, à sa mère, au peuple. Il parle sur la croix, et nous montre ainsi l'usage que nous devons faire de la parole.

La pauvreté, c'est encore un conseil de la divine Sagesse. Notre Seigneur l'a choisie. Voyez quelle vie réduite, bornée au nécessaire ! L'âme religieuse choisit aussi la pauvreté, puisqu'elle se dépouille

60. Cf. Lc 12, 49.

61. Lc 2, 49.

de toute propriété. Notre Seigneur prend ce qui est nécessaire à la vie. Il ne donne pas l'exemple d'une extraordinaire austérité. Saint Jean-Baptiste est le modèle de ceux qui vivent dans les déserts, des Carmélites, des Trappistes, des Chartreux. Pour notre Seigneur, il s'est assis à la table des hommes. Il a bu et mangé avec eux, comme dit l'Évangile.

La vie du Seigneur a été une vie moyenne, mais dans cette vie quelle pauvreté, quelle simplicité ! Il n'a que le strict nécessaire. Pendant trente ans de sa vie cachée à Nazareth, entre Marie qui prend soin du ménage et saint Joseph, Jésus prend sa part du rude travail de chaque jour, sans perdre un instant, usant des créatures avec action de grâces, rapportant tout à Dieu son Père. Ceci est encore un conseil de la divine Sagesse.

Je vous énumère ceci, mes chères filles, mais vous pouvez puiser vous-mêmes près de la crèche de notre Seigneur bien d'autres enseignements. Vous pouvez y venir avec d'autres idées aussi que celles de la divine Sagesse, idées que vous apportez peut-être du monde. Il faut laisser là toutes ces idées, tous ces jugements. Le monde est un mauvais maître, et notre Seigneur nous dit que l'on ne peut servir Dieu et le monde.

Maintenant, si nous passons à la consolation, notre Seigneur en a goûté bien peu. Quand il vivait avec ses apôtres, gens grossiers auxquels il fallait sans cesse redire les mêmes choses, qui ne comprenaient rien à sa doctrine, il a trouvé certainement peu de consolation pour son divin cœur. Dans ses rapports avec sa mère, il y a bien eu de la joie ; mais quelle joie pouvait goûter Jésus sur la terre, lorsqu'il voyait le péché l'environner de toutes parts, son Père blasphémé, et qu'il s'offrait sans cesse comme victime ?

Car c'est encore un des conseils de la divine Sagesse, mes chères filles, il faut être victime. Ne croyons pas que Jésus soit victime à la croix seulement ; d'après la pensée d'un saint Père, il l'a été depuis le premier jour de sa vie jusqu'au dernier, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, ayant continuellement devant les yeux l'expiation qu'il devait offrir à son Père.

Tout cela constitue la vie de notre Seigneur, et c'est lui que vous avez choisi, que vous voulez suivre. Vous préféreriez certainement

la mort plutôt que de ne pas ajouter foi à sa parole, que de penser que la divine Sagesse est folie et qu'elle a mal jugé des choses. Pourtant, voyez, mes chères filles, si, intérieurement vous n'avez pas un certain nombre de pensées, de désirs, d'affections, qui ne sont pas celles de la divine Sagesse ?

Prenons encore la douceur de la divine Sagesse. Qu'y a-t-il de plus doux, de plus suave qu'un petit enfant qui nous sourit, qui s'abandonne, qui se laisse porter en Égypte, rapporter quand on le veut ? Dans l'intérieur de Nazareth, quelle douceur, quelle paix ! Un saint Père rapporte que saint Joseph y parlait peu, la Sainte Vierge moins encore, et l'Enfant Jésus moins encore. C'est que la prière y était si haute que les âmes s'entendaient.

Mais quand Jésus parlait, quelle douceur ! Quelquefois il semble adresser à sa mère des paroles humiliantes, mais c'est qu'étant son conducteur, il voulait la mener à la plus haute perfection. Quand il juge ou qu'il condamne, c'est toujours avec douceur. Il aime les enfants, les pécheurs.

Sa parole est toujours douce, et jusque sur la croix ; mais elle est forte aussi, puisqu'elle a transformé le monde et qu'elle est comme *un glaive à deux tranchants, qui pénètre l'âme*⁶² pour en tout ôter. Les premiers chrétiens se saluaient en se disant : *Pax vobis*⁶³. Ils avaient certainement emprunté cette salutation à notre Seigneur qui adressait ces paroles à ses apôtres, quand il leur apparaissait après sa Résurrection.

Vous aussi, mes filles, en suivant les conseils de la divine Sagesse, vous trouverez la paix que donnent l'humilité et la douceur, car notre Seigneur l'a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Vous trouverez le repos de vos âmes. Mon joug est doux, et mon fardeau est léger*⁶⁴.

Nous voyons dans la vie de bien des saints qu'ils lisaient chaque jour à genoux le saint Évangile. Ils savaient en effet qu'il renferme la véritable, l'unique sagesse, la seule que nous devons écouter. Ils

62. He 4, 12.

63. *La paix soit avec vous.*

64. Mt 11, 29-30.

pensaient comme saint Pierre : *À qui irions-nous, Seigneur ? Tu as les paroles de la vie éternelle*⁶⁵.

Vous aussi, mes sœurs, lisez chaque jour dans le secret de votre cellule une, deux pages de l'Évangile. Que les idées qui y sont contenues vous deviennent familières et dominant toutes celles que vous pouvez avoir reçues, soit du monde, soit de votre propre jugement. Alors, sans être de cet Institut dédié par le bienheureux Grignon de Montfort à la divine Sagesse, vous deviendrez véritablement des filles évangéliques, les dignes, les vraies filles, les épouses de la divine Sagesse.



65. Jn 6, 69.

20 janvier 1873

LA TENUE RELIGIEUSE

Mes chères filles,

Ces paroles de la Règle qu'on vient de vous lire⁶⁶ renferment une recommandation importante, et vous indiquent un travail persévérant à accomplir sur vous-mêmes, pour conserver toujours la douceur dans vos manières.

Vous avez dû remarquer des personnes toujours maîtresses d'elles-mêmes tout en conservant une certaine liberté, en elles tout est modeste, tout est simple, tout est ouvert. D'autres, au contraire, plus contenues, plus raides, n'ont pas cet aspect de modestie.

Cette recommandation regarde chacune d'entre vous. Mais je l'adresse plus particulièrement à nos sœurs converses. Peu parmi elles ont pris cet aspect de modestie, de douceur, qui fait éviter le bruit, les rires⁶⁷ excessifs, de sorte que, à les voir seulement, on puisse se dire que ce sont des religieuses. Certes, on le voit, il est vrai, par l'habit qu'elles portent : elles ont une guimpe et un voile. Mais si on les dépouillait de cela, auraient-elles l'aspect d'une religieuse ?

J'ai vu des personnes qui avaient choisi de servir Dieu sous l'habit séculier pour faire plus de bien dans le monde et qui, tout en étant religieuses, n'étaient pas affectées, pas contenues, pas de ces personnes qui tiennent toujours les mains croisées, qui, si dans un sermon quelque chose prête à rire, se gardent de bouger ou de

66. Du chapitre : *De la simplicité, de la modestie et des rapports mutuels.*

67. « Ris » : mot ancien employé par mère Marie-Eugénie.

témoigner leur émotion. Non, mais la modestie dont je parle, sans indiquer une règle pour chaque mouvement, donne cet aspect de douceur, de paix, de simplicité, qui indique une personne travaillant à sa sanctification.

Mes filles, faites vous-mêmes cet examen et demandez-vous : « Si demain, par exemple, on me revêtait d'un habit quelconque, d'une robe noire et d'un bonnet, trouverait-on en moi cette forme religieuse ? » Voyez-vous, mes filles, si vos gestes sont toujours réglés par la douceur, si vos mouvements sont tranquilles, si vous ne dites jamais de paroles qui puissent contrarier les autres ou bien si, lorsqu'on vous contrarie, vous n'en laissez rien paraître, à cela seulement vous ferez reconnaître que vous êtes vraiment religieuses. Faites-en souvent, je vous le demande, le sujet de vos examens.

À l'Assomption, si l'on vous laisse plus de liberté pour vos mouvements, et s'il n'y a pas là-dessus de règle particulière, c'est que la modestie doit venir du dedans au dehors.

Dans certains Ordres on s'applique à former les religieux et les religieuses dès leur entrée, presque comme des militaires. On leur dit : « Vous ne devez lever les yeux qu'à dix pas devant vous, tenir la tête comme ceci et non comme cela, les mains à telle place, etc. » Ces choses sont bonnes, et je n'en ris pas. C'est une manière plus courte, mais moins méritoire, je crois, d'acquérir la modestie extérieure. Dans d'autres Ordres, au contraire, celui de saint Benoît, par exemple, c'est l'intérieur qui règle l'extérieur, et la modestie doit venir de la séparation du monde, du recueillement, de la vie intérieure.

Pour vous aussi, la modestie doit être basée sur le recueillement, la prière et la présence de Dieu. Il faut qu'elle vienne du dedans et de votre attention à imiter l'extérieur de notre Seigneur et de sa sainte mère. Il est dit quelque part dans notre Règle : *Les sœurs feront en sorte que rien ne paraisse en leurs paroles ou leurs mouvements qui puisse choquer les regards du prochain.* Comparez cela avec votre tenue extérieure, et voyez si, dans vos manières, il n'y aurait pas quelque chose de trop cassant, du tapage, du bruit, certains éclats qu'on n'aurait jamais vu faire à la Sainte Vierge. Je ne veux pas cependant vous dire que la Sainte Vierge se soit toujours tenue de

telle ou telle manière, qu'elle ait tourné la tête justement en tel sens, mais, avec l'âme pleine de Dieu comme était celle de Marie, son corps était assujéti à Dieu en toutes choses. Ce corps, qui n'était dominé par aucune passion, la pureté l'avait revêtu de la modestie la plus exquise.

Ici entendons-nous bien. Par passion, je veux parler de l'impatience, de la vanité, de l'orgueil, de la susceptibilité, de l'empressement, de la paresse aussi, de la négligence et de la lâcheté, de ces mauvaises dispositions qui engendrent ce quelque chose qui n'est pas bien, qui n'est pas saint : l'inégalité de caractère, le besoin d'occuper de soi, et toutes ces inclinations que vous connaissez et qui dérèglent l'extérieur des personnes consacrées à Dieu. La mort à soi-même, au contraire, l'attention à Dieu, la pureté de cœur, ne laisseraient subsister aucune de ces dispositions imparfaites et établiraient dans notre extérieur ce quelque chose de doux, d'harmonieux, de bon, de recueilli, ce quelque chose qui sente le bon Dieu.

C'est cela que je veux vous demander en vous recommandant la modestie. Voyez souvent, à l'oraison et dans vos examens, comment vous devez régler votre extérieur, vos paroles, vos regards, vos pensées, et tâchez d'acquérir ces dispositions intérieures de recueillement, ce silence des passions, cette pureté de l'âme, qui vous rendront si facile la modestie extérieure.



9 février 1873

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes chères filles,

Il y aurait bien des choses à vous dire sur ces paroles de la Règle que vous venez d'entendre⁶⁸. Je ne sais ce qui me pousse cependant à les laisser de côté aujourd'hui, pour attirer votre attention sur ce qui doit être le fond de nos désirs, le but de nos efforts et de notre vocation, sur l'amour de Dieu seul, unique nécessaire.

Cette pensée se présente plus vivement à mon esprit, chaque fois qu'une de nos sœurs nous quitte pour le ciel⁶⁹. Une seule chose est nécessaire pour nous en ce monde, c'est d'arriver à un grand amour de Dieu, à cet amour très pur, très vrai, qui unit une âme à Dieu et la rend digne d'être couronnée comme épouse. Les religieux de la Compagnie de Jésus ont une prière que j'ai toujours beaucoup recommandée à nos sœurs, c'est le *Suscipe Domine* :

*Recevez, Seigneur,
mon âme, mon cœur, mon intelligence, ma volonté,
tout ce que je suis et tout ce que je puis être.
Mais, en retour, donnez-moi votre grâce et votre amour,
Cela me suffit.*

68. Du chapitre : *De l'humilité*.

69. Sœur Louise-Agnès (Marie Bouchet).

C'est là en effet tout ce qu'il nous faut, mes filles : la grâce de Dieu pour acquérir son amour ; vivre de l'amour doit être le travail de votre vie, votre effort et le motif de toutes vos actions.

Tournez vos pensées de ce côté, et voyez si vous vivez toujours de l'amour, si vous profitez des souffrances ou des travaux les plus ordinaires de la vie. Saint Paul dit : *Tout ce que vous faites : manger, boire, ou n'importe quoi d'autre, faites-le pour la gloire de Dieu*⁷⁰. Voyez si vous profitez de tout pour augmenter en vous l'amour de Dieu. Êtes-vous sans cesse occupées de lui ? Jésus-Christ est-il au milieu de vos pensées, et, lorsque vous vous éveillez la nuit, votre cœur se tourne-t-il facilement de ce côté-là ? Posez-vous souvent ces questions.

Je sais bien que toutes, mes filles, nous désirons aimer Dieu. Aucune n'y sent de répugnance. Nous avons les désirs les plus vifs de l'aimer chaque jour davantage, mais, entre Dieu et nous, il y a l'amour-propre, l'amour de soi, et, pour acquérir la pureté et la délicatesse de l'amour de Dieu, il faut consentir à souffrir, mourir à soi-même. Ce qui détache le plus de soi, c'est l'humilité. L'humilité est le lieu où s'exerce l'amour, et le lieu de l'humilité, c'est l'humiliation.

Dieu nous dépouille encore de nous-mêmes dans la souffrance, quelle qu'elle soit, selon les caractères. Les unes redoutent plus les souffrances du corps. D'autres les supportent assez facilement, mais craignent davantage les souffrances de l'esprit, les responsabilités, les contradictions, les peines, les sécheresses à l'oraison. Notre Seigneur choisit pour chacune ce qui lui convient le mieux. Il la dépouille et la fait participer à son sacrifice.

Quand une sœur a passé beaucoup d'années au service de notre Seigneur, si elle n'a jamais aimé que lui, si son amour a été pur, si elle a été appelée jeune, et si elle a donné à Dieu cette première fleur de sa jeunesse, vous l'estimez bien heureuse, et vous avez de la joie en pensant à son âme.

Si, appelée plus tard, elle a répondu généreusement à l'appel de Dieu, si même, après plusieurs années moins parfaites, elle a eu un

70. 1 Co 10, 31.

élan de ferveur, et a, dès ce moment, travaillé à acquérir l'humilité, à se dépouiller de tout esprit propre, de toute volonté propre, de tout amour-propre, ne désirant qu'une chose, voir Dieu glorifié, servi, aimé, si elle l'a aimé, glorifié et servi elle-même, vous êtes tranquilles sur son sort. De telles âmes quittent la terre pour le ciel.

Appliquons-nous ceci : jeunes ou vieilles, mes chères filles, nous ne sommes pas arrivées à l'amour pur, et c'est un travail que l'on peut faire à tout âge. Il faut essayer tous les jours d'y avancer, se défaire du monde, de l'esprit du monde, de l'esprit de la nature, mourir à tout esprit propre, pour que l'Esprit Saint se fasse notre docteur, lui le vrai maître de la vie religieuse.

L'Église attribue au Père la création, au Fils, la Rédemption et au Saint-Esprit, qui est l'amour mutuel du Père et du Fils, la sanctification. C'est lui, en effet, le maître, le docteur des âmes qui avancent. Il nous apprend à aimer notre Seigneur. À l'oraison, nous écoutons notre Seigneur qui nous parle, et c'est le Saint-Esprit, l'Esprit de Jésus-Christ qui nous inspire les réponses que nous lui faisons.

Vous vous souvenez toutes sans doute de l'admirable colloque que monsieur Deplace établit entre notre Seigneur et la religieuse au pied de son crucifix : *Pour toi*, dit Jésus-Christ, *j'ai quitté mon Père, quitté ce monde.* – *Et moi aussi, Seigneur*, répond la religieuse, *pour vous je me suis séparée du monde et de tout ce qui m'était cher.*

Il continue d'énumérer tout ce que Jésus-Christ a fait pour la religieuse, et ce qu'à son exemple elle tâche de faire pour Jésus-Christ.

Eh bien, dans ce colloque mystérieux de l'oraison quel qu'il soit, c'est toujours le Saint-Esprit qui vous dicte vos réponses et vous unit à Jésus-Christ. C'est lui, l'Esprit Saint, qui vous sanctifie, qui vous apprend à aimer, à vous abandonner. L'oraison est son école. Là, il inspire aux âmes cette sainte pureté et ces délicatesses d'amour qui les rapprochent de lui. Il leur fait concevoir la beauté de Jésus.

Au fond, c'est cette beauté de notre Seigneur qui nous a toutes attirées, bien que de différentes façons sans doute, c'est la beauté de sa morale, la beauté de ses enseignements, la beauté de sa personne

divine, la beauté aussi de son amour infiniment adorable. Dans sa vie tout est admirablement beau. Il est beau lorsqu'il sort du sein de son Père, dit Bossuet, il est beau lorsqu'il sort du sein de sa mère et qu'il est couché par amour pour nous sur un peu de paille dans la crèche. Il est beau dans les paroles de son Évangile, belles, simples, éternelles vérités qui illuminent les cœurs. Il est beau encore lorsque, tout brisé et couvert de son sang, il s'est fait semblable à un ver de terre pour nous sauver.

Mais cette beauté toute divine, c'est l'Esprit Saint qui vous la fait comprendre. Combien de gens du monde passent devant une crèche, devant une croix, et n'en sont pas touchés ! Pour vous, mes sœurs, ne faites jamais ainsi. Imprimez chaque jour plus fortement dans vos cœurs l'amour de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, jamais assez tôt connue, jamais assez aimée, et que nous sommes destinées à posséder pendant l'éternité.



16 février 1873

LA DÉLICATESSE NÉGATIVE

Mes chères filles,

Je voudrais ajouter quelques mots à ce que je vous disais dimanche de l'amour de notre Seigneur, insister sur la délicatesse que nous devons mettre dans tout ce qui regarde le service de Dieu, et sur le principe fervent, habituel et persévérant qu'il importe d'établir en vos âmes pour ne jamais déplaire au Seigneur, et lui être toujours agréable.

Le plus grand obstacle à cette délicatesse – ce que je vais vous dire est fort éloigné peut-être de vos pensées – c'est notre manque de confiance au prix que notre Seigneur y attache. Notre Seigneur est notre meilleur ami. Il n'est point pour l'âme d'ami plus tendre, plus fidèle, plus attentif, plus jaloux. Ses yeux sont sans cesse attachés sur vous. Rien de ce que vous faites ne lui échappe.

Trouve-t-il dans toutes vos actions un amour assez sincère, une foi assez entière, une confiance assez intime, une persuasion assez profonde ? Non, sans doute, et cela ôte de la joie à notre Seigneur, lui qui veut bien, comme il le dit, *faire ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes*⁷¹, et qui attache un prix immense à nos moindres actes de fidélité, de générosité, d'amour, de pureté.

Pour acquérir cette délicatesse de l'amour, il faut avoir soin d'abord – je reviens ici aux notions fondamentales, car c'est le fond et il y faut toujours revenir – il faut donc avoir soin de retrancher

71. Pr 8, 31.

très fidèlement tout ce qui déplaît à notre Seigneur et éviter le moindre péché.

Vous vous étonnerez peut-être que je recommande à des religieuses d'éviter le péché : c'est pour cela qu'elles ont quitté le monde, et une telle recommandation semble plutôt faite pour de simples chrétiens que pour des âmes consacrées à Dieu.

Hélas ! si vous vous examinez, mes sœurs, chacune trouvera dans son âme des preuves que le péché y existe. Pour moi, je suis quelquefois effrayée de voir qu'après tant d'années passées en Religion, je tombe encore dans beaucoup de péchés véniels, que je garde encore des habitudes vénielles. C'est affreux à dire !

D'où vient en effet que l'une a cette disposition d'impatience, qu'une autre est immortifiée, une autre bavarde – ce mot est peut-être un peu fort : on peut dire qu'elle se répand en paroles inutiles, qu'elle cherche l'occasion de parler, mais bavarde exprime mieux ma pensée ; – pourquoi celle-ci est-elle susceptible ? Qu'est-ce que tout cela, sinon des habitudes vénielles ? pas mortelles sans doute. Mais, c'est effroyable à dire, même en Religion on a des habitudes vénielles.

Il faut donc avoir une grande horreur du péché, avoir soin de déraciner toutes ces inclinations mauvaises qui sont justement le contraire des vertus et qui nous font trouver des répugnances vis-à-vis de l'humilité, vis-à-vis de la pauvreté, vis-à-vis de la patience, vis-à-vis du zèle, vis-à-vis de la douceur.

Vous me direz peut-être : « Mais moi je n'en suis pas là ; et, si je n'ai pas acquis beaucoup de vertu, au moins je suis loin d'avoir des vices. » Je vous l'accorde, mes chères filles ; mais ce que nous trouvons en nous, c'est cette inclination au mal, ces restes du péché, si opposés à la délicatesse de l'amour à laquelle nous devons tendre, puisque nous sommes appelées à l'intimité de notre Seigneur et choisies par lui pour consoler son cœur.

Je ne vous dis pas ceci pour faire naître en vous le désespoir ou le découragement. Non, Jésus est patient avec nous. Il sait de quel limon nous sommes formés, et, comme nous le dit saint Ambroise, le cœur de l'homme est sujet à des désirs irraisonnables. Mais, dès qu'on veut s'appliquer à éviter les moindres fautes, on commence à

acquérir la délicatesse. Alors aussi on ne s'excuse pas, parce qu'on connaît sa faiblesse. Je vais dire une chose difficile, mais que l'amour de notre Seigneur rend facile : on accepte de tout cœur les avertissements, n'importe de qui ils viennent, parce que l'on désire par-dessus tout ôter de son cœur tout ce qui déplaît à notre Seigneur, tout ce qui empêcherait son divin regard de se reposer sur nous avec complaisance.

Voyez un artiste. Il a fait un tableau, un dessin très fini ; mais il manque à ce tableau une ombre, un trait, et il ne le voit pas. S'il est susceptible, vous vous garderez de le lui dire. Si, au contraire, il cherche la perfection de son art, vous l'obligerez en lui faisant remarquer le défaut de cette fleur, de ce coloris. Nous, nous pouvons toujours ôter ce qui fait ombre dans notre âme. Il n'en est pas de même du dessinateur. Il arrive un moment où le papier, après avoir été gratté, ne peut plus être travaillé. Notre âme, au contraire, est capable de toute perfection avec l'aide de la grâce sanctifiante. Et voilà que nous revenons par un autre côté à ma première proposition.

Je vous disais, en commençant, que ce qui s'oppose le plus à la délicatesse, c'est le manque de confiance en l'amour de notre Seigneur pour nous. Une autre chose encore, c'est le manque de confiance que nous arriverons, si nous le voulons, à toute la perfection possible.

Ayez confiance, mes chères filles. Aidées de la grâce de notre Seigneur, vous pourrez vaincre toutes ces difficultés, et remporter la victoire. Combattez sans découragement vos péchés d'abord, puis les occasions du péché.

Mais en Religion, me direz-vous, y a-t-il donc des occasions de péché ? Eh oui, mes filles, il s'en rencontre, même dans notre vie. Trop parler, par exemple, est une occasion de péché : pour parler, il faut être deux. La sainte Écriture ne dit-elle pas : *Abondance de paroles ne va pas sans offense*⁷² ? Alors la récréation est une occasion de péché ? Non, la récréation est une chose bonne, une chose voulue de Dieu et qui répond à un besoin. Elle est établie dans les

72. *In multiloquio non deerit peccatum.* Pr 10, 19.

communautés les plus ferventes et les plus régulières et sert à acquérir les vertus d'humilité, de charité, de condescendance, de douceur, etc. Monsieur de Rancé dit que, chez les Trappistes où la récréation n'est pas en usage, il a dû chercher des moyens pour faire pratiquer à ses religieux les vertus de rapports mutuels.

Parlez donc à la récréation, non pas de manière à empêcher les autres de parler. Mais soyez gaies, aimables. Hors de là, gardez le plus fidèle, le plus exact silence, retranchez toute parole inutile. Il y a encore mille autres occasions de péché. Chacune examinera celles qu'elle rencontre et verra comment elle peut les éviter, pour acquérir cette délicatesse négative qui purifie, simplifie, et déteste la moindre faute.

Je dois vous dire ici qu'il est facile de se faire illusion. « Cette sœur me contrarie, dira-t-on. Si je n'étais pas constamment avec elle, je ne m'impatisserais pas. Elle est mon occasion... Si je n'étais pas dans cet emploi, si je n'enseignais pas, si je ne faisais pas telle classe, la vertu me serait bien facile. » Ces occasions ne sont pas celles qu'il faut éviter, mes filles. Elles sont dans l'ordre voulu de Dieu et nous aideront beaucoup à nous sanctifier. Si nous savons profiter de ces occasions, nous avancerons dans la vertu.

Vous connaissez l'histoire que nous racontait le père d'Alzon de ce jeune homme, un de ses élèves, je crois, qui, pour éviter les occasions de péché, passait sa vie, enfermé dans sa chambre, les pieds devant le feu, à lire ce qui lui plaisait. Il ne se permettait pour toute distraction que d'aller le dimanche jeter du pain aux poissons, parce qu'il trouvait cet amusement innocent. Mais quand, au jugement, Dieu lui demanda : « Mon ami, qu'as-tu fait des deux, des trois, des cinq talents que je t'avais confiés ? » Qu'aura-t-il à répondre ? « Mon Dieu, j'ai jeté du pain aux poissons. » C'est bien court !

Il faut donc accepter les occasions venant du prochain, de nos emplois, parce qu'elles sont, je le répète, voulues de Dieu, prévues par Dieu, et qu'elles nous sanctifient. Mais il faut éviter celles qui viennent de notre nature. Il est si agréable de se plaindre un peu, de causer un peu ; et puis, cette sœur est si gentille, nous sommes dans le même emploi : il faut bien lui communiquer ses petits ennuis. Et

alors, l'économe à la dépensière, l'infirmière à une autre infirmière, la supérieure à son assistante, se racontent les difficultés, les embarras, les désagréments qu'on a rencontrés au parloir et ailleurs.

Ce sont là des occasions de plainte, de recherche propre qui ouvrent la porte à mille imperfections. Aller au parloir, par exemple, offrir un visage gracieux, quand on vous dit des paroles désagréables, impertinentes, c'est pratiquer l'humilité, la patience ; mais, en revenant du parloir, se répandre en paroles, et raconter à une sœur tout ce qui s'y est passé, c'est mauvais.

Prenez garde, mes filles, aux occasions qui viennent de vous-mêmes, du besoin qu'a la nature de s'épancher, de se consoler, de se laisser aller ; mais recevez, au contraire, celles qui ont pour objet le service de Dieu et du prochain et ne craignez pas de vous y exposer.

Je ne vous ai parlé aujourd'hui que de la délicatesse négative. Ce que j'ai à vous dire sur la délicatesse positive serait trop long, et je le garde pour une autre fois.



23 février 1873

LA DÉLICATESSE POSITIVE

Mes chères filles,

Après vous avoir dit combien toute notre vie doit être donnée à l'amour de notre Seigneur, je vous ai parlé dimanche dernier du soin que nous devons apporter à ôter de notre âme tout ce qui fait tache, souillure, toute habitude de péché ou d'imperfection, en un mot, tout ce qui est opposé à la délicatesse de l'amour. Mais cette délicatesse négative ne suffit pas. Il faut y ajouter la délicatesse positive. Qu'est-ce que cet amour positif ? Celui qui consiste à mettre en nous tout ce qui peut plaire à Dieu, et nous rend semblables à notre Seigneur. Pour arriver à cette ressemblance, il y a des degrés : il faut commencer par l'imitation ; l'union vient ensuite.

Je dis d'abord *l'imitation*. Dans le Pontifical au jour de la profession des vierges, le Pontife leur adresse cette parole : *Venez*, et elles répondent : *Oui, Seigneur, nous vous suivrons de tout notre cœur*. Partout dans son Évangile, notre Seigneur dit de le suivre : *Viens, suis-moi*⁷³. Nous l'entendons à la vérité dire d'abord au jeune homme qu'il appelle à la vie parfaite : *Vends tout ce que tu as, quitte tout*, mais aussitôt après il ajoute : *Viens, suis-moi*, car le renoncement seul ne suffit pas à prouver l'amour. Ce n'est pas seulement de bouche, de cœur, de tendresse et d'affection qu'il faut aimer notre Seigneur.

73. Lc 18, 22.

C'est surtout en imitant ses œuvres, en quittant ce que nous sommes pour devenir ce qu'il est.

C'est ce qu'exprime si justement saint Benoît lorsqu'il dit dans sa Règle que la vie religieuse est une conversion de mœurs. Le religieux, en effet, doit se changer en une créature nouvelle, se transformer à la ressemblance de notre Seigneur. C'est là le travail de toute sa vie. D'un côté, retrancher toute souillure, tout ce qui dans notre âme touche au péché : c'est la délicatesse négative. D'un autre côté, nous efforcer d'entrer dans les dispositions, les prières, les actions de notre Seigneur pour reproduire sa vie en nous : c'est la délicatesse positive, affirmative, et, je le répète, le travail de toute la vie.

Mais comment se fait cette transformation ? Elle se fait d'abord par l'imitation. Les âmes qui commencent n'ont pas encore notre Seigneur au-dedans d'elles-mêmes, autrement qu'il n'est en toute âme en état de grâce. Il importe donc qu'elles le mettent souvent devant leurs yeux, qu'elles le regardent comme leur modèle. Cela se fait par la méditation, qui considère tantôt un point de la vie de notre Seigneur, tantôt un autre : Jésus dans la crèche, Jésus enfant, Jésus à Nazareth, Jésus en exil ou dans sa vie apostolique, Jésus enfin tel qu'il est dans son Évangile, où ses actions, ses inclinations, ses pensées nous sont montrées, pour que tout en nous se forme sur ce modèle.

Après l'avoir copié en ceci, il nous faudra le copier en cela. En lui nous trouverons toutes les vertus. Prenez l'humilité, par exemple. Voyez Jésus humble dans l'hostie, humble dans sa crèche, humble dans son enfance, humble dans sa vie cachée, humble dans son obéissance aux créatures, humble surtout dans l'adorable mystère de ses souffrances sur la croix au Calvaire. L'humilité viendra pour vous de l'application à imiter notre Seigneur Jésus-Christ, à lui ressembler, en même temps qu'elle viendra aussi de vos efforts à réaliser cette parole qu'il nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*⁷⁴.

74. Mt 11, 29.

J'ai dit l'humilité. Mais prenez la pauvreté, la douceur, ce sera la même chose. La dernière raison pour nous de toutes les vertus, c'est d'imiter notre Seigneur en qui nous les trouvons toutes. Cela, mes filles, doit être la grande occupation de ceux qui commencent à entrer dans la vie intérieure.

Pour certaines personnes, elles ne font que cela toute leur vie, et elles font très bien, si dans toutes leurs actions et leurs occupations, dans toutes leurs pensées, dans tous leurs désirs, elles ne cherchent d'autre règle que l'Évangile. Si, vis-à-vis de la mort et vis-à-vis de la vie, vis-à-vis des amis, vis-à-vis des ennemis, (ce mot est peut-être un peu fort, mais je dirai vis-à-vis de tout ce qui nous est opposé), si, vis-à-vis des contradictions et vis-à-vis des approbations, nous tâchons de prendre une manière de voir et des sentiments plus chrétiens, plus religieux, plus conformes à notre Seigneur, j'estime cela une très grande grâce.

Mais pour les âmes plus fidèles à correspondre à cette première grâce, il arrive un moment où les pensées se simplifient, où on ne sent plus tant le besoin d'un travail fait d'une manière spéciale, le besoin d'acquérir tantôt une vertu, tantôt un autre, où, je dirai, l'on ne prend plus ainsi les choses par le détail, mais où l'âme s'applique simplement à laisser notre Seigneur vivre en elle, où elle s'oublie, s'anéantit elle-même, et ne voit plus que Jésus-Christ agir en elle. Notre âme est le temple de l'Esprit Saint, et Jésus-Christ veut en faire sa demeure. Il a bien le droit de vivre dans notre âme, mais pour ceux qui lui refusent ce droit, saint Paul a une parole terrible : *Ceux, dit-il, qui ont reçu Jésus-Christ par la grâce, et se livrent au péché mortel, ceux-là le crucifient de nouveau dans leur cœur*⁷⁵.

De telles paroles ne s'adressent point à vous, mes chères filles. Vous êtes souverainement éloignées de cela. Mais avant de crucifier Jésus-Christ, on l'a lié, et bien des gens le lient dans leur âme où il habite. Il veut y faire des actions d'humilité, des actions de pauvreté, de dépendance. Il veut y accomplir les actes de toutes les vertus, même dans un degré héroïque. Que cela ne nous étonne pas, puisqu'il est le Maître et le Seigneur de toutes les vertus. Mais

75. Cf. He 6, 6.

dans une certaine mesure nous le lions, s'il demande un sacrifice, une humiliation, nous disons : « Mais moi, je n'aime pas qu'on me traite sans façon... Mais moi, cela m'ennuie de demander telle permission... Mais moi, je ne veux pas vivre dans une telle dépendance ; je suis trop grande... » Notre *moi* se met ainsi entre nous et Jésus-Christ, et l'empêche de vivre dans notre âme.

Nous ne tenons pas formellement un tel langage, je le veux bien. Mais, par défaut de recueillement, par manque de foi et de ferveur à laisser Jésus-Christ vivre en nous, il arrive que nous ne le reproduisons pas. N'est-il pas vrai, mes chères filles, qu'on voit beaucoup plus « nous » que Jésus-Christ en nous ? C'est un désordre. Il nous faut demander avec instance cette attention, cette application qui nous livrera nous-mêmes à Jésus pour qu'il vive en nous.

Tout ce que je viens de vous dire là ne s'applique pas seulement à la vie religieuse, mais aussi à la simple vie chrétienne, dont la vie religieuse, vous le savez, n'est que le perfectionnement. C'est à tous les chrétiens que saint Paul a dit : Il nous faut mortifier notre nature, *afin que Jésus-Christ vive dans notre chair mortelle*⁷⁶.

Un saint prêtre me disait qu'on peut comparer le chrétien à un cierge. Le corps c'est la cire, l'âme c'est la mèche, et le Saint-Esprit est la lumière. Si l'on a dit d'un simple chrétien qu'il est un autre Jésus-Christ⁷⁷ à plus forte raison peut-on l'affirmer des religieux qui sont appelés à développer le mystère de la grâce, reçue d'abord au baptême, puis dans la communion.

Ne croyez pas, en effet, mes chères filles, que notre Seigneur vient à nous dans la communion seulement pour être la consolation de notre âme, pour que nous goûtions le plaisir de le posséder au-dedans de nous. Non ; il vient pour que nous portions des fruits. *Je vous ai choisis*, dit-il dans le discours après la Cène, *pour que vous alliez et que vous portiez des fruits*⁷⁸. Et ce fruit qu'il attend de nous, c'est que nous soyons *parfaits comme notre Père céleste est parfait*⁷⁹.

76. 2 Co 4, 10.

77. *Christianus alter Christus*.

78. Jn 15, 16.

79. Mt 5, 48.

Voilà la mesure où nous devons atteindre ! *Mon Père, dit-il, est le vigneron, tout sarment... qui ne porte pas de fruit, il le retranche, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il en porte davantage*⁸⁰.

Tout cela c'est le mystère de la vie chrétienne, de la vie intérieure, de cette vie que Dieu a bien voulu donner à l'homme en se communiquant à lui par la grâce. Beaucoup de chrétiens dans le monde, hélas ! repoussent la grâce, et ne veulent suivre Jésus-Christ que le moins possible. Voilà pourquoi il s'est choisi des âmes, comme sont les religieux et les religieuses, qui le suivent de plus près, et donnent tout le développement possible à sa vie dans les âmes.

Quelle infidélité serait-ce donc, si nous ne donnions pas à Jésus-Christ toute la consolation, toute la joie, toute la gloire qu'il attend de nous ; et si nous ne le laissions pas parler sur nos lèvres, vivre dans nos actions, nos pensées, nos sentiments, lui qui se donne si souvent à nous par la communion. Si nous n'étions pas résolues à tous les sacrifices, afin que, par la délicatesse de notre amour, sa vie soit manifestée dans notre chair mortelle !

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire en détail, mais tout est là, la force de tout sacrifice, la force pour parvenir à la perfection. Toute la vie d'une religieuse de l'Assomption doit être de s'appliquer à vivre de la vie de notre Seigneur, à vivre de l'Évangile, en sorte que notre Seigneur lui soit toute chose. Pourquoi vous met-on en adoration devant le saint Sacrement, sinon pour que celui que vous adorez vive davantage en vous ? Voyez si toutes les paroles de la Règle et la plupart de vos obligations ne tendent pas à cette même fin ? Douce et heureuse obligation, de mettre Jésus-Christ en nous !

Pour cela des sacrifices seront nécessaires, il est vrai, mais dans le sacrifice vous trouverez toute joie, parce qu'il vous unit à notre Seigneur, la béatitude même. Qu'est-ce qui faisait la joie des martyrs dans les prisons, au milieu de leurs supplices ? La ferveur de leur amour. Pour nous, si nous n'avons pas la joie, si notre joie

80. Jn 15, 1-2.

n'est pas entière, c'est que nous n'avons pas la ferveur de l'âme ; car la joie est proportionnée à la ferveur et à la proximité de celui qui est la joie de l'âme.

Cette vraie joie, c'est le centuple que notre Seigneur a promis même au milieu des persécutions. Cette joie ne ressemble pas aux joies mondaines Elle l'emporte de beaucoup sur toutes ces joies. Il nous faut, mes chères filles, demander souvent ce centuple. Il nous faut surtout avoir une grande attention à retrancher de notre âme tout ce qui peut la souiller, une grande attention à copier et à faire vivre en nous celui qui est l'objet de notre amour, Jésus-Christ.



2 mars 1873

L'ESPRIT DE PÉNITENCE

Mes chères filles,

Au moment d'entrer dans le Carême, et nous y sommes déjà, il me semble bon de vous dire quelques mots de l'esprit de pénitence.

Personne ne peut se dispenser de faire pénitence. La parole de l'Évangile est formelle : *Si vous ne faites pénitence vous périrez tous*⁸¹. Mais cela veut-il dire que personne ne puisse être dispensé de faire maigre et de jeûner ? Assurément non, car maintenant peu de personnes sont capables de supporter le maigre et le jeûne. Nous voyons par là que cette forme de pénitence, proposée par l'Église, n'est pas seule strictement nécessaire pour accomplir le précepte. Ce qui est nécessaire, c'est l'esprit de pénitence ; et, même en Religion, on a besoin de s'y renouveler.

Qu'est-ce donc que l'esprit de pénitence ? Le père Faber le définit *une douleur habituelle des péchés que l'on a commis*. Il n'y a pas dans l'âme de fondement solide sans cette douleur habituelle, ce regret habituel de nos fautes. Je ne veux pas dire par là que cette douleur soit toujours présente à votre pensée, ni que vos péchés soient constamment devant vos yeux ; cela est impossible. Mais il faudrait avoir ce sentiment de regret, de douleur, chaque fois que le regard de votre âme se porte sur les fautes que vous avez commises.

Si vous n'avez pas de péchés mortels à vous reprocher, c'est que vous avez été préservées par une grâce spéciale. Mais les péchés véniels dans

81. Lc 13, 3.

lesquels vous êtes tombées, après tant de grâces reçues, tant de secours, sont déjà devant Dieu une grande ingratitude. Et si toutes ici, nous n'avons pas commis de péchés mortels, il n'en est pas une qui ne rougisse au-dedans d'elle-même, en pensant aux fautes vénielles qu'elle a commises, avec une pleine et entière volonté, une infidélité, et une grande recherche d'elle-même, en cédant à son défaut dominant.

L'esprit de pénitence, c'est donc la contrition, le regret de nos péchés. C'est aussi l'humilité du cœur, qui nous fait choisir la dernière place et mettre tous les autres au-dessus de nous, reconnaissant que nous méritons d'être traités en pénitent public à cause de nos péchés, de nos mauvaises habitudes, de notre orgueil, de notre manque de dévotion, et du peu que nous rendons aux droits de Dieu. Alors on embrasse la pénitence, et l'on se tient dans un grand esprit d'humilité vis-à-vis des autres. Tout ceci n'est que l'esprit de pénitence. Mais cet esprit engendre la vertu de pénitence, en nous portant à en faire des actes.

Lorsqu'on ne peut accomplir les pénitences imposées par l'Église, il faut que quelque autre chose les remplace. Dans la vie religieuse, faire pénitence est très facile. Nous avons d'abord l'accomplissement strict de la Règle, puis tous les assujettissements d'une obéissance soumise, prompte et humble, l'acceptation de tous les sacrifices, des humiliations, des peines qui se rencontrent dans l'obéissance. Voilà des actes extérieurs de mortification et de pénitence.

Ajoutez à cela le travail, l'assujettissement à son emploi, la fidélité à se rendre exacte à une minute près, l'attention, l'application à faire ce que l'on doit, et à le bien faire, voilà, je le répète, des œuvres extérieures de pénitence qui peuvent être suffisantes à absorber nos forces. Dans tous les Ordres enseignants, on considère les emplois, le travail comme suffisants pour dépenser les forces, et même, dans les autres Ordres, à la Trappe, par exemple, il est dit que l'emploi de maître de chant ou de maître de chapelle suffisait pour qu'on y meure et qu'on *en* meure.

Les emplois ne dépensent pas seulement les forces : ils assujettissent la volonté, car il faut se donner de la peine pour faire chaque chose comme il est dit dans le règlement, se rendre exacte à

arriver à deux heures, si à deux heures on doit donner sa leçon, et ne pas la prolonger au-delà du temps convenu.

Pour nos sœurs converses, c'est la même chose : la fatigue de leurs emplois, la peine qu'elles se donnent pour les bien faire, suppléent à d'autres austérités. Ainsi la cuisinière, tout en ne jeûnant pas, en faisant gras même – quoiqu'il ne soit pas dit qu'elle le fasse – souffre la chaleur du feu, se tient debout tout le jour, et a la sollicitude de servir tout le monde. Il en est ainsi pour toutes les sœurs ; chacune a les peines, les mortifications de son emploi. Ce qui importe, c'est de s'y dévouer le plus parfaitement possible, dans une intention surnaturelle, pour plaire à Dieu. Et croyez, mes filles, que les emplois plus relevés ont aussi leurs peines. On a charge d'âmes, et que de sollicitudes pour accomplir en tout la volonté de Dieu !

Il y a encore beaucoup d'autres mortifications que tout le monde peut faire et qui ne nuisent pas à la santé. Remarquez bien cependant que retrancher une chose illicite n'est pas une mortification. Ainsi vous avez envie de dire une parole contraire à la charité. Vous ne la dites pas. C'est justice ; vous ne faites que ce que vous devez. Vous obéissez au précepte qui défend de mal parler du prochain. Mais vous vous mortifiez, si vous réprimez une parole de curiosité, une saillie spirituelle qui vous ferait honneur, une de ces mille paroles qu'on a envie de dire pour montrer son esprit, son intelligence.

Il ne faudrait pas, cependant, pousser cela trop loin, mes filles, et ôter tout entrain, toute variété de la vie commune, tout agrément des récréations. Nous devons nous efforcer, au contraire, de porter aux récréations un esprit joyeux, un esprit de charité, et faire en sorte qu'elles ne laissent aux autres aucune contrainte de cœur.

Le silence est aussi une mortification. Je suis ravie depuis que j'ai trouvé dans un des ouvrages du père Faber que le silence parfaitement observé est une grande vertu et un excellent moyen de faire pénitence. Or, toutes nous pouvons l'observer.

Et encore, avoir une tenue parfaitement religieuse, se refuser ces mille petits « laisser-aller » qui donnent plus de bien-être au corps, mais qui ne sont pas la tenue d'une parfaite religieuse... Mortifier

la curiosité, ne pas se permettre de voir quelque chose que l'on peut voir, de lire quelque chose qui n'est pas défendu. Pour la nourriture, prendre ce que l'on vous servira, manger ce qui ne plaît pas, et même un peu plus que nous ne voudrions naturellement... Enfin, ces mille petites choses qui mortifient nos regards, les saillies de l'amour-propre, notre curiosité, nos oreilles, notre goût, nos cinq sens en un mot : voilà les mortifications les plus utiles et les plus agréables aux yeux de Dieu, parce qu'elles servent à nous introduire dans la pratique des vertus.

Ainsi, dans nos emplois, si nous agissons surnaturellement, nous n'éviterons pas seulement les défauts, les imperfections, mais nous entrerons dans les vertus contraires aux défauts. Nous deviendrons mortifiées, patientes, modestes, humbles, douces, et ainsi de suite des autres vertus qui reposent sur la mortification. La vertu est en effet, dans un certain sens, le retranchement de quelque chose qu'on aurait pu faire sans péché. Elle repose aussi sur la grande puissance que nous devons avoir sur nous-mêmes, pour ne pas nous laisser aller, s'il se présente des contrariétés, des vexations, des peines, mais pour rester toujours maîtresses de notre volonté, pour nous offrir sans cesse à Dieu.

En pratiquant la mortification de cette manière, mes chères filles, celles qui, du côté du jeûne, ne peuvent que fort peu de chose, pourront se rapprocher de l'esprit de pénitence des grands Ordres religieux. C'est dans cette pensée qu'un grand nombre de personnes, qui avaient eu dans le cœur et dans l'âme le désir d'embrasser la perfection dans des Ordres très austères, ont été obligées d'y renoncer et sont venues dans des Ordres qui, avec la même perfection intérieure, admettaient quelques adoucissements.

Il y en a ici plus d'une dans ce cas, c'est ce qui explique les adoucissements qu'on a été obligé d'accorder, d'un côté, à cause des santés misérables, de l'autre, à cause des emplois, du travail, de tout ce qui se fait dans la maison et qui suffit à dépenser les forces très complètement et très suffisamment.

9 mars 1873

MÉDITATION SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Parmi les recommandations de Carême, une des plus utiles, je crois, est de vous recommander la méditation de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Tous les saints et les maîtres de la vie spirituelle insistent beaucoup sur ce point, particulièrement saint Thomas d'Aquin. Je ne l'ai pas vu dans ses ouvrages ; mais des Dominicains et de saints prêtres m'ont dit qu'il regarde la méditation de la Passion de notre Seigneur comme le chemin assuré de la perfection, le sujet sur lequel nous devons toujours revenir, et ce qui doit dominer dans les âmes chrétiennes, surtout dans celles qui tendent à la perfection.

Notre Seigneur Jésus-Christ est en effet la voie dans laquelle nous devons marcher. Il est la voie du salut. Quand nous paraîtrons devant Dieu, c'est la ressemblance à ce divin modèle qui nous donnera le droit d'entrer dans le ciel.

Cette ressemblance est imprimée en chacun de nous par des traits bien divers. Elle est autre dans une femme du monde et dans une femme du peuple, dans une mère de famille et dans une religieuse. Mais dans tous les élus il faudra que notre Seigneur reconnaisse une conformité à son Évangile, une conformité à sa vie, une conformité à sa croix. Aussi est-il dit qu'au dernier jour la croix paraîtra lumineuse dans le ciel, lorsque la gloire sera donnée à ceux qui auront souffert pour Jésus-Christ.

L'Évangile, les Épîtres, les écrits des saints Pères sont pleins de cette doctrine. Saint Paul ne dit-il pas : *Ceux que Dieu a choisis, il les a prédestinés à être l'image de son Fils*⁸² ? Assurément il y a des croix dans le monde, et peut-être plus dans le monde que dans la vie religieuse. N'entendons-nous pas parler tous les jours de pertes de fortune, de morts, de chagrins d'affections, de bouleversements, de révolutions ? Les croix ne manquent pas, cela est certain.

Pourquoi donc dans les épreuves, petites ou grandes, dans les contradictions, les peines et les souffrances de chaque jour, si peu de personnes deviennent-elles conformes à ce signe de salut, à la croix de Jésus-Christ ? Ce qui manque, c'est la méditation de la Passion de Jésus-Christ. Ils sont rares, ceux qui cherchent à entrer dans les dispositions de Jésus vis-à-vis de la souffrance, et nous ne saurions trop demander, ni trop nous efforcer d'acquérir ces dispositions.

Qu'est-ce qui fait, mes filles, que, dans les montagnes du Tyrol, de pauvres gens sachant à peine lire, mais connaissant leur catéchisme, arrivent à un très haut degré de contemplation ? Ils passent leur vie à façonner de petits christes en bois grossièrement travaillés, mais, pendant qu'ils les façonnent, ils ont constamment devant les yeux les mystères douloureux de la Passion de Jésus-Christ. Sans cesse ils méditent ses souffrances, en suivant l'horloge de la Passion.

C'est une dévotion bien élémentaire, mais recommandable à tout le monde, et surtout aux personnes qui, occupées d'un travail matériel, ont besoin de points de repère pour se recueillir de temps en temps. Tout en travaillant, elles peuvent conserver une certaine liberté d'esprit et s'occuper des mystères de notre Seigneur. Nous pouvons aussi apporter cette disposition à l'Office, à l'oraison, partout. Il n'est pas d'instant où nous ne puissions nous représenter ce que notre Seigneur a fait et souffert pour nous à cette heure-là même, et adorer les dispositions de sa sainte âme : cette expiation du péché, cette réparation continuelle, cet amour ardent, cette générosité universelle, cet esprit de martyre, de sacrifice, cette

82. Rm 8, 29.

disposition à se donner, ce don complet, ce don d'holocauste, cette patience, cette douceur, enfin toutes ces vertus héroïques dont il nous a donné l'exemple.

Si nous méditons ainsi tous les jours la Passion de notre Seigneur, nous comprendrions, mes chères filles, que la grande affaire de notre vie est de lui devenir conforme, pour nous unir plus intimement à lui. Alors la souffrance nous apparaîtrait comme un don de Dieu. Jamais elle ne nous séparerait de Jésus-Christ, ou ne nous troublerait, quand elle s'approche. Nous l'accepterions comme moyen pour nous unir à notre Seigneur et nous conduire au salut éternel, et non seulement comme un moyen, mais comme le plus puissant de tous. Les souffrances nous mènent à la gloire éternelle, les souffrances sont le chemin par lequel on va au ciel. La grande question est de savoir suivre Jésus-Christ, et, par la méditation de sa Passion, arriver à l'amour.

Il n'est pas en effet de plus puissant motif d'amour ardent pour notre Seigneur que de penser à celui qu'il nous a montré en mourant pour nous sur la croix, au milieu de tant de mauvais traitements, des injures les plus odieuses, des circonstances les plus cruelles et les plus douloureuses, des angoisses de son corps, des angoisses de son âme, de l'indifférence de ses amis ; car les apôtres eux-mêmes étaient en fuite. C'était bien là le témoignage suprême de son amour, et notre Seigneur nous l'a dit lui-même : *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis*⁸³.

Sans doute, c'est une preuve d'amour de donner ses biens, ses richesses, son affection, mais rien n'est comparable au don de sa vie, comme notre Seigneur l'a fait dans sa Passion, au milieu des circonstances les plus douloureuses, des souffrances les plus cruelles. Il a tout supporté, tout souffert sans se plaindre, et il a même aimé ses peines et ses souffrances. Les martyrs ont bien pu imiter notre Seigneur dans cette partie de sa vie douloureuse. Ils l'ont vraiment suivi jusqu'au Calvaire, ils ont versé leur sang pour lui, mais seul notre Seigneur a embrassé toutes les souffrances, et avec une plénitude d'amour dont nul n'approchera jamais.

83. Jn 15, 13.

Vous me direz peut-être que les souffrances de notre Seigneur n'ont duré que vingt-quatre heures. Si vous réfléchissez, vous verrez qu'elles ont duré bien plus, car, avec cette humanité si parfaite, le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, avec cette âme si pleine de lumière, Jésus-Christ a eu toute sa vie le Calvaire devant les yeux. Ses souffrances, ses angoisses, si longtemps attendues, si ardemment désirées, valent des siècles et veulent des siècles pour être imitées. Elles suppléent à tout ce que nous ne faisons pas, sanctifient le peu que nous faisons, et complètent en nous la vie chrétienne.

Que la Passion de notre Seigneur nous occupe donc pendant ce Carême. Si un seul regard d'amour jeté sur un crucifix, comme le dit sainte Thérèse, ne reste pas sans récompense, combien plus, croyez-le, cette méditation constante de la Passion, qui nous attachera à tous les pas de notre Seigneur, nous fera recueillir les moindres gouttes de son sang, partager toutes les angoisses de son âme et ses sentiments divers, pour y conformer nos résolutions et nous faire pénétrer petit à petit dans son intérieur, pour qu'il nous aime et que nous n'aimions que lui !



16 mars 1873

SILENCE ET VIGILANCE SUR LES PAROLES

Mes chères filles,

Je disais hier à quelques-unes d'entre vous qu'aux personnes du monde qui ne peuvent pas faire tous les jeûnes, toutes les abstinences, toutes les mortifications du Carême, on proposait la mortification de la langue. C'est en effet une grande mortification qui peut en remplacer beaucoup d'autres. Car on peut retrancher non seulement les paroles qui sont péchés, mais encore beaucoup de paroles inutiles. Si cette recommandation est faite à des femmes du monde, combien plus s'applique-t-elle à des religieuses !

Je reviens souvent sur cette hymne⁸⁴ que la sainte Église nous fait réciter chaque dimanche de Carême, et où il est recommandé d'être sobre de nourriture, sobre de paroles. Pour la nourriture, l'usage que nous en faisons répond à peu près aux besoins de la nature, et il est difficile de faire des retranchements à ce sujet. Dans le monde, où les tables sont servies de mets variés et délicats, c'est différent. Il est possible de retrancher quelque chose sans nuire à la santé. Mais quand toute la vie on n'a, comme nous, que juste ce qu'il faut pour entretenir les forces, il est difficile de retrancher encore pendant le Carême. À moins d'avoir une de ces santés robustes dont nos ancêtres ont eu le secret, sans toutefois nous le transmettre.

Pour le silence c'est autre chose, et l'on peut, sans nuire en rien à sa santé, retrancher beaucoup de paroles. Et d'abord à la récréation.

84. Hymne *Audi benigne conditor*, strophe 4: *Fais que nous domptions nos corps par l'abstinence...*

Il vous paraîtra drôle que je commence par la récréation. Mais c'est que là plus qu'ailleurs il importe de retrancher, et pendant toute la vie, les paroles qui portent avec elles quelque imperfection, qui en font faire aux autres ou qui sont l'expression de quelque imperfection que nous avons en nous. Toutes ces paroles qui sont – comment vous dirai-je ? – imbues de vanité, d'impatience, de contradiction vis-à-vis du prochain. Il faudrait, comme dit saint Paul, que nos paroles soient toujours aimables, toujours pures, toujours pleines de l'esprit de Jésus-Christ

Pour cela, une grande attention sur soi-même est nécessaire. Les saints ont toujours regardé comme une grande chose de bien faire la récréation. Nous voyons, il est vrai, un jeune saint de vingt-deux ans, saint Louis de Gonzague, qui, ayant retranché sans doute toute parole imparfaite, n'avait pas su cependant se rendre aimable aux autres ni apporter aux récréations cette grâce et cette ouverture qui en font le charme. Mais passons à sainte Thérèse : elle avait une manière délicieuse de faire la récréation avec ses sœurs. Sa présence répandait la joie dans les âmes, qui sortaient de là mieux préparées à l'oraison, doucement distraites, plus unies dans la charité et la régularité.

La perfection de cette science est à apprendre partout. La dernière des sœurs converses, la plus jeune des novices doit s'efforcer de l'acquérir, aussi bien que la supérieure, qui a mission d'y veiller. On doit donc parler à la récréation, et il faut demander à Dieu la grâce d'y bien parler. Mais en tout autre temps, garder le plus strict silence.

Je vous engage à profiter du Carême pour vous renouveler dans cette pratique du silence. On peut se proposer par exemple de rester une heure sans parler, puis prendre l'heure suivante, et ainsi de suite... Il est évident que cela ne peut pas se faire dans tous les emplois. Ainsi, quand on vient parler à la supérieure ou à l'économe, si elles se contentaient de tourner la tête pour faire signe qu'elles ne peuvent pas répondre, ce ne serait pas à propos. Je dis de même pour une sœur enseignante qui ne voudrait ni répondre aux enfants ni les reprendre, sous prétexte qu'elle a une heure de silence

à garder. Mais, toutes les fois que la charité ou la Règle n'oblige pas à parler, il faut observer le silence le plus fidèlement possible.

Nos sœurs converses ont à cet égard un grand avantage sur nous. Leurs emplois pourraient presque tous se faire dans le plus parfait silence. Mais facilement elles y manquent, et pour dire des paroles comme celles-ci : « Que ce balai est mauvais ! » ou bien : « Il y a toujours de la poussière dans cet endroit. Que c'est ennuyeux ! » Tout cela, mes chères filles, est fort inutile, et cette habitude de parler inconsidérément amène un autre ordre d'imperfection que je veux vous faire remarquer.

Il est arrivé assez souvent, ces derniers temps, et je crois plus à la cuisine qu'à la récréation où je suis, que des sœurs se sont plaintes de leurs emplois, de ceci ou de cela que l'on faisait pour elles, disant par exemple : « Ma guimpe n'est pas bien blanchie » ou : « Pourquoi n'avez-vous pas raccommo­dé mes souliers ? Je les attends depuis bien longtemps... » Ceci n'est pas régulier, mes sœurs. Aux supérieures seules vous pouvez vous plaindre. Dites-leur ce qui vous manque soit pour vos repas, soit pour votre vêtement. Avertissez-les si vos souliers sont percés. J'y tiens beaucoup pour qu'on ne s'enrhume pas et qu'on ne prenne pas de mal. Vous pouvez leur dire aussi ce que vous trouvez de répréhensible, puisque nous devons nous appliquer à faire toute chose le mieux possible. Mais que ces plaintes ne soient jamais faites des unes aux autres. Vous avez vos officières, l'économe, l'infirmière, la supérieure et même la supérieure générale, à qui vous pouvez toujours vous adresser.

Entendons-nous cependant. Il ne faut pas mêler les choses. Ce n'est pas à l'économe que vous demanderez la permission de prendre du café, car cela ne la regarde pas. C'est l'affaire de la supérieure.

Rappelez-vous surtout qu'à la récréation il ne faut jamais parler de ces choses. La récréation n'est pas donnée pour cela ; elle est un moyen d'entretenir l'union parmi les sœurs, de conserver la charité et l'esprit religieux. Je demanderai qu'on vous lise dans la Règle le passage où il est parlé des récréations, et vous verrez que pas un mot n'indique qu'il soit permis d'y parler de ses emplois ou des

difficultés qui s'y trouvent. Attendez pour cela les heures marquées, l'obéissance⁸⁵ du matin et du soir, et demandez alors à vos officières tout ce qui vous manque. Vous pouvez encore recourir à la supérieure à toute heure du jour. Si vous n'êtes pas exactes sur ce point, vous sortez de l'ordre de l'obéissance, de l'ordre de la perfection. Vous installez des habitudes opposées à l'esprit religieux, et même d'un mauvais esprit, car ces plaintes faites de l'une à l'autre sont d'un mauvais esprit.

Vous n'êtes plus alors des religieuses travaillant à leur perfection, mais vous ressemblez à de bonnes filles du monde qui vivraient ensemble et se querelleraient, parce que l'une fait mal la cuisine et que l'autre a mal raccommodé son linge.

Je vous recommanderai aussi, mes sœurs, lorsque vous aurez besoin de quelque chose de particulier pour vos repas, d'avertir toujours la sœur qui sert au réfectoire que vous en avez obtenu la permission. Il est toujours permis de demander à ses supérieures les choses dont on croit avoir besoin. Mais avant de rien demander, il est bon de faire un petit examen pour voir si cela est vraiment nécessaire ; car il vaut toujours mieux rester dans la vie commune et n'en sortir que pour un besoin réel. Ainsi, nous prenons du café le matin. Il serait très désirable qu'on n'eût pas besoin d'en prendre à une autre heure de la journée.

Si, à cause d'une maladie, vous êtes obligées de sortir de la vie commune pour quinze jours, un mois, il faut, le plus tôt possible, demander à y rentrer, et, comme le dit saint Augustin dans la Règle : *Qu'elles reviennent à leur plus heureuse coutume, qui convient d'autant mieux à des servantes de Dieu qu'elles auront besoin de moins de choses*. On n'est pas toujours malade ; on peut l'avoir été pendant un an, mais on ne l'est pas pendant dix ans, quinze ans. Si à quarante ans vous avez été obligées de prendre une habitude, il ne s'ensuit pas que vous deviez la prolonger jusqu'à cinquante ou soixante ans. Si chaque sœur, après une maladie, prenait un genre de vie particulier qui ne finisse qu'avec ses jours, où en serions-nous ?

85. Temps à la fin de la récréation où l'on pouvait s'adresser à la supérieure ou aux sœurs pour des questions personnelles ou d'emplois.

J'ajouterai encore quelques petites recommandations. D'abord, il ne faudrait pas vous reprendre les unes les autres. Vous n'avez pas mission pour cela. Comment d'ailleurs, vous, qui êtes si peu supportante, voulez-vous que vos sœurs aient assez de vertu pour accepter les observations non seulement de la supérieure, mais de vous qui n'avez pas le droit de lui en faire ? Nécessairement cela amène des désagréments, des contestations. C'est pourquoi la Règle dit : *Qu'elles s'appliquent à n'avoir point d'yeux pour voir les fautes du prochain, ni d'oreilles pour en entendre mal parler, ni de bouche pour l'accuser, ni d'entendement pour le juger, ni de volonté pour le condamner, ni de mémoire pour s'en souvenir, mais un cœur miséricordieux pour en avoir compassion, une langue charitable pour le bien traiter, et un esprit patient pour le supporter*⁸⁶.

Une dernière chose que je vous recommande, c'est de mettre du dévouement dans le travail de la cuisine. Il y a souvent beaucoup à faire : la vaisselle à laver, les légumes à éplucher... Chacune n'y met pas assez de bonne volonté, en sorte que le travail retombe toujours sur les mêmes ou qu'il n'est pas fini quand il faudrait, ce qui donne alors beaucoup de peine aux sœurs qui en sont chargées.



86. Du chapitre : *De la charité*.

20 avril 1873⁸⁷

L'ORDRE DE LA PERFECTION

Mes chères filles,

Je reviendrai un peu plus tard sur le point de Règle qu'on vient de lire, au sujet des récréations, parce que je veux vous en parler plus longuement. Aujourd'hui, je veux vous dire quelques mots sur une parole que nous avons souvent à l'Office pendant la semaine sainte, et où la sainte Église nous parle de l'ordre de la perfection qui doit toujours régner dans la maison de Dieu, comparée à une ville dont la beauté est parfaite aux yeux du Seigneur et sur toute la terre. À vrai dire, ce sont les congrégations religieuses qui devraient être ces lieux de parfaite beauté, ces lieux de perfection, de régularité, de charité.

Il ne faut pas nous faire illusion, nous arrivons toutes avec beaucoup d'imperfections. Ce que notre Seigneur demande, c'est que le support mutuel de ces imperfections amène la perfection générale. S'il y a quelque chose à supporter, supportons-le. S'il y a quelque chose à redresser, acceptons d'être redressées. S'il y a quelque chose à retrancher, laissons faire. S'il y a quelque chose à corriger, recevons la correction avec humilité. Le parfait ordre moral se dégage aussi bien d'une faute avouée, accusée, regrettée que de la vertu et de la fidélité. Saint Augustin dit même dans sa Règle qu'*il vaut mieux une personne qui tombe plus souvent et se hâte*

87 Chapitre inédit.

plus de demander pardon qu'une autre qui fait moins de fautes, mais est plus lente à s'humilier et à reconnaître ses torts.

Eh bien, mes sœurs, soyons jalouses de cette gloire que nous pouvons rendre à Dieu. Prenez un grand soin de cette beauté morale qui paraîtra aux yeux des anges et des hommes et qui réjouit le cœur de Dieu. Que personne ne vous approche sans emporter l'idée de la perfection de l'amour et de l'innocence qui doit régner dans la maison de Dieu.



27 avril 1873

LES RÉCRÉATIONS

Mes chères filles,

Dimanche dernier on lisait le point de règle des récréations. J'y reviens aujourd'hui à cause de son importance. Il faut souvent réfléchir sur cette difficulté très grande qu'on éprouve pour apprendre à bien parler et pour apprendre à se taire. Il n'y a pourtant pas de milieu entre ces deux choses : il faut se taire ou parler bien.

Il faut d'abord, à quelque moment ou à quelque heure que ce soit, et en quelque rapport qu'on se trouve, s'étudier à retrancher toute parole inutile, ce qui demande, mes sœurs, un grand travail. C'est l'étude de toute la vie, et il importe de faire de temps en temps un retour sur soi pour voir si, dans telle circonstance, on ne s'est pas laissé aller à dire des paroles ou imparfaites ou sans utilité, des paroles qui n'avaient pas pour but de donner quelque renseignement ou quelque connaissance ou de procurer quelque bien au prochain. Cet examen nous fera voir toutes les paroles qui n'auraient pas été dites à propos, et nous aidera à les éviter dans les occasions.

Mais on ne peut pas toujours se taire. Certaines personnes voudraient vivre en solitaires et se figurent que, si elles étaient seules, loin des hommes, la vertu leur serait très facile. Pure illusion ! mes sœurs : le silence continuel est une des plus grandes pénitences, et il en coûte beaucoup de ne pouvoir jamais dire les pensées qui viennent à l'esprit.

Puisque nous ne devons pas toujours garder le silence, il faut apprendre à bien parler. Encore une illusion : il est des personnes qui trouvent difficile de bien faire les récréations. Elles n'y ont pas d'agrément : on y fait du bruit, et elles souhaiteraient s'en dispenser. Vous seriez bien heureuses, si vous étiez arrivées à une telle perfection d'amour et à un tel degré d'oraison que vous puissiez ne jamais parler. Comme je doute qu'il en soit ainsi, je vous conseille de vous appliquer à très bien faire les récréations, à n'y parler que selon Dieu, selon le bien, selon l'esprit religieux, de manière à édifier le prochain et à maintenir la ferveur, en sorte que jamais votre conversation ne laisse ni amertume, ni sentiment désagréable.

Vous savez que certaines boissons sont tellement pures, tellement légères, comme l'eau fraîche par exemple, qu'elles passent dans la bouche sans laisser aucun goût ; d'autres boissons au contraire, – celles-là, me direz-vous, sont des médecines, – ne laissent après elles que malaise et amertume.

On peut appliquer ceci aux conversations : il en est dont on sort le cœur content, plus plein de Dieu, l'âme tranquille, facile à se recueillir et toute dans la paix. D'autres, au contraire, laissent une certaine amertume, un certain ennui, ou bien une tristesse, une préoccupation d'esprit, et comme un bouillonnement de cœur. Il en est ainsi lorsque les conversations ne sont pas entièrement conformes à la gloire de Dieu et à l'amour de notre état ; ce sont des conversations vaines. Mieux que moi, chacune de vous doit savoir celles qu'il faut retrancher.

Ne vous réfugiez pas dans l'idée qu'il vaudrait mieux pour vous ne rien dire du tout. L'expérience montre, mes sœurs, que, si l'on ne fait pas la récréation au temps marqué, on la fait ailleurs, et dans un lieu et dans un moment où on ne devrait pas.

Il faut éviter aussi de parler toujours, de parler beaucoup aux récréations et faire attention à ce que dit la Règle : *Les sœurs éviteront de se rendre ennuyeuses les unes aux autres.* Je sais qu'il n'est personne ici à qui ceci puisse s'appliquer, mais enfin il peut se faire que vous trouviez de ces personnes qui, par zèle pour animer la conversation, se rendent ennuyeuses. Si vous en rencontrez, mes

chères filles, je vous engage à faire un retour sur vous-mêmes et à vous dire : « Est-ce que moi aussi je ne suis pas parfois ennuyeuse ? » Le malheur est que nous qui vieillissons, nous répétons souvent les mêmes choses. Nous aimons à parler de ce que nous avons vu, des personnes que nous avons connues. Nous aimons à rappeler tous nos vieux souvenirs. Il peut donc arriver que nous racontions souvent les mêmes histoires, ce qui n'est pas amusant pour les jeunes qui nous écoutent. Veillons donc sur nos paroles pour qu'elles ne soient pas ennuyeuses. Tâchons de les rendre toutes bonnes, portant à Dieu, et qu'elles ne procèdent jamais de quelque passion.

On a souvent la tentation de dire, en arrivant à la récréation, ce qui nous a ennuyées ou impatientées. Ainsi on revient des enfants qui sont difficiles et on dit : « Oh ! que ces enfants sont insupportables ! qu'elles sont fatigantes ! » De même pour nos sœurs converses, l'une dira : « Comme il est venu du monde aujourd'hui à la porte ! J'ai été sans cesse dérangée », ou bien : « On a laissé traîner mon balai. » Une autre : « On a dérangé ma vaisselle. » Voyez, mes sœurs : si chacune agissait ainsi, la récréation deviendrait impossible, et ce n'est pas du tout comme cela qu'il faut la faire. Nous avons nos supérieures à qui nous pouvons en référer dans tous nos petits griefs.

Mais, en dehors de cela, ne nous plaignons de quoi que ce soit à nos sœurs. Figurez-vous la récréation : une sœur entrerait disant : « On m'a fait attendre une heure de l'eau bouillante. » Une deuxième : « On m'a enlevé mon balai », une troisième arriverait : « Oh ! que ces enfants sont ennuyeuses ! » La quatrième : « On a laissé toute ma vaisselle » etc., etc. Cette récréation serait vraiment insupportable.

Étudiez-vous donc à être aimables, à rendre la conversation générale, autant que possible. Croyez que ce n'est pas une petite vertu de très bien faire la récréation. Saint Jacques dit de la langue *qu'elle est le plus petit membre, mais qu'elle renferme l'universalité des maux*⁸⁸. Et, en effet, c'est par la langue que nous manifestons nos

88. Citation libre de Jc 3, 5-6.

imperfections, que nous produisons nos défauts. Que de choses mauvaises sont le fait de la langue ! Tous les mensonges, les calomnies, les critiques, les injustices, toutes ces paroles qui montent vers le ciel, noires de vilaines choses ! Si vous examinez un peu les conversations du monde, vous verrez que saint Jacques avait bien raison d'attribuer à la langue l'universalité des maux, et vous veillerez sur vous-mêmes. Ce mal, en effet, peut se produire en petit dans les communautés religieuses. Si nous n'allons pas jusqu'aux fautes mortelles, nous pouvons aller du moins aux fautes vénielles. C'est pourquoi il est important de retrancher toute parole imparfaite, tout ce que le monde a de mauvais contre la charité, contre la modestie, contre la vertu.

Saint Jacques continue et dit que la langue nous a été donnée pour glorifier Dieu et consoler le prochain. En faisant bien la récréation, nous sommes sûres d'atteindre ce but. Que toutes nos paroles tendent donc à la gloire de Dieu, à l'union ! Qu'elles portent à la joie, à la consolation spirituelle de toutes nos sœurs, à l'accomplissement de la Règle, à l'esprit de perfection ! Et ainsi d'un seul coup nous avons le moyen d'être parfaites, car dit saint Jacques : *Celui qui gouverne sa langue est un homme parfait*⁸⁹. C'est ce que tous les grands instituteurs ou réformateurs d'Ordres ont compris. Monsieur de Rancé dit avoir été obligé de remplacer par divers exercices particuliers de charité, d'humilité et de patience les conversations mutuelles qui n'existent pas à la Trappe et qui sont une occasion continuelle de pratiquer ces vertus de charité, d'humilité, de patience et de support du prochain.

Vous, mes sœurs, qui avez ces moyens, prenez-les. Ne vous contentez pas de faire la récréation par manière d'acquit, mais, comme le dit saint François de Sales, préparez-vous à la faire avec dévotion. Cela vous étonne ? Mais la dévotion n'est que le dévouement au service de Dieu, et nous nous dévouons au service de Dieu, quand, selon sa volonté, nous récitons l'Office, nous faisons notre œuvre près des enfants, et également lorsque nous tâchons de bien faire la récréation.

89. Jc 3, 2.

À chaque exercice, dit encore saint François de Sales, il faut porter l'esprit qui convient. L'esprit qui convient à la récréation n'est pas celui qu'il faut porter à l'oraison. À l'oraison nous devons avoir un esprit tout humilié devant la majesté de Dieu et, pour nous recueillir, rejeter toute pensée étrangère. Tandis que la dévotion qu'il faut apporter en récréation consiste à faire cette action le mieux possible, en vue de Dieu, aimablement, gracieusement et saintement.



4 mai 1873

VIVRE DE L'ESPRIT ÉVANGÉLIQUE
ET ACHETER LE CIEL PAR LES SOUFFRANCES

Mes chères filles,

Je constate par les nouvelles qui m'arrivent de sœur Marie-Aloysia que, si elle n'est pas morte encore, elle est toujours dans le plus imminent danger. Voyez : nous avons des inquiétudes pour telle et telle sœur, et Dieu en prend une autre que l'on croyait à l'abri pour longtemps et que l'on espérait conserver bien des années encore.

Sœur Marie-Aloysia est tombée gravement malade tout d'un coup. Elle était, il est vrai, toujours languissante. Mais, on me dit que depuis la réception des sacrements, elle est tombée dans un état de complète prostration, ne paraissant plus avoir de connaissance, ne pouvant plus parler. L'on ne sait si elle entend les paroles que lui dit la supérieure pour l'exhorter. Pour elle cependant, l'on est tranquille. Toute sa vie a été une préparation à la mort. Elle était vraiment une âme fidèle, et fidèle en une chose qui a beaucoup de prix aux yeux de Dieu : elle a beaucoup souffert, et elle aimait ses souffrances.

Celles d'entre vous qui connaissaient le détail de sa santé savent qu'elle n'était jamais sans une plaie. Or, malgré ses maux qui lui donnaient autant d'abjection que de souffrance, on la voyait toujours contente, toujours gaie, toujours près de Dieu. En prenant les petits soins nécessaires pour sa santé, elle se traînait comme elle le pouvait à tous les exercices de la communauté et conservait sans cesse son âme dans la paix. Elle offrait ses souffrances pour les

âmes du purgatoire, s'estimant bien aise que de toute sa famille ce lot soit tombé sur elle.

Elle priait sans cesse et était toujours animée d'un grand esprit de foi. Cela me rassure, vous comprenez. Quand on a ainsi passé sa vie, en portant avec joie la souffrance, et que Dieu vous couche malade sur un lit, pour vous appeler bientôt à lui, la préparation est bien faite.

Et nous, mes sœurs, acceptons-nous ainsi les souffrances, petites ou grandes, qui nous arrivent ? Les supportons-nous ? Les aimons-nous comme une grâce ? Sommes-nous, comme sœur Marie-Aloysia, vis-à-vis de Dieu, dans un esprit de charité, de bienveillance ; vis-à-vis de la Règle, dans un esprit d'obéissance et d'observance fidèle ; vis-à-vis de toutes choses enfin, dans cet esprit d'humilité, de soumission, de patience qui nous est si fort recommandé ? Nous appliquons-nous à reproduire dans notre vie l'esprit de l'Évangile ?

Les filles de l'Assomption doivent s'attacher particulièrement à la personne sacrée de notre Seigneur dans un esprit de foi, de prière, d'amour pour l'Église, dans un esprit puisé aux sources solides. Aussi est-il recommandé dans tous les Ordres religieux, et aussi parmi nous, de faire de temps en temps, au moins une fois chaque mois, un examen, comme s'il fallait paraître devant Dieu. Dans cet examen il faut rechercher comment l'on s'est appliqué à devenir une fille vraiment évangélique, une fille qui porte sa Règle dans l'esprit de l'Évangile. Quel est cet esprit ? Un esprit tout surnaturel, qui supporte tout, tourne tout à l'esprit de charité et qui fait des maux de cette vie une monnaie pour acheter les biens de l'éternité.

Il faut bien nous persuader en effet, mes filles, qu'on n'achète pas le ciel par autre chose que par les maux, les souffrances de cette vie. Il n'y a pas pour nous de règle particulière. C'est une chose sur laquelle bien des religieuses ne sont pas assez éveillées. Croyez-vous que les gens du monde n'ont pas à souffrir, eux aussi, pour aller au ciel ? Vous me direz qu'ils ont des consolations, des plaisirs, des satisfactions. Cela peut être, mais tôt ou tard arrivent pour eux les revers, les peines, les grandes douleurs, et c'est par ces maux-là qu'ils achètent la vie éternelle.

Nous, mes sœurs, qui sommes engagées dans un état de perfection, nous sommes encore plus obligées qu'eux à croire cette vérité. Puisque nous aspirons à avoir au ciel une place plus haute, plus sainte, plus parfaite que celle des personnes du monde, à être plus près de notre Seigneur, faisons de chacune de nos souffrances comme autant de degrés d'amour pour nous élever à l'union la plus intime avec Dieu, union qui durera toute l'éternité.

À travers la peine que nous éprouvons quand Dieu sépare ce qui était tendrement uni, et qu'il brise nos cœurs, en prenant ceux que nous aimions pour les placer dans l'éternité, considérons : – que toutes les choses présentes passent, qu'elles s'en vont ; – que seules, les choses de l'éternité demeurent ; – que les vertus semées par la grâce dans nos âmes y produiront un jour la gloire, si nous les y faisons fructifier.

L'important donc, c'est de sanctifier la vie présente. Désirer mourir, avant d'avoir produit les fleurs, les fruits de vertu, ce serait un enfantillage impardonnable à des religieuses. Sachez plutôt, mes chères filles, profiter du temps qui vous est encore donné ; cultivez avec soin, avec amour, le jardin de votre âme, pour que l'Époux vous trouve, lorsqu'il viendra, suffisamment parées, pleines de mérites et vraiment mûres pour l'éternité.



11 mai 1873

RAPPORTS AVEC LES PERSONNES DU DEHORS

Mes chères filles,

C'est un point de Règle important, et souvent il faut réfléchir devant le bon Dieu au moyen de concilier ces deux choses difficiles : d'une part contenter les personnes du dehors par la douceur, la charité, les honneurs dus à la condition de chacun – car qui ne croit mériter sa petite considération ? – et de l'autre, veiller sur soi pour ne pas se laisser absorber par les personnes du dehors.

Cela demande du travail, requiert une habitude qu'il faut de bonne heure former en soi. Autrement, plus tard on se laisse facilement envahir par l'esprit du monde. Notre premier devoir comme religieuses, c'est la régularité pour nous, puis la charité pour les autres. Mettons donc tous nos soins à acquérir la liberté d'esprit nécessaire pour apporter à chaque exercice le dégagement d'esprit rigoureusement requis.

Si nous nous laissons envahir par les personnes du dehors, qui sont en général très exigeantes, nous reviendrons d'auprès d'elles l'esprit fatigué, préoccupé, distrait. Il nous sera difficile de nous rendre aux assemblées de communauté, au réfectoire, aux récréations, avec nos sœurs. Nous ferons nos exercices de piété sans exactitude ou bien en courant. Ce serait là une manière de vivre préjudiciable à la communauté, préjudiciable à la santé, préjudiciable même au pensionnat.

Le pensionnat est une de nos œuvres qui nous oblige le plus à avoir des rapports avec les personnes du dehors. Soyons alors sur

nos gardes, et ne nous laissons pas prendre à cet écueil de beaucoup parler pour dire peu de chose.

Généralement les religieuses disent des paroles plus raisonnables, moins longues que les gens du monde. Elles ne se croient pas obligées, quand elles racontent une histoire, de remonter au déluge pour arriver à la fin du monde, parce que l'étude de toute leur vie doit être de mettre une certaine modération dans leurs paroles : ce qui est la marque de la modération intérieure et indique une personne qui prie.

Les personnes du monde, qui n'ont pas, comme nous, l'obligation de s'appliquer à l'oraison, à la vie intérieure, qui n'aiment pas les observations et n'acceptent pas les avertissements, ont besoin de s'épancher par ce flux surabondant de paroles. J'ai eu affaire à une personne très dévote, mais très bavarde. Comme je le disais à son confesseur, il me répondit : « Oh ! Pour cela je ne puis absolument rien ! » C'est ainsi que sont la plupart des gens du monde. Je ne crois pas leur faire de tort, puisque je vous donne pour exemple une personne d'ailleurs très vertueuse. Ils ont besoin de s'épancher par cette abondance de discours.

Pour nous, mes sœurs, tout en les écoutant, nous pouvons leur donner à entendre, bonnement, aimablement, que nous avons nos occupations, que nos devoirs nous appellent aux enfants et que nous ne pouvons pas rester plus de vingt ou de vingt-cinq minutes, tout au plus une demi-heure, à les écouter.

Dans beaucoup d'Ordres religieux, même chez ceux qui se donnent le plus au prochain, la Règle veut qu'on ne passe pas plus d'une demi-heure au parloir, à moins de quelque utilité particulière ou d'une obligation absolue. Chez les Dominicains, il est affiché dans les parloirs que les religieux ne doivent pas y rester plus d'une demi-heure, sans une permission particulière. Cela paraît dur quelquefois. On peut cependant dire assez de choses en une demi-heure et découvrir tout l'état de son âme. Puis on peut y revenir plusieurs fois.

De même, si les parents des enfants nous appellent au parloir, il faut les recevoir aimablement, mais, comme ils nous redisent souvent les mêmes choses, il faudrait adroitement leur faire

comprendre que nos usages ne nous permettent pas de prolonger les parloirs. Et ainsi, tout en se soumettant à cette nécessité de voir les parents de nos enfants, on se dégagerait doucement des longues et inutiles conversations.

C'est, je le sais, un talent difficile de conserver toujours la douceur, la bienveillance, de savoir se dégager des gens, sans causer de mécontentements. Il est si naturel de s'impatienter, de s'ennuyer d'entendre de longs discours ; mais il faut s'efforcer toujours de joindre la longanimité à une certaine fermeté douce.

Réfléchissez donc, mes sœurs, et voyez comment vous vous comportez dans vos rapports avec le dehors. Il faut apporter au parler un visage gracieux et aimable et laisser parler les gens. Ils se retireront d'autant plus contents de vous qu'ils auront parlé davantage.

M^{me} de Staël disait, après avoir passé une heure avec un homme qui l'avait écoutée sans dire un mot : *Je ne le croyais pas un homme de beaucoup d'esprit, et pourtant il l'est.* M^{me} de Staël était certes assez bon juge. Cela prouve combien le talent de savoir écouter et se taire à propos est apprécié des gens du monde. Dans vos rapports avec les parents des enfants, sachez donc écouter gracieusement, vous contentant de placer deux ou trois mots de temps en temps dans la conversation, et vous verrez qu'ils sortiront d'autant plus satisfaits.

Il faut, mes chères filles, étudier tout ceci dans le détail, et ordonner en soi la charité, le zèle, la régularité, afin de conserver toujours cette part de notre séparation du monde qui nous est donnée pour nous recueillir, afin de savoir bien concilier le don de soi-même, qui est une partie de notre vocation, et cette tendance à rentrer au-dedans toutes les fois que cela est possible.



18 mai 1873

RECOMMANDATIONS

Mes chères filles,

Je vais m'absenter⁹⁰. Avant de vous quitter j'ai deux ou trois choses à vous recommander. D'abord priez beaucoup pour moi. J'en ai besoin en tous temps, surtout lorsque je visite les maisons, afin que j'y fasse du bien, que je connaisse et accomplisse tout ce qui est de la volonté de Dieu ; mais plus particulièrement cette fois, je réclame vos prières, parce que je désire prendre plusieurs dispositions à cause de la difficulté du temps que nous traversons et en prévision de graves catastrophes qui peuvent arriver.

Ayez donc sans cesse sur les lèvres et dans le cœur cette prière tant recommandée par le Pape : *Seigneur, sauve-nous, nous périssons*⁹¹ ! Cela est bien vrai. Quand même nous échapperions aux révolutions qu'on prévoit et qui peuvent nous mettre en danger, il n'en serait pas moins vrai de dire : *Sauve-nous, nous périssons* ! Nous vivons à une époque où les âmes sont infestées par le venin des doctrines antichrétiennes. Voyez avec quelle cruauté on veut, partout en Europe, soustraire les petits enfants à l'enseignement de la foi, à l'enseignement chrétien ! On prend tous les petits enfants d'Allemagne pour les mettre aux mains d'institutions protestantes, qui les rendront protestants ou rien du tout. On veut arriver à donner à la génération actuelle un enseignement sans Dieu.

90. Mère Marie-Eugénie va se rendre à Nîmes jusqu'au 3 juin.

91. *Salva nos, perimus* ! Mt 8, 25.

On veut soumettre les petits enfants de France à la même obligation. Voyez cette quantité de collèges, de lycées, les écoles que l'on multiplie et où l'on enseigne l'incrédulité. On veut faire de nous un peuple sans Dieu. Un personnage connu de nos jours se vantait de pouvoir tout accorder maintenant aux évêques, parce que, disait-il, dans vingt ans la génération qui s'élève ne se souciera guère des évêques, et saura qu'on peut s'en passer.

Si nous regardons en Italie, en Espagne, nous verrons la même chose. Partout l'impiété s'étend, parce que l'enseignement chrétien ne se transmet pas assez dans les familles, et que la foi trouve une foule d'idées qui viennent la contrecarrer et la combattre. Dans un tel ordre de choses il est impossible, quoiqu'il y ait encore des justes pour transmettre la foi, que nous ne périssons pas. L'Église fait bien ce qu'elle peut pour conserver la foi, pour répandre la connaissance des mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, mais, malgré ses efforts, le mal s'étend de plus en plus.

Il nous faut donc beaucoup prier pour l'Église, mes sœurs, pour les âmes, mais aussi pour nous tout particulièrement, parce que l'on ne peut vivre dans une société où il y a de si grands affaiblissements dans la foi, de si grands affaiblissements dans la morale, sans se sentir soi-même un peu moins fort dans la foi, un peu moins fort dans la ferveur, un peu moins fort dans tout ce qui est de l'ordre surnaturel, de l'ordre de l'Évangile. De nos jours on peut librement, même en occupant une place élevée dans la société, nier Dieu, nier l'Évangile, parler de notre Seigneur Jésus-Christ dans les termes les plus insultants. Partout l'on sacrifie l'ordre de la foi, et nous devons beaucoup prier pour obtenir cette foi forte et généreuse des premiers chrétiens, cette foi des martyrs.

Si vous vous trouviez dans une ville où régnerait une épidémie, vous prieriez sans cesse pour que le mauvais air ne vienne pas jusqu'à vous et que Dieu vous conserve la vie, bien que quelques-unes puissent être assez indifférentes à la vie et à la mort. Mais, dans l'ordre de la foi, l'indifférence n'est pas permise, et nous devons prier sans cesse pour qu'aucune parcelle du mauvais air de

l'incrédulité qui nous environne ne vienne en nous diminuer la foi, la ferveur, la générosité, l'esprit surnaturel.

La seconde recommandation que je veux vous faire regarde la charité. Demeurez très unies les unes avec les autres. Soyez fidèles à tout ce qui est de la Règle, obéissantes à vos supérieures locales⁹². Veillez sur vous pour éviter toutes les petites imperfections qui tendraient à diminuer la charité. Soyez d'autant plus attentives que je ne serai plus là. Je ne vois rien à recommander par rapport aux enfants. On y met, je crois, tout le zèle et tout le dévouement possibles.

Ainsi donc ce que je vous demande pendant mon absence, c'est la charité, le zèle, la régularité, l'obéissance et l'esprit de prière.



92. « Supérieures particulières » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

6 août 1873

VIVRE DE L'ESPRIT DE FOI

Mes chères filles,

Il est dit à la fin du chapitre du but de l'Institut que notre esprit est un grand esprit de foi, de zèle pour les âmes et de dévouement filial à la sainte Église.

Ces paroles ont de nos jours une grande importance. Dans le monde la foi s'en va, ou, du moins, il semble qu'elle diminue et s'amoindrit dans les âmes. On s'attache à de petites choses. On est curieux de miracles, de prophéties, de révélations. Il semble qu'il faille une foi très forte pour croire à ces choses extraordinaires et y attacher tant d'importance. Je ne sais, si, au contraire, ce n'est pas une marque de l'affaiblissement de la foi.

La foi profonde et solide n'a pas besoin du témoignage des sens, la parole de Dieu lui suffit. Voyez saint Louis. On vient lui dire un jour que dans une hostie notre Seigneur s'était rendu visible sous ses traits humains avec ses cicatrices, et le Roi refuse d'aller voir ce prodige extraordinaire : *Ce prodige*, dit-il, *ne saurait augmenter ma foi, et il pourrait en diminuer le mérite*. Nous autres religieuses, nous devons vivre d'un grand esprit de foi, nous appuyer sur les pensées surnaturelles. Nous devrions prendre la pratique de saint Vincent de Paul, réciter lentement le *Credo* dans nos peines et nos difficultés, dans nos rapports difficiles avec le prochain.

Quand on vous a enseigné le catéchisme, on a dû vous faire remarquer que nous ne disons pas : Je crois à Dieu, mais je crois *en* Dieu, je crois *en* Jésus-Christ. C'est-à-dire je m'appuie sur ces

vérités, j'y mets toute ma confiance. Dans les choses humaines, donner sa foi à quelqu'un, à quelque chose, c'est se livrer tout entier à cette personne. C'est compter sur cette chose, sur cette entreprise, d'une manière absolue. C'est ainsi que nous devons mettre notre foi en Dieu.

Je ne sais pas de moyen qui puisse consoler plus efficacement l'âme dans ses peines que cette pratique de réciter le *Credo* : la pensée de Dieu, des vérités éternelles, du bonheur qui nous attend au ciel, doit nous aider dans nos difficultés, dans nos peines.

Si ce sont des peines intérieures, qui en général roulent sur notre faiblesse et notre infirmité, c'est notre misère qui nous afflige et non ce qui manque à Dieu, à qui rien ne peut manquer. Nous souffrons de notre insuffisance, de notre incapacité, de nos impuissances à connaître, à aimer Dieu. Or, si nous avons la foi, si nous avons l'esprit de foi, nous penserons à Dieu, à ce qu'il est, à sa toute-puissance qui peut, comme le dit l'Évangile, *de ces pierres faire surgir des enfants d'Abraham*⁹³, à sa bonté, à sa sainteté, à sa justice même, quoique terrible quand elle punit le pécheur, car elle est une perfection et une beauté en Dieu. Elle est la forme de sa sainteté.

Dites comme saint François de Sales : *Qu'importe ce que je sens ou ce que je suis, pourvu que Dieu soit ce qu'il est !* Si nous savions ainsi nous oublier pour penser à Dieu, nos peines, nos doutes disparaîtraient vite. Dieu est la lumière de notre âme. Si vous étiez dans une chambre obscure, vous auriez beau tourner tout autour, aller à tâtons pour trouver ceci ou cela, le plus court serait d'apporter une bougie. Or Dieu seul illumine nos ténèbres : approchons-nous de lui.

Dites donc : « Je crois en Dieu, en tout ce qu'il est : saint, parfait, bon. – Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique qui est Dieu, revêtu de notre chair, pour se donner plus entièrement à nous. – Je crois en tous ses mystères qui sont de telles preuves de son amour. – Je crois en la Sainte Vierge, par qui nous est donné Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes. – Je crois à l'Église, à tout ce qu'elle nous enseigne, à tout ce qu'elle nous promet. » Et enfin

93. Mt 3, 9.

vient l'espérance du ciel, de la vie éternelle. Dieu n'est pas seulement notre créateur, notre juge, il est aussi notre fin. Notre âme a été faite pour lui, pour le posséder éternellement, pour jouir sans fin de la société du Père, du Fils, du Saint-Esprit, pour jouir de la Trinité tout entière, chacun selon sa mesure, sa capacité, ses mérites. Voilà toute notre destinée en Jésus-Christ, qui seul a droit d'entrer au ciel, mais qui peut aussi et qui veut nous y conduire.



10 août 1873

LE SILENCE INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR

Mes chères filles,

En insistant dans un des derniers Chapitres sur la question de l'observance, je vous ai particulièrement recommandé le silence. J'y reviens aujourd'hui, car, soyez-en bien persuadées, le silence fidèlement gardé est la base de toute vie intérieure.

S'il arrive que certaines personnes, ayant d'ailleurs de l'attrait pour la prière, n'ont pas toutes les lumières qu'elles voudraient, dans l'oraison, sur la perfection religieuse ou sur leur propre conduite, qu'elles s'examinent, et elles verront peut-être que le silence mal gardé est la raison de leur peu de progrès dans la prière et la vie spirituelle. Saint François de Sales, en parlant des communautés relâchées qui existaient de son temps, disait que, pour y rétablir la vie régulière, il fallait avant tout y faire observer le silence, et qu'avec le silence tout se corrigerait peu à peu.

Mais le silence extérieur qui nous est marqué par tous les points de Règle ne suffit pas. Il faut encore garder le silence intérieur. Il faut s'habituer à parler à Dieu, à parler avec Dieu des grands intérêts de Dieu. Il faut s'occuper de notre Seigneur Jésus-Christ.

Le cardinal de Bérulle s'étonnait avec beaucoup de vérité de ce que le Fils unique de Dieu, l'occupation éternelle de son Père, nous étant donné pour être l'occupation de notre esprit, nous le remplissions sans cesse de pensées vaines et basses, transitoires et passagères. C'est par la prière, la méditation, que notre Seigneur devient l'occupation de notre esprit. Après l'avoir contemplé lui-

même, nous lui demandons des grâces abondantes pour l'Église, pour nous-mêmes. Puis nous voyons comment nous pouvons le laisser vivre plus en nous, lui ressembler davantage, nous mieux conformer à son Évangile.

La grande affaire et ce qui doit occuper une religieuse en toute circonstance, c'est de savoir si ce qu'elle dit, si ce qu'elle fait, notre Seigneur l'aurait dit ou fait à sa place, et de s'appliquer à l'imiter dans sa conduite extérieure, dans sa tenue, dans ses emplois, dans ses rapports avec les sœurs, dans ses rapports avec les supérieurs, en sorte que toutes ses pensées, ses sentiments, ses affections, ses goûts mêmes, se règlent sur ce divin modèle, et qu'elle ne désire rien de ce qui ne va pas directement à notre Seigneur ou ne la conduit pas à Dieu.

Il ne faut pas croire que cette occupation intérieure nous empêche de penser à ce qui est de notre emploi. Ces pensées-là au contraire sont agréables à Dieu. Elles sont dans l'ordre voulu de Dieu. Ainsi une lingère doit prendre soin de donner à chaque sœur ce qui lui est nécessaire. Une maîtresse de classe, penser aux livres qu'elle doit faire lire aux enfants, préparer ses leçons, faire des recherches pour résoudre une question d'histoire, un détail de français, un problème de calcul. Mais, je le répète, ces pensées-là font partie de vos devoirs et ne vous détournent pas de l'occupation de Dieu. Ce qu'il faut retrancher, ce sont tous ces petits retours sur soi-même, sur ce que l'on a été dans le passé, ce que l'on est dans le présent, ou ce que l'on sera dans l'avenir, toutes ces dispositions d'amour-propre aussi inutiles que nuisibles.

Ainsi donc le silence intérieur n'est pas l'absence de toute pensée, de toute parole, cela serait impossible, car notre esprit vit, il se nourrit donc de quelque chose ; mais il faut le nourrir des pensées évangéliques et célestes, des pensées qui sont dans l'ordre de sa vocation et de son emploi. Qu'il parle aux anges, à la Sainte Vierge et aux saints, et quelquefois à sa propre âme pour l'encourager.

Maintenant que je vous ai dit cela sur le silence intérieur et extérieur qui est un point fondamental de la vie religieuse, je vous engage à lire l'article des rapports mutuels et des parloirs pour bien entrer dans l'esprit de la Règle. Ce serait une erreur de croire qu'on

observe le silence en ne parlant pas dans les lieux réguliers, dans les cellules, le réfectoire ou les cloîtres, ni même dans nos rapports d'emploi avec les sœurs si, dès qu'on le peut, on se répand en paroles avec les dames pensionnaires, les personnes à qui l'on donne un renseignement, avec une élève qu'on rencontre, et avec qui l'on fait une petite conversation inutile, avec une maîtresse du dehors, etc. Ce sont de ces occasions qu'on rencontre à chaque instant et qu'il faut éviter. Répondons gracieusement, poliment, mais brièvement, nous montrant recueillies et habituellement occupées de Dieu, ce qui fait le fond de notre vocation.

Vous comprenez bien qu'il est impossible aux supérieures de tracer à chacune sa ligne de conduite sur ce point. Il faudrait être sur votre langue pour pouvoir vous dire : « Dans telle circonstance, au parloir, vous avez dit soixante-dix paroles, lorsque quatre auraient suffi. » C'est à chaque personne à chercher sa voie de perfection, à veiller sur soi pour dire le nécessaire et retrancher le superflu, et pour se donner au prochain, tout en évitant de se répandre.

Vous y arriverez, mes chères filles, si vous êtes fidèles à entretenir en vous la vie intérieure, fidèles à remplir votre esprit des pensées de la foi et de l'Évangile qui donnent la paix, tandis que la multitude des pensées et des paroles de ce monde engendre le trouble.

Cherchons toujours la paix dans le cœur de notre Seigneur Jésus-Christ. Apprenons à former en nous ses inclinations, ses sentiments. Efforçons-nous pour cela de diminuer les paroles inutiles, loin de les augmenter, et demandons-en souvent la grâce au bon Dieu. C'était là le premier point sur lequel je croyais devoir insister.



31 août 1873

LES AVERTISSEMENTS

Mes chères filles,

Je vous ai fait plusieurs recommandations sur l'obéissance. Afin qu'il n'y ait pas d'erreur, je veux revenir encore sur un point très important et dont il faut se préoccuper beaucoup : les avertissements.

J'avoue qu'il est pénible de faire des avertissements et en résumé on n'en fait pas. Si vous êtes assez heureuses pour ne jamais voir de défauts en vos sœurs, pour ne trouver rien en elles qui vous choque, qui vous contrarie ; si votre charité est assez grande pour ne jamais apercevoir leurs manquements ou leurs imperfections, Dieu soit loué !

Je ne vous demande pas du tout d'ouvrir les yeux, pour remarquer ce qui est mal. Mais, si vous vous occupez de la conduite de vos sœurs et que vous voyiez quelque chose qui n'est pas bien, qui n'est pas conforme à la Règle, alors par amour pour elles, vous devez leur dire franchement ce que vous avez remarqué.

Les avertissements ne se font pas par contrariété, mais par charité, par ce principe qu'aimant ses sœurs comme soi-même, on leur souhaite, comme à soi, la plus grande perfection, le plus de vertu possible. J'ai remarqué pour ma part que j'ai toujours énormément profité des critiques qui ont été faites sur moi, soit au-dehors, soit au-dedans.

La première chose que nous faisons en pareils cas, c'est d'aller examiner aux pieds de notre Seigneur ce qui a pu donner lieu à ces

observations. Nous finissons alors par découvrir – lentement, parce que nous n’aimons pas à voir cela en nous – que tel ou tel défaut est la cause de ces critiques. Voilà l’avantage de ces avertissements : ils nous montrent ce que nous avons à corriger en nous.

Il est si rare que l’on se connaisse bien soi-même ! Je crois vous avoir raconté cette histoire du père d’Alzon. Une de ses pénitentes lui disait au confessionnal : *Mon Père, vous êtes si vif ! – Moi, vif !* s’écria-t-il. Il était renversé par l’idée qu’on avait pu le trouver vif. Cela vous donne l’idée de ce que nous pouvons apprendre sur nous-mêmes. Car enfin le père d’Alzon avait alors vingt-neuf ans. La vivacité était la première chose qu’on apercevait dans sa personne. Il en avait depuis le premier de ses cheveux jusqu’au dernier clou de ses souliers, et pourtant il ne s’en apercevait pas.

Il en est de même pour nous dans bien des choses. Nous ne nous connaissons pas telles que nous sommes. Aussi les observations qui nous sont faites, de quelque part qu’elles nous viennent, quelque désobligeantes qu’elles soient, sont bonnes, et nous devons tâcher d’en profiter.

Donc, si vous remarquez quelque chose de défectueux dans la conduite de vos sœurs, voyez combien il est utile de les en avertir avec la permission des supérieures. Faites-le par zèle de la Règle, par amour de l’observance. Je vous ai déjà cité ce que dit saint Augustin, dans une de ses homélies sur l’Évangile : *Si vous avertissez votre frère, parce que son défaut vous déplaît, vous n’aurez rien gagné. Mais, si vous l’avertissez pour lui faire du bien et qu’il en profite, vous aurez gagné votre frère selon cette parole de notre Seigneur : S’il t’écoute, tu auras gagné ton frère*⁹⁴.

Remarquez, mes sœurs, que, dans le monde, les avertissements tombent sur des choses énormes : il s’agit souvent de retirer du péché mortel. Parmi nous, il n’en est pas ainsi. La matière des avertissements, c’est la régularité et l’observance religieuses. C’est un manquement au silence, à la modestie, à la tenue, enfin ces mille petites choses que l’on remarque et qu’une bonne, sincère et complète affection nous pousse à faire voir à nos sœurs.

94. *Si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.* Mt 18, 15.

Quand on a dit quelque chose de désagréable sur nous, et que nous l'apprenons, il faut en tirer parti et nous dire que nous n'avons pas telle vertu, telle qualité. On raconte du père Olivaint qu'il regardait les personnes qui n'étaient pas contentes de lui, comme chargées par notre Seigneur de lui dire : *Devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur*⁹⁵ et il s'étudiait à fortifier en lui la douceur et l'humilité.

En agissant ainsi, on ne se fâche pas, on ne s'irrite pas devant une observation qui nous est faite. Les petites susceptibilités de l'amour-propre disparaissent. On reçoit tout ce qui arrive de la main de Dieu, comme de la main d'un père qui corrige parce qu'il aime. Comme vous, vous corrigez un enfant que vous aimez, ainsi Dieu, qui pénètre au fond des cœurs, veut nous corriger de nos défauts. Après tout, ne sommes-nous pas comme de petits enfants de trois ou quatre ans auprès de Dieu ? Qu'est notre faible raison auprès de sa sagesse infinie ?

Habituez-vous donc à voir dans tout ce qui vous arrive l'action de notre Seigneur qui vous conduit et qui vous envoie les contradictions, les épreuves, les humiliations. Prenez-les de sa main, avec amour. Recevez-les comme un gage de la tendresse qu'a pour vous votre Père céleste. Il tient sa verge pour vous corriger. Ne vous irritez pas comme un enfant qui, dans sa petite colère, brise la verge qui l'a frappé, mais acceptez toutes choses dans un esprit d'humilité, de foi, de douceur et de patience. Et, comme nous désirons connaître nos défauts, nous devons par amour et charité rendre le même service à nos sœurs. Mais ne regardez jamais les actions des autres pour voir les fautes qui y sont faites.



95. Mt 11, 29.

14 septembre 1873

LES SOURCES DE DISSIPATION À ÉVITER
POUR CONSERVER LES IMPRESSIONS DU SAINT-ESPRIT
APRÈS LA RETRAITE

Mes chères filles,

Je veux vous recommander aujourd'hui de bien garder les impressions de la retraite. Dieu a parlé pendant ce temps. Bien des grâces ont été reçues. Si l'on se dissipe, si l'on se répand au dehors, ces impressions s'effacent. Les touches du Saint-Esprit sont délicates. Elles demandent le recueillement, elles demandent l'esprit de foi, elles demandent qu'on s'unisse à l'esprit de Dieu pour pouvoir les conserver. Si, au contraire, on entrave l'action de Dieu sur l'âme, en se laissant aller à la dissipation de la nature, les impressions n'ont plus le même effet. Elles ne sont pas durables, elles ne produisent pas les fruits que notre Seigneur voulait accorder.

Je veux vous indiquer plusieurs sources de dissipation, afin que vous puissiez mieux les éviter. La plus grande – cela vous étonnera peut-être – c'est l'impatience. Quand on laisse entrer en soi l'ennui, la mauvaise humeur, la contrariété à propos de toutes choses, cela met l'âme à l'envers, même quand on se retient et qu'on ne manifeste pas son impatience au dehors, soit par les paroles, soit par des actes. Ceci vous paraît un acte de vertu, puisqu'on ne se laisse pas aller, mais cela ne suffit pas. Pour soi-même, si l'on veut garder ses résolutions, il faut conserver son âme dans la paix.

Rappelez-vous l'exemple de saint François de Sales. L'effort de toute sa vie a été de conserver son âme paisible en toutes rencontres. Un jour, comme on lui demandait pourquoi il avait agi

avec tant de douceur dans une circonstance difficile, il répondit : *Voilà vingt ans que je travaille à amasser un peu de miel dans mon cœur. Comment voulez-vous que je l'épanche en un quart d'heure en me laissant emporter à des paroles vives !* Cela vous montre que l'on ne peut arriver à acquérir la paix que par un travail sérieux et une attention très grande. Le détachement fait cela, l'humilité fait cela, et, quand une émotion s'élève, il faut l'apaiser le plus possible.

Si vous sentez une peine, un soulèvement très vif pour ceci ou pour cela, regardez, examinez, et vous verrez que ce qui vous trouble, ce sont des choses du temps. Elles ne sont pas de l'éternité, elles ne sont pas de la grâce de Dieu, elles ne sont pas de la vie divine en nous. Puisqu'elles sont du temps, nous devons les laisser tomber. Que sont-elles par rapport à l'éternité ? Quand nous ressusciterons, ressusciteront-elles avec nous ? Je ne le pense pas. Donc, les laissant de côté, il faut nous réfugier dans l'éternité, pour laquelle nous sommes créées, où nous habiterons avec la Sainte Vierge, les anges, les saints, avec le Père, le Fils et l'Esprit sanctificateur.

Déjà sur cette terre, Dieu habite au plus profond de notre âme. La sainte Trinité a en nous comme un sanctuaire, et ce sanctuaire lui est agréable. Dieu voit, même dans le pécheur, ce fond de la créature qu'il a faite à sa divine ressemblance. Il veut la convertir, il le désire extrêmement. C'est pour cela qu'il est descendu du ciel sur la terre, qu'il a versé tout son sang. Si donc Dieu aime ainsi jusqu'à la fin cette empreinte de sa main divine, même dans la créature la plus mauvaise, dans l'homme le plus méchant, combien plus ce fond intime de nous-mêmes est-il agréable à Dieu ? Combien l'aime-t-il davantage dans toute créature qui veut l'aimer, et en nous, mes sœurs, qui sommes dans la grâce de Dieu ?

Rappelez-vous ce que notre Seigneur disait à Marthe qui s'empressait pour beaucoup de choses, et se plaignait même de sa sœur, croyant avoir de bonnes raisons pour cela : *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses : une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part. Elle ne lui sera pas enlevée*⁹⁶. Notre

96. Lc 10, 41-43.

Seigneur nous le dit aussi à nous. Il ne veut pas que nous perdions la paix de notre âme. Lors donc que les flots des choses transitoires nous soulèvent et nous agitent, efforçons-nous d'entrer dans le sanctuaire de notre âme, nous rappelant que, suivant la parole du Maître, une seule chose est nécessaire.

La seconde cause de dissipation, c'est le sans-façon des paroles. Quand on parle inconsidérément, quand on donne son avis à propos de tout, on chasse le Saint-Esprit. Il faut, dans toutes nos paroles, conserver la charité et ne pas nous occuper de juger les autres, quand nous n'en sommes pas chargés.

Pour moi, je suis obligée de penser à ce qu'il y a de répréhensible afin de le corriger. Mère Thérèse-Emmanuel a la même charge pour ses novices et comme supérieure de la maison. La maîtresse du pensionnat et la maîtresse de classe sont obligées de surveiller les enfants, et ainsi du reste. Mais, quand on pense dans l'ordre de Dieu à ce dont on est chargée, il n'y a rien là qui contriste le Saint-Esprit, et encore faut-il toujours garder dans ses paroles une grande prudence et discrétion, et ne pas dire à l'une ce qui regarde l'autre.

Entre égales, les sœurs ne sont nullement chargées de se juger les unes les autres. Elles ne doivent pas parler de ce qu'elles voient, de ce qu'elles pensent, de ce qu'elles remarquent. Non : causons gaiement de tout ce que nous voudrions, des diverses choses de ce monde, mais ne parlons du prochain que charitablement, respectueusement, avec bienveillance. N'en disons que du bien. Cela importe à notre salut éternel, puisque notre Seigneur a dit : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. La mesure dont vous vous servez pour les autres servira aussi pour vous*⁹⁷.

En outre, l'âme qui se dissipe ainsi n'est pas capable de recevoir les touches du Saint-Esprit. Donc, que chacune de vous, pour suivre la grâce de Dieu, laisse tomber les choses du temps. Qu'elle ne s'occupe pas de ce dont elle n'est pas chargée. Qu'elle ne dise jamais rien qui ne soit marqué au coin de la bienveillance et de la charité. Qu'elle ne s'occupe que de ce qui est bien. Qu'elle ne voie que ce qui est bien.

97. Lc 6, 37-38.

Si vous faites attention à ces deux choses, elles vous aideront beaucoup à conserver les grâces que notre Seigneur a abondamment répandues pendant la retraite. Sans cette fidélité, vous chercheriez en vain, dans la prière et dans vos exercices divers, le recueillement que vous avez pris la résolution de garder.



28 septembre 1873

LA MISSION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE⁹⁸

Mes chères filles,

Je tiens à vous parler, maintenant que vous êtes toutes réunies, de la grande détermination que nous avons prise relativement à la Nouvelle-Calédonie. Depuis qu'il est nommé évêque et chargé de cette mission, M^{sr} Vitte demande avec une grande instance quelques Religieuses de l'Assomption, pour l'aider dans le bien à faire.

La plus grande préoccupation, vous le comprenez, quand on envoie dans des pays aussi éloignés, c'est l'absence de secours spirituels du côté des missionnaires et des évêques, et, comme il n'est pas probable que l'on aille jamais visiter ces maisons, il faut qu'il se trouve un prêtre sur lequel on puisse compter pour maintenir la Règle et l'observance religieuse. Là, nous sommes sous la protection d'un évêque, dévoué, sûr, sage, rempli de vertus et de l'esprit religieux. Avec ces garanties nous avons cru pouvoir accéder aux désirs de M^{sr} Vitte.

Sœur Marie-Amélie, après son long séjour à Malaga, s'est trouvée disposée à partir. Elle sera accompagnée par deux sœurs converses qui peuvent être aussi utiles et peut-être plus utiles que des sœurs de chœur.

À Nouméa, où vont nos sœurs, il y a déjà une centaine de petites filles, réunies par une personne dévouée. Certainement il faut leur

98. Sur l'histoire de cette mission, voir *Origines IV* Ch. 15 et *Partage Auteuil* 7 (mai 1973, année centenaire du départ pour cette mission, interrompue en 1876).

apprendre le catéchisme, la lecture, le français même dans une certaine mesure, faire garder l'ordre qui convient dans la maison de Dieu.

Mais les travaux les plus importants sont d'apprendre à ces petites Calédoniennes le jardinage, le blanchissage, la cuisine, non pas une cuisine bien recherchée, comme si elles devaient la faire pour les restaurants de Paris, mais à préparer leurs repas autrement qu'à leur manière des sauvages⁹⁹. Ces enfants sont divisées en petits détachements et s'adonnent tour à tour à ces divers travaux. C'est pour cela que les sœurs converses peuvent être d'une grande utilité.

L'établissement est situé auprès de la petite ville de Nouméa, dans une bonne position. Ce sont les missionnaires qui, en faisant la visite autour de l'île, ramassent les petites filles abandonnées et les amènent pour être élevées chrétiennement. Quand elles sont grandes, elles sont renvoyées dans les tribus chrétiennes où elles entretiennent les chapelles, s'occupent des chants sacrés, les apprennent aux autres et sont d'un grand appui pour les Pères.

C'est ainsi qu'on espère arriver à christianiser le pays. Et, peut-être, après deux ou trois générations, trouvera-t-on des âmes qui désireront se consacrer à Dieu. On pourrait alors former des Oblates de l'Assomption¹⁰⁰ en Calédonie, comme les sœurs de Charité ont fondé en Chine une maison de leur Ordre.

Mais il ne faut pas se faire illusion. Les enfants de race sauvage ne peuvent devenir tout de suite semblables à nos enfants de races civilisées qui ont déjà plusieurs siècles de christianisme. Les enfants infidèles ont besoin d'être plus tenues, plus surveillées. Leurs passions sont plus vives. Ce n'est qu'après plusieurs générations peut-être qu'on verra disparaître les vices horribles auxquels se laissent aller ces pauvres peuplades abandonnées.

À cette œuvre s'en ajoute une autre. La France a choisi la Nouvelle-Calédonie pour en faire un lieu de déportation. Il arrive

99. Ce vocabulaire, qui nous choque aujourd'hui, appartient à la mentalité du XIX^e siècle. Il est difficile de le modifier ; il fait partie d'un contexte.

100. Il s'agirait ici de personnes rattachées à la Congrégation des Religieuses de l'Assomption pour les œuvres extérieures (cf. Statuts de 1854 et Constitutions de 1866) – et non des Oblates de l'Assomption, fondées par le père d'Alzon en 1865.

là des familles d'une impiété absolue, tous les criminels de la Commune, ces hommes qui avaient voulu mettre Paris à feu et à sang, ces hommes de révolution qui sont ennemis jurés de la société.

L'expérience que l'Angleterre a faite avec ses condamnés fait espérer que ces hommes, après deux ou trois ans passés dans les travaux de la terre, contenus dans une sévère discipline, éloignés des journaux et des cabarets de Paris qui les démoralisaient, changeront, deviendront tout autres qu'ils n'étaient partis.

Peut-être aussi, n'ayant aucun moyen d'élever leurs enfants, consentiront-ils à les envoyer dans l'établissement central de Nouméa, où elles resteront trois ans, quatre ans sans retourner dans leurs familles. Quand elles y rentreront, après avoir été bien élevées dans des principes chrétiens, forts et solides, elles les communiqueront autour d'elles et pourront ramener ainsi à la religion cette population, si éloignée de la pratique du bien.

Ce sont deux espérances qui ne nous ont pas permis de refuser à M^{gr} Vitte les quelques âmes de bonne volonté qui voulaient se dévouer à cette œuvre.

Je vous demande de beaucoup prier pour elles. Une telle entreprise demande plus de vertus qu'aucune autre. Il faut que celles qui partent pour la mission aient déjà un dépouillement parfait d'elles-mêmes, une générosité absolue, une patience à toute épreuve et un grand esprit de sacrifice, pour savoir se maintenir sans secours, sans soutien, sans appui, au milieu des travaux, des désolations, des peines, de l'isolement le plus complet, se trouvant en contact avec les plus grandes misères.



12 octobre 1873

LE DÉVOUEMENT

Mes chères filles,

Au commencement d'une nouvelle année scolaire, et au moment d'un départ pour la mission, en face de cette grande œuvre qui demande tant de dévouement, j'ai cru devant Dieu devoir vous parler aujourd'hui du don de soi-même à Dieu et au prochain.

Pour toute âme qui se donne à Dieu et entre en Religion, il y a un premier mouvement par lequel on croit se donner sans réserve et sans retour. Il semble alors qu'on ne reculerait devant aucun obstacle, qu'on ne ferait d'opposition à aucun sacrifice, qu'on passerait à travers le fer et la flamme, et qu'on s'exposerait à tous les dangers pour le service de Dieu. Cela est très vrai, très sincère, mais c'est la grâce qui porte l'âme dans ce premier moment. Le bon Dieu nous aide, nous soutient par une joie sensible, et, si je puis ainsi dire, nous porte dans ses bras.

Plus tard, quand tout cela disparaît, que Dieu semble se retirer, on se trouble, on s'inquiète, on se dit : « Je ne sens plus rien. Je n'ai plus de dévotion, plus de ferveur, je ne trouve pas ce que je cherchais... » Cela se voit tous les jours pour des novices. Si on les humilie, si on les contredit, si quelque chose d'inattendu vient déranger leur vie ou l'idée qu'elles se sont faite du service de Dieu, aussitôt il y a des abattements, des découragements. On veut bien toujours servir Dieu, mais on n'a pas encore fait l'apprentissage du sacrifice, on ne sait pas souffrir. Comme d'autre part on n'est plus

aidée par Dieu d'une manière sensible, qu'on se trouve tiède, froide, lâche à son service, on se laisse aller à la tristesse, à l'abattement.

Aussi je ne pense pas que cette ardeur des commençants soit tout à fait la perfection. En général, toute personne prudente comptera moins sur une toute jeune sœur que sur la vertu et le dévouement d'une personne de trente à trente-cinq ans, qui a passé dix ou quinze ans dans la vie religieuse. Celle-ci a connu l'épreuve, l'abattement, les chutes même. Je ne dis pas de grandes chutes, mais de ces chutes au point de vue du courage, du dévouement, de la générosité, de la perfection.

Voyant ses chutes, on s'est humilié, on a mieux connu son néant. Puis on s'est relevé, en se donnant de nouveau sans réserve à notre Seigneur. Attendant tout de lui, on s'est dit : « Je marcherai à travers mes répugnances ; je veillerai davantage. Je prierai mieux, (et il en coûte de persévérer fidèlement dans la prière, de bien faire l'oraison, quand l'âme est sèche, sans goût, que Dieu ne donne rien) mais n'importe ce que je sens, je prierai, et surtout je me renoncerai davantage. » Ceci, mes sœurs, ne s'apprend qu'à la longue.

Peu d'âmes entrent en Religion en s'estimant sincèrement misérables¹⁰¹. Il faudrait pour cela avoir été privilégié de Dieu. J'avoue que pour mon compte c'est l'oiseau rare que j'ai difficilement trouvé. Avec le temps, quand on a éprouvé sa fragilité, qu'on a vécu avec soi-même, on se connaît assez pour pouvoir, si l'on veut, se dégager très sincèrement soi-même, se compter pour rien, et accepter de n'être compté pour rien. On ne se fâche plus, si les autres trouvent en nous des défauts, tous les défauts même les uns après les autres.

Il y a des personnes qui verront en nous les sept péchés capitaux. Sept, c'est peut-être beaucoup dire, et cependant, s'ils ne sont pas tous développés dans notre âme, au moins y sont-ils en germe, et faut-il avouer qu'ils disent vrai, ceux qui trouvent en nous de l'égoïsme, de la lâcheté, une certaine paresse, la recherche de nous-mêmes.

Quel est celui en effet qui n'est pas orgueilleux, qui n'est pas paresseux, qui ne cherche pas à se reposer, qui n'est pas plus ou

101. « Avec un sincère mépris d'elles-mêmes » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

moins porté à la colère, à l'impatience ? Qui n'éprouve pas des révoltes intérieures, des soulèvements ? Qui n'est pas attaché à sa volonté, à son amour-propre ? Tout cela se trouve au fond de chacun de nous, et c'est sur la connaissance qu'on a de sa fragilité, de sa misère, que se fonde la juste estime de soi-même. Alors la confiance en soi-même est remplacée par la confiance en Dieu, et si on y ajoute la générosité, le désir absolu de se donner, de se sacrifier, voilà le dévouement.

Le dévouement ne consiste pas à faire ceci ou cela, à être plus ou moins occupé, à avoir la force ou la capacité de remplir tel ou tel emploi. Le dévouement se trouve aussi bien dans la sœur qui a l'occupation la plus humble, la plus cachée de la maison, que dans celle qui a la charge la plus relevée et est le plus en rapport avec les âmes. Le dévouement consiste dans le dégagement de soi-même, l'oubli de soi, le sacrifice, dans cette bonne grâce vis-à-vis des petits ennuis, des difficultés, des travaux de chaque jour, et dans le désir sincère de faire toujours et en tout la volonté de Dieu.

Le dévouement convient aussi bien aux malades qu'à celles qui sont en santé. Mais il est plus difficile de s'abandonner dans la maladie que dans la santé, plus difficile d'être dans un emploi obscur que dans un autre où l'on se rend plus compte du bien que l'on fait, ce qui, pour le dire en passant, ne fait pas toujours avancer dans l'humilité. Mais ce qui doit nous réjouir et nous consoler, c'est qu'étant toutes unies comme nous le sommes, et ne formant qu'un même corps, le bien ne se fait pas par une, mais par toutes.

Plus nous nous approcherons de Dieu dans l'oraison, plus nous arriverons à ce dégagement, à cette indifférence qui correspond au second degré d'humilité dont parle saint Ignace : l'âme alors s'oublie. Elle n'a plus d'hésitation, plus de choix. Elle ne désire plus ceci ou cela, mais veut simplement et uniquement que la volonté de Dieu s'accomplisse en elle et dans toute créature.

Cela ne veut pas dire pourtant, mes chères filles, qu'on devienne insensible, indifférent à tout, qu'on ne sente plus ni attaches, ni répugnances ; car qui ne préférerait naturellement la santé à la maladie, le repos à la peine, la joie à la douleur ? On sent tout cela. Mais on ne veut pas avoir de choix, on accepte ce que Dieu envoie.

Aussi remarquez que saint Ignace ne dit pas : *Je suis indifférent* mais : *Je me fais indifférent*, c'est-à-dire qu'à force de volonté, de générosité, on surmonte les répugnances de la nature, pour accepter indifféremment de la main de Dieu la santé ou la maladie, l'honneur ou le mépris, la joie ou la peine, tel travail qui nous va, ou tel autre qui nous plaît moins.

La volonté, étant ainsi disposée à ne vouloir et à n'aimer que ce que Dieu veut, s'attache par son choix libre à ce qui plaît au Seigneur, le fait volontiers, avec amour, et ne retombe pas toujours sur elle-même. Alors arrive le dévouement.

Le plus grand obstacle au dévouement, c'est la personnalité¹⁰², l'amour de soi. Ayant tout donné à Dieu, ce qu'il faut lui donner par-dessus tout, c'est nous-mêmes. Mais on n'arrive pas du premier coup au détachement parfait, et, souvent, tout en désirant faire ce qui plaît à Dieu, nous voulons nous retrouver dans la volonté de Dieu. C'est pourquoi il importe de veiller sur soi et de se donner sans cesse et sans mesure.

Pour celles qui vont si loin, dans un pays qu'elles ne connaissent pas et au milieu de peuples sauvages, ce qui les soutiendra, c'est la confiance en Dieu qui les appelle, et le dévouement. Et pour celles qui restent ici, dans la vie de tous les jours, au milieu des petites contradictions, des petits travaux, ce qui fera leur force, c'est aussi le dévouement à Dieu et à sa volonté.

Comment voulez-vous être contentes, mes chères filles, au milieu des mille contrariétés de la vie, de tant de choses qui s'opposent à votre volonté, sinon en voulant toujours et en aimant par-dessus tout la volonté de Dieu ? Pour celle-là, il n'y a pas de crainte à avoir, elle se fera toujours ! En toutes choses, petites ou grandes, abandonnez-vous donc à Dieu avec amour. Alors vous serez vraiment heureuses et vraiment saintes ; heureuses, parce que, entre Dieu et vous, il n'y aura pas de contradictions ; saintes, parce qu'il n'y a pas de plus grande sainteté que l'amour de Dieu et l'union à sa volonté.

102. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

26 octobre 1873

RENONCEMENT – VOULOIR CE QUE DIEU VEUT

Mes chères filles,

À l'heure où nos sœurs partent pour les missions, quittent la terre de France et s'embarquent sous la conduite du saint évêque, auquel elles sont confiées, il faut que chacune de nous se recueille et réfléchisse sur cette parole de notre Seigneur : *Si quelqu'un veut venir à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants ses sœurs et ses frères et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple*¹⁰³. Il faut être prêt à tout quitter pour suivre Jésus-Christ.

Vous savez l'explication qui a été donnée de cette parole. Dieu qui nous commande d'aimer le prochain, qui veut trouver l'amour dans nos cœurs, n'est pas en désaccord avec lui-même, quand il nous dit, pour être parfait et pour le suivre, de *haïr* père, mère, frères, sœurs et jusqu'à notre propre âme. Cette parole veut dire que nous devons quitter, repousser, éloigner tout ce qui nous sépare de Dieu ou nous détourne de son service, tout obstacle qui, dans la voie du salut, nous empêcherait de suivre notre Seigneur partout où il veut nous mener.

Il ne faut pas croire, mes chères filles, que les sacrifices soient seulement dans la mission. On les trouve partout : dans la maladie, dans les maisons diverses où l'on peut nous envoyer, dans les emplois, dans les supérieures. À chaque instant il faut se renoncer et se détacher de sa propre âme, non pas certainement pour tout ce

103. Lc 14, 26. Note de la Bible de Jérusalem : « Hébraïsme. Jésus ne demande pas la haine, mais le détachement complet et absolu. »

qui est de l'ordre du salut, mais pour tout ce qui nous retient loin de Dieu, cela fût-il très cher, pour tout ce qui nous attache à quelque chose de particulier, au lieu de nous attacher à Dieu seul.

En nous unissant à la générosité de celles qui partent en mission, qui quittent tout ce qu'elles connaissent, qui embrassent avec tant de joie les plus grands sacrifices, nous devons beaucoup prier pour qu'elles se quittent encore elles-mêmes, et qu'elles arrivent, ce qui est le plus difficile, à se débarrasser de cet amour de soi-même qui nous suit malheureusement partout. Mais, en priant pour elles, il faut bien nous représenter ce qui fait leur joie et leur force à cette heure, et ce qui les soutiendra toujours : l'ordre de la volonté de Dieu dans ce sacrifice.

Pour nous qui restons, nous pouvons aussi offrir quelque chose de grand, en voyant et acceptant avec amour la volonté de Dieu dans nos petits sacrifices de chaque jour.

Celles d'entre vous qui ont lu la vie de sainte Jeanne de Chantal se souviennent sans doute de ce passage où il est dit qu'étant assise au milieu de ses sœurs et subissant une sorte d'assaut de la grâce de Dieu, sous lequel elle était troublée et comme brisée, elle dit à une personne d'intime confiance : *Oh ! Si l'on savait ce qu'est ce martyr d'amour !* Celle-ci lui demandait comment ce martyr se pouvait faire : *Donnez*, dit la sainte, *votre consentement absolu à Dieu, et vous le sentirez*. En effet, pour arriver à se séparer de soi-même, pour arriver à ce que Dieu nous prenne et mette en nous la ressemblance de Jésus-Christ crucifié, pour devenir en un mot martyr de l'amour de Jésus, c'est le consentement plein et entier qu'il faut.

Il y a des personnes qui séparent les rapports avec Dieu des rapports avec le prochain. On dit : « Pour Dieu, je suis prête à tout faire, à tout souffrir, mais telle personne me commande... Mes supérieures ne me comprennent pas... Je suis dans cette maison où il fait si froid... » Je prends, vous voyez, le côté le plus bas. Avec tout cela, on n'accepte pas ce qui est du prochain, ce qui est des dispositions humaines en ce monde. On ne se soumet pas parfaitement à la Règle, au silence, aux observations, aux humiliations, aux commandements, aux contradictions.

Tout cela est pour nous, cependant, l'expression de la volonté de Dieu. Elle se trouve dans ces choses, et il faut y donner son consentement pour arriver au sacrifice de nous-mêmes, par ces moyens que Dieu emploie pour nous le faire accomplir. Ce sont quelquefois les défauts des autres ou nos propres défauts qui exercent notre vertu ou bien ce sont les enfants, ou encore la santé. Si nous voyons cela dans la volonté de Dieu, nous le verrons avec paix.

Il faut, mes chères filles, et c'est là surtout ce que je voulais vous proposer aujourd'hui, il faut, en l'état où nous sommes, quel qu'il soit, nous faire les *adoratrices de la volonté de Dieu*. Prions pour que nos sœurs missionnaires soient partout et toujours les *adoratrices* de la volonté de Dieu.

Pour nous, car il nous faut revenir sur nous-mêmes, appliquons-nous à faire ce que Dieu veut, dans les petites choses comme dans les grandes. Que dès le matin, chaque jour, à toute heure, nous acceptions les moyens de sanctification que Dieu nous envoie, faisant chaque action parce qu'il la veut, comme il la veut, et nous efforçant d'écartier de plus en plus la personnalité¹⁰⁴, le *je* et le *moi*, pour qu'il n'y ait plus d'intervalle entre Dieu et nous, et que sa volonté et la nôtre se puissent joindre parfaitement. Il faut se mettre dans ces dispositions généreuses, ardentes et amoureuses, pour s'appliquer à tout en vue de Dieu et de sa volonté.

On cherche souvent le secret de présenter une figure aimable et contente à toutes les contradictions et les difficultés de la vie. On se demande comment il est possible de se donner joyeusement à ceci, de se prêter volontiers à cela. Le secret, mes chères filles, c'est la confiance en Dieu, l'adoration de la volonté de Dieu. Je ne saurais trop vous le recommander.

Un grand nombre verra peut-être la mission comme l'unique moyen de se sanctifier. Nous ne pouvons cependant pas toutes partir. Nous ne pouvons pas toutes aller en Amérique, dans les îles, dans les pays sauvages. Nous avons beaucoup de bien à faire ici, des enfants à élever. Ce ne seront pas des Américaines, des Espagnoles,

104. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

des Canaques, mais elles seront pour nous les objets de la volonté de Dieu.

Si cette volonté ne se présente pas à nous d'une manière plus brisante, plus éloignée de la vie ordinaire – tout en nous offrant pour cela, si Dieu nous en donne l'attrait – il faut cependant que la volonté de Dieu surnage par-dessus tout, comme l'huile dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, qui parfume, qui oint, qui adoucit, qui découle de *la barbe d'Aaron*¹⁰⁵... De même que l'huile surnage par-dessus tout autre liquide, ainsi faut-il que la volonté de Dieu domine tout dans notre vie. Tout le reste peut être un secours, un point d'appui, un soutien, mais c'est cette huile très pure, ce parfum, cette onction divine de la volonté de Dieu qui devra passer et qui nous fera passer par-dessus toutes choses.

Avec elle, mes sœurs, il est aisé de vivre, il est aisé de mourir. Il est aisé de travailler ou de se reposer. Il est aisé d'être malade ou de se bien porter. Les rapports avec le prochain deviennent faciles. Tout est aisé, si vous vous perdez dans cette adoration entière, pleine et profonde de la volonté de Dieu. Croyez-moi, celles qui partent en ont besoin autant que celles qui restent, car il faut qu'à toute heure on fasse la volonté de Dieu là comme ici, et c'est cette volonté qui vous sanctifiera partout où vous irez.

Nous avons ici le traité d'un saint religieux, Benoît de Canfeld, sur la volonté de Dieu. Au commencement du livre on a placé une image suivant l'usage du temps. Au centre se trouve un soleil autour duquel sont représentées toutes les créatures, les unes à une certaine distance, d'autres plus rapprochées. Quelques-unes enfin sont comme perdues dans le centre de ce soleil, figure de l'essence divine. Ce sont celles qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu. La perfection ne peut aller plus loin. Ainsi, mes sœurs, il n'y a rien à désirer que cela.



105. Ps 132.

2 novembre 1873

ATTENTION ET FIDÉLITÉ À LA PRIÈRE

Mes chères filles,

Je pensais ce matin que, pour pratiquer ce qui vous est sans cesse demandé, la régularité, le silence, le bon esprit, l'humilité, pour faire du bien aux enfants et pour mener une vie religieuse toujours égale, ce qu'il faut surtout, c'est un moyen. Et quel est ce moyen ? – C'est la prière.

Mais n'allez pas croire que la prière consiste dans des formules extraordinaires ajoutées à celles qu'on récite déjà. Ce ne serait pas toujours possible. Si l'on joignait toujours l'attention aux prières que l'on fait, on aurait un trésor immense dans le ciel, et c'est précisément là-dessus que je vous engage aujourd'hui à porter tout votre effort.

La prière fait le fond de notre vie. On donne son cœur à Dieu, dès qu'on s'éveille. On prie en s'habillant. On va à l'oraison. Quelques-unes ensuite sont occupées à divers ouvrages. Puis on entend la sainte messe. Les sœurs de chœur récitent l'Office ; les sœurs converses, le chapelet. Vous dites l'*Angelus*, le *Benedicite*, etc.

Il faudrait, mes chères filles, examiner souvent le degré d'attention que nous apportons à toutes ces prières, et tâcher, s'il se peut, de l'augmenter chaque jour. Ne dites pas seulement vos prières de bouche, mais de cœur, comme saint Augustin le recommande dans sa Règle : *Lorsque vous priez Dieu par la récitation des psaumes et des hymnes, méditez en votre cœur ce que vos lèvres prononcent*. Si c'est le *Pater* que vous récitez, faites attention

aux paroles que vous prononcez, aux demandes qui y sont renfermées. Appliquez-vous y de tout votre cœur. Si c'est l'*Ave Maria*, le *Credo*, faites de même, pénétrez-vous des paroles que vous dites.

Je n'entre pas dans la conscience de chacune ; mais je crois pouvoir dire que cette attention à la prière est une des choses qui manquent souvent. Si l'on faisait plus d'actes d'amour pendant l'Office, si l'on joignait à la récitation des psaumes les aspirations ardentes de l'amour, si l'on demandait sans cesse à Dieu ses grâces et son secours, il y aurait plus de grâces dans les maisons religieuses, et Dieu accorderait des secours plus abondants.

Voyez les anciens religieux, ils ne faisaient guère que réciter l'Office, mais ils le récitaient lentement ; et pendant les pauses ils se tenaient dans une union très grande avec Dieu, lui demandant tout ce dont ils avaient besoin. Aussi dans les anciennes Règles ne voit-on pas d'heure précise, fixée pour l'oraison. L'oraison se faisait cependant, puisque saint Antoine dit qu'elle est parfaite et tout à fait bonne, quand on s'est oublié complètement soi-même pour ne plus penser qu'à Dieu.

Mais, pour ces anciens moines, l'oraison était un état d'âme qui résultait de l'Office. L'Office était la source de la profonde union avec Dieu qu'avaient les saint Benoît, saint Bernard, etc. Ce n'est que vers le *xvi*^e ou le *xvii*^e siècle qu'on trouve dans les Règles des Ordres religieux une heure précise pour l'oraison. Les Trappistes ont eu beaucoup de peine à introduire parmi eux une demi-heure d'oraison chaque jour, car cela ne se trouvait pas dans la Règle primitive.

Pour nos sœurs converses, le chapelet supplée à l'Office qu'elles ne récitent pas. Dans la Règle de saint Dominique, on trouve un temps très court, fixé pour l'oraison, que remplaçait la récitation du chapelet, parce qu'en pensant aux mystères du Rosaire, en les méditant, en s'appliquant aux paroles qu'on prononce, il est facile de s'unir à Dieu.

Pour nous, mes sœurs, qui, à cet avantage de la prière vocale, joignons du temps pour l'oraison, quels ne devraient pas être nos soins, notre attention pour en bien profiter ! J'admets qu'on ait

quelquefois de la peine à faire l'oraison, qu'on y rencontre des distractions, des sécheresses, des dégoûts ; mais tout ceci est dans l'ordre de Dieu, c'est une épreuve qu'il envoie, et une des peines qu'il faut accepter dans la vie spirituelle.

De notre côté, apportons de l'attention. Il ne faut pas que les distractions viennent de notre négligence. Si l'esprit divague et qu'on le laisse divaguer, si on ne prend pas la peine de s'appliquer à Dieu, on perd son temps. On est à la chapelle, on semble dans l'attitude de la prière, on joint les mains, on s'agenouille ou l'on s'assoit, mais l'esprit est ailleurs, non seulement par l'infirmité humaine, mais par la négligence de notre volonté.

Et pourtant, mes sœurs, la prière est nécessaire pour tout : pour attirer des enfants, pour vaincre nos difficultés, pour sortir de nos tentations, pour pratiquer les vertus. C'est pourquoi je vous demande de faire toutes vos prières, sans exception, du fond du cœur et avec toute l'attention possible. C'est là ce dont je me sens pressée de vous parler, et ce qui, me semble-t-il, remédierait à tout.

Il ne faut pas prier seulement pour soi, il faut aussi prier pour les autres, pour ceux à qui nous voyons des difficultés et pour ceux avec lesquels nous en avons. Comme le dit l'auteur de *l'Imitation* : « Nous devons offrir nos prières pour ceux que nous avons blessés, scandalisés, troublés, et pour ceux qui nous ont offensés, contristés, blâmés, ou nous ont fait quelque tort ou quelque peine¹⁰⁶. »

Si nous faisons ainsi, mes chères filles, vous verriez combien de difficultés s'arrangeraient : soit celles que nous donnons aux autres par nos défauts, ou en ne leur montrant pas le bon exemple, soit celles qui viennent de l'imperfection du prochain et qui nous arrêtent si souvent dans les contacts mutuels de la vie religieuse.



106. Citation libre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, livre 4, ch. 9, 5.

9 novembre 1873

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR DEVENIR FEMME D'ORAISON¹⁰⁷

Mes chères filles,

En vous parlant l'autre jour de l'attention à apporter aux prières que nous faisons habituellement, je n'ai pas assez insisté sur cette attention souveraine que nous devons apporter à devenir des femmes d'oraison.

Nous n'avons pas toutes la même facilité, les mêmes grâces. L'une est aidée d'une façon, l'autre d'une autre. Mais, pour bien faire l'oraison, on n'a pas besoin d'y recevoir des grâces extraordinaires. Il s'agit seulement de s'y appliquer et d'y persévérer. Ce n'est pas la mesure des grâces alors reçues, qui rend plus ou moins femme d'oraison, c'est l'attention qu'on apporte à l'oraison. Être femme d'oraison ne veut donc pas dire qu'on y est aidé de Dieu d'une manière particulière.

Dieu a sur chaque âme des desseins d'infinie miséricorde connus de lui seul, et, par suite, une manière différente de conduire les uns et de conduire les autres. Parmi les personnes qui ont le plus avancé dans l'oraison, nous voyons souvent que c'est dans les sécheresses, dans les tentations et dans les peines qu'elles ont fait le plus de progrès, mais sans le savoir. Ceci faisait dire à sainte Thérèse qu'il faut surtout, *pour s'appliquer à l'oraison, un grand courage, une grande générosité et une volonté ferme de souffrir pour Dieu tout ce qu'on pourra avoir à souffrir, en s'approchant de lui.*

107. « Fille(s) d'oraison » : expression employée dans ce Chapitre par mère Marie-Eugénie.

Le motif de notre courage dans ces peines, dans ce travail de l'oraison faite sans goût et sans consolations, c'est le modèle très parfait que nous présente l'Évangile : notre Seigneur allant au Jardin des Oliviers et répétant bien des fois la même prière dans une grande angoisse et une grande amertume. Qu'était cette oraison si douloureuse, si cruelle, si peu consolée, comparée aux ravissements et aux extases de quelques saints ? Pourtant, personne ne peut douter que cette prière de notre Seigneur Jésus-Christ ne soit infiniment plus agréable à Dieu, et qu'elle ne soit d'un plus grand prix à ses yeux que toutes les prières des saints et que celles mêmes de la très Sainte Vierge.

Ce qu'il faut pour devenir femme d'oraison, ce n'est donc pas de courir après les consolations, c'est de chercher Dieu avec une attention soutenue, sans laisser aller son esprit à autre chose. C'est d'être tout entière appliquée aux choses invisibles et de laisser absolument les choses visibles.

Nous avons affaire, il est vrai, avec les choses visibles. Elles nous occupent par la nécessité de notre état. Ainsi il faut que nous travaillions avec des choses visibles, que nous parlions avec des personnes visibles, que nous ayons des croix ; mais, à ce propos, laissez-moi vous rappeler une parole de monsieur de Bérulle que j'ai souvent dite à nos sœurs : *Que les croix sont faites pour nous exercer, et non pour nous occuper.*

Nous avons un travail matériel à faire avec et dans les choses visibles, et il est dans l'ordre de Dieu que nous y donnions toute notre attention en dehors du temps où nous sommes à la chapelle. Que nous fassions très bien tout ce que nous avons à faire, que nous le recommandions même à Dieu dans nos prières. Mais, arrivées à l'oraison, il faut que nous fassions trêve à nos occupations, pour nous appliquer uniquement à Dieu. Voilà le motif de la méditation.

Une tentation fréquente est de s'occuper trop à l'oraison de ce que l'on fera après, même pour Dieu. Pour que l'oraison soit bonne, il faut, il est vrai, qu'elle soit pratique, qu'elle se termine par une résolution ferme et généreuse, mais il n'est pas nécessaire pour cela que nous nous arrêtions tant à ce que nous faisons, à ce que nous

sentons, à ce que nous sommes et à ce que nous ferons. Ces choses regardent plus nos examens que notre oraison.

Pour devenir femme d'oraison, il faut s'appliquer aux choses connues par la foi et non vues par les yeux du corps. Il faut sortir des choses habituellement visibles et entrer dans celles que nous ne voyons pas, que nous ne touchons pas, que nous ne sentons pas, qui ne nous parlent pas, qui n'approchent aucun de nos sens, mais qui nous sont rendues visibles par la foi.

Il y a une chose visible, cependant, que nous ne saurions trop mettre devant nos yeux à l'oraison, c'est l'humanité sainte de notre Seigneur Jésus-Christ. Et encore sa divine personne, ne la voyons-nous pas de nos yeux. Ses mystères, visibles autrefois pour les apôtres et les premiers disciples, ne le sont plus pour nous. Nous ne les voyons pas actuellement se reproduire, ils ne se passent que sous les yeux de notre foi.

Pour le saint Sacrement, ce mystère que nous voyons, il ne faut pas s'arrêter à ce qui paraît à nos sens, mais, avec la foi, aller à ce qui est au-delà, à notre Seigneur, à son regard, à sa vie, à ses desseins, à sa prière, à l'amour infini qu'il nous porte, à son action sur nous, à ses volontés, à ce que nous lui devons.

Notre foi doit s'appliquer encore à tous les enseignements que nous donne notre Seigneur Jésus-Christ, à ce que nous croyons, à ce que nous espérons, à ce que nous aimons, à tout ce qui nous lie à Dieu et à ce que nous devons pratiquer.

Mais ce qu'il ne faut jamais oublier, c'est de ramener toujours l'oraison à une chose qui domine toutes les autres, l'amour de Dieu par-dessus tout. Vous dites tous les jours à Dieu que vous l'aimez de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. Quelques actes ajoutent : *Mon Dieu, je vous aime beaucoup plus que moi-même*. Plût à Dieu, mes chères filles, que cela soit tout à fait vrai ! Si nous aimions Dieu *plus que nous-mêmes*, remarquez comme *nous-mêmes* n'entrerait jamais en discussion, lorsqu'il s'agit du service de Dieu. Combien les difficultés s'arrangeraient dans la vie si, au lieu de chercher ce qui nous plaît à *nous-mêmes*, nous cherchions ce qui plaît à Dieu seul ! Comme tout serait simple, droit, facile ! Mais au lieu de cela nous nous arrêtons à nous-

mêmes. Nous voyons les choses par rapport à nous. Nous nous demandons comment nous ferons pour nous en tirer sans trop de mal pour *nous*. Nous examinons si nous ne souffrirons pas trop. La difficulté vient donc de ce que nous n'avons pas un amour de Dieu assez fort, assez élevé au-dessus de l'amour que nous avons pour nous-mêmes.

Il faut profiter de la méditation pour avancer dans l'amour. Tâchons, mes chères filles, de nous rendre les serviteurs, les servantes de l'amour de Dieu à l'oraison. Toutes nos résolutions alors nous feront pratiquer les vertus nécessaires pour acquérir un plus grand amour, et Dieu sera de plus en plus maître de nos cœurs et de nos volontés.

La meilleure preuve de l'amour, vous le savez, notre Seigneur nous l'apprend, c'est l'obéissance. On montre l'amour qu'on a pour Dieu, en faisant sa volonté. On montre l'amour qu'on a pour Dieu en pratiquant les vertus qu'il nous enseigne. On montre l'amour qu'on a pour Dieu, en gardant la Règle qu'il nous a donnée. On montre l'amour que l'on a pour Dieu, en imitant le divin modèle qui nous est proposé, notre Seigneur Jésus-Christ, et en entrant dans l'esprit de l'Évangile. On montre enfin l'amour que l'on a pour Dieu, en aimant et en supportant parfaitement ce prochain avec lequel nous vivons, et que Dieu nous commande d'aimer autant que nous-mêmes. En dehors de ces cinq choses, je ne vois pas sur quoi peuvent porter vos résolutions.

Et si quelques-unes d'entre vous, mes chères filles, ne sentent pas, comme elles doivent, leur âme animée par l'amour de Dieu, je vous dirai que ce qui prépare le plus à cet amour, c'est de faire, hors de l'oraison, beaucoup d'actes d'amour de Dieu. C'était la grande recommandation de sainte Thérèse. Elle dit que ces actes, fréquemment répétés, ont la vertu d'attendrir le cœur et de le disposer à s'enflammer pour Dieu au plus léger souffle de sa grâce.

Quand il y a une difficulté, tâchez qu'elle passe dans l'amour de Dieu. Que l'amour vous la fasse embrasser, et il vous la fera trouver douce. En vous occupant ainsi des choses de la foi, des choses invisibles – pas toujours avec consolation, mais quelquefois avec peine, avec travail – vous trouverez une force, une énergie, une

lumière qui vous aideront à pratiquer la vertu dans les choses visibles et avec les choses visibles, avec les personnes visibles, et vous deviendrez des religieuses qui se tiennent toujours un peu au-dessus des choses visibles, et non pas au-dessous ou sur le même terrain.

Je connais des personnes qui planent toujours au-dessus des luttes, des combats, des contradictions, des défaillances de la nature, qui tendent toujours à s'élever plus haut. Tâchons d'être de ces âmes. Tâchons de nous élever plus haut que nous-mêmes, plus haut que toutes les difficultés qui arrêtent d'ordinaire, parce que nous aimerons Dieu par-dessus toutes choses et beaucoup plus que nous-mêmes.

Si telles sont vos dispositions, mes chères filles, et je puis bien le croire, puisque vous le dites à Dieu chaque jour, n'oubliez jamais que cet amour doit croître tous les jours de votre vie, que tous les jours de votre vie ne sont faits que pour le faire croître. Comme les grâces vont toujours en se multipliant, nous pourrions arriver à avoir un amour immense et comme indéfini, si nous prenions soin de toujours le nourrir, de le développer dans l'oraison, par la vie de foi et la vie de prière.



16 novembre 1873

LA MORTIFICATION

Mes chères filles,

Le grand moyen de progresser dans l'esprit d'oraison dont je vous parlais l'autre jour, c'est l'esprit de mortification intérieure.

Les grandes austérités toutes seules servent peu à maintenir ou à développer l'esprit d'oraison. On peut être une personne très pénitente, et n'être pas du tout une personne d'oraison. J'ai vu cela même chez des sœurs. J'ai entendu dire aussi, par ceux qui ont eu des rapports avec les Ordres les plus austères, les Trappistes, par exemple, que l'on trouve plus souvent parmi eux de très grands pénitents que des hommes d'oraison.

Je dis cela pour consoler celles qui désireraient faire de grandes austérités et qui ne le peuvent pas, pour leur montrer que les désirs ardents de l'âme ne doivent pas se porter de ce côté-là. Il ne faut pas croire qu'en faisant de grandes austérités on acquerrait nécessairement une attention plus continuelle aux choses invisibles, une vie intérieure plus grande. Souvent c'est le contraire qui arrive.

Aussi, quand il s'agit de la mortification, ce que je vous recommande surtout, c'est la mortification intérieure, et aussi cette mortification extérieure habituelle et permanente qui consiste à *user des choses présentes comme n'en usant pas*¹⁰⁸, à en user avec le plus de modération possible, à ne s'en servir que pour soutenir la nature, à ne pas s'y rechercher, à ne s'arrêter ni au goût, ni au plaisir qu'on

108. Cf. 1 Co 7, 31.

peut y trouver. Appliquez cela à la parole. Parler est évidemment un plaisir, puisque tout le monde y est porté. Le père Faber dit même que c'est une très grande pénitence que le silence. Ne s'arrêter à aucun des plaisirs qui viennent par les sens, retrancher les satisfactions qu'on peut y trouver, n'usant des choses que par le besoin que la nature en a, serait un moyen sûr, un moyen immense d'arriver à la perfection. C'est malheureusement ce que beaucoup trop de personnes négligent. Il y a très peu de personnes qui fassent attention à se mortifier tous les jours dans les petites choses, dans ce qui est du domaine du goût dans ce qui est du domaine de la vue, dans ce qui est du domaine de la parole, dans ce qui est du domaine de la curiosité. Peu qui soient attentives à vivre en la présence de Dieu, comme notre Seigneur Jésus-Christ a vécu.

Notre Seigneur est notre modèle. Remarquez-le, sa vie en ce monde n'est qu'une vie ordinaire et commune. On donne généralement pour patron spécial aux Ordres les plus austères saint Jean-Baptiste, dont la vie a été constamment pénitente et tout extraordinaire. Il ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage, vivait dans le désert, était à peine couvert et se tenait dans une séparation complète des hommes.

Notre Seigneur a souffert horriblement, il est vrai, pendant sa Passion, mais il a mené ordinairement une vie commune. Il vivait sur cette terre avec la Sainte Vierge et saint Joseph, à peu près comme vivaient les pauvres gens de Nazareth. Leurs repas étaient ordinaires, leurs vêtements semblables à ceux des autres Juifs. Ils travaillaient comme des ouvriers, mais, au milieu de cette vie commune, leur manière de vivre était toute céleste, toute divine.

Comment notre Seigneur a-t-il usé des choses de ce monde ? Nous savons qu'il a mangé, et jusqu'à la fin de sa vie, puisque l'Évangile nous dit qu'il a mangé du poisson, du pain, qu'il prenait du vin. Mais dans quelles vues spirituelles a-t-il fait ces actions ordinaires ? On ne peut penser un instant que notre Seigneur, qui avait daigné condescendre à revêtir notre nature humaine, puisse prendre quelque plaisir désordonné à cette nourriture matérielle. Ce serait un blasphème de le dire ! Il la prenait comme une chose ordonnée, voulue par son Père, sans s'arrêter jamais au plaisir que la

nature y trouve. *Ma nourriture*, il le dit lui-même, *c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*¹⁰⁹.

Il y a, mes chères filles, un grand espace, une grande arène ouverte dans la mortification par le détachement de ce qui plaît aux sens. Se refuser un morceau de sucre, un peu de sel, coûte plus quelquefois que de jeûner ou de faire maigre, mais le grand avantage de cette mortification, c'est qu'elle nous fait vivre plus pauvrement et qu'elle nous détache de la satisfaction sensible qu'on peut trouver dans les aliments dont nous sommes obligées d'user.

La Visitation est une Congrégation où l'on mène une vie commune et ordinaire ; pourtant, elle compte des saintes, même canonisées : sainte Jeanne de Chantal, la bienheureuse Marguerite-Marie. Il a été question d'introduire la cause de la mère de Brécharde. En outre combien d'âmes s'y sont sanctifiées et sont devenues de très saintes religieuses ! Eh bien, leur vie est tout à fait ordinaire. On les sert largement, abondamment même à leurs repas ; mais on tient beaucoup, comme le demande saint François de Sales, leur fondateur, à ce qu'elles se mortifient dans tous leurs repas, et qu'elles prennent indifféremment ce qui leur est servi, sans aucune recherche. Sainte Jeanne de Chantal dit que la sensualité ne peut jamais convenir à une servante de Dieu.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans le détail. C'est à vous d'appliquer cela à l'usage de la parole, de la vue, de l'ouïe ; mais en tout évitez la singularité dans vos manières, sans rien faire d'extraordinaire, sans refuser ce que l'on voudra vous donner. Si sainte Jeanne de Chantal dit que la sensualité ne peut jamais convenir à une servante de Dieu, elle dit aussi à ses filles : *Mangez rondement et sans mystères. Notre bienheureux Père, qui s'entendait à la pratique des vertus, mangeait rondement et sans mystères.* Saint François de Sales, paraît-il, avait un gros appétit. Lui-même disait souvent qu'il avait un estomac savoyard, et qu'il n'avait pas besoin de délicatesses. Il y a quelquefois plus de mortification à manger qu'à s'abstenir, et je vous dirais volontiers comme sainte Jeanne de Chantal : *Mangez rondement et sans mystères*, sans grimaces, sans faire comme si vous

109. Jn 4, 34.

ne pouviez toucher à ceci ou à cela. Remarquez que je vous cite les propos d'une sainte parlant d'un saint, et le donnant pour modèle.

Faites de même pour la parole. Il y a des heures où il faut parler. Eh bien, parlez rondement et sans mystères. Ne faites pas de façons. Ne soyez pas à la récréation comme si vous deviez peser toutes vos paroles. Pesez-les, oui, je le veux bien ; mais que ce soit surtout dans la balance de la charité, dans la balance de la douceur, dans la balance du soin de ne rien dire de vous, de vous mettre en oubli, de ne rien raconter de ce qui vous regarde, de vous effacer tant qu'il se peut. Voilà les balances où il faut peser ses paroles, mais, en dehors de là, allez rondement et simplement.

En temps de silence au contraire soyez silencieuses. Ne répondez pas si l'on vous parle. Pourvu qu'on ait l'air gracieux, cela suffit, et il importe peu qu'on dise de vous : « On ne peut pas lui arracher une parole. » Ce sera un bel exemple que vous donnerez. Surtout, mes chères filles, ne parlez jamais par respect humain, parce que vous n'osez pas paraître plus fidèles qu'une autre sœur. Il faut savoir rondement et sans mystères garder le silence, se rendre fidèles à la Règle, s'appliquer à retrancher même une parole inutile, aller rondement enfin dans la pratique des vertus, et non pas toujours comme si l'on marchait sur des pois.

Il faut encore être très mortifiée pour éviter toute curiosité. La curiosité est une passion qui persévère en nous, et dont on a quelquefois beaucoup de peine à se débarrasser. Combien de personnes posent des questions, aiment à savoir ce qui se passe ! Comme souvent nous sommes distraites de l'attention à Dieu et à nos devoirs, en nous informant, en cherchant à savoir, en réfléchissant sur ce que nous avons vu ou entendu. La curiosité est une passion qui touche aux sens. À l'ouïe d'abord, il faut bien que les oreilles s'en mêlent pour que nous entendions les nouvelles ; aux yeux ensuite, on cherche à voir, à se rendre compte de ce qui se fait, de ce qui se passe. Tout cela trouble l'âme, la distrait.

Mes sœurs, si nous voulons devenir des personnes d'oraison, il faut avant tout nous appliquer à la mortification extérieure, qui consiste à régler ses sens, à effacer toute impression qui arrive par les sens, à éloigner de notre âme les préoccupations de ce qu'elle

entend, de ce qu'elle voit, de ce qu'elle goûte, de ce qu'elle sent, de ce qui se fait et de ce qui se dit au dehors ou de ce qu'elle se dit à elle-même...

Si on y était plus fidèle, cette mortification porterait bien vite l'âme à un haut degré d'union à notre Seigneur, et d'attention soutenue aux choses surnaturelles et divines. Je dis d'abord, à une plus grande union à notre Seigneur, parce qu'elle nous ferait vivre comme il a vécu en ce monde ; puis, à une vie surnaturelle plus grande, plus parfaite, parce que, nous purifiant de la vie des sens, elle nous ferait entrer dans les pensées de la foi. Notre cœur alors s'embraserait d'amour pour Dieu ; car, quand il se vide des choses d'ici-bas, il s'emplit des choses d'en haut.

Qu'est-ce au fond qui nous empêche de voir Dieu ? C'est tout ce monde créé qui est entre nous et Dieu. Si nous laissions tomber tout cela, nous entendrions mieux notre Seigneur, nous pourrions nous entretenir avec l'adorable Trinité qui habite en nos âmes. C'est une espèce de miracle que nous portions ainsi Dieu en nous, et que nous suivions si peu les conseils du Saint-Esprit.

Qu'est-ce donc qui nous empêche d'entendre la voix forte du Père, les exemples du Fils, l'amour du Saint-Esprit ? Qu'est-ce, sinon le grand bruit que font à nos oreilles toutes les choses de ce monde ? La Sagesse n'a-t-elle pas dit : *Comment peut-on porter le feu dans ses vêtements sans brûler ?*¹¹⁰ Et notre Seigneur : *Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé*¹¹¹. Pourquoi donc ce feu, cet amour de Dieu que Jésus est venu allumer dans le monde n'embrace-t-il pas nos cœurs ? Ah ! C'est que nous avons en nous un contre-feu. Ce sont nos passions et les affections de ce monde créé. Il faut que la mortification nous détache de ces choses, dégage nos cœurs des liens de la terre, pour que nous puissions nous entretenir avec Dieu dans l'intimité de la prière.

Examinez d'où viennent vos difficultés à la prière. N'est-ce pas de ce que vous ne savez point assez régler vos sens, vos passions ? On n'est pas silencieux, attentif ; on ne sait pas se débarrasser d'une

110. Pr 6, 27.

111. Lc 12, 49.

foule de choses qui se remuent dans la tête et dans le souvenir, parce qu'on n'est pas mortifié. Beaucoup de gens sont plus heureux que moi ; mais, par mon expérience personnelle, je suis convaincue que s'impatienter est une des choses qui ôtent le plus la paix de l'âme à l'oraison.

J'arrive maintenant à la mortification intérieure, car jusqu'ici je ne vous ai parlé que de celle des sens.

La mortification intérieure est celle qui mortifie les passions, le désir de la louange, l'estime de soi-même, l'impatience et la répugnance pour les contradictions, l'opposition aux humiliations, l'indépendance de caractère, la difficulté à se soumettre, toutes ces passions enfin qui sont plus ou moins en chacune de nous.

Par le renoncement intérieur, on mortifie tout cela ; on entre dans la volonté de Dieu. On ne veut pas céder aux ennemis de Dieu qui sont en nous. On s'éloigne du péché et des choses qui empêchent notre Seigneur d'être tout à fait maître de notre âme. On accepte les contradictions qu'il nous envoie. On veut les humiliations qu'il nous donne. On vit dans la dépendance. On se soumet aux assujettissements de l'obéissance, on s'éloigne de ce sentiment qui porte l'âme à chanter intérieurement sa propre louange : « Je suis fervente... J'ai telle qualité... Il y a quelques années que je suis dans la vie religieuse... » et l'on croit qu'on commence à devenir quelque chose. On réclame des égards, on affecte une démarche un peu plus imposante...

Je me rappelle à ce sujet une jolie histoire ayant trait à la possession des Ursulines de Loudun. La supérieure était possédée de plusieurs démons. On dit qu'elle en avait jusqu'à sept. Quand elle était sous l'influence du démon de l'orgueil, elle prenait des manières de reine, une démarche imposante, et se donnait des airs d'abbesse. Eh bien, le démon met en nous quelque chose de ce ridicule. Cela ne va pas aussi loin, mais on cherche à avoir quelque petite importance. On dit certaines paroles pour qu'on ne nous donne pas tort. On va au-devant d'un petit succès.

Par la mortification intérieure on retranche tout cela. L'âme se purifie de l'amour-propre, se dégage des choses qui passent et devient capable de recevoir les impressions du Saint-Esprit.

Autrefois, lorsque des novices se présentaient chez les Pères du désert, ceux-ci les envoyaient d'abord au cimetière, leur ordonnant de jeter des pierres aux morts, de leur dire toutes sortes d'injures, puis de leur donner des louanges. Quand ils revenaient, on leur demandait ce que les morts avaient fait, ce qu'ils avaient répondu, pour leur montrer l'indifférence où ils devaient être eux-mêmes par rapport à tout ce qui est dans le monde.

Eh bien, en s'appliquant à la mortification intérieure, l'âme finit par être comme un mort. Si on lui dit des choses bien désagréables, elle n'y revient pas. Au lieu de s'arrêter à réfléchir sur ce qu'on lui a dit, de se demander : « Mais comment peut-on me traiter de la sorte ? C'est cruel, c'est injuste », elle n'y pense plus : les choses une fois dites, c'est fini. D'autre part, si on lui dit des choses agréables, elle s'en détourne bien vite, parce que ceci est plus dangereux, et que facilement on se laisse aller à la vaine gloire.

Donc une personne qui s'applique à la mortification intérieure, qui règle ses passions, qui tient son âme dans la patience, l'humilité, le silence, la dépendance, une personne qui éloigne la curiosité, l'amour-propre, et qui en même temps se livre à une mortification extérieure modérée, qui ne va pas à détruire la santé, mais qui va à faire disparaître toute inclination naturelle imparfaite, toute recherche des sens, tout ce qui, dans l'âme, est opposé aux vertus. Une telle personne arrivera sûrement à être femme d'oraison.

De tout ce que j'ai pu vous dire jusqu'à ce jour, il n'y a pas de moyen plus essentiel, plus radical et plus sûr pour arriver au but, que celui que je vous indique là. Il est impossible qu'une personne s'applique à cette mortification et n'acquière pas l'esprit d'oraison.

C'est sur cela que je vous engage à porter votre attention, vos efforts ; car ce serait un grand malheur, si chacune de nous ne devenait pas une sainte. Toutes, il est vrai, ne sont pas appelées au même degré de sainteté ; de même qu'une étoile diffère d'une autre étoile en clarté, ainsi chaque bienheureux dans le ciel a une gloire qui lui est propre. Mais Dieu, n'en doutez pas, a sur chacune de vous des desseins particuliers, et la mesure de sainteté qu'il vous destine est très grande et très belle, puisque, si vous l'atteignez,

vous ne passerez pas par les flammes du purgatoire, et que, pendant toute l'éternité, vous jouirez de la béatitude et de la gloire même de Dieu.

C'est cette sainteté, mes chères filles, que vous acquerrez, en vous éloignant de ce double élément qui est en nous : les ténèbres des sens, les ténèbres des imperfections et des passions de l'âme.



23 novembre 1873

LES RÉCRÉATIONS

Mes chères filles,

Je veux aujourd'hui vous dire quelques mots de la récréation. Je vous en ai souvent parlé ; mais c'est un sujet si important dans la vie religieuse, si nécessaire pour le bon règlement d'une communauté, que je veux y revenir encore.

Il ne faut pas faire la récréation par manière d'acquit, ni regarder cet exercice de communauté comme un moment qui nous est uniquement donné pour nous délasser et débarrasser notre esprit, comme un temps où l'on peut se laisser aller à la nature et à ses dispositions imparfaites, après avoir tâché, le long du jour, de se recueillir et de faire ses actions le plus saintement possible.

La récréation est importante dans la vie commune, et elle n'est bien faite que si celles qui y sont présentes se sont préparées d'avance à la bien prendre. Si une sœur y vient naturellement, fatiguée de ses emplois, ennuyée des enfants, et qu'elle commence à raconter ses ennuis : « Comme ces enfants sont fatigantes !... Je n'en puis plus... », elle n'est pas religieuse. Pour être un repos général, la récréation ne doit pas être prise ainsi.

J'ai donné cet exemple ; mais je pourrais vous en citer bien d'autres. Si chacune apporte les difficultés de son emploi, si les sœurs de la porte viennent se plaindre de quelqu'un qui les a dérangées ; si telle autre est de mauvaise humeur, parce qu'il y a un verre cassé ou bien si l'on dit : « Que c'est ennuyeux ! je n'ai pas de charbon !... On m'a pris mon balai... » et cinquante choses

semblables, ce n'est pas là bien faire la récréation. La sœur qui était de mauvaise humeur a pris son repos sans doute ; mais encore quel singulier repos ! Ce n'est pas bien sûr un repos surnaturel, divin, qui mène à grand-chose. Ce n'est certes pas un repos général.

Si j'étais à la cuisine, et qu'une sœur vînt dire : « Il me manque un fer... » une autre : « C'est insupportable ! On ouvre toujours cette fenêtre, je suis dans un courant d'air perpétuel... », je trouverais cela très fatigant. Je me dirais « Quand donc auront-elles fini ? » Quelles litanies pour une personne qui n'y est pour rien ! Il faut faire la récréation en vue des autres. Quand on la fait ainsi, on en retire un grand avantage pour soi-même. Quand on a tâché pendant toute une récréation d'être aimable, gracieuse, bonne, douce avec ses sœurs, on se retire avec un certain repos d'esprit, une certaine gaieté, un certain contentement. Si vous saviez combien il est ennuyeux, fatigant pour les autres d'entendre raconter tout ce qui nous touche personnellement ! Ce défaut se rencontre à la cuisine. J'ai eu quelquefois occasion de le remarquer à la salle de communauté. Il faut tendre de plus en plus à nous défaire de cela.

La Règle nous recommande de ne pas nous rendre ennuyeuses les unes aux autres, de chercher à donner récréation à nos sœurs. Proposez-vous donc de porter constamment à la récréation un visage aimable, gracieux, agréable, d'y contribuer à la gaieté commune. Que toutes vos paroles soient bonnes, simples, je dirai même saintes. Non qu'il faille toujours parler de sainteté, mais que vos paroles ne portent avec elles aucune imperfection. En récréation surtout, il faut avoir soin de ne rien dire qui sente l'amour-propre, le mécontentement, la mauvaise humeur ou autres dispositions naturelles. La récréation bien faite est une chose si agréable à Dieu, si fort selon son esprit, que, comme je vous l'ai souvent répété, saint Louis de Gonzague disait être prêt à mourir au milieu même de la récréation.

Dans les communautés les plus ferventes, on estime une personne qui sait faire la récréation à l'égal d'une qui montre les plus grandes vertus. Chez les Carmélites, par exemple, quand il y a une supérieure ou une sœur qui sait apporter aux récréations un peu de gaieté, d'amabilité par sa conversation, qui n'est pas la conversation

propre à son esprit, mais à l'esprit de tout le monde, on estime cette sœur un tel trésor qu'on l'empaillerait volontiers pour la conserver longtemps. Les Carmélites d'Aix, me parlant d'une de leurs sœurs, morte depuis quinze ans, mais qui possédait cette qualité, me disaient : « Oh ! comme elle était aimable, comme elle était agréable aux récréations ! C'était une bénédiction de communauté ! » Eh bien, chacune de nous pourrait être une bénédiction de communauté en faisant bien la récréation.

Rappelez vos souvenirs et vous verrez que toutes les personnes qui vous ont apporté à la récréation un air bienveillant et content ont su rendre leurs rapports agréables et faciles. Les unes étaient plus gaies, les autres moins, selon leur caractère. Je vous citerai par exemple sœur Marie-Catherine (du Précieux Sang) qui, sans être des plus gaies, avait des paroles si douces, si aimables, si bienveillantes pour toutes les sœurs, qu'elle savait rendre les récréations très agréables. Sœur Camille-Stanislas, avec son entrain et sa gaieté, répandait toujours la joie autour d'elle.

Cela ne se donne pas ; c'est une grâce particulière. Mais, toutes tant que vous êtes, vous pouvez contribuer à la récréation par votre affabilité, par l'occupation des autres, par la bonne volonté à les écouter, par le soin de ne rien dire d'imparfait, mais au contraire des choses bonnes ; par la patience à l'égard de ce qui fâche, de ce qui contrarie ou froisse nos sentiments, par une charité constante et par cette attention à ne pas parler de soi, à ne pas se laisser aller à la nature, à l'égoïsme, à ne pas contester sur les opinions, les avis, les idées qui ne nous conviennent pas.

On peut penser à l'avance à ce que l'on pourra raconter pour faire plaisir aux sœurs, mais encore, en cela, faut-il éviter de raconter de trop longues histoires, ce qui n'est pas amusant. Il est des personnes qui ont des rêves et qui veulent vous les dire tout au long ! D'autres, qui racontent tout ce qu'elles ont vu ou fait dans un voyage, depuis le départ jusqu'à l'arrivée, sans vous faire grâce d'un détail.

On peut bien, mes sœurs, dire quelque chose, parler un peu ; mais il faut permettre aux autres de répondre, les laisser rire et plaisanter, et ne pas dire de ces longues histoires, bonnes tout au plus pour les petites filles que l'on tâche de captiver par un conte

intéressant, afin de les empêcher de parler. Mais ce ne sont pas là des récréations de communauté, des récréations de religieuses.

C'est un grand art que de bien faire la récréation, et je finis toujours par citer ce mot de monsieur de Rancé qui m'a extraordinairement frappée, à l'époque où je lisais son ouvrage *De la sainteté des devoirs monastiques*. Il montre la nécessité d'exercer les religieux Trappistes par beaucoup de contradictions et d'épreuves, parce qu'ils n'ont pas dans leur vie l'occasion des vertus qu'on pratique aux récréations. Il y a, en effet, dans les rapports mutuels, dans le support des caractères, mille occasions de pratiquer l'humilité, la charité, la douceur, la condescendance, que n'ont pas ces religieux adonnés à la pénitence, aux plus grandes austérités, et qui observent un silence perpétuel.

Pour nous autres, une récréation bien faite, où l'on supporte sans se fâcher les petites contradictions, où l'on se montre d'une humeur toujours égale, où l'on ne tient pas à son propre avis, ou l'on ne parle pas de soi, peut tenir place de toutes les épreuves qu'on fait subir aux Trappistes en leur disant qu'ils sont des paresseux, des lâches, des mous. C'était ce que pensait monsieur de Rancé, cet homme cependant si austère. Saint François de Sales n'a pas hésité à dire que, dans l'Institut fondé par lui, la vraie discipline consistait dans les rapports mutuels qu'il regardait comme un moyen de haute perfection. Pour les religieuses de la Visitation, leur grande austérité, c'est la vie commune. Saint François de Sales leur enseignait *qu'il faut supporter le prochain jusqu'à la niaiserie*. Ceci est bien doux et bien fort tout à la fois. Remarquez qu'il ne dit pas : supporter le prochain jusqu'au péché, mais jusqu'à la niaiserie. Il ne faut pas de son côté se faire supporter jusqu'à la niaiserie, dire des niaiseries qui nous amusent et qui fatiguent les autres.

Notre Règle dit, dans le chapitre de l'humilité, qu'il ne faut pas prendre le contre-pied des recommandations qui nous sont faites et nous en prévaloir vis-à-vis des autres. Ainsi, il faut observer toutes les règles qui demandent le support, la condescendance, la patience, et ne pas les retourner en disant : « Je supporte les autres, elles n'ont qu'à me supporter. » On se fait toujours assez supporter sans le vouloir et sans le savoir, croyez-moi ; et, loin de nous prévaloir

de cette règle, que tout le monde doit supporter son prochain, pour peser sur les autres, dès que nous sentons que nous sommes un fardeau, hâtons-nous d'ôter cette charge aux autres. Dès que nous nous apercevons que nous pesons une demi-once¹¹², tâchons d'ôter cette demi-once.

Cela se fait, mes sœurs, en profitant de tout ce que l'on nous dit ou de tout ce que l'on dit de nous. Saint François de Sales dit que, dans toutes les observations qui nous sont faites, que nous croyions ou non les avoir méritées, il y a toujours beaucoup à prendre. Ainsi, n'importe qui nous blâme, nous trouve un tort, un travers, il faut penser : « Je ne croyais pas être comme cela, mais, puisqu'on le dit, il faut bien qu'il y ait au fond quelque chose de vrai. » C'est bon tout au plus pour des enfants de se fâcher, de se récrier et de dire : « Je n'ai pas fait cela !... Mais on se trompe... » C'est une grande niaiserie de parler ainsi, et si, au lieu de nous étonner quand on nous accuse, nous tâchions de ramener par-devant la poche en laquelle nous tenons nos défauts, et que nous portons par-derrière, nous verrions bien qu'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'on nous reproche. Nous penserions « Je ne croyais pas, je ne savais pas avoir aucun de ces défauts-là. On me dit une chose que je n'aurais jamais crue de moi ; mais je dois y faire attention. Puisque les autres l'ont remarquée, il faut bien que j'aie quelque chose qui y ressemble ; cela doit être ma faute, je dois avoir tort... » Une âme ainsi disposée est infiniment agréable à Dieu.

L'âme qui, à tout ce qui lui vient de blessant du prochain, à tout reproche, à toute injustice, à tout blâme, commence par se dire devant Dieu : « Il doit y avoir du vrai, il doit y avoir de ma faute. » Oh ! cette âme plaît à Dieu. En la regardant, il la trouvera toujours agréable à ses yeux.

Un saint personnage disait : *Le bon Dieu n'est pas content d'une âme, il ne la trouve pas belle, quand il lui voit faire la grimace.* Bien souvent, le bon Dieu nous voit faire la grimace quand on nous humilie. Cela n'arriverait pas, si l'on commençait toujours par penser qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que l'on dit de nous,

112. Once : ancienne mesure de poids, environ 30 grammes.

et si l'on se demandait avec une humilité sincère : « Qu'est-ce que j'ai à corriger ? » Et : « Je n'ai à corriger que moi. » Car le prochain ne nous accompagnera pas au jugement de Dieu. Dans ce jugement intérieur que notre Seigneur porte déjà de vous, – car chacune est agréable à Dieu suivant le regard qu'il jette au-dedans de notre âme, – les torts des autres, loin de vous être défavorables vous sont au contraire une couronne, si vous les prenez avec douceur, humilité, charité, patience.

Travaillez à rendre votre âme si transparente devant le Seigneur, que vous puissiez écrire vos pensées sur les murs. Pour cela, qu'il n'y ait dans vos pensées ni une seule raideur, ni une seule amertume, ni un seul mécontentement, ni une seule aigreur. Dites souvent : « Je veux que tout en moi soit agréable à notre Seigneur, que tout soit droit. Je ne veux pas avoir des pensées qui soient contraires à quelques vertus, mais je veux que les vertus aient leur racine dans mes pensées, car, suivant la parole de notre Seigneur, *ce que dit la bouche, c'est ce qui déborde du cœur*¹¹³. »

J'en viens à l'intérieur, comme vous voyez, parce que c'est de cette disposition de l'âme que sort la facilité dans les rapports. C'est de la paix, de l'humilité, de la douceur de l'âme que sort cette récréation toujours douce, sans tache, sans fiel, sans irritation, sans raideur, sans amour-propre, sans égoïsme. Il est dit de la Sainte Vierge qu'en elle il n'y avait rien que de doux, rien que d'aimable, rien que de patient, rien que de bienveillant, rien qui n'allât à Dieu directement.

Tout dans notre vie ne peut pas aller ainsi directement à Dieu. Il est clair que vous n'irez pas chanter le *À Toi, Dieu, notre louange*¹¹⁴ au milieu de la récréation, mais, indirectement, les paroles vont à Dieu, quand elles sont bonnes, quand elles portent à Dieu, quand elles réalisent cette parole de saint Jacques : *La langue est faite pour bénir Dieu et pour consoler le prochain*¹¹⁵.

Je crois, mes sœurs, que, si l'on pensait souvent à cela, si l'on y réfléchissait en travaillant, si l'on cherchait sérieusement, aux pieds

113. Mt 12, 34.

114. *Te Deum laudamus*.

115. Cf. Jc 3, 9.

de notre Seigneur, à se rendre aimable aux autres de cette façon, ce serait un moyen de se rendre bientôt sainte, d'une sainteté toute douce, toute cachée, tout ordinaire.

Je crois vous avoir déjà raconté comment le bon Dieu a fait un miracle pour autoriser ce genre de sainteté. Parmi les premiers compagnons de saint Alphonse de Liguori se trouvait un religieux tout à fait bon, doux, bienveillant, patient, mais aussi tout ordinaire. Il ne faisait pas de grandes austérités. Il ne mettait pas de pierres à son cou, quand il mangeait, comme d'autres le faisaient. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans sa vie, rien qui attirait l'attention. Ce saint homme se contentait d'être fervent, zélé, d'être un bon religieux tout bonnement. Un jour qu'il prêchait, il fut pris d'un vomissement de sang, et mourut en descendant de chaire.

À quelque temps de là, Dieu opéra une guérison miraculeuse par l'attouchement d'un vêtement imprégné de son sang. Les religieux de saint Alphonse s'étonnaient et disaient : *C'était donc un saint !... Il ne faisait pourtant rien d'extraordinaire.* Mais en cherchant, ils virent – et cela fut un grand enseignement pour leur Congrégation, – que ce bon religieux ne faisait de fautes ni contre la charité, ni contre l'humilité, ni contre l'obéissance, qu'il était toujours doux, patient, aimable, bon, charitable. Ils comprirent alors pourquoi cet homme tout simplement ordinaire avait été jugé digne par Dieu d'être de ces religieux, à l'intercession desquels il opère des miracles et qu'il béatifie lui-même.



14 décembre 1873

L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION¹¹⁶

Mes chères filles,

Il y a dans la vie de l'Assomption plusieurs côtés que je vous ai souvent expliqués. Je reviendrai aujourd'hui sur trois ou quatre points que je tiens à spécifier davantage.

Certainement monsieur Gay a admirablement défini notre esprit, quand il dit que, comme religieuses de l'Assomption, nous devons être particulièrement unies, attachées à cette vie de la très Sainte Vierge qui n'était autre que la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, et, à son exemple, toujours nous élever au-dessus des choses terrestres, et nous tirer de tout par le *Sursum corda*¹¹⁷. Tâchons de nous maintenir toujours dans cette disposition. Quand quelque chose ne va pas, dans les difficultés, les peines, montons plus haut par la foi, par l'amour. Telle doit être notre Assomption à nous, mes chères filles : nous élever au-dessus de toutes les peines, de toutes les difficultés, de tous les ennuis de la vie, nous tenant toujours dans l'ordre de la foi, dans l'ordre de l'espérance, dans l'ordre de l'amour de notre Seigneur.

Mais un autre côté de notre vie est l'esprit de zèle et d'ardeur pour l'avènement du règne de notre Seigneur sur la terre. C'est ce quelque chose d'ardent, de militant qui distingue la conduite des pères de l'Assomption et qu'ils ont formulé dans leurs règlements

116. Ce Chapitre a été relevé dans les *Textes Fondateurs* p. 496.

117. *Élevons nos cœurs.*

par cette parole : *Adveniat Regnum tuum*¹¹⁸ devenue leur devise. Pour nous, cet esprit de zèle doit se manifester par un travail d'amour pour notre Seigneur, de dévouement et de zèle pour les âmes, puisque nous sommes consacrées à leur service, et par cet amour filial de la sainte Église qui fera que tout ce qui tient à l'Église, tout ce qui la touche, tout ce qui l'intéresse, tout ce qui la regarde soit pour nous l'objet d'une pensée, d'un désir, d'une prière, le motif d'une préoccupation continue et très constante.

C'est là, vous le savez, ce que l'on a toujours cherché à développer dans vos âmes et ce qu'il importe que vous fassiez croître chaque jour, le désir de la vie chrétienne en soi et dans les autres, le désir de la perfection en soi et dans les autres, le désir, en un mot, de tout ce qui peut le plus glorifier notre Seigneur Jésus-Christ et augmenter son règne dans les âmes.

Cela m'amène à un troisième côté de notre vie qui, peut-être, nous a plus occupées au commencement de notre Institut, quand nous étions en petit nombre : c'est la vie de Jésus-Christ reproduite en nous. Certainement, cette imitation de la vie de notre Seigneur est nécessaire pour passer au-dessus de la nature, pour travailler au salut des âmes, à l'extension du règne de notre Seigneur Jésus-Christ, mais, comme Religieuses de l'Assomption, nous devons nous former plus particulièrement sur ce divin modèle. Plusieurs endroits de la Règle le recommandent et disent que le meilleur moyen d'assurer toute sécurité à notre Institut, c'est de *s'appliquer constamment à ne rien dire et à ne rien faire, qui n'ait pu être dit ou fait par notre Seigneur ou par sa sainte Mère*¹¹⁹.

Il y a une manière d'être, d'agir, de penser en notre Seigneur, comme notre Seigneur, quand il était sur la terre. Souvent, il faut vous représenter ce qu'il était vis-à-vis de la santé et de la maladie, vis-à-vis de la vie et vis-à-vis de la mort, vis-à-vis des amis et des ennemis, vis-à-vis des parents et du prochain, en un mot vis-à-vis de toutes les créatures, de toutes les choses, de toutes les personnes qui se peuvent imaginer, pour vous conformer à cet exemple, le

118. *Que ton Règne vienne.*

119. Du chapitre : *Des conditions qu'il faut avoir pour entrer dans la Congrégation.*

former en vous d'une manière plus parfaite et mener une vie vraiment évangélique.

Tous les chrétiens doivent, il est vrai, s'appliquer à copier notre Seigneur, puisque, pour entrer au ciel, tous nous devons être trouvés ressemblants à ce divin modèle, et que le Père céleste ne prédestinera à la gloire que ceux en qui il trouvera les traits de son divin Fils. Mais pour conserver cet esprit de foi et de simplicité, d'amour de notre Seigneur qui est aujourd'hui le caractère distinctif de notre Institut, c'est pour nous un devoir plus particulier d'étudier ce divin modèle, de le copier et de continuer, s'il est possible, sa vie sur la terre. La continuer dans son zèle, dans ses actions, dans ses pensées, dans toute la conduite de sa vie, en sorte que, lorsque nous faisons une bonne œuvre, notre intention soit de continuer les œuvres excellentes que notre Seigneur a faites dans ce genre-là ; et de ne rien faire que sa sainte humanité n'ait pu faire pendant sa vie mortelle.

Ainsi, nous récitons l'Office divin. Il est certain que notre Seigneur et la Sainte Vierge ont souvent récité ces mêmes psaumes que nous disons, puisque la sainte Église met sur nos lèvres ces paroles : *Seigneur, je vous offre ces prières en union avec cette divine intention que vous avez eue vous-même en chantant les louanges de Dieu sur la terre*¹²⁰. C'est une intention magnifique pour l'Office que de se mettre à la suite de notre Seigneur. Nous pouvons agir ainsi pour toutes nos actions ; car Jésus vit en nous par la grâce, il vit en nous par la sainte communion. C'est lui qui donne la vie à nos prières, à nos œuvres.

Comme le corps et l'âme sainte de notre Seigneur étaient sous la complète dépendance de la seconde personne de la sainte Trinité – puisqu'il n'y avait point de personne humaine dans le Christ, mais la seule personne divine – ainsi devons-nous nous placer par la foi, par la grâce et par l'amour, sous la dépendance de notre Seigneur, qui est notre chef et dont nous sommes les membres ; sous la dépendance de son Esprit Saint qui habite en nous, comme dans ses temples, et agir sous cette action divine dans les œuvres de zèle,

120. *Domine, in unione illius divinæ intentionis qua ipse in terris laudes Deo persolvisti, has tibi horas persolve.* – Prière dite avant l'Office divin.

les vertus à pratiquer, dans toutes les actions de notre vie, que nous ne ferons jamais plus parfaitement qu'en nous tenant sous l'influence de ce chef divin. Nous sommes ses membres et nous sommes quelque chose dans ce corps vivant qui est l'Église de Jésus-Christ sur la terre et qui transformée, transfigurée, doit lui être unie dans l'éternité.

Mais, pour arriver à l'union avec notre Seigneur, il faut d'abord s'efforcer de le suivre dans la dépendance et l'humiliation. C'est là une chose que je veux toujours vous dire : tout le monde veut commencer par l'union, comme des gens qui, bâtissant, voudraient commencer par le toit ! Pour arriver à l'union, il faut absolument commencer par l'imitation. Il faut se pénétrer du saint Évangile, des pensées de notre Seigneur, de ses paroles, de ses actions ; les reproduire le plus que l'on peut dans toute sa conduite.

Vouloir tendre à l'union sans passer par l'imitation, c'est une pure illusion. On pourra commencer par un acte d'union. Mais, si l'on n'examine pas avec soin le saint Évangile pour voir comment notre Seigneur a pratiqué l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, la simplicité, comment il s'est comporté dans sa naissance, dans sa vie cachée, dans sa vie publique, c'est s'ôter les moyens de demeurer dans l'union. Par un acte d'amour, vous vous y mettez un instant, et c'est très bien, mais vous ne pouvez vous y maintenir, si vous n'avez pas les aliments nécessaires, qui sont les pensées et les habitudes de l'imitation, puisées dans la vie de notre Seigneur et les paroles du saint Évangile.

Ceci dit de l'union, vous pouvez mieux comprendre l'esprit marqué de notre Congrégation, la tendance à la perfection qui lui est propre.

En m'attachant à ces trois points de vue, je crois avoir résumé l'effort plus particulier qui doit être celui d'une religieuse de l'Assomption :

- Effort pour s'élever sans cesse au-dessus des choses de la terre.
- Effort pour s'entretenir dans l'esprit de zèle et l'amour de l'Église.

– Effort enfin pour suivre Jésus, pour chercher toujours dans le saint Évangile la règle et le modèle de nos pensées, de nos paroles, de nos actes, afin de nous unir de plus en plus à notre Seigneur et de le laisser vivre en nous, agir en nous, régner en nous beaucoup plus que nous-mêmes.



28 décembre 1873

L'ESPRIT DE LA SAINTE ENFANCE

Mes chères filles,

En tout ce temps consacré à l'Enfant Jésus, à la pensée de ses abaissements si profonds, de l'amour si grand qu'il nous témoigne, il est bon que l'âme religieuse se propose tout particulièrement l'Enfant Jésus comme son modèle, qu'elle l'ait sans cesse devant les yeux, qu'elle tâche de l'imiter.

L'imitation de notre Seigneur dans son enfance semble la chose la plus facile. Dans sa crèche il n'est que douceur, que simplicité. Il est tout abandonné aux soins de sa mère. Il n'a pas encore cet éclat divin, surnaturel, extraordinaire qui resplendira plus tard dans toutes ses actions. Et néanmoins, retracer en soi les traits de Jésus enfant est chose très difficile à atteindre. Tous les saints l'ont regardé comme le comble de la perfection, et ont appliqué à la vie d'enfance chrétienne ces paroles de l'Écriture : *Quand l'homme a fini, c'est alors qu'il commence*¹²¹. Quand on a fait beaucoup d'efforts, quand on a pratiqué beaucoup de vertus, quand on a avancé dans la vie religieuse, c'est alors qu'on commence, c'est alors qu'on arrive à être enfant.

Il n'y a pas d'âge, de temps, de caractère, de lumière, d'intelligence qui ne doive chercher à retracer ces premiers traits de la vie de notre Seigneur, ces traits si simples de notre Seigneur obéissant, de notre Seigneur pauvre. Il n'a rien en propre sur la

121. Si 18, 7.

terre. Il ne tient à rien. Il reçoit tout de la charité de sa mère, pauvre elle-même. Ce qu'elle lui donne, il le reçoit sans rien refuser. Il dépend du prochain ; et, si on ne lui donne pas tout ce qu'il lui faut, il ne demande rien. Il ne refuse rien non plus, il se laisse faire. Il est abandonné. En cela n'est-il pas le parfait modèle de la pauvreté religieuse ? Étudiez son silence. Lui, le Verbe de Dieu, est sans parole, car c'est le sens de ce mot *enfant*¹²². Si la religieuse, qui a à parler, à enseigner, ne peut imiter ce silence rigoureux de l'Enfant Jésus, il faut du moins que, dans ce qu'elle a à dire, elle ne dise rien d'elle-même ; qu'elle tâche que toutes ses paroles soient agréables à Dieu, venant de la charité ; qu'elles soient douces, conformes à la Règle, à l'esprit de la Règle, afin que la nature ne s'y trouve en rien.

Jésus aussi est humble, il est le plus petit parmi les petits, il est anéanti, il n'est pas remarqué. Il est aimé, oui, parce qu'on aime les petits enfants, mais comme un petit enfant, on ne le compte pas pour quelqu'un. Ainsi, tout amour-propre, toute prétention, toute préférence de soi-même, toute valeur qu'on met en soi, doivent être anéantis dans l'enfance chrétienne.

Mais il est un trait plus profond de Jésus enfant, qu'il est nécessaire de pénétrer pour tâcher de le reproduire en nous : c'est Jésus considéré comme modèle de la foi parfaite. Cette foi, il ne l'exerçait pas comme nous, puisqu'il voyait les choses de Dieu incessamment, sans voiles, sans mystères. Mais il était d'une obéissance parfaite, et totalement livré aux volontés de son Père, comme nous-mêmes devons être livrées à notre mère la sainte Église par cette foi vive qui, dans tout ce que l'Église nous donne à croire, trouve une lumière, une vie, une nourriture, et qui nous rend plus attentives aux choses qui ne se voient pas qu'à celles qui se voient.

Efforcez-vous de suivre ainsi l'Enfant Jésus dans le détail de toutes les autres vertus. Voyez en lui tout ce que vous avez besoin de copier. Si c'est un enfant, ce n'est pas un enfant ordinaire : il possède la plénitude de la raison et de l'intelligence. Il est d'une

122. *Infans.*

parfaite douceur, d'une bonté parfaite. Son don est complet : il se donne à Dieu sans réserve. Il se donne aussi aux hommes sans aucune réserve, et il n'a d'autre raison de se donner que la volonté de Dieu.

Quand vous allez auprès de la crèche, considérez que Jésus est venu là par amour pour vous. Il vous aime d'un tel amour qu'il veut vivre en vous. Il veut retrouver en vous une copie de lui-même. Il est descendu sur la terre pour nous réformer. Il est l'homme nouveau, et il veut faire de nous des hommes nouveaux.

Vous voyez donc bien que toute perfection se trouve dans les commencements de la vie de Jésus, et, quelque âge que nous ayons, il faut nous renouveler sans cesse dans ces rudiments de l'obéissance, de la pauvreté, de la simplicité, de l'humilité, de la douceur, de la patience, de la charité, ces vertus essentielles qu'il s'agit de retracer en soi.

Ce serait une grande illusion de croire qu'arrivée à un certain âge, on peut commencer à avoir une certaine possession de soi, une certaine satisfaction de soi, une certaine confiance en soi, une certaine estime de soi. Tout cela nous empêche d'arriver à la perfection de cette enfance spirituelle dans laquelle devraient être les jeunes novices, et que pourtant elles atteignent moins que des religieuses déjà formées. Elles n'en comprennent pas assez l'importance. Elles n'ont pas encore assez travaillé à leur perfection, pour que cette enfance soit formée en elles.

C'est bien ici le lieu de dire la différence qu'il y a entre la ferveur des novices et celle des religieuses formées. Les novices, dans leur ferveur, croient tout de suite atteindre la perfection, arriver à une certaine vertu. Elles s'imaginent aimer beaucoup notre Seigneur et en être beaucoup aimées, parce qu'elles lui disent des paroles de tendresse (qu'elles font fort bien de lui dire), mais elles ne se rendent pas compte que c'est notre Seigneur qui les a portées jusque-là ; que c'est lui seul qui a tout fait en elles, et elles ne peuvent comprendre les avantages de l'humilité, de l'anéantissement, du mépris de soi-même, autant que des sœurs plus âgées, qui y appliquent toutes les forces de leur intelligence. Le désordre serait que toutes les forces de l'intelligence ne soient pas

appliquées à ces commencements de petitesse, d'abaissement, d'anéantissement, que nous voyons dans l'Enfant Jésus.

Rien peut-être ne repose mieux sur l'esprit d'enfance que la croix. Il y a entre la croix et l'esprit d'enfance une parfaite correspondance. Les personnes les plus aptes à porter la croix sont celles qui sont vraiment enfants, c'est-à-dire, douces, simples, petites, anéanties en elles-mêmes. Sans cet esprit d'anéantissement, on ne porte pas la croix, on s'impatiente, on s'aigrit, on a des exigences vis-à-vis des croix que Dieu nous envoie.

Vous le voyez, l'enfance de Jésus peut servir de base à tous les états où il plaît à Dieu de nous placer. Et, pour le dernier de tous, la mort, j'ai souvent remarqué, et il vous est facile de le comprendre, qu'une âme qui a l'esprit d'enfance passe aisément par ce chemin étroit. Une personne qui, pendant toute sa vie, s'est formée sur cet esprit de douceur, de petitesse, passe facilement à celui qui est venu sur la terre pour nous apprendre des vertus tout à fait inconnues des païens : l'humilité, l'anéantissement, la douceur, la patience, l'obéissance.

Que vous soyez nouvelles ou que vous soyez anciennes, mes chères filles, la plus grande, la plus sérieuse étude que vous puissiez faire, c'est celle de l'enfance de notre Seigneur. Tâchez, par la grâce du mystère présent, de faire régner cet esprit d'enfance dans toute votre vie, dans toutes vos pensées, afin d'expérimenter un jour combien facilement avec cet esprit on va au royaume du ciel.



ANNÉE 1874

- 18 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus. À la veillée, on offre les portraits des trois missionnaires de Nouvelle-Calédonie et des poésies les mentionnant.
- 2-3-4 avril : Le père d'Alzon préside les cérémonies de la semaine sainte.
- Le 6 avril, lundi de Pâques, il parle à la Communauté de l'œuvre de Notre-Dame des Châteaux (Alumnats). Le 9, il passe une partie de la journée à Auteuil et le 12, préside une profession.
 - *29 mai : À Nîmes, mort de M^{sr} Plantier, dont le père d'Alzon était le vicaire général.*
- 15 avril : Une lettre annonce l'arrivée des sœurs en Nouvelle Calédonie le 28 janvier.
- 9 mai-1^{er} juin : Mère Marie-Eugénie est à Londres et Richmond avec sœur Marie de la Nativité.
- 22-27 juin : Elle est à Sedan et Reims.
- 14 juillet : On apprend la maladie, sans espoir de guérison, de sœur Marie-Rosalie en Nouvelle-Calédonie. Monseigneur Vitte lui a donné l'Extrême-Onction.
- 16-21 juillet : Mère Thérèse-Emmanuel accompagne à Saint-Dizier les corps des dix premières sœurs mortes dans la Congrégation. Elles reposeront dans un petit enclos qui fait partie de la propriété.
 - Premier pèlerinage des malades à Lourdes.
- 10 août : Mère Marie-Eugénie part pour Poitiers, Bordeaux, Lourdes, où elle sera pendant le deuxième Pèlerinage National. Elle y rencontrera les sœurs revenant des Eaux-Bonnes et le père d'Alzon, en retraite à Bétharram, qui rejoindra le pèlerinage. Ensuite, elle ira à Nîmes et à Lyon.
- 19 août : Mort de sœur Marie-Rosalie en Nouvelle-Calédonie.
- 5 septembre : Retour de mère Marie-Eugénie.

- 11-20 septembre : À Auteuil, retraite de la Communauté avec le père Donizet S.J.
- 7 novembre : Départ de mère Marie du Christ et des premières sœurs pour la fondation de Montpellier, fixée au 21 novembre.
- 12 novembre : Départ de mère Marie-Eugénie pour Lyon, Nîmes, Montpellier.
 - *Décembre : À Nîmes, M^{re} Besson succède à M^{re} Plantier.*
- 1^{er} décembre : Arrivée de mère Marie-Eugénie à Nice.
- 10 décembre : Elle commence sa retraite près du père d'Alzon, arrivé la veille à Nice, où il accepte de prendre un temps de repos.
- 23 décembre : Mère Marie-Eugénie revient à Paris après s'être arrêtée à Nîmes et à Lyon.

1^{er} février 1874

L'HUMILITÉ

Mes chères filles,

Je veux vous dire un mot de la fête que nous célébrons demain et qui est une des grandes fêtes de l'humilité de la très Sainte Vierge.

Marie se soumet à la loi qui n'était pas faite pour elle, puisque la conception de son divin Fils était un privilège et une gloire, et qu'elle était restée vierge et immaculée dans la maternité, mais elle veut se soumettre à la loi des pécheurs. Elle veut passer par l'humilité de l'obéissance, par la dépendance de l'obéissance. Elle se conforme à une manière de faire qui la met au rang des femmes ordinaires et de toutes les filles d'Adam. Apprenez donc l'humilité de cet exemple de Marie.

En vieillissant, je reconnais chaque jour davantage qu'il n'y a pas de vertu dont on ait plus besoin dans la vie religieuse. Je ne parle pas de cette humilité qui n'est qu'en apparence, dans la forme, dans les paroles, mais de cette humilité vraie, sincère, qui va jusqu'au fond du cœur et qui sacrifie à Dieu les divers mouvements de l'amour de soi.

Chacune a sa forme d'amour-propre. Chez les unes, c'est l'orgueil qui domine, chez d'autres, la vanité (c'est triste à dire, mais je connais des religieuses qui ont une vanité visible, non pas la vanité du corps, bien entendu, mais une certaine vanité d'esprit), chez d'autres encore, c'est la recherche de l'estime des créatures ou bien une sorte de fierté intérieure, ces mille et mille choses enfin, contraires à la vraie, sincère et parfaite humilité. C'est à vous de

descendre au fond de votre cœur, là où personne ne peut pénétrer, pour en arracher ces dernières racines.

Vous pourriez me dire : « Mais, ma mère, je n'ai pas cette pensée... Mais ce n'était pas mon intention... Au-dedans, si vous me voyiez !... » C'est possible, je n'en sais rien ; vous pouvez être telle que vous dites, mais croyez qu'il y a peu, bien peu de personnes qui n'aient pas au-dedans d'elles-mêmes ces petites souillures, et qu'il faut courageusement, généreusement, rentrer en soi-même pour retrancher dans ses actions et dans ses dispositions, dans tout ce que l'on dit et dans tout ce que l'on fait, ce qui a la couleur, le caractère, la nuance de l'amour-propre.

Ainsi une personne qui parle beaucoup d'elle-même croira le faire avec humilité. Cela est pourtant bien difficile. Les saints l'ont reconnu. Ils ont recommandé le contraire et ont été constamment attentifs à ne point parler d'eux. C'est une chose qu'il faut retrancher. Il en est ainsi de tout ce qui a une couleur d'amour-propre.

Il nous est malheureusement très aisé de remarquer ce qui est moins bien dans la conduite du prochain, parce que c'est dans la poche de devant que nous tenons ses défauts. Et ne nous arrive-t-il pas de penser au-dedans de nous-mêmes : « Voilà une parole qui montre que telle personne a de l'amour-propre... un mouvement qui témoigne de la vanité... » ou bien : « Comme il est difficile de vivre avec cette personne, elle est si susceptible ! » Quand nous apercevons cela dans les autres, il faudrait faire un petit retour sur nous-mêmes et nous dire : « Mais moi qui ai surpris cette pensée, cette parole d'amour-propre, n'ai-je pas fait la même chose ? Ne dois-je pas voir la poutre qui est dans mon œil, avant de voir la paille qui est dans l'œil de mon frère ?¹²³ »

Il est malheureusement facile de s'aveugler soi-même, et l'on ne se rend pas assez compte à quel point l'amour-propre influence et produit telles et telles de nos impressions, telles et telles de nos volontés, telles et telles de nos conduites, tels et tels de nos mouvements de caractère. Tout d'un coup, à l'occasion, l'orgueil se

123. Cf. Mt 7, 3.

montre, au grand étonnement de certaines personnes qui s'étaient persuadé toute leur vie qu'elles avaient une profonde humilité, qu'elles ne tenaient plus à rien. Et comment cela se fait-il ? C'est qu'elles n'ont pas pensé à couper, à déraciner tous ces mauvais fils de l'orgueil. Alors, à un moment donné, ils révèlent leur présence : c'est comme un chiendent qui a poussé partout ses dix mille racines, sans qu'on sache comment il est venu, et qu'on ne sait non plus comment déraciner.

Voyez-vous, mes sœurs, ce travail-là, c'est le travail de tous les âges et de tous les temps. Il ne faut pas croire qu'on arrive facilement à se détacher des créatures et de soi-même, à se débarrasser de l'amour-propre. C'est un défaut si tenace, si têtu ! Il vit aux dépens de nos qualités mêmes. Il profite de toutes les choses que nous laissons sur notre passage.

Ah ! Celui qui serait arrivé à se dépouiller entièrement de lui-même serait cet homme rare et précieux qu'on irait chercher aux extrémités de la terre parce qu'il est vraiment pauvre d'esprit, parce qu'il s'est appliqué à enlever tout ce qui faisait tache sur son âme, parce qu'il a vaincu, repoussé toute volonté propre, toute personnalité¹²⁴ ! Un tel homme est cher au cœur de Dieu, qui verse sur lui ses grâces et ses lumières, nul n'en peut douter.

Il est bien certain que ce ne sont pas des péchés grossiers qui viennent souiller notre âme à nous religieuses. Ce ne sont pas des fautes contre le sixième commandement qui envelopperont d'une vapeur épaisse le cristal de notre âme. Non, bien sûr ; mais il y a des vapeurs, des inquiétudes de toute espèce qui naissent de l'amour-propre et qui nous enveloppent et nous occupent. C'est en nous débarrassant de tout cela que nous trouverons le secret du bonheur.

Qu'on serait heureux si l'on avait l'amour de Dieu et non pas l'amour de soi ! Qu'on serait heureux si l'on était toujours en paix, toujours humble avec le prochain ! Qu'on serait aimable et qu'on serait aimé ! Car *le moi*, dit Pascal, *est toujours haïssable*. À mesure qu'on s'efface, qu'on s'oublie, on trouve plus de bonheur, on est

124. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

plus agréable, et aux autres, et à Dieu. Alors une paix profonde et joyeuse s'établit dans l'âme, parce qu'on est dégagé de toutes ces sollicitudes qui désespèrent les gens du monde. Le moindre ruban, donné à l'un, refusé à l'autre, devient une source d'envie et de chagrin. Je me souviens d'avoir eu beaucoup de peine à tenir mon sérieux devant un monsieur qui me disait, en me montrant la décoration qu'il avait à sa boutonnière : « Voyez, Madame, cette distinction. » Eh bien, mes sœurs, cet amour-propre qui se manifeste avec éclat chez les gens du monde est chez nous à un état imperceptible, il se cache pour ainsi dire, mais il faut être vigilant pour le combattre. C'est en détruisant l'amour-propre que nous trouverons notre bonheur parfait, notre joie parfaite dans la vie religieuse, notre vraie union avec Dieu et avec le prochain.



8 février 1874

L'HUMILITÉ

Mes chères filles,

Je vous ai dit dimanche dernier quelques mots sur l'humilité. Je veux vous en parler encore aujourd'hui, pour que vous apportiez à sa pratique une plus grande attention, car l'humilité est un point bien important, bien nécessaire dans la vie religieuse. Elle se base sur ce que nous sommes de pauvres créatures, misérables et faibles, déchues en Adam et inclinées au mal.

Dans quelle mesure croyons-nous aux suites du péché originel en nous ? Nous y croyons sans doute, car la foi nous l'enseigne. Mais alors, pourquoi ces découragements, quand nous sentons en nous de mauvais penchants, puisque nous savons que nous sommes enclins au mal ? Pourquoi ces étonnements, si nous voyons en nous le mal ou si les autres le voient et nous le disent pour notre bien ? Ah ! C'est que nous ne sommes pas assez persuadées des suites du péché originel en nous-mêmes.

Vous êtes certainement dans une voie de perfection, et vous vous tenez au-dessus des misères et des hontes coupables du monde. Il ne faut cependant pas se faire illusion, car si nous ne commettons pas ces péchés abominables, nous avons pourtant la racine de tous les péchés capitaux au-dedans de nous. La vraie humilité, qui nous fait apporter une grande sincérité dans nos rapports avec Dieu et une grande attention sur nous-mêmes, nous fait connaître que ces racines sont là. En même temps elle nous montre le travail qu'il faut accomplir pour les rejeter, pour s'élever au-dessus, afin de faire

vivre Jésus-Christ en nous. Et ainsi, en trouvant en soi des choses qui ne sont pas belles, on arrive à se mépriser profondément, à mettre toute sa confiance en Dieu, à s'effacer le plus possible, à avoir de soi une opinion très petite, à vouloir tout donner à notre Seigneur.

Si nous passons en revue les sept péchés capitaux, nous en trouverons en nous le germe. Il faut savoir très soigneusement rentrer en soi-même, pour y chercher les enfants de l'orgueil : l'amour-propre, la vanité, le désir de plaire et de paraître, le besoin de s'élever, de dominer, enfin tous les effets de l'orgueil, qui est le péché le plus marqué dans la chute de l'homme.

Passons à l'avarice. Est-il possible que nous trouvions l'avarice en nous ? Eh oui, il faut y regarder et voir ce que l'on est à l'égard de tout ce qui se possède, de tout ce qui se donne, à l'égard des biens de Dieu et de tous les biens de ce monde, à l'égard de la pauvreté.

Il ne faut pas croire non plus que nous soyons tout à fait étrangères à l'envie. On rejette cela avec horreur, on n'en voudrait pas et cependant n'arrive-t-il pas quelquefois qu'on en sente les atteintes ?

Il faut avoir le courage de regarder tout cela pour arriver à se connaître. Beaucoup de personnes croient se connaître, quand elles se voient, dans la lumière de Dieu, avec leurs destinées surnaturelles, avec les grâces et les biens reçus à l'oraison. Cela est bon, car c'est sous ce rapport que nous sommes à l'image de Dieu, comblés de ses dons, remplis de ses miséricordes. Mais, pour ces personnes, tout s'arrête là : elles tirent le rideau et ne regardent que ce côté.

Il ne suffit pas cependant de voir qu'on a telle et telle lumière, telles et telles dispositions, tels et tels sentiments de dévotion : ceci, c'est la face des dons de Dieu pour lesquels il faut avoir une grande reconnaissance. Mais l'autre face, il faut aussi la regarder : c'est celle de notre bassesse qui nous apprend à nous mépriser nous-mêmes et à reconnaître que nous sommes cette pauvre terre misérable, pleine d'épines et de ronces, sur laquelle tombe cependant en abondance la rosée divine.

C'est de cette comparaison que sort naturellement la vraie humilité qui consiste à s'avouer absolument indigne des dons de Dieu et de son amour, à ne pas s'étonner de se trouver pauvre, misérable, avec des pensées imparfaites, des attraites pour ce qui doit donner de la satisfaction, et aussi de nous pénétrer de reconnaissance envers Dieu qui ne se lasse pas de nous faire du bien, quoique nous ayons habituellement abusé de ses grâces.

L'humilité nous met d'un côté en face de nos imperfections et de nos misères, de l'autre, en face des bontés et des miséricordes de Dieu. Nous ressemblons à ces arbres mal tournés, à ces enfants mal élevés, mal doués, que leurs pères regardent tout de même avec tendresse. Dieu est pour nous ce père plein de tendresse, qui supporte tout et jamais ne se lasse, qui, devant une misère nouvelle, trouve une nouvelle miséricorde, qui nous soutient à droite, qui nous relève à gauche.

C'est ainsi que l'humilité, nous faisant voir d'une part la misère, la laideur de l'infidélité, nous donne d'autre part une grande confiance en Dieu. Pourquoi en effet Dieu qui nous a aimés, malgré ce que nous sommes, ne nous aimerait-il pas jusqu'au bout ? Et, s'il a vaincu en nous depuis notre enfance, pourquoi ne pas espérer qu'il nous mènera au but, qu'il nous soutiendra à toute heure dans la vie et dans la mort, nous entourant de cette tendresse surabondante qui dépasse de beaucoup toutes nos pensées et toutes nos espérances, de même qu'elle dépasse toutes nos infidélités ?

C'est ainsi qu'on arrive à se connaître, à se placer dans la confiance envers Dieu, dans la défiance vis-à-vis de soi-même. On n'éprouve plus cet étonnement peu édifiant, qui parfois nous surprend à la découverte de nos défauts et de nos difficultés. J'ai vu des personnes très découragées, très désolées à cette vue. Comment cela a-t-il pu arriver à cet « ange » qui vivait sur la terre, et qui se trouve tout d'un coup avoir les pieds dans la boue ? Rien de plus naturel : « cet ange » n'est qu'une pauvre créature faite de boue, inclinée au mal par suite du péché de son premier père et de sa première mère, que Dieu passe toute sa vie à détourner du mal et à retourner vers le bien, à couvrir de ses grâces, pourvu qu'elle les accepte et qu'elle s'humilie devant ces grâces.

Quand Dieu trouve une âme, qui vraiment s'humilie et qui vraiment s'abaisse, qui reçoit les grâces de Dieu comme des dons dont elle se croit tout à fait indigne, il verse sur elle ses bénédictions avec beaucoup plus de générosité et d'abondance, parce qu'il ne craint pas qu'elle s'attribue rien de ses dons.

C'est là, mes sœurs, un fond sur lequel on ne saurait trop travailler et pour soi et pour les autres, si on y est appelé. Il en sortirait tous les effets de l'humilité : d'abord la paix qui est promise à l'âme humble. Puis une grande joie, parce que, quand même on se connaîtrait comme la dernière des misérables, on sait qu'on peut s'appuyer de la manière la plus absolue, la plus tendre, la plus confiante sur celui qui est la richesse infinie. Et qu'importe si nous n'avons rien ? Qu'est-ce qui peut nous manquer puisqu'il a tout et qu'il veut nous le donner ? Une âme qui entre dans ces dispositions peut traverser toutes les épreuves, tous les dangers, toutes les maladies, toutes les tentations et même les chutes, sans en être étonnée, sans défaillir ni se décourager.



22 février 1874

INSTANCE DANS LA PRIÈRE

Mes chères filles,

Je laisserai pour ce soir tout autre sujet, je voudrais vous dire seulement ceci : vous avez toutes entendu parler du miracle accordé à cet enfant de neuf ou dix ans. Il n'avait pas été guéri, après une neuvaine au père Olivaint. La sœur qui le soignait lui dit : « Mon enfant, c'est que nous n'avons pas prié avec assez d'instance. » Et s'étant remis à prier avec confiance, l'enfant a été complètement guéri.

Ce que je voulais vous faire remarquer, c'est la puissance de cette prière instante. Souvent on fait des neuvaines, on dit des litanies, ou toute autre prière pendant neuf jours de suite. Mais une fois les neuf jours passés, c'est fini, on n'y pense plus. Rarement on s'applique à une prière constante, à une prière de tous les instants, pour obtenir ce que l'on veut demander à Dieu.

Or, avant tout, ce que nous devons demander, c'est l'avènement du règne de notre Seigneur Jésus-Christ, le bien de l'Église, le salut des âmes. Prions pour ce grand but de la conversion des pécheurs, pour le triomphe de l'Église, pour la liberté, la pureté, la sainteté de l'Église. L'Église est toujours sainte, mais il appartient à la sainteté de l'Église que les prêtres, que les religieux, que tous ceux qui la servent soient saints. Prions encore pour la délivrance du Pape, pour la délivrance de ces maux qui, menaçant les corps, menacent aussi les âmes, comme les révolutions, les guerres qui répandent le mal dans la société chrétienne.

À ces grands motifs généraux, nous pouvons joindre les intérêts particuliers pour tout ce qui regarde notre perfection, le bien de la Congrégation, une grâce que nous demandons pour une de nos sœurs, pour une fondation, toutes ces choses enfin qu'on croit utiles à la gloire de Dieu, à son service et à son règne ici-bas.

Demandons-nous tout cela avec assez d'instance ? Lorsque nous avons un peu de temps, l'employons-nous à prier de tout cœur ? Avec une attention réelle, avec une grande ferveur ? Si vous voulez savoir pourquoi souvent nous n'obtenons pas l'objet de notre prière, c'est que nous ne prions pas avec assez d'instance. Au lieu de prier avec persévérance, avec confiance en Dieu, nous retombons sur nous-mêmes, sur ce qui nous occupe, sur nos défauts, sur ce que nous avons dans notre âme, et nous ne nous tournons pas assez souvent vers Dieu.

Je me bornerai donc ce soir à vous recommander l'insistance dans la prière ; à vous engager à faire de l'*instante prière* la chose la plus fondamentale de votre vie. Quand vous n'avez rien à faire, quand vous avez cessé un travail, quand vous êtes délivrées d'une occupation, dégagées d'un souci, priez pour une chose ou pour une autre. Demandez tout ce qui vous est nécessaire dans le moment où vous vous trouvez.

Remarquez que notre Seigneur, pour nous faire comprendre l'importance de la prière, se sert de comparaisons bien simples et qui ne sont pas difficiles à saisir. C'est un homme qui, n'ayant plus de pain, va frapper à la porte de son ami, et persévère à frapper jusqu'à ce qu'il lui en donne¹²⁵. On peut donc demander du pain, c'est-à-dire ce dont nous avons besoin, et on peut le demander avec confiance, comme un enfant vis-à-vis de son père.

Priez donc avec instance, mes chères filles, priez avec persévérance, pour tout ce dont vous avez besoin, aussi bien que pour les grandes choses, les choses générales, les choses importantes qui regardent l'Église, le salut des âmes, et qui doivent tenir une si grande place dans notre vie.

125. Lc 11, 8.

15 mars 1874

DES DEVOIRS D'ÉTAT

Mes chères filles,

Je veux seulement vous dire un mot aujourd'hui sur une question qui doit être toujours présente à votre esprit, et qu'une circonstance particulière me rappelait ces jours-ci : je veux vous parler des devoirs d'état.

Nul en ce monde – et il faut souvent le rappeler aux enfants – ne peut se sanctifier qu'en remplissant parfaitement ses devoirs d'état.

Les devoirs d'état d'une religieuse sont certainement et avant tout la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la fidélité, la régularité. C'est aussi l'emploi qui lui est confié et qui lui donne sa part de responsabilité vis-à-vis de sa Congrégation – je dirai presque vis-à-vis de l'Église, et vis-à-vis des âmes dont nous sommes chargées. Il faut donc très bien faire son emploi, puisqu'il fait partie de nos devoirs d'état, mais Dieu ne demande pas que nous fassions plus que l'obéissance ne veut de nous. Ainsi il ne faut pas de ces empressements, de ces agitations qui nous donnent l'air de vouloir porter la maison tout entière. Non, mais Dieu veut que nous nous acquittions exactement, fidèlement, de tout ce dont on nous a chargées.

Nous portons la responsabilité des âmes, et il faut, dans notre vie, faire passer les âmes avant tout. Vous savez qu'autrefois nous émettions le quatrième vœu de travailler par toute notre vie à étendre le règne de notre Seigneur Jésus-Christ dans les âmes. On a trouvé à Rome que ce vœu n'était pas assez défini, et c'est pour

cela que depuis lors on ne l'a plus fait¹²⁶. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne nous faille pas garder l'esprit de zèle pour le salut des âmes, qu'exprime ce vœu, et qui doit nous porter à servir les âmes avec dévouement dans quelque emploi que ce soit.

Tout peut se rapporter à ce but, car, je vous le demande, nous confierait-on les enfants, si nous ne leur donnions pas à dîner ? Vous pourriez leur faire les plus beaux discours, leur enseigner le catéchisme, les édifier beaucoup, on ne nous les confierait pas, je vous le répète, si nous ne leur donnions ni à dîner, ni à déjeuner. Donc la cuisinière, en faisant son emploi, sert les âmes, et l'on peut dire que c'est une des personnes les plus nécessaires de la maison. Il en est de même des plus humbles emplois. Ainsi une lingère, une dépensière, une économe, qui ont à s'occuper des choses temporelles, doivent rapporter tout cela au service des âmes, et agir toujours dans un esprit religieux de zèle et de désir du bien que nous sommes appelées à faire aux enfants.

Parmi les cent enfants qui composent notre pensionnat, il y a bien chaque année une cinquantaine de nouvelles. Elles entrent chez nous, n'ayant guère de notions de piété, de principes chrétiens, solides ; elles ne connaissent pas l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, de l'Église. Elles n'ont pas une vraie dévotion au saint Sacrement, à la Passion. Combien d'entre elles manquent complètement de pensées de foi, d'idées catholiques ! Combien ignorent l'art de gouverner leurs passions, afin de devenir maîtresses d'elles-mêmes, et d'être capables un jour de servir Dieu et de se conduire dans le monde comme des femmes vraiment chrétiennes ! Ordinairement, au bout de deux ou trois ans, nous rendons ces mêmes enfants à leurs familles avec des principes solides et chrétiens qui assurent non seulement leur salut à elles-mêmes, mais aussi la fondation d'une famille chrétienne.

J'ai souvent vu, et je le répète pour votre consolation, qu'un prédicateur ou toute autre personne qui travaille dans le monde à convertir un pécheur, fait sans doute une grande œuvre, puisqu'il

126. Ce vœu a été supprimé en 1866, d'après les *animadversiones* (remarques) de Rome, lors de la présentation des Constitutions (cf. *Textes Fondateurs*, p. 282 et 334 ; *Études d'Archives* n° 1, p. 32 à 35 et annexe).

assure le salut d'une âme. Ce bien néanmoins ne répond pas à celui de l'éducation, car il est presque impossible qu'un pécheur converti, arrivé à un certain âge, change complètement ses idées et fonde une famille chrétienne. Cela peut arriver, mais cela ne se voit pas souvent. Tandis que par l'éducation, à force de travail et de peine, vous arrivez à former dans les âmes ces notions et ces principes qui vont se transmettre à toute une génération. Vous faites un bien qui va croissant, se développant de jour en jour, et c'est un grand service rendu à Dieu et à l'Église.

Je vous recommande donc à toutes, que vous fassiez une chose ou une autre, de la faire dans cet esprit de ferveur et de zèle pour les âmes. Ne préférez jamais une satisfaction personnelle, une joie particulière à ce bien général que vous devez estimer le plus grand et qui doit être toute votre joie.

Je ne veux pas dire pour cela que vous deviez négliger vos exercices spirituels. Non. Vous en avez besoin. Mais de les faire à telle heure ou à telle heure, d'assister à tel ou tel office, c'est un sacrifice qu'il faut faire quelquefois aux enfants. Pourvu que les exercices qui sont le fond de la vie religieuse, l'oraison, la récitation de l'Office, l'examen général et particulier, le soin de veiller à la présence de Dieu, demeurent toujours, les choses incidentes peuvent être sacrifiées pour le salut des âmes, pour veiller à ce qu'aucun mal ne pénètre dans l'âme des enfants, pour empêcher qu'aucun de ces mauvais anges qui tournent autour d'elles ne les entraîne au péché. Portez toujours cela dans vos pensées, regardant vos diverses occupations comme faisant partie de vos devoirs d'état, et examinez si vous vous en acquittez comme de vraies religieuses.

Voyez-vous, mes filles, il importe peu que vous soyez dans tel ou tel emploi. Mais il faut bien vous persuader que c'est dans celui où vous êtes qu'il faut vous sanctifier, et ne pas mettre votre sanctification dans des choses imaginaires qui n'arriveront peut-être jamais.

Des personnes pensent que, si elles changeaient d'emploi ou de maison, elles seraient plus saintes. J'ai vu des sœurs – pas de celles qui sont ici – qui ont fait ainsi deux ou trois maisons, et qui n'ont

pas trouvé dans un lieu plus que dans un autre cette merveille d'une sainteté toute faite, qu'on n'a qu'à prendre et à mettre dans sa poche.

Non, mes sœurs, cela ne se trouve ni à Sedan, ni à Nîmes, ni à Lyon. La sainteté est une chose qui s'acquiert à force de travail, de peine et d'efforts, dans l'endroit où l'on est, avec les contradictions, les petits ennuis que l'on a. C'est là que Dieu veut que nous nous sanctifiions, et souvent les désirs nuisent beaucoup à notre sanctification, parce qu'en soi ils sont un trouble et une imperfection.



22 mars 1874

LA MORT DE SŒUR FRANÇOISE-ELISABETH
ET DE SŒUR MARIE-ANDRÉ

Mes chères filles,

Nous avons eu cette semaine un grand prédicateur, je veux dire la mort sainte, soumise à Dieu, de nos deux chères sœurs. Elles ont persévéré jusqu'au dernier moment dans la disposition d'accepter leurs souffrances avec un grand amour, et les ont offertes pour les intentions les plus parfaites.

Il faut faire réflexion là-dessus. Si toutes vous n'avez pas assisté à la mort de nos pauvres sœurs, du moins vous en avez entendu le récit, et cela doit nous enseigner comment il faut nous préparer nous-mêmes à effectuer ce passage dans un grand esprit de patience.

Ce dont on a le plus grand besoin pour passer saintement ces derniers moments, c'est, me semble-t-il, une grande patience, car c'est une heure pénible à traverser, une heure pleine d'angoisses et de souffrances diverses. Il est bon d'être alors entièrement abandonnée sous la main de Dieu, se laissant purifier, détruire, anéantir. Si, dans toute la vie religieuse, nous tâchions d'entrer dans ces dispositions, de nous tenir toujours sous la main de Dieu en esprit de patience, de soumission, d'humilité, nous livrant à lui pour qu'il fasse de nous et en nous ce qu'il voudra, comme la vie religieuse serait simple et comme elle serait sainte !

Les opérations de Dieu en nous et sur nous, dans le cours de la vie, ne sont pas aussi dures, aussi pénibles, aussi cruelles, aussi détruisantes que celles qui amènent la séparation de l'âme et du

corps. Nous avons cependant de la peine à les porter. Nous manquons de patience vis-à-vis des épreuves, petites ou grandes, qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Facilement nous proférons des paroles de plainte, d'ennui, d'impatience. Nous trouvons difficile d'accepter les desseins de Dieu sur nous.

Quels que soient ces desseins, mes sœurs, Dieu en a de particuliers sur chaque âme. Il éprouve les unes par un certain travail, les autres par l'oraison, par des difficultés de nature ou de caractère, d'autres par le manque de talents, de capacité, qui les rend inaptes à faire ce que font les autres, d'autres enfin, par leur santé ou bien par ce qu'elles peuvent souffrir du caractère de leurs sœurs, par les contradictions, par les jugements que nous croyons portés sur nous. Il serait trop long d'énumérer les différentes voies où Dieu nous place. L'important est de nous sanctifier dans l'état où il nous veut.

Sœur Françoise-Élisabeth me disait ces jours derniers que, pour elle, sa maladie avait été comme un creuset dans lequel Dieu l'avait mise pour la sanctifier. C'est une chose certaine que pour nous la vie religieuse est aussi un creuset où Dieu nous met pour nous purifier. Il faut nous laisser purifier. Il faudrait adorer les desseins de Dieu, nous y prêter, nous abandonner à son bon plaisir.

Il faudrait, à cet *Amen* d'acceptation et d'amoureuse soumission, joindre l'*Alléluia* que nous trouvons sur les lèvres de nos chères sœurs mourantes, et qui exprime si bien cette joie de l'espérance d'une âme unie à la volonté de Dieu dans le sacrifice, cette joie de savoir que Jésus est près de nous, que la Sainte Vierge, les anges et les saints nous voient, nous accompagnent. Alors il n'y a pas un petit sacrifice, pas un petit mérite, pas un petit effort, pas un petit travail, pas un petit anéantissement que Dieu ne recueille pour le récompenser, et auquel nous ne puissions mêler cette intention qui donne tant de mérite à la mort des saints.

Je vous ai dit combien jusqu'à son dernier moment sœur Marie-André s'est unie aux dispositions qu'on lui suggérait de tout souffrir pour l'amour et pour la gloire de Dieu, pour la louange de son saint nom, pour le salut des âmes, pour que l'Église voie cesser la persécution, pour que ses ennemis soient humiliés et convertis,

pour le bien et la sanctification des sœurs, pour que toutes aient une vie sainte et une mort sainte, pour que les œuvres auxquelles nous nous dévouons soient faites saintement, et pour que Dieu nous donne les âmes dont nous avons besoin pour faire ces œuvres sur la terre.

Ces intentions qu'on a à l'heure de la mort doivent être celles de tous les jours de la vie. S'il en est ainsi, comme on peut se sanctifier facilement ! Comme on peut faire du bien ! Comme on peut être de ceux qui contribuent sur la terre à l'avènement du règne de notre Seigneur Jésus-Christ ! Et c'est notre vocation spéciale, puisque l'un des buts de notre Institut est de travailler à étendre ce règne de Jésus-Christ, à dilater le nombre des âmes qui le connaissent et qui l'aiment, à dilater l'amour ardent pour Dieu, le zèle des âmes.

Nous devons sans cesse prier pour qu'il y ait plus de saints sur la terre, pour que Dieu daigne mettre dans les Ordres religieux, quels qu'ils soient, dans le clergé, dans l'épiscopat, cette sainteté qui le glorifie, afin que l'Église, qui est l'Épouse chère à Jésus-Christ dont parle l'Écriture, ayant fait ici-bas tout le bien qu'elle pouvait faire, victorieuse de ses ennemis et riche de trophées, amène à Dieu un grand nombre d'âmes qu'elle aura sauvées et sanctifiées, et qui, pour toute l'éternité, seront les membres glorifiés de Jésus-Christ.

Mais vous savez, mes sœurs, que, sous un chef couronné d'épines, les membres de Jésus-Christ – et nous sommes toutes membres de Jésus-Christ – ne peuvent pas être sans épreuves et sans épines. Si nous voulons un jour avoir part à sa gloire, il nous faut à une heure ou à une autre être crucifiées avec lui. Il faut que nous acceptions avec amour de ressembler à Jésus-Christ et que, de la manière dont il a passé par le chemin de la croix, nous passions par le chemin de la vie. Quand notre Seigneur viendra sur les nuées pour juger le monde, c'est la croix qu'il présentera au monde. Ceux qui seront trouvés conformes à ce signe du salut, ceux que la croix aura purifiés, sanctifiés pendant la vie, seront jugés dignes alors d'être les membres du corps mystique de Jésus-Christ au ciel et de lui être unis pour le louer, l'honorer, le glorifier dans toute l'éternité !

Dans notre vocation, mes chères filles, la vie se passe d'une façon ou d'une autre, mais pas sans travail, car c'est travailler que vouloir

le bien de l'Église, le bien des âmes, le salut des enfants. Bien souvent, en travaillant on souffre. En souffrant on prie, et avec tout cela on fait cette grande œuvre qui est exprimée dans les psaumes : *Ils vont, ils vont en pleurant, jetant leur semence. Ils reviendront avec des cris de joie, portant les gerbes de leur moisson*¹²⁷. Cette parole est appliquée aux apôtres qui sont allés versant des larmes jeter leurs semences, et qui sont revenus pleins de joie, portant des gerbes dans leurs mains. Les gerbes, c'est le travail pour la gloire de Dieu, c'est le salut des âmes qu'on a aimées, auxquelles on s'est dévoué sur cette terre et qu'on amène à Jésus-Christ comme la glorieuse conquête de sa croix !



127. Ps 125, 6.

5 avril 1874

LA RÉSURRECTION¹²⁸

Mes chères filles,

Les saints jours que nous venons de traverser portent en eux-mêmes une prédication muette qui tient aux choses que l'on nous dit, aux souvenirs des grandes vérités que l'on évoque, aux cérémonies de l'Église, à tout ce qui retrace à l'âme les douloureuses circonstances qui ont marqué la fin de la vie de notre Seigneur. Cette joie qui aujourd'hui remplit l'Église tout entière a son enseignement aussi. Cette joie, c'est celle de la résurrection, et c'est la vraie joie, parce qu'elle est éternelle. Il y a deux sortes de joie dans la vie de notre Seigneur et de la très Sainte Vierge : l'une que vous avez connue, l'autre qui vous attend.

La première est la joie de l'enfance de notre Seigneur Jésus-Christ. Il la fait d'abord goûter à l'âme qu'il appelle à lui. Ce sont ces premières ferveurs, ces premiers attrait, ces premières consolations par lesquelles il fait connaître à l'âme sa visite secrète, par lesquelles il lui fait comprendre et aimer sa beauté, par lesquelles enfin il semble la porter dans ses bras, comme fait une mère à l'égard de son enfant. Il n'en est pas une d'entre vous, mes sœurs, qui n'ait un doux, profond et cher souvenir de ces heures où notre Seigneur vous a traitées, comme la Sainte Vierge traitait l'enfant Jésus ou plutôt comme Jésus lui-même traitait sa sainte

128. Instruction du jour de Pâques.

mère, lorsqu'elle le portait dans ses bras et trouvait en lui toute la douceur et la joie de son existence.

À l'autre extrémité de la vie de notre Seigneur se trouve la joie de la résurrection, mais il faut, mes chères filles, et c'est ce que l'Église nous enseigne par ces mystères, que nous imitions la vie de notre Seigneur Jésus-Christ tout entière, si nous voulons arriver avec lui aux joies de la résurrection. Ne vous retournez donc pas en arrière, ne dites pas : « Ces joies que j'ai éprouvées au début de la vie spirituelle, je ne les ai plus. Les joies qui sont au-delà, je ne les ai pas encore. » C'est, mes sœurs, qu'entre ces deux joies, il y a le temps de l'épreuve, le temps du sacrifice, le temps de la souffrance, le temps de la patience, où il nous faut chercher notre Seigneur avec une grande générosité, et le suivre pour qu'il devienne l'unique lumière de notre intelligence – et croyez qu'il faut travailler pour arriver ainsi à n'avoir d'autres lumières que celles qui viennent de la foi. Qu'il devienne l'amour fort et ardent de notre cœur, afin que nous le cherchions en toutes choses et qu'à cause de lui nous aimions tous les hommes, alors même que nous trouverions des sacrifices dans leur contact. Le temps enfin pendant lequel Jésus-Christ doit devenir comme la forme de notre vie, afin que, marchant à sa suite dans cette voie de patience, nous arrivions à la joie éternelle que ses souffrances nous ont méritée et qui nous est promise dans la fête de Pâques.

Ainsi la semaine sainte pour nous, c'est le chemin dans lequel nous devons marcher. Les joies, les consolations de l'enfance sont derrière. C'est par elles que Dieu nous a attirées à lui. C'est par là qu'il nous a retirées du monde, qu'il nous a manifesté son amour. Il ne nous reste plus maintenant qu'une chose de ces douceurs, de ces consolations, de ces tendresses, c'est l'esprit de petitesse qui fait le fondement de l'enfance chrétienne et qui doit toujours nous accompagner dans le chemin de la croix.

Cela, mes chères filles, ne doit pas passer. Auriez-vous quarante, cinquante, soixante ans, ce fond d'enfance doit toujours demeurer dans l'âme. Cette docilité, cette humilité, cette obéissance, cette abnégation aimable de soi, cette naïveté, cette droiture, cette simplicité sont les caractères propres de l'enfance et doivent

conduire le chrétien dans le chemin de la croix, mais les joies qui l'ont accompagné au commencement, elles sont derrière, comme pour la très Sainte Vierge pendant la vie publique de notre Seigneur et à l'heure de la Passion.

Maintenant, mes sœurs, c'est l'heure de se donner, de pratiquer l'Évangile, de vivre de cette chasteté parfaite dont parle la Règle, quand elle dit qu'*après nous être données si solennellement à Jésus-Christ il n'y a plus d'action, ni de parole, ni d'instant de notre vie sur lesquels il n'ait droit ; qu'il doit remplir seul toute la plénitude de notre cœur ; – de cette chasteté qui consiste à aimer uniquement notre Seigneur, à le suivre dans cette vie, dans ce temps d'épreuve, plaçant en lui seul toutes nos affections.*

Vous savez que l'Église fait correspondre la vertu de foi au mystère de la Résurrection, et saint Paul n'a pas hésité à dire : *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine*¹²⁹. Donc le mystère d'aujourd'hui est un grand mystère de foi. Il nous fait attendre dans le siècle futur toutes les joies que nous voudrions trouver ici-bas. Il nous fait traverser les épreuves de la vie et passer par la mort, sans cesser de trouver un instant que c'est peu de chose, comparé au poids éternel de gloire qui nous est réservé : *Nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire*¹³⁰. Oui, mes sœurs, l'épreuve de cette vie est *courte*, elle est *légère*, la tristesse de ce temps est *passagère*, et bientôt elle sera suivie d'une joie sans mélange et qui n'aura pas de fin.

Voilà quelle doit être notre résurrection en union avec la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais nous ne serons associées à sa gloire que si nous acceptons de marcher avec lui dans cette voie d'épreuves qu'il a d'abord suivie.

Souvent, sans s'en rendre compte, on fait un peu comme les Juifs. Ils n'ont pas reconnu notre Seigneur, parce qu'ils attendaient un Messie qui triomphe de ses ennemis, un roi qui établit son empire sur tous les peuples de la terre. On voudrait également voir notre Seigneur triompher toujours en ce monde. On désirerait voir

129. 1 Co 15, 14.

130. 2 Co 4, 17.

établir son règne, son empire dans l'univers ; mais il n'en est pas ainsi : l'Église et chacun des enfants de l'Église passent par des tribulations et des épreuves. Les Ordres religieux, qui sont aussi les enfants de l'Église, ont leurs tribulations et leurs épreuves. Dans quelle partie de la terre trouvez-vous que l'Église ait sa liberté d'action entière et soit établie comme elle le devrait ?

Portons cela dans notre vie à nous. Rien ne se passe tout à fait comme nous le voudrions. C'est quelque chose qui ne va pas dans notre emploi, dans notre travail, dans nos règlements, dans notre nombre. Tout n'est pas organisé selon nos désirs. Et pourquoi cela ? Parce que c'est à travers l'épreuve, à travers la contradiction et une certaine persécution qu'il nous faut marcher. Pour l'Église, elle souffre persécution de la part des méchants. Pour nous, je dirai qu'il nous faut souffrir la persécution des contradictions, et, mes chères filles, c'est en passant à travers cette persécution que nous arriverons à la paix éternelle. Nous devons sans doute demander que notre Seigneur règne ici-bas sur les cœurs ; mais nous ne pouvons pas espérer que son règne soit parfait et absolu en ce monde. C'est chose réservée pour l'éternité. Il y a à souffrir en ce monde avant d'aller à l'éternité.

La joie de l'âme se pose au-dessus de ces contradictions, au-dessus de ces épreuves, au-dessus de ces petits sujets où l'on peut trouver à critiquer et à se plaindre. La joie de l'âme se pose dans l'espérance qu'accompagne et que guide l'amour. Elle se place dans cette paix du cœur où l'on commence à jouir en Jésus-Christ ressuscité de ce royaume éternel où un jour nous le verrons glorieux. Tel est le terme qui nous attend, vis-à-vis duquel il ne faut pas d'impatience, parce que, si nous restons plus d'années sur cette terre, nous pourrons avoir une plus belle résurrection et amener beaucoup d'âmes à jouir avec nous de cette résurrection, après leur avoir appris à porter la croix en ce monde.

Vous avez sans doute remarqué la parole de saint Augustin que nous avons ces jours derniers dans l'Office : *Plaise à Dieu*, dit-il, *que beaucoup d'âmes fussent exercées avec nous, pour être sauvées avec*

*nous ! Il ajoute : Dieu laisse les méchants sur la terre ou pour qu'ils se corrigent, ou pour que, par eux, les bons soient exercés.*¹³¹

Tâchons, mes chères filles, de remplir la tâche qui nous est confiée : gagnons beaucoup d'âmes à Jésus-Christ afin qu'en nous elles puissent jouir éternellement de Jésus-Christ triomphant et ressuscité, qui déjà en ce monde nous donne le gage d'une chair ressuscitée et glorieuse, dans celle dont il nous nourrit et qui est comme le germe de la résurrection future, déposé en nous par la sainte communion.



¹³¹ Sur le Psaume 54, Lecture de Matines du Jeudi Saint.

19 avril 1874

L'HUMILITÉ

Mes chères filles,

C'est le chapitre de l'humilité que nous lisons en ce moment, et de l'humilité dans les emplois. Un excellent moyen de la conserver toujours, c'est d'agir par le seul motif de plaire à Dieu, d'avoir Dieu seul en vue, de chercher le seul regard de Dieu et d'éviter l'amour-propre, la recherche de soi-même que, malheureusement, toute créature porte en soi par suite du péché originel, et qui est le caractère le plus marqué du temps où nous vivons.

Dans tous les rangs de la société, hommes et femmes, chacun a sa personnalité¹³² et veut la faire valoir. Et, si vous revenez à votre vie et que vous examiniez ce qu'on peut trouver d'imperfections en vous, ce sur quoi on vous fait des observations, quels que soient vos emplois de sœurs de chœur ou de sœurs converses, vous verrez que c'est toujours la personnalité qui a voulu se produire ou se conserver. Quand on prend un emploi en horreur, c'est parce que la personnalité n'y trouvait pas sa place et sa satisfaction. Hélas ! c'est elle qui produit nos contentements et nos mécontentements.

Pour bien faire les emplois, pour s'y sanctifier, pour mériter que Dieu nous dise un jour : *Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de chose*, parce que tu as su faire valoir les deux, les trois, les cinq talents que je t'avais confiés, *entre dans la joie de ton*

132. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle. Il revient plusieurs fois dans ce Chapitre.

*Seigneur*¹³³, il faut que tous les emplois soient faits en vue du bon Dieu, sous le regard de Dieu, dans l'intention de lui plaire, d'aider à sa gloire, à son service, de pratiquer la vertu, de chercher le saint amour de Dieu et le bien du prochain, sans rien chercher de ce qui nous paraît le plus légitime quant à nous, comme notre satisfaction, notre consolation, ce qui est toujours une mauvaise marque dans l'ordre de la perfection.

Le père d'Alzon avait un directeur que j'ai eu aussi, quand monsieur Combalot m'a envoyée faire une retraite chez les Dominicaines, et ce bon monsieur Vernières disait toujours : « Le *je* et le *moi* sont le sifflement du serpent ; quand le *je* et le *moi* sont dans un discours, l'imperfection y est, tous les raisonnements tournent autour du *moi*. Commencez par en ôter le *je* et le *moi*, et vous parviendrez à les mettre dans un bon ordre par rapport à Dieu et par rapport au prochain. » Aujourd'hui, plus encore qu'en tout autre temps, on met ce *je* et ce *moi* partout : dans les conversations, dans les écrits, dans les discours, dans les paroles, dans les livres.

Pour nous qui sommes le rebours du monde, et qui devons être une réparation offerte à Dieu pour le monde, ôtons le plus possible le *je* et le *moi*, que toute personnalité disparaisse ! C'est là une grande chose, mais elle n'est pas facile.

J'ai connu des hommes qui avaient servi Dieu pendant longtemps. Ils menaient une vie sainte, et pourtant on sentait bien leur personnalité : elle était grande, visible, et sortait par tous les pores, si on peut s'exprimer ainsi, comme ces mauvaises herbes qui sortent de terre au printemps, sans qu'on s'en aperçoive. Si ces personnages, revêtus de hautes dignités, s'étaient aperçus que leur personnalité sortait tant, ils auraient cherché à la cacher. J'ai une assez haute opinion de leur vertu pour croire qu'ils auraient employé tous leurs efforts à la détruire. Mais ils ne la voyaient pas : on est aveugle sur ce point. C'est pourquoi il faut demander au bon Dieu de nous éclairer par l'humilité ; alors l'absence de nous-mêmes nous enveloppera comme un vêtement, et l'on ne sentira plus en nous la personnalité.

133. Mt 25, 23.

26 avril 1874

FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

Mes chères filles,

Nous fêtons aujourd'hui le Patronage de saint Joseph, qui a été déclaré depuis quelques années par le Pape le premier patron et le protecteur de l'Église universelle¹³⁴, ce qui rend cette fête une des principales de l'Église.

Pour nous, filles de l'Église, nous devons la célébrer avec beaucoup de dévotion et prier d'une manière particulière pour le Pape, pour l'Église tout entière. C'est un de nos premiers devoirs et je n'ai pas besoin de vous rappeler que, dans toutes vos dévotions, dans vos communions, dans vos oraisons, dans vos rapports avec notre Seigneur, vous devez lui parler de tout ce qui touche les intérêts de l'Église. C'est pour elle qu'il faut vivre. C'est pour elle qu'il faut offrir sa vie, surtout de nos jours où tous les efforts de l'enfer s'élèvent pour la détruire.

On ne peut ouvrir les journaux¹³⁵ des divers pays sans voir que l'Église y est persécutée. Elle l'est dans ces régions lointaines qui donnent encore des martyrs. Elle l'est en Amérique méridionale, dans ces pays que l'Espagne avait faits si profondément catholiques. Elle l'est en Allemagne. Elle l'est en Suisse. Elle l'est dans une certaine mesure et d'une manière hypocrite en Italie, et en France nous sommes tous les jours menacés d'une persécution radicale.

134. 8 décembre 1870.

135 « Les feuilles publiques ».

Vous savez ce que répondait au missionnaire un des déportés de Calédonie : *Votre religion, nous l'avons en horreur. Nous ne pensons qu'à une chose, c'est à la détruire.* Enfin partout l'Église est l'objet de la haine des méchants, il semble que le règne de l'Antéchrist se prépare.

Tout ce qui est né de Dieu, tous ceux qui ont reçu la vie et la force des sacrements de l'Église, tous ceux qui, comme nous, ont été entourés de toutes les grâces possibles, doivent avoir pour principale dévotion de prier pour cette Église de Dieu qui est tout ce que Dieu aime sur la terre. Saint Anselme disait que Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Église. En effet elle est le corps de Jésus-Christ ici-bas, l'Épouse de Dieu, tout son amour sur la terre.

Quand nous prions, Dieu veut que nous lui demandions des choses qui lui sont chères, afin de nous les accorder. C'est pourquoi notre Seigneur nous fait dire dans le Pater : *Que votre volonté soit faite.* Certainement la volonté de Dieu s'accomplit toujours ; mais par cette demande nous obtenons qu'elle soit faite parfaitement sur la terre, nous mettons nos cœurs et nos volontés en union avec tous les vouloirs divins.

Quant au bon saint Joseph qui est l'objet de la fête d'aujourd'hui, je vous signalerai seulement deux ou trois choses dans lesquelles nous devons nous efforcer de l'imiter : sa simplicité, son obéissance, et enfin la plénitude de son amour. Il n'aimait que Jésus et Marie, tout en lui était borné entre Jésus et Marie. Jésus et Marie étaient toute sa vie, tout son amour, toute sa conversation, tout son entretien. C'est là notre modèle.

Il n'y a rien d'extraordinaire dans la vie de saint Joseph. Il fait simplement tout ce que Dieu lui ordonne. Il observe simplement la loi de Dieu, il devient simplement le plus grand des saints après la Sainte Vierge, parce qu'il n'a que Jésus et Marie en vue et ne vit que pour eux. Lorsque, comme chef de la sainte Famille, il doit leur commander, il ne suit pas sa volonté, mais celle de Dieu, l'accomplissant simplement, absolument, sans *car*, sans *si*, sans *mais*, ni *oui* ni *non*.

Voilà comment toutes nous pouvons être : faisant toujours ce que Dieu veut, comme il le veut, parce qu'il le veut ; accomplissant à la lettre ses moindres désirs, marchant droit et simplement devant

Dieu, ne vivant que pour Jésus et Marie et trouvant là le principe de notre vie, notre fin, notre repos, le motif de nos plus petites comme de nos plus grandes actions.

C'est dans cette simplicité qui exclut tous les raisonnements, toutes les objections, que consiste l'obéissance absolue qui, dès qu'elle voit la volonté de Dieu connue ou manifestée, se met à l'accomplir. C'est à cela que se rapporte cette parole des psaumes : *Dès qu'elle a entendu ma voix, elle a obéi*¹³⁶.

On peut dire que c'était la devise de saint Joseph : au milieu de la nuit il se lève sans objection, sans réclamation, pour faire la volonté de Dieu. De même une religieuse parfaitement obéissante ne met pas d'intervalle entre l'appel de Dieu et la pratique, entre le commandement et son accomplissement. Elle ne fait ni observation ni réplique.

Saint Joseph était déjà comme cela, avant que la Sainte Vierge lui soit donnée. L'Évangile nous dit que c'était un homme droit, juste, pieux, obéissant. C'est pourquoi Dieu l'a choisi pour être l'époux de la très Sainte Vierge, ce qui a été sa grande récompense et aussi sa grande sanctification.

Pour nous, dès notre enfance, dès nos premières années, Jésus et Marie nous ont été donnés. Cherchons en eux tout notre amour, toute notre vie, toute notre conversation. Qu'ils soient notre principal entretien, et alors toute autre vue, toute recherche de nous-mêmes tombera.

Voilà la bonne dévotion que nous devons avoir pour saint Joseph. Certainement, puisqu'il était le pourvoyeur de la sainte Famille, nous pouvons lui demander tout ce dont nous avons besoin ; mais c'est là une intention secondaire. Mettons notre vraie dévotion à imiter sa fidélité à la loi, sa promptitude dans l'obéissance, la simplicité de son amour, et alors il nous regardera comme des âmes qui l'honorent de la façon dont il veut être honoré.

136. Ps 17, 45.

3 mai 1874

TRAVAILLER À SA PERFECTION

Mes chères filles,

Dans toutes les retraites que vous faites, dans tous les livres que vous lisez, toutes les fois qu'il est question de la sanctification, la première chose que l'on examine, c'est le sentiment que l'on a de la perfection de l'amour.

Vous savez que l'état religieux est un état de perfection, que le but principal de notre vie est d'acquérir la perfection de l'amour. Je n'insiste pas là-dessus. C'est une vérité que vous connaissez toutes, dont on vous a souvent parlé et dont on vous parlera encore. Mais il faut en conclure qu'il est souvent bon de s'adresser ces deux questions. La première est celle-ci : est-ce que je travaille à ma perfection ? La seconde : comment est-ce que j'y travaille ? Il me semble que, si ce motif était aussi habituel, aussi présent qu'il devrait l'être, puisque les théologiens définissent notre état : l'état où l'on travaille à sa perfection, l'état où l'on a la perfection de l'amour pour but, l'état où l'on tend à une union aussi parfaite et aussi entière que possible avec Dieu, l'état où l'on est tenu d'être parfait, puisque notre Seigneur a dit : *Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres... puis viens, suis-moi*¹³⁷ – si, dis-je, telles étaient nos pensées habituelles, beaucoup de choses seraient jugées par nous à un tout autre point de vue.

137. Mt 19, 21.

Ainsi faut-il se dire souvent : « Le but, le fondement de ma vie, c'est la perfection de l'amour. C'est la raison principale qui m'a amenée à l'état religieux. » Si saint Paul disait aux premiers chrétiens : *La volonté de Dieu, c'est votre sanctification*¹³⁸, on peut affirmer que, pour une religieuse, la volonté de Dieu, c'est qu'elle travaille à sa perfection.

Mais à cette vérité correspond une autre vérité, qu'il ne faut jamais séparer de la première. Voyez-vous, nous sommes tous pécheurs ; nous avons tous péché en Adam. Vous savez cela. Il est inutile que j'insiste longtemps là-dessus. C'est aussi clair que ce fait que nous mourrons un jour. Il en résulte l'impossibilité de travailler à sa perfection sinon par la mortification habituelle de la vie. Il faut mortifier les inclinations naturelles et mauvaises qui nous viennent d'Adam, pour nous revêtir des inclinations saintes, parfaites, que nous communique la grâce et qui nous viennent de notre Seigneur Jésus-Christ. Pour nous revêtir de l'homme nouveau, créé dans la justice et dans la sainteté, il faut nous dépouiller du vieil homme. C'est là une de ces vérités fondamentales qui jettent leur lumière sur toute la vie.

Je vous engage à regarder si votre vie habituelle est une mort constante à la nature, à ses inclinations, à ses mouvements propres ; une mort aux désirs de la chair – car il ne faut pas oublier que nous la portons toujours en nous – une mort aux désirs de l'esprit, de l'amour-propre, aux affections trop naturelles du cœur ; à examiner enfin si vous portez en vous la mortification de notre Seigneur Jésus-Christ, *afin que sa vie se manifeste dans votre existence mortelle*¹³⁹. Voilà le chemin de la perfection.

On cherche souvent midi à quatorze heures. On rêve de choses très belles, très multipliées, très relevées, mais où ne se trouve pas, hélas ! la perfection. Je vous demande un peu si ces bonnes gens qui ont passé leur vie à garder leurs troupeaux et qui sont arrivés par la prière, qui est le moyen, et par l'amour de Dieu, qui est la fin (mais qu'on doit toujours travailler à développer dans l'âme), à soumettre la nature à la grâce, à haïr, à mépriser cette nature corrompue,

138. *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* 1 Th 4, 3.

139. 2 Co 4, 11.

comme nous l'enseigne l'Évangile, pour vivre entièrement à la grâce, à l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ ; – je vous demande un peu si ces bonnes gens-là, à la suite de leurs troupeaux, dans leurs villages, – comme sainte Germaine qui certainement n'avait pas lu beaucoup de traités spirituels, ni eu beaucoup de directeurs, – ne sont pas arrivés à être des saints, à acquérir la perfection la plus vraie qui consiste dans la connaissance de Dieu, dans l'union à Dieu, qui est tout ce que nous pouvons désirer, tout ce à quoi nous pouvons aspirer.

J'ai souvent remarqué que chez les Franciscains il y a une foule de frères convers canonisés. Pourtant dans cet Ordre les frères convers mènent la vie la plus humble, la plus soumise, la plus pauvre, la plus employée aux rudes travaux qu'on puisse imaginer. Ils vont quêter de porte en porte, de village en village, et c'est au milieu de ces occupations qu'ils arrivent à la perfection. J'ai vu entre autres à Rome le corps d'un de ces frères capucins, mort à peu près depuis deux cents ans, qui se conserve frais, superbe et vermeil. Je ne me rappelle plus son nom pour le moment, mais nous en célébrons la fête.

Ces religieux sont arrivés à la sainteté tout simplement, parce qu'ils ont sacrifié la nature à la grâce, parce qu'ils ont fait vivre la grâce en eux par la mortification, parce qu'ils ont été des hommes de prière et de mortification. Ce *double esprit* suivant quelques théologiens, qu'Élisée demandait à Élie¹⁴⁰. C'est une grande question parmi les saints Pères, dans leurs dissertations sur les saintes Écritures, de savoir quel est ce *double esprit*. Est-ce l'esprit de prophétie ? Est-ce le don de faire des miracles ? Mais l'opinion des saints est plutôt que c'est l'esprit de prière et de mortification. Donc cela suffit, et, si nous avons ce double esprit, nous pourrions arriver au ciel, sans prophétiser ni faire des miracles.

Vous savez, mes sœurs, que je vous détourne de toutes mes forces des mortifications extraordinaires. Je ne permets pas les fréquentes disciplines, les jeûnes, les retranchements de la nourriture (entendons-nous, je ne parle pas de ces petites privations que vous

140. Cf. 2 R 2, 9.

pouvez vous imposer dans vos repas), tout ce qui sort de la manière de vivre commune et générale. Ce n'est pas là ce que le bon Dieu nous demande, et cela peut très bien s'associer avec une grande immortification intérieure.

La vraie mortification, c'est celle qui nous fait manger tous les jours ce qui nous est présenté, que cela plaise ou non, qui nous fait supporter ce qui contrarie les sentiments naturels. La vie commune, la vie de règle, cette mortification de tous les jours, de tous les instants, qui nous rend indifférentes aux choses du monde, nous en détache, nous empêche de nous arrêter à ce qui nous plaît et nous fait accepter ce qui nous déplaît, ne va pas du tout à détruire la santé. Elle est tout à fait aimable, tout à fait gracieuse, tout à fait facile. C'est cette mortification que notre Seigneur lui-même enseignait à sainte Catherine de Gênes. Elle n'a jamais tué personne, mais elle tue la nature humaine de la manière la plus complète.

Il n'y a pas matière à se faire illusion. On dit quelquefois : « Si je pouvais me donner cent coups de discipline... me lever à minuit... me passer de mon repas du matin, cela irait tout seul ! » Ne le croyez pas, mes filles, je connais des personnes qui l'ont fait et qui n'étaient pas des âmes de prière. La mortification habituelle, au contraire, qui nous fait renoncer à tout et qui nous détache de nous-mêmes, a l'union à Dieu comme conséquence et comme terme nécessaire.

Je crois donc qu'il serait bon de chercher souvent dans nos oraisons quel est le but de notre vie et de nous poser cette question à l'exemple de saint Bernard : *Pourquoi es-tu venue ici ?* Vous êtes venues ici pour travailler à votre perfection, pour aimer Dieu par-dessus toutes choses, pour acquérir le plus grand amour possible. Comme dans l'amour de Dieu il y a des degrés infinis, vous ne devez jamais vous trouver satisfaites de celui où vous êtes, mais, le trouvant petit et faible, prendre des ailes pour monter à un degré plus élevé. Embrassez votre cœur, comme sainte Thérèse, par des actes fréquents d'amour de Dieu. Que la charité vous détache de tout ce qui tient à vous, pour vous faire aimer Dieu par-dessus toutes choses, pour vous faire aimer Dieu ardemment,

parfaitement, pour vous mettre dans une correspondance très grande à notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais cela ne se peut que dans la mesure où l'on se quitte soi-même pour s'attacher à Jésus-Christ. Vous voyez que, comme le dit encore sainte Thérèse, l'humilité et la mortification sont de tous les degrés de l'amour. Il faut en faire notre pain quotidien. Si vous le faites, vous obtiendrez beaucoup de grâces. Vous aurez une grande joie, parce que la seule vraie joie consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses, à l'aimer de l'amour que lui-même se plaît à développer dans nos cœurs.

C'est là la vraie joie, la joie des joies que le monde ne connaît point, parce qu'il ne sait point aimer Dieu et qu'il n'aspire qu'à faire son salut. C'est déjà quelque chose assurément, mais pour nous, religieuses, cela ne suffit pas. Nous devons tendre à la perfection de l'amour. Nous devons aspirer à aimer Dieu parfaitement, à imiter parfaitement notre Seigneur Jésus-Christ tous les jours, à tous les instants de notre vie, à nous quitter parfaitement et à planer au-dessus de toutes les préoccupations, de toutes les peines, par ce désir ardent de la perfection de l'amour avec lequel nous nous acquitterons de nos emplois et des occupations de la vie.



7 juin 1874

LA CONFIANCE EN DIEU

Mes chères filles,

Pendant ce dernier voyage¹⁴¹ plusieurs pensées me sont venues, et je tiens à vous les communiquer.

Ce que je sens le plus nécessaire dans la visite des maisons, c'est de se bien convaincre pratiquement (car au fond vous en êtes toutes convaincues), que toutes nos œuvres sont les œuvres de Dieu, et qu'il faut les faire par conséquent, non pas comme si c'était nous qui les faisons, mais comme si c'était Dieu lui-même qui les faisait, avec une grande confiance en celui qui les fait.

On touche du doigt, on peut voir partout comment Dieu prend soin des choses là où on les lui confie davantage. Là où l'on cherche surtout sa gloire, son honneur et la perfection religieuse, le bon Dieu prend soin du reste. S'il n'envoie pas plus que le nécessaire, au moins donne-t-il toujours ce dont on a strictement besoin dans toute espèce de choses et dans tous les ordres ; qu'il s'agisse de l'ordre temporel, qu'il s'agisse de l'ordre spirituel, qu'il s'agisse de la communauté, il ne laisse manquer de rien.

Il faut donc se former et s'exhorter beaucoup à faire tout en union avec notre Seigneur, sous l'action de notre Seigneur, à bien faire ce qu'il veut de nous, dans la place où nous sommes, et à rejeter toute autre sollicitude.

141. Londres et Richmond, mai 1874.

Ce mot de sollicitude me rappelle pourtant la parole de saint Paul : *Que celui qui est en charge ait de la sollicitude*¹⁴². Ceux qui sont à la tête, une supérieure par exemple, doit donc avoir de la sollicitude ? Oui, dirai-je, une sollicitude continuelle. Son regard doit s'étendre à tout ce qui se fait dans la maison, à toute espèce de choses de l'intérieur et de l'extérieur, au service du bon Dieu, aux cérémonies de la chapelle et de l'Office, au service des âmes, au soin et au service des intelligences, dans la surveillance du pensionnat, dans l'enseignement que l'on donne aux enfants, même au service matériel de la maison, afin que partout règnent l'économie, la bonne administration.

Mais je vous prie de remarquer qu'il y a deux espèces de sollicitude : l'une est un soin constant, une préoccupation continuelle, mais paisible, en vue de Dieu, et celle-là est bonne. L'autre est une inquiétude fiévreuse, une préoccupation anxieuse, et celle-là, les enfants de Dieu ne doivent pas la connaître. C'est dans la quiétude, dans la paix, dans la dépendance de Dieu qu'il faut faire tout ce que l'on fait. Mettons du soin dans nos œuvres en vue du Maître que nous servons, mais souvenons-nous que nous ne sommes que les ouvriers de la vigne. Lui est le vigneron. Faisons ce que nous pouvons, faisons ce que Dieu veut avec une grande vigilance, une grande attention, et il fera le reste.

S'il en est ainsi des supérieures, nous n'avons qu'à transporter cela dans les autres emplois. Que la maîtresse du pensionnat, l'économe, que la maîtresse de classe, la maîtresse de leçons, que celle qui a la lingerie, la dépense, fasse bien ce qu'elle fait, et qu'elle n'étende pas au-delà ses préoccupations, ses inquiétudes. Elle n'en a pas la charge. Qu'elle fasse ce qu'elle fait en vue de Dieu seul, pour lui seul, pour lui plaire, et ainsi elle gardera la paix et la tranquillité de l'âme.

Cette recommandation est si élémentaire qu'il paraît inutile de la faire, et pourtant je la crois très utile. Si nous bannissons toute inquiétude temporelle, si nous servions Dieu avec beaucoup de soin, de vigilance, mais en même temps avec une grande liberté

142. Rm 12, 8.

d'esprit, nous appuyant sur notre Seigneur, mettant en lui toute notre confiance, nous ferions mieux l'oraison, nous nous tiendrions davantage en présence de Dieu. Sentant toujours le besoin de son aide et de sa protection, nous attendrions tout de sa Providence, nous ferions toutes choses en union avec lui, et enfin nous serions plus aimables les unes aux autres.

Tous les petits troubles, toutes les petites volontés, toutes les petites inquiétudes, toutes les petites inquiétudes disparaîtraient avec cette grande confiance, cette grande union, cette grande fidélité à Dieu. Ce serait ainsi retrancher ce qui est la source de beaucoup de difficultés dans la vie commune. Notre emploi cesserait d'être à charge à ceux qui n'en ont pas la charge. Comme tout irait mieux, si nous faisions ainsi !

La seconde chose que je veux vous recommander, c'est l'économie de paroles. Il me semble que, de toutes les économies, c'est la plus nécessaire dans une maison : moins on parle, excepté à la récréation, et mieux cela vaut. Je vous engage à examiner au pied du saint Sacrement la quantité plus ou moins grande de paroles inutiles que vous dites chaque jour, à propos de votre emploi. Cherchez ce que vous pouvez faire pour les retrancher, et vous verrez alors comme vous deviendrez des personnes douces, tranquilles ; comme dans la communauté, tout sera bien ordonné, réglé, paisible.

Enfin de tout cela il nous faut tirer le motif d'une grande action de grâces envers notre Seigneur, si bon pour nous, toujours prêt à nous aider, qui voudrait nous établir dans un état tranquille, uni à lui, si nous ne mettions pas nos imperfections entre lui et nous. Tout ce que nous avons de difficultés en ce monde ne vient pas de notre Seigneur, mais de notre nature, du mal qui est en nous, des tentations, des imperfections des autres ou de nos propres imperfections. Il faut supporter ces choses avec patience et tendre à les diminuer, en nous tenant dans l'union à notre Seigneur, dans l'ordre et la dépendance de notre Seigneur, dans le silence auprès de lui.

Alors, mes chères filles, nous trouverons cette paix qu'il a tant promise, qu'il a tant annoncée, qu'il a tant offerte aux hommes. *Pax*

*vobis. Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix*¹⁴³. *Paix sur la terre aux hommes qu'il aime*¹⁴⁴. Nous trouverons la paix partout, mais surtout dans l'oraison, par cette fidélité, cette union intime et généreuse qui fait que, comptant sur lui, nous ne nous inquiéterons jamais de tout ce que nous pourrions avoir à faire ou à souffrir par son ordre.



143. Jn 14, 27.

144. Lc 2, 14.

14 juin 1874

ÉTUDE DU SAINT ÉVANGILE

Mes chères filles,

Nous commençons une longue saison de l'année qui n'a pas de fêtes particulières. Nous y rencontrerons certainement les fêtes de la Sainte Vierge et des saints, mais pas de grande fête de notre Seigneur. Par les évangiles des dimanches, l'Église nous propose surtout de suivre la vie publique de notre Seigneur et d'écouter les leçons qu'il a données aux hommes pendant les trois années de son ministère. Il faut donc regarder cette partie de l'année comme spécialement consacrée à étudier le saint Évangile.

Certainement nous étudions l'Évangile, quand nous suivons les divers mystères de notre Seigneur : l'Incarnation, la Nativité, la Passion, enfin la Résurrection et les autres mystères glorieux dont nous venons d'avoir les fêtes dernièrement. Mais, dans les évangiles des dimanches qui suivent la Pentecôte, l'Église met sous nos yeux une suite de paraboles qui sont comme autant d'enseignements, de leçons évangéliques, pour que nous prenions l'esprit de l'Évangile.

Il est bien important de s'en pénétrer car, voyez-vous, mes sœurs, on peut étudier toute la vie une foule de sujets pieux, et ne pas avoir l'esprit de l'Évangile. Ce qu'il importe avant tout, c'est donc de mettre au-dedans de soi une manière de juger, de faire, de sentir, de vouloir, conforme à notre Seigneur Jésus-Christ et qui ait quelque rapport avec ce qu'il a fait, ce qu'il a senti et ce qu'il a voulu pendant sa vie mortelle, ou bien encore avec ce qu'il serait, ferait, sentirait ou voudrait, s'il était à notre place.

Voilà ce que j'appelle prendre l'esprit de l'Évangile, c'est-à-dire que l'Évangile devienne la règle et la loi de nos jugements, de nos pensées et de nos sentiments vis-à-vis de Dieu, des créatures, de nos sœurs, des enfants, vis-à-vis des souffrances, des humiliations, de l'obéissance, vis-à-vis de nos emplois et des divers événements de cette vie qu'il nous faut toujours juger dans les pensées de l'Évangile, nous demandant ce que notre Seigneur ferait ou dirait à notre place.

Vous me direz : « C'est la perfection ! », mais nous tendons à la perfection, et je tiens à vous recommander par-dessus tout l'étude pratique de l'Évangile, car il y a à ce sujet bien des illusions. On a sur la perfection des idées à soi. Saint François de Sales dit qu'elle est une statue qu'on habille comme celle que Michol mit dans le lit de David¹⁴⁵. En effet chacune se fait une perfection à soi et l'habille à sa façon. Nous ne nous en apercevons pas. Cela pourtant crève les yeux des autres, et ceux qui vivent avec nous disent : « Quel dommage que sa perfection soit habillée comme cela ! » Si nous voulons la bien habiller, habillons-la du saint Évangile, de l'esprit de notre Seigneur Jésus-Christ. Pour arriver à cela nous avons deux études à faire.

Examiner d'abord combien peu il y a du moi dans tout ce qui vient de l'Évangile, et considérer l'étendue du détachement de soi-même sous toutes les formes, dans tous les temps que demande l'esprit de l'Évangile : détachement de soi-même dans son amour-propre, dans sa volonté propre. Détachement dans ses manières de voir, dans ses jugements propres. Détachement dans ce qu'on croit juste.

Nous agitions souvent la question de la justice ; mais nous ne devons la consulter que par rapport aux autres. Si nous l'invoquons pour réclamer quelque chose pour nous, c'est un renversement. Ce n'est pas là ce que notre Seigneur nous a appris à demander. Vous ne verrez nulle part dans l'Évangile que nous devions demander à être traités avec justice. Notre Seigneur au contraire nous dit : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites-vous : nous ne sommes que des serviteurs ; nous n'avons fait que notre devoir*¹⁴⁶.

145. 1 S 19, 13.

146. Lc 17, 10.

La seconde chose que nous devons étudier dans l'Évangile par rapport à nous-mêmes, c'est l'étendue de l'adoration envers Dieu, de la pureté d'intention envers Dieu, de manière à ce que toutes les choses que nous faisons soient rapportées à cette adoration en esprit et en vérité. Notre Seigneur est venu sur la terre, dit un saint, pour renverser toutes les idoles que le cœur de l'homme s'était créées et pour détruire toutes nos erreurs. Comme il le dit lui-même à la Samaritaine : Je suis venu pour abolir le culte tout extérieur et charnel et former à mon Père *des adorateurs en esprit et en vérité*¹⁴⁷.

Cette adoration en esprit et en vérité peut s'exercer dans toutes les choses dont je viens de vous parler. C'est de la soumission parfaite à la volonté de Dieu, de l'adoration entière de la volonté de Dieu, que sortent tous les biens. L'esprit d'adoration fait donc que nous acceptons toutes les conditions qui nous sont faites dans la vie et que nous en profitons. Vis-à-vis de toutes les dispositions de la Providence à notre égard nous disons : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*¹⁴⁸, de façon à louer Dieu, à le glorifier, à l'aimer, à le bénir et à entrer enfin dans tous les sentiments de cette hymne angélique.

La pureté d'intention fait que nous voyons Dieu comme le but suprême de notre vie, et que nous lui rapportons toutes nos actions pour l'adorer, le glorifier, le servir. Il reste peu de place alors pour nos satisfactions personnelles, pour nous arrêter à ceci ou à cela : nous n'avons que Dieu en vue. Tous nos troubles, toutes nos peines, toutes nos difficultés viennent de ce que, moi comme vous et toutes tant que nous sommes, nous rapportons quelque chose à nous-mêmes, nous sommes brisées parce que quelque chose de nous ne va pas.

Vous me direz : « Mais Dieu ne demande pas que nous ne sentions pas ces divers mouvements de la nature ! » C'est vrai, mais il veut que, par un grand amour de notre Seigneur et dans un esprit d'adoration, de générosité, d'abnégation, nous arrivions à tout rapporter à lui, jusqu'à lui immoler notre propre vie, c'est-à-dire ce

147. Jn 4, 23.

148. *Gloria in excelsis Deo*. Lc 2, 14.

que nous avons de plus cher, comme Abraham était prêt à immoler son fils Isaac sur la montagne de Moriah¹⁴⁹.

Si l'Évangile était étudié de cette façon, il produirait dans l'âme des fruits intérieurs très profonds, très saints, purifiant l'âme, la simplifiant, la mettant dans la disposition de louer Dieu, de l'adorer, de le bénir. Et il faut que Dieu trouve sur la terre des âmes qui disent toujours : *Gloire à Dieu, nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons, nous vous rendons grâce* ! puisqu'il y en a tant d'autres qui disent : « Pourquoi les choses sont-elles comme cela ? Si elles étaient autrement... si cela pouvait être ainsi... », et mille autres objections que nous entendons faire et que même nous faisons quelquefois.

Comme filles de l'Assomption, retournons à ce beau *Gloire à Dieu*. Soyons de ces âmes *de bonne volonté* à qui Dieu promet *sa paix sur la terre*, de ces âmes qui tournent tout en louange, en amour, en adoration, en action de grâces.

Ce qui nous sépare de Dieu, ce ne sont pas les années, ce sont nos imperfections ; car, si nous sortons de ce monde avec des imperfections, combien serons-nous peut-être d'années sans voir Dieu ? Dans le purgatoire nous ne serons pas mieux que sur la terre, beaucoup plus mal même, disent les saints. Si, au contraire, nous sommes, ici-bas, unis à Dieu par l'amour et par la volonté, si déjà, en ce monde, nous sommes des anges adoreurs, quand bien même notre vie durerait un peu plus longtemps, elle nous conduira sûrement jusqu'au trône de Dieu pour l'adorer, l'aimer, le bénir, pour être unis à lui et faire éternellement sa volonté.



149. Gn 22.

21 juin 1874

NE PARLER DE SOI NI EN BIEN NI EN MAL

Mes chères filles,

Je voudrais attirer votre attention sur une pratique de perfection que tout le monde peut embrasser et qui indique que déjà on a travaillé sur soi-même : c'est de peu ou de ne point parler de soi. Saint François de Sales insiste sur ce point. Il dit : *Ou on en parle en bien, et c'est vanité ; ou on en parle en mal, et c'est ostentation, recherche de soi et humilité plus apparente que réelle.* En général plus on retranche le *je* et le *moi* de ses discours, plus il y a de perfection dans l'âme.

Au point de vue de l'amabilité, c'est le moyen le plus court de l'atteindre. On se demande quelquefois quels sont les discours ennuyeux ? Ce sont ceux dans lesquels on parle de soi, où l'on raconte ce que l'on a fait, ce que l'on a dit, ce que l'on a pensé, les choses où l'on a réussi. C'est très peu intéressant en général pour le prochain, et il faut éviter d'être ennuyeux, comme on évite les autres défauts extérieurs : la saleté, la malpropreté, le désordre. Mais cette considération est petite et ce n'est pas en vue de cela qu'il faut agir. La grande considération à laquelle vous devez vous arrêter pour éviter de parler de vous, c'est de voir combien cette habitude entretient et développe l'amour-propre¹⁵⁰.

Vous avez pu remarquer que, dans les retraites, après avoir posé les grands principes : que nous sommes de Dieu, que tout ce que nous faisons doit se rapporter à Dieu, que nous devons servir Dieu

150. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

en toutes choses, on arrive au milieu de la retraite, après avoir montré toutes les vertus à pratiquer, à se demander quel est l'obstacle que nous trouvons en nous. Il faut bien se dire ou s'entendre dire qu'au fond l'obstacle principal, c'est l'amour-propre.

Or rien ne contribue davantage à faire mourir l'amour-propre que de ne pas parler de soi ou d'en parler fort peu, de ne pas se produire, d'ôter ces : « *Moi*, je dis ceci. *Moi*, je fais cela. *Moi*, j'ai fait telle et telle chose », parce que tout cela développe l'amour-propre. Si on veille un peu sur ses paroles, on sent bien vite l'inclination que l'on a à dire « qu'on a eu raison, qu'on avait bien prévu, qu'on savait cela, qu'on a évité ceci », enfin toutes les belles choses qu'on a faites, dites ou pensées, et dans lesquelles on croit avoir montré beaucoup de sagacité et de prudence.

Voilà en effet le grand sujet de conversation des gens du monde. Pour vous, mes sœurs, si vous voulez vraiment avancer, si vous voulez devenir des saintes, prenez cette pratique que je vous indique. En général nous ne sommes pas fortes, nous ne pouvons pas faire de grandes austérités, nous n'avons pas souvent l'occasion de faire de grands actes d'abnégation. Mais il est tout à fait à la portée de tout le monde de ne pas parler de soi, et nous ne serons ni plus ni moins malades, quand nous aurons retranché le *je* et le *moi* et l'histoire de ce que ce *je* et ce *moi* a fait, a dit, a pensé de sa sagacité, de sa prudence, de ses lumières.

Quant aux personnes qui disent du mal d'elles-mêmes plutôt que de n'en point parler, cela est plus rare. Et pourtant, il en est qui ont un si grand besoin de se répandre en paroles qu'elles aiment mieux dire du mal d'elles que de n'en point parler. Saint François de Sales est d'avis que l'on peut faire des imperfections en disant du mal de soi, et il n'estime ni ne conseille ce genre d'humilité. Il croit que le silence est préférable.

Cela ne veut pas dire que dans une circonstance fortuite on ne puisse se donner tort. Au contraire, cela est fort édifiant. Il me vient en pensée une de nos sœurs, dont je puis parler avec d'autant plus de liberté qu'elle n'est pas ici. Quand on lui demande pourquoi telle chose n'a pas été faite comme il convenait, sa première parole est de s'accuser, de dire : « Je suis une maladroite. Je fais tout de

travers. » Et, je le répète, cela est très édifiant, parce que cela est sincère. Ce ne sont pas de ces longs discours où l'on s'étend sur ses misères, où l'on dit : « Je suis une misérable », et qui au fond ne sont qu'un amour-propre caché.

En résumé, il est toujours plus parfait de ne pas parler de soi, mais cela est si rare que je vous cite l'exemple de cette sœur. Je suis loin de penser, remarquez-le bien, qu'elle soit la seule. Si je cherchais, j'en trouverais d'autres qui parlent rarement d'elles et jamais en termes louangeurs, qui évitent de faire un récit où elles figurent, mais je crois que pour toutes il y a à faire un travail, un progrès, un effort, sur lequel on pourrait s'examiner tous les jours de la vie. On verrait que la plénitude de soi se traduit en paroles, et qu'en détruisant cette espèce de besoin qu'on a de tourner autour de soi on augmente la place de Dieu. Toutes les fois qu'on ôte du *moi* on fait de la place au bon Dieu.

Certainement le détachement des créatures élargit la capacité de notre âme pour posséder Dieu ; mais, de toutes les créatures, celle qui reste le plus avec nous-mêmes, c'est *nous-mêmes*. Bossuet exprime cela magnifiquement dans son sermon à M^{me} de la Vallière¹⁵¹. Après de grands sacrifices, dit-il, après avoir tout quitté, on retombe sur soi-même, et le grand travail de la perfection religieuse consiste à se dépouiller de soi.

Voilà déjà longtemps, mes sœurs, que nous travaillons à acquérir la perfection religieuse. Cherchons dans quelle mesure nous nous sommes dépouillées de nous-mêmes. Nous le pouvons connaître par un sincère examen, nous rendant compte de la mesure dans laquelle nous avons besoin de parler de nous et où nous le faisons, de la mesure dans laquelle nous abandonnons absolument, sans aucune inquiétude, sans aucune sollicitude, l'estime qu'on fera de nous, les pensées qu'on en aura. Abandonnons donc à Dieu, mes chères filles, le soin de nous-mêmes. Évitions de parler de nous, de penser à nous, mais parlons de choses bonnes, du bon Dieu, de son service, des choses générales qui étant moins personnelles sont plus intéressantes pour les autres et meilleures aussi pour porter les autres à Dieu.

151. Bossuet a prêché au Carmel, devant la Reine, le sermon de profession de M^{me} de La Vallière, le 4 juin 1675.

5 juillet 1874

L'ESPRIT DE SACRIFICE

Mes chères filles,

Je veux vous rappeler, à propos de la fête que nous célébrons aujourd'hui¹⁵², quelle est la signification de ces fêtes, si souvent renouvelées, de la Passion et du Précieux Sang de notre Seigneur Jésus-Christ, pour nous qui devons mettre comme base de notre vie l'esprit de sacrifice.

L'esprit de sacrifice est l'esprit essentiel de la vie religieuse. S'il ne s'écartait jamais de nous, l'on pourrait dire que nous aurions dans la perfection le guide le plus sûr et l'appui le plus ferme pour pratiquer toutes les vertus.

Je vous engage à faire souvent là-dessus un examen très sérieux. Il arrive qu'on peut être religieuse, observer ses règles, s'acquitter exactement de ses devoirs, et cependant n'être pas remplie et animée de l'esprit de sacrifice. Quand nous pensons que notre Seigneur nous a donné tout son sang qu'il l'a versé jusqu'à la dernière goutte par amour pour nous, regardons si, en retour, nous lui donnons tout par amour.

Il est un sacrifice qui semble facile à faire en un sens, car, s'il nous touche intimement, il ne donne pas la mort. Nous le trouvons cependant très difficile, parce qu'il se rencontre toujours, parce qu'il se présente à chaque instant : et ce sacrifice, c'est celui de notre amour-propre, partout et sous toutes ses formes.

152. Fête du Précieux Sang.

Sainte Thérèse se demandait ce que viennent faire en Religion certaines personnes qui veulent y conserver de petits points d'honneur. On pourrait se demander de même ce que viennent faire en Religion les personnes qui veulent toujours avoir raison, ou du moins qui gardent encore quelque chose du besoin d'être estimées, du besoin de dire : « Je l'avais bien vu... Je l'avais bien dit... J'ai bien fait », du besoin de s'excuser, quand on trouve qu'elles ont tort.

Cherchons vis-à-vis de notre Seigneur – qui nous a donné tout son sang avec tant d'amour, qui nous a sacrifié tout son honneur puisqu'il s'est ravalé au dernier rang, qui n'a trouvé que le silence pour toute réponse aux accusations de ses ennemis – cherchons à la lumière de ces exemples de notre divin Sauveur jusqu'à quel point l'amour-propre est établi dans nos âmes, et si nous ne le trouvons pas au fond de quelques-uns de nos désirs, de quelques-unes de nos volontés. Demandons-nous si, dans certains arrangements, dans certaines tendances, dans certaines conduites, nous n'agissons pas sous l'influence de cet amour-propre.

Je ne dis pas qu'il soit en nous tout à fait grossier – pourtant quelquefois nos voisins le voient gros comme notre tête – mais il y est : et dès lors il faut le combattre, le détruire, parce que l'amour de Jésus-Christ ne vit en nous qu'aux dépens de l'amour de nous-mêmes.

Le but principal de l'état religieux est d'aimer notre Seigneur d'une charité parfaite, de tendre tous les jours à augmenter l'intensité de cette charité, en un mot d'acquérir tous les degrés d'amour dont nous sommes capables. Le grand obstacle dans notre cœur à cet amour de Dieu, c'est celui que nous avons pour nous-mêmes. C'est notre égoïsme et notre amour-propre. Depuis notre enfance ils se sont retranchés et fortifiés comme dans une citadelle. L'amour de Dieu, en progressant dans notre âme, doit se rendre maître de cette citadelle.

Tâchons de connaître les diverses formes que l'amour-propre prend en nous, pour le chasser du dehors et du dedans. C'est ce travail qui nous fait verser le sang de notre esprit, de notre

jugement, de notre cœur, d'une manière aussi sensible que s'il s'agissait du sang de nos veines.

C'est une chose très fréquente de trouver des personnes qui aiment mieux prendre la discipline jusqu'au sang que s'humilier, qui consentent plus facilement à se laisser faire une opération, à souffrir d'une manière très intense qu'à être comptées pour rien, à être anéanties ; mais notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le juge de toutes choses, ne se laisse pas tromper par les apparences du dehors.

Il importe peu que l'on dise de vous : « C'est une grande âme, elle a du courage, de la force pour souffrir. » Ce qu'il faut, c'est que notre Seigneur, regardant au fond de votre âme, la trouve bien pure, qu'il voie qu'elle ne cherche que lui, qu'elle l'aime uniquement, qu'elle lui donne tout ce qu'elle peut, qu'elle fait tous les petits sacrifices qui se présentent et qu'elle est d'autant plus fidèle que ces sacrifices s'accomplissent entre Dieu et elle, sans que les créatures les aperçoivent.

Demandons cette grâce à notre Seigneur, en honorant les effusions de son précieux sang. Ayons une grande dévotion à ce sang divin, pour nous en couvrir souvent, pour y recourir sans cesse. C'est de ce sang que sortent la force et la puissance de tous les sacrements. Il nous purifie dans le baptême et dans la pénitence. Il est notre breuvage et notre soutien dans l'Eucharistie.

C'est le gage de notre salut, le prix de notre rédemption, la marque de l'amour immense que notre Seigneur nous a porté. Enfin, c'est ce que nous valons, et nous pouvons nous estimer grandement, quand nous songeons que nous avons coûté le prix du sang d'un Dieu.

En même temps nous devons comprendre la nécessité absolue d'enrichir notre âme de toutes les beautés, de toutes les vertus que ce sang veut y faire croître dans l'abnégation et l'humilité.



12 juillet 1874

LE ZÈLE POUR NOTRE INSTITUT

Mes chères filles,

Depuis quelque temps on nous demande sans cesse de nouvelles fondations de l'Assomption. La pensée qu'il faut en tirer, c'est celle du vrai zèle que nous devons avoir pour notre Institut. Si c'est la volonté de Dieu et le désir des hommes qu'il se répande, certainement c'est la volonté de Dieu qu'il se sanctifie. On a le zèle de son Institut, quand, dans tout ce que l'on est, dans tout ce que l'on fait, on travaille à établir la sainteté qui est propre à l'Institut.

Je me rappelle avoir quelquefois dit en passant que c'est surtout sur ses paroles qu'il faut veiller. En effet, elles ont une importance absolue sur toute notre vie. Comment communiquons-nous avec le prochain ? Comment nous connaissons-nous les unes les autres, si ce n'est par ce que nous disons ? Parmi nos paroles n'y en a-t-il pas qui aillent à la destruction de quelque bien ? Il faudrait souvent se recueillir au-dedans de soi-même pour tâcher d'arriver à ne proférer que des paroles qui portent à Dieu, à l'estime de nos règles et de notre Institut, soit à la récréation, soit dans les rapports d'emploi, cherchant avant tout ce qui est l'esprit de l'Évangile.

Il faut se persuader que chacune d'entre nous a, dans une certaine mesure, la responsabilité de l'Institut qui est encore à ses commencements. Si chacune était une sainte, si chacune s'appliquait à reproduire dans sa conduite ce que la Règle nous demande de simplicité, d'obéissance, de charité, d'humilité, de zèle pour les âmes, de mortification – non pas des austérités extraordinaires – mais de

mortification généreuse et habituelle des sens et des passions ; si enfin chacune s'étudiait à la pratique de toutes les autres vertus qui nous sont indiquées, ne voyez-vous pas combien notre Institut serait agréable et précieux aux yeux de Dieu, combien il serait utile au monde et quelle force il aurait au-dedans ?

Ce qui préoccupe et ce qui rassure dans une fondation, c'est de la faire reposer sur une personne qui ait l'esprit de Dieu. Mais comprenez quelle tranquillité ce serait si, avec une supérieure, on trouvait trois ou quatre sœurs qui aient l'esprit de Dieu, quel repos pour nous, et quelle bénédiction pour une maison ! L'esprit de Dieu est extrêmement éloigné de notre propre esprit. On doit se mépriser et se compter pour rien. Le bon Dieu ne fait pas ses œuvres par les personnes qui sont quelque chose à leurs propres yeux ; mais il se donne par celles qui se comptent pour rien et sont entièrement dévouées à sa volonté, à sa gloire et au service des âmes.

Tâchons, mes chères filles, de porter cela dans notre vie, dans les œuvres dont nous sommes chargées, et ayons du courage pour retrancher de notre conduite tout ce qui y est opposé. Quand on est sincère avec soi-même, il n'est presque personne qui, rentrant au-dedans de soi, n'y trouve quelque défaut ou quelque inclination contraire à ce que je viens de vous indiquer.

Il ne suffit cependant pas de l'avouer, de le reconnaître : il faut travailler à le faire disparaître. Je parlais, il y a deux ans, à une personne à qui la vanité avait fait commettre de grosses sottises selon moi, et je lui disais : « Ne savez-vous pas que vous avez de la vanité ? – Je le sais », m'a-t-elle répondu et elle en est restée là. Pourquoi, sachant qu'elle avait de la vanité, ne l'a-t-elle pas combattue ? Pourquoi n'a-t-elle pas pris le côté absolument opposé qui est l'humilité ? Chacune de nous, en rentrant au-dedans de soi-même, peut y trouver facilement son défaut dominant et se dire : « Oui, je sais que j'ai ce défaut ; mais pourquoi n'aurais-je pas le courage de le vaincre, de pratiquer en cette occasion les vertus qui lui sont opposées ? »

C'est là ce que nous avons à faire si nous voulons édifier autour de nous. Tandis que, si nous disons : « Oui, je sais que j'ai ce défaut ;

mais je ne puis pas m'en corriger, c'est dans ma nature. Il faut qu'on me prenne comme je suis », nous l'acceptons, nous le laissons s'enraciner dans notre âme, et l'on ne sait pas à quelles chutes, à quelles imperfections un défaut dominant vu et accepté peut entraîner.



25 juillet 1874

COMMENT SANCTIFIER LE REPOS DES VACANCES

Mes chères filles,

Je voulais vous rappeler, au moment d'entrer en vacances, la nécessité de prendre des résolutions pour sanctifier ce temps de repos.

Il ne faut pas se faire illusion : les religieuses qui enseignent ont autant besoin de vacances que les enfants. Il n'y a pas d'état où l'on se dépense plus soi-même, où l'on use plus sa vie qu'on ne le fait dans l'éducation et dans l'enseignement. Voyez, une mère a bien de la peine à suffire à un, deux, trois, quatre enfants, et elle s'épuise dans les soins qu'elle leur donne. Eh bien, nous, nous en avons je ne sais combien auxquelles il faut suffire. Il est vrai que nous nous remplaçons les unes les autres, que les occupations sont partagées entre nous, mais enfin nous avons la sollicitude de l'instruction, la sollicitude de l'éducation, sollicitude qui, à proportion qu'on y met son âme et qu'on veut faire du bien, fatigue et épuise le corps. Il faut donc prendre franchement ses vacances.

Je vais vous donner un conseil qui vous paraîtra peut-être singulier : ne travaillez pas trop pendant ces deux mois. Les jeunes sœurs font quelquefois de grands projets de travail pour les vacances. Elles veulent en profiter pour se développer, elles se proposent de faire telle et telle étude. Non, mes sœurs, reposez-vous. Cela est bon pour votre intelligence, cela est nécessaire surtout pour celles qui ont été employées à l'enseignement pendant le cours de l'année.

Saint Ignace ordonne à ses religieux de prendre des vacances. Or on n'accusera jamais ce saint d'avoir voulu faire de ses religieux des hommes efféminés. Il a voulu au contraire en faire des soldats courageux. Il sortait des rangs d'une armée bien organisée. La prenant pour modèle, il a établi dans son Ordre une discipline admirable, voulant que chacun fût d'un courage à toute épreuve, d'un dévouement parfait, toujours disposé à se détruire, à user sa vie, à se dépenser tout entier pour la défense de la religion et le service de la société. Et cependant saint Ignace constate la nécessité de prendre des vacances.

Je dirai donc à toutes les sœurs, tant à celles qui restent ici qu'à celles qui sont obligées de s'éloigner, – je leur dirai de prendre consciencieusement leurs vacances et de se reposer. Mais entendez bien : qui dit se reposer ne dit pas se relâcher. Du reste, qu'est-ce qui fait la perfection de notre état ? C'est de tout rapporter à l'amour de Dieu, de faire toutes choses pour accomplir la volonté de Dieu, et de se soumettre à cette sainte volonté avec un tendre amour qui fait que nous la préférons à tout.

Qui vous empêche d'avoir une attention plus grande à la présence de Dieu pendant les vacances que pendant le reste de l'année ? Qui vous empêche d'avoir un amour plus ardent pour notre Seigneur, une tendance plus grande à la paix d'autant plus facile à conserver qu'on est plus détaché de soi, plus dépouillé de sa volonté, et puis, qu'ayant moins autour de soi ces petites abeilles qui bourdonnent sans cesse, on peut profiter de cette tranquillité pour se recueillir et écouter intérieurement la parole de Dieu ?

Un directeur expérimenté me disait que tous les serviteurs de l'Évangile, les prêtres, les religieux, les religieuses, ont une grande compensation : c'est qu'ils trouvent très facilement notre Seigneur, quand ils se taisent et rentrent dans la solitude. Comme je lui disais que, s'il en est ainsi, il serait à souhaiter qu'on puisse toujours rester dans la solitude pour ne jamais perdre notre Seigneur, il me répondit : « Ne vous faites pas illusion : ceux qui vivent dans la solitude ont les combats de la solitude à la façon de saint Antoine. » Quand donc vous vous retirez pour vous occuper de notre Seigneur, le bon Dieu vient pour vous consoler et il vous dit,

comme Jésus disait à ses apôtres dans l'Évangile : *Venez à l'écart et reposez-vous un peu*¹⁵³. Si, au contraire, on est toujours dans le repos, dans le silence, dans la solitude, comme il faut mériter pendant cette vie, comme *la vie de l'homme est un combat perpétuel sur la terre*¹⁵⁴, l'épreuve vient sous la forme de tentations diverses, de préoccupations, de difficultés dans la prière. Notre Seigneur se retire, pour qu'on trouve les luttes et les combats de la solitude qui, selon le témoignage de sainte Thérèse, sont plus grands et plus terribles que ceux de la vie active.

Profitez donc du privilège que vous donne votre vie active mêlée de contemplation, puisque, quand vous vous retirez, quand vous rentrez en vous-mêmes, notre Seigneur vient pour vous consoler des peines que vous vous êtes données à son service. Tenez-vous là, contentes, heureuses, confiantes, ne faisant pas grand-chose, puisque ce sont les vacances. Mais, dit saint François de Sales, c'est faire beaucoup que de se tenir en paix auprès de notre Seigneur, c'est bien remplir son temps que d'accomplir la volonté de Dieu. Cette volonté sera dans une chose ou dans une autre : pour telle sœur, elle consistera à se promener tous les jours pendant une heure dans le jardin, à ne s'occuper d'autre chose que de regarder les petits oiseaux, de les écouter chanter, de respirer le grand air. Mais ce sera la volonté de Dieu et, en l'accomplissant, elle trouvera une grande paix.

Quand on s'habitue ainsi à tenir son âme en équilibre, à garder la possession de soi-même, on revient aux enfants sans ennui, sans impatience, sans empressement, surtout sans volonté propre, avec un zèle tout pur, avec un amour tout simple de Dieu et du prochain, avec quelque chose de plus dépouillé de soi, de plus enfant de Dieu, de plus naïf, de plus calme, de plus doux, de plus zélé.

Il ne faut pas croire que la vivacité, le trouble, l'empressement, l'excitation aident au zèle. Ce qui aide au zèle, c'est de chercher notre Seigneur et de lui rapporter tout ce qu'on a à faire. Ainsi nous prendrons des vacances prudentes et tranquilles, parce que nous

153. Mc 6, 31.

154. Jb 7, 1.

nous reposerons ; saintes, parce que nous nous reposerons avec joie aux pieds de notre Seigneur.

Vous avez été Marthe toute l'année. Soyez un peu Marie. Vous savez qu'elle se donnait peu de peine, et Marthe s'en plaignait : *Seigneur, cela ne te fait rien ? Ma sœur me laisse seule à faire le service. Dis-lui donc de m'aider*¹⁵⁵. Restez tranquillement assises aux pieds de notre Seigneur. J'espère qu'il vous consolera, qu'il adoucira vos petites difficultés, qu'il vous aidera, qu'il vous éclairera, qu'il vous enflammera. Alors vous trouverez la joie des vacances dans une charité plus ardente, dans une plus grande pureté de cœur qui vous fera tout rapporter à notre Seigneur : et ainsi vous arriverez à voir notre Seigneur en tout et à l'aimer davantage à la fin de ce temps de repos.



155. Lc 10, 40.

9 août 1874

AMOUR DE LA VOLONTÉ DE DIEU

Mes chères filles,

Au moment où je vais m'absenter et où plusieurs d'entre vous auront à partir, je veux vous laisser une pensée qui soit pour toutes une aide et un soutien. Pensée élémentaire dans la vie religieuse, élémentaire même dans la vie chrétienne, mais qui pourtant peut conduire à la plus haute perfection : cette pensée, mes sœurs, c'est la volonté de Dieu qu'il faut chercher uniquement. Ne vouloir que la volonté de Dieu, l'avoir toujours sous les yeux, la suivre, cela simplifie toutes choses.

L'esprit de l'Assomption est un esprit de simplicité, et rien n'est simple comme l'amour de la volonté de Dieu. Saint François de Sales écrivait à ses religieuses qu'elles devaient voir en tout la volonté de Dieu et la suivre. Il n'y a rien dans ces paroles qui ne puisse s'appliquer à nous et à toutes les religieuses, de quelque congrégation qu'elles soient. Tout mysticisme peut se rattacher à cette pensée.

Dans la retraite, on vous développera d'une manière très complète et avec beaucoup de soin, je l'espère, ce principe de saint Ignace : *Qu'il faut s'établir dans une parfaite indifférence à l'égard des créatures*, non pas que les créatures puissent jamais nous être indifférentes en elles-mêmes. Elles nous plaisent ou nous déplaisent, et nous faisons nécessairement une différence de l'une à l'autre. Cela ne signifie donc pas que vous ne sentirez plus vos difficultés ou vos peines. Non, mais la volonté de Dieu, le désir d'accomplir ses moindres

vouloirs, auront pris un tel empire sur votre âme que vous ne regarderez plus qu'à la seule volonté de Dieu.

Par exemple, on aime mieux en général être bien portant que malade, – quoique certaines personnes, mais en très petit nombre, préfèrent être malades – et même si on aime à souffrir, il y a des conditions où notre choix se porte, conditions de temps, de lieu, de personnes, d'entourage. Ce qu'il faut toujours, c'est que, sans s'attacher à ce qui plaît, nous élevions au-dessus par le regard de ce qui plaît à Dieu, de l'accomplissement de sa sainte volonté.

L'indifférence envers les créatures nous jette comme tout naturellement dans l'abandon à Dieu, qui est l'acte le plus parfait de l'amour. Cet amour de Dieu qui est la fin et le devoir essentiel de toute vie chrétienne, et bien plus encore de la vie religieuse, est aussi le terme et le principe de l'abandon.

Naturellement nous aurons toujours un choix. Telle chose vous agréé, telle autre, non. Mais ces choses qui vous déplaisent, vous les faites parce qu'elles plaisent à Dieu et que vous aimez Dieu. C'est ainsi que vos moindres actions ont le motif le plus élevé, l'amour, et qu'en tout ce que vous faites, en priant, en lisant, en écrivant, en mangeant, en allant au parloir, en revenant, vous pouvez toujours dire à Dieu : « Seigneur, c'est votre volonté que je fais. »

Alors on adore en toutes choses cette divine volonté qui dispose tout pour notre bien. C'est elle qui nous donne tel talent, tel emploi, tel entourage. Deux personnes n'ont jamais les mêmes dons et ne sont pas conduites par les mêmes voies.

En toutes ces choses, si Dieu nous donnait le choix, nous en aurions certainement un, mais Dieu, par un effet de sa grande miséricorde, ne nous l'a pas donné et ne nous le donne pas. Aussi, c'est être fou de regarder à côté de soi, de se comparer à une autre et de dire : « Si j'avais, comme telle sœur, tel secours, telle occupation, tel talent, tel appui, telle consolation. »

Où, c'est une grande folie, car le choix de Dieu est pour nous ce qu'il y a de meilleur. Il sait bien mieux que nous ce qui nous convient. Il nous aime beaucoup plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, non pas dans le mauvais sens de l'amour-propre, mais

avec cet amour de paternité qui dispose tout pour notre plus grand bien.

Nous devons répondre à cet amour par la confiance. Si notre Père nous présente un breuvage amer, prenons-le volontiers de sa main, parce que nous avons confiance en cette volonté adorable, en cette sagesse si haute, devant laquelle la nôtre n'est que ténèbres.

Nous nous rappelons qu'elle a disposé toutes choses pour sa gloire, notre sanctification en ce monde et notre glorification en l'autre, et que toute notre perfection consiste à nous laisser conduire et à ne chercher en tout que l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Je vous laisse cette pensée, autant pour celles qui se préparent à leur grande retraite que pour celles qui vont nous quitter pour aller dans nos maisons. Cela pourrait paraître dur à quelques-unes, mais il est rude pour un ange, – si toutefois quelque chose pouvait être dur pour ces esprits célestes qui jouissent de la vision de Dieu – d'être envoyé auprès d'une âme qui pendant des années se détourne de lui, ne lui obéit jamais, qui est l'ennemie de Dieu et fait toujours le mal. Mais l'ange est là par la volonté divine. Il voit Dieu toujours, il aime cette divine volonté qui transforme tout, qui console de tout, qui défie tout, en qui tout devient joie.

Ainsi en doit-il être de nous à l'Assomption. Nous devons avoir la joie pour que, nous élevant au-dessus des choses créées, nous n'y attachions pas notre cœur et que nous ayons bien soin, quand il y pousse quelque racine, de le dégager du côté de la terre, afin de ne laisser prendre toutes nos racines que du côté du ciel.

Ainsi nous marcherons, regardant Dieu toujours, pleines de confiance en ce Père si aimant, ayant comme des enfants bien nés les yeux fixés sur ses mains paternelles, comme parle l'Écriture, afin d'obéir au moindre signe de sa volonté.



7 septembre 1874

LA PAROLE DE DIEU

Mes chères filles,

Rien n'est plus important que de se faire une idée juste et vraie de ce que doit être la vie religieuse. Elle est une vie de sacrifice, et c'est ce qui en fait le charme et l'attrait pour les âmes qui aiment Jésus-Christ.

Notre Seigneur est venu sur la terre pour se sacrifier pour nous, pour nous montrer un suprême amour par le sacrifice de toutes choses. La vie qu'il a embrassée sur la terre a été un sacrifice continu. Sacrifice en se faisant homme, sacrifice par la manière dont il a vécu parmi les hommes, sacrifice par la manière dont il a offert sa vie pour les hommes, sacrifice enfin de toute sa vie, de quelque côté qu'on la regarde. Les âmes qui aiment Jésus-Christ veulent à leur tour lui montrer leur amour. Aidées de sa grâce, elles veulent lui donner quelque chose. Quand on se fait religieuse, c'est pour se donner à notre Seigneur Jésus-Christ par l'obéissance, par le renoncement, par le genre de perfection que demande la Règle et par tous les sacrifices que la vie religieuse peut offrir.

Toutes ces vérités vont vous être prêchées cette semaine. Vous verrez ce que vous devez être envers Dieu, ce que nous sommes à Dieu, comment nous devons user des créatures, comment nous devons vouloir être les soldats de Jésus-Christ sur la terre, combattre sous ses étendards, embrasser à sa suite une vie semblable à celle qu'il a menée pour nous.

Mais avant la retraite je tiens à vous rappeler cette vérité qu'on ne saurait trop répéter et qui doit être gravée dans notre âme, que sous la parole de Dieu se trouve Dieu lui-même. Il faut que Dieu soit notre nourriture ici-bas. Il faut que la vie divine pénétrant dans notre âme fasse de nous des créatures nouvelles, de véritables enfants de Dieu. Nous sommes déjà les enfants de Dieu sur la terre. Nous sommes déjà les adoptés de Dieu, destinés à le voir et à le posséder pendant toute l'éternité, mais pour cela il faut nous rendre semblables à lui.

Vous vous rappelez sans doute ce qui est dit dans *l'Imitation* : *Deux mets me sont servis sur votre table, ô Seigneur, ou plutôt deux tables me sont préparées : l'une contient le festin des anges, votre chair divine, la sainte Eucharistie ; l'autre, c'est votre parole*¹⁵⁶. Cette pensée devrait nous être familière. Quand nous disons l'Office divin, c'est la parole de Dieu qui nous est servie. Nous répétons alors la parole de Dieu, la parole de vie, la parole de la sainte Écriture.

Si nous y faisons attention, sous ces voiles de la parole, nous trouvons Dieu, la vie de Dieu, l'enseignement de Dieu. Bien des fois dans la journée notre âme devrait venir s'apaiser, se reposer sous ces voiles de la parole divine, comme le petit poussin va se remettre sous les ailes de sa mère, pour goûter Dieu, pour aller à lui. Ainsi notre intelligence serait nourrie de Dieu, comme notre âme l'est par l'Eucharistie, car c'est la même nourriture qui nous est donnée sous deux formes différentes.

Il en est de même de la parole du prêtre, de la prédication partout où elle touche à une doctrine certaine, à une doctrine révélée. C'est Dieu qui parle à notre âme, et alors, comme dit l'Écriture : *Si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs*¹⁵⁷. Comme il faut tous les jours, quand on commence l'Office, faire attention à cette parole : *J'ai été avec vous pendant quarante ans et vous ne m'avez pas écouté !*

Combien d'années notre Seigneur a-t-il été avec nous sans que nous l'ayons écouté ? Mais il ne faut pas endurcir notre cœur, il faut ouvrir ce cœur, le rendre souple, attentif, fidèle à Dieu qui vient à

156. *Imitation de Jésus-Christ*, livre 4, Ch 11, 4.

157. Ps 94, 8 et 10.

nous sous les voiles de cette parole. Qu'elle soit belle et éloquente ou ordinaire et simple, ce n'est pas là la question : la question est qu'elle nous fasse arriver jusqu'à Dieu qui, comme un époux, s'avance vers nous, veut nous pénétrer de lui et nous préparer ainsi à cette vérité éternelle que nous devons contempler et dont nous devons jouir dans le ciel.

Il y a ici des novices qui entendent tous les jours la parole de Dieu. Ce n'est pas, bien entendu, la Parole de Dieu au même sens que la sainte Écriture, vérité révélée, inspirée par le Saint-Esprit, Parole de Dieu au sens strict du mot ; mais cette parole qui nous forme selon nos règles, qui nous fait entrer dans l'esprit de la vocation que Dieu a choisie pour nous, n'est-elle pas aussi la Parole de Dieu ?

Dieu nous ayant appelées par notre nom, nous ayant prédestinées de toute éternité à être siennes, nous avons quelque chose à faire pour le devenir. Nous avons à correspondre à son appel, nous avons à apprendre son service, les délicatesses de sa société, la forme intérieure et extérieure qu'il veut que nous donnions à toutes nos actions, à nos pensées, à toute notre conduite. C'est pourquoi les novices reçoivent la parole qui les prépare, qui leur enseigne ce qu'elles ont à faire pour répondre à l'appel que Dieu leur fait entendre.

Il est dit quelque part dans la sainte Écriture qu'à la cour du roi Assuérus un officier était tout spécialement chargé de parer et d'orner les vierges qui devaient être présentées au roi¹⁵⁸. C'est la maîtresse des novices qui est chargée de parer et d'orner les vierges qui se préparent à devenir les épouses du Roi céleste.

Comme il est remarqué d'Esther qu'elle prenait, sans y faire attention, tous les vêtements qui lui étaient donnés, ainsi une des dispositions qui plaît le plus au Roi des rois, c'est de trouver une âme qui n'a pas de choix, qui ne s'attache pas à tel vêtement, à telle forme de perfection, à telle manière d'être, à telle préparation, mais qui prend le vêtement qu'on lui donne, qui se laisse revêtir, habiller, former, conduire, entièrement souple, comme la Sainte Vierge qui,

158. Est 2, 15.

selon l'expression de saint François de Sales, était souple comme de la cire entre les mains de Dieu.

Tout cela, mes sœurs, se fait par l'attention à la parole de Dieu, par la docilité à suivre les enseignements qui vous sont donnés, afin que vous soyez dignes de Dieu, quand arrivera le jour des fiançailles ou des épousailles, et que vous ayez le droit de dire : « Dieu m'a choisie pour lui appartenir d'une manière toute particulière. Je ne suis plus seulement sa créature, une âme rachetée par lui, son enfant, sa sœur : je suis son épouse. » C'est là le titre auquel vous aspirez, c'est la grâce que vous demandez. Il faut vous y préparer par la souplesse, par la prière, par la fidélité, par le dépouillement de vos propres pensées, de vos propres idées et par le soin spirituel et constant de plaire à notre Seigneur et de lui être fidèles.



4 octobre 1874

NOUS DÉFAIRE DE NOTRE AMOUR-PROPRE
POUR NOUS REVÊTIR DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Je voulais vous recommander, dans l'application plus grande que vous devez apporter à l'oraison après votre retraite, de prendre souvent pour sujet de votre méditation le soin avec lequel vous devez vous défaire de votre vie propre, pour vous revêtir de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est là, à proprement parler, l'esprit de l'Assomption.

Une religieuse de l'Assomption doit, toute sa vie, tâcher de chercher en quoi elle peut continuer la vie de notre Seigneur Jésus-Christ et la développer en soi. Pour cela, ce ne sont pas de grandes austérités qui nous sont demandées. Notre Seigneur a mené une vie commune au milieu des hommes. Il est vrai que cette vie s'est terminée par des souffrances atroces, endurées pour nous sur la croix.

Chacune d'entre nous aura probablement aussi des souffrances à la fin de sa vie. On n'arrive pas ordinairement à la mort, sans passer préalablement par des maladies, des angoisses, des tristesses, comme vous l'avez pu voir auprès de nos sœurs mourantes. C'est alors que le mystère de la croix doit sans cesse être devant nos yeux pour nous inspirer la patience.

Il faut donc chercher comment nous pouvons imiter cette vie d'action de grâces, cette vie de prière, cette vie de zèle, cet esprit évangélique comme nous le voyons dans l'Évangile. Mais je vais au but tout de suite.

Nous ne pouvons nous remplir de la vie de notre Seigneur, nous ne pouvons *la manifester dans notre existence mortelle*¹⁵⁹, selon l'expression de saint Paul, qu'à la condition de nous dépouiller de notre propre vie, de notre propre esprit, c'est-à-dire de ce qui est proprement notre *moi*. Souvent on dit : « *Moi*, je suis ainsi faite ; *moi*, je pense ceci ; *moi*, je crois cela. » On est *moi* dans son caractère, *moi* dans sa vivacité, *moi* dans ses goûts, *moi* dans ses antipathies ; c'est ce *moi* sous toutes ses formes qu'il faut rejeter et quitter, si nous voulons avoir les formes de notre Seigneur Jésus-Christ.

Les philosophes disent que c'est chose tout à fait impossible de faire habiter ensemble, dans un même sujet, deux formes contraires. Ainsi un artiste ne peut pas faire une figure humaine à la fois forte et délicate, énergique et sans vigueur. Il en est de même pour notre âme. Tant que notre propre forme demeure, la forme de notre Seigneur ne peut pas nous transformer. Il faut donc un travail continu et persévérant pour nous dépouiller de notre manière de voir, de penser, d'être, de vouloir, d'agir, etc. – pour nous revêtir de la manière de voir, de penser, d'être, de vouloir et d'agir que notre Seigneur nous a enseignée dans son Évangile.

C'est dans ce sens-là que je vous recommande si souvent, en général et en particulier, de tâcher d'être des femmes¹⁶⁰ évangéliques dans la simplicité, dans la foi, dans l'attention à notre Seigneur, dans la dépendance de son esprit, dans l'intelligence de cette parole souvent terrible à la nature : *Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même* ; ce n'est cependant que le commencement de la perfection, et notre Seigneur ajoute : *qu'il prenne sa croix tous les jours*¹⁶¹ ; car la croix se trouve dans la vie religieuse, comme elle est au fond de toutes les vies humaines, et plus on la porte de bonne grâce, plus on est heureux, tranquille et content en ce monde. De sorte que la simple raison devrait nous la faire accepter, nous la faire mettre joyeusement sur nos épaules, au lieu de la traîner lâchement et comme à regret.

159. 2 Co 4, 11.

160. « Filles » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

161. Mt 16, 24.

On cherche quelquefois les croix, les austérités, pour témoigner son amour à notre Seigneur. Croyez-le, c'est une grande croix que de porter la perfection de notre Seigneur. C'est une grande peine, un grand travail que d'être appliqué constamment à tendre à quelque chose d'aussi saint et d'aussi parfait que notre Seigneur. C'est une forme très difficile à prendre. Pour y arriver, il faut de grands efforts, et ces efforts sont une peine.

Et cependant cette peine est proposée à tous. Elle fait partie du choix qu'il faut faire en ce monde entre la voie étroite qui conduit au ciel et la voie large qui mène à la perdition. Tous les chrétiens sont obligés de choisir, et ceux-là seulement qui passent par la voie étroite arrivent au royaume des cieux. Mais, pour nous, qui sommes quelque chose de plus que les chrétiens ordinaires, l'effort doit être plus grand, plus continu. Il nous est demandé un sacrifice plus entier, plus généreux.

Il est vrai, mes sœurs, que la joie accompagne ce sacrifice, car en nous quittant davantage, nous trouvons davantage notre Seigneur Jésus-Christ, nous goûtons la joie de lui être unies, nous possédons la paix qu'il répand dans une bonne conscience par sa grâce et son onction. Dans la mesure où les premiers éléments de la vie de Jésus-Christ paraissent en nous, dans cette même mesure la paix commence à s'établir dans notre âme.

Vous savez que, toutes les fois que notre Seigneur apparaissait à ses disciples après sa résurrection, sa première parole était : *La paix soit avec vous*¹⁶². Ainsi, dès la première apparition de Jésus-Christ dans l'âme, il apporte la paix. Si quelquefois il y apporte l'épreuve, la croix, il y apporte aussi la paix, et une paix *qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer*¹⁶³, selon l'expression de saint Paul. Mais cette paix qui surpasse tout sens, c'est notre Seigneur seul qui la donne, et dans la mesure où sa croix pénètre plus avant dans l'âme.

C'est dans ce sens-là qu'un grand saint, saint Laurent Justinien, qui avait atteint une perfection si haute, disait que, si le monde se doutait de la joie qu'il y a dans l'austérité, dans le sacrifice, de la paix et du contentement qu'on trouve dans les monastères les plus sévères

162. Lc 24, 36.

163. Ph 4, 7.

et soumis aux lois de la plus rigoureuse perfection, il en escaladerait les murs pour venir y chercher ces joies.

Dans la mesure donc où l'âme fait plus de sacrifices, où elle met plus en elle la ressemblance de notre Seigneur Jésus-Christ, dans cette mesure elle trouve une joie que le monde ne connaît pas, une joie toute surnaturelle qui tient à la présence de Dieu en elle, et qui dépasse tous les biens et toutes les joies de la terre. C'est dans ce sens que notre Seigneur a promis à ses disciples *qu'ils recevraient le centuple même au milieu des persécutions*¹⁶⁴, ce centuple nous est donné par la présence de Dieu en nous. Il est certain que les martyrs au fond de leurs cachots étaient joyeux et tranquilles, parce que Jésus se formait en eux et habitait en eux. C'est ainsi qu'ils pouvaient résister jusqu'au sang dans la confession de la foi, par une force plus qu'humaine.

Il est vrai que cette présence de Dieu en nous ne se fait pas toujours sentir, parce que Dieu veut que l'âme se purifie par de plus grands efforts, par un travail plus pénible. Alors il se cache, ce qui est nécessaire pour empêcher cette âme de tomber dans la satisfaction d'elle-même, dans la vanité spirituelle, qui est le plus grand mal. Dieu se retire, nous ôte ses consolations, ses lumières, afin que nous nous voyions misérables et imparfaits.

Si nous étions sages, cette vue, au lieu de nous attrister, nous consolerait, parce que nous nous sentirions, au moins de ce côté-là, absolument dans la vérité, et nous commencerions à marcher allégrement et tranquillement, reconnaissant que nous sommes le pur néant, et bien persuadées que de nous-mêmes nous ne pouvons rien.

Il est rare que tel soit l'effet produit dans l'âme par la vue de ses imperfections. Ordinairement cette vue lui déplaît. Ce qui prouve qu'elle a besoin que notre Seigneur la lui donne, l'oblige à entrer dans une extrême pauvreté, jusqu'à ce qu'elle se plaise dans cette pauvreté d'elle-même, à cause des richesses infinies qu'elle trouve en Dieu.

Mais je reviens à ce que je vous disais au commencement : habituez-vous à vous dire souvent : « Je ne ferai quelque progrès que si je ressemble à notre Seigneur. Le souvenir de *moi*, la pensée autour

164. Mt 19, 29.

de *moi*, le regard sur *moi*, la parole qui revient à *moi*, tout cela je dois le retrancher, l'anéantir, afin que tout en moi aille à notre Seigneur, et que sa ressemblance s'imprime dans mon intérieur et dans mon extérieur. » Aux plus jeunes je dirai que ceci doit être l'objet de leurs efforts et de leur travail continuel : qu'elles demandent surtout à Dieu la grâce de ne pas perdre le temps de la vie.

Ce temps est précieux, parce qu'il nous est donné pour gagner l'éternité. Quelquefois on entend dire : « Ah ! que je voudrais être au bout ! » Dans quel intérêt le dit-on ? Est-ce pour s'éviter à soi-même quelques jours de peine et de travail ? Et qu'est-ce que cela pour l'éternité ! Si c'est pour s'unir à Dieu, parce qu'on se croit arrivé à la ressemblance de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est bien présomptueux ! Qui peut se dire : « Je ressemble à notre Seigneur ; j'ai ses pensées, ses volontés, ses manières de voir, d'être et d'agir » ? Celle qui parlerait ainsi aurait encore bien de l'amour-propre et de l'orgueil.

Au contraire, puisque nous savons que la route à parcourir est encore longue, je ne dis pas que nous demandions la vie, mais que nous l'acceptons avec reconnaissance, comme un grand don de Dieu. Si nous acceptons ainsi la vie, ne désirant qu'une chose, ressembler plus à notre Seigneur, Dieu est comme tenu d'accomplir en nous cette divine ressemblance, qui s'achèvera pendant la maladie.

Si nous ne désirons qu'être débarrassées des ennuis de la vie, notre Seigneur pourra bien satisfaire ce premier désir, mais sans donner satisfaction au second. Ainsi nous resterons dans une ressemblance incomplète et inachevée avec notre divin modèle. Puisque c'est sur cette terre que nous devons le former en nous, travaillons-y avec courage, pensant que c'est une fortune éternelle qu'il s'agit de faire, un bien éternel qu'il s'agit de posséder, un état stable qu'il s'agit de conquérir par quelques peines en ce monde. C'est ainsi qu'ont pensé tous les saints.



11 octobre 1874

L'ESPRIT D'UNITÉ FONDÉ SUR L'ESPRIT D'HUMILITÉ

Mes chères filles,

En recommençant cette vie d'enseignement qui fait partie du but de notre Institut et qui reprend avec la rentrée des enfants, je ne crois pas pouvoir vous recommander chose plus importante que de vous appliquer à cette unité si bien marquée dans la Règle : qu'il y ait une grande unité entre les maîtresses, chacune renonçant à ses propres vues, à ses propres idées pour tâcher d'entrer exactement dans les idées de celles qui sont à la tête de chaque classe, et pour faire exécuter fidèlement les règlements adoptés par la maîtresse des études et par la maîtresse du pensionnat chargée de la discipline des élèves.

Sans cette unité on ne peut faire aucun bien, et cette unité se fonde sur l'esprit d'humilité. Toutes les fois qu'on a quelque difficulté, si l'on rentrait en soi-même et si l'on s'appliquait à corriger ce défaut, que notre Seigneur reprochait aux pharisiens, de *regarder la paille dans l'œil de leur frère, et de ne pas remarquer la poutre dans le leur*¹⁶⁵, si l'on était persuadé que nous sommes tous plus ou moins atteints de cet aveuglement, on ne s'appliquerait pas à regarder les défauts des autres, quels que soient ces autres, que ce soient des sœurs, des enfants, ou toute autre personne avec qui nous avons des rapports. Bien plutôt on mettrait son humilité à regarder toujours ses propres défauts. Tentées de remarquer ceux

165. Mt 7, 3.

du prochain, vous vous diriez : « J'ai peut-être moi-même ce défaut et, si je ne l'ai pas, peut-être ai-je quelque autre chose qui pourrait le faire surgir en moi. »

Rentrer ainsi en soi-même et laisser tomber tout jugement sur la conduite des autres est, je crois, mes chères filles, un moyen de grande perfection, tandis qu'il y a toujours de l'imperfection à s'occuper des défauts d'autrui.

Je cherche dans mon esprit si jamais on a pu trouver quelque avantage à penser aux défauts du prochain, quand on n'en est pas chargé. Je n'en trouve aucun. On ne peut pas le corriger, on se butte, on s'impatiente et on ne gagne absolument rien, tandis qu'on gagne énormément, en considérant ses propres défauts. D'abord on apprend à se connaître soi-même, on veille davantage sur soi, on fait des actes d'humilité, on est très agréable à Dieu, on évite les pensées qui lui déplaisent. Les pensées qui tournent autour du prochain pour le condamner déplaisent à Dieu.

Monsieur Gay me disait une fois que le bon Dieu, qui voit sans cesse la situation de notre âme, la voit quelquefois comme si elle lui faisait la grimace. Il ne faut pas cela, mes chères filles. Il faut au contraire tâcher de se mettre dans une disposition telle que, quand Dieu regarde notre âme, il la trouve à sa place, humble, occupée de lui, bonne et charitable. C'est, je vous assure, mes sœurs, une grande chose que de vivre ainsi avec pureté d'intention et d'idée sous le regard de Dieu, et dans une telle situation d'âme qu'elle puisse agréer à Dieu, être trouvée conforme à l'esprit qui lui plaît, à l'esprit de Jésus-Christ. Et le plus grand moyen que je connaisse, c'est celui que je viens de vous indiquer.



18 octobre 1874

L'ESPRIT DE FOI

Mes chères filles,

Permettez-moi d'insister aujourd'hui sur une vertu que vous avez toutes, et qui est tellement le fondement de toute vie chrétienne qu'il semble inutile de vous la rappeler, mais que pourtant on ne saurait trop établir et fortifier dans son âme : la foi.

Quand nous sommes arrêtées dans la générosité, dans le sacrifice, c'est par manque de foi. Quand dans la vie nous nous trouvons étonnées de rencontrer des efforts à faire, des choses pénibles à supporter, c'est la preuve que notre foi est faible, et que nous n'élevons pas assez nos pensées aux récompenses éternelles que la foi nous découvre. Saint Paul disait : *Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine*¹⁶⁶. En effet, sans la foi et l'espérance en la résurrection, sans la foi et l'espérance en un bonheur éternel, toute notre vie n'est qu'un tourment, et nos souffrances sont inutiles.

Sans aucun doute, si nous avons embrassé le parti que nous avons pris de suivre Jésus-Christ dans la vie religieuse, c'est par la foi et pour la foi. Mais le portons-nous avec une telle force, avec un tel esprit de sacrifice, avec une telle mort à nous-mêmes qu'on puisse reconnaître à nos actes la vivacité de notre foi ? Anime-t-elle toutes nos actions ? Nous rend-elle toute peine, toute épreuve supportable ? On ne peut cependant pas dire que notre vie soit plus dure, plus sacrifiée – à moins que nous ne la fassions telle – que

166. 1 Co 15, 17.

celle de beaucoup de gens qui vivent autour de nous. Ce qui fera que notre vie sera un plus grand sacrifice, c'est que nous nous renoncerons davantage, c'est-à-dire que nous aurons un plus grand esprit de sacrifice dans l'obéissance, dans le travail, dans la mortification, dans la pauvreté, dans les rapports avec le prochain, dans les rapports avec Dieu, car c'est dans l'oraison surtout que nous devons avoir une grande foi.

Il faut mesurer quelquefois la force et la générosité de notre foi par la générosité de notre vie, par la force avec laquelle nous nous dépouillons de tout ce qui est visible et aspirons à ce qui est invisible ; ce qui suffit, mes sœurs, pour arriver à une grande sainteté. Vous avez toutes connu des personnes saintes, mais qu'est-ce qui vous faisait reconnaître qu'elles étaient des âmes saintes ? Était-ce leurs vertus ? Non. – Leur amabilité ? Non encore. – C'était le contact que vous reconnaissiez en elles avec les choses de l'éternité. On pourrait dire en parlant de telles âmes : « Elles sont l'esprit de prière personnifié, l'esprit d'union à Dieu personnifié, l'esprit surnaturel personnifié. Elles portent déjà en elles les caractères de l'autre vie. Elles ont vraiment renouvelé leur âme, et leur conversation est dans les cieux. »

Pourquoi, mes sœurs, ne serions-nous pas toutes de ces âmes-là ? Vous pourrez me dire que vous avez votre caractère, vos défauts, de mauvaises dispositions, de mauvaises inclinations ; mais nous en sommes tous là, et il n'y a pas eu de saints sans défaut. Saint Louis de Gonzague avait des défauts, de même saint Alphonse de Liguori, et ceci est très consolant pour nous. Mais ce qui était sans défaut en eux, c'était la vivacité de leur foi. C'était leur esprit de prière, la générosité de leur âme dans ses rapports avec Dieu, leur détachement et leur élévation au-dessus de toutes les choses de la nature.

Voilà ce qu'il nous faut sans cesse demander à Dieu. Que la prière que vous ayez le plus souvent sur les lèvres soit celle-ci : *Je crois, viens au secours de mon incroyance*¹⁶⁷. C'était ce que disait le malheureux père sollicitant du Sauveur la guérison de son fils

167. Mc 9, 23.

possédé du démon et sachant que sa foi pourrait obtenir ce prodige. *Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incroyance.* Il nous faut demander une foi si vive qu'elle fasse voir au monde ce qui ne se voit pas. Il faut que nous devenions par la prière, par l'union à Dieu, des personnes qui apportent aux hommes l'impression des choses invisibles, surnaturelles et divines.

Vous n'êtes pas sans avoir vu quelqu'une de ces figures qui font qu'on s'écrie comme malgré soi : « Quelle personne remplie de l'Esprit de Dieu ! Comme tout en elle porte à Dieu ! » Eh bien, mes sœurs, la dernière raison de notre existence en tant que religieuses, c'est d'être ainsi, d'apporter cet esprit de foi dans le contact avec les âmes. Nous ne donnons pas aux personnes avec qui nous sommes en rapport, nous ne donnons pas aux enfants tout ce que nous devons leur donner, quand nous ne leur donnons pas cet esprit de foi.

Et ici, mes sœurs, il faut bien s'entendre, il n'y a pas d'exception : la cuisinière, la lingère, la portière, celle qui est malade comme celle qui se porte bien, celle qui enseigne, celle qui garde les récréations comme la supérieure, *toutes* sans exception nous devons apporter au monde cette apparition du monde invisible, cette apparition d'une âme unie à Jésus-Christ, dans laquelle la foi éclate.

Si nous étions plus persuadées de cette obligation que nous avons vis-à-vis des âmes, on ne compterait pas les conversions que nous pourrions obtenir. Si tous ceux qui servent Dieu, si tous les prêtres, tous les religieux pouvaient porter en eux cette élévation surnaturelle, cette vivacité de foi, cet esprit de prière, cette personnification d'une vie plus de l'éternité que du temps, je n'hésite pas à le dire, le monde entier serait bientôt chrétien. Il y aurait dans leur contact quelque chose qui agirait si puissamment sur les sociétés humaines que ces âmes seraient le sel de la terre. C'est, du reste, ce que devraient être tous les serviteurs de Dieu, puisque notre Seigneur disait à ses apôtres : *Vous êtes le sel de la terre. Si le sel se dénature, comment redeviendra-t-il du sel ?*¹⁶⁸ Il ne faut pas, mes chères filles, laisser affadir ce sel de la terre. Il faut

168. Mt. 5, 13.

toujours tendre avec beaucoup de force et d'énergie à se retremper dans une vocation si élevée.

Il ne s'agit pas de se contenter de peu, d'un rien, de dire : « Ici je parle, ici je me tais... Maintenant je fais telle chose. Bientôt je ferai telle autre... » Il faut que le grand but de notre vie soit l'union à Dieu dans l'esprit de foi, l'application aux vertus en union avec Jésus-Christ, la manifestation de son règne en nous par notre extérieur, par notre conduite, par tout notre être enfin. Quand vous ne feriez que gratter le parquet avec esprit de foi, vous feriez beaucoup. Si vous faites beaucoup sans cet esprit, vous ne faites pas grand-chose.

Que souvent donc votre prière soit de demander cette foi, cet esprit de foi, qui transforme, qui vivifie, qui anime toutes les actions, qui élève jusqu'à Dieu les choses les plus ordinaires. Demandez-le, non seulement pour vous, mais pour toute la Congrégation. Parmi les biens qu'on peut désirer à sa Congrégation, il n'y a rien de plus nécessaire à demander que la sanctification. Demandez donc pour nous toutes une foi vive, une foi pure.

Grâce à Dieu, notre foi est pure, c'est-à-dire que nous croyons tout ce que croit et enseigne l'Église, que nous nous tenons dans la soumission à l'Église personnifiée dans le Pape, de la manière la plus absolue. Entre cette foi pure et la foi vive, pratique, qui vivifie, qui anime, qui se rend visible dans toute la conduite, il y a beaucoup de degrés, et ces degrés, il faut travailler à les franchir. Il faut demander que toutes nos sœurs les franchissent, afin que l'esprit de foi soit visible en nous toutes, et que, de même que saint Paul a dit que *le juste vit de la foi*¹⁶⁹, on puisse dire que les religieuses de l'Assomption vivent de la foi. Ce sera, mes chères filles, le plus bel éloge qu'on puisse faire de nous.

169. Rm 1, 17, d'après Ha 2, 4.

25 octobre 1874

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous fêtons aujourd'hui la Pureté de la très Sainte Vierge, et il me semble que ce serait bien l'occasion de considérer l'extrême pureté du Dieu que nous servons et d'en conclure celle que nous lui devons : pureté de cœur, pureté dans la foi, pureté dans la vérité, pureté dans les actions, pureté dans les vertus que nous pratiquons, pureté dans nos intentions, afin de mieux comprendre tout ce qu'il demande à cet égard de sa créature.

Voyez quelle admirable pureté il a mise en la très Sainte Vierge, afin d'en faire sa mère ! Sans doute, nous n'arriverons jamais à ce degré de pureté que nous admirons en Marie.

Il faut le reconnaître, tous nous avons plus ou moins l'inclination aux sept péchés capitaux. Peut-être quelques personnes se récrieront. L'une dira : « Je n'ai pas celui-ci », l'autre : « Je n'ai pas celui-là. » On a davantage l'un, on a davantage l'autre, mais la vérité est que cette racine, ce foyer de la concupiscence, ce fond de péché, ces mauvaises inclinations dont nous héritons de notre premier père sont en nous.

Toujours, quand je parle de ces choses, j'en reviens à ce que dit saint Jean de la Croix, non pas aux grands pécheurs, non pas même aux simples chrétiens, mais à celui qui a déjà gravi la montagne sainte, qui travaille à la perfection, qui a abandonné le monde, qui a quitté toutes les choses terrestres pour embrasser une vie austère.

Le saint commence à expliquer comme quoi cette racine de tous les péchés capitaux se trouve en nous, sinon à l'égard des choses secondaires et temporelles, au moins à l'égard des choses spirituelles. Comment cette inclination mauvaise qui est ancrée en nous ne peut être purifiée dans nos âmes que par la main de Dieu même et par les épreuves qu'il nous envoie.

Donc nous sommes tous pécheurs. Pour nous, la première question est de purifier notre âme, de la purifier toute la vie. Quand nous l'avons purifiée des choses plus extérieures, il faut la purifier de toutes les souillures qui restent encore attachées dans son fond le plus intime.

En la Sainte Vierge il n'en est pas ainsi. Notre Seigneur a eu soin de la créer dans une pureté originelle, qui n'a connu aucune perversité, aucune disposition mauvaise, qui ne connaît pas plus, dans les choses spirituelles, la vanité, l'orgueil, l'avarice, le besoin de se satisfaire, qu'elle ne les connaît dans les choses temporelles et inférieures. C'est cette pureté admirable qui la fait à la fois et notre mère et notre modèle.

Je dis *notre modèle* d'une manière toute particulière, parce qu'enfin elle est de notre nature. Certainement notre Seigneur est le premier type, le premier modèle qui nous est proposé, mais en notre Seigneur Jésus-Christ la personne n'est point humaine, elle est divine ; la personne en notre Seigneur Jésus-Christ, le *je*, le *moi*, est la deuxième personne de la sainte Trinité. Sa nature humaine si sainte, si parfaite, si soumise, doit toujours être devant nos yeux comme notre modèle.

La Sainte Vierge, elle, est tout à fait semblable à nous. En elle la personne est humaine. Seulement elle a été conçue sans péché, dans une pureté sans ombre ni tache. Privilège qui, comme vous le savez toutes, a été celui de la nature humaine à l'origine : Adam et Ève ont été créés dans la justice originelle qu'ils ont perdue par leur péché.

Par sa fidélité, par son amour, par son humilité, par sa générosité, par son attention à tous les desseins et à tous les conseils de Dieu, par sa prière, Marie non seulement n'a pas perdu sa pureté originelle, mais encore elle a mené une vie qui – quoique prévenue

en elle d'une grâce singulière, d'un privilège auquel nous ne pouvons plus prétendre – suffirait à nous rendre pures et à nous sanctifier, si, comme elle, nous priions, si, comme elle, nous nous tenions dans la pratique de l'humilité et de toutes les vertus si admirables de sa vie : la charité, la douceur, la patience, l'union à Dieu dans les souffrances. De notre vie si pécheresse, si mauvaise, si imparfaite dans son fond, nous ferions une vie pure et sans tache.

Déjà notre Seigneur nous a purifiées. Il nous a purifiées dans le Baptême. Il nous purifie dans tous les sacrements, dans la Pénitence, dans l'Eucharistie, que nous recevons si souvent et qui sans cesse viennent blanchir et sanctifier nos âmes.

Où en sommes-nous à l'égard de cette pureté sans tache que nous devrions avoir ? Où en sommes-nous à l'égard des inclinations de la nature ? Qu'en reste-t-il en nous ? Qu'y a-t-il encore en nous de l'orgueil naturel, de l'orgueil spirituel et de chacune de ces dispositions au péché dont nous devrions être sorties par les grâces de notre vocation et par toutes les grâces que nous avons reçues ?

C'est un grand jour, mes chères filles, pour demander à Dieu que le sang de Jésus-Christ, qui coule sans cesse sur nous, rende notre âme d'une pureté parfaite, qu'entretiendra, conservera et développera notre fidélité. Regrettons tous nos péchés passés ; ayons horreur de commettre même la plus petite faute.

Que notre âme sorte ainsi de ses mauvaises habitudes, afin que nous nous revêtions de pureté ; et surtout que nos intentions, nos pensées, nos désirs, nos affections, toute notre conduite soient pures, de manière que nous puissions être trouvées sans tache aux yeux de Dieu, quand il lui plaira de nous appeler à lui.



1^{er} novembre 1874

LES AVERTISSEMENTS

Mes chères filles,

Je suis bien aise de trouver dans ce point de règle des avertissements que vous venez d'entendre l'occasion de vous dire quelques mots sur ce sujet.

Je vous recommande d'abord de ne pas vous arrêter à ce que coûte cette pratique et de ne pas hésiter à recourir aux avertissements, quand vous le croyez nécessaire pour le bien de la Règle et de la Congrégation.

En second lieu je veux attirer votre attention sur un point de la Règle de saint Augustin que vous n'avez peut-être pas remarqué jusqu'ici. Saint Augustin dit à propos des avertissements (je veux prendre le texte précis de la Règle) : *Si après un premier avertissement la coupable ne se corrige point, avant de montrer sa faute aux sœurs par qui elle devra être convaincue au cas qu'elle nie, il faut avertir la supérieure, afin que, si cette sœur peut être plus secrètement corrigée, les autres ignorent sa faute.*

La raison qui me fait insister sur ce point, c'est que beaucoup de personnes, même dans la vie dévote, font justement l'opposé. Ainsi une sœur voit un défaut : habituellement elle se préoccupe de l'ennui et de l'inconvénient qu'elle en ressent. Elle est portée à faire voir aux autres sœurs la petite difficulté ou la peine qui en résulte pour elle, au lieu de penser charitablement aux moyens de faire amender ce défaut.

Voilà pourquoi saint Augustin demande qu'on avertisse d'abord la supérieure, parce que, si la sœur peut être plus secrètement corrigée, il vaut mieux que les autres ignorent sa faute. Car faire connaître les défauts ou les fautes d'une sœur à la supérieure n'a pas les mêmes inconvénients. Ayant la responsabilité de la correction, celle-ci a besoin de connaître les personnes qui sont sous sa garde, et par conséquent c'est bien, c'est charité de l'avertir.

Ce donc qu'il faut éviter de la manière la plus absolue, c'est, dans les récréations, dans les conversations, dans les rapports d'emplois, de manifester les défauts des sœurs. Si on était toujours très fidèle à cette règle-là, il y aurait dans les communautés plus de charité, plus de discrétion et quelque chose de plus religieux.

À l'économat par exemple, les défauts s'aperçoivent souvent d'une façon plus évidente, parce qu'on y a affaire à beaucoup de personnes, ou parce que l'économe étant plus dérangée a plus d'occasions de manifester les siens propres. Si l'économe, voyant les défauts des personnes qui viennent volontiers parler à l'économat, qui sont plus ou moins difficiles, se dit à part elle : « Telle personne est difficile », c'est un très grand mal. De même, si elle laisse voir, même à son aide, ce qu'elle a pu remarquer de la conduite des autres ou si les sœurs communiquent à d'autres dans la conversation les défauts qu'elles ont surpris dans la sœur économe.

Comme tout cela, mes sœurs, est éloigné de la charité qui ne voit les défauts que pour y porter remède ! Il faut bien le dire, nous sommes un composé de défauts et d'imperfections, et nous ne pouvons être en rapport avec le prochain, sans rencontrer ces défauts et ces imperfections. Mais voyez aussi comme la charité est tout entière dans cette règle des avertissements qui veut que, si vous voyez un défaut dans une sœur, vous demandiez d'abord à la supérieure la permission de l'avertir de ce défaut, afin que, si cette sœur peut être plus secrètement corrigée, les autres ignorent sa faute.

Je vous parlais tout à l'heure de l'économat. À la cuisine, c'est la même chose : la sœur cuisinière laisse généralement voir ses défauts, et voit elle-même ceux des sœurs qui viennent là chercher la vaisselle, qui s'impatientent quand tout n'est pas prêt à temps,

que sais-je ? Il en est ainsi dans tous les emplois où beaucoup de gens vont et viennent. Si, ayant du zèle, on demande à sa supérieure la permission d'avertir ses sœurs des fautes dans lesquelles on les voit tomber, on corrige le défaut et en même temps la discrétion est gardée.

La nature, si nous la suivons, ne nous fera pas agir de cette façon. Elle a horreur d'avertir ; elle dit : « Comment voulez-vous que je dise cela à mes sœurs ?... Qui suis-je, moi qui ai tant d'imperfections, pour avertir les autres ? » Mais elle n'a aucune horreur de dire à une sœur durant la récréation : « Comme telle sœur est impatiente, comme elle est difficile ! » Si vous le voulez, elle n'emploiera pas une expression si forte, elle se servira de termes plus adoucis, mais elle s'arrangera de manière à le faire comprendre, à le faire sentir.

C'est justement cet abus, mes sœurs, qu'il faut bannir, car il n'y a aucun avantage à faire connaître les défauts des autres à celles qui n'ont ni le devoir, ni la charge de les corriger. Mais il faut au contraire cette espèce de courage qui fait qu'on ne découvre les fautes qu'à la personne qui peut les corriger, c'est-à-dire soit à la personne elle-même, soit à la supérieure.

Quant aux avertissements qui se font directement à la personne elle-même, notre Règle demande beaucoup de prudence et de discrétion, et veut qu'auparavant on obtienne la permission de la supérieure. Et ceci pour deux raisons : la première, c'est qu'il y a bien des gens – il ne faut pas se faire illusion – qui assommeraient les autres de leurs avertissements particuliers, les impatienteraient sans cesse, et en seraient très mal reçus. Cela est tout naturel.

La seconde raison, c'est que ces avertissements pourraient bien tourner à d'autres imperfections. Ainsi on avertit une sœur, et elle commence à dire : « Mais j'ai telle difficulté... » et insensiblement cela tourne en conversations, en intimités irrégulières. C'est pourquoi il importe tant qu'une personne prudente juge si ce n'est pas un zèle fatigant qui nous pousse à faire des avertissements, et si nous nous laissons guider par un zèle éclairé, deux choses absolument indispensables, pour que les avertissements soient utiles.

Au contraire les avertissements faits à la supérieure n'ont pas le moindre inconvénient. Je suppose qu'on la fatigue, qu'on l'ennuie par des plaintes sans fondement ; après tout, c'est sa charge, elle est là pour cela. Je suppose d'autre part que ces avertissements ne sont pas assez charitables. Elle en prend et elle en laisse, et fait ce qu'elle juge le meilleur selon Dieu ; au lieu que les avertissements privés de sœur à sœur pourraient faire naître des ennuis, des antipathies, la pensée qu'on n'est pas bienveillante, et enfin donner lieu aux irrégularités dont je parlais tout à l'heure.

Jamais au contraire il n'y a le plus petit inconvénient dans les avertissements publics qui s'exercent sur les choses purement extérieures. Dire par exemple : « J'avertis sœur une telle de n'avoir pas fermé sa fenêtre à temps », n'a pas d'inconvénient. Il en est comme des coupes. Tout cela ne peut pas lui faire grand tort dans l'esprit des autres, et maintient l'esprit d'obéissance, la fidélité aux recommandations. De même pour d'autres choses. Ainsi, quand on s'aperçoit que le grand silence est rompu, on peut en faire l'avertissement. Cela est bon, cela maintient la régularité. Nous devons en effet avoir un grand zèle pour la perfection de nos sœurs, afin qu'elles soient un jour des saintes, en même temps que nous devons avoir un grand zèle pour l'accomplissement de nos règles, afin de laisser derrière nous une congrégation parfaitement régulière et fervente.

Mais, pour que les avertissements procurent ce bien, il faut les faire toujours dans un grand esprit de charité. Ce point particulier est peut-être de toutes nos règles celui qui doit être le plus absolument gouverné par la charité. La charité, comme vous le savez, renferme deux choses : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Or, en avertissant le prochain en toute charité, nous témoignons de notre amour pour Dieu par notre zèle pour sa gloire, et nous montrons aussi notre amour du prochain par notre zèle pour sa perfection et par notre respect pour sa réputation.

Ayez donc soin, mes chères filles, lorsque vous apercevez les défauts du prochain, de ne les voir jamais de ce regard qui critique et qui blâme. Dieu, qui pénètre nos cœurs, ne pourrait bénir ce regard qui fait – faut-il le dire ? – qu'on se préfère intérieurement

aux autres, qu'on se dit : « Comment peut-on faire cela ? Ah ! jamais je n'aurais agi ainsi... »

Cela arrive tout droit à la question du pharisien et du publicain. Quand on rencontre quelque difficulté, on pense : « Pour moi, je n'aurais pas fait cela... Que c'est insupportable... ! Que c'est pénible... ! » Et vous comprenez bien que cette petite conversation intérieure ne peut pas être agréable aux oreilles du bon Dieu, qui entend et qui voit ce qui se passe au fond de notre cœur.

Si, au contraire, on se dit : « J'ai vu le défaut ; mais comment pourrais-je en procurer l'amendement ? » Il est remarquable comment cette pensée de corriger pour le bien du prochain fait cesser aussitôt tout souci, toute inquiétude. Le procédé est plus humble et plus charitable, tandis que toutes ces vues des défauts ou des imperfections du prochain, qui sont sans autre résultat qu'un orgueil secret, mènent à l'impatience, au défaut de support, deux choses qui ne sont pas bonnes.

Ayons donc, mes chères filles, du zèle pour les avertissements. Gardez la charité dans l'humilité, demandez la perfection, non seulement pour vous, mais aussi pour toutes vos sœurs, afin que Dieu nous rende toutes de vraies saintes à son service.

Je vous ai dit souvent qu'on peut être de vrais saints au service de Dieu, bien qu'on ait conservé certains défauts, certaines imperfections. Il est des saints qui avaient conservé dans leur extérieur quelque chose de peu agréable aux autres. Ce qui doit être pour nous une grande consolation. Les uns étaient ennuyeux, les autres vifs, les autres lents. On faisait des observations sur les saints, quand ils vivaient.

Ainsi saint François de Sales, ce saint si doux, si accompli, mettait, dit-on, une heure à tout ce qu'il faisait. Cela sans doute parce que, étant très vif naturellement, il voulait conserver son âme dans la paix et dans la patience. D'autres avaient un caractère bouillant, emporté, et le montraient dans ce qu'ils faisaient. Ainsi nous voyons saint Bernard, sur son lit de mort, demander pardon à son corps de l'avoir si mal traité. C'était là certainement un excès, une imperfection, qui devait se remarquer dans sa conduite et dans ses rapports avec les autres.

Mais, vous le voyez, les imperfections extérieures ne sont pas un obstacle à la sainteté. Parmi les personnes avec qui nous vivons, il en est qui peuvent être très agréables à Dieu, très unies à notre Seigneur et conserver cependant quelques imperfections extérieures. Demandons à Dieu que, dans le fond intime de l'âme et malgré certaines choses qui sont comme les rugosités à la peau, elles vivent dans l'union avec notre Seigneur Jésus-Christ et que, pleines du mépris de soi-même, elles arrivent à la vertu et à la sainteté.



8 novembre 1874

L'ESPRIT DE FOI

Mes chères filles,

Je laisse de côté pour aujourd'hui ce que j'avais encore à vous dire sur les avertissements, pour vous parler de l'esprit de foi, et revenir sur ce que je vous disais là-dessus il y a quinze jours.

Il est bon de remarquer que l'esprit de foi, en nous rendant présentes les choses éternelles, devrait aussi nous donner le courage de mépriser toutes les choses de ce monde et d'embrasser pour l'amour de Dieu une vie qui ne soit pas de la nature, mais une vie exprimée par la pensée des choses divines, par le souvenir de la Rédemption, de l'Incarnation ou des divers mystères de notre Seigneur, par l'amour et l'imitation de Jésus-Christ. L'âme alors, s'élevant vers la récompense éternelle, ne chercherait pas sa satisfaction dans la nature. En attendant et en souffrant ici-bas, elle ne perdrait pas de vue ce qui est au-delà de ce monde.

Il y a un autre point de vue qui me frappe toujours beaucoup à propos de l'esprit de foi, et sur lequel il est bon d'insister. C'est bien simple, ce n'est que cette réponse du catéchisme qui nous enseigne que Dieu est un pur esprit qu'on ne peut ni voir, ni entendre, ni toucher, ni sentir, un esprit qui ne tombe en aucune façon sous les sens.

Si nous avons cette pensée très profondément imprimée dans notre esprit et dans notre cœur, il me semble qu'elle couperait court à bien des angoisses, à bien des inquiétudes, à toutes ces questions que nous nous posons souvent, parce qu'au fond nous voudrions

voir quelque chose de Dieu, entendre quelque chose de Dieu, surtout sentir quelque chose de Dieu.

C'est là l'aspiration la plus continuelle de l'esprit humain, aspiration juste et légitime, puisque Dieu est le souverain bien, et qu'il nous est promis. Nos inquiétudes, nos angoisses viennent le plus souvent de ce que nous ne sentons pas Dieu comme nous voudrions le sentir. Notre confiance en nous-mêmes, notre disposition à tomber dans l'erreur viennent de ce que nous croyons sentir des choses qui, par leur nature, échappent à nos sens.

Cette pensée doit souvent nous revenir à l'oraison. Il faut se dire : « C'est au-delà de ma raison, au-delà de ce que je vois, de ce que j'entends, de ce que je touche, que se trouve Dieu, parce que sa nature est tout à fait réservée, élevée au-dessus de tout point de contact avec la mienne ; il a pu bien se communiquer à moi par un don ineffable, par la révélation ; mais Dieu en lui-même reste inaccessible à tous mes sens intérieurs comme à mes sens extérieurs. Je ne vois, je ne sens, je ne touche en ce monde que les signes extérieurs sous lesquels il lui a plu de se manifester. »

Nous voyons, nous touchons, nous sentons les signes des sacrements par où nous vient la grâce. Ainsi dans l'Eucharistie nous voyons, nous sentons, nous touchons la sainte hostie. Mais voyez comme ce mystère est une confirmation de notre impuissance à atteindre par les sens les choses divines et éternelles ! Nous voyons, nous sentons, nous touchons du pain, et il n'y a plus de pain ; de même nous voyons, nous sentons, nous touchons du vin, et il n'y a plus de vin. De sorte que nous voyons l'apparence seulement, que nous recevons, que nous nous nourrissons d'un signe sous lequel est Jésus-Christ. Et c'est pourtant la forme sous laquelle nous voyons le plus Dieu en ce monde. Nous voyons quelque chose qui n'est plus. Dans ce quelque chose qui n'est plus, Dieu est, Jésus-Christ est. Son corps vivant, céleste, ressuscité y est, mais nous ne le voyons pas. Nous ne voyons que cette apparence que Dieu laisse pour que nous puissions voir quelque chose.

En y réfléchissant, il me semble que cela devrait nous convaincre de l'impuissance où nous sommes ici-bas de voir les choses divines et éternelles. S'il avait été possible que Dieu nous laisse quelque

chose de plus visible de son éternité, après s'être donné à nous comme il l'a fait, bien sûr il nous l'aurait laissé.

Entre Dieu et nous il y a un abîme, un espace infini. Aussi n'hésite-t-on pas à dire que dans les apparitions, dans les visions, c'est *sous une forme*¹⁷⁰ que l'âme entre en communication avec le monde surnaturel. Les anges, les saints, pour apparaître sur la terre, s'enveloppent d'une forme ; c'est une image plutôt qu'une réalité, parce que nos yeux terrestres ne peuvent pas voir les esprits ou les âmes séparées. Ils ne peuvent pas voir ce qui est céleste, ce qui est de Dieu.

Cependant, vous le voyez, je ne parle plus maintenant de ce qu'est Dieu lui-même, mais de ce qui est bien en deçà de Dieu : j'ai sauté un abîme, j'ai passé de Dieu lui-même à Dieu incarné, Dieu revêtu d'un corps. Aujourd'hui qu'il est dans le ciel, ce corps n'est visible à nos sens que sous l'apparence d'une substance qui n'est plus, d'un pain qui n'est plus, d'un vin transsubstantié, en sorte qu'il n'y a que la forme, la couleur et le goût des espèces, par lesquelles il peut tomber sous nos sens.

Tout cela est l'enseignement élémentaire du catéchisme. Pourtant cette vérité aide merveilleusement l'âme dans la vie d'oraison. Au lieu de se désoler si elle perd cette espèce de connaissance sensible et visible des choses célestes, au lieu de s'affliger si elle ne peut se représenter Dieu, avoir ce contact, ces premières grâces du commencement qui n'étaient que des moyens de Dieu pour l'attirer à lui, et qui n'étaient pas encore une communication de Dieu lui-même, elle ne se trouble pas. C'est qu'elle arrive à quelque chose de plus réel, de plus spirituel, à Dieu lui-même qui, tout en étant invisible, incommunicable, est cependant tout ce qu'il y a de plus proche, de plus voisin, de plus intime, de plus présent à l'âme.

D'un côté, nous ne pouvons ni le voir, ni le sentir, ni le toucher. D'un autre côté, il nous est plus présent que l'air que nous respirons, plus intime que notre pensée, plus en nous, plus nous faisant vivre, nous considérant, nous aimant, nous donnant la vie, l'être et le mouvement que tout ce que nous pouvons imaginer.

170. *Sub specie.*

Prenez tout ce que vous pouvez penser de plus intime, de plus secret au-dedans de vous-même, Dieu est encore plus intime, plus présent. Ainsi cette nature divine que nous ne pouvons ni saisir, ni toucher, est en nous, elle est avec nous.

C'est l'enseignement catholique. Au moment même où nous passons de cette vie matérielle à l'autre, dans la chambre même, le lieu même, à l'instant même, nous trouvons Dieu présent avec tout ce qu'il est, parce qu'il y était auparavant. L'âme, encore enveloppée dans les langes du corps, incarnée dans les sens qui vivent par elle, ne pouvait pas le voir ; mais, dès qu'elle est devenue pur esprit, à l'instant même, dans ce lieu même, en elle-même, elle trouve Dieu parce qu'il y était.

Ce sont là, mes sœurs, des vérités que vous savez, qu'il paraît inutile de vous rappeler, mais sur lesquelles repose peut-être le plus l'esprit d'oraison et de prière, parce que d'un côté il n'y a aucune désolation à ne pas trouver Dieu, si l'âme est convaincue qu'elle ne peut le voir qu'après cette vie. D'autre part, comme il n'y a pas d'instant, de minute où on ne doit chercher Dieu, si on ne le voit pas, on a du moins la certitude entière, absolue, qu'il est véritablement autour de nous et en nous, au plus intime de notre être, nous possédant, nous connaissant, nous aimant, et voulant être connu et aimé de nous.

Voyez, mes chères filles, comment, à l'aide de ces simples réponses du catéchisme, notre tendance continuelle vers Dieu est assurée par l'esprit de foi, éclairée par l'esprit de foi, et constitue cette espèce de fermeté d'une âme qui espère tout de Dieu et ne doute jamais de lui, alors même qu'elle ne le voit pas, qu'elle ne le sent pas, qu'elle ne le touche pas.

Si elle a des déceptions du côté des créatures, si elle voit toute sorte d'événements qu'elle ne comprend pas, s'il y a des choses pénibles dans les rapports des créatures entre elles, s'il y a une désolation dans le spectacle de ce monde créé et fini, elle ne s'y arrête pas. Elle sait qu'il en est ainsi dans l'ordre des choses visibles, transitoires et imparfaites. Elle ne se trouble pas et ne doute jamais de Dieu, parce que Dieu est présent à tout par son gouvernement,

par sa volonté, par sa providence. Elle sait qu'il est quelque chose de saint, d'infini, d'heureux et de divin.

Pourquoi donc alors aurions-nous, à propos des choses visibles, cette espèce de doute, d'anxiété, de défiance, ce quelque chose qui semble amoindrir la foi et désoler l'âme ? Qu'il n'en soit pas ainsi, mes sœurs. Plus les choses présentes sont froides, désolées, mauvaises, plus Dieu seul qui est très saint, très parfait, très divin, devrait être ce vers quoi nous tendons, ce en quoi nous nous arrêtons.

Passons donc sans cesse, mes chères filles, du présent à l'éternel, du visible à l'invisible. C'est là, si je ne me trompe, mes sœurs, ce qui doit être l'effort continu de l'âme qui veut vivre de la vie d'oraison. En même temps que c'est sa paix, c'est sa lumière et sa force.



27 décembre 1874

L'ADORATION, PREMIER DEVOIR DE LA CRÉATURE ENVERS DIEU

Mes chères filles,

Je voulais vous parler aujourd'hui d'un grand devoir que nous avons vis-à-vis de Dieu, et dont nous ne pouvons nous dispenser, c'est l'adoration. Pour nous, qui joignons à l'enseignement l'adoration du très saint Sacrement, nous devons être tout particulièrement des religieuses adoratrices.

Je veux donc vous demander qu'en portant au pied de la crèche cette pensée, ce sentiment, cette vie intérieure qui doit être la vie habituelle de nos âmes, vous vous rendiez compte de cette qu'est l'adoration. En même temps qu'elle est le respect, le souverain service que l'on rend à Dieu, la reconnaissance de ses droits et de ses perfections, elle est, et encore plus, le sommet de l'amour.

Parmi les hommes, quand on dit : *Je l'adore*, c'est l'expression la plus forte et elle blesse des lèvres chrétiennes quand on l'applique aux créatures. Je vous rappellerai à ce propos le joli mot d'un enfant. On lui demandait s'il aimait le bon Dieu : *Oui*, répondit-il, *je l'adore*.

En effet l'adoration, c'est la perfection de l'amour, l'expression de ce qu'il y a de plus ardent, de plus respectueux, de plus donné, de plus fidèle, de tout ce qui fait que, sortant de soi-même, on donne tout son être et on passe dans celui qu'on adore.

Notre Seigneur Jésus-Christ, en se faisant petit enfant dans la crèche, demande que nous lui donnions cet amour d'adoration, de telle sorte que, sortant de notre propre vie, nous entrons dans la vie

de Jésus enfant, et que, lui disant : *Je vous adore*, nous le lui disions pour lui offrir tout ce qu'il y a de plus ardent, de plus généreux, de plus vif, de plus délicat dans le cœur, tout ce que l'on peut donner pour vivre en Jésus enfant beaucoup plus qu'en soi-même.

Là comme toujours se place un petit examen. Quels sont les liens qui me retiennent ? Quels sont les côtés défectueux par lesquels je vis en moi-même ? Ne suis-je pas plus sensible à ce qui me touche qu'à ce qui touche Jésus-Christ ?

Comment pourrai-je, par un amour tendre, vif, ardent, par l'amour dans sa plénitude, transformer tout ce qui me fait vivre en moi pour vivre en Jésus-Christ, dans sa simplicité, dans sa pauvreté, dans son humilité, dans son amour, dans ce soin, dans ce souci de l'avoir toujours avec moi, de le porter dans mes bras, de me rendre attentive à tout ce qui le touche ? Ainsi, déracinant par un amour ardent tout ce qui faisait que cette pauvre petite plante humaine restait encore dans le sol du vieil Adam, dans le sol de la nature, je la transporterai dans ce sol de la grâce où nous avons tous été plantés par le baptême pour vivre de Jésus-Christ, par Jésus-Christ, en Jésus-Christ. C'est là la voie la plus sûre et aussi la plus facile.

L'amour est ce qu'il y a de plus puissant en nous. Qu'est-ce qui a rendu saint Jean si saint, si parfait, si revêtu de toutes les perfections de grand prophète, de grand apôtre, de grand martyr, de grand confesseur de Jésus-Christ ? C'est l'amour si entier, si pur, si virginal, si tendre par lequel il s'est attaché à notre Seigneur Jésus-Christ. Nos âmes aussi sont appelées à cet amour. Si notre Seigneur nous a tirées du milieu des hommes, c'est pour qu'après saint Jean nous ne le quittions ni à la crèche ni à la croix.

Saint Jean a d'abord connu notre Seigneur dans sa vie ordinaire et publique. Il a essayé de suivre son Maître, quand il a été arrêté par les soldats et s'est enfui, croit-on, laissant son vêtement entre leurs mains ; mais il est revenu bientôt, et nous le retrouvons au Calvaire. C'est lui encore qui, suivant la tradition, accompagnait la Sainte Vierge, quand elle cherchait les traces sanglantes de son divin Fils sur la voie douloureuse. Il était là quand le corps de Jésus a été embaumé et mis dans le tombeau.

Au jour de la Résurrection, quand Madeleine va annoncer aux apôtres que Jésus est ressuscité, c'est Jean qui arrive le premier au sépulcre. Il a fait tout cela par la grâce d'un saint amour, d'un amour ardent, d'un amour d'adoration bien dû à celui qui est venu nous chercher et nous sauver d'une manière si étonnante, si incompréhensible, qui dépasse tellement toutes nos pensées, à celui enfin qui nous montre en se faisant enfant un amour auquel nous n'atteindrons jamais.



ANNÉE 1875

- 3 février : Départ de mère Marie-Eugénie pour Poitiers, Bordeaux et Lourdes dans le but d'y préparer une fondation, demandée par l'évêque, M^{gr} Langénieux. Arrêt à Tarbes, dans une famille amie. Arrivée à Lourdes le 6. Achat d'un terrain, près des sœurs de Nevers. Mais décision de ne pas bâtir dans l'immédiat.
- 9 février : Départ de Lourdes. Arrêt à Pau, puis Bordeaux et Poitiers où les sœurs vont bientôt changer de maison.
- 16 février : Retour à Auteuil.
 - 24-25 février : *Vote de lois en vue d'établir la nouvelle constitution de la République.*
 - 5 mars : Monseigneur d'Hulst, supérieur ecclésiastique, préside une profession. Mère Thérèse-Emmanuel lui demande d'autoriser l'exposition du saint Sacrement un jour de plus par semaine, ce qui est accepté. Quant à l'exposition tous les jours, il faut en référer à l'Archevêque.
- 22-24 mai : Court séjour de mère Marie-Eugénie à Reims.
- 13 juin : Chapitre sur la Consécration au Sacré-Cœur. Le père Picard transmet la bénédiction papale accordée lors de son dernier voyage à Rome.
 - 16 juin : Pose de la première pierre de la Basilique du Sacré-Cœur.
- 19 juin : Première Communion et Confirmation. Mère Marie-Eugénie parle à l'Archevêque de son désir de fonder un externat à Paris.
 - *Juillet : Loi sur l'enseignement supérieur.*
 - Organisation des Universités Catholiques.
- 27-29 août : Mère Marie-Eugénie est à Poitiers.
- 4-12 septembre : À Auteuil, retraite de la Communauté, prêchée par monseigneur d'Hulst.

- 16 septembre : Mère Marie-Eugénie part pour une quinzaine de jours dans le Midi. Elle rencontre le père d'Alzon à Nîmes et revient le 2 octobre. Le père d'Alzon sera ensuite à Paris du 6 octobre au 12 novembre.
- 25-29 octobre : Mère Marie-Eugénie est à Bordeaux. Elle revient pour la retraite des enfants, prêchée par le père d'Alzon, du 28 au 31.
 - 20 décembre : Au cours d'un séjour à Paris, mort de Louis, frère de mère Marie-Eugénie. Elle se rend près de lui et l'aide dans ses derniers moments.

3 janvier 1875

LA CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME,
FONDEMENT DE LA VIE RELIGIEUSE

Mes chères filles,

En ce temps de la sainte enfance de notre Seigneur, il faut s'appliquer tout particulièrement à revenir sur les commencements de sa vie religieuse. C'est un conseil que donnent tous les saints de reprendre ainsi les choses du commencement.

Je voyais dernièrement un saint religieux, supérieur de communauté, provincial de son Ordre, homme déjà âgé, qui me disait : « Ma Mère, tout est dans le commencement, et, si je savais bien le B.A.BA de la vie religieuse, je m'estimerais heureux. » Comme notre Seigneur se montre à nous, recommençant le cycle de l'année ecclésiastique, recommençant en quelque sorte sa vie parmi nous, c'est bien le moment, il me semble, de reprendre les fondements de sa vie.

Eh bien, un des premiers fondements de la vie chrétienne, et à plus forte raison de la vie religieuse, c'est de se connaître soi-même et de connaître Dieu : *Connais-toi toi-même et connais Dieu*, disait un grand saint. Ce sont là en effet deux choses importantes qu'il est bon de se rappeler souvent : se connaître soi-même, avec sa misère, son imperfection, sa faiblesse, dans cet état de nature déchue et tombée que notre Seigneur vient restaurer. État qui, si nous le considérons ainsi, ne doit pas nous décourager, puisque c'est l'état où notre Seigneur trouve l'homme en venant le sauver.

Si donc nous acceptons d'être cela par notre fond, comme enfants d'Adam, comme pécheurs, nous pourrons y puiser une espèce de tristesse du regret d'avoir offensé Dieu, oui, mais jamais aucune

diminution à notre espérance, ce qui serait un très grand mal. Pour l'éviter, il faut tout de suite passer de l'expérience de sa misère à la connaissance de ce grand don que Dieu nous fait, à ce Sauveur, à cet Époux, à ce Maître, à ce Dieu qui vient prendre notre nature pour pouvoir en quelque sorte s'incorporer à chacun de nous. En considérant ce don qui nous fait connaître la bonté de Dieu, les grâces qu'il répand et qu'il a répandues sur nous, nous pouvons regarder notre faiblesse, ces tendances au mal qui sont en nous, sans qu'il y ait affaissement dans notre âme.

Avez-vous remarqué que, dans la sainte liturgie – c'est une chose qui m'a toujours frappée – nous ne récitons jamais le *je confesse à Dieu*¹⁷¹ que nous ne disions auparavant : *Notre secours est dans le nom du Seigneur* ? Cela se comprend : dès que nous devons arriver à sonder cette plaie du péché, à reconnaître que nous avons offensé Dieu par nos paroles, par nos actions et par nos omissions, il faut qu'auparavant nous nous remettions dans l'esprit que *notre secours est dans le nom du Seigneur*, et que nous finissions en demandant que sa bonté et sa miséricorde nous accordent le pardon et la rémission de toutes nos fautes.

C'est toujours entre ces deux pensées, du secours que nous apporte le Seigneur et de sa miséricorde qui vient pardonner, qu'il faut placer la vue de soi-même. Dieu ne dit-il pas sans cesse dans l'Écriture : *Quand bien même vos âmes seraient noires comme l'ébène ou rouges comme l'écarlate teinte deux fois, je les rendrai blanches comme la neige*¹⁷² ? Et ailleurs : *Il nous déchargera de toutes nos iniquités, il prendra tous nos péchés et les jettera à la mer*¹⁷³ pourvu que vous demandiez pardon du fond du cœur, que vous vous mettiez sous le sang de Jésus-Christ et que vous viviez en union avec lui.

C'est certainement là le fondement de la vie chrétienne et de la vie religieuse, en y ajoutant une chose (c'est singulier à dire, car tout le monde croit avoir la contrition de ses péchés) : la contrition habituelle de ses fautes, l'horreur de tout péché, de toute souillure. C'est là, mes sœurs, ce qu'on ne saurait jamais trop développer en

171. *Confiteor Deo...*

172. Is 1, 18.

173. Mi 7, 19.

soi. C'est un des traits caractéristiques des saints. Tous ont une horreur profonde pour ce qui peut offenser Dieu, lui déplaire ou souiller leur âme.

Peut-être direz-vous que c'est là un sentiment qui est du commencement de la perfection. Je vous l'accorde, mais ce sentiment doit, chaque jour, devenir plus vif, plus délicat, plus profond, plus général et plus intime jusqu'au sommet de la perfection. Il ne suffit pas de s'abstenir du péché, il faut qu'il reste toujours en nous l'horreur de tous les péchés commis et de ceux qui pourraient nous atteindre encore, et une crainte, une horreur, une haine qui nous éloigne de ce mal unique et souverain, du péché quel qu'il soit. Mais, remarquez-le, je n'ai pas dit qu'avec cela nous ne tomberons pas. Nous tomberons par suite de notre fragilité, de notre misère ; mais cette chute qui n'est qu'une faiblesse peut exister avec la contrition et même avec une perfection toujours croissante.

Je suis persuadée, mes chères filles, que je n'exprime là que des sentiments qui sont les vôtres. Mais il est bon de venir à Jésus enfant dans cette humilité, dans cette simplicité qu'il nous montre à la crèche, et de voir si les bases de la perfection qui sont dans notre âme sont parfaitement solides, pour ne pas nous exposer à bâtir sur la paille. Or, c'est bâtir sur la pierre que de bâtir sur les vérités dont je viens de vous parler.

Renouvelons-nous donc à ce sujet, examinons-nous sur le B.A.BA de la vie religieuse, sur l'obéissance, sur les pratiques de pauvreté, de régularité, sur toutes ces choses auxquelles on nous forme pendant le noviciat. Si nous y sommes toujours fidèles, nous avons fait de grands progrès. L'auteur de l'*Imitation* était certainement un grand saint, et rappelez-vous ce qu'il disait : *Plaise à Dieu que je puisse recommencer, reprendre tout l'édifice de ma vie religieuse pour le rendre régulier, solide, fervent !* Eh bien, c'est ce qu'il faut nous proposer au commencement de cette année, dans la vue des mystères de la sainte enfance de notre Seigneur, afin de développer cette vie nouvelle qu'il veut prendre en nous. Apportons-y une application toute nouvelle.

10 janvier 1875.

AVIS AUX SŒURS ANCIENNES

Mes chères filles,

Je vous parlais l'autre jour du renouvellement qu'il faut opérer en nous auprès de la crèche de l'Enfant Jésus. Il y a une chose sur laquelle je veux revenir aujourd'hui, quoiqu'elle ne regarde qu'un nombre restreint de nos sœurs, mais, comme d'ailleurs toutes y arriveront, il faut que je vous en parle.

À mesure qu'on avance dans la vie religieuse, il faut apporter un soin plus grand à se renouveler. Car, si, en entrant, on a des difficultés à vaincre, des luttes à soutenir pour éviter certains défauts, pour retirer son cœur du monde, des affections trop naturelles, d'anciennes habitudes, de certains liens ; si l'on a quelque difficulté à prendre les formes et les habitudes de la vie religieuse, quand tout cela est fait, il faut prendre garde qu'un certain *laisser-aller* ne se glisse et ne s'établisse dans l'âme, et qu'au lieu de se conserver dans une généreuse obéissance, dans une fervente pauvreté, dans la fidélité prompte à la Règle et dans un soin habituel à se mortifier, on ne se laisse aller d'un côté ou d'un autre. Il faut prendre garde qu'on ne fasse les choses par habitude, par coutume et, comme le dit le père d'Alzon, *tout va comme je te pousse*.

Je ne dis pas qu'aucune religieuse en soit là, puisque, par l'oraison de chaque jour, on se renouvelle ; mais il importe de se reprendre sans cesse pour la perfection de chacune des actions qui composent notre vie : ainsi, se renouveler dans la manière de dire l'Office, de

faire l'oraison, pour y apporter le soin, la ferveur requise, s'y appliquer et n'y pas perdre son temps – se renouveler dans l'obéissance, dans la vie commune, dans la fidélité aux vœux et aux règles, dans tous les points en un mot qui doivent être le signe de la ferveur des novices, mais qui doivent aussi marquer d'un caractère religieux plus prononcé les dernières années de notre vie, à nous qui approchons de la couronne qui nous est réservée, si nous avons *combattu le bon combat*¹⁷⁴.

On peut reconnaître un Ordre fervent au caractère profondément religieux des personnes plus âgées qui le composent. Quelquefois on trouve un caractère religieux moins prononcé dans les personnes que l'âge, les fatigues, les infirmités semblent avoir amenées à un peu plus de laisser-aller. J'ai souvent remarqué cela dans diverses communautés où je suis entrée. Si d'un côté on trouve dans les anciennes l'humilité, la ferveur, et dans les jeunes le respect, la soumission, la modestie, il suffit d'avoir vécu deux heures dans cette maison, pour en apprécier l'esprit religieux.

Il faut, mes sœurs, que nous donnions ce caractère profondément religieux à notre Congrégation. Pour cela, que les anciennes veillent à toutes les questions d'humilité. Que les jeunes gardent la déférence, le respect, la modestie. Que toutes trouvent près de l'Enfant Jésus, en ce temps de bénédictions et de grâces, ce qui fera leur vie plus sainte, plus agréable à Dieu, plus parfaite, digne de plus grandes bénédictions et de plus grandes grâces, au jour où elles demanderont à Dieu la couronne que nous espérons toutes et pour laquelle il nous a appelées en Religion.



174. 1 Tm 6, 12.

12 janvier 1875¹⁷⁵

CELUI-CI EST MON FILS BIEN-AIMÉ
EN QUI J'AI MIS TOUTES MES COMPLAISANCES, ÉCOUTEZ-LE

Mes chères filles,

Après la belle et pieuse parole que vous venez d'entendre¹⁷⁶, on n'est pas très encouragé à y ajouter quelques mots. Mais pourtant nous voyons tant de choses dans les mystères de ce temps-ci qui nous parlent de l'amour de Dieu que nous ne saurions trop y revenir.

Je me demande si plusieurs d'entre vous ont assez médité ce mystère de Jésus-Christ se rendant au désert pour trouver Jean-Baptiste et recevoir de lui le baptême, et enfin sur cette seconde manifestation du Jourdain, sur cette parole venue du ciel : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le*¹⁷⁷.

Vous le savez, l'Église honore, dans la fête de l'Épiphanie, une triple manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. La première, c'est l'adoration des Mages. La seconde, la manifestation suprême du Jourdain. La troisième est le premier miracle que fit Jésus aux noces de Cana, en changeant l'eau en vin. Mystères qui sont réunis dans une même fête, parce qu'ils se sont accomplis le même jour, quoique à des années différentes.

Eh bien, il me semble que cette parole : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le*, est une de

175. Fête du saint Nom de Jésus.

176. Prédication de M^{sr} d'Hulst.

177. Mt 17, 5.

celles qui doivent le plus occuper l'âme religieuse pendant tout ce temps de l'Épiphanie. Il faut revenir souvent à cette pensée de Dieu, se complaisant en Jésus-Christ. Sur la terre, le bon Dieu n'avait pu se complaire qu'un peu dans les patriarches, dans les prophètes, dans ceux qui attendaient le Messie. S'il avait eu une grande joie à voir Job marcher dans des voies droites, à trouver Abraham ferme dans sa foi et dans son espérance, il n'était cependant pas pleinement satisfait. Mais voici celui en qui il a mis toutes ses complaisances, Jésus, qui rend à son Père tout honneur et toute gloire. Voici celui qui lui donne une satisfaction sans bornes, qui est l'objet de tous ses regards, de toutes ses pensées et de toute sa joie.

Ce Jésus, mes sœurs, il est à vous, il est à moi, il est à nous tous. Il nous a faits tellement ses enfants, il nous a tellement adoptés, que, si nous marchons vraiment à sa suite, si nous établissons une ressemblance telle que Dieu veut la trouver entre lui et nous, certainement Dieu dira aussi de nous : « Regardez cette âme, j'ai mis en elle toutes mes complaisances. » C'est bien beau cela, mes chères filles, et ce doit être pour nous un grand sujet de réflexion.

Nous pouvons arriver à l'union la plus étroite avec Dieu par l'imitation de Jésus-Christ, par l'acceptation de ce qui a été ici-bas la condition de sa vie humaine, par la pauvreté, l'humilité, le renoncement, par le sacrifice et la souffrance, par une vie où il n'y a rien de ce qui plaît à la nature ni au monde, mais où tout est conforme à l'esprit de l'Évangile. C'est ainsi que nous pouvons devenir des objets capables de réjouir notre Père céleste.

Suivant la pensée que saint Augustin a développée dans son ouvrage de la *Cité de Dieu*, il y a deux voies qui se partagent le monde : celle où l'amour de Dieu est poussé jusqu'au mépris de soi, et celle où l'amour de soi est poussé jusqu'au mépris de Dieu. C'est entre ces deux chemins que le monde marche et s'agite. Il est nécessaire, mes sœurs, de s'examiner de temps en temps, pour voir où l'on en est. Il faut se demander dans laquelle de ces deux voies l'on est précisément. Dans quelle mesure on travaille à former en

soi la ressemblance de Jésus-Christ, pour que notre vie soit comme un reflet de l'Évangile.

Tout est renoncement, humilité, sacrifice en notre Seigneur Jésus-Christ. Regardez-le à la croix. Regardez-le au commencement de sa vie temporelle, dans la pauvreté de la crèche ; regardez-le en Égypte, fuyant les persécuteurs avec sa mère et son père qui vivent du travail de leurs mains. Voyez-le caché, méprisé, ignoré, inconnu. Voyez-le plus tard dans sa vie publique, annonçant la parole de Dieu, traité comme un séducteur, un impie, poursuivi, obligé d'aller d'un lieu dans un autre pour échapper à ses ennemis.

Pendant tout ce temps, quelle est sa société ? Quelques pauvres pêcheurs ignorants et grossiers, n'ayant rien qui puisse donner de la consolation, ni selon la nature, ni même selon la grâce, puisque nous entendons Jésus-Christ les reprendre et leur dire : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes*¹⁷⁸, et à saint Pierre : *Passe derrière moi Satan*¹⁷⁹, et tant d'autres paroles.

Voilà la vie que Jésus-Christ a daigné embrasser pour nous. Voilà comment il a vécu. Puis enfin il est mort sur la croix au milieu de toutes les souffrances, de toutes les humiliations, de toutes les douleurs. Cette mort cruelle n'a jamais cessé d'être devant ses yeux !

Eh bien, il faut nous demander dans quelle mesure nous acceptons ces conditions de ressemblance avec Jésus-Christ. Dans quelle affection de cœur nous sommes vis-à-vis de toutes les dispositions de la Providence. Quel courage nous y mettons, de manière à ne rien rejeter, à ne rien repousser, même lorsque quelque chose de plus pénible ou de plus difficile se présente.

Il ne faut pas oublier une autre parole de l'Évangile, mot terrible, mais bien propre à nous faire réfléchir : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, celui qui ne rassemble pas avec moi, disperse*¹⁸⁰. On voit sans cesse qu'il faut tout donner à Dieu sans aucune réserve, sans aucune restriction. *Tout*, à la mesure, à la lumière de l'Évangile, c'est-à-dire, jusqu'à un *iota*, puisque tout doit avoir son

178. Lc 9, 55.

179. Mt 16, 23.

180. Lc 11, 23.

accomplissement. Sans cela nous nous plaçons dans une situation dangereuse et douteuse, nous risquons d'entrer dans cette voie où, au lieu que Dieu se complaise en nous, c'est nous qui nous complaisons en nous-mêmes. Dans cette voie où l'amour de soi commence à diminuer l'amour de Dieu, dans cet état où l'on se laisse aller, où l'on se relâche, où l'on va jusqu'à faire que l'amour de nous-mêmes bannisse l'amour de Dieu.

C'est très sérieux cela, mes chères filles. Peut-être trouverez-vous que ce n'est pas la parole d'un jour de fête, mais j'en ai été très frappée et je tenais à vous dire combien il est nécessaire de rentrer en soi-même pour voir la mesure de sacrifice où l'on est vis-à-vis de Dieu, et quelle est la mesure de détachement, faut-il le dire, de *haine*, où l'on est vis-à-vis de soi-même.

Ce mot de haine est bien fort, mais il est de l'Évangile. Oui, il faut que nous nous méprisions, que nous nous renoncions tous les jours de notre vie. Il faut que nous nous séparions de tout ce qui serait joie et douceur à la nature, et que cela soit offert et sacrifié à Dieu par la mortification, afin d'avoir la joie de l'espérance, la joie de l'amour, la joie de l'union.

Il y a certes une grande joie pour une pauvre créature à penser qu'elle peut être absolument agréable à Dieu et devenir un objet sur lequel Dieu arrête ses regards avec complaisance, qui donne une consolation à son cœur, qui rend gloire à sa divinité, qu'il peut montrer à ses anges, comme il leur montrait autrefois son Fils, en disant : « Voyez cette créature. Voyez comme elle marche sur les traces de mon Fils. Voyez comme son cœur est pur et fidèle. Voyez comme elle est entrée dans l'esprit de foi, de générosité, de sacrifice que mon Fils est venu enseigner à la terre. Voyez comme en elle il n'y a point d'exception. Voyez sa générosité dans toutes les dispositions que je prends pour elle ! Que je lui demande plus ou moins, elle ne se réserve rien. Je puis faire d'elle ce que je veux, la laisser ou la crucifier, lui imposer une peine plus grande ou une plus petite, peu lui importe. Elle est entre mes mains. Voyez, il n'y a rien en elle qui ne soit comme son Époux, qui ne soit absolument abandonné. »

Je finis par cette pensée, car, si la première a quelque chose de sévère, celle-ci a infiniment de douceur, puisqu'elle nous montre l'union que nous préparant le sacrifice, la générosité, le don de soi tel que Dieu est absolument le maître et qu'en toutes choses il peut disposer de nous.



24 janvier 1875

LE MIRACLE DE CANA, FIGURE DE L'EUCHARISTIE ET MODÈLE
DE LA TRANSFORMATION QUI DOIT SE FAIRE DANS NOTRE ÂME

Mes chères filles,

Je vous parlais dimanche dernier d'une des manifestations de notre Seigneur, celle de son baptême. Mais je ne vous ai rien dit de celle des noces de Cana, le premier miracle que fit Jésus à la demande de la très Sainte Vierge.

Ce miracle est pourtant un de ceux qui doivent le plus occuper notre esprit. Car il est en quelque sorte le miracle qui occupe toute notre vie : – d'un côté, parce que nous vivons du sang eucharistique de notre Seigneur et que précisément cette transformation du vin au sang de Jésus et du pain en son corps est le mystère dont la transformation de l'eau en vin aux noces de Cana était la première figure ; – d'un autre côté, parce que nous devons travailler sans cesse à nous changer nous-mêmes, à nous transformer en quelque chose de divin, de surnaturel et de céleste, ce qui est vraiment changer l'eau en vin. Car notre nature, par rapport à cet état suréminent de grâce où Dieu nous appelle, est comme une eau pauvre et sans puissance, qui doit se changer en un vin généreux et divin.

Vous savez toutes que le mystère de la transsubstantiation est aussi le mystère et le modèle de notre propre transformation. Comme il est dit au Canon de la messe, nous devons être changés en quelque chose de divin par la grâce de ce mystère. Toute la vie il faut y travailler. Il faut aussi savoir qu'on n'est que de l'eau en soi-même et s'efforcer toujours de changer cette eau en vin. Pour cela deux grands moyens nous sont donnés : la foi et la prière.

Beaucoup de personnes s'affligent et s'étonnent qu'après avoir longtemps travaillé elles ne voient pas leur nature changer. Non, la nature ne change point. Elle est toujours pauvre, toujours infirme, toujours sujette aux tentations, toujours charnelle et terrestre et ayant des inclinations charnelles et terrestres. Quelquefois cependant, à mesure qu'on avance dans la vie, le surnaturel envahit davantage l'âme, mais non pas la nature. Il règne davantage dans la volonté, dans l'intelligence, dans ce saint des saints, dans ce sanctuaire réservé dont parle saint François de Sales, dans lequel l'âme s'entretient seule à seul avec Dieu.

Le moyen de se changer ainsi, de se transformer par ces côtés divins, c'est de vivre de foi, c'est de vivre de prière. C'est de se retirer beaucoup là où n'atteignent pas les créatures, là où les séductions humaines ne pénètrent pas, là où le démon ne peut mettre le pied. Il y a un fond intime où il ne peut entrer, que Dieu seul voit et connaît. C'est même là le fondement de cette grande règle de saint Ignace : *Quand l'âme change par une impression profonde qui n'est excitée en elle par aucun souvenir, par aucune impression venue par les sens, c'est ordinairement Dieu qui agit, surtout si cette impression va à nous faire aimer Dieu davantage, à nous dilater, à élargir notre cœur, et à nous faire agir pour Dieu.*

Ainsi donc le moyen le meilleur pour arriver à cette transformation, c'est de vivre de la foi et de s'appliquer à se séparer des impressions des choses extérieures ; c'est d'y renoncer, c'est de les quitter.

Pensez quelquefois, mes sœurs, combien est dure et difficile la condition des chrétiens du monde. Il faut qu'ils opèrent, eux aussi, cette transformation. Le sang divin a coulé pour eux comme pour nous. Ce qui est dit au Canon de la messe, que ce sacrifice est le modèle de ce qui doit s'opérer en nos âmes, est dit pour tous les chrétiens, mais, comme il leur est difficile de se retirer, de s'abstenir des impressions des objets extérieurs ! Pour nous, déjà beaucoup de choses nous en séparent et nous en privent. Nous avons renoncé à ce que le monde a de plus agréable, à ses plaisirs, à ses distractions. Nous sommes ramenées comme par force à rentrer dans l'intime de l'âme, dans ce saint des saints, pour vivre de la foi et écouter Dieu

dans la prière. Pour ceux qui ne le font pas, j'admets bien qu'ils aient la première étincelle de foi et d'amour nécessaire pour les sauver, mais jugez quel travail il restera à faire au moment où ils tomberont en purgatoire ! Combien il faudra que ce feu intelligent et purificateur vienne purger leurs âmes de tous ces plaisirs, de tout ce qui est resté de ces eaux plus ou moins bourbeuses du siècle, qui ont pénétré dans toutes leurs puissances !

Nous-mêmes, mes sœurs, nous avons encore beaucoup à purifier, c'est un travail que nous faisons tous les jours, et auquel je veux encore vous exhorter.

*Le juste vit de la foi*¹⁸¹ et, plus la foi est grande, plus elle transforme les âmes. Plus la foi anime la prière, plus nous recourons continuellement à Dieu, plus nous nous séparons des choses du dehors, plus nous rentrons dans l'intime de l'âme et, comme dit sainte Thérèse, dans ce château de l'âme, dans ce fond où Dieu est comme un soleil et où il veut nous pénétrer de sa lumière, pourvu que notre âme soit comme un pur cristal à travers lequel cette lumière puisse briller. Plus nous faisons cela, plus nous avançons cet ouvrage, plus nous faisons notre noviciat du ciel et de l'éternité, qui est la seule et unique raison pour laquelle Dieu nous a mis en ce monde.

Car ce monde n'est qu'un passage, c'est une épreuve. Nous ne devons y prendre ni notre demeure, ni notre repos. Ce n'est pas le lieu que nous devons habiter ni où nous devons chercher à nous créer des relations : *Celui-là serait bien fou*, dit sainte Thérèse, *qui dans son voyage s'arrêterait à chaque auberge qu'il rencontrerait sur son chemin en disant : Je suis bien ici, je trouve des gens qui me conviennent, je vais y faire mon séjour.*

Et il est infiniment plus fou celui qui croit pouvoir arrêter le temps. Le temps nous prend, il nous pousse, il nous emporte. À chaque instant nous le voyons par nos sœurs. L'important, c'est que la mort nous trouve plus près du but qui est Dieu, car la seule raison pour laquelle nous sommes soumis à l'épreuve, le seul motif de notre vie pérégrinante¹⁸² ici-bas, c'est la vie éternelle.

181. Rm 1, 17 d'après Ha 2, 4.

182. « Voyageur » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

C'est dans cette constance, dans cette fidélité, que nous arriverons, mes chères filles, à posséder Dieu, autant qu'il est possible de le posséder sur cette terre, et que nous nous assurerons de le voir et de le posséder sans un trop long délai entre l'heure où nous quitterons ce monde et l'heure où nous arriverons au terme de tous nos désirs.



21 février 1875

L'UNIQUE MANIÈRE DE PLAIRE À DIEU, C'EST DE TRAVAILLER
À SE RENDRE SEMBLABLE À NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Nous avons dans le saint Évangile d'aujourd'hui¹⁸³ une parole dont je crois vous avoir parlé il y a quelque temps à propos de la fête de l'Épiphanie. Parole deux fois descendue du ciel sur notre Seigneur Jésus-Christ : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le*. Si la sainte Église nous rappelle ainsi cette parole, c'est parce que tout, pour nous, consiste à écouter notre Seigneur Jésus-Christ et à l'écouter dans les deux sens donnés à ce mot par les saintes Écritures.

Écouter, c'est aussi obéir. C'est non seulement prêter l'attention de son esprit, mais c'est prêter l'attention de son cœur. L'esprit doit être rempli de vérités. Il doit être rempli des paroles de l'Évangile, de tout ce que notre Seigneur a dit, de ce qu'il a fait, de ce qu'il a enseigné. Puis, tous les jours de la vie, il faut, par la méditation, se mettre devant les yeux quelques paroles de cette vie divine, en se proposant de l'imiter. Voilà comment l'esprit se remplit de Jésus-Christ.

Puis, vient l'attention du cœur, l'attention de la volonté qui nous porte à faire ce que notre Seigneur nous dit, ce qu'il nous enseigne, ce qu'il nous montre. N'oublions pas que, s'il est *le Fils bien-aimé*, après lui, nous pouvons être les filles bien-aimées du Père céleste. Si nous voulons donc plaire à Dieu, entrons dans cette filiation

183. 2^e dimanche de Carême, évangile de la Transfiguration, Mt 17, 1-8.

divine qui nous rendra très agréables à ses yeux, mais souvenons-nous qu'on n'y entre que par la ressemblance à notre Seigneur Jésus-Christ, seule et unique manière de plaire à Dieu.

Souvent si, au lieu de ces examens compliqués où l'on perd son temps à revenir avec inquiétude sur chacune des actions de la journée, où l'on ne s'applique qu'à des choses vagues, l'on se disait : « Où en suis-je de la ressemblance que je dois avoir avec notre Seigneur Jésus-Christ ? Voilà d'un côté le modèle parfait, divin, si saint, si humble, si pauvre, si doux, et en même temps si fort, si donné aux autres, faisant la volonté de Dieu à toute heure du jour, toujours faisant *ce qui plaît à son Père*¹⁸⁴. Et moi, me voilà de l'autre côté, où en suis-je de la ressemblance avec Jésus-Christ ? Y a-t-il quelque chose qui ressemble à notre Seigneur dans ma conduite, dans mes pensées, dans mes sentiments, dans mes paroles, dans ma manière de faire mes exercices de piété et dans chacune des actions de ma journée ? Comme Jésus, est-ce la foi qui règle tous mes rapports avec mes supérieures, avec mes égales et mes inférieures ? » Comme tout irait mieux !

Voilà, mes sœurs, un examen qui n'est pas un examen de détail, qui n'est pas un examen de nature à donner des distractions, mais qui est, je crois, un examen de perfection et qui nous aiderait singulièrement à faire un effort de plus pour ressembler davantage à Jésus-Christ et à accomplir cette parole descendue du ciel : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis tout mon amour*¹⁸⁵.

Nous savons toutes par la foi que notre Seigneur est le Fils chéri et bien-aimé du Père, que Dieu met en lui toutes ses complaisances. Il reste maintenant à accomplir la dernière partie de cette parole : *écoutez-le, écoutez-le*, c'est-à-dire remplissez votre cœur de ses enseignements, faites ce qu'il vous dit ; *écoutez-le* de cette oreille du cœur qui procure l'accomplissement de la volonté de Dieu, parce qu'elle procure l'accomplissement de la sainteté qui est en notre Seigneur Jésus-Christ.

Cet examen-là n'a rien qui jette dans le scrupule. Il serait absurde de se tourmenter parce qu'on ne ressemble pas entièrement à notre

184. Jn 8, 29.

185. Mt 17, 5.

Seigneur Jésus-Christ. Tout le monde sait bien qu'on ne peut lui être semblable. Mais c'est un des examens qui pousse le plus vivement l'âme à secouer tous les grains de poussière de ses imperfections, pour acquérir la divine ressemblance.

Il faut vous dire : « Pauvre âme que tu es, il faut que toi, qui es aussi fille de Dieu, tu fasses ce que tu peux pour qu'il puisse mettre en toi ses complaisances. Souviens-t'en : tu as tout quitté, tu as eu le bonheur d'être prise et tirée du milieu des hommes, et choisie par Dieu. Il a fait un vrai miracle en te plaçant dans la vie religieuse, afin que les hommes puissent trouver en toi le saint Évangile. S'il était perdu, l'Évangile devrait pouvoir se lire dans la vie d'un chrétien et, à plus forte raison, d'une religieuse. – Eh bien, ma pauvre âme, où en es-tu de ce travail ? Travailles-tu vraiment à former en toi la ressemblance de Jésus-Christ ? Tes efforts vont-ils là ? Est-ce là ce qui occupe les rêves de tes nuits et les pensées de tes jours ? Est-ce le but de tous tes désirs, de toutes tes ambitions, de tes préoccupations, de tes réflexions ? Est-ce là la cause de tes envies et de tes craintes ? Ce qui te trouble, est-ce l'ennui de n'être pas encore semblable à ton divin modèle ou la crainte de n'y pas arriver ? – seul désir important en ce monde et seule crainte qui soit permise. »

Donc, au lieu de vous troubler, si vous n'avez pu achever un examen de détail, rappelez-vous que cet ensemble-là vaut mieux que tous les détails et que d'ailleurs il les renferme tous. Car, au fond, comme une personne qui agirait ainsi ferait bien son oraison ! Comme elle assisterait avec recueillement à la sainte messe ! Comme elle ferait bien sa communion, son action de grâces ! Comme elle serait religieuse aux récréations, comme elle s'acquitterait fidèlement de ses emplois, comme elle serait parfaite dans ses rapports de zèle, si partout elle portait ce soin, cette préoccupation, cette attention, ce désir de ressembler à notre Seigneur, si toute son application était de l'écouter dans l'oraison, pour le suivre et l'imiter dans tout le reste de la vie !...

Or, en ce temps où nous sommes, il y a quelque chose de particulier : nous entrons dans le jubilé¹⁸⁶. Pourquoi ne voudrions-nous pas toutes le gagner le plus parfaitement possible ? Pourquoi ne voudrions-nous pas toutes profiter de ce temps de grâces pour nous purifier de nos péchés passés ? Ce que le jubilé demande par-dessus tout, pour être gagné, c'est une grande pureté de cœur, une contrition habituelle, une détestation des imperfections dans lesquelles nous tombons ordinairement, un regret profond de toutes les souillures, de toutes les taches vénielles dont nous voulons purifier notre âme et obtenir le pardon. C'est un regard d'amour, une fidélité d'amour, une rénovation d'amour envers Dieu, une pureté de cœur et de conscience, qui s'obtiennent surtout en regardant notre Seigneur Jésus-Christ.

Puisque nous commencerons bientôt les stations¹⁸⁷, pourquoi ne tâcherions-nous pas d'y apporter cet esprit d'amour, ce vrai zèle évangélique qui, d'un côté, déteste en soi tout ce qui n'est pas Jésus-Christ, et qui, de l'autre, cherche à développer en soi tout ce qui y a été déposé par la grâce pour nous faire ressembler à Jésus-Christ ? Voilà une disposition dans laquelle l'âme se purifierait merveilleusement et gagnerait merveilleusement bien le jubilé¹⁸⁸.



186. L'année 1875 est une année jubilaire (la 21^e). Inaugurée à Rome le 24 décembre 1874, elle a été « étendue au monde catholique » par l'encyclique *Gravibus Ecclesiae : Au milieu des lourdes épreuves pour l'Église et notre temps...*

187. Pendant le Carême, à Rome, des célébrations avaient lieu chaque jour dans une église différente ; ces lieux de rencontre étaient appelés « stations ». Le Missel Romain indiquait la « station » de chaque jour.

188. Pas d'indication de Chapitre entre cette date et le 2 mai. Cependant le 20 avril, on peut lire dans les Annales : « Notre Mère nous a dit quelques mots ce matin au Chapitre sur la belle fête d'aujourd'hui, le Patronage de Saint Joseph, et a insisté sur notre obligation de prier beaucoup le protecteur de l'Église pour les besoins du Saint-Père. »

2 mai 1875

L'ESPRIT DE PRIÈRE

Mes chères filles,

Au commencement de ce mois de Marie, ce que je crois devoir vous recommander, c'est l'esprit de prière. Certainement, c'est là ce qui fait tout le fond de la vie religieuse, mais il y a des moments où il est bon de s'y renouveler et de s'y retremper.

Au fond, le silence nous est donné pour faciliter l'esprit de prière, de même que la séparation du monde et tous les autres exercices de la vie religieuse. Pour l'avoir, pour l'établir fortement dans son âme, il faut toujours se reprendre, s'y appliquer de nouveau avec un grand soin. Le soir, quand on entre dans sa cellule, il faut occuper son esprit du bon Dieu et des choses de Dieu. La nuit, si l'on ne dort pas, il faut se retourner vers le saint Sacrement. Le matin, en s'éveillant, que le premier mouvement de l'âme soit d'entrer dans l'esprit de prière, de manière que le grand silence pénètre l'âme de pensées saintes et l'unisse à Dieu avant qu'elle n'entre en contact avec les créatures.

La très Sainte Vierge a toujours vécu dans l'esprit de prière. Quand elle dormait, son cœur veillait, disent les Pères. Même pendant le sommeil, cette créature privilégiée n'interrompait pas cet acte continuel d'amour de Dieu, d'union à Dieu. Elle demande cela de ses enfants. Pendant ce mois qui lui est consacré, elle demande qu'aux heures dont nous pouvons disposer le matin et le soir, nous nous adressions à elle, nous recourions à elle pour l'invoquer et nous mettre sous sa protection, que nous nous

appliquions à bien remplir les heures consacrées à la prière. Puis qu'entre cet Office bien dit, cette oraison bien faite, cette visite au saint Sacrement, nous nous recueillions fréquemment et nous nous remettons le plus souvent possible en présence de Dieu.

Heureuses pour cela celles qui dans leurs occupations n'ont pas trop de responsabilité ! S'il y a quelque chose d'heureux en Religion, c'est bien d'être dans des emplois qui ne donnent pas de trop grosses préoccupations et qui laissent une certaine liberté d'esprit. Ainsi les sœurs converses n'ont pas l'ombre de préoccupations d'esprit à avoir dans leurs emplois et peuvent facilement s'occuper de Dieu le long du jour. Il en est de même pour bien d'autres emplois, pour une sacristine, pour une lingère, quand elle est bien au courant de ce qu'elle a à faire, et même pour les sœurs qui gardent les enfants dans les heures où l'on n'a pas trop à leur parler. Si la prière se mêle beaucoup à l'action, vous pouvez être sûres que le bien se fera davantage.

Je voudrais, mes sœurs, que ce mois de Marie fût pour chacune de vous un renouvellement dans cet esprit que je cherche à vous recommander aujourd'hui.



30 mai 1875

LA PERFECTION DE L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN
CONSISTE À MIEUX AIMER DONNER QUE RECEVOIR

Mes chères filles,

Dans ces belles fêtes de l'amour de Dieu pour les hommes, où notre Seigneur se donne à nous dans le saint Sacrement et répand sur nous ses grâces, la question qui doit le plus nous occuper est celle de l'amour que nous devons apporter en retour au bon Dieu. Dans cet amour du bon Dieu, il faut voir aussi l'amour du prochain.

Je lisais ce matin un beau passage de sainte Thérèse où elle explique que plus une âme est à Dieu, plus elle connaît Dieu, plus aussi elle aime à donner : elle désire même beaucoup plus donner que recevoir. Cette règle mettrait la perfection dans l'amour que nous devons porter aux créatures. Car il ne faut pas diminuer son cœur et mériter le reproche que saint Paul adressait à des chrétiens d'être sans affection. Il faut avoir de l'amour ; mais, selon la belle définition que nous donnait autrefois monsieur Deplace : *Il y a aimer et être aimé. Donner et recevoir.*

L'âme religieuse doit tendre sans cesse à sacrifier ce désir de recevoir et offrir à Dieu ce besoin d'être aimée, car il se rapporte à *soi*, et le travail de la perfection dans la vie religieuse est d'arriver à se compter le plus qu'on peut pour rien. Vous avez pu remarquer, mes sœurs, que, dans les âmes vraiment avancées, ce qui brille le plus, c'est un certain anéantissement d'elles-mêmes : elles se traitent et se laissent traiter comme chose de peu d'importance et pensent que, lorsqu'il ne s'agit que d'elles, c'est fort peu de chose.

Elles surmontent ainsi le principal obstacle à la perfection de l'amour.

Car dans les retraites, parmi les obstacles à la perfection, le premier que l'on signale, c'est l'amour-propre, le *soi*. Il peut y avoir des obstacles secondaires, mais celui-ci reste le principal. Par conséquent, plus une âme veut avancer dans la perfection, plus elle doit se quitter elle-même. Dans l'ordre de l'affection qui est le plus vif de nos sentiments, elle doit tendre à ce but d'aimer mieux donner que recevoir. C'est ce qu'on voit dans les âmes généreuses, dans les saints : un grand amour de Dieu uni à un grand amour du prochain et, dans cet amour, une générosité qui les porte à aimer mieux donner que recevoir, même du côté de Dieu.

Vis-à-vis du prochain, comme elles sentent vivement le néant de toutes les choses présentes ! Ce sont les âmes qu'elles aiment pour Dieu, et ce qu'elles aiment dans ces âmes, c'est ce commencement de bien qui est en toute âme baptisée. Elles l'aiment pour le développer, l'agrandir, et ne désirent rien tant que de voir ces âmes toutes riches des grâces de notre Seigneur, toutes pleines de son amour. Si quelque chose de terrestre voulait se glisser dans cette affection, elles s'en détacheraient aussitôt, parce que ce quelque chose, devant rester ici-bas, ferait une séparation au moment de la mort qui est la véritable vie, la vie éternelle qui nous unit pour toujours à notre Seigneur.

Prions instamment aux pieds du saint Sacrement, pour obtenir cet amour de Dieu si ardent, si généreux, qui pousse à se donner entièrement à Dieu et au prochain.

Nous sommes tous des commençants, mes sœurs. Nous avons besoin de grandir dans l'amour de Dieu, de nous développer dans l'amour de Dieu. Dieu lui-même vient embraser nos cœurs. C'est pour cela que l'Église place la fête du Saint-Sacrement après la Pentecôte, parce que c'est au moment où les cœurs des fidèles sont plus embrasés des flammes du Saint-Esprit qu'ils peuvent mieux comprendre le grand mystère de l'amour d'un Dieu envers ses créatures.

Considérez notre Seigneur au saint Sacrement, mes chères filles, que fait-il de lui-même ? Il se compte pour peu de chose, il s'abandonne, il s'anéantit, il se livre, il se met à la merci de tous, il se tait, il se cache. Pour lui-même, c'est l'anéantissement le plus complet, mais pour vous, c'est le plus complet de tous les dons, la marque la plus grande de son divin amour.



6 juin 1875

TRAVAILLER CONSTAMMENT À SA PERFECTION

Mes chères filles,

Nous venons de passer par les grandes fêtes de l'amour de notre Seigneur pour les hommes, la fête du Saint-Sacrement, la fête du Sacré-Cœur. Nous devons en garder la disposition de donner plus au bon Dieu après ces fêtes qui nous rappellent tout ce qu'il nous a donné.

Une religieuse contracte une grande obligation, quand elle se donne à Dieu. Ayant librement embrassé un état de perfection, elle doit sans cesse travailler à la perfection de l'amour et toujours y tendre, sans jamais s'arrêter dans ce travail par le découragement, par la pensée qu'elle n'est pas capable, qu'elle n'est pas digne de Dieu. Il faut s'efforcer au contraire de rendre à Dieu, par le désir de la perfection, par l'aspiration incessante vers ce bien qui lui est si agréable, ce que Dieu nous a donné par cet amour avec lequel il nous comble de ses meilleurs bienfaits.

Sans doute, on travaille à la perfection de l'amour, quand on vit dans l'obéissance, selon ses règles et avec le désir de les observer tous les jours de mieux en mieux. Mais, tout le monde sait, mais chacune de nous peut se rappeler avoir senti, à un certain temps, dans son âme des aspirations encore plus vives d'être unie à Dieu, de le servir très bien, de sanctifier toutes ses actions, de pratiquer telle ou telle vertu avec plus de perfection : une charité plus parfaite, une patience plus parfaite, une humilité plus parfaite.

Ce sont ces aspirations qu'il faut faire revivre au souffle de l'amour que Dieu nous montre. Il faut se dire : « Pourquoi ne voudrais-je pas être aussi parfaite que possible, pratiquer toutes les vertus qui se présentent à moi, et ainsi avancer toujours, m'exciter à donner à Dieu tout ce que peut lui donner une âme qui l'aime et passer par-dessus tous les obstacles ? Dieu est toujours prêt à me secourir. Celui qui vient à moi, qui habite au fond de mon âme, est bien assez fort pour me porter à travers les obstacles, à travers mes tentations, mes faiblesses et mes misères, puisqu'il peut tout. »

Je vous ai cité quelquefois la parole d'un prêtre qui, étant poursuivi en 1793 par les émissaires de la Révolution, s'enfuyait, emportant le saint Sacrement. Arrivé sur les bords du Rhône, il hésite un instant, puis il se dit : *Celui que je porte porte le monde, il est bien assez fort pour me porter sur l'autre rive*, et s'étant jeté dans le fleuve, il se trouva tout à coup transporté de l'autre côté.

Eh bien, il y a de ces moments dans la vie spirituelle où il faut se dire : « Celui que je porte au-dedans de moi porte le monde, il peut bien me porter plus haut, à la perfection qu'il me demande, à tel effort que je crois impossible. » Alors l'âme s'encourageant, espérant, voulant aimer, donnant tout ce qu'elle peut donner, trouve plus de joie dans le sacrifice, parce qu'elle conserve mieux en elle-même le souvenir du don sacré qu'elle a reçu à l'autel.

Cette pensée est la force qui nous fait tendre à la perfection et qui l'atteint dans une certaine mesure avant la fin de cette vie, que Dieu veut récompenser par la gloire éternelle.



13 juin 1875

CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR

Mes chères filles,

Je voudrais cette semaine vous parler de la préparation qui doit nous disposer à l'acte de consécration au Cœur de notre Seigneur¹⁸⁹.

Cette consécration est individuelle. Le Pape n'a pas voulu que ce soit une consécration solennelle de l'Église universelle¹⁹⁰. L'Église sort du cœur de Jésus, elle est à notre Seigneur Jésus-Christ et n'a par conséquent pas besoin de lui être consacrée. Mais chaque fidèle, chaque membre de l'Église en particulier a besoin de se consacrer au Cœur de Jésus. La pensée du Saint-Père a donc été que, dans tous les pays du monde, tous les chrétiens, tous ceux qui ont encore un peu de foi, de fidélité et de ferveur, se réunissent en un même jour pour prononcer cette consécration dans laquelle le Pape a mis l'esprit et la pensée qui doivent nous animer dans cette offrande de nous-mêmes au Cœur de Jésus.

Nous pouvons admirer dans cet acte l'unité de la sainte Église et l'affirmation de sa force. Nous voyons que toutes les forces individuelles se réunissent pour n'en faire qu'une dès que le Saint-Père a parlé. C'est bien l'un des plus beaux côtés de l'unité catholique : chacun peut être sûr que tout acte proposé par le Pape, bien que laissé à la liberté individuelle, sera accompli avec ferveur

189. 16 juin 1875.

190. L'acte solennel de la consécration du genre humain au Sacré-Cœur était réservé au pontificat de Léon XIII, le 11 juin 1899.

par chaque fidèle. Nous allons le voir le 16 juin : des millions de chrétiens, séparés par le lieu et par la condition, s'uniront dans une même pensée et dans une même prière, en récitant l'acte de consécration au Cœur de Jésus.

En disant cet acte, vous verrez, mes sœurs, qu'une des choses qui y est affirmée et sans laquelle il ne peut y avoir de vraie consécration, c'est l'unité de la foi, la soumission parfaite au Vicaire de Jésus-Christ, sentiment qui, grâce à Dieu, est bien profondément gravé dans le cœur de toutes les religieuses de l'Assomption, mais qui doit être exprimé par tout fidèle qui veut avoir une vraie dévotion au Cœur de notre Seigneur.

Le Pape nous dit aussi que nous trouverons dans cette dévotion une consolation, une espérance et un appui. Certainement, dans le temps où nous vivons, nous avons grand besoin de trouver de la consolation. Il est impossible de voir les douleurs de l'Église, les dangers de la situation présente, les craintes de guerres et de révolutions, les persécutions qui s'exercent tout autour de nous dans des pays où la piété et la vie religieuse s'épanouissaient autrefois sans entraves. Il est impossible, dis-je, de voir toutes ces choses sans éprouver beaucoup de tristesse, sans ressentir de grandes craintes sur les maux que l'avenir paraît nous réserver.

Comme le disait Pie IX, l'Église a ses promesses, elle ne saurait périr. Mais, les pauvres âmes... Combien y en a-t-il qui sont exposées à périr ! Les âmes des petits enfants, par exemple, élevés en Suisse, en Allemagne, dans les pays protestants, où l'on cherche à éloigner Dieu et la foi de l'enseignement, que ne vont-elles pas souffrir ? En Italie on oblige tous les membres du sacerdoce à porter les armes, on prive l'Église de prêtres et, par là même, on porte atteinte aux âmes de tous ceux qui n'auront pas un prêtre pour les soutenir, pour leur donner l'absolution, la communion, pour les fortifier et les assister à l'heure de la mort.

Voilà l'œuvre des méchants. Le Saint-Père nous invite donc à aller chercher notre consolation dans le cœur de celui qui a racheté les âmes dans son sang et qui a tant aimé le monde ; car ce sont les paroles mêmes de la révélation : *Voilà ce Cœur qui a tant*

aimé les hommes ! Il aime chacune de ces âmes en péril. Si toutes se tournent vers lui et demandent à Dieu, au nom de cette marque d'amour, d'avoir pitié d'elles, d'éloigner les maux présents et les dangers qui sont à craindre dans l'avenir, il semble qu'on peut espérer obtenir par cet acte très unanime, très zélé, très fervent, une rénovation dans l'état public et une rénovation aussi dans les âmes.

Si cela est ainsi proposé à tous les membres de l'Église, même aux plus tièdes et aux plus imparfaits, vous comprenez, mes sœurs, combien les épouses de Jésus-Christ doivent purifier leurs cœurs pour arriver à faire une consécration très parfaite d'elles-mêmes. Comme le disait avec raison l'une de nos sœurs l'autre jour, la contrition dans les âmes est en proportion de la ferveur de l'amour. Quelle contrition ne devrions-nous donc pas chercher à exciter en nous, pour faire cet acte avec une grande ferveur de cœur, avec un cœur très pur qui pénètre les nues !

Certainement chacune d'entre nous a des imperfections d'habitude et vous savez que tous les saints Pères, que tous les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes à dire qu'il n'y a rien qui doive plus attirer notre attention que ces imperfections habituelles, que ces péchés véniels d'habitude : or il n'y a qu'à rentrer en soi-même pour découvrir ces côtés où l'on tombe facilement. Combien il faudrait pleurer ces côtés-là, les détester, s'en détacher pour s'attacher à notre Seigneur Jésus-Christ, travailler à s'en purifier pour se rendre ardente et fervente !

Nous faisons une neuvaine qui ne nous impose pas de grandes prières, mais que nous pouvons rendre très efficace par les dispositions de notre âme. Nous pouvons, par le recueillement, par l'esprit de prière, par la patience dans les difficultés et les petites peines, par la mortification intérieure habituelle, par le sacrifice de tout ce qui est nous-mêmes, donner beaucoup plus à Dieu que les simples fidèles et mériter que cet acte pénétrant le ciel aille jusqu'au cœur de notre Seigneur, fasse descendre sur la terre les grâces dont l'Église et les âmes ont besoin et obtienne de Dieu tout ce que le Saint-Père a voulu.

C'est pour cela, mes chères filles, que j'ai cru devoir vous en parler. Vous avez plusieurs jours encore pour vous y disposer. Tournez toutes vos pensées de ce côté-là. Tâchez de faire une communion si fervente qu'elle vous apporte l'indulgence plénière, et préparez vos cœurs à faire à Dieu une consécration, un don aussi ardent, aussi fervent que vous êtes capables de la faire.



20 juin 1875

ÉDIFICATION QUE DOIT DONNER UNE BONNE RELIGIEUSE

Mes chères filles,

Je veux aujourd'hui attirer votre attention sur une parole de nos règles qui se trouve répétée deux ou trois fois.

Vous lisez à la règle *Des Parloirs* que nous devons laisser aux personnes avec qui nous sommes en rapport *l'impression d'une religieuse dévouée à ses devoirs* et ailleurs, au sujet des récréations : *Que les sœurs parlent en ce temps de ce qui leur sera le plus agréable, pourvu que ce ne soit pas chose éloignée des discours d'une bonne religieuse*. Si vous voulez bien faire attention à ces paroles, mes chères filles, vous verrez l'importance pour nous de donner toujours l'impression d'une bonne religieuse. Ce résultat s'obtient, ou ne s'obtient pas, par de très petites choses ou de très petits détails.

Remarquez-le : quand nous sommes en rapport avec des religieux, certains nous font l'impression d'être de très bons religieux et par cela seul ils font du bien à nos âmes. Quand nous sentons l'homme d'obéissance, l'homme de pauvreté, l'homme content de son état, l'homme fervent qui cherche Dieu par-dessus tout, l'homme qui, ayant rencontré des épreuves et des contrariétés, a passé généreusement par-dessus tout cela, parce qu'il faut porter sa croix tous les jours en ce monde et servir Dieu au milieu des épreuves et des contradictions de la vie ; quand nous sentons tout cela, nous gardons l'impression d'un bon religieux.

Si au contraire, (car, sans parler de mauvais religieux, nous pouvons en rencontrer de moins fervents), il y a quelques manies

d'amour-propre, d'ennui, de répugnance à l'obéissance, moins d'affection pour tel ou tel religieux ou pour tel ou tel corps religieux, toujours cela nous fait de la peine et diminue l'impression de bonne édification que nous aurions pu recevoir.

Eh bien, mes chères filles, quand nous rencontrons cette édification au dehors, il faut revenir sur nous-mêmes et nous demander si nous la donnons toujours, si, en tout, nous faisons l'effet d'une bonne religieuse. Le meilleur moyen de faire l'effet d'une bonne religieuse, c'est de l'être. Vous le comprenez bien, je ne vous demande pas l'effet sans la cause.

Si vous êtes une religieuse qui voit dans l'obéissance la volonté de Dieu, regarde les contrariétés et les épreuves de la vie comme une grâce que Dieu nous envoie et qu'il faut prendre de sa main, agit en tout d'une manière surnaturelle, se compte pour peu de chose, se montre toujours charitable, douce, humble, patiente, vous laisserez dans tous vos rapports l'impression d'une bonne religieuse.

Que ce soit à la récréation, au parloir avec vos parents, avec les personnes du dehors, avec les enfants, n'importe où, il est d'une grande importance que vous réfléchissiez à l'édification que doit donner une bonne religieuse.

Je suis amenée à vous parler de cela parce que j'ai été très édifiée du religieux qui vient de nous prêcher la retraite¹⁹¹. Je ne pense pas qu'il fasse des choses extraordinaires, de grandes austérités, qu'il se lève avant l'heure marquée, qu'il couche sur des sarments. Je n'ai pas vu qu'il prenne son vol vers le plafond au lieu de marcher par terre, mais j'ai constamment trouvé en lui un bon religieux obéissant, content de sa Règle et de ses supérieurs, qui va à tout ce que lui présente la Providence avec gaieté de cœur et dans des vues surnaturelles.

Mes sœurs, vous ne pouvez pas être toutes comme saint Joseph de Cupertino. Je ne pense pas que vous arriviez toutes à cette perfection qui donne lieu à ces grâces extraordinaires. Mais toutes, la dernière comme la première, vous pouvez être dans cette grâce ordinaire et sainte de la vie religieuse qui fait sentir en tout qu'on

191. Retraite de 1^{re} communion par le père Mas S.J.

est d'accord avec le bon Dieu et avec sa Règle, et qu'il n'y a pas la plus petite chose pour laquelle on se mette en dehors de Dieu et de sa Règle.

Surtout, mes sœurs, il ne faut pas se compter pour grand-chose. Toutes les fois qu'on trouve dans un religieux des susceptibilités, des retours d'amour-propre, d'intérêt personnel, cela choque et diminue la bonne édification. Dans le sexe féminin, c'est absolument la même chose ; c'est pourquoi, mes sœurs, il faut tâcher de se compter pour très peu de chose afin de porter toujours cette grâce avec soi.



Dimanche 27 juin 1875

SANCTIFIER SES SOUFFRANCES

Mes chères filles,

Je veux vous parler aujourd'hui d'une chose qui, bien qu'elle ne vous regarde pas toutes en ce moment, arrivera cependant à toutes les unes après les autres. Il est donc bon de penser à cet état avant de s'y trouver, afin de former en nous les dispositions saintes qui doivent nous aider à nous y sanctifier.

Cet état est celui de la maladie. On peut être souffrante, n'avoir pas une bonne santé, passer un certain temps où l'on ne fait pas les choses extérieures, où l'on est même obligé de s'en retirer entièrement. La grande chose qu'on doit alors à sa Congrégation, pendant que les autres travaillent pour nous, c'est d'avoir soin de se sanctifier de manière à servir ses sœurs devant Dieu, dans la proportion où elles nous servent devant les hommes.

Mais, avant d'être tout à fait malade, on peut être mal portant. Ceci est une chose très fréquente. Il y a en effet beaucoup de personnes qui sont dans cet état où l'on souffre tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce qu'il faut alors, c'est entrer dans des rapports très directs avec Dieu, se mettre dans un grand abandon à sa sainte volonté, recevoir cet état de sa main, le prendre en esprit de foi, comme le dit saint Grégoire, *car avant de nous appeler à lui, avant de nous ouvrir les portes de l'éternité, Dieu frappe doucement et nous avertit par la maladie que nous approchons de l'éternité.*

Il faut donc se préparer, et il ne suffit pas de dire : « Je ne puis plus rien faire... Je suis inutile en ce monde... Je ne peux plus

servir ma Congrégation... J'aimerais mieux m'en aller. » Ce n'est pas en effet très difficile aux religieuses de s'en aller à Dieu. Ce qui est plus difficile, c'est d'ajuster toutes ses actions, tous ses désirs, tous ses sentiments, toutes ses affections au bon plaisir de Dieu, de suivre notre Seigneur Jésus-Christ de très près, d'avoir ses pensées au-dedans de son cœur, de manière à pouvoir dire comme saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*¹⁹², et de le faire vivre en nous dans notre état d'infirmité.

Tous les maîtres de la vie spirituelle disent que Dieu nous envoie cet état pour que nous vivions davantage de la grâce et d'une manière plus surnaturelle. J'avoue pourtant que je me suis toujours un peu étonnée en lisant dans l'histoire de l'Église que saint Bernard choisissait de préférence les lieux malsains et humides pour y établir ses monastères, parce qu'il trouvait qu'il y avait dans la fièvre et dans les souffrances habituelles quelque chose qui sanctifiait ses religieux et les aidait à se rappeler la pensée de l'éternité. Pour nous, bien que nous ne le cherchions pas directement, nous rencontrons souvent cet état de malaise qui fait qu'on ne dort pas la nuit, qu'on se lève fatiguée, qu'on se porte avec peine, qu'on se sent faible et brisée.

Dans quelle mesure donnons-nous cela à notre Seigneur ? Dans quelle mesure faisons-nous de ces souffrances un purgatoire, pour effacer les imperfections des autres temps de notre vie et nous purifier ? En quelle mesure en profitons-nous pour monter vers Jésus-Christ crucifié et nous unir à lui ?

Il n'y a guère de femmes qui ne traversent ces moments-là dans un temps ou dans un autre et une des choses qu'on est le plus obligé d'y apporter, c'est la *bonne humeur*. Oui, on est encore plus obligé d'être de *bonne humeur* quand on est malade et souffreteux que quand on est en santé ; d'abord, parce que la nature nous porte à tout autre chose, puis, parce que les personnes qui nous entourent, qui nous servent, ont plus besoin de cette bonne humeur pour trouver moins pénibles les services qu'elles doivent nous rendre.

192. Ga 2, 20.

Vous n'avez pas toutes entendu ce que le père Picard a raconté du Pape. Il y a trois ou quatre ans, lorsque sa vie était en danger, il avait les jambes enflées et souffrait souvent de grandes douleurs, il fallait lui rendre des services même pendant la nuit. Quatre valets de chambre couchaient à tour de rôle auprès de lui, afin de se relever dès qu'il appellerait. L'un d'eux a raconté au père Picard que le Pape n'avait jamais sur les lèvres que des paroles aimables, qu'il leur parlait en plaisantant, les appelant « ses bons docteurs. » Une fois, celui qu'il nommait son bon docteur Carlo (celui-là même qui l'a raconté), était de garde. Le Pape eut une crise et l'appela, mais Carlo ne put jamais trouver ce qu'il fallait pour calmer la douleur de son maître. Pie IX attendit une heure sans rien dire, et toujours le sourire sur les lèvres.

Remarquez que ses souffrances étaient grandes, et qu'il s'agissait de sa vie. Dans la sainteté du Pape actuel, qui éclate par tant de grandes œuvres et de si belles paroles, ce trait est peut-être ce qu'il y a le plus à remarquer. Pour nous, tâchons de l'imiter. Tâchons d'avoir, comme Pie IX, au milieu des souffrances, cette patience, cette douceur, cette gracieuseté, cette égalité d'humeur, qui se manifestent tantôt par une parole de foi, tantôt par une parole aimable.

Toutes les religieuses qui s'étudieront à cela seront d'un grand exemple pour les autres, d'un grand prix pour la Congrégation, et d'un grand mérite aux yeux de Dieu. C'est pourquoi j'ai voulu vous en parler. Car, si la souffrance n'est pas pour toutes un état habituel, c'est au moins une chose si fréquente qu'il faut la mettre au nombre de celles auxquelles il faut penser d'avance pour s'y préparer et s'y comporter chrétiennement.



18 juillet 1875

LE DÉTACHEMENT DE TOUTES CHOSES

Mes chères filles,

En lisant ces jours-ci sainte Thérèse, je remarquais combien elle insiste sur un grand détachement des créatures, comme étant un point essentiel pour toute vie d'oraison, pour toute vie intérieure, pour toute vie religieuse. Cependant il semblerait que ses religieuses, cloîtrées, enfermées, séparées du monde, en aient moins besoin que nous, qui avons des rapports obligés et fréquents avec des personnes du dehors.

Notre titre même de religieuses de l'Assomption semble nous faire un devoir tout particulier du détachement des créatures. Le mot d'Assomption, mes sœurs, signifie en effet que l'on est passé dans une région nouvelle, dans une région supérieure, que l'on a dépassé en quelque sorte les limites de cette vie pour entrer déjà en participation de cette conversation qui est dans le ciel, suivant cette parole de saint Paul : *Que votre conversation soit dans le ciel*¹⁹³.

Il faut souvent revenir sur soi-même pour voir quelle est la mesure de ce détachement dans notre âme. Il n'y a pas d'âge où il ne faille s'examiner sur ce point, car il n'est pas facile de se maintenir dans cet entier dégagement qui fait qu'on ne tient à aucune chose, à aucun lieu, à aucune des conditions de notre vie.

Je commence par les choses inanimées : ne pas tenir à un emploi, ou à un autre, à telle espace de leçon ou d'occupation. Il y a

193. Ph 3, 20.

beaucoup à faire pour être ainsi entièrement détachés, afin d'avoir son cœur tout à fait au ciel.

Je dis *entièrement* car, en parlant de détachement, mes sœurs, je ne parle pas seulement du détachement de ce que l'on fait, mais aussi de ce que l'on voudrait faire. Quand un emploi nous est confié, il n'est souvent pas difficile d'être prêt à le quitter, parce qu'on en sent les peines et les ennuis. Alors ce n'est plus le détachement, mais bien le défaut de détachement, qui nous porte à vouloir autre chose, à penser que nous serions mieux dans telle ou telle occupation. Le détachement nous rend prêts, soit à faire toujours la même chose, soit à changer volontiers d'emploi, quand cela nous est demandé.

Voilà pour les choses inanimées. J'en arrive maintenant aux personnes. La plus tendre charité doit être dans notre cœur. Il faut aimer sincèrement chacune des personnes avec lesquelles nous vivons.

Il nous est même permis d'aimer d'une affection plus tendre encore quelques personnes, pour les vertus que nous leur voyons ou pour le bien qu'elles nous ont fait. Une affection basée sur ces motifs n'est pas contraire au détachement des créatures. Mais, dès que l'inquiétude s'y joint, dès que l'on a besoin de la présence des personnes que l'on aime, des consolations qu'elles nous donnent, dès que l'on a besoin *d'être aimée*, ce qui est fort différent *d'aimer*, dès que l'on a besoin de tout ce qui attache à la créature, de tout ce que l'on peut recevoir de la créature, on n'est plus dans le détachement que Dieu demande de ses épouses. Le détachement n'est pas contraire à la charité. Il est opposé à tous les liens, à tous les fils par lesquels on reste attachées ici-bas et retenues loin de Dieu.

En vous parlant de cela aujourd'hui, je voudrais que, d'ici à la retraite, chacune de vous voie bien ce qu'elle aurait à faire à cet égard pour se disposer à être une femme d'oraison¹⁹⁴, unie à Dieu dans la prière, dans la méditation, dans la récitation de l'Office, dans l'adoration du très saint Sacrement.

¹⁹⁴ « Fille d'oraison » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

Le saint Sacrement, mes sœurs, est bien le parfait modèle de ce désintéressement dont je vous parle. Là notre Seigneur nous aime très tendrement. Là il nous désire, nous appelle, nous attend. Il est là, toujours prêt à recevoir ce que nous lui donnons, pour en renvoyer l'honneur et l'adoration à son Père. Il ne nous suit pas partout, il ne vient pas à toute heure mendier des consolations, il prend ce que nous lui donnons ; et en même temps, il donne toujours.



1^{er} août 1875

S'ATTACHER UNIQUEMENT À JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Je ne me suis pas étendue longuement l'autre jour sur cette pensée que le moyen, la force, l'âme du détachement, c'est l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ et l'attachement à sa divine personne.

Ce qu'il faut bien se figurer, mes sœurs, en entrant en Religion, c'est qu'il faut tourner toute sa vie du côté du ciel. Quand on est depuis longtemps en Religion, ce à quoi il faut toujours s'appliquer, c'est à couper tous les liens qui nous attachent en bas, à écarter, à diminuer toutes les préoccupations qui nous viennent d'en bas.

Quand on est devant le très saint Sacrement, il faut dire à notre Seigneur : « C'est pour vous seul, ô mon Dieu, que je suis ici. Vous êtes le tout de ma vie. Mes pensées, mes fatigues, mes affections sont toutes pour vous. Bien que je ne puisse être toujours à vos pieds, ma vie doit être en un sens une prière continuelle. Il faut que la prière soit l'âme de ma vie, que chacune de mes pensées, de mes occupations se rapporte à cette plénitude avec laquelle je veux être à vous. » C'est ainsi qu'il faut, aux pieds du saint Sacrement, écarter, éliminer toutes les choses qui occupent notre âme du côté de la terre, toutes celles qui pourraient être une difficulté, toutes celles où l'on trouve un attrait naturel.

Je ne sais si celles d'entre vous qui ont lu la vie de sainte Catherine de Gênes ont remarqué que la première leçon que notre Seigneur lui donne est celle-ci : « Tu ne diras pas qu'une chose te plaît ou te déplaît : car, si elle te déplaît, il faut t'y appliquer assez

longtemps pour qu'elle te devienne indifférente et que tu l'acceptes volontiers. Si au contraire elle te plaît, il faut t'en éloigner, t'en séparer, car moi seul dois te plaire. Tu ne diras pas non plus : j'aime ceci, je n'aime pas cela, moi seul dois avoir toutes tes affections. »

C'est en ceci que consiste la grande formule du détachement : Jésus-Christ seul objet des affections de l'âme. Mais à cet amour il faut joindre le travail. Remarquez que c'est à une âme déjà très avancée, enseignée par lui-même, que notre Seigneur donne cette leçon. Quand elle sent des répugnances, il faut qu'elle sache les vaincre. Quand elle sent un attrait, il faut qu'elle s'en tienne à distance, qu'elle s'éloigne de ce qu'elle a voulu, de ce qu'elle a aimé, pour s'attacher à Dieu seul, même dans les heures où Dieu se tient voilé pour elle.

Les choses humaines, mes sœurs, ont cela de terrible qu'elles ne se voilent pas, selon la pensée de saint Augustin, elles se présentent avec force et entrent par tous les sens, au lieu que les choses surnaturelles n'entrent dans notre âme que par la foi. C'est pourquoi une religieuse doit s'efforcer de vivre de plus en plus de la foi, de se pénétrer des réalités surnaturelles, afin qu'elles l'emportent sur tout ce que l'on voit, sur tout ce que l'on sent, de se dégager des choses de la terre pour s'appliquer à la vie d'oraison. Or ce n'est pas la solitude et la complète séparation des créatures qui peuvent nous amener à cela ; c'est le détachement de l'âme et la fidélité à notre Seigneur Jésus-Christ.



8 août 1875

LA PRIÈRE PAR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Il me semble qu'il faut toujours partir de cette idée que les personnes religieuses savent toutes les choses qui sont nécessaires à leur sanctification, mais que, les sachant, elles n'y sont pas toujours attentives. Les instructions de Chapitre sont précisément faites pour vous rappeler ces notions que vous savez toutes très bien, mais qui, en pratique, ne sont pas toujours sous vos yeux, par suite de la fragilité de notre nature.

Je m'arrêterai aujourd'hui à cette pensée que quelque difficulté, quelque défaillance, quelque défaut que nous rencontrions en nous-mêmes, nous avons tout en notre Seigneur. Tout le monde sait cela, personne n'ignore que notre Seigneur, non content d'être notre Sauveur et notre Rédempteur, s'est fait aussi notre moyen. Il l'est devenu comme il est notre fin¹⁹⁵. C'est en lui que nous trouvons tout, c'est par lui que nous pouvons tout. Tout est accordé à sa prière. Nous pouvons, nous aussi, rendre notre prière toute-puissante, si, entrant dans la pensée de l'Église, nous la faisons toujours passer par son divin Cœur : *Par Jésus-Christ, notre Seigneur.*

Contemplez quelquefois pendant votre oraison combien la très sainte et adorable Trinité recevait d'honneur, d'hommage et de louange de la prière de Jésus-Christ, quand il était sur la terre. Quel honneur complet, quelle action de grâces infinie, quelle adoration,

195. Cf. *Notes intimes* n° 224/01, 1862.

quelle réparation, quelle prière puissante, pouvant tout obtenir ! Tout était en Jésus-Christ avec une puissance égale à celle du Père. Tout en lui rendait un hommage absolument digne à la sainte Trinité.

S'il en était ainsi aux jours de sa vie mortelle, il n'en est pas moins ainsi aujourd'hui. Au saint Sacrement, Jésus est toujours pour son Père une hostie parfaite d'honneur, de louange, d'adoration, d'amour, et nous y participons, car nous recevons notre Seigneur au-dedans de nous-mêmes et, quand nous prions, nous faisons passer notre prière par lui.

Mais malheureusement nous ne croyons pas assez à la puissance de cette prière par notre Seigneur Jésus-Christ, à l'importance de chacun des moments que nous pouvons employer à cette prière, à cette action de grâces par Jésus-Christ, à ce grand merci qui, comme l'a dit une fois Bossuet, suffit à tout ce que Dieu nous donne.

On peut dire qu'il y a égalité parfaite entre le don et le remerciement ; c'est adéquat, comme disent les théologiens, c'est-à-dire parfaitement égal. De même, quand nous implorons de Dieu le pardon de nos péchés, de ceux du monde entier par la prière de Jésus-Christ, par l'agonie de Jésus-Christ, il y a là une réparation égale à tous les droits de Dieu.

Enfin tout ce que nous demandons par notre Seigneur Jésus-Christ, nous sommes sûrs de l'obtenir. C'est dans ce sens que lui-même l'a dit : *Tout ce que vous demanderez en invoquant mon nom je le ferai. – Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux. – Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. – Si vous avez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à cette montagne : transporte-toi jusque là-bas, et elle se transportera*¹⁹⁶.

Il faut ajouter à cela ce que dit saint Augustin, que, si nous n'obtenons pas toujours ce que nous demandons, Dieu nous accorde ce qu'il juge le meilleur. Ainsi par exemple, quand nous demandons la guérison d'une malade, et que Dieu juge meilleur de

196. Jn 14, 13 – Mt 18, 20 – Jn 16, 24 – Mt 17, 19.

lui donner les joies de l'éternité, nous n'obtenons pas ce que nous demandons, mais quelque chose de meilleur, de plus excellent. Nous obtenons un don de salut, un don de conversion, un don de pénitence, un don d'éviter le purgatoire, un don enfin que nous ne connaissons pas, mais qui dépasse de beaucoup ce que nous désirions.

Quand nous demandons les choses temporelles, nous ne les obtenons pas toujours. Vous demandez avec foi que Dieu écarte cet obstacle, enlève cette montagne. Ce sera peut-être une montagne d'imperfections, d'infidélités, d'inquiétudes qui se jettera dans la mer. Dans toute l'histoire de l'Église, nous ne voyons qu'un seul exemple d'une montagne qui ait changé de place à la prière d'un saint, et encore était-ce pour une chose en partie spirituelle, puisque c'était pour faire place à une église. Mais nous voyons des exemples nombreux de grâces miraculeuses pour la conversion des âmes, l'établissement de l'Église, le bien et le salut de tous.

Nous pouvons cependant demander avec ardeur tout ce que nous désirons : telle chose, telle autre, n'importe quoi. Notre Seigneur ne donne-t-il pas dans l'Évangile l'exemple d'un homme qui importune pour un morceau de pain ? Un morceau de pain est bien une chose temporelle. Un homme va frapper une nuit à la porte de son ami pour lui emprunter trois pains ; cet ami est couché, sa porte fermée, ses enfants endormis, il répond d'abord : « Laissez-moi tranquille. » Mais enfin, fatigué de l'importunité de celui qui demande, il finit par lui donner ce qu'il venait chercher¹⁹⁷.

Il faut faire ainsi avec notre Père céleste, quand nous avons besoin d'un morceau de pain, d'une grâce actuelle, de la plus petite chose. Demandons-le à Dieu avec confiance. Quand les enfants demandent une belle journée pour aller en vacances, Dieu ne le trouve pas mauvais, il accueille cette naïve prière. S'il ne l'exauce pas à la lettre, il donne en retour quelque chose de mieux.

197. Cf. Lc 11, 5-8.

Adressons-nous à Dieu avec la simplicité d'un enfant. Il le dit lui-même : *Si les hommes qui sont méchants ne donnent pas un serpent à leurs enfants qui leur demandent du pain, combien plus devons-nous avoir confiance en notre Père céleste qui est la bonté même ?*¹⁹⁸ Nous pouvons donc demander les choses temporelles : prier pour le beau temps, pour la pluie, pour une bonne récolte, pour la paix qui est un bien très excellent que l'Église demande tous les jours. Cette prière n'empêche pas certaines guerres d'éclater, mais elle est cause de biens supérieurs : grâces de réveil et de conversion amenées par le châtement.

Nous ne connaissons pas tous les desseins de Dieu, mais nous sommes assurées que la prière par notre Seigneur Jésus-Christ, outre ce côté d'adoration, de réparation, d'action de grâces qui est infaillible, a encore un côté infaillible aussi, qui est d'obtenir les dons les plus excellents.

Mes sœurs, vous savez toutes ces choses, mais il faut de temps en temps les remettre sous vos yeux, pour que vous alliez au Cœur de notre Seigneur avec plus d'amour, de confiance et de fidélité, pour que vous priiez davantage, que vous obteniez davantage, que vous méprisiez davantage tous les soucis de ce monde.

Au lieu de vous préoccuper de telle chose, de telle autre : « Est-on content ? Est-on mécontent ? Ai-je réussi ? Ai-je mal fait ? Où serai-je l'année prochaine » ? dites : « Pourvu que je prie, qu'importe le reste ? tout s'arrangera. » Est-ce que tout cela ne dépend pas de celui qui tient tout entre ses mains, les biens temporels, comme les biens spirituels, les choses du temps comme celles de l'éternité ? Dieu n'est-il pas disposé à écouter la voix de son Fils, que je mets entre lui et moi, que j'ai reçu dans mon cœur et que j'adore si souvent exposé sur ses autels ? Il faut que Dieu m'aime beaucoup pour m'avoir donné son Fils et, me l'ayant donné, comme le disait monsieur de Bérulle, lui seul doit être mon occupation, mon souci, l'objet de toutes mes pensées.

« Toute pensée que je dépense à un autre objet est une pensée perdue, elle périra. Tandis que les pensées que j'emploie autour de

198. Lc, 11, 13.

notre Seigneur sont immortelles comme lui. Elles vivront pour l'éternité, elles ressusciteront avec moi pour me faire un cortège d'honneur. Dieu ne m'a pas demandé beaucoup de choses en ce monde. Il m'a demandé seulement de vivre pour Jésus-Christ, de suivre Jésus-Christ, de m'attacher à ses pas, de tout lui donner et de tout en attendre. Une vie éternelle de paix et de joie suivra mon sacrifice. Si j'ai quelque épreuve, je n'ai qu'à regarder la croix de mon Sauveur. La fin de tout, c'est le ciel avec notre Seigneur, la paix avec notre Seigneur, la joie et la gloire avec notre Seigneur. » C'est ainsi que les âmes s'établissent dans la paix en ce monde en attendant la paix de l'éternité.



22 août 1875

FOI TRÈS VIVE À LA PRÉSENCE DE JÉSUS AU SAINT SACREMENT

Mes chères filles,

Je cherche dans mes instructions, comme je vous l'ai dit la dernière fois, à vous rappeler des choses que vous savez, mais qu'il est toujours bon de réveiller dans nos âmes. Aujourd'hui je traiterai un sujet sur lequel on ne saurait trop revenir à cause de notre vocation d'adoration et de prière. Je vous parlerai de la foi très vive, très ardente que nous devons avoir à la présence de notre Seigneur au très saint Sacrement.

Les religieuses de l'Assomption sont essentiellement des religieuses adoratrices. La moitié de leur vie se passe au pied du saint Sacrement. L'autre moitié à faire connaître et aimer notre Seigneur, à le faire vivre parmi les enfants, en les portant à cet amour, à cette fidélité, à ce dévouement dont elles doivent d'abord se remplir elles-mêmes.

Pour être de vraies adoratrices, la condition première c'est la vivacité de la foi qui habitue l'âme à toujours voir notre Seigneur derrière les espèces sacramentelles. Sainte Thérèse se moque agréablement quelque part des gens qui regrettent de n'avoir pas vécu en même temps que notre Seigneur. Pourtant, mes sœurs, approcher de notre Seigneur pendant sa vie mortelle, le voir, toucher ses vêtements, recevoir sa parole, l'entendre enseigner ses apôtres, contempler son regard, sa divine beauté, sa divine bonté, c'était une grande grâce, un grand bien, un grand don !

Certainement saint Jean, saint Pierre, sainte Marthe, sainte Madeleine, tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de notre Seigneur ont été bien privilégiés. Personne n'ignore qu'un seul regard de Jésus a transformé Pierre, que ce regard a agi aussi profondément sur la pauvre Madeleine. Jésus regardait un pécheur, et ce seul regard faisait de ce pécheur un apôtre.

Oui, c'était une grande grâce, mais nous n'avons rien à leur envier : nous avons notre Seigneur au milieu de nous dans le saint Sacrement. Sainte Thérèse reprend : « Si j'avais été en Judée du temps de notre Seigneur, je n'aurais pas pu le voir de plus près, ni surtout m'approcher de lui d'une manière aussi continuelle. La foule aurait été entre lui et moi, comme pour ce pauvre Zachée qui fut obligé de monter sur un arbre pour le voir passer, parce qu'il était petit. Au saint Sacrement notre Seigneur est toujours près, il faut seulement rendre notre âme très attentive à sa présence, nous pénétrer tout particulièrement de cette divine présence, quand nous le recevons dans la sainte communion. Non seulement alors il entre dans notre maison extérieure comme il allait chez Madeleine, mais il descend dans la maison intérieure, au fond de notre cœur, où nous pouvons nous tenir à ses pieds, répandre nos larmes, nos désirs, et obtenir toutes ses grâces. Bien plus, quand nous n'avons pas le bonheur de communier, nous pouvons, par la communion spirituelle, nous approcher sans cesse de lui, le voir, lui parler, être vues de lui, entendre les paroles qu'il nous a adressées sur la terre et qu'il nous a laissées dans le saint Évangile, et recevoir de lui toutes les grâces dont nous avons besoin. »

Voilà pourquoi sainte Thérèse trouvait et pouvait dire qu'elle avait plus notre Seigneur que si elle l'avait approché dans sa vie mortelle. Toutes nous le savons : au fond nous sommes toutes comme saint Louis à qui l'on venait dire qu'un grand miracle s'était opéré dans une des églises de Paris, que le visage adorable de notre Seigneur apparaissait dans la sainte hostie. Comme on le pressait de s'y rendre : *Je m'en garderai bien, dit le roi, je crois à la présence de notre Seigneur dans la sainte Eucharistie, et je diminuerais un peu le mérite de ma foi, si j'allais voir un pareil miracle.* Nous en sommes toutes là : comme saint Louis, nous n'avons pas besoin de voir un

miracle pour croire à la présence réelle. Mais nous avons besoin de nous renouveler souvent dans ces pensées pour garder envers la sainte Eucharistie deux dispositions indispensables à notre foi.

D'abord un très profond respect extérieur dans notre démarche, dans notre attitude, notre tenue à la chapelle, respect extérieur qui manifeste qu'à l'intérieur nous sommes pénétrées de la présence de Dieu. À côté de ce respect qui ne doit jamais nous quitter, la confiance, une confiance sans bornes, une confiance véritable, une confiance d'enfant.

J'ai entendu un prêtre dire d'une personne de sa connaissance, (c'était une religieuse de l'Assomption), que, quand elle faisait une simple genuflexion devant le saint Sacrement, il remarquait en elle un tel caractère de foi, de confiance filiale envers notre Seigneur qu'il en était pénétré. Pourquoi n'aurions-nous pas toutes cette disposition visible en nous ? Il y a mille, et dix mille manières de prêcher : qui se douterait qu'une simple genuflexion faite avec foi, respect, amour, pût être une prédication ? Toutes nos actions sont bonnes, mauvaises, ou indifférentes. Si elles sont bonnes, elles portent des fruits pour la vie éternelle et même pour celle-ci, parce que l'ensemble d'une vie sainte et édifiante porte les âmes à Jésus-Christ.

Il me semble que rien ne nous aiderait plus que cette pensée : « Je puis être apôtre toujours, même par un geste, par un pli de mon voile, je puis toujours aider, consoler, réjouir les autres selon Dieu. » *L'office du bon Esprit*, dit saint Ignace, *est de réjouir l'âme, de la dilater, de la consoler, de la porter vers notre Seigneur Jésus-Christ*. Pourquoi ne serions-nous pas toujours de bons esprits, pourquoi notre office ne serait-il pas d'élargir, de dilater les âmes, de les embraser du désir de la perfection ? Pourquoi ne porterions-nous pas toujours ce zèle avec nous ? Que pouvons-nous faire qui égale cette œuvre ? Que pouvons-nous dire qui vaille mieux ? Quelle est la petite affaire, la petite satisfaction, le petit récit, la petite histoire qui nous apporte à nous-mêmes (si nous nous cherchons nous-mêmes) un bien égal, une consolation semblable au bien d'être toujours à paix et joie à l'imitation du bon ange, à l'imitation du

Saint-Esprit, à l'imitation de tous les saints, quand ils conversaient parmi les hommes.

Si l'on aimait à s'approcher des saints, à les voir, à les entendre, c'est qu'il sortait de leurs actions, de leurs paroles, ce je-ne-sais-quoi que j'appellerai l'effusion du bon esprit qui porte à Dieu, élève au-dessus de la terre, console et réjouit. Rien n'est plus à joie aux bonnes âmes que d'être portées vers Dieu. Essayez vous-mêmes et vous l'éprouverez sûrement.

Faites en sorte, mes chères filles, que tout le monde puisse vous avoir cette reconnaissance. Alors Dieu sera content, toutes vos paroles seront bonnes, toutes vos actions seront saintes. Vous aurez rencontré cette joie véritable, cette charité sans alliage qui doivent unir les âmes dans la vie religieuse.



12 septembre 1875

AVIS POUR LA FIN DE LA RETRAITE

Mes chères filles,

Vous arrivez à la fin de la retraite pendant laquelle vous avez entendu la parole de Dieu prêchée d'une manière vraiment admirable¹⁹⁹. Vous avez eu quelquefois des sermons plus nombreux, mais je ne sais si jamais vous en avez eu de plus lumineux, de plus parfaitement convenables à l'esprit de l'Assomption. Ils rapportaient constamment, particulièrement, chaque vertu à notre Seigneur Jésus-Christ comme au but, au moyen, à l'occupation de nos âmes. Je ne crois pas, dis-je, que vous ayez jamais eu de retraite qui doive laisser de meilleurs effets dans vos âmes et leur faire plus de bien.

À la fin de la retraite, vous allez prendre des résolutions. Chacune de vous sans doute les a déjà prises et offertes à notre Seigneur. Cependant je crois avoir quelques conseils à vous donner, quelques observations à vous faire sur la fin de la retraite et sur les résolutions.

D'abord, bien que la ferveur ait été générale, la retraite bien prêchée, et le bien produit très réel, il est probable que quelques sœurs n'ont pas eu tous les sentiments de consolation, d'amour, de ferveur, d'amendement qu'elles auraient désirés. Rien n'est perdu pour elles néanmoins à la fin de cette retraite. Elles ne sentent pas, il est vrai, que notre Seigneur se soit entièrement emparé d'elles. Elles ne se trouvent pas tout à fait renouvelées. Elles n'ont pas leur

199. M^{re} d'Hulst.

âme pénétrée de cette lumière qu'elles attendaient. Qu'elles se rassurent : la retraite commence une action qui doit se continuer par la fidélité qu'on apporte à laisser la grâce agir dans notre âme.

Ne sortez pas de la retraite pour vous jeter en plein dans les occupations extérieures, pour vous donner tout entières à vos emplois. Ceci, je le dis pour toutes, aussi bien pour celles qui se sont senties le plus touchées de la grâce que pour les autres. Vous avez encore un peu de temps de vacances. Tâchez d'en profiter pour entretenir et développer l'action de la retraite dans vos âmes jusqu'au moment de la rentrée où, par la force des choses, vous serez plus entraînées vers les occupations extérieures.

Tâchez de garder dans votre cœur les pensées que vous avez reçues, les choses que vous avez entendues et méditées. Je dis exprès « que vous avez entendues et méditées », et non pas qui vous ont touchées. Il dépend de vous, non pas d'être touchées, mais bien d'écouter, de recueillir, de méditer, pour que votre âme continue à être lentement pénétrée.

Ainsi, placées par cet enseignement dans une atmosphère élevée, dans des idées élevées sur tout ce qui vous est important, sur la prière, sur la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la ferveur, l'union à notre Seigneur, tâchez de rester dans ce milieu surnaturel, respirez cet air qui agira petit à petit sur votre cœur, et le transformera.

Toutes vous avez une intelligence. Que cette intelligence soit occupée des choses saintes et vraies dont on vous a beaucoup parlé. Que votre cœur soit de plus en plus pénétré de ce qui doit en résulter pour la pratique et se manifester dans votre conduite. Je donne ce conseil à toutes : à celles qui se sont senties intérieurement moins touchées, parce que c'est pour elles une nécessité. Je le donne aussi à celles qui, ayant été touchées, pourraient perdre ce fruit qu'elles ont reçu gratuitement, si elles n'étaient attentives à le conserver par la vigilance et la prière. Voilà le premier point sur lequel je voulais insister.

Un second que je ne peux pas m'empêcher d'aborder regarde vos résolutions et ne me paraît pas moins important.

Quand on se place vis-à-vis de sa fin dernière, vis-à-vis de ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé, l'âme est naturellement saisie. Sous

cette impression, elle est portée à regarder en gros sa vie sans arrêter son attention sur les défaillances extérieures plus marquées, où elle se laisse tomber de temps en temps. Regardez aujourd'hui ce côté de vous-mêmes, mes chères filles. Que chacune examine le défaut extérieur qui est le sien. Dieu et les hommes attendent ceci de vous : que vous corrigiez ce qui dans votre extérieur n'édifie pas.

Même si vous preniez les meilleures résolutions, si vous faisiez à Dieu les plus belles promesses, si vous désiriez ne pas avoir de volonté qui ne soit bien à lui, c'est en vain que vous seriez dans des pensées admirables d'innocence et de ferveur, si vous gardez un défaut habituel auquel vous succombez. Que ce soit l'impatience, ou des traces d'amour-propre très visibles, la recherche de vous-mêmes, un certain égoïsme dans vos emplois, une mauvaise tenue à la chapelle (ceci vous semblera peut-être peu de chose car c'est quelque chose d'extérieur ; pourtant cela est important, parce que la mauvaise tenue à la chapelle empêche la religieuse de donner cette impression de respect, d'amour et de foi qu'elle doit toujours laisser à ceux qui la voient occupée à prier). Que ce soit, dis-je, la vivacité dans les paroles ou des défauts de pauvreté, de petites habitudes de demander à la lingère, à la dépensière²⁰⁰ ou à d'autres ce dont on a besoin, de tenir à arranger soi-même ses affaires, tout cela, mes chères filles, doit disparaître.

Que chacune de vous regarde donc un de ces côtés, – un seul, et non pas deux, ni trois à la fois – qui dans son extérieur n'est pas d'une religieuse édifiante, d'une religieuse parfaite. Je dis *dans son extérieur*, parce que j'admets très bien qu'en ceci on ait des illusions et les meilleures intentions du monde. Ainsi les personnes qui ne se tiennent pas bien à la chapelle, qui s'accourent, qui mettent leur tête dans leurs deux mains vous diront que c'est pour être plus recueillies, pour mieux prier, et cent bonnes raisons comme celles-là. En attendant on n'édifie pas et on ne prend pas les formes de la vie religieuse.

Proposez-vous de faire disparaître cette année une de ces imperfections. Voilà ce que je vous demande, et croyez que c'est

200 Sœur chargée de la réserve des produits courants.

important. Certaines personnes font reposer leurs résolutions sur quelque chose de plus élevé et gardent souvent ces défauts extérieurs comme ces pailles dont il est parlé dans le saint Évangile qui font au prochain l'effet de poutres. Cherchez avant tout à vous débarrasser de ces pailles, mes chères filles. Vous savez mieux que moi ce que vous avez à retrancher.

Ceci dit sur les sentiments que vous devez garder au sortir de la retraite et sur les résolutions que vous avez à prendre, j'ai encore un conseil à vous donner. Vous êtes ici de plusieurs maisons, et je vous demande, à toutes, d'avoir un grand désir d'élever le niveau de sanctification de la maison où vous êtes, que ce soit ici ou ailleurs.

Que l'amour que vous avez pour Dieu, l'amour que vous avez pour l'Église, l'amour que vous avez pour votre Congrégation, vous porte à vouloir que toutes nos maisons soient aussi saintes que possible. Comprenez quelle consolation c'est pour notre Seigneur Jésus-Christ, quelle force et quelle joie pour l'Église et pour notre Assomption, qu'il y ait des âmes saintes dans chacune de nos maisons !

Faites donc tout ce que vous pourrez pour élever le niveau de la sanctification dans les maisons où vous allez. Non par les autres si vous n'en êtes pas chargées, mais par vous-mêmes, par votre fidélité et votre ferveur. S'il y a quelques mauvaises coutumes, en ne les adoptant pas, mais en aidant par votre fidélité à ce qu'elles soient plus tôt corrigées. S'il y a quelque chose, soit dans le pensionnat, soit dans les emplois, soit dans les sœurs converses, de trop naturel, de trop humain, de trop en rapport avec notre pauvre nature qui se laisse aller à tout ce qu'il y a d'imparfait, tâchez de ne pas donner à cela votre consentement. Dites en arrivant à votre supérieure qu'elle peut compter sur vous, que vous voulez être une religieuse fervente, et aider autant que vous le pourrez à son action pour la perfection et la sanctification de la maison et pour la parfaite observance de la Règle.

Voilà les trois choses que j'avais à vous dire, mes chères filles. Je vous recommande encore, dans cette dernière journée, une prière d'action de grâces pour les biens reçus. Témoignez votre reconnaissance à Dieu, si bon pour vous. Témoignez-la aussi

envers celui qui vous a porté la parole de Dieu, en lui rendant par vos prières la charité qu'il a mise à vous prêcher la retraite, malgré tant de fatigues et de dérangements.

Enfin, mes chères enfants, à cette reconnaissance envers Dieu et envers ceux qui vous font du bien, qui est une grande raison de vivre saintement, joignez la prière pour demander à Dieu tout ce que je viens de vous dire. C'est lui seul qui peut vous l'accorder, c'est lui seul qui peut vous transformer, vous rendre différentes de ce que vous étiez l'année dernière. C'est lui seul qui vous aidera à retrancher soit la dissipation, soit la vivacité, soit ce qu'il y a de trop naturel et de trop humain dans votre conduite. Dieu vous accordera beaucoup si vous demandez beaucoup.

Inaugurez aujourd'hui une année de supplications. Notre Seigneur s'est engagé à vous exaucer. Il a dit : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira*²⁰¹. Allez à lui avec confiance, il est là, et jamais il n'est plus généreux dans ses dons, jamais ses grâces ne sont plus prêtes à se répandre que quand il est exposé sur nos autels, attendant nos prières et demandant notre amour.

Occupez ainsi ce dernier jour de retraite, prenant vos résolutions et vous offrant tout entières à Jésus-Christ en action de grâces pour tous les biens que vous avez reçus de lui.



201. Lc 11, 9.

17 octobre 1875

RÉPARER, ADORER, REMERCIER

Mes chères filles,

Nous qui sommes depuis longtemps dans la vie religieuse, nous devons souvent nous examiner et rechercher si nous nous sommes rendues dignes, ou si nous travaillons à nous rendre dignes de notre double vocation de prière et de zèle.

Le bon Dieu nous a appelées en effet pour que nous compensions par une vie de prière, par des hommages plus continuels envers la sainte Eucharistie, par la reconnaissance et l'adoration de ses perfections infinies, ce qui lui manque du côté de tant d'indifférents et de pécheurs. Il nous a appelées encore pour que nous travaillions à établir son règne dans les âmes, et qu'ainsi nous soyons appliquées à réparer tout ce qui lui est contraire dans le monde. Hélas ! presque tout s'y trouve lui être contraire.

Sans aucun doute il y a de nos jours plus de dévotion envers la sainte Eucharistie. Mais, à côté de cet amour plus grand qui se manifeste envers notre Seigneur dans le saint Sacrement, il y a la haine infernale qui provoque aux sacrilèges. Il vient de s'en commettre deux dernièrement dans le diocèse de Nîmes. Pour ces deux-là évidemment, c'est comme une insulte, une attaque directe à notre Seigneur dans la sainte Eucharistie, puisqu'on a enlevé les saintes hosties et laissé brûler les vases sacrés. Cela vient de la haine des hommes impies contre la religion. C'est le signe le plus marqué des temps présents.

Il y a eu un temps où l'on a pu dire que le mal le plus marqué de la société, c'était l'indifférence. Maintenant on n'est plus indifférent. Il y a bien sans doute dans le monde quelques hommes entraînés par le plaisir ou le souci des affaires qui vivent dans une sorte d'indifférence pratique. En général, ou l'on aime Dieu, ou on le hait. Au fond de tout ce qui est révolutionnaire, de tout ce qui est hostile, il y a la haine de la religion, la haine de Dieu, et particulièrement la haine de notre Seigneur Jésus-Christ et de son Église.

Il est en notre pouvoir de réparer ces scandales, ces sacrilèges par nos adorations, par notre application à la prière. Ce règne de notre Seigneur que le monde repousse, nous devons l'établir sans réserve dans nos âmes.

C'est là le travail de l'adoration et de la prière. C'est aussi, laissez-moi vous le dire, mes sœurs, le travail de l'obéissance. En effet l'obéissance qui nous immole tout entières non seulement devant Dieu, mais devant des créatures faibles et imparfaites comme nous, représentant Dieu seulement parce qu'elles ont été choisies pour cela ; l'obéissance est bien la meilleure réparation de cet esprit révolutionnaire qui pousse à l'insoumission, à la révolte contre l'autorité, à la haine de Dieu et de son Église.

Pour la prière, vous me direz qu'il y a des âmes chrétiennes qui prient beaucoup. Mais, combien plus qui ne prient pas ! On a calculé que, dans ce grand Paris, il n'y a guère que cinq personnes sur cent qui fassent leurs Pâques. Un plus grand nombre peut-être va à la messe le dimanche, dit quelques prières et conserve encore un certain reste de religion. Combien pensez-vous qu'elles soient ? La moitié sans doute de cette grande ville vit sans respect pour Dieu, sans faire aucun acte de religion. Elle vit non seulement à la manière des bêtes, mais avec une certaine irritation contre tout ce qui vit de la foi.

Combien donc de réparations à faire, mes chères filles ! Nous pouvons les faire, comme je vous le disais, par une prière plus continuelle, plus instante, plus fervente. Sachez-le bien, on ne se rend digne de cette belle vocation qu'en y entrant tout entière, en se donnant tout entière à notre Seigneur, et s'il se pouvait, plus que tout entière, une fois pour soi et dix fois pour ceux qui ne se

donnent pas. Car le nombre des religieuses, comparé à celui des impies qui ne veulent pas aimer Dieu, est certainement dans la proportion de un à dix. C'est à nous à suppléer à ce qui leur manque d'amour. Hélas ! bien loin d'avoir de l'amour, un grand nombre ont de la haine. Les autres restent dans l'indifférence, dans la tiédeur, dans la négligence, ne vivent que pour les choses terrestres et point du tout pour celles de l'éternité, ni pour ce que Dieu a apporté de surnaturel et de divin sur la terre.

Je ne veux prendre aujourd'hui que ce côté de notre vocation. Réfléchissons, mes chères filles, si nous nous en sommes rendues dignes. Celles qui entrent doivent y travailler et savoir que Dieu les a appelées pour réparer, pour adorer, pour aimer, pour faire régner entièrement au-dedans d'elles-mêmes celui dont le règne sur la terre est présentement si contesté, et pour lui rendre, à force de réparations et d'hommages, ce que les autres n'offrent pas avec une générosité suffisante.

Car enfin, mes sœurs, pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi ne sommes-nous pas nées dans une famille où l'on n'a aucun souci de Dieu ? Pourquoi, après notre baptême, avons-nous eu ce bonheur que le signe de la croix ait été le premier tracé sur notre front ? Ou bien, comment se fait-il que, arrivées à un certain âge, Dieu, entrant dans notre cœur par un amour que nos parents n'avaient guère songé à préparer, soit venu, comme dit un saint religieux, mettre le doigt sur ce fond intime de l'âme qui est à lui ? Dieu l'a créé pour lui, et lui a fait sentir qu'il voulait être uniquement aimé et aimé par-dessus toutes choses.

Ce choix de Dieu, cette bonté de Dieu, cette miséricorde de Dieu ne devrait-elle pas, à elle seule, nous faire nous donner tout entières avec empressement, et rendre nos hommages, nos adorations, nos prières, notre amour à celui qui nous a tant aimées ?

À cette pensée d'adoration et de reconnaissance doit s'ajouter celle du dédommagement, de la réparation, du supplément, de l'expiation pour les méchants dont je vous parlais tout à l'heure. Qu'alors notre don soit très ardent, très continu, très complet. Ne nous réservons rien. S'il nous reste quelque goût qui ne soit pas selon Dieu, qu'il soit sacrifié. S'il y a encore en nous quelque liberté

que nous puissions offrir à Dieu, offrons-la lui, pour qu'il n'y ait rien de ce qui peut être donné à notre Seigneur qui ne lui soit donné.

Ceci peut s'appliquer à tous les degrés : aux novices, pour qu'elles avancent dans ce don d'elles-mêmes, aux postulantes, pour qu'elles commencent sérieusement leur noviciat. Aux plus anciennes professes, pour qu'elles tâchent de faire chaque jour quelque progrès dans le saint amour de Dieu, pour qu'elles donnent davantage d'elles-mêmes et de tout ce qui est resté en elles malgré elles, car je crois que toute leur vie elles auraient voulu tout donner, même si elles n'y sont pas encore arrivées.



24 octobre 1875

AMOUR DE NOTRE SEIGNEUR AU TABERNACLE

Mes chères filles,

Il est impossible dans les recommandations que je vous fais de ne pas revenir souvent sur les mêmes sujets. Aujourd'hui je voudrais insister sur le profond respect, sur le grand amour que nous devons avoir pour la demeure de notre Seigneur Jésus-Christ parmi nous.

Notre Seigneur Jésus-Christ habitant sur notre autel, demeurant au tabernacle dans notre chapelle, doit être l'objet autour duquel tournent toutes nos pensées, tout notre cœur, et, si je puis dire ainsi, les rêves de notre âme, ses désirs, ses affections. Car, s'il y a d'abord dans l'âme l'attachement profond par lequel on est à Dieu, s'il y a le don entier de soi-même, la consécration de son être à Dieu, il y a aussi, je pense, à peu près pour tout le monde, le doux souvenir, la douce pensée, la douce impression des premières heures où il a plu à Dieu de nous faire sentir son amour.

Je crois qu'il y a bien peu de personnes, surtout dans la vie religieuse, qui ne puissent se rappeler ces moments de leur jeunesse où la pensée de notre Seigneur au tabernacle, les aimant, les invitant, a suffi à remplir leur âme et comme à les inonder d'amour. Parmi celles qui sont ici, beaucoup ont certainement senti cette joie d'être appelées, d'être choisies par notre Seigneur Jésus-Christ, d'être aimées de lui, et en retour, de le préférer à tout, de le posséder souvent dans leur cœur par la sainte communion et de le porter ensuite à travers les rues d'une ville, ou par les routes désertes d'une campagne, adorant seules le Créateur de toutes

choses au milieu d'un monde qui ne connaissait pas ce trésor intime de la jeune fille, qui plus tard devait être le trésor de la religieuse.

Je vous rappelle ces pensées, mes chères filles, car je crois bon de réveiller ces sentiments, de les cultiver dans notre âme. On ne saurait jamais trop revenir sur ces joies des fiançailles que notre Seigneur a daigné nous faire goûter. Mais il ne faut pas espérer que ces joies puissent durer toute la vie. Cela n'est pas dans l'ordre : le plus habituellement Dieu appelle une âme et l'attire à lui par des douceurs, des consolations, par un petit épanchement des joies qui sont en lui. Après tout, comme il n'appelle que pour porter sa croix, il faut bien passer par des épreuves et avoir des contradictions.

Ne croyez pas, mes sœurs, que ce soit le partage seulement des filles de l'Assomption. Toutes les âmes en sont là. Hier, en parlant avec un saint prêtre, j'avoue avoir été un instant effrayée au-dedans de mon âme au récit des souffrances d'une jeune religieuse d'un grand Ordre (elle a été notre élève) qui me semble passer par une épreuve si terrible, par un délaissement si grand, que j'avais presque peur qu'elle n'y succombe. Intérieurement je demandais à Dieu de venir à son aide.

Dieu cependant l'avait appelée, elle aussi, par un grand amour, par un attrait de générosité, par un vif sentiment de ce qu'il est. Mais par moments, il plaît à Dieu de délaisser sa pauvre créature, de lui faire sentir toute sa faiblesse, pour qu'alors elle donne plus généreusement d'elle-même, sans aucun sentiment de ce qu'elle reçoit de Dieu. Il est bon qu'il en soit ainsi. Si nous n'avions pas ces heures d'angoisses, de tristesse, où seraient notre générosité, notre amour ? Comment monterions-nous vers le chemin douloureux où notre Seigneur a passé le premier pour notre amour ?

Donc, c'est la joie, c'est l'attrait qui commence. L'épreuve vient ensuite. À travers ces épreuves où Dieu, par moments, se fait encore sentir, il faut conserver un souvenir très cher de l'appel de Dieu, de la grâce qu'il nous a faite de nous choisir au milieu des autres. Cette grâce d'ordinaire vient du tabernacle. Cherchez dans votre mémoire. Il y a certainement une église, un tabernacle au pied duquel vous vous êtes senties plus touchées. Il faut maintenant reporter tout cela sur *notre* tabernacle, sur *notre* autel, sur *notre*

chapelle où Dieu demeure par un amour si grand qu'aucune créature ne pourrait l'imiter.

Si on nous proposait de rester cachés sous de telles apparences et dans une si étroite réclusion, et de passer ainsi, je ne dis pas toute la vie, mais tout le temps qui s'écoulera jusqu'à l'éternité, jusqu'à la consommation des siècles, je ne crois pas qu'il y ait une âme d'homme assez grande pour se réduire à cet état par amour pour un autre homme, ou même pour toutes les créatures ensemble.

Voilà pourtant ce que notre Seigneur fait pour nous ! Aussi tous les détails de notre chapelle, ses fenêtres ou sa porte, ses stalles, ses murailles mêmes doivent nous être chers entre tous les lieux. Ils doivent remplir nos pensées, notre imagination, de sorte qu'en allant par la maison, en nous promenant si nous en apercevons quelque chose, notre cœur doit s'élancer aussitôt, tout franchir et aller au tabernacle où Jésus-Christ demeure et habite pour nous.

Je vous recommande, mes chères filles, de cultiver ces sentiments. Si vous les rendez très présents, très vifs en vous, le respect suivra et l'amour remplira votre âme. La négligence, l'étourderie, les distractions seront éloignées. Cette première préparation vous rendant le recueillement plus facile, vos prières et vos oraisons seront plus ferventes. Au milieu de vos occupations, votre cœur se retournera comme naturellement vers notre Seigneur présent dans le saint tabernacle.



7 novembre 1875

FAIRE SANS CESSER DES ACTES D'AMOUR DE DIEU²⁰²

Mes chères filles,

La dernière fois je vous ai parlé de ce sentiment d'amour, de piété qui doit nous toucher en entrant à la chapelle, en présence de notre Seigneur. Aujourd'hui je vous dirai que la vie religieuse s'anime tout entière par des actes d'amour de Dieu. Rien ne doit donc nous occuper plus que de faire des actes fréquents d'amour de Dieu et à propos de tout.

Pour cela il est important de mettre dès le matin son cœur dans la disposition de tout faire par amour pour Dieu – je dis par amour pour Dieu, soit que l'on considère notre Seigneur dans son humanité ou Dieu dans sa Trinité, suivant la dévotion dans laquelle on se trouve – de sorte que tout ce que l'on fait, tout ce que l'on souffre, tout ce que l'on rencontre, tout en un mot, et sans exception, soit fait avec cette ardeur de cœur qui rapporte tout à la gloire de Dieu, et qui fait que dans les emplois, dans les occupations, dans les contradictions on ne cherche qu'à accomplir la volonté de Dieu.

Ceci est une habitude à prendre et elle s'obtient par des actes répétés. Pour cela il faut souvent s'arrêter au milieu de ses actions et se dire : « *Mon Dieu, me voici pour faire votre volonté*²⁰³ : pourvu que

202. Ce Chapitre, déjà édité, a été revu dans le cahier MO1 G A2, d'après les notes prises et rédigées par sœur Marie-Catherine de l'Enfant Jésus. Mère Marie-Eugénie y a apporté plusieurs corrections que nous avons reproduites.

203. Ps 39, 8.

je fasse votre volonté, c'est tout ce que je demande, c'est tout ce que je désire en ce monde. » On se dégage par là de tout ce qui n'est pas la sainte volonté de Dieu et on fait de toutes choses un acte d'amour.

Avez-vous remarqué cet invitoire de l'Office divin que l'on ne peut assez recommander aux âmes religieuses : *Réjouissons-nous en Dieu notre secours*²⁰⁴ ? Vous me direz que souvent on a de la peine et qu'on ne peut *jubilier*. Cette jubilation dont il est parlé dans l'invitoire est précisément ce que les anges font sans cesse devant Dieu. Elle consiste dans la promptitude de l'obéissance, dans la joie de servir Dieu, de lui appartenir, de faire quelque chose pour lui et de lui montrer notre amour. Or chaque peine, chaque difficulté, chaque contradiction que l'on rencontre peut servir à cette joie qui n'est pas de l'ordre naturel et qui se rapporte toute au service de Dieu. C'est une joie surnaturelle de Dieu qui s'épanouit souvent par l'effet même des souffrances naturelles, puisque c'est alors que nous pouvons davantage goûter le bonheur de donner beaucoup à Dieu.

Après avoir dit à notre Seigneur : « Pourvu que je fasse votre volonté, ô mon Dieu, qu'importe ce que je fais ! », excitez en vous de grands sentiments d'amour : « Mon Dieu, comme je vous aime en tout ce que vous voulez, en tout ce que vous permettez ! Dans tout ce qui m'arrive, je sais que se trouve votre amour ! Que vous êtes bon de vous occuper de moi ! Que vous êtes bon d'avoir toujours les yeux sur moi ! Que vous êtes bon d'être mon Père ! » C'est ainsi que nous pouvons animer chacune de nos actions par un sentiment d'amour de Dieu, par un sentiment de reconnaissance envers Dieu, par un sentiment de la présence de Dieu, et approcher de cet amour si grand qui est celui des Anges.

Enfin, mes chères filles, il y a l'amour de Dieu qui vous porte à faire du bien aux créatures. Pour le faire en esprit de foi, rapportons-le à la ressemblance de notre Seigneur Jésus-Christ que portent ces créatures. Ainsi vous voilà parfois, comme maîtresses, en rapports avec des enfants difficiles, insupportables, méchantes

204. *Jubilemus Deo salutari nostro.*

même. Pourtant ces enfants sont créées à l'image de Dieu et le baptême a imprimé en elles la ressemblance de notre Seigneur.

Certes, quand Jésus-Christ est venu sur la terre, le genre humain était composé de créatures bien autrement difficiles, bien autrement coupables. On l'a bien vu, puisqu'elles ont crucifié notre Seigneur avec un raffinement de cruautés, de dérisions et de mépris, lui qui venait les éclairer et les sauver. Rien de tout ce que nous voyons ne ressemble à ce que notre Seigneur a trouvé sur la terre. Son amour cependant n'en a pas été découragé.

À son imitation donc, nous devons tâcher de mettre dans nos cœurs un sentiment d'amour pour faire, en vue de Dieu, tout le bien possible à ses créatures. De sorte que tout acte de zèle, de charité, de bonté, tout service d'emploi soit animé de l'amour de Jésus-Christ que nous voulons servir et retrouver en tout.

Nous le retrouvons dans la ressemblance très imparfaite, il faut bien l'avouer, des créatures, qui, par leurs imperfections, nous ressemblent plus hélas ! qu'elles ne lui ressemblent. Mais enfin Jésus se contente de cette ressemblance, si effacée qu'elle soit et, dans sa bonté, il tient comme fait à lui-même tout ce que nous faisons aux moindres de nos frères²⁰⁵. Apprenons donc à le servir, à le trouver, à l'aimer dans tous nos rapports avec le prochain.

Je vous indique ces différentes manières de faire des actes d'amour de Dieu. Cherchez-en d'autres, si vous voulez, pour animer par ce motif toutes les actions de la journée. C'est l'amour de Dieu qui doit être l'aspiration incessante et comme la respiration de l'âme religieuse.

Saint François de Sales recommandait à ses religieuses de faire un acte d'amour entre chaque verset de l'Office. Cette recommandation a été pour moi d'un grand enseignement, et je me suis dit que si à l'Office, entre chaque verset, pendant ce temps qui n'est certainement pas long, les saints trouvent que l'on peut faire chaque fois un acte d'amour de Dieu, combien dans le cours de la journée, entre chaque parole, entre chaque action, n'aurions-nous pas d'occasions de faire des actes d'amour de Dieu !

205. Cf. Mt 25, 40.

Si nous suivions la doctrine de saint François de Sales, comme nous trouverions le moyen de faire en tout sa place à cette occupation dominante de notre âme, occupation qui ferait baisser toutes les autres ! Souvent on est affairé : c'est pour sa santé, son emploi, ses ennuis, ses difficultés. Qu'est-ce que tout cela, je vous le demande, auprès de l'honneur, du bonheur, qu'on peut appeler trop grand, de passer sa vie dans l'amour de Dieu ! Songez que d'actes d'amour peuvent monter de votre cœur vers Dieu en un jour !

Saint François de Sales, comme je vous le disais, recommande de faire un acte d'amour entre chaque verset de l'Office. De ceci je ne vous fais pas une règle – car ces religieuses ne comprenaient pas le latin – et saint François de Sales ajoute que celles qui ont l'intelligence de ce qu'elles disent peuvent y appliquer leur intention, pour s'en nourrir et s'occuper de l'amour de notre Seigneur. Que d'autres choses dont nous n'avons pas l'intelligence ! En général, les conduites de la Providence sont pour nous du grec et du sanscrit. Les événements, les maladies, les contradictions, les difficultés sont de l'hébreu pour nous. Nous n'y comprenons rien. Eh bien, entre chacune de ces choses, faisons un acte d'amour de Dieu avec élan, avec confiance, avec un abandon filial. Alors ce sera la vraie science, et par tous ces moyens que d'actes d'amour de Dieu pourront chaque jour monter de notre cœur vers Lui.

Ceci, mes sœurs, est un sujet très important. Que chacune de vous cherche dans l'oraison ce qu'elle peut faire pour s'occuper le plus continuellement possible de l'amour du bon Dieu. Qu'elle tâche de voir comment elle peut y rapporter tous ses actes. Qu'elle s'endorme en cherchant Jésus et son amour. Qu'elle se réveille pour l'aimer plus encore. Soit qu'elle travaille, soit qu'elle se récréé, soit qu'elle se repose, qu'elle fasse tout par cet amour souverain auquel elle a donné sa vie et pour lequel elle est entrée en Religion.

Je ne saurais trop vous recommander, mes chères filles, de faire tout ce que vous pourrez, pour que vous mettiez ces conseils en pratique aussi fidèlement que vous me semblez les bien comprendre.

14 novembre 1875

AIMER, IMITER MARIE NOTRE MÈRE²⁰⁶

Mes chères filles,

Je vous ai parlé la dernière fois des actes du cœur que vous pouvez faire le long de la journée pour vous occuper de l'amour du bon Dieu, le développer dans vos âmes et vivre de cet amour. Aujourd'hui je veux vous proposer une pratique qui me paraît être un des moyens les plus puissants pour former en soi cet amour habituel, cet amour fervent, cet amour parfait qui doit être l'âme de la vie religieuse : c'est de se donner à la très Sainte Vierge pour entrer dans les dispositions qu'elle avait envers son divin Fils.

Le siècle dernier a eu une dévotion qui n'a pas été approuvée par l'Église dans toute son étendue, parce qu'elle était formulée d'une manière trop raide, trop singulière. Au fond de cette dévotion il y a cependant une pensée qui pourrait vous aider et que je veux vous expliquer. C'est ce que l'on trouve dans les auteurs du temps sous le nom d'*esclavage de la très Sainte Vierge*, et qui consistait à se donner à la Sainte Vierge comme son esclave ; mais il vaut bien mieux se donner à la Sainte Vierge comme étant (ce qui est vrai et approuvé par l'Église) ses enfants et aller à elle comme à une mère dont tous les sentiments doivent passer dans le cœur de ses enfants.

Il s'agissait alors, comme il s'agit encore aujourd'hui, d'offrir son cœur à la Sainte Vierge, de le lui confier, pour que, par sa bonté qui est très grande, par sa puissance qui est immense, par le soin très

206. Du cahier MO1 G A2, notes prises et rédigées par sœur Marie-Catherine de l'Enfant Jésus.

continuel qu'elle prend de nous, par son exemple, elle forme en nous les sentiments que nous devons avoir pour notre Seigneur Jésus-Christ. Et ici se place l'examen de ce que Marie a été pour notre Seigneur pendant toute sa vie.

Quand vous serez dans la sécheresse, quand vous ne saurez comment faire des actes d'amour de Dieu, comment vous occuper de notre Seigneur, si vous entrez dans la merveille du saint amour qu'est la Sainte Vierge, vous y trouverez toujours ce qui vous manque. Si vous prenez alors les sentiments d'extrêmes désirs que la Sainte Vierge avait pour notre Seigneur, avant même qu'il descende dans son chaste sein, vous aurez la ferveur, le désir, l'appel, l'attente qui ne sont pas dans une âme qui ne sent pas en elle-même la présence de notre Seigneur.

S'il nous semble que notre Seigneur est loin, pourquoi n'entrerions-nous pas dans les sentiments que la Sainte Vierge avait dans le temple, lorsque, avec tous les saints prophètes et tous les patriarches, elle appelait de tout son cœur, de tous ses désirs, ce Fils unique de Dieu qui devait s'incarner dans le sein d'une vierge très pure ? (Elle ignorait que c'était elle.) Voilà l'image du désir de l'âme dans la privation.

Si vous prenez encore le moment où, après l'Incarnation, Marie portait notre Seigneur dans son sein, voyez son humilité profonde, son amour ardent ; puis regardez notre Seigneur Jésus-Christ dans le sein de la très Sainte Vierge, renfermé pour nous, pauvre pour nous, abaissé, anéanti, esclave, car c'est lui qui est esclave pour nous, alors qu'il s'est donné et livré si entièrement à la très Sainte Vierge qu'il ne pouvait faire un mouvement sans elle.

Voici bientôt l'Avent, allons adorer Jésus là, en Marie. Tâchons d'entrer aussi dans les sentiments que Marie avait pour lui, sentiments de foi, d'adoration, d'amour, d'abandon parfait, d'imitation, de recueillement. Il n'y a rien que vous ne puissiez trouver dans ce trésor.

Toutes les fois que vous avez de la peine à vous recueillir, allez là ; demandez à Marie votre mère à qui vous appartenez comme chrétiennes, comme baptisées, comme religieuses et comme religieuses de l'Assomption, demandez-lui de vous faire part de

quelques-unes de ses dispositions qui ont tant glorifié le divin Sauveur, qui lui ont plu tellement qu'il n'a pas eu horreur de descendre dans le sein de cette Vierge incomparable. C'est en Marie qu'il a sans conteste trouvé le plus d'amour et de fidélité. Il a pu l'appeler sa mère, en faire sa coopératrice dans le salut du genre humain et déposer en elle tous les trésors du ciel.

Si vous continuez ainsi à suivre la vie de la très Sainte Vierge, voyez-la quand notre Seigneur était tout enfant et qu'elle le portait dans ses bras. Que faisait-elle pour le servir, pour l'aimer et lui rendre les plus petits services de la vie ? Je recommande ceci surtout aux sœurs converses, elle lavait les vêtements de l'enfant Jésus, préparait aussi sa nourriture, balayait la maison pour lui, lui rendait, en un mot, tous les services que vous rendez aux créatures, aux enfants qui sont les images de Jésus-Christ.

Elle ne pouvait pas, il est vrai, répandre la vérité dans une âme pleine de vérité. Mais elle était mère et toujours soigneuse pour lui. Vous, mes sœurs, qui avez à enseigner, il faut que vous répandiez la vérité dans l'âme des enfants. Rappelez-vous donc les services que Marie rendait à Jésus enfant. Remplissez-vous des sentiments de Jésus pour Marie, car ici l'ordre est renversé : c'est vous qui donnez et les enfants qui reçoivent, tandis que c'était Marie qui recevait et Jésus qui donnait. Mais tout ce que vous faites pour former Jésus dans le cœur des enfants, Jésus le tient comme fait à lui-même.

Je ne puis m'étendre, car je serais infinie en parlant de la vie de la Sainte Vierge. Ce que je ne fais pas, vous le ferez dans la méditation. Vous comprendrez ses joies, vous comprendrez ses douleurs. Marie savait que ce divin Sauveur devait être pour elle la cause des douleurs les plus cruelles. Elle savait qu'elle aurait à l'envisager sur la croix, et qu'elle y partagerait avec lui son douloureux martyre. S'il était un gage, un don, une joie, il était aussi un sacrifice, une hostie vivante que sans cesse la très Sainte Vierge offrait à Dieu pour apaiser sa justice et obtenir pardon.

Avant la naissance de notre Seigneur, Marie porte Jésus lors de la Visitation, elle traverse les montagnes de la Judée avec beaucoup de peine dans l'état où elle était, malgré sa jeunesse, les dangers, les difficultés des voyages dans ce temps-là.

Plus tard elle va bien plus loin. Elle traverse le désert, se rend en Égypte, portant l'enfant Jésus dans ses bras, sans ressources, sans savoir comment elle vivra. Si vous considérez le temps qu'elle y passa au milieu d'un peuple idolâtre, vous la verrez lui rendre tous les hommages que ce peuple ne lui rendait pas. Elle souffrait dans le désert, mais avec Jésus elle allait n'importe où. Il est vrai que saint Joseph était avec elle. Vous aussi, mes sœurs, partout où vous irez, vous trouverez un conseil, un appui, un directeur, une supérieure : et d'ailleurs ne vous inquiétez de rien, vous aurez Jésus-Christ.

Quand notre Seigneur a grandi, Marie vit avec lui à Nazareth où certainement Jésus a reçu les honneurs les plus parfaits qu'il puisse recevoir sur la terre. Il était entouré de ces créatures si parfaites : de Marie et de Joseph, et recevait là plus d'amour, d'obéissance, de respect, d'adoration recueillie que dans tous les monastères même les plus fervents, plus qu'il n'en reçut des apôtres, des plus grands saints et de l'Église tout entière.

Si vous arrivez à la vie publique de notre Seigneur, vous verrez que Marie a beaucoup souffert, qu'elle a eu beaucoup de privations, beaucoup de délaissements de la part de son divin Fils. Il est aux choses qui regardent son Père. Marie peut à peine l'approcher. Quand elle le voit, il est occupé du service de son Père comme il le lui avait dit à l'âge de douze ans²⁰⁷.

Cherchez quel était le zèle de la très Sainte Vierge, quelle était sa fidélité, quel était son esprit apostolique. Imitiez-la toujours pour former en vous cet amour fort et généreux qui ne peut sans doute égaler le sien, mais qui l'imite, puisque vous êtes ses filles.

Pensez combien Marie coopérait de cœur et de prières à l'enseignement de notre Seigneur pendant sa vie publique. Elle voyait ce Fils bien-aimé s'éloigner d'elle pour aller au milieu des méchants. Elle le voyait injurié, blasphémé. Elle voyait s'ourdir toutes ces trames qui devaient aboutir aux scènes douloureuses du Calvaire. Elle voyait tout cela, et vous pouvez imaginer ce qu'était alors Marie à l'égard de Jésus ! Que de réparations ! Que de

207. Cf. Lc 2, 49.

soumissions ! Que de prières ! Que de désirs elle offrait à Dieu pour la conversion de ce monde, pour que la parole de Jésus porte des fruits ! Avec quel zèle la Sainte Vierge tâchait de répéter autour d'elle ses paroles divines pour les faire pénétrer dans les âmes !

On croit, et c'est l'opinion générale, que sainte Marthe allait près d'elle recevoir cette foi admirable qui a été si grande, si triomphante dans cette vierge, qu'on ne trouve pas dans l'Évangile de réponse de foi pareille à la sienne après celle de saint Pierre. Tous deux ont confessé de même la divinité de Jésus-Christ en disant : *Oui, Seigneur tu es le Messie. Je le crois. Tu es le Christ, le Fils du Dieu, celui qui vient en ce monde*²⁰⁸. C'était héroïque dans ce temps-là. Les autres apôtres n'en disaient pas autant avant la résurrection !

On croit aussi que la pénitente sainte Madeleine, quand elle fut convertie, a été accueillie par la très pure, très Sainte Vierge Marie, et qu'elle a reçu d'elle beaucoup de dons, beaucoup d'amour, de lumières, d'enseignements. Vous voyez du reste qu'au moment de la Passion elles étaient avec Marie sur le Calvaire. Ces saintes femmes enseignées par la reine de toutes les vierges, par cette merveille de toute sainteté, plus fortes que les hommes, ont persévéré, prêtes à tout. Elles ont été fidèles jusqu'au bout et, ne pouvant donner leur vie pour le divin Maître, elles lui ont donné au moins tout leur amour.

Suivez Marie avec elles au calvaire, au sépulcre, à la résurrection, à l'ascension. Cherchez à vous rendre compte des sentiments qu'elle ressentait pour Jésus dans ces divers mystères. Priez-la de les former en vous. Qu'elle vous fasse comprendre ce qu'un amour fidèle, zélé, généreux, plein de foi, d'attention pour la personne de notre Seigneur Jésus-Christ, pour son enseignement, pour sa parole, pour ses intérêts, pour sa gloire, peut vous faire faire et peut former en vous. Qu'elle vous fasse comprendre tout ce que Jésus trouvait d'amour, de consolations en elle, car notre Seigneur en a eu de très grandes dans le cœur de sa mère.

208. Jn 11, 27.

Il ne faut pas douter que, si le cœur très pur, très tendre de la très Sainte Vierge a été une cause de douleur pour notre Seigneur sur le chemin du calvaire, parce qu'il sentait tout ce qu'il lui faisait souffrir, cependant la perfection avec laquelle elle servait Dieu et s'unissait à lui, lui était une grande consolation et une grande joie. Marie, c'était le plus précieux fruit du sang de Jésus-Christ et de sa mission sur la terre, car il n'y a pas de créature plus parfaite que Marie. Elle est la perfection qu'admirent les anges comme les hommes : sacrée mère des hommes par le sang de notre Seigneur, elle lui amène à sa suite une multitude de vierges. Plaise à Dieu que toutes fussent comme elle un fruit parfait, un fruit béni, un fruit d'élite et de consolation, que le Sauveur peut montrer à ses anges, en leur demandant si dans le ciel on trouve plus d'amour que sur la terre ! Cela est bien beau, mes chères filles. Mais, après tout, avec le secours de la Sainte Vierge, vous pouvez y atteindre. Offrez-vous donc à Marie, l'aimant, vous donnant à elle, non pas par le *saint esclavage*, mais, comme je vous le disais, en commençant, par les sentiments saints et vrais d'une fille envers sa mère ; car une enfant appartient bien plus à sa mère qu'un esclave n'appartient à son maître et porte bien plus son image et sa ressemblance.

Approchez-vous de Marie : elle vous enseignera toutes les choses humaines, car c'est une pure créature. En notre Seigneur il y a le Dieu que nous ne pouvons atteindre, en Marie il y a la mère, il y a la femme que nous pouvons approcher, que nous pouvons imiter et dont nous pouvons plus facilement avoir les dispositions et les vertus.



21 novembre 1875

DES RELATIONS MUTUELLES²⁰⁹

Mes chères filles

Je suis bien aise de vous parler de ce point de la Règle car il y a quelquefois des manquements à ce sujet. Il faut surtout ne pas se reprendre les unes les autres et ne pas s'avertir sans permission ; c'est une chose importante pour garder la bonne harmonie, la paix, la charité, pour observer le respect mutuel.

C'est la règle de la charité, c'est aussi ce qui maintient la politesse. La politesse est la plus parfaite expression de la charité et de l'union. Et si l'on va au fond, on voit que toutes les règles de la politesse partent de ces deux principes : la modestie personnelle et les égards pour les autres.

Vous devez comprendre de là combien, dans les couvents, on doit toujours trouver une politesse parfaite, non simulée comme dans le monde, mais sincère, réelle et rendant tous les rapports doux, bienveillants, faciles, bons, aimables, humbles, de la part de chaque personnalité.



209. Chapitre inédit. Notes prises et rédigées par sœur Marie-Catherine de l'Enfant Jésus.

28 novembre 1875

SE RENOUVELER DANS L'ESPRIT D'ORAISON²¹⁰

Mes chères filles,

Je ne veux vous dire que quelques mots pour vous rappeler que nous recommençons aujourd'hui l'année ecclésiastique²¹¹.

L'année ecclésiastique n'est pas comme l'année ordinaire. Elle ne commence pas au jour de l'an, mais à l'Avent qui ouvre le cycle de tous les mystères de notre Seigneur Jésus-Christ, en nous représentant à la fois l'attente des patriarches et ces temps bienheureux qui ont précédé immédiatement pour la très Sainte Vierge la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ.

Le temps de l'Avent est un moment pour se renouveler soi-même, et je voudrais vous recommander de chercher en quoi doit consister ce renouvellement. Mais il y a une chose dans laquelle toutes sans exception nous avons besoin de nous renouveler, c'est l'esprit d'oraison.

Pour avoir l'esprit d'oraison, il faut s'y appliquer d'une manière très particulière, en faire le grand objet de sa vie, se pénétrer du besoin que nous avons de *prier sans cesse*²¹² comme dit saint Paul répétant le précepte de notre Seigneur. Cela paraît bien extraordinaire et comme impossible. Il faut dire aussi que tout

210. Chapitre déjà édité, revu d'après les notes prises et rédigées par sœur Marie-Catherine de l'Enfant Jésus. Mère Marie-Eugénie y a apporté plusieurs corrections que nous avons reproduites.

211. 1^{er} dimanche de l'Avent.

212. 1 Th 5, 17.

travail fait dans l'intention d'accomplir la volonté de Dieu est une prière. Toute œuvre offerte à Dieu avec une intention pure, dans laquelle on est très pénétré de son impuissance propre, où l'on recourt à Dieu pour qu'il nous aide, est une prière.

Il faut se demander : « Où en suis-je dans l'oraison ? Ai-je avancé ? Ai-je fait quelque progrès ? » En se le demandant, il faut se garder de se laisser aller au trouble. Je vais vous donner à ce sujet une grande consolation, c'est que c'est une chose à peu près impossible à connaître. Quand on se pose cette question, on ne peut y répondre soi-même d'une façon sûre. On se fait quelquefois de grandes illusions à ce sujet.

Il y a des choses qu'il faut méditer de temps en temps pour arriver au véritable esprit d'oraison. Nous pouvons tous nous retremper dans les principes que notre Seigneur nous a donnés lui-même. Ils se trouvent exprimés dans quelques paroles, je vais vous en citer deux : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*²¹³ c'est le grand fondement de la vie d'oraison ; et : *Si la branche n'est pas attachée au cep, elle ne produit rien, elle n'est bonne qu'à être coupée et jetée dans le feu*²¹⁴. Voilà un autre grand fondement de l'oraison.

Je pense que vous me comprenez, et je n'ai pas besoin de m'expliquer. Vous méditez ces paroles ainsi que toutes les autres paroles de l'Évangile dont le sens est le même. Et vous comprendrez que réduits à notre propre nature, à nos propres forces, à nos propres sentiments, à cette vie qui est la nôtre, nous ne faisons rien et nous ne pouvons que périr. C'est comme cette branche qui est encore verte et vive, mais qui cependant, séparée du cep, va à la mort et se dessèche peu à peu parce qu'elle ne reçoit plus la vie. Tandis que par la vie surnaturelle, par l'union à notre Seigneur, par la dépendance de lui, par les pensées et les sentiments qui sont puisés en lui, nous allons à la vie et nous faisons des œuvres bonnes, saintes et utiles.

Si je ne me trompe, c'est là le fondement de la vie d'oraison. Qu'est-ce en effet que la vie d'oraison ? C'est une vie où continuellement on prend sa direction du côté du ciel, où l'on se

213. Jn 15, 5.

214. Jn 15, 4.

dépouille de plus en plus de tout ce qui vous est propre et surtout de *ce cher moi* qui est si vivant en nous : « Oh ! *Moi* je suis ainsi faite, *moi* je suis comme cela, je sens comme cela. *Moi*, je fais comme cela », et telles et telles choses semblables. Cela ne signifie rien du tout. C'est précisément ce dont il faut se défaire. Quand on le multiplierait à l'infini, ce ne serait jamais que retourner dans l'ordre naturel, ce qui ne mène pas à grand-chose.

Mais ne tenir pas compte de ce qui est *de soi*, le quitter, le mépriser parce que c'est la nature, l'oublier parce qu'il faut s'occuper de choses plus hautes et plus grandes, chercher en notre Seigneur ce qu'il est : la force, la lumière, l'amour, chercher ce qu'il peut, ce qu'il veut nous donner, ses sentiments, ses pensées, ses paroles, ses conduites, ses exemples, sa sagesse, et puis, par la prière, tâcher de nous les rendre propres ; voilà ce que j'appelle la vie d'oraison. C'est pourquoi il faut méditer ces deux paroles de notre Seigneur : *Sans moi vous ne pouvez rien faire. – Je suis la vigne et vous êtes les sarments*²¹⁵.

Je me contente pour l'heure de ces deux paroles et je vous laisse chercher vous-mêmes dans l'Évangile, surtout dans le discours après la cène, les autres passages et il y en a beaucoup, qui développent cette pensée sur laquelle je fonde votre avancement dans l'oraison. Alors peut-être vous y trouverez les moyens de mesurer vos progrès. Moins vous vivrez de votre vie propre, moins vous penserez à vous-mêmes, plus vous serez pour vous-mêmes une chose oubliée, dépassée, méprisée, plus notre Seigneur avec sa divine sagesse, sa bonté, sa beauté, sa lumière, son divin amour, sera l'occupation habituelle de votre esprit, plus vous aurez fait de progrès.

Faites ce travail de recherche pendant l'Avent. C'était certainement l'état de la très Sainte Vierge pendant le temps que nous allons passer. Elle possédait au plus intime d'elle-même notre Seigneur Jésus-Christ. Elle vivait avec lui d'un amour admirable, se tenant en même temps dans une humilité qui dépasse l'humilité de toutes les créatures, quoiqu'elle soit de toutes la plus parfaite.

215. Jn 15, 5.

Pensez souvent que, si l'on ne travaille pas à devenir des femmes²¹⁶ d'oraison, c'est-à-dire, si l'on ne travaille pas à mettre les pensées de la foi, les sentiments de notre Seigneur, à la place de tout ce qui est de la nature, on n'y arrive pas facilement, parce que la nature est très forte en nous.

Nous sommes venues au monde avec notre nature, et, pendant un certain temps, la suivre a été la seule pente de notre vie. Dans une large mesure nous nous sommes estimées en proportion de ce que nous étions, de ce que nous avons, de ce que nous sentions, de ce que nous pensions être ou avoir. On se croit meilleure que d'autres, on s'imagine qu'on a de la délicatesse, de l'élévation, que sais-je ?... On se dit toute espèce de choses de ce genre. Tout cela n'est que d'un prix secondaire : l'important, c'est de passer au-delà, de peu penser à ce qu'il y a en soi et de penser beaucoup à ce qu'il y a de saint, d'admirable, de grand en notre Seigneur, et à ce qu'il veut nous donner.

Le plus petit degré de grâce, le plus petit atome des dons divins, descendu dans une âme, vaut infiniment mieux que les plus grandes merveilles de la nature. Un seul élan du cœur vers notre Seigneur, une seule des grâces que vous recevez tous les jours en si grande abondance, un seul degré de la vie d'oraison est quelque chose d'infiniment plus précieux en nous que toutes les richesses du cœur, toutes les qualités d'une âme aussi douée qu'il vous plaira de l'imaginer, que tous les dons et tous les charmes de la nature.

Rassemblez par la pensée tous les trésors de l'antiquité avec ce qu'ils avaient de plus grand, de plus élevé selon la nature ; un seul degré de grâce, un seul atome des dons que Dieu répand dans une âme est infiniment supérieur. Prenez une pauvre fille d'une petite intelligence, d'un cœur peu développé, comme on le trouve quelquefois chez les enfants, de dispositions fort ordinaires, de courage médiocre, qui, de la nature, n'a reçu rien de grand, mais qui, fidèle à la grâce, a une humble opinion d'elle-même, se tient attachée à notre Seigneur, a soin d'être la branche de vigne plantée sur le cep et qui lui reste unie, cette pauvre fille est plus grande, plus riche, plus

216. « Filles d'oraison » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

élevée, plus remplie de lumières que ne le seraient sans Jésus-Christ les créatures les plus parfaites dans l'ordre de la nature.

Ainsi pour vous, mes chères filles, comprenez-le bien, l'avancement consiste à se délaisser soi-même pour ne plus s'occuper que de Dieu et à se remplir des choses d'en haut, mais, je vous le répète, vous ne saurez jamais à quel degré vous le faites.

Je veux dire ici un mot pour les personnes qui commencent à entrer dans la vie spirituelle. Une de leurs illusions est la suivante : quand le bon Dieu appelle une âme, il fait d'abord lui-même tout le travail. Il lui donne beaucoup de goûts pour son service, beaucoup d'attraits et de bons sentiments. Lorsque dans le monde nous avons senti le premier attrait de la grâce, notre Seigneur nous rendait, à vous comme à moi certainement, car c'est ordinairement l'histoire de chaque âme, l'oraison facile, la vertu désirable. Il nous donnait des lumières très vives, des sentiments très ardents pour le bien. Comme nous n'étions pas bien avancées, nous croyions que ce trésor était nôtre, que nous le possédions.

Quelques années après, quand Dieu ne nous donne plus le lait des enfants, qu'il nous laisse prendre la peine de travailler par nous-mêmes à la perfection, nous nous troublons et nous nous disons : « Oh ! Mais, *moi* qui étais si fervente, si ardente à l'oraison, *moi* qui étais si éclairée, si avancée, *moi* qui avais tant d'amour, tant de dévotion, qui croyais que tout cela était ma petite propriété à *moi*, que suis-je devenue... ? »

Nous sommes en effet portées à faire de ces grâces des propriétés à nous, tandis qu'en réalité jamais nous ne les avons possédées : c'était un don miséricordieux par lequel Dieu nous appelait. C'était un don que Dieu vous faisait, et vous deviez apprendre par la privation qui a suivi que ce n'était pas votre bien, même si vous étiez arrivées à l'oraison de quiétude, si vous aviez le don des larmes, un vif sentiment de la présence continuelle de Dieu ; rien de tout cela n'était de vous.

C'était un effet de la bonté de Dieu qui vous le donnait. Il a pu le retirer dans son infinie sagesse, sans que vous ayez eu un grain de moins de mérite à ses yeux. Il vous l'avait donné peut-être parce qu'il savait qu'il ne vous aurait pas eue sans cela. Maintenant il vous

le retire, parce qu'il veut que vous acceptiez le sacrifice, que vous le suiviez dans le chemin de la croix et que vous remplissiez votre esprit des pensées de l'Évangile.

Ainsi, ne vous affligez pas, ne vous effrayez pas, si l'oraison, après vous avoir été facile, vous devient difficile. Rien n'est perdu. Vous retrouverez peut-être ces douceurs et ces consolations à un autre temps de votre vie. Dans tous les cas, comme dit sainte Thérèse, vous les retrouverez plus abondamment dans le ciel. Toutes les consolations dont le bon Dieu nous sèvre ici-bas, il nous les réserve pour l'éternité.

Ne vous désolez donc pas, je vous le répète, si vous n'avez pas de grandes facilités à l'oraison. Mais affligez-vous s'il y a eu un temps où vous renonciez sincèrement à vous-même, où vous ne teniez pas compte de vous, et s'il arrive que maintenant vous vous comptez pour beaucoup et vous vous occupez de vous-même. Ceci est la seule chose pour laquelle vous pourriez avoir un véritable regret, parce que le mépris de soi est le seul fondement de la vie d'oraison.



5 décembre 1875

JÉSUS-CHRIST VIVANT EN NOUS
TROIS CARACTÈRES DE SA PRÉSENCE :
ELLE EST SILENCIEUSE, MYSTÉRIEUSE, IMPALPABLE²¹⁷

Mes chères filles,

En vous parlant l'autre jour, il y a quelque chose que je n'ai pas complété comme je le désirais. J'y veux revenir aujourd'hui. Comme c'est un peu difficile, je vous demande de me prêter toute votre attention et de m'aider de vos prières.

Il me semble que je vous ai dit dernièrement qu'une des paroles sur lesquelles repose l'oraison est celle-ci : *Si le sarment ne demeure uni au cep, il ne porte point de fruit, et il n'est bon qu'à être jeté au feu*²¹⁸. Quand on s'est bien pénétré de la nécessité de demeurer ainsi uni à notre Seigneur, sous la dépendance de notre Seigneur, il faut faire un acte de foi. C'est là une des choses qui doivent beaucoup occuper le temps de l'oraison. Il faut souvent revenir à cette vérité incontestable que notre Seigneur habite en nous. Rien de plus clair que cela. Vous en êtes toutes persuadées. Vous savez toutes que, quand nous sommes en état de grâce, notre Seigneur demeure en nous, il y est d'une façon *silencieuse, mystérieuse et impalpable*, remarquez bien ces trois conditions de sa présence, mais enfin il y habite.

Vous le savez, mes sœurs, Dieu par sa toute-puissance est présent partout. Il est donc au fond de notre âme plus intimement que nous-mêmes, et c'est une des vérités qui aident merveilleusement à se tenir en présence de Dieu.

217. Rédaction revue par sœur Marie-Catherine de l'Enfant Jésus.

218. Jn 15, 4.

Vous savez aussi que notre âme est par la grâce l'habitation de la sainte Trinité, qu'avec l'amour l'esprit de Jésus-Christ nous est donné, de sorte que, si dans la sainte communion nous recevons le corps, le sang, l'âme de notre Seigneur Jésus-Christ, toute sa personne divine, nous avons aussi, dans l'habitude de la vie, la communication de son esprit si saint, si vivifiant, si fécond qui se fait présent à nous. Mais comment nous est-il présent ? C'est ici qu'il faut revenir à ces trois mots que je vous disais tout à l'heure.

Il y est d'abord d'une manière *silencieuse*. Faites y bien attention, notre Seigneur est là. Mais il y est dans le silence. Si donc nous nous remuons au-dedans, si nous nous agitions, si nous développons notre vie propre et tout ce bruit intérieur que nous pouvons faire aussi bien que le bruit extérieur, nous n'entendrons pas sa voix. Il est en nous-mêmes, il voudrait nous parler. Son esprit voudrait se faire entendre au nôtre. Mais nous ne l'entendrons pas, si nous ne savons pas faire silence. Sa parole est très douce, très cachée, très silencieuse, très secrète, très basse. Ceux-là seuls qui demeurent dans le silence et le recueillement peuvent l'entendre.

J'ai dit de plus que notre Seigneur vous est présent d'une manière *impalpable*, parce que vous ne le sentez pas, pas plus que vous ne l'entendez, et pourtant il est dans votre âme. Au moment même de la sainte communion, quand notre Seigneur y est tout entier, vous ne le sentez pas. Lorsque le prêtre dépose la sainte hostie sur vos lèvres, vous sentez bien que vous recevez quelque chose qui est comme le voile qui cache sous son apparence matérielle le corps de Jésus-Christ. Vous le sentez, puisque vous avalez les saintes espèces ; mais, une fois que notre Seigneur est au-dedans de vous-mêmes, vous ne le sentez pas, parce que sa présence est *impalpable*.

Ici je dois vous dire qu'il faut s'habituer à ne pas sentir les choses de l'âme d'une manière sensible. Je me sers d'une singulière expression, n'est-ce pas ? C'est qu'il y a beaucoup de choses qui se sentent vivement dans l'âme, ses désirs, ses craintes, ses angoisses, ses répugnances, tous ses mouvements propres, ses douleurs, ses joies. Au lieu que notre Seigneur ne se fait pas sentir ainsi, il est impalpable. Cela se trouve, mes sœurs, dans la première réponse du

catéchisme : *Dieu est un esprit pur qui ne tombe pas sous nos sens.* Dieu qui est présent au-dedans de nous-mêmes ne tombe pas sous nos sens. C'est là une des vérités dont il importe le plus de se pénétrer dans la foi et dans l'oraison.

D'où viennent les joies et les désolations de l'oraison ? Ordinairement elles viennent de ce que l'on a senti un peu que l'on possédait notre Seigneur ou de ce que l'on n'a pas senti du tout qu'on possédait notre Seigneur. Ce sentiment est peu de chose, mes chères filles, je dirais volontiers qu'il n'est rien. Je ne peux le dire cependant, parce qu'il nous est donné par une permission de Dieu, qui veut par là acheminer nos esprits encore grossiers à faire attention à sa présence divine.

Ce sentiment que nous possédons Jésus-Christ au-dedans de nous-mêmes, qui nous donne l'assurance que c'est bien à lui que nous parlons, que nous le sentons là, c'est ce que j'appellerai comme une touche de Dieu au fond de l'âme. C'est une miséricorde de Dieu que nous ne devons pas traiter comme rien, car c'est un acheminement de notre esprit à vivre de la foi et à comprendre ce que la foi fait au-dedans de nous. Cela est si vrai, qu'une âme qui jamais de sa vie n'a été touchée de Dieu, qui n'a jamais senti intérieurement que Dieu est là, que Dieu lui parle, que Dieu l'appelle, que Dieu l'aime, que Dieu lui demande quelque chose, cette âme a beaucoup de peine à entrer dans la vie spirituelle. Vous conviendrez toutes qu'il y a eu un temps de votre vie, quelques instants au moins de votre jeunesse, où vous avez senti quelque chose de Dieu.

C'est une grande miséricorde de Dieu, mes chères filles, de s'accommoder ainsi à notre manière d'être si imparfaite et à nos sentiments. Il ne faut pas oublier ceci : Dieu est un pur esprit qui ne tombe pas sous nos sens. Par conséquent, alors même que vous ne le sentiriez jamais, vous ne le posséderiez pas moins. Être sans sentiments dans la communion, c'est recevoir autant que quand les sentiments sont très vifs et font répandre des larmes. La présence de notre Seigneur n'est pas moins féconde, pas moins enrichissante, pas moins précieuse pour l'âme quand elle ne se fait pas sentir que quand elle se fait sentir.

Il y a une troisième conséquence sur laquelle je veux encore attirer votre attention. Non seulement la présence de notre Seigneur est impalpable et silencieuse en nous, mais aussi elle est *mystérieuse*. Où se trouve notre Seigneur ? Où demeure-t-il ? Quel est le lieu où il fait sa demeure, même après la sainte communion ? Il est dans tout l'être, car c'est l'être tout entier qui le reçoit. Mais est-il dans la volonté ? Est-il dans le cœur ? Est-il dans l'esprit ? Où est-il ? En un mot, il est partout. Il est présent à la fois à toute notre substance, mais de telle façon qu'il dépend de nous que cette présence soit très féconde ou qu'elle produise très peu d'effets. Comment cela ? Je suppose que vous vous recueillez profondément devant Dieu, que vous vous persuadez que Dieu est présent à votre volonté. Le grand secret pour que votre volonté soit unie à notre Seigneur est de la lui donner tout entière, de contracter avec lui une étroite dépendance et de le faire de telle sorte que ce ne soit plus votre volonté qui gouverne votre vie, qui vous conduise, mais que ce soit la volonté de notre Seigneur Jésus-Christ, que ce soit lui qui, vivant dans votre volonté et la tenant absolument souple dans ses mains, la conduise où il lui plaît.

Il en va de même pour votre cœur. Il dépend de vous que votre cœur ne vive plus que par le sien ou que, même après l'avoir reçu, vous restiez avec votre cœur humain que cette grâce infinie n'empêche pas de continuer à séjourner dans les voies humaines. C'est ce qui arrive, hélas ! à la plupart des chrétiens. Les trois quarts reçoivent très réellement notre Seigneur. Mais il leur tombe rarement dans l'esprit que leur volonté doit tout entière être unie à notre Seigneur et dépendre de lui, que leur cœur, que tous leurs sentiments doivent être unis au cœur, aux sentiments de notre Seigneur.

Parcourez ainsi tout votre être. Prenez votre mémoire, votre intelligence, votre corps même qui doit recevoir de notre Seigneur une empreinte de pureté, de modestie, de douceur, de bienveillance, de toutes les perfections caractéristiques de notre Seigneur. Vous verrez comment l'oraison dans la foi tend à faire la vraie union de l'âme avec Dieu. Les plus grands mystiques, les plus éclairés des auteurs spirituels, sainte Thérèse entre autres, disent

que le vrai ravissement de l'âme, que l'extase, c'est de n'avoir plus qu'une volonté avec Dieu, de dépendre entièrement de lui, de sorte que tout, jusqu'aux premiers mouvements, soit entièrement dans la volonté de Dieu avec amour et confiance.

Remarquez, mes sœurs, qu'il ne dépend pas de vous de vous élever à trois pieds au-dessus de terre, mais qu'il dépend de vous d'avoir cette dernière fin du ravissement et de l'extase. Vous y êtes toutes appelées, vous êtes toutes appelées à cette perfection intime et profonde de vous unir intimement à notre Seigneur, en sorte que tout ce qui est en vous dépende de lui, comme je viens de vous dire.

Quand vous vous appliquez à l'oraison, quand vous récitez le bréviaire le long du jour, ou bien quand vous dites votre Office, tendez donc toujours à cela doucement, sans contention, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Ainsi par exemple, quand vous êtes à l'Office, notre Seigneur a dit les psaumes que vous récitez, mettez-vous sous son action, sous sa prière, unies à lui, désirant obtenir ce qu'il demande, et, continuant ainsi sa vie, vous arriverez à l'union qui sera la grâce de l'oraison dans toute votre conduite.

Pour cela, il faut énormément élaguer. Vous comprenez que toute cette vie propre qui fait notre misère, que nos péchés, que nos imperfections, sont un obstacle à cette union silencieuse et étroite, à ce quelque chose de si surnaturel, de si spirituel, de si saint, de si parfait, de si divin que notre Seigneur veut nous apprendre.

Quelquefois aussi relisez l'Évangile à ce point de vue. Vous comprendrez bien alors pourquoi notre Seigneur vous dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*²¹⁹. Nous le pouvons par la grâce de Jésus-Christ. Vous comprendrez pourquoi il dit qu'il *faut toujours prier sans se décourager*²²⁰ et tant d'autres choses qui semblent très élevées au-dessus de la nature humaine. Vous comprendrez qu'il faut s'appliquer à ne pas laisser paraître même un premier mouvement de colère, puisque, quand ou nous *frappe sur la joue droite*, il nous est recommandé *de présenter la joue gauche*, quand on veut nous forcer à faire *mille pas*, quand on nous

219. Mt 5, 48.

220. Lc 18, 1.

demande *notre manteau*, notre Seigneur nous engage à faire *dix mille pas* et à donner encore *notre tunique*²²¹.

Enfin notre Seigneur constitue le chrétien, (car tout cela ne s'applique pas seulement à l'âme religieuse), dans un état où il se dépouille des choses terrestres, de ses imperfections, de ses péchés, afin d'être sous l'action de la grâce, sous l'impression du don parfait par lequel notre Seigneur demeure en nous. Outre que nous sommes les temples de Jésus-Christ, nous sommes encore les temples du Saint-Esprit, de cet esprit de sainteté, de cet esprit de perfection qui est l'esprit de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a été donné par la confirmation et qui habite en nous par la grâce.

Eh bien, mes sœurs, l'oraison consiste à entrer toujours plus avant dans les vues de la foi. Elle consiste dans ce dépouillement de la vie présente et dans ce revêtement de la vie de grâce, de la vie chrétienne, de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, vie qui, par la mort, éclatera un jour en nous comme un vêtement de gloire. La grâce, c'est la gloire commencée. L'oraison, c'est le ciel commencé.

C'est à cela, mes chères filles, que vous êtes toutes destinées. Appliquez-vous-y de toutes vos forces. Mettez-y toute votre affection, de façon que, dès que vous avez un peu de temps, vous retourniez à ce qui fait votre grand travail, à ce qui fait aussi votre grande richesse comme ce doit être votre grand bonheur. Acceptez ce travail, pour qu'à la fin de votre vie ce soit votre vraie joie, votre jubilation éternelle, comme ce sera aussi votre vraie gloire.



221. Mt. 5, 39 ss.

ANNÉE 1876

- Mars : En Nouvelle Calédonie, accident de sœur Marie-Apollonie : jambe fracturée par la chute d'une cloche, amputation et mort. La nouvelle ne sera connue que plus tard.
- 2 avril : Le père d'Alzon, arrivé de Nîmes le 26 mars pour prêcher une retraite aux Dames rue François I^{er}, vient voir longuement la communauté pour parler des sœurs de Nîmes et de Montpellier.
- 23 avril : Chapitre de mère Marie-Eugénie avant son départ pour Rome avec mère Thérèse-Emmanuel. Ce sera son deuxième voyage en Italie.
- 24 avril : Départ matinal. Arrêt à Lyon. À Turin, les voyageuses rejoignent le pèlerinage conduit par le père Picard.
- 27 avril : À Gênes, visite de l'hôpital où Sainte Catherine soignait les malades et Messe près du corps de la sainte.
- 29 avril : Arrivée à Rome.
- 5 mai : Audience du Pape pour 1 500 pèlerins.
- 8 mai : Deuxième audience publique. L'audience privée doit être pour le 11 ou 12.
- 13 mai : Départ de Rome avec le pèlerinage. Arrêt à Lorette, Assise, Padoue, Venise, Milan.
- 19 mai : Arrivée à Nice où mère Thérèse-Emmanuel va se reposer quelques jours. Mère Marie-Eugénie poursuivra seule le voyage de retour.
- 30 mai : Arrivée de mère Marie-Eugénie à Auteuil.
- 19 juin : Visite de monseigneur Vitte, évêque de Nouméa. Il donne des détails sur la mort de sœur Marie-Apollonie. Il voudrait un second groupe de sœurs. *Nous trouvons que nous n'avons pas assez de sujets pour faire cette entreprise.*
- 18 juillet : Lettre de Convocation au Quatrième Chapitre Général.
- 16-23 août : Retraite prêchée par le père d'Alzon : trois instructions par jour, dont une réservée aux capitulantes.

- 24-26 août : Chapitre Général, présidé par le père d'Alzon. Le père Picard y est nommé par acclamation Visiteur de la Congrégation. Mais la question de son autorité n'est pas clairement établie.
- Octobre : Fondation de Santa Isabel, à Madrid.

9 janvier 1876²²²

L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Je me sens pressée de vous dire en peu de mots aujourd'hui qu'il faut employer beaucoup de temps à se former une idée juste et vraie de l'obéissance. Pour bien pratiquer l'obéissance, il ne faut pas la considérer dans les personnes vis-à-vis desquelles on la pratique, mais il faut la considérer en notre Seigneur Jésus-Christ pour former en soi la simplicité, la promptitude, la perfection de l'obéissance que l'on voit dans la sainte Hostie, dans notre Seigneur obéissant à tous les prêtres, descendant sur tous les autels et se livrant si absolument, si promptement dans l'obéissance.

De tout ce qui est nécessaire pour la sanctification dans la vie religieuse, il n'y a rien qui le soit plus que de former en soi cette notion et de prendre cette habitude. L'enfance de notre Seigneur est une grande leçon pour cela. Quelles que soient les circonstances extérieures, il se donne, il se livre, il vient pour obéir.

Je vous engage, mes sœurs, à beaucoup considérer la sainte Enfance et la sainte Eucharistie de ce côté-là.



222. Chapitre inédit.

30 janvier 1876

LA VRAIE CONSOLATION DANS L'ORAISON²²³

Mes chères filles,

Je voudrais aujourd'hui achever de vous dire quelque chose sur la consolation dans l'oraison, dont je vous ai parlé, ce me semble, il y a quelque temps. J'avais traité ce sujet surtout au point de vue de cette consolation sensible, qui n'est pas plus une marque de l'avancement de l'âme dans l'oraison qu'une chose à laquelle on doive s'attacher. Il est cependant une consolation qui vient de Dieu, une consolation qui a par conséquent un véritable prix, et c'est de celle-là que je veux vous parler aujourd'hui.

Vous savez toutes que Dieu est un pur esprit qui ne peut tomber sous nos sens. Notre âme, elle aussi, est un esprit, mais pas un pur esprit. Entendons-nous bien, elle est un esprit que Dieu a créé pour vivre dans notre corps, l'animer, et lui être si intimement uni qu'il ne forme avec lui qu'une seule et même substance.

Cet esprit qu'est notre âme reçoit toutes les impressions naturelles par les organes de son corps. Il anime l'œuvre merveilleuse que Dieu a produite en créant le corps, et vit dans une union si étroite avec lui, qu'encore qu'il doive toujours le gouverner, il en reçoit sans cesse les influences. De là le contrecoup dans notre âme de tout ce qui est en nous d'ordre inférieur et sensible. Notre imagination, notre sensibilité, notre état de santé, les émotions éprouvées, les impressions que nous recevons du dehors, tout cela

223. Chapitre corrigé par mère Marie-Eugénie.

agit sur l'âme. De ces influences extérieures à l'âme, naissent souvent les consolations et les désolations vives et sensibles.

Cela posé, il est certain néanmoins que l'âme, qui est un esprit fait à l'image de Dieu, a aussi une faculté purement spirituelle, capable de concevoir et de recevoir les choses qui sont de nature purement spirituelle – c'est l'intelligence. Et cependant, tant est grande l'union de notre âme et de notre corps, que notre âme ou notre intelligence ne s'élève à ces sommets de connaissance que soutenue et portée pour ainsi dire par ses sens et les impressions sensibles qui lui viennent du dehors. La foi elle-même n'entre dans l'homme que par le sens de l'ouïe²²⁴. Les sacrements nous apportent la grâce, mais sous une forme matérielle et sensible qui atteint tout d'abord le corps.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a un sommet de l'âme où l'intelligence et la volonté peuvent se recueillir, échapper à cette action des sens, et se trouver seules sous l'action de l'Esprit de Dieu. Là, Dieu qui est esprit, trouve l'âme seule en quelque sorte. Parce que tout y est spirituel, il peut et veut s'y répandre, si nous nous y préparons par le recueillement, le renoncement et la pureté du cœur. Sa bonté est si grande que souvent même il révèle cette demeure spirituelle aux commençants, les invitant à s'y recueillir, à l'y chercher et à sortir ainsi de la vie des sens. Saint Ignace a des annotations admirables sur ce que l'esprit infiniment bon de notre Seigneur produit ainsi au fond des âmes. *Le Créateur seul*, dit-il, *peut pénétrer sa créature, l'élever, la changer, l'embraser tout entière de son amour*. Quand donc, sans que rien du dehors l'ait provoquée, la consolation arrive par le dedans de l'âme, quand l'âme se sent élevée vers Dieu, éclairée, dilatée, pénétrée de joie, de générosité, de foi, de pureté ; quand la consolation vient ainsi par le dedans, il y a tout lieu d'espérer que c'est l'auteur de tout bien qui répand ses dons, et que cette consolation vient de Dieu.

Voilà la vraie consolation. Elle est moins sensible, mais elle est très puissante, elle a une force surnaturelle qui soutient l'âme. Je crois que Dieu soutenait les martyrs par cette vraie lumière, au

224. *Fides ex auditu*. Rm 10, 17.

milieu des supplices les plus atroces. Tout au dehors ne présentait à leur âme que des sujets de désolation et de peine. Ils étaient dans des cachots, entre les mains des méchants. Leurs familles étaient désolées, leurs parents les suppliaient de revenir en arrière. Pour l'un c'était un père, pour l'autre, une mère, pour l'autre, un enfant : tout ce qui était de la nature torturait leur cœur. Devant eux, les tourments les plus cruels, la dérision, la mort. Et en face de cette mort si lente à venir, ils jouissaient d'une force, d'une consolation, d'une lumière intérieure dont vous trouvez des traces dans presque tous les Actes des Martyrs. Sous les étreintes du feu, saint Laurent disait : *Ma nuit n'a rien d'obscur, tout y est lumineux et éclatant. Mon âme s'attache à vous, pendant que ma chair est brûlée pour vous.* Et mille paroles semblables. C'était par le dedans que Dieu répandait dans ces âmes fortes la joie, la lumière et la consolation.

Il y a une vie d'oraison, une vie de fidélité à Dieu qui conduit l'âme à recevoir les mêmes lumières. Séparée de la vie des sens par la mortification, habituellement unie à Dieu par l'amour, cette âme entre dans le sanctuaire où elle trouve son Dieu. C'est comme un sommet de l'âme. Saint François de Sales l'appelle souvent *la fine pointe de l'esprit*. Le démon n'y a point d'entrée. L'orgueil seul peut le souiller. Pour les âmes humbles et fidèles, c'est un lieu de refuge, où, malgré toutes les tentations, elles peuvent persévérer dans l'adoration et dans la conformité à toutes les volontés de Dieu.

Alors la lumière qui doit faire notre joie pour l'éternité, cette lumière qui est un rayon de la face de Dieu et qui un jour, nous l'espérons, envahira notre âme, pour se répandre ensuite sur notre corps et faire notre gloire et notre béatitude dans le ciel, cette lumière commence à luire souvent au-dedans de nos âmes. Ainsi, le matin, aux premiers rayons de l'aurore, tout est encore dans la nuit. Les vallées demeurent dans l'obscurité que déjà la lumière naissante vient dorer le sommet des montagnes, la *fine pointe* des flèches et des clochers. De même, dans notre âme, la lumière s'élève sur le point le plus haut, le plus intime, et y fait régner la joie et le bonheur.

Qui comprend bien cela, voit tout de suite comment notre Seigneur a pu promettre le centuple, au milieu même des

persécutions. Quoi qu'il puisse arriver en ce monde, même dans les peines et les douleurs les plus écrasantes, la lumière qui réside dans la *fine pointe de l'âme* est ce centuple, parce qu'elle est un commencement de la gloire et de la joie éternelles.

Dieu est la seule béatitude de l'âme, non seulement dans l'autre monde, mais encore ici-bas. Vous devez le croire, mes sœurs, et comprendre qu'étant faites pour Dieu, nous ne pouvons trouver loin de lui nulle joie véritable. Mais, quand on a vécu longtemps, connu beaucoup d'âmes et vu toutes sortes de situations, ce n'est plus là une vérité proposée à notre foi : on l'a *sentie, expérimentée, touchée*.

Quand on est jeune et qu'on voit des gens heureux selon le monde, il semble qu'ils soient en possession d'une réelle béatitude : ils jouissent des choses extérieures. Ils n'ont point de peines, mais des joies. Ils sont aimés. Autour d'eux, tout semble conspirer à leur bonheur. À soixante ans, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard, on voit que ce bonheur n'est ni solide, ni véritable, et que Dieu seul donne à l'âme la joie vraie, profonde et durable.

Il n'y a pas d'autres âmes heureuses – sainte Jeanne de Chantal le disait, et je vous le dis aussi avec une certitude d'expérience – que celles qui ont laissé la lumière de Dieu, la vie de Dieu gouverner complètement leur volonté, et qui l'ont fait régner dans la partie intime et réservée d'elles-mêmes. Quand l'âme laisse ainsi pénétrer le règne de Dieu au plus intime de son être, Dieu, son amour et sa volonté lui deviennent une béatitude qu'elle conserve même dans la douleur.

Le plus grand exemple de cette béatitude profonde unie à une douleur immense est, après notre Seigneur durant sa Passion, la très Sainte Vierge Marie. Les saints n'hésitent pas à dire que, même au pied de la croix, dans cette douleur que nulle douleur n'a égalée, Dieu était au plus intime de l'âme de Marie une béatitude infinie, un principe de joie dans l'obéissance, dans le sacrifice et dans l'amour. Tout son être était abandonné à la torture. Elle souffrait dans toutes les fibres de sa nature, dans tout son cœur, dans toute son âme, dans tous ses sentiments, dans tout son corps. Mais tout en elle aussi était uni à Dieu, soumis à Dieu. Cette parfaite

union était un bonheur inouï, tellement caché cependant, tellement resserré dans la fine pointe de l'âme, que Marie était en même temps pleine de douleurs.

Voilà, mes sœurs, la vraie consolation. C'est en restant fidèle à Dieu que l'on obtient cette adhérence à lui que rien n'ébranle, et que l'on expérimente cette parole que saint Paul a dite pour toutes les âmes généreuses et chrétiennes : *Qui pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce la tribulation ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou la persécution, ou le glaive ? Non, je suis sûr que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni le présent, ni le futur, ni la force, ni la profondeur, ni l'abîme, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ notre Seigneur*²²⁵.

Que Dieu vous donne à toutes cette vraie consolation, la consolation souverainement désirable, car elle vient de Dieu et elle est l'avant-goût de l'éternité bienheureuse.



225. Rm 8, 35-39.

6 février 1876

LA RÈGLE : DES SŒURS CONVERSES.

L'humilité, qui est tant recommandée à toutes, doit être singulièrement la vertu des sœurs converses : qu'elles s'appliquent de toutes leurs forces à l'acquérir, et qu'elles la fassent paraître en toute rencontre par leur dépendance entière, par leurs manières humbles, simples et modestes, par la douceur et la déférence de leurs paroles

Mes chères filles,

En finissant cette règle des sœurs converses qui contient tant de saintes choses, je me sens pressée de demander à nos sœurs converses, si, dans le cas où la Règle disparaîtrait, on en retrouverait tous les articles dans leur manière d'être et de faire ? C'est ainsi, dit-on, qu'on peut le mieux juger de l'observance et de la régularité d'une communauté. Supposé que la Règle écrite fût brûlée, la vie de chaque religieuse donnerait-elle à peu près l'indication de ce qui est réglé par les Constitutions pour chaque rang ?

Toutes peuvent profiter de cela ; chacune peut se demander comme maîtresse, comme sœur converse, pour l'assistance à l'Office, pour l'obéissance, pour l'humilité, pour la mortification : « Ma manière de vivre suffirait-elle pour qu'on retrouve dans ma conduite l'esprit de mes Constitutions ? » Cela mènerait très loin, mes sœurs. On disait des premiers chrétiens que, si l'Évangile s'était perdu, on aurait pu le retrouver dans leur vie.

Sans doute il ne faut pas admettre cela en un sens exactement rigoureux. À l'origine de l'Église, comme toujours, il y a eu, au milieu des chrétiens fervents, un certain groupe imparfait qui ne représentait pas du tout le type de la perfection évangélique. Mais la vie religieuse est une élite choisie, composée de personnes qui laissent le monde pour être tout à Dieu, et dont la vie doit représenter bien réellement le saint Évangile et reproduire les Constitutions particulières qui les régissent et qui sont la forme sous laquelle l'Église veut leur voir réaliser les préceptes et les conseils évangéliques.

Pour parler plus particulièrement aux sœurs converses, j'ai entendu dire que, dans beaucoup d'anciens monastères, les plus saintes de la maison étaient les sœurs converses. On l'attribuait à leur vie d'humilité, d'obéissance, de silence, de travail, où l'on trouve des occasions plus fréquentes de céder aux autres et de faire ce que les autres désirent : vie qui les constitue dans un état plus parfait, parce que l'humilité est le fondement de toute perfection.

En est-il ainsi parmi nous ? Je ne sais pas si l'on pourrait dire que les sœurs converses sont les plus saintes de la maison. Je ne doute pas qu'il y en ait. Voulez-vous cependant vous rendre un compte exact de la sainteté d'une âme ? Représentez-vous cette âme à l'heure de la mort. Celles qui passent avec le plus de foi, de facilité et de patience par la maladie et par la mort sont celles qui se sont le mieux préparées pendant la vie. Vous en avez vu qui ont montré plus de perfection que d'autres à ce moment suprême.

Que chacune de vous songe sérieusement à être du nombre de celles qui entrent dans l'ordre de la sainteté pour bien se préparer à la mort, motif pour lequel nous sommes venues ici. Dites-vous quelquefois : « Je veux avec toute ma volonté me constituer dans cette humilité, dans cette dépendance, dans cette modestie, dans cette douceur que me demande ma Règle. Pour m'y établir, je prierai habituellement. Je veux avoir des dévotions très simples, très élémentaires, auxquelles je serai très fidèle. Je ferai des actes fréquents d'amour de Dieu ; je m'occuperai continuellement de la Passion, des saints mystères du Rosaire, etc. »

Ce serait, mes sœurs, un grand fruit de la lecture de cette règle, si beaucoup d'entre vous prenaient cette résolution et se disaient : « Jusqu'à présent j'ai vécu à peu près *boitant des deux côtés*, selon l'expression de l'Écriture²²⁶, marchant d'un pied dans la voie sainte, de l'autre dans la voie de la nature, comme si, ayant deux pieds, ce n'était pas pour les mettre tous les deux dans le même chemin, celui de l'Évangile et de la perfection. Je suis décidée maintenant à retirer le pied qui est dans la voie de la nature, pour marcher à la suite de notre Seigneur dans le chemin du Calvaire, parce que c'est la voie de la perfection ; dans celui de l'humilité, parce que c'est celui qui prépare à bien porter la croix, à bien monter au Calvaire, à bien s'immoler à la suite de notre Seigneur Jésus-Christ. »



226. 1 R 18, 21.

20 février 1876

HORREUR DU PÉCHÉ, GRAND ÉLÉMENT DE FERVEUR

Mes chères filles,

Je veux vous dire aujourd'hui seulement un mot sur une vérité extrêmement banale, mais qu'il faut se rappeler souvent, parce qu'elle est nécessaire à tous les degrés de la perfection et de la vie spirituelle : c'est l'horreur du péché.

Certainement, il n'y a pas un sentiment plus profondément empreint dans une âme qui est à Dieu que l'horreur du péché. Il est cependant peu de personnes qui ne tombent souvent dans quelque péché véniel d'habitude. Cela suppose que l'horreur très vive, très courageuse, très persévérante du péché n'est pas entière en elles. La délicatesse de la fidélité vis-à-vis de Dieu fait qu'après avoir éloigné les grands péchés, on examine tout ce qui reste en soi des sept péchés capitaux et de toutes ces racines, de tous ces petits filaments que ces inclinations mauvaises communes à tous laissent au-dedans de nos âmes. Alors courageusement on les extirpe l'un après l'autre, parce que l'on aime Dieu.

L'amour de Dieu doit être le mobile de ce travail dans notre âme. Plus il est ardent, plus il est fidèle, plus grande est l'habitude de vivre en présence de Dieu, sainteté et pureté infinies, et plus on prend soin d'éviter et d'ôter de son âme tout ce qui peut déplaire à notre Seigneur.

Je tire un autre motif de la sainte communion. Nous la recevons fréquemment. Nous nous approchons souvent de celui qui est toute pureté et sainteté. Il vient au-dedans de nous, il y habite : or il a

horreur de toutes ces taches que laissent après eux les péchés d'habitude.

Cependant, il reste encore en nous certaines traces de paresse, d'envie, de mesquine jalousie, de cet orgueil qui amène avec lui de petits détours, des défenses, des excuses. Notre travail, dans la vie religieuse, est de nous ajuster si bien à notre Seigneur que, pendant l'oraison, l'âme puisse s'approcher de Dieu, sans qu'il y ait rien entre lui et elle.

Or, ce qui s'étend entre Dieu et l'âme comme un mur de séparation, ce sont les restes du péché, les dispositions mauvaises. Je ne parle pas tant du passé que du présent, tout ce qui dans le présent tient au péché. C'est de cela qu'il faut avoir une grande horreur. C'est de cela qu'il faut se purifier sans cesse. C'est cela qui doit être l'objet d'un zèle amoureux et si généreux que nous souffrions volontiers toute espèce de combats pour nous en défaire. Je crois qu'il n'en est pas une d'entre vous qui n'ait à se renouveler dans cette horreur du péché ainsi expliquée, et excitée par un grand amour de Dieu.

Sainte Thérèse ne se croyait si coupable dit-on, que parce qu'elle vivait habituellement, et d'une manière très intime, en présence de la très sainte Trinité. Cette intimité développée par l'oraison augmentait en elle la lumière de Dieu et lui faisait voir ses moindres imperfections.

Les âmes qui ont bonne opinion d'elles-mêmes sont en général peu éclairées. Un mystique du siècle dernier dit qu'il en est de ces âmes, comme d'une chambre dont les volets sont fermés : la poussière peut tout couvrir, sans que personne l'aperçoive : il n'y a aucune lumière. Qu'il entre un rayon de soleil, et la poussière, comme mise en mouvement, se joue dans ce rayon. Si la lumière est complète, on la voit partout.

Eh bien, nos âmes sont comme ces chambres sales et négligées. Remarquez que je ne parle que de poussière, et non pas d'immondices, ni de choses extrêmement repoussantes. On y vit très content, parce que n'étant pas dans la lumière de Dieu, on ne voit pas la poussière qui la ternit.

Pour sainte Thérèse qui recevait une lumière très abondante, comme un rayon du ciel très pur et très ardent, et qui se tenait constamment sous ce rayon lumineux, elle voyait toutes ses fautes, qui, certainement n'étaient pas graves, puisque ses confesseurs pensent qu'elle n'a jamais perdu l'innocence baptismale. Chacune de ses fautes lui paraissait extrêmement fâcheuse. Elle voyait bien qu'elle manquait de vertu et que sa vertu n'était pas solidement acquise. Nous, mes filles, nous ne le voyons pas, parce que nous sommes bien loin de sainte Thérèse.

Je livre cela à vos méditations, car bien qu'élémentaire, c'est une chose qu'il faut tous les jours de sa vie renouveler en soi, parce que c'est un élément de ferveur. Celui qui se méprise ainsi, celui qui cherche ainsi à se purifier, celui qui a horreur de ses imperfections, celui qui est fervent sur tous les points, accepte les réprimandes et tout ce qui lui est une occasion de faire pénitence, toutes les observances de la vie religieuse lui sont chères : je parle nécessairement de celles qui ont un côté affligeant pour la nature. Elles lui sont précieuses, parce qu'elles vont à le purifier et qu'elles sont comme un purgatoire anticipé qui le rendront digne de voir Dieu face à face, aussitôt qu'il quittera ce monde.



27 février 1876²²⁷

MÉDITER LA PASSION

Mes chères filles,

Je ne vous ferai qu'une recommandation aujourd'hui, c'est de méditer beaucoup la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ pendant le Carême. Cette méditation est essentielle à la perfection, à la vie spirituelle, elle est très recommandée par les saints auteurs, et à moins d'un attrait tout particulier d'oraison qui absorbe et occupe, il faut profiter de ce temps pour méditer la Passion de notre Seigneur et commencer dès maintenant, de manière à ce qu'ayant eu bien le temps d'en parcourir et d'en approfondir tous les détails, toutes les circonstances, on soit mieux préparé à les méditer plus intimement quand viendra la semaine sainte.



227. Chapitre inédit.

5 mars 1876

COMMENT SUPPLÉER AU JEÛNE POUR SANCTIFIER LE CARÊME

Mes chères filles,

Il est à propos qu'on nous ait lu la règle de la mortification au moment où nous entrons dans le Carême. Il résulte de nos occupations, du travail à des fatigues de l'enseignement, que peu parmi nous peuvent observer tout le Carême. Il n'y a rien à faire à cela. Nous ne pouvons pas jeûner, mais nous devons y suppléer par d'autres pratiques, car enfin, le Carême est toujours *le jour favorable, le jour du salut*²²⁸. Que chacune d'entre vous cherche donc au-dedans d'elle-même ce qu'elle pourra faire pour remplacer les jeûnes qu'elle n'observe pas, les prescriptions de l'Église qu'elle ne suit pas entièrement.

Autrefois, M^{gr} de la Bouillerie nous avait conseillé de faire plus fréquemment le chemin de la croix, de puiser plus souvent dans le trésor des souffrances de notre Seigneur afin que, dans une union plus étroite avec Jésus crucifié, dans une compassion plus tendre, dans une dévotion plus grande à ses douleurs, nous trouvions ce qui manque à notre propre pénitence.

J'ajoute que l'on pourrait s'imposer beaucoup de petites privations, sans nuire à la santé. Pour cela, j'aimerais bien que chacune d'entre vous fît une petite note qu'elle soumettrait à celle qui la dirige, afin de lui demander conseil sur ce qu'elle peut et doit faire à cet égard. Je vous indique une mortification assez légère : la

228. 2 Co 6, 2.

privation volontaire de sucre au déjeuner. On peut se l'imposer pour remplacer le jeûne. Je ne dis pas qu'il faut le faire – pour quelques-unes, cela pourrait être nuisible à la santé – mais je dis qu'on peut le faire. Une autre mortification excellente est d'avoir toujours une très bonne tenue, d'éviter de se toucher la figure, de ne se permettre aucun laisser-aller.

En un mot, examinez quelles sont les petites choses dans lesquelles vous pouvez chacune faire consister votre pénitence de Carême. Ici, retenir une parole. Là, retrancher une petite curiosité, une petite satisfaction naturelle. Veiller davantage à garder en tout la modestie religieuse. Prendre en patience toutes les contrariétés. Supporter sans se plaindre toutes les difficultés d'humeurs, de caractères. Je vous assure, mes chères filles, que si, pendant ce Carême, on supprimait toute plainte, ce serait plus utile à l'âme que si l'on retranchait le bouillon et le peu de viande que nous prenons le soir.

Cherchez donc ce que vous pouvez faire pour offrir à Dieu un petit tribut de mortifications et de sacrifices, afin que, par une prière plus continuelle, par une union plus étroite avec notre Seigneur, ce Carême soit pour toutes le *jour favorable, et le jour du salut* ; mais ne le décidez pas sans conseil, parce que sans nul doute plusieurs dépasseraient la mesure.



12 mars 1876

AMOUR DE JÉSUS – UNION À SES SOUFFRANCES

Mes chères filles,

Je vous recommandais au commencement du Carême de méditer beaucoup la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui je voudrais vous exciter à retirer comme fruit de cette méditation un grand amour pour sa personne.

Assurément, toutes vous aimez notre Seigneur Jésus-Christ, mais il y a des degrés divers dans cet amour : il y a le désir continuel d'y progresser. Il y a la joie de l'aimer tous les jours davantage, ce qui est la grande grâce de la vie religieuse, et, je dirais aussi, la grâce particulière du temps où nous vivons.

Nous vivons dans un temps d'anxiétés et d'incertitudes. Nous ne savons pas bien ce que le bon Dieu fera de nous ; mais si en toute persécution, en toute contradiction, en toute attente plus ou moins douloureuse, nous trouvons la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ ; si nous nous souvenons que tout cela peut se rapporter à l'agonie du Seigneur, que c'est une part de son calice, – je crois que l'amour nous rendrait bien aises d'y poser les lèvres après lui. Notre Seigneur mesure l'épreuve à la force de l'âme, il donne de son calice ce que chacun peut en boire et veut en accepter. Si nous sommes très généreuses, nous y puiserons davantage.

Vous savez bien ce qui est rapporté dans l'Évangile, quand la mère de Jacques et de Jean s'approche de Jésus pour lui demander que ses deux fils soient placés l'un à sa droite, l'autre à sa gauche dans son royaume, Jésus leur dit : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai ?* – *Nous le pouvons*, répondent-ils. À quoi Jésus leur dit : *Oui*,

*vous le boirez, mais quant à être placés à ma droite ou à ma gauche, c'est pour ceux à qui mon Père l'a préparé*²²⁹. – Vous le voyez, pour ses apôtres Jésus mettait cette condition qui est la marque de l'amour : il leur offrait de boire le calice de sa Passion. À qui de nous mes filles, l'offrira-t-il, et dans quelle mesure, Dieu seul le sait. Mais si dans la vie religieuse, pour toute humiliation, pour toute souffrance, pour toute angoisse, pour toute peine qui nous atteint, nous nous mettons dans la disposition de boire de grand cœur le calice de Jésus-Christ, notre vie sera transformée.

Pour cela, nous n'avons pas besoin de passer par les épreuves de la politique ou par celles de la rue. Certainement, chacune de nous trouve au-dedans d'elle-même des épreuves et des humiliations. Quand nous nous connaissons, et que Dieu permet que nous passions par certains états, par certaines peines, cela nous abaisse profondément. Eh bien, buvons-nous le calice avec amour ? Sommes-nous contentes de boire au calice de Jésus-Christ ce qui est peut-être le moins amer, l'humiliation ?

Qu'est-ce au fond que l'humiliation ? Une affliction qui ne s'adresse qu'à l'imagination, à l'esprit, à la volonté ! Quand nous avons été humiliées, nous sommes après ce que nous étions auparavant. Nous n'avons pas passé par les mains des bourreaux, ni par des tortures inconcevables. Et pourtant qu'il est difficile de mettre les lèvres au calice de l'humiliation ! C'est pour cela que notre Seigneur a voulu s'en abreuver sans mesure.

J'ajouterai quelque chose qui est plus difficile à accepter : ce sont les angoisses. Dieu permet que nous ayons des angoisses sur l'état de notre âme, sur nos dispositions, sur notre oraison, sur les personnes qui nous entourent, sur mille et mille choses, enfin des angoisses. Notre Seigneur ne les a pas absolument éloignées de lui. Il les a souffertes dans une proportion si large que son sang divin a coulé jusqu'à terre pendant l'agonie. Remarquez-le bien, ce n'était pas le temps des souffrances physiques, mais le temps de l'angoisse et de l'angoisse la plus excessive.

229. Mt 20, 20-23.

Certainement, comme dit saint Bernard, nous trouverions plus facile de porter la croix, si nous la portions dans cet esprit, *en nous faisant aider par l'Époux de l'Église, qui est aussi notre Époux divin*, si dans ce qui nous arrive nous apaisions²³⁰ notre âme en disant : « Je suis bien aise de goûter le calice de notre Seigneur », ou encore selon la pensée de saint Paul aux Hébreux : « Allons, courage, ma pauvre âme, *tu n'as pas encore résisté jusqu'au sang*²³¹. Pourquoi ne veux-tu pas passer par cette nuit douloureuse et obscure par laquelle Jésus-Christ a passé le premier ? Il sera près de toi pour agir et combattre avec toi. Aie le désir de le connaître par sa Passion. Demande-lui de t'aider, de te soutenir, de te consoler ; il le fera avec un amour qui adoucira toutes tes angoisses. »

Nous avons dans nos tristesses ce que notre Seigneur n'avait pas. Tous nous pouvons recourir à notre Sauveur, Dieu et homme, qui a goûté avant nous au calice de la douleur. Jésus dans son agonie se réduisit aux seules forces de sa sainte humanité, et Dieu son Père dut lui envoyer du ciel un ange pour le consoler et le fortifier.

Enfin, mes filles, si nous ne participons pas à la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ par les douleurs extérieures, si nous ne sommes pas maltraitées et chassées, nous aurons toutes du moins à passer par les souffrances et les maladies. Quand elles viendront, elles ne trouveront en nous que ce que nous y aurons préparé par la méditation et la prière. Il ne faut pas croire que l'on commence à se sanctifier pendant la maladie. On montre alors, dit sainte Thérèse, la vertu qu'on a acquise en santé. À l'œuvre donc, et tâchez d'acquérir la patience par l'union à notre Seigneur Jésus-Christ dans ses souffrances. Dieu vous enverra peut-être des épreuves qui dépasseront tout ce que vous pouvez vous figurer. Si vous êtes unies à notre Seigneur, votre patience défiera tout, votre force vaincra tout.

C'est pourquoi je vous engage, pendant le Carême, à retirer de la méditation de la Passion de notre Seigneur cet ardent amour, qui fait qu'on veut souffrir avec Jésus-Christ, qu'on veut être victime avec Jésus-Christ, qu'on veut passer par les humiliations et les

230. « Accoisions » : mot ancien employé par mère Marie-Eugénie.

231. Cf. He 12, 4.

peines intérieures, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer. Cet amour généreux qui enlève toutes contradictions, toutes inquiétudes, toutes oppositions aux voies que la divine Providence aura sur nous pendant le reste de notre vie. Faisons cela avec un certain élan de cœur, cela est nécessaire pour nous soutenir, sans nous empêcher, hélas ! de défaillir quelquefois.

Saint Pierre eut cet élan de cœur lorsqu'il dit à Jésus : *Seigneur, je donnerai ma vie pour toi*²³². Et encore : *Seigneur, je suis prêt à aller avec toi à la prison et à la mort*²³³. Une première fois, cependant, il défaille, mais ensuite, comme il accepte la prison, la souffrance ! Comme il demande, par une humilité admirable, d'être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de subir le même supplice que son Maître !

On ne peut donc pas dire que les ardeurs qui portent l'âme à souffrir et à mourir avec Jésus-Christ soient inutiles. Il en est de même pour toutes celles qui se forment dans l'âme. Nous sentirons des ardeurs magnifiques. Puis nous tomberons par terre et nous viendrons à défaillir. Mais si nous conservons les ardeurs, si nous retirons de nos chutes plus de confiance et de ferveur, viendra un temps où nous saurons souffrir pour Jésus-Christ et lui montrer un véritable amour.



232. Jn 14, 37.

233. Lc 22, 33.

19 mars 1876

TRAHISON DE JUDAS²³⁴

Mes chères filles,

La dernière fois, je vous ai recommandé de méditer la Passion de notre Seigneur pendant le Carême. Aujourd'hui, je voudrais vous engager, quelque pénible que ce soit, à méditer avec attention la trahison de Judas.

Je crois qu'il n'y eut rien dans la Passion de plus douloureux pour le cœur de notre Seigneur. Une épouse doit prendre part à cette grande souffrance de son Époux. Elle doit entrer dans son cœur, lui offrir sa sympathie et sa douleur, tâcher de pénétrer dans ses sentiments, et ne pas le laisser seul dans cet abandon, dans cette trahison si vivement sentie.

Si vous voulez vous rendre compte de la peine que notre Seigneur a ressentie, méditez les psaumes. Vous verrez que sans cesse David, qui parlait au nom du Christ, revient sur cette douleur immense qu'il a éprouvée d'être trahi par celui qu'il appelait son ami, en qui il avait mis sa confiance, qui coupait le pain à sa table et qui dormait avec lui.

C'est pour nous, mes filles, une grande leçon. Puisque notre Seigneur a voulu, pour notre amour et pour notre salut, souffrir une si grande offense, une si grande blessure, un si grand renversement de toute délicatesse humaine, il faut nous aussi préparer notre cœur à ne pas être trop délicat, le préparer à souffrir – je ne dirai pas les

234. Chapitre revu par mère Marie-Eugénie.

trahisons, ce mot est bien fort – mais au moins les petites blessures, à les accepter avec affection, à ne pas se révolter si quelque chose vient froisser la délicatesse de notre cœur ou de nos sentiments.

Les personnes religieuses se trouvent toujours en face des vérités les plus hautes : Dieu qui est l'objet de leur amour est la sainteté infinie et la perfection essentielle. Il en résulte que toutes les délicatesses du cœur, les sentiments les plus nobles et les plus élevés sont très développés en elles. Quelquefois aussi il en résulte qu'elles sentent plus vivement les blessures, les froideurs, le manque de délicatesse, de confiance et d'affection. Cependant, si elles sont généreuses et fidèles, elles acceptent cela et l'offrent à notre Seigneur, s'élevant plus haut par le renoncement d'elles-mêmes et par l'acceptation des souffrances, en union avec notre Seigneur Jésus-Christ.

Voilà un premier point de vue. Il en est un autre très pénible, nécessaire cependant à envisager : Judas était prêtre et même évêque, puisqu'il était un des douze apôtres. On ne peut pas se cacher à soi-même que, dans le nombre immense de prêtres que notre Seigneur a choisis et appelés à son service, il y a eu des traîtres dès le commencement, il y en a encore dans le temps où nous vivons et il y en aura jusqu'à la fin du monde. C'est affreux de penser qu'il y a dans l'Église, je ne sais ni où ni comment, des gens qui déshonorent, par la trahison et le péché, le caractère sacerdotal et même le caractère épiscopal. Il y a eu certainement des traîtres dans l'épiscopat, puisque, parmi les chefs d'hérésie, il s'est trouvé des évêques.

Comme une religieuse, épouse de Jésus-Christ, doit prier pour les prêtres, quand elle médite sur la trahison de Judas ! Comme elle doit demander à Dieu avec ardeur qu'au milieu des dangers et des périls dont ils sont entourés, pas un seul ne tombe, si c'est possible ! Comme elle doit prier pour que celui qui est au bord de l'abîme s'arrête et n'y soit pas précipité ; pour que celui qui est tombé se convertisse et se relève !

Quelle ardeur doit animer sa prière, quand elle demande la sainteté pour le clergé, la force pour ceux que notre Seigneur a choisis et appelés au sacerdoce, afin qu'ils demeurent fermes dans le

bien et n'infligent pas à son cœur la plus cruelle offense ! Car tout prêtre montant à l'autel, coupable et ennemi de Dieu, renouvelle le crime et la trahison de Judas. Malheureusement, on ne peut se le dissimuler, ce malheur arrive souvent.

Après cela, revenons sur nous-mêmes. Il ne s'agit pas d'hérésie ni de péché mortel. Cherchons cependant comment l'esprit de trahison qui a conduit Judas jusqu'à livrer son Maître peut se trouver en nous. Cet esprit a grandi petit à petit. Il faut bien se rappeler que Judas était avec notre Seigneur et qu'il vivait dans la communauté des apôtres. Vous ne pouvez vous imaginer un Ordre religieux, une Congrégation dont la perfection égale celle du Collège apostolique.

Notre Seigneur instruisait lui-même ses disciples. Il les formait à toutes les vertus et les séparait de toutes les choses humaines. Comme ils étaient pauvres ! Comme ils avaient tout quitté pour lui ! Quel esprit de prière ! Quel esprit évangélique ! Nous ne l'avons reçu que de là. Il ne nous est venu que par là, et c'est sur ce fondement que se basent les Ordres les plus parfaits.

Judas faisait partie de cette Communauté sainte. Il avait entendu l'appel de notre Seigneur et il y avait répondu. Il avait aimé notre Seigneur et avait tout quitté pour le suivre. Il avait vécu de cette vie parfaite, il avait fait des miracles et chassé des démons. Il avait annoncé l'Évangile de la paix et de la charité. Il avait reçu de grandes grâces, celle de l'apostolat, celle de la société intime avec Jésus-Christ, celle des miracles – je ne dis pas celle des révélations, car la vue de notre Seigneur Jésus-Christ était une révélation continuelle. – Tout cela lui avait été donné, et il s'en était montré digne un moment, puisqu'il avait pu participer à cette vie et ne pas être chassé dès le commencement.

Comment, élevé si haut, a-t-il pu tomber si bas ? C'est une question qu'il faut toujours se poser. On doit se dire : « Je crois, j'espère que j'aime notre Seigneur et que je l'aime plus que toutes choses au monde ; que je tâche dans toutes mes actions de me rapprocher de lui ; mais comment Judas, après avoir été élevé si haut, a-t-il fait une chute si terrible ? Évidemment, il a laissé vivre en lui des passions, des attaches humaines. Il avait celle de l'argent.

Cela a dû commencer par de très petites choses dont il n'a pas voulu se défaire. Eh bien, si je veux rester à jamais fidèle à notre Seigneur, il faut que j'examine mon cœur avec soin pour en arracher toutes les fibres qui ne seraient pas pour Dieu. » C'est ce que disait saint François de Sales : *Si je voyais dans mon cœur une seule fibre qui ne soit pas pour Dieu j'aimerais mieux arracher tout mon cœur que de l'y laisser.* Voilà ce que doit être l'état d'une religieuse fervente, qui veille sur elle-même pour ôter de son âme tout ce qui n'est pas pour Dieu ou qui peut lui déplaire.

Outre cela, il y avait en Judas une seconde cause de chute, c'était la confiance en lui-même et en son propre jugement. Quand notre Seigneur reçut de Madeleine un hommage d'adoration, de piété et d'amour, alors qu'elle répandit sur les pieds de Jésus un parfum d'un grand prix, Judas trouva à redire. Il avait pour supérieur le Fils de Dieu descendu sur la terre, qui avait voulu prendre les traits les plus doux, les plus aimables – je ne dirai pas les plus saints, cela va de soi – mais les plus condescendants pour notre pauvre nature humaine, qui s'était revêtu de charmes si grands que nous ne pouvons lire l'Évangile sans qu'à distance nos cœurs soient attachés à la personne de Jésus-Christ. Eh bien, Judas, ayant ce supérieur-là, gardait son jugement propre. Il trouvait que notre Seigneur aurait pu mieux faire, qu'il n'aurait pas dû laisser Madeleine répandre le parfum avec autant de profusion.

Certainement, mes sœurs, c'est toute autre chose pour les religieuses, elles n'ont pas notre Seigneur visiblement au milieu d'elles. Ce n'est pas le Fils de Dieu descendu du ciel, ni même un ange qui les gouverne ; mais Jésus a permis cela, pour qu'elles connussent l'immense danger qu'il y a à juger ce dont elles ne sont pas chargées, à critiquer les actions que font les autres avec la permission des supérieures. Madeleine se tenait aux pieds de notre Seigneur et lui prodiguait les marques de sa tendresse. Notre Seigneur le permettait, l'approuvait, mais Judas ne l'approuvait pas.

Dans une communauté, cela peut arriver, on se dit : « Mais pourquoi telle sœur donne-t-elle tant de temps à la prière ?... Mais cette sœur ne fait pas ceci de telle façon ; je m'étonne que notre Mère ne le voie pas ; bien sûr, elle ne le sait pas. » Je ne dis pas que

si notre Mère ne le sait pas, il ne faille pas le lui dire. Mais ce jugement intérieur, ce blâme, cette critique, fondée sur telle raison qu'on croit plus sainte et plus parfaite, est un danger qu'on ne saurait trop éviter.

Le premier caractère qu'il a plu au Saint-Esprit de nous révéler dans cette chute de Judas, c'est l'attachement à l'argent, passion de toutes la plus vile et la plus méprisable. Le second, nous venons de le voir, c'est l'esprit propre, le jugement propre, le blâme et la sévérité à juger les autres. Qui Judas jugeait-il ? Une amante de notre Seigneur, une âme élevée au plus haut des cieux à côté des séraphins, une âme dont la fidélité a été si grande que, quand tous les apôtres ont fui, elle n'a pas abandonné son Maître, mais l'a suivi jusqu'au Calvaire, est restée au pied de la croix, a mérité d'être honorée de l'Église comme le type de l'amour et de la fidélité.

Enfin, il y a un troisième caractère que je voudrais vous signaler. Ce n'est pas tout d'un coup, mais petit à petit que Judas est arrivé à cet excès d'iniquité. Il a écouté le démon et ses suggestions. Il s'est caché de notre Seigneur. Il n'était pas ouvert avec son supérieur divin. Il manquait de droiture, de franchise, de simplicité. Il prenait des biais. Il disait à notre Seigneur qu'il allait ici, et il allait là. Il ne pouvait, il est vrai, tromper la vue surnaturelle et divine de celui qui pénètre les secrets des cœurs.

Pour la consolation des supérieurs de la terre qu'on peut tromper, notre Seigneur a daigné fermer les yeux. Il a fait ce qu'aurait fait un supérieur ordinaire, il a laissé aller Judas, ne se lassant pas pourtant de l'avertir avec une grande charité et une grande tendresse.

C'est parce que les supérieurs sur la terre ne voient pas les secrets des cœurs qu'il faut que ce soit l'inférieur qui les leur découvre, qui se montre à eux et se fasse connaître avec une droiture et une simplicité toute confiante. Certainement, si dès le premier moment, Judas avait dit à Jésus-Christ : « Mon Maître, je sens de l'attrait pour l'argent dont je suis chargé. Je dois vous avouer que les pharisiens cherchent à me parler, je suis même entré en conversation avec eux », il ne serait pas tombé dans l'abîme. Vous le comprenez, avant d'arriver à cette extrémité, il y a eu bien des entretiens, bien des allées et des venues. Les ennemis de Jésus ont

vu en Judas ces dispositions qui leur ont fait connaître qu'ils pouvaient s'adresser à ce disciple. Le démon, qui rôdait sans cesse autour de lui, avait dû pénétrer dans son cœur par bien des endroits, avant d'oser lui proposer ce crime exécrationnel.

Toute religieuse qui veut être fidèle à notre Seigneur doit faire attention aux petites choses. Elle doit se maintenir toujours dans l'obéissance, dans la fidélité, dans l'ouverture complète de l'âme. Il ne doit pas y avoir une tentation, une difficulté, un entretien avec le démon qu'elle garde pour elle. Ce serait, comme dit saint Ignace, s'exposer à tomber.

Enfin une dernière chose, et c'est par là que je finis, Judas est évidemment tombé, parce qu'il n'a pas aimé. Tous nos efforts doivent être de faire grandir l'amour de notre Seigneur dans nos cœurs. Toute la méditation de la Passion de notre Seigneur doit aboutir là, et en pensant à la trahison de Judas, il faut nous exciter à l'amour par ces trois considérations.

La première est celle de ce qu'a souffert notre Seigneur dans la douleur extrême que lui a causée la trahison de Judas. La seconde est celle des blessures que son cœur reçoit encore dans l'Eucharistie des trahisons dont il est encore aujourd'hui l'objet, non seulement de la part des mauvais chrétiens, mais encore des mauvais prêtres. Enfin, la troisième considération est celle de l'amour que nous a montré le Sauveur de nos âmes, de l'amabilité infinie de ce supérieur par excellence. Cette considération fera qu'il n'y aura pas un instant où notre cœur se détourne de lui, qu'aucune considération personnelle, aucune attache, aucun bien, aucune tentation ne nous empêchera de revenir toujours à lui, avec un amour croissant de jour en jour.

Si l'amour de Judas avait grandi comme celui de saint Pierre, il n'en serait pas arrivé à trahir son Maître. Au contraire, il a commencé par une certaine ferveur, puis il s'est refroidi. Insensiblement, il est tombé d'abord dans la tiédeur, puis dans le mensonge, enfin dans le péché et dans le comble de l'iniquité. Il s'est perdu à côté même de celui qui a sauvé les plus grands pécheurs.

Quand revient le mercredi, journée où s'est préparée la trahison de Judas, il faut penser à ce que notre Seigneur a souffert et se dire : « À cette heure-ci, le disciple traître allait à Béthanie, et de là à Jérusalem. Il marchandait le prix du sang de Jésus-Christ. Jésus-Christ voyait cela, et il acceptait pour mon salut et pour mon amour cette trahison qui infligeait une plaie si profonde à son cœur adorable. »

Je vous donne cette pensée pour le mercredi. Vous pouvez l'étendre à tous les autres jours de la semaine qui correspondent à la Passion, et vous occuper le jeudi du souvenir de la Cène, le vendredi des souffrances et de la mort de notre Seigneur Jésus-Christ.

Si vous demeurez toujours près de la sainte humanité de notre Seigneur, si vous l'adorez profondément, si vous l'aimez tendrement, si vous ne vous en séparez pas, vous vous préserverez par là du danger de la trahison, qui est possible pour tout le monde, puisqu'elle a été possible pour un apôtre de Jésus-Christ. Nous ne sommes pas sûres de ne pas tomber, mais nous pouvons nous préserver de cette chute par la fidélité, l'humilité, l'obéissance et l'amour.



26 mars 1876

LA CÈNE

Mes chères filles,

J'aurais bien quelques mots à vous dire du mystère qui suit immédiatement la trahison de Judas, c'est-à-dire de la dernière cène que prit notre Seigneur avec les apôtres. Mais, comme vous en faites certainement le sujet de vos méditations toutes les fois qu'on célèbre la fête du très Saint Sacrement ou qu'on en fait mémoire, je ne vous suggérerai que deux pensées.

Tout d'abord, c'était pour la première fois que Jésus s'offrait sacramentellement à son Père. Le lendemain, il devait s'offrir en sacrifice sur la croix. Ce jour-là, il s'offrait sous la forme du sacrement. C'est la première messe qui ait été dite. Remarquons cependant que la vie entière de notre Seigneur Jésus-Christ a été sous un certain rapport ce qu'est le sacrifice de la messe, non pas précisément un sacrifice au sens rigoureux et exigeant l'immolation de la victime. Néanmoins un sacrifice continu d'adoration, de réparation, de supplication²³⁵ et d'action de grâces, et cela depuis le premier instant de l'incarnation.

L'âme religieuse est certainement tirée du milieu des hommes et choisie par notre Seigneur qui veut en faire son épouse, pour que sa vie ait la même fin. Bien que ce soit la fin de la religieuse qui couronne sa vie, et la mort qui soit le véritable sacrifice où elle

²³⁵ « Impétration » : mot liturgique employé par mère Marie-Eugénie.

s'offre tout entière à Dieu, sa vie doit être aussi un holocauste perpétuel.

Il faut que, par l'esprit d'adoration et de soumission, par l'esprit de réparation, d'action de grâces, de bénédiction, de louange, par la prière, par la demande de tout ce dont l'Église et les âmes ont besoin, elle s'unisse aux fins du sacrifice et fasse de toute sa vie une messe continuelle. Vous trouverez cette pensée expliquée par plus d'un auteur spirituel. Elle est très ordinaire dans la vie intérieure et religieuse, et il importe de l'avoir toujours devant les yeux, quand on considère le mystère de la dernière cène.

La seconde pensée sur laquelle je veux attirer votre attention, c'est qu'alors pour la première fois, notre Seigneur se donnait sous cette forme à ses apôtres, en instituant ce grand sacrement de son corps et de son sang, qui devait être la nourriture de tous les fidèles jusqu'à la consommation des siècles. Il faut lire le discours avant et après la cène, méditer les paroles dont Jésus entoure l'institution de la sainte Eucharistie et nous dire à nous-mêmes que nous devons les accomplir avec plus de zèle encore que toutes les autres paroles de l'Évangile.

Quand on a perdu quelqu'un qui est cher, les dernières paroles qu'il a prononcées, les dernières recommandations qu'il a faites, se gravent profondément dans le cœur. Eh bien, les dernières paroles de notre Seigneur, les dernières recommandations qu'il a faites entourent le sacrement divin qui était donné aux apôtres et qui était préparé pour nous. Il est nécessaire d'y revenir souvent et de nous en pénétrer de telle sorte que, quand nous approchons des sacrements, nous soyons dans les sentiments et nous nous mettions dans les dispositions que Jésus demandait à ses apôtres, dispositions de foi, de pureté, d'amour fraternel, parfait et charitable.

Que ces pensées vous aident et pour la préparation à la communion et pour l'action de grâces. Notre vie tout entière devrait être un continuel remerciement pour un si grand bienfait. Les apôtres ont connu imparfaitement à ce moment l'immense don qu'ils avaient reçu, puisque tous, excepté saint Jean, ont abandonné leur Maître et se sont enfuis. Le Saint-Esprit, il est vrai, ne leur avait pas encore été donné ; mais pour nous, qui l'avons reçu, qui

vivons sous le regard de la divine Hostie, nous devons comprendre le don qui nous est fait, de telle sorte que nous soyons extrêmement fidèles à reconnaître l'amour de notre Seigneur par notre ferveur et notre attention à lui plaire. Que tous les jours de notre vie qui sont marqués par la réception de l'Eucharistie, soient semblables à celui que nous aurions voulu passer, si nous avions assisté à la dernière cène ; c'est le même sacrifice, la même victime de part et d'autre : *Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi*²³⁶.



236. 1 Co 11, 24-25.

23 avril 1876

RECOMMANDATIONS DE NOTRE MÈRE AUX SŒURS
AVANT SON DÉPART POUR ROME

Mes chères filles,

Je n'ai qu'une petite recommandation à vous faire avant de partir. Je vous demande d'abord de prier toujours pour nous. Il est inutile de vous dire que nous le ferons pour vous toutes, du cœur le plus ardent, dans tous les sanctuaires que nous visiterons : mais nous avons besoin de vos prières, pour que Dieu bénisse ce voyage, et qu'il soit pour le bien de la Congrégation.

C'est la première fois, depuis la fondation, que mère Thérèse-Emmanuel et moi nous absentons en même temps²³⁷. C'est à vous toutes, mes chères filles, que je me confie pour le bon esprit qui doit régner parmi vous pendant notre absence.

Je demande aux maîtresses du pensionnat de soutenir le pensionnat ; à l'économe de veiller à son emploi, dans toutes ses occupations et dans tous ses rapports ; à chacune de mettre plus de dévouement, plus de patience, parce que rien en ce monde ne se passe sans contradictions, et que la patience seulement vient à bout des contradictions.

Mère Marie-Séraphine restera chargée de la maison ; mère Marie-Thérèse sera supérieure de l'Immaculée-Conception ; mère Marie du Christ remplacera mère Thérèse-Emmanuel au Noviciat.

Dans ce changement permis par Dieu, que nous ayons, mes filles, la consolation de voir régner parmi vous l'esprit de foi, l'esprit

237. Mère Marie-Eugénie sera absente jusqu'à la fin du mois de mai.

surnaturel, l'esprit d'obéissance à toutes les personnes qui auront l'autorité, à cause de Dieu dont elles tiennent la place.

Ce voyage sera, je crois, une expérience favorable pour la Congrégation. Il est certain qu'un jour viendra, où celles qui sont maintenant chargées du gouvernement de la Congrégation disparaîtront, puisque tout disparaît en ce monde. Il ne faut pas pleurer pour cela. Presque toutes les années nous voyons des sœurs nous quitter pour le ciel, et plus d'une de celles qui sont ici disparaîtra en même temps que nous.

Mais la Congrégation restera, et c'est par ces vues surnaturelles de foi, d'obéissance, de simplicité que les sujets apporteront à respecter l'autorité dans les personnes qui seront en charge, que la Congrégation se conservera. Ce qui fera sa force, ce sera de ne pas regarder les personnes, mais d'obéir en vue de Dieu. Sainte Jeanne de Chantal disait qu'elle aurait plus de consolation à obéir à la dernière professe du monastère qu'à celles que l'âge, les occupations, les emplois semblaient désigner pour exercer la charge de supérieure, parce que là où il y a plus de la créature, il y a moins de Dieu, et l'obéissance est moins pure et moins surnaturelle.

Fortifiez-vous beaucoup dans ces pensées de foi. Que ce soit à cause de Dieu, en vue de Dieu, que vous aimiez et que vous respectiez celles qui restent chargées de la maison. Actuellement il n'est pas difficile que vous les respectiez à cause d'elles. Dans l'avenir, il peut se faire que ce soient des personnes moins expérimentées qui aient la charge de vous conduire, et que vous ayez besoin de voir Dieu en elles pour les respecter et leur obéir.

Voilà la grande recommandation que j'avais à vous faire. Je vous la fais de tout mon cœur, afin que tout le bien possible règne dans la Congrégation pendant notre absence, et qu'à notre retour nous la trouvions meilleure, plus fervente, plus pleine d'esprit de foi, d'humilité, de régularité qu'elle ne l'est maintenant.



4 juin 1876²³⁸

PRIER LE SAINT ESPRIT

Mes chères filles,

Je n'ai pas grand-chose à vous dire aujourd'hui, c'est le Saint-Esprit qui doit être le prédicateur de vos âmes et il faut beaucoup le prier de mettre précisément au fond de nos âmes cette unité d'esprit qui doit faire la force de notre Assomption, cette union à notre Seigneur Jésus-Christ, cet amour ardent pour notre Seigneur Jésus-Christ qu'il est venu établir dans l'âme des apôtres. Avant la descente du Saint-Esprit, les apôtres, bien que dévoués à notre Seigneur étaient encore faibles dans leur foi et dans leur amour, mais quand cet Esprit divin est venu sur eux, il les a établis dans un amour fervent et généreux, même vis-à-vis des souffrances et de la mort, dans cette unité parfaite d'esprit et de cœur qui a fait la force et le fondement de l'Église.

Pendant cette Octave, demandons beaucoup à notre Seigneur qu'il nous donne par son Esprit un amour ardent et fidèle, prions-le qu'il nous accorde toute force pour souffrir pour lui tout ce que nous aurons à souffrir, toute générosité pour embrasser les sacrifices qui se trouvent dans la vie intérieure et dans notre vie habituelle aussi bien que dans les persécutions et les souffrances extraordinaires, de manière que vos âmes soient d'un grand prix aux yeux de Dieu. Vous savez que sainte Madeleine de Pazzi disait de saint Louis de Gonzague que ce jeune saint avait l'auréole des

238. Fête de la Pentecôte. Chapitre inédit.

martyrs. Il l'avait méritée devant Dieu, bien qu'il ait vécu dans un noviciat d'une manière fort cachée et fort ordinaire, parce qu'il avait un amour si ardent qu'il n'y avait rien qu'il ne veuille souffrir pour Dieu ; ainsi l'ardeur de son amour l'égalait aux martyrs.

Il faudrait qu'il en soit ainsi de nous, mes chères filles. Demandez à notre Seigneur que l'ardeur de l'amour forme en vous ce que les persécutions et les plus grands sacrifices forment dans les âmes qui ont beaucoup à souffrir pour Dieu, afin que ce divin Maître regardant au fond de notre âme y voie tout ce qui lui plaît : le dévouement, la générosité, l'amour, l'union, l'humilité, la ferveur, enfin tout ce qui forme la sanctification. Vous savez que le Saint-Esprit vient en ce monde pour sanctifier les âmes, c'est là son propre ministère et c'est ce qu'il faut lui demander pendant cette octave.



18 juin 1876²³⁹

DÉVOTION AU SAINT SACREMENT

Mes chères filles,

En ces jours où nous célébrons la fête du Saint Sacrement, je tiens à vous rappeler quelle place cette dévotion doit tenir dans notre vie. Un grand évêque a écrit un livre sur le dogme générateur de la piété catholique²⁴⁰. Ce dogme générateur, c'est la présence de notre Seigneur au très saint Sacrement, et pour nous, qui sommes par notre vocation de filles de l'Assomption adoratrices du très saint Sacrement, il faut toujours nous rappeler (quelles que soient les dévotions d'ailleurs excellentes dont le cœur est momentanément touché) que la sainte Eucharistie doit être le centre de toutes nos dévotions et de toute notre piété. Ainsi, si vous avez une grande dévotion au Sacré-Cœur, cherchez le Sacré-Cœur dans le saint Sacrement. Il y est avec toutes ses grâces, avec tout son amour. Ces deux dévotions se rapprochent tellement, se joignent tellement l'une à l'autre, que le vendredi de la fête du Sacré-Cœur, on fait ordinairement une procession et l'on a le saint Sacrement exposé.

Que toute votre vie, dans toutes les dévotions que vous embrassez, dans toutes les pensées de piété que vous aurez, la présence adorable de celui qui est le centre de toute piété, de tout amour, de toute grâce, et le but auquel nous tendons quand nous

239 Dans l'octave de la Fête-Dieu. Chapitre inédit.

240 Le titre exact de ce livre est : *Considérations sur le dogme générateur de la piété chrétienne*, par M^{re} Gerbet, 1829-1830.

nous adressons à la Sainte Vierge ou aux saints, soit le premier objet de vos pensées, de vos désirs et de votre amour.

Vous avez l'honneur de vivre dans une maison où habite le saint Sacrement, prenez l'habitude de tourner sans cesse votre cœur de ce côté-là. Les murs doivent disparaître de sorte que, n'importe où vous soyez, soit à la porte, soit à la lingerie, soit auprès des enfants, notre Seigneur vous voie et que vous le voyiez à travers ces murailles qui vous séparent de la chapelle. Revenez souvent par la foi et l'amour auprès de celui qui personnellement, divinement, humainement, habite dans le tabernacle, est souvent exposé sur l'autel pour s'offrir à son Père, pour prier pour vous et pour recevoir vos adorations d'une manière plus éclatante, plus attentive, plus directe. Jésus est dans l'Eucharistie pour être l'objet de notre amour et pour se placer entre le ciel et la terre. Il intercède pour nous, il détourne la colère du ciel et nous obtient les grâces les plus précieuses et les plus intimes si nous voulons les recevoir en nous y appliquant.



25 juin 1876

SE RENOUVELER DANS LA FERVEUR

Mes chères filles,

Je suis bien aise d'avoir l'occasion de vous recommander le silence. J'entends quelquefois parler à la salle de communauté à haute voix, surtout après les cérémonies ou après l'obéissance²⁴¹ ; c'est pourquoi je vous demande de vous retirer quand vous n'avez rien à demander, pour éviter le bruit et pour que le silence soit mieux observé.

Renouvelez-vous dans la ferveur, ce qui doit être de tous les instants dans la vie religieuse. Reportez-vous de temps en temps, de mois en mois – vous pouvez le faire maintenant comme préparation à la grande retraite – aux heures les plus ferventes de votre vie passée, où la grâce de Dieu vous donnait des idées plus hautes et plus élevées sur votre vocation, sur l'obéissance, et où vous étiez animées d'un plus grand esprit de prière. Il faut tâcher de renouveler en vous les dispositions de l'attention à la présence de Dieu, du soin à tout faire pour Dieu, à tout rapporter à Dieu, à être généreuses envers Dieu.

Il est un second point que je veux vous recommander : c'est la crainte de Dieu et l'estime de la Règle. Je prends la crainte de Dieu dans le sens que lui donne sainte Thérèse et qui consiste à tenir son cœur pur de toute faute, de tout sentiment imparfait, de toute acceptation intérieure de choses qui semblent mauvaises, car Dieu

241. Temps à la fin de la récréation où l'on pouvait s'adresser à la supérieure ou aux sœurs pour des questions personnelles ou d'emplois.

voit le fond du cœur. Il faut donc que cette crainte de lui déplaire et de l'offenser purifie tous les jours davantage la demeure intérieure où notre Seigneur daigne descendre si souvent par la sainte communion. C'est un grand indice de ferveur que cette fidélité de ne jamais accepter en soi aucune mauvaise disposition. La vie de cette terre est en effet une vie de tentations, d'épreuves et de contradictions.

Saint Jean de la Croix n'adoucit pas cette pensée, et il l'exprime dans toute sa rigueur, quand il dit que les religieux sont placés les uns à côté des autres dans leurs monastères comme ces cailloux que l'on jette pêle-mêle dans un sac et que l'on secoue jusqu'à ce que tous leurs angles soient arrondis et polis par le frottement. Ce n'est pas chose fort agréable ni désirable, que l'état de ces cailloux se heurtant de toutes parts et se frottant mutuellement jusqu'à ce que tous les angles disparaissent !

Il ne faut donc pas s'imaginer que le bel idéal de la vie religieuse consiste à n'avoir aucune contradiction, à ne pas rencontrer de caractères qui nous déplaisent, à être toujours estimées et traitées avec considération, à trouver dans ses supérieures tout ce que l'on désire, dans ses inférieures et dans ses égaux tout ce que l'on attend. Le bel idéal, c'est que chacun regarde en soi pour y établir la patience, l'humilité, la régularité, la ferveur, l'amour de Dieu. Que chacun soit, comme saint Louis de Gonzague, martyr par les dispositions généreuses de son cœur et de son esprit.

Quand saint Louis de Gonzague est mort, sainte Madeleine de Pazzi a vu que, par l'amour ardent qu'il avait pour Dieu, par la manière dont il supportait les petites souffrances comme les grandes, il avait toutes les dispositions qui tressent la couronne des martyrs. À peine pouvait-elle croire qu'il y eût dans le ciel une gloire plus grande que celle de ce jeune homme mourant sans avoir achevé son noviciat.

Toute la vie, il faut renouveler en soi cette disposition qui est la grande marque de la charité envers Dieu. Elle consiste, vous aurez peut-être de la peine à le croire, à tenir son cœur si pur, si fidèle, qu'il n'accepte jamais aucun sentiment imparfait qui puisse déplaire à Dieu, aucun petit ressentiment, aucune petite antipathie, aucun

soulèvement, aucun orgueil, aucune de ces pensées imparfaites qui font négliger si souvent le service de Dieu. Qu'il n'accepte aucune de ces mille choses enfin, qui flottent sans cesse autour de nous, que le démon ne manque pas de nous présenter, et qu'il ne faut jamais accepter, si nous voulons que notre cœur soit comme un beau cristal qui laisse pénétrer la lumière, ou, selon l'expression de Bossuet, comme une claire fontaine où le soleil réfléchit ses rayons.

Vous le voyez donc, la pureté du cœur, la crainte de Dieu sont de grands éléments de ferveur. J'ai dit aussi l'estime de la Règle. Il faut la relire souvent, se l'appliquer à soi-même. Je le dis pour toutes : chacune doit considérer la Règle comme la regardant spécialement, et s'appliquer à en reproduire tous les points dans sa conduite.

Il faut vivre en religion comme si l'on était seul avec Dieu, et ne se préoccuper des défauts des autres que par devoir d'état. Pour ce qui est de soi, il faut examiner souvent où l'on en est quant à la modestie, quant à l'obéissance, quant à la mortification, quant à la charité, et avoir cette espèce de zèle qui ferait que, si l'on était seule à observer la Règle dans sa Communauté comme le bienheureux père Fourier, on l'observerait d'autant plus parfaitement et fidèlement.

Le père Fourier vivait dans une Communauté d'Augustins très relâchés. Il avait dans sa cellule une petite cloche à son usage avec laquelle il sonnait les offices et tous les exercices de la vie religieuse. Il pratiquait ainsi la Règle tout seul, au milieu d'un grand nombre, avec une perfection extraordinaire. Grâce à Dieu, mes filles, vous n'êtes pas dans cette situation. Je prends cet exemple pour vous montrer ce qui a sanctifié le bienheureux père Fourier : ce n'était pas la sainteté des autres, mais sa propre ferveur et sa propre humilité.

Il est une chose souvent capable d'affaiblir en nous l'esprit de ferveur : on a eu le petit ennui de changer d'emploi ou de maison, ou l'on n'a pas les mêmes supérieures qu'au temps où l'on se sentait des dispositions ferventes. Ou bien même on peut avoir reconnu des imperfections dans ses supérieures. Il faut laisser tomber cela et s'élever toujours plus haut, jusqu'à notre Seigneur Jésus-Christ, le voir en toutes choses, par une foi plus grande, l'imiter et l'aimer en

toutes choses, et arriver à une grande ferveur par la pratique des vœux et des règles.

Il y aurait, mes chères filles, bien d'autres choses à vous dire sur ce sujet. Mais si vous prenez aujourd'hui le zèle de la Règle, la résolution de réveiller toujours en vous l'esprit de prière, l'esprit de foi dont l'effet est de nous faire voir Dieu seul en toutes choses, ne chercher que lui, accepter tout ce qui arrive comme venant de sa main, ce sera plus que suffisant pour renouveler votre ferveur. Mais toujours il est nécessaire de se dire : « Je recommence. Je reprends dans mon passé ce qu'il y a de bon, et je vais me mettre à l'œuvre avec un nouveau courage. »

Je tiens à vous indiquer ici une chose qu'il faut éviter avec soin : c'est de reprendre sans cesse, pour les examiner, les fautes et les imperfections de sa vie passée. Qui trop examine ce qu'il a été et recherche sans cesse en quelles circonstances il a été lâche, paresseux, négligent, le fait sans aucun profit pour son âme, s'expose à retrouver la tentation et est porté à se décourager. Dieu n'exige aucunement, quand nous lui demandons pardon, que nous recherchions toutes les fautes que nous avons faites dans les cinq ou six jours qui viennent de s'écouler. Certainement, il faut s'examiner là-dessus quand on va se confesser. En dehors de là, il vaut bien mieux faire un bon acte de contrition et dire à Dieu : « Mon Dieu, je vous ai mal servi, je suis pauvre, infirme, lâche en toutes choses et la dernière de toutes dans cette maison de Dieu. Je vous demande pardon de tout ce que j'ai fait de mal et je veux maintenant vous aimer de tout mon cœur. » Cet acte d'amour de Dieu a, comme vous le savez, la vertu d'effacer les fautes vénielles et même les fautes mortelles, s'il est parfait et uni au désir²⁴² de la confession.

À mesure donc que vous pensez à vos fautes, tâchez de produire beaucoup d'actes d'amour de Dieu, les plus parfaits qu'il vous sera possible. Ne vivez plus dans les six jours, dans les six années où vous avez été lâches et imparfaites. Une chose qu'il vaut toujours mieux se rappeler, ce sont les grâces reçues de Dieu, pour y être

²⁴² « Vœu » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

fidèles. Les hautes idées qu'on a eues sur la régularité, la perfection, la pureté du cœur, l'obéissance, pour se maintenir dans la ferveur. Au contraire, en pensant à vos chutes, vous ressuscitez en vous des fâcheries, des mécontentements, des pensées, des sentiments d'orgueil et de découragement.

Aussi, tous les maîtres de la vie spirituelle conseillent de laisser le passé avec toutes ses misères, toutes ses imperfections, de le jeter dans la miséricorde de Dieu, et de ne se rappeler que les bontés, les grâces et les lumières reçues de lui, afin de vivre davantage dans la fidélité à ses lumières, dans la reconnaissance pour ses grâces, et dans l'amour ardent pour Dieu, que doit nous inspirer le souvenir de ses bienfaits et de ses infinies miséricordes.



2 juillet 1876

IMITER LA CHARITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Mes chères filles,

Puisque nous célébrons aujourd'hui la fête de la Visitation, nous parlerons ensemble de la Sainte Vierge.

C'est une grande consolation pour les âmes qui traversent le désert de la vie et qui sont voyageuses dans ce monde, de considérer souvent la Sainte Vierge comme voyageuse. Dieu n'a pas seulement voulu qu'elle vécût dans la terre de Palestine et dans cette petite maison si pauvre de Nazareth, vénérée aujourd'hui à Lorette²⁴³, où elle menait une vie si humble et si cachée. Il a permis qu'elle en sorte pour faire plusieurs voyages dont il est parlé dans l'Évangile.

Le premier est celui de la Visitation, où, portant notre Seigneur Jésus-Christ, recueillie profondément en lui, elle sortait pour montrer sa charité, son affection, son dévouement à sa parente Élisabeth, la mère de Jean-Baptiste, le grand prophète.

Le fruit que l'Église nous engage à tirer de ce mystère, c'est une grande charité. En effet, la Sainte Vierge va, par un motif de charité, répandre le bien qu'elle possède en dedans d'elle-même. Quand la religieuse sort de chez elle, quand elle va d'un lieu à un autre, quand, dans cette vie qui est un voyage perpétuel, elle chemine chaque jour, se trouvant en rapport tantôt avec une sœur, tantôt avec une autre, il faudrait que la Sainte Vierge fût toujours le modèle de la charité qui doit l'embraser.

243. Sur Lorette, cf. *Notes intimes* n° 233/01, p. 241.

Marie d'abord était recueillie en celui qu'elle portait. Ce Jésus, nous le portons aussi, mes filles, et, en dehors même de la grâce suréminente de l'Eucharistie, nous portons habituellement en tout lieu, en tout temps, notre Seigneur en nous par sa grâce. En tout temps la sainte Trinité, qui a pris possession de nous par le baptême, fait sa demeure au-dedans de nous, quand, bien entendu, nous sommes en état de grâce, mais je parle à des religieuses qui, je l'espère, y sont toujours. Par la confirmation, le Saint-Esprit a fait de notre âme une demeure qui lui plaît, où il réside pour nous donner l'impulsion de la sainteté.

Enfin, dans ces moments bien courts, bien fugitifs, mais bien heureux qui suivent la communion, notre Seigneur Jésus-Christ habite dans nos cœurs avec son humanité. Il y laisse une telle impression que les saints Pères n'ont pas hésité à dire que l'union qui se conclut entre notre Seigneur et l'âme par la sainte communion, ressemble à celle de deux morceaux de cire fondus et mêlés ensemble. Alors la chair de notre Seigneur est unie à notre chair, son âme à notre âme, son cœur bat contre notre cœur.

Mais même en dehors de cette grâce suprême et si souvent renouvelée, chacune doit vivre au-dedans de soi sous l'action de l'Esprit Saint, qui est l'Esprit de notre Seigneur Jésus-Christ, dans une amoureuse intimité avec notre Seigneur qui nous est donnée par le saint baptême, grâce sans cesse augmentée par les sacrements.

On appelait les premiers chrétiens *Christiferi*. Nous aussi, nous sommes des *porte-Dieu*, des *porte-Christ*. Vous voyez par là combien il faudrait habituellement se renfermer au-dedans de soi pour adorer ce mystère d'amour, pour se conformer à l'Esprit de Jésus-Christ, pour n'avoir pas d'esprit propre, afin que l'Esprit de sainteté qui est en nous nous conduise comme il l'entend, avec une extrême facilité, et avec une extrême docilité et obéissance de notre part. Cette considération est une de celles qui font le mieux comprendre combien il faut renoncer à l'esprit propre.

Qu'est-ce donc que l'esprit propre ? Une certaine manière personnelle de sentir et de voir qui nous fait agir et nous conduit en toutes choses. On reconnaît chaque personne à son esprit propre plus encore qu'aux traits de son visage. On la reconnaît à ses actes,

à ses paroles, à son style, à sa manière d'être. Tout cela constitue l'esprit propre. Remarquez, mes filles, je ne parle pas du mauvais esprit, mais de l'esprit propre.

Comprenez-vous combien notre propre esprit, quand il nous fait vouloir, parler, agir, est un réel obstacle à l'action de l'Esprit de Dieu qui habite en nous et voudrait nous conduire en toute liberté. Plus nous nous réduisons, plus nous nous taisons, plus nous fermons les yeux aux choses de la terre pour les ouvrir à celles de la foi, plus nous faisons taire les voix du dehors pour écouter la grâce au-dedans, plus nous laissons tomber ces mouvements vifs, ces vues propres, ces lumières qui sont nôtres, pour prendre les lumières du Saint-Esprit, et plus nous vivons sous l'action de la grâce. Plus aussi nous ressemblons à la Sainte Vierge.

La Sainte Vierge restait recueillie au-dedans d'elle-même et portait au-dehors les fruits de cette présence divine qu'elle possédait dans son cœur. C'est par là surtout qu'elle a exercé la charité. Le bon père d'Alzon disait, vous le savez, que Marie avait sanctifié saint Jean-Baptiste en prononçant ces seuls mots : « Bonjour, ma cousine. » Et en effet, rien qu'en s'approchant d'Élisabeth, en la saluant, en accomplissant cet acte tout ordinaire de politesse envers une cousine qu'elle vient visiter, Marie apporte le Saint-Esprit et toutes ses grâces. Elle était si dépendante de notre Seigneur, si unie à lui, si complètement sous l'action de la grâce. Elle était si bien la fille bien-aimée du Père, la mère du Fils, elle soutenait avec l'Esprit Saint des relations si étroites, qu'elle communique dans cet acte très simple une grâce suréminente.

Marie a toujours eu des imitatrices sur terre. Il est dit en effet de sainte Catherine de Sienne que *nul ne l'approchait sans devenir meilleur*. Elle parlait bien, c'est vrai ; mais croyez que cette influence de grâce ne venait pas seulement de ce qu'elle disait. Saint François d'Assise nous donne un exemple bien plus frappant encore. *Mon frère*, dit-il à l'un de ses compagnons, *allons prêcher*. Et abaissant son capuchon, mettant les mains dans ses manches, il traverse la ville d'Assise et rentre au couvent, sans avoir dit un mot. Comme le frère étonné lui demandait : *Mon père, et votre prédication ?* – le saint lui répondit : *Nous avons prêché*. Oui,

vraiment, le seul aspect d'un saint, d'une âme humble, d'une âme unie à notre Seigneur Jésus-Christ, d'une âme qui laisse régner en elle la grâce, est une prédication.

Il faut donc retrancher non seulement l'esprit propre, mais aussi la disposition à toujours parler. Voyez comme la Sainte Vierge a peu parlé. L'Évangile nous rapporte son *Magnificat*, mais c'est un cantique de louanges. Or, dit-on de quelqu'un qu'il parle lorsqu'il récite son bréviaire ? À part ce cantique, les paroles de Marie sont fort peu nombreuses. C'était par son union à Dieu, par son humilité, par la grâce qu'elle portait au-dedans d'elle-même, par la prière, qu'elle répandait le bien et pratiquait son éminente charité.

Revenons ici, mes filles, à la notion de ce qu'est Dieu. Dieu est le bien infini qui aime à se communiquer. Or, il habitait en la Sainte Vierge et se communiquait invisiblement par elle. Rappelez vos souvenirs, et vous trouverez dans votre vie certaines heures où, en face de personnes silencieuses et vivant sous l'action de Dieu, d'un prêtre fidèle à ses devoirs, de quelque personne qui était plus particulièrement pour vous la personnification de Dieu ; ou encore au pied d'une chaise, sur le tombeau d'un saint, vous avez reçu quelque effusion plus grande de la grâce. Pourquoi ? Parce que ces personnes mortes ou vivantes possédaient la grâce de Dieu à un degré éminent.

Il faut demander à Dieu, en cette fête de la Visitation, de savoir, nous aussi, pratiquer la charité dans la paix, dans la patience, dans l'union à Dieu, dans le bon exemple, dans le renoncement *au moi*, dans l'effusion de ce je-ne-sais-quoi qui n'est pas nous, dans une foi vive, de sorte que, à toute heure, en tout lieu, ce rayonnement de Dieu nous pénètre, nous enveloppe et se répande autour de nous.

Prions aussi la très Sainte Vierge, elle est très désireuse de nous accorder cette grâce, elle qui a mené une vie si humble, si cachée, si ignorée des hommes, qui n'a pas cherché à être vue ou estimée, elle qui ne prêchait pas, qui ne faisait pas de longs discours. Demandons-lui que, nous donnant grâce pour imiter la sainteté de sa vie, elle nous fasse par là pratiquer la charité plus que toute autre chose.

8 juillet 1876

LES DÉVOTIONS
LES RAPPORTER TOUTES À NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Depuis quelque temps déjà, je désire vous parler des dévotions particulières. Je voudrais les considérer avec vous sous un point de vue qui vous convient tout particulièrement. Je ne crois pas qu'on puisse travailler sérieusement à sa perfection, sans avoir quelques dévotions bien arrêtées. J'ai tort de parler de dévotions particulières, c'est « occupations intérieures et particulières de dévotion » qu'il faut dire.

Dans la vie des saints ou des âmes religieuses très ferventes, une chose très remarquable, c'est que presque toutes ces âmes avaient quelque point de repère, quelques vues sur Dieu, sur notre Seigneur, dont elles occupaient leur esprit et leur cœur, durant leur noviciat, par exemple, ou d'autres époques déterminées de leur vie.

Certainement, l'esprit de l'Assomption n'est pas de tomber dans de grands détails, dans l'assujettissement et la crainte d'avoir à se représenter ceci à telle heure, cela à telle autre. Mais ce qui est éminemment l'esprit de l'Assomption, c'est d'avoir sans cesse présent au regard de l'âme notre Seigneur Jésus-Christ, non pas d'une manière vague et générale, mais d'une manière précise, de le considérer dans tel ou tel état de sa vie, de s'appliquer à telle ou telle de ses paroles, afin que l'imitation et la pratique découlent de l'attention de l'âme à ce divin modèle.

Je vous engage toutes à rechercher devant Dieu ce que vous devez faire à cet égard, comment vous pouvez employer les jours de la

semaine à quelques dévotions déterminées, les rapportant toutes – je le dis expressément – à notre Seigneur Jésus-Christ. Car toutes y doivent aboutir. Pourquoi, par exemple, votre dévotion à la Sainte Vierge ? Parce qu'elle est la mère de notre Seigneur, qu'elle vous le donne, qu'elle le porte entre ses bras, qu'elle est le canal de la grâce et l'intermédiaire entre notre Seigneur Jésus-Christ et vous.

Pourquoi encore votre dévotion à saint Joseph ? Parce qu'il a été l'homme choisi de Dieu pour servir d'ombre au grand mystère de l'Incarnation, qu'il a vécu avec Jésus et Marie pendant les années de la sainte Enfance, que c'est à lui que Jésus et Marie ont obéi, qu'il est l'homme juste et privilégié, qui, chargé de garder le froment céleste, notre Seigneur Jésus-Christ, a reçu la fonction de tenir en réserve pour nous les trésors de la grâce.

Passez en revue toutes les autres dévotions que vous pratiquez : saint Pierre, saint Jean, sainte Madeleine, que sais-je ! Toutes peuvent se rapporter à la personne de notre Seigneur Jésus-Christ. Par conséquent, honorez les saints, en vous proposant à tel jour ou à telle heure, ou pendant un mois, un des mystères de notre Seigneur, ou notre Seigneur Jésus-Christ lui-même sous une des formes où il s'est manifesté à nous. Que ce soit la sainte Enfance, la vie cachée et obéissante de Nazareth, la vie publique, la vie douloureuse dans la Passion et à la Croix, que ce soit la vie glorieuse de la Résurrection, durant les quarante jours ou il est resté sur terre – et c'est là l'état le plus admirable sous lequel il s'est montré au monde – ou dans le ciel après l'Ascension ; que ce soit sa vie au très saint Sacrement, peu importe. Autour de cette vie, autour de ce modèle, autour de cette dévotion dans laquelle vous vous proposerez de passer la journée, vous grouperez très facilement les saints auxquels vous avez une dévotion particulière et qui ont eu une part dans ce mystère.

Si saint François d'Assise n'a pas vécu au temps de notre Seigneur, voyez comme il rappelle le Sauveur sur la terre, quant à cette vie de pauvreté, de prédication, de charité. Comme le Fils de l'Homme, il n'avait pas où reposer sa tête, et il répandait la vérité sans rien posséder ici-bas.

Je ne voudrais pas que vous preniez un jour pour le consacrer exclusivement à un saint, mais je souhaite que notre Seigneur, à qui tout doit être consacré, soit l'objet et l'occupation de toutes vos pensées, et que vous rapprochiez de lui, à propos de tel ou tel mystère, les saints auxquels vous avez une dévotion particulière, afin qu'ils vous aident à l'aimer et à l'imiter.

Notre Seigneur ne nous a pas laissé sans enseignement sur ce point. Vous avez pu remarquer, en lisant le récit des apparitions de notre Seigneur ou de la Sainte Vierge, qu'ils apparaissent ordinairement accompagnés de quelques saints, honorés tout spécialement de l'âme à laquelle ils se montrent. Ainsi en fut-il pour le mariage de sainte Catherine de Sienne : notre Seigneur la reçut pour épouse, entouré de plusieurs saints. Dans vos lectures de la vie des saints, vous verrez que notre Seigneur apparaît bien souvent accompagné de saint Pierre ou de saint Paul, entouré d'anges ou de martyrs, ou des saints enfin, envers qui cette âme professait une singulière dévotion, ou qui avaient quelque rapport avec la grâce que Dieu voulait lui accorder.

Ainsi ferez-vous par la prière, en ayant notre Seigneur devant les yeux. Non seulement au moment de l'oraison, mais encore dans toute la journée, vous le verrez dans ses mystères, entouré des saints auxquels vous avez une particulière dévotion, et vous vous approcherez de lui à l'aide de ces saints patrons. Avant tout, vous vous approcherez de notre Seigneur en passant par la Sainte Vierge qui a été associée à tous ses mystères. Vous la verrez à genoux près de la crèche, assise à l'adoration des Mages et tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, debout au pied de la Croix, auprès de son Fils dans le ciel, où elle supplie et intercède pour nous. Sur la terre, vous la trouvez au mystère de la Pentecôte qui était le commencement de l'Église, à celui de l'Ascension où notre Seigneur nous enseigne à porter nos esprits et nos cœurs vers la patrie céleste.

En un mot, Marie a pris part à tous les mystères de Jésus. Si elle ne l'a pas accompagné tout le temps de sa vie publique, elle le suivait au moins autant qu'il lui était possible, recevant ses

enseignements, conservant dans son cœur toutes les paroles²⁴⁴ qu'il disait et les faisant fructifier. Vous ne pouvez penser à notre Seigneur sans trouver la Sainte Vierge à côté de lui. La dévotion à Marie est donc une dévotion nécessaire. Son culte est à part, au-dessus du culte rendu à tous les autres saints, parce qu'elle est la plus parfaite de toutes les créatures et qu'elle se trouve mêlée à tous les mystères, à toutes les œuvres de l'Homme-Dieu sur la terre.

Tracez-vous donc, mes filles, chacune selon votre attrait, quelque plan de dévotion. Le père Surin dit qu'une âme intérieure, désireuse de sa perfection, est une âme qui a toujours quelque projet de perfection, quelque ouvrage entre les mains auquel elle travaille incessamment. Ce travail a deux aspects bien différents : d'une part, c'est la contemplation continue de notre Seigneur. De l'autre, c'est la réforme de soi-même, le travail sur soi, de manière à se conformer au divin modèle que l'on se propose, à s'appliquer très particulièrement à telle ou telle vertu pour approcher de notre Seigneur. Vous ne pourrez être des âmes intérieures, ferventes, élevées, soucieuses de votre perfection que si, toujours, vous avez cet ouvrage entre les mains ; que si, toujours, vous avez dans votre cœur, dans votre esprit, dans votre volonté, le désir d'avancer vers ce but, par la vue constante de notre Seigneur et par un travail non interrompu sur vous-mêmes.

Quand une personne est laborieuse, elle a toujours les mains occupées, l'on voit ce qu'elle fait. De même, quand on se propose de suivre notre Seigneur et de l'imiter, il faut travailler avec lui à quelque point déterminé et ne jamais se lasser. Sans cela on travaille dans le vide, ou bien souvent encore on ne travaille pas du tout. On ressemble à ces personnes qui oublient toujours leur ouvrage et qui ne font presque jamais rien. Ou encore à celles qui disent : « Je voudrais bien me sanctifier... Je voudrais bien devenir parfaite... J'aime tant notre Seigneur ! » Tout cela n'est que parole en l'air et n'aboutit à rien. Ce n'est point ainsi qu'ont agi les saints ; ils se sont mis à l'œuvre de leur sanctification d'une manière très positive et très précise.

244. Cf. Lc 2, 19.

Voyez saint Antoine de Padoue qu'on représente toujours avec le saint Enfant Jésus dans les bras ; il avait une dévotion très spéciale au saint Enfant Jésus, et il puisait dans cette dévotion le principe de son humilité, de sa ferveur, de sa piété, de sa vie cachée. Il a mérité par ses vertus que l'Enfant Jésus vienne sur son livre et que la Sainte Vierge lui apparaisse, attendant avec la cour céleste que son divin Fils revînt à elle.

On peut se représenter facilement la dévotion particulière de chaque saint. Ce qui caractérisait saint François d'Assise, par exemple, c'était l'amour de la croix, l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ crucifié. Lorsqu'il priait un jour devant un crucifix, l'un des bras de notre Seigneur se détacha de la croix et s'étendit vers lui pour l'embrasser. Ainsi, verrez-vous presque toujours, dans la vie des saints, les grâces reçues correspondre à leur dévotion particulière, à l'attention qu'ils avaient apportée, et à la manière toute spéciale dont ils avaient honoré tel ou tel mystère.

Pourquoi donc, mes filles, ne vous appliqueriez-vous pas à honorer l'un après l'autre tous les mystères, de manière à trouver celui qui sanctifiera le plus votre âme ?

Un grand nombre d'âmes ont été attirées par la dévotion au très saint Sacrement. La bienheureuse Julienne, saint Alphonse de Liguori, Marie-Eustelle, qui sera peut-être canonisée un jour, et tant d'autres saints ont été tout à fait embrasés et absorbés pour ainsi dire par ce mystère.

Ainsi, mes sœurs, n'excluez aucune des dévotions approuvées par l'Église. Voyez-les toutes dans leurs rapports avec la personne adorable de notre Seigneur Jésus-Christ, ou une de ses formes de vie, soit la vie cachée ou publique, la vie douloureuse ou glorieuse, soit la vie eucharistique : car il continue à vivre au milieu de nous dans le très saint Sacrement C'est là que se peut excellemment pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur. Sans doute, cette dévotion se trouve dans la sainte Enfance, dans la vie cachée, dans la vie publique, puisque là, aussi bien que sur la croix, notre Seigneur nous montre son cœur embrasé d'amour pour les hommes. N'isolez donc pas cette dévotion, ne la séparez jamais de notre Seigneur, et voyez-la toujours dans tous les mystères de notre Seigneur.

Ce que je vous recommande là est éminemment, je crois, l'esprit de l'Assomption. Ne découpez pas votre temps heure par heure, mais ne soyez pas non plus négligentes et paresseuses. Ayez un projet, un dessein, une chose qui vous occupe, et qu'en toute votre vie cela ne souffre pas d'interruption. Que les jeunes novices se forment ainsi à une occupation intérieure. Que les anciennes professes y trouvent leur vie, leur repos, leur existence ! Car elles doivent mieux savoir quelle est la dévotion à laquelle Dieu les appelle et sont tenues à y être plus fidèles.

On dit que les âmes qui ici-bas auront honoré tout particulièrement un mystère formeront au ciel comme la garde d'honneur autour de la représentation de ce mystère. Ainsi, un groupe d'élus portera la ressemblance de la sainte Enfance, un autre les insignes de la croix. À quel groupe d'élus voulez-vous appartenir ? Sans doute vous serez toutes de celui de l'Assomption. Mais notre Seigneur a peut-être un cachet particulier à imprimer en vous. Voyez, dans le même Ordre un saint François d'Assise porte le sceau de la croix, et un saint Antoine de Padoue la ressemblance avec Jésus enfant.

Allez donc à notre Seigneur, mes chères filles, et cherchez à réaliser ce qu'il veut de vous, en y appliquant votre âme, en vous le représentant sans cesse. Ceux qui ne travaillent pas n'obtiennent rien. Ils ne se recueillent pas, ils ne prient pas, ils n'avancent pas, ils ne se réforment pas à la ressemblance de notre Seigneur. Quand on copie un modèle, il faut se donner de la peine, beaucoup regarder et beaucoup travailler pour le reproduire exactement.



16 juillet 1876

LES TROIS MANIÈRES DE PRIER DE SAINT IGNACE
JOINDRE L'ORAISON À LA PRIÈRE VOCALE

Mes chères filles,

La prière est la grande source où s'alimente la vie religieuse, et saint Augustin dit expressément dans sa Règle *que nos prières doivent être d'autant plus saintes qu'elles sont plus fréquentes*. C'est pourquoi je voudrais insister aujourd'hui avec vous sur une recommandation de saint Ignace, à laquelle il est bon de revenir à un moment ou à un autre, et quelle que soit d'ailleurs notre oraison.

Saint Ignace indique trois manières de prier. La première consiste à revenir de temps en temps sur les commandements de Dieu, pour examiner comment on les pratique ; sur les sept péchés capitaux, pour voir ce qu'il en reste en nous ; sur l'usage que l'on fait de ses sens, de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat. Ceci est plutôt une réflexion et une préparation qu'une oraison.

Aussi, le même saint en arrive-t-il immédiatement à nous dire qu'il y a une seconde manière de prier. Elle consiste à réciter lentement et avec attention nos prières ordinaires, nous pénétrant par avance de la pensée de celui auquel nous les adressons. Troisièmement enfin, il s'arrête à une de ces prières et nous recommande d'en prononcer chaque parole, de manière à ce qu'en un temps donné nous les fassions passer par nos lèvres, les goûtant et y appliquant toute notre attention.

Ceci, mes filles, est important pour nous qui récitons souvent les mêmes prières, le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor*, les psaumes, etc. Ce

serait un grand malheur, si nous en arrivions, selon l'expression d'un Dominicain, à être des moulins à prières. Il y a un pays, le Thibet dit-on, où l'on a inventé de petites machines que le vent fait marcher et sur lesquelles sont écrites des prières. À mesure que le vent fait tourner le moulin, ces braves gens se figurent que leurs prières se présentent à Dieu, et cela leur suffit.

Il ne faut pas, mes chères filles, que nous devenions ainsi des moulins à prières, c'est-à-dire que nous récitons nos prières par habitude, sans savoir ce que nous disons. C'est dans la mesure où nous ferons attention à l'Office, où nous nous appliquerons au sens des paroles que nous récitons, que s'imprimera en nous cet esprit de prière que Dieu a accordé à David d'une manière si éminente. Pour cela, usez de la troisième manière de prier indiquée par saint Ignace. Vos trois quarts d'heure, votre demi-heure d'oraison seront bien employés à réciter lentement le *Pater* par exemple, à vous arrêter à chaque parole, à la savourer, à la comprendre. Si vous faites ainsi, vos prières vocales deviendront beaucoup plus saintes.

Vous savez toutes, comme moi, mes chères filles, que, quand sainte Thérèse voulut faire un exposé de la perfection religieuse, elle prit tout simplement les sept demandes du *Pater* et les appliqua à la vie intérieure et à la perfection de l'âme. Son beau livre du *Chemin de la perfection* n'est pas autre chose. En commençant, elle dit à ses filles : *On dit qu'il est difficile à des femmes comme vous de faire l'oraison ; mais si vous n'avez une grande pureté de conscience, si vous n'êtes pénétrées de la grandeur de celui à qui vous parlez, vous ne pourrez pas même réciter un Pater et un Ave comme il convient.* Pour bien dire le *Pater*, il faut avoir l'habitude de l'oraison, savoir à qui l'on parle, s'adresser à Dieu avec respect, avec foi, avec amour, et avoir l'intelligence de ce que notre Seigneur a voulu nous mettre sur les lèvres, quand il nous a enseigné à prier. Toutes les prières que l'Église autorise ont un sens admirable, une lumière admirable.

Seriez-vous élevées à une oraison très haute, très sublime, je vous recommanderais de prendre quelquefois encore la troisième manière de prier de saint Ignace, pour sanctifier vos prières vocales. Voulez-vous avoir la mesure de l'estime que mérite la prière vocale ? Souvenez-vous que pendant quinze siècles elle a été la

seule dans ces grands monastères où se formaient tant de saints. On en compte, je crois, onze mille dans l'Ordre de saint Benoît. Ces saints se sont formés par la prière vocale, accompagnée de la prière intérieure, comme l'entendait sainte Thérèse.

Dans le désert également, les solitaires ne faisaient guère que réciter des psaumes qu'ils alternaient avec des silences. Rappelez-vous ce mot de saint Antoine : *La prière d'un Religieux n'est pas parfaite, tant qu'il s'aperçoit qu'il prie.* Vous comprendrez à quel degré de contemplation arrivaient ces saints qui passaient les nuits entières à réciter trois, six, douze psaumes, quelques leçons de l'Écriture sainte, lisant, puis méditant, et recommençant encore. La nuit se passait ainsi dans la prière vocale, soutenue de cette oraison sublime, de cette contemplation merveilleuse.

Dans la Règle de saint Benoît on ne trouve aucun temps fixe, marqué pour l'oraison. Sans doute, ce grand saint estimait que toute la vie religieuse est une oraison, et que ce long temps passé au chant et à la récitation de l'Office est une véritable oraison, où l'on médite dans le cœur ce que les lèvres prononcent.

Je ne sais pas si cette expression se trouve dans la Règle de saint Benoît que je connais moins que la nôtre ; mais j'aime à m'appuyer sur les paroles de cette Règle de saint Augustin, dont le père Lacordaire disait que *c'est une merveille de charité.* Remarquez comment elle commence : *Avant toutes choses, mes très chères sœurs, que Dieu soit aimé, et puis le prochain.* On raconte d'une sainte qu'elle ne pouvait lire ces paroles sans tomber en extase. C'est en effet un des plus beaux commencements de Règle qui existe.

Méditez souvent de cœur chacune des paroles de cette Règle, vous verrez comme partout saint Augustin sauvegarde la charité : la charité dans la pauvreté, la charité dans le service du prochain, la charité dans l'avertissement que l'on fait des fautes. Chaque page en est brûlante de charité d'un bout à l'autre. C'est vraiment l'amour triomphant de Dieu d'abord, et puis l'amour du prochain.

Étendez, mes chères filles, cette manière de prier à toutes les prières vocales que vous avez habituellement sur les lèvres, au *Pater*, à l'*Ave*, au *Credo*. Cette dernière prière est très vénérée dans l'Ordre des Trinitaires de saint Augustin. En récitant leur chapelet composé de

treize *Pater* et de treize *Ave*, ils voulaient que chacun des articles du *Credo* soit appliqué à chacun de ces *Pater*. Ou bien ils se proposaient d'honorer la personne divine de notre Seigneur Jésus-Christ et chacun des douze apôtres qui sont la colonne et le fondement de l'Église. Vous ne pouvez pas imaginer une dévotion plus élevée, plus catholique, plus apostolique. Elle nous convient donc, et nous pouvons l'enseigner aux personnes qui récitent ce chapelet.

Pour celles qui récitent le grand Office, elles ont le *Dieu, viens à mon aide*²⁴⁵, le *Gloire au Père*, les psaumes, les hymnes, toutes ces belles prières que l'Église met sur nos lèvres et qu'il serait trop long d'énumérer. Les sœurs converses ont aussi un Office composé de *Pater*, d'*Ave* et d'un *Salve Regina*. J'aime à croire aussi qu'il n'en est pas une parmi elles qui ne sache et ne récite souvent le *Miserere*²⁴⁶ et un certain nombre d'autres psaumes. Si nous qui récitons l'Office, nous nous appliquons à méditer ce que nous disons, à en saisir le sens, pendant que l'autre chœur dit un verset, nous finirons par très bien comprendre les psaumes et par en pénétrer notre esprit.

Dirai-je encore, car j'ai déjà dit tant de choses, qu'une des pages les plus touchantes de l'Office, ce sont les leçons de l'Écriture sainte que nous lisons ces jours derniers. Certes, David était un grand pécheur. Il avait commis des crimes énormes. Homicide, il avait fait périr un innocent, un brave, un vaillant guerrier, un homme qui avait eu le courage de dire : *Dans le moment où tout Israël soutient les combats du Seigneur, où l'arche sainte est sous la tente, je n'entrerai pas dans ma maison pour y manger, pour y boire et pour y prendre mon repos ; mais je demeurerai sur le seuil de la porte de mon roi*²⁴⁷. C'est ainsi qu'il avait fait.

Vous comprenez combien était violente la passion qui entraînait David. Cependant voyez comme jamais dans sa pénitence il ne manque de confiance en Dieu. Voyez comme toujours l'amour l'emporte sur la douleur. Jamais une idée de désespoir, de méfiance. Il revient toujours avec humilité à la bonté, à la miséricorde de

245. *Deus in adiutorium meum intende. – Gloria Patri...*

246. Psaume 50.

247. 2 S 11, 11.

Dieu, sans que jamais l'appui qu'il espérait trouver en lui soit ébranlé par le souvenir de son péché.

C'est que David avait de Dieu une idée véritable, proportionnée non à ce que nous sommes, mais à ce qu'il est. C'est à cause de cet esprit de confiance, d'adoration, de louange, d'amour, qui dominait la pénitence et la douleur, qui passait par-dessus tous les sentiments d'un cœur brisé, contrit et humilié, que David a mérité d'être à travers les siècles la voix de la prière.

Tous les saints, les contemplatifs, les mystiques, les solitaires, si pénitents souvent sans avoir péché, ont employé la voix de David pour louer et bénir le Seigneur et ont trouvé dans sa parole quelque chose qui répondait à tous les besoins de leurs âmes. Pourquoi cela ? C'est parce que David n'a jamais abaissé la grandeur de la miséricorde de Dieu, que jamais il n'a mis de réserve dans sa confiance en la bonté de Dieu et que toujours l'amour soutint son espérance.

Un esprit rétréci aurait dit : « J'ai péché ; Dieu est juste, il m'abandonnera. » Jamais vous ne trouverez de paroles semblables dans les psaumes de David. Que dit-il, au contraire ? *Je lui adresse ma plainte, et il entend ma voix... Si je marche au milieu des ténèbres, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi*²⁴⁸. Toutes ces paroles qui sortent des lèvres du saint roi pénitent sont des paroles d'une confiance absolue ; et cependant, mes filles, je vous le répète, David était un grand pécheur.

Je voudrais que vous compreniez bien la différence complète qui sépare l'esprit de David et celui de Judas. L'esprit de Judas est un esprit de désespoir, de méfiance, de doute, de tristesse. David, dans l'ancienne loi, quand il ne connaissait pas notre Seigneur Jésus-Christ et son immense mansuétude, conserve après son péché un esprit constant de confiance, de foi, d'amour, d'abandon, de soumission, de louange, qui attend tout de Dieu et se donne tout à lui.

C'est pour cela, mes filles, que je vous demande de vous pénétrer de l'esprit des psaumes, qui convient admirablement aux saints et aux âmes intérieures.

248. Ps 54, 17 et 22, 4.

23 juillet 1876

VIVRE SOUS LE REGARD DE DIEU

Mes chères filles,

Je voudrais aujourd'hui encore vous parler de la prière, mais brièvement.

Vous connaissez toutes la définition de saint Thomas : *L'oraison est une élévation de l'âme vers Dieu*²⁴⁹. Vous le savez aussi – et je n'ai rien à vous apprendre sur ce point, saint Alphonse de Liguori l'enseigne, et tous les livres de piété le répètent après lui – la prière est le grand moyen de salut, le grand moyen d'obtenir toutes les vertus et la persévérance finale que nous devons demander par-dessus tout. A-t-on quelque inquiétude, quelque crainte sur sa persévérance, il faut prier. En priant, nous sommes sûres d'obtenir, car la prière qui sort d'un cœur humble et soumis ne peut pas être refusée ni rejetée par Dieu.

Donc, puisque²⁵⁰ la prière est une élévation de l'âme vers Dieu, il faut, pour s'élever facilement vers Dieu, une certaine habitude de vivre sous son regard. Qu'est-ce qui rend si souvent l'oraison pénible et difficile ? C'est la dissipation habituelle de l'esprit, peu attentif à Dieu dans les actions ordinaires de la journée. Plus vous vous tiendrez sous le regard de Dieu au milieu des travaux et des distractions forcées de la vie, plus facilement, vous serez recueillies et vous vous élèverez vers Dieu dans la prière.

249. *Oratio est ascensio animæ ad Deum.*

250. « Puis donc » : expression ancienne employée par mère Marie-Eugénie.

Les saints nous fournissent de nombreux exemples de cette habitude de vivre sous le regard de Dieu. Sainte Jeanne de Chantal demandait un jour à saint François de Sales, s'il lui était facile de vivre en la présence de Dieu. *Ma fille*, répondit le saint, *je m'y remets au moins tous les demi-quarts d'heure*. Vous comprenez qu'une habitude si fréquente de se remettre en la présence de Dieu dispose merveilleusement l'âme à la prière. Ceci dépend de vous, de votre travail intérieur.

Il n'est pas en votre pouvoir, mes filles, de vous sentir toujours en la présence de Dieu. C'est une grâce, Dieu l'accorde transitoirement, mais pour ainsi dire jamais d'une manière permanente, même aux âmes privilégiées.

Sentir la présence de Dieu d'une manière constante ne dépend donc pas du tout de notre application. C'est un don de Dieu. Mais s'y remettre très souvent, se renouveler dans cette pensée que Dieu nous voit, ceci nous le pouvons. Plus vous le ferez simplement et sans effort, plus vous en retirerez de fruits.

Quand vous êtes à l'infirmerie et qu'une sœur est dans le lit à côté de vous, il ne vous est pas bien difficile de penser que sœur une telle est dans la chambre. Sans même le vouloir, on a le sentiment que l'on n'est pas seule.

Je choisis cet exemple vulgaire et d'ordre inférieur pour vous faire comprendre cette vérité que Dieu est présent partout. Il nous voit toujours. Il nous suit toujours d'un regard tout paternel. Comme un père qui prend plaisir à voir ses enfants marcher, jouer, faire ceci ou cela, et ressent de la joie, quand ils sont bons et sages.

Cette figure n'est pas exagérée : Dieu est vraiment notre Père. Nous sommes devenus ses enfants dans la personne de notre Seigneur Jésus-Christ. Il prend en nous ses complaisances paternelles : Dieu se réjouit dans l'âme juste. Il le faisait dans l'Ancien Testament, comme il le témoigne dans plusieurs endroits des saintes Écritures. Il le fait encore dans l'alliance nouvelle que notre Seigneur Jésus-Christ est venu établir entre nous et son Père.

Vous avez toutes lu dans Job que le Seigneur dit à Satan : *As-tu vu mon serviteur Job ? As-tu vu comme il est simple et droit en ma*

présence, comme il me sert fidèlement ?²⁵¹ Ce n'est là qu'une figure assurément, mais elle est tracée par l'Esprit Saint lui-même, inspirateur de toutes les pages de l'Écriture sainte, et Dieu a permis ce récit pour nous faire comprendre la joie et la gloire qu'il tire de l'homme qui le sert fidèlement sur la terre.

Si le méchant et même l'âme peu fervente au service de Dieu éprouvent une certaine crainte à la pensée de ce regard divin qui les suit toujours, vous, mes sœurs, qui êtes les servantes de Dieu et les épouses de notre Seigneur, vous devez vous tourner sans cesse vers ce regard de Dieu, comme vers un secours, une société, une consolation, comme vers une vie où l'amour se trouve des deux côtés. Dieu vous regarde, et il vous aime. Vous, vous le regardez parce que vous l'aimez.

Vous trouverez dans ce regard de Dieu un appui, un soutien, une protection toujours sûre. Vous y trouverez la louange, la joie, l'adoration. Celui que vous contemplez est parfait, et en lui seul se trouve la satisfaction complète de ce besoin qu'a notre cœur d'être aimé. C'est le *nous te louons, nous te bénissons, nous te glorifions, nous t'adorons*²⁵² chanté sans cesse au fond de l'âme en présence de son Seigneur. Tout cela se fait d'une manière douce, consolante et facile. Cherchez donc ce regard divin avec le même désir que vous avez peut-être recherché le regard des personnes que vous avez aimées, et avec un désir plus vif encore.

Dieu est plus grand, plus parfait et doit être plus cher à notre âme que toutes les créatures. Si vous faites ainsi, le recueillement vous sera plus facile quand vous serez à l'oraison, et l'habitude de vivre en présence de Dieu donnera à votre vie plus de douceur et plus d'onction. Voyez comme le regard paternel de Dieu donne plus de force, de soutien et d'onction dans les dangers, les angoisses, les tentations, les tristesses et les mépris des hommes, et combien, avec ce secours, il est plus facile de mépriser les choses passagères de ce monde.

J'ajouterai seulement que, si le regard de Dieu s'abaisse avec tant d'amour et de complaisance sur une âme qui le sert et qui lui

251. Jb 1, 8.

252. *Laudamus te, benedicimus te, glorificamus te, adoramus te.*

appartient, nous ne pouvons nous faire une idée de l'amour et de l'attention avec lesquels la sainte Trinité s'absorbe et se concentre, pour ainsi dire, au lieu où réside le Christ parmi nous, c'est-à-dire au tabernacle. Elle trouve en Jésus-Christ présent au très saint Sacrement, offert au sacrifice de la messe, toute gloire, toute joie, tout amour. Il y a là une proportion parfaite.

Celui qui adore est digne de celui qui est adoré. Celui qui s'immole est une victime digne de celui à qui elle est offerte. Celui qui demeure parmi nous au tabernacle fait monter vers le ciel une adoration toujours infinie, une louange toujours parfaite, un amour toujours proportionné à l'amour de Dieu, puisque c'est notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, le Fils de Dieu le Père et la seconde personne de la très sainte Trinité.

Cette pensée doit nous aider à nous recueillir et à mieux prier. Si la sainte Trinité voit monter vers elle du tabernacle tout honneur, toute gloire, toute louange, toute satisfaction, tout amour par notre Seigneur Jésus-Christ Dieu et homme, vous, mes filles, qui êtes unies à notre Seigneur, qui lui appartenez, vous qui êtes, l'Évangile le dit, ses frères et ses sœurs²⁵³ par la grâce, ses épouses par la profession, ses tabernacles par la sainte communion, comme il vous devient facile de vous placer avec Jésus sous le regard de Dieu, pour en être regardées quasi de la même façon qu'il regarde notre Seigneur, dans la proportion où vous vous unissez à tous ses sentiments.

Ceci n'est pas une manière de parler. Vous êtes membres de Jésus-Christ. Il est la tête. Vous êtes ses membres²⁵⁴. La sainte Église est le corps du Christ, et vous en faites partie d'une manière excellente, puisque l'on dit que de ce corps mystique, les religieuses sont le cœur. Quand bien même vous ne seriez que le pied qui sert ou la main qui travaille, comprenez quelle gloire, quel honneur c'est pour vous d'appartenir à ce corps de notre Seigneur, et de pouvoir prétendre à ce regard de tendresse que la sainte Trinité abaisse sur Jésus vivant en vous.

253. Cf. Mc 3, 35.

254. 1 Co 6, 15.

Cherchez comment vous pouvez contenter ce regard par la pureté de la vie, par l'attention de l'esprit et du cœur, par l'union constante de votre volonté aux sentiments et aux dispositions de notre Seigneur Jésus-Christ.

Dans la méditation, vous vous pénétrerez de ses pensées, de ses exemples. Vous vous représenterez ses actions, ses manières de faire, pour les imiter et les reproduire dans votre conduite. Dans la prière, unies à notre Seigneur, sans hésiter, vous demanderez *par lui*²⁵⁵, tout ce dont vous avez besoin, comme un enfant demande à son père.

Vous demanderez le saint amour de Dieu, les vertus qui conviennent à la perfection de votre état, la persévérance, le ciel où vous êtes appelées à régner avec notre Seigneur. Vous demanderez *en lui et par lui* toutes les choses surnaturelles. Vous prierez pour les besoins de l'Église, pour votre patrie terrestre, pour la sanctification des âmes, pour votre Congrégation. Aucune de ces intentions n'est étrangère à Jésus.

Vous pouvez donc en tout temps, – le long du jour avec plus de distraction, à l'oraison avec plus de soin et de facilité, – élever votre âme vers Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, vivre sous le regard de Dieu comme lui, par lui, dans les mêmes intentions que lui. Vous mériterez ainsi ce regard de complaisance et de consolation que la très sainte Trinité jette sur notre Seigneur dans tous les lieux où il habite et qu'elle devrait toujours jeter sur votre cœur, parce que notre Seigneur Jésus-Christ y demeure et qu'il doit en être toujours le mouvement et la vie.

Je vous ai dit bien d'autres choses sur ce sujet, mes chères filles. Mais il me semble que j'entre aujourd'hui dans ce qui est l'essence de la vie de prière et que je vous ai rappelé ce que vous ne devez pas oublier.



²⁵⁵ *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

30 juillet 1876²⁵⁶

LA PAUVRETÉ

Mes chères filles,

Je vous demande maintenant à toutes de vous renouveler dans l'esprit religieux parce que les Chapitres généraux²⁵⁷ doivent toujours apporter dans la Congrégation un esprit de renouvellement. Mon désir est que cette année nous nous renouvelions très particulièrement dans l'esprit de pauvreté et dans l'exactitude à pratiquer la pauvreté dans tous les petits détails de la vie. Que chacune de vous réfléchisse là-dessus, qu'elle fasse attention s'il y a quelque chose en quoi elle manque à la pauvreté, si elle a en main quelque peu d'argent, quelque autre chose, si petite soit telle, à quoi elle tienne et qui puisse être retranché.

Si vous me le dites, j'en serai bien aise. Cela nous aidera à établir l'observance de la pauvreté d'une manière plus parfaite. Car il faut bien mettre dans votre esprit, mes sœurs, que ce qu'il y a de plus important pour une religieuse, ce sont les vœux et ce qui touche aux vœux. Les vœux passent avant la règle, et dans la règle, ce qu'il y a de plus important, ce n'est pas le règlement, bien qu'il faille y être exact, mais ce qui se rapporte à nos vœux.

Les vœux font la religieuse. Les vertus qui découlent des vœux perfectionnent la religieuse. Pour elle, les vertus de premier ordre sont celles qui, après la stricte observance du vœu d'obéissance, le

256. Chapitre inédit.

257. On vient de lire la lettre de convocation pour le Chapitre Général, datée du 18 juillet.

perfectionnent, celles qui, après la stricte observance du vœu de chasteté le perfectionnent et j'en dirai autant du vœu de pauvreté.

Que chacune s'examine donc et voie ce qu'elle a à faire pour avancer l'œuvre de sa perfection. Vous m'en parlerez ensuite et les lumières que vous me donnerez nous aideront à chercher dans le Chapitre général à imprimer quelque chose de fort et de parfait à notre Congrégation.



6 août 1876

TRANSFIGURATION – PENSÉE DU CIEL

Mes chères filles,

Je veux vous dire un mot seulement sur la fête de la Transfiguration que nous célébrons aujourd'hui et qui est destinée à nous rappeler le ciel.

Trop souvent, quand on parle du ciel, quand on pense au ciel, on se dit : « Est-ce que j'irai ? » Cette pensée, mes filles, est absolument opposée à la vertu d'espérance. Il ne faut pas plus l'accepter que vous n'accepteriez un doute contre la foi.

Lorsque vous pensez que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il est mort pour nous sauver, qu'il est réellement présent dans la sainte hostie, diriez-vous : « Mais, est-ce bien vrai ? » Aucune d'entre vous ne voudrait accepter cette pensée. Elle est contraire à la foi. Eh bien, il en est de même pour l'espérance. Si vous travaillez fidèlement à servir Dieu en ce monde, d'une part purifiant votre conscience, de l'autre, tâchant d'accomplir vos obligations le plus parfaitement possible, vous soutenant par cette pensée : « Cela me coûte, mais le ciel est en haut. » Si, malgré cela, vous dites avec inquiétude : « Mais après tout irai-je au ciel ? » vous faites un acte directement contraire à l'espérance. Cette vertu, remarquez-le, est aussi fondamentale que la foi et la charité. On vit surnaturellement, on est chrétien dans la mesure où l'on développe en soi la foi, l'espérance et la charité.

Beaucoup de chrétiens tiennent à la foi. Ils en comprennent et en acceptent l'absolue nécessité pour le salut. Beaucoup tiennent à la

charité, et encore ! J'ai rencontré des personnes dans le monde qui sont effrayées, quand on leur dit que l'acte de charité qu'elles redisent tous les matins : *Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et beaucoup plus que moi-même*, est une vérité, que, dans la pratique, l'amour de Dieu doit l'emporter dans notre cœur sur tout le reste, en sorte que nous l'aimions en effet par-dessus toutes choses et beaucoup plus que nous-mêmes. Pour une religieuse, cela ne semble pas difficile ; mais que de gens du monde sont effrayés, quand on leur rappelle cette obligation ! Cependant, ils admettent encore, avec l'obligation de la foi, l'obligation stricte de la charité, mais il en est autrement pour l'espérance. Remarquez comme on en comprend rarement l'obligation.

Pourtant, mes filles, nous devons espérer que nous verrons Dieu, que nous verrons notre Seigneur Jésus-Christ, que nous verrons la très Sainte Vierge, que nous retrouverons dans le ciel, avec la couronne éternelle, tous ceux qui nous auront précédés. Il faut espérer que nous jouirons de cette société sainte et surtout de la vision béatifique, de la vue de Dieu. Pour cette vision, il nous donnera une force particulière, la lumière de gloire, à l'aide de laquelle nous le contemplerons tel qu'il est, face à face.

Disons-nous souvent avec une ferme espérance : « Quand nous aurons dépouillé notre enveloppe terrestre, quand nous aurons accompli nos jours d'épreuve sur la terre, quand nous aurons passé le seuil de la mort et celui du purgatoire (car nous sommes à peu près toutes sûres d'y passer), alors Dieu nous revêtira de lumière et de force, afin que nous puissions supporter la vue de la beauté souveraine, dans laquelle est notre béatitude. » Il y a dans la pensée de ce bonheur qui nous est réservé, qui est le nôtre, de quoi nous soutenir et nous fortifier dans les plus grandes peines de cette vie. Élevons donc nos cœurs. Montons plus haut vers ce bonheur qui doit commencer dès ici-bas par la pratique de la foi, de l'espérance et de la charité, nous redisant sans cesse : « Un jour, je verrai Dieu, je serai au ciel heureuse, pour l'éternité, du bonheur même de Dieu. »

Notre Seigneur a tellement tenu à imprimer cela dans le cœur des siens que saint Jean Chrysostome ne nous donne pas d'autre raison

de la Transfiguration, dans l'homélie que nous lisons hier au soir à l'Office. Notre Seigneur a voulu montrer à ses disciples ce qui les attendait, la gloire et la béatitude, qui, de lui, descendraient sur eux, afin que, fortifié par l'espérance, leur cœur ne défaille pas et que, soutenus par le souvenir de cette gloire, ils portent vaillamment l'épreuve de la passion de leur divin Maître et de leur propre passion.

Nous aussi, mes filles, nous avons besoin de cette vue, pour que notre cœur ne défaille pas dans la méditation des abaissements de notre Seigneur, dans les épreuves de l'Église, les schismes, les hérésies, les persécutions, surtout dans notre passion. Chacune de nous aura son heure de souffrance et de sacrifice qui sera sa passion. Quelquefois Dieu la réserve pour la fin de notre carrière ici-bas. Quelquefois nous la trouvons dans le cours de notre vie. Toutes nous avons à passer par là. Ayons alors devant les yeux notre Seigneur transfiguré, notre Seigneur déjà revêtu de sa gloire. Allons à lui dans l'Eucharistie : notre Seigneur est là dans son état glorieux, impassible, immortel. Il n'est pas visible à nos yeux, mais il agit en nous et dépose dans notre âme par la sainte communion une semence de gloire et d'immortalité.

Je vous engage, mes chères filles, à porter vos méditations de ce côté-là aujourd'hui, afin que la pensée de notre Seigneur transfiguré vous soit toujours une consolation et une espérance, au milieu de toutes les épreuves que vous pourrez avoir à traverser en cette vie.



13 août 1876

SE RENOUVELER — MÉDITER LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

Mes chères filles,

Nous approchons de la fête de l'Assomption. Nous approchons aussi de notre grand Chapitre, et je voudrais vous recommander à toutes ce qui doit en être le fruit : le renouvellement dans l'observance de la Règle. Aujourd'hui, je veux vous parler de la Règle de saint Augustin. On vous la lit tous les dimanches, et vous la savez à peu près par cœur. Ce que je vous demande maintenant, c'est de la reprendre et de faire un petit examen sur les vertus qui y sont recommandées.

Prenez, par exemple, l'amour de Dieu. Si vous rassemblez tout ce qui est écrit dans la Règle sur cette vertu, vous verrez combien notre bienheureux Père insiste sur la charité envers Dieu d'abord, puis sur la charité envers le prochain. La première parole de sa Règle est celle-ci : *Qu'avant toutes choses, mes très chères sœurs, Dieu soit aimé, puis le prochain.* Plus loin, quand il parle des avertissements, de la correction des fautes, de la distribution des livres et des vêtements, voyez comme la charité pour le prochain revient toujours comme la qualité dominante.

Passez ensuite à la question de la pauvreté. Certainement la Règle de saint Augustin est pleine de douceur et de charité. Voyez pourtant combien elle insiste sur la pauvreté. Elle veut que toutes choses soient parfaitement mises en commun, qu'on ne travaille pas pour soi, ni pour se procurer son vêtement, son lit ou son voile. Dans les vêtements que l'on vous donne selon la convenance des

saisons, qu'on ne fasse point attention si chacune reçoit ce qu'elle a déposé ou ce qu'une autre avait porté. Ce qui nous montre que, au temps de saint Augustin, les vêtements étaient mis en commun.

Ceci m'a toujours fait penser que, contrairement à l'opinion des ermites qui prétendaient que saint Augustin et ses religieux étaient vêtus de noir, leurs vêtements étaient de laine blanche, car c'est l'usage chez les Africains. Il s'ensuivait que ces vêtements, une fois lavés, pouvaient sans inconvénient pour la santé ou la propreté être portés par un religieux ou par un autre. Nous ne pouvons faire de même avec nos robes violettes. Il nous faut du moins entrer dans l'esprit de la Règle, pour n'avoir aucune espèce de propriété sur les choses laissées à notre usage.

Vous ferez attention à ce qui est dit pour la correction des fautes qui doit se faire avec beaucoup de charité ; ensuite à ce qui regarde l'Office divin. Il est vrai qu'il n'y est pas dit, comme dans la Règle de saint Benoît, que l'Office est l'œuvre principale de notre vie. Voyez cependant l'importance que saint Augustin attache à l'Office. Cette simple recommandation : *Méditez en votre cœur ce que vos lèvres prononcent*, suffit pour sanctifier tout à fait l'Office. Les premiers Augustins récitaient donc beaucoup de prières. Évidemment, ce n'étaient pas des litanies (elles n'étaient pas en usage dans ce temps-là), c'était l'Office ou ce qui en fait le fond, c'est-à-dire les psaumes, les hymnes, les leçons de l'Écriture sainte. Attachez-vous donc à accomplir cette recommandation de notre Règle et à méditer dans le cœur ce que vos lèvres prononcent.

Vous vous demanderez peut-être : « Mais pourquoi notre Mère nous recommande-t-elle tant de méditer la Règle de saint Augustin ? » C'est, mes filles, qu'il est facile de se faire une routine des plus saintes choses. Vous entendez lire cette Règle tous les dimanches, vous finissez par la savoir à peu près par cœur, et vous n'avez peut-être pas assez réfléchi aux vertus qu'elle prescrit, pour les mettre en pratique dans l'ordinaire de votre vie.

Prenez donc tous les détails de la Règle en les groupant ensemble. Vous y trouverez le conseil et le précepte de toutes les vertus religieuses, soit, comme je vous l'ai dit, l'obéissance, l'humilité, la pauvreté, la modestie – car il en est parlé – soit l'Office divin,

surtout l'amour de Dieu, comme aussi les choses de détail, le travail, la correction des fautes et toutes les occupations d'une vie consacrée à Dieu. Faites ainsi une petite revue personnelle au point de vue des principales vertus.

Celles d'entre vous qui doivent assister au Chapitre y trouveront un ensemble d'idées, dans lesquelles elles se tiendront et qui les aideront à s'y préparer. Celles qui n'y assisteront pas aideront par là le Chapitre, en devenant plus pauvres, plus humbles, plus obéissantes, plus charitables et plus unies à Dieu.

Nous avons nos Constitutions auxquelles nous devons appliquer notre attention. Combien nous devons aimer et observer parfaitement cette Règle, émanant d'un grand saint, d'un grand docteur adoptée par tant d'Ordres religieux, qui a formé tant de saints. Il y a peu de Règles qui aient été autant approuvées par l'Église, celles de saint Benoît et de saint Basile exceptées. Celles qui sont venues plus tard, comme celles de saint François, de saint Ignace, ont certainement été approuvées aussi ; mais elles sont en quelque sorte moins consacrées par les siècles.

Attachons-nous donc de plus en plus à notre Règle, mes chères filles, formons-nous sur cet esprit. Nous serons sûres alors de nous fonder sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ et son Église.



24 août 1876²⁵⁸

LES VŒUX

Mes chères filles,

Quoique vous entendiez le père d'Alzon prêcher si souvent et si bien la parole de Dieu je veux cependant vous dire un mot sur les vœux. Les vœux sont ce qui donne l'état religieux : la pauvreté, la chasteté, l'obéissance sont l'essence et le caractère de toute vie religieuse, mais surtout l'obéissance, car elle est le fondement essentiel. Il y a certains Ordres où l'on ne fait que le vœu d'obéissance, la pauvreté et la chasteté étant gardées selon la Règle à laquelle on se lie par ce vœu d'obéissance.

Vous ne demandez à entrer en religion que pour faire plus tard ces trois vœux. Voyez-en d'avance toute la gravité. Le vœu est un engagement solennel, un serment fait à Dieu, ce qui lui donne un caractère si sacré que, si on retirait à Dieu ce qui fait la matière du vœu, on ferait un sacrilège. Il s'agit de se donner entièrement à Dieu dans la pauvreté, dans la chasteté et dans l'obéissance. Que ce soit là votre idée de perfection et le but de tous vos efforts ; passez le temps du postulat, du noviciat à combattre les dispositions qui pourraient diminuer en vous l'obéissance, la pauvreté, la chasteté.

Tâchez d'acquérir la plénitude de ces vertus. La chasteté est sans doute le plus facile de nos engagements si nous considérons l'objet direct du vœu, mais si nous voulons tendre, arriver à la perfection du vœu, cela demande un grand travail : la séparation des choses créées,

258. Chapitre inédit. Il s'adresse en grande partie aux sœurs qui ont fait la demande de prise d'habit.

le dégagement des sens, la sanctification du corps et cette parfaite pureté du cœur dont le père d'Alzon vous a si admirablement parlé.

Je vous demande à toutes, mes chères filles, de faire un sérieux examen sur ce sujet : les professes verront avec quel degré de perfection intérieure elles gardent les trois vœux, et pour vous, mes sœurs, qui demandez l'habit, que les vœux soient l'étude et le grand objet de votre noviciat.



3 septembre 1876

PRATIQUE FIDÈLE ET FERVENTE DE NOS RÈGLES

Mes chères filles,

Vous n'avez pas toutes pris part au Chapitre général. Mais un Chapitre général a le même but pour toutes : renouveler ou au moins perfectionner une Congrégation dans l'observance des règles et dans la ferveur de l'esprit qui est propre à cette Congrégation.

Tel est aussi le but de l'élection des Conseillères. Les Conseillères sont des personnes choisies pour traiter avec la Supérieure Générale des affaires graves et importantes de la Congrégation, et qui doivent travailler à maintenir dans les diverses maisons l'unité d'esprit et la pratique du règlement, de manière à ce que toutes les maisons soient exactement semblables.

Un des avantages de ces réunions, c'est de s'entendre afin d'avoir partout non seulement le même règlement, mais la même manière de le comprendre et de l'appliquer. Tout ce qui se fait, tout ce qui se dit dans un Chapitre général tend à ce but : que chaque maison s'établisse dans la parfaite observance de la Règle. Que l'on vive dans l'une absolument comme dans l'autre, dans le même esprit, dans les mêmes coutumes, de sorte que toutes soient en fidèle union avec le centre. C'est là ce qui fait la force d'une Congrégation.

Mais, mes chères filles, une partie du travail est laissée à chacune de vous. Vous devez très bien observer la Règle vous-mêmes. Il ne servirait guère de prendre les plus belles résolutions, de faire les meilleurs arrangements pour l'ensemble, si chacune de vous ne

s'appliquait à pratiquer avec ferveur ce que dit la Règle et ce qu'on lui recommande.

Ici les instructions ne manquent pas aux novices. Les règles leur sont soigneusement expliquées : qu'elles tâchent d'être fidèles. On s'occupe de montrer aux jeunes professes la manière de bien faire toutes choses, soit pour les emplois de la maison, soit pour le pensionnat : que chacune s'étudie à faire tout le plus parfaitement possible. Toutes doivent y mettre de la générosité et de la ferveur, et faire consister leur perfection dans l'observance des plus petites règles.

C'est ce qu'a fait le bienheureux Berchmans. Il n'y a rien d'extraordinaire dans sa vie. Ce qui était merveilleux en lui, c'était la perfection de chacune de ses actions, cet amour des règles, cette union constante à Dieu et cette pratique si fidèle de ses vœux. Voilà ce qui a tellement sanctifié son âme, que, tout jeune encore (il avait à peine dix-huit ans), Dieu l'a appelé à lui pour lui donner la couronne des bienheureux.

Suivez ce modèle, mes chères filles. Que chacune de vous, novice, jeune professe, converse, sœur de chœur, fasse du désir d'observer parfaitement la Règle sa perfection la plus grande. Qu'elle se propose de laisser ce qui lui est propre, de s'oublier elle-même et de devenir comme une personnification vivante de la Règle, afin que, voyant en tout et toujours la volonté de Dieu et l'accomplissant avec amour, elle grandisse tous les jours en régularité et en ferveur.



10 septembre 1876

GARDER LA PAIX PAR LA PATIENCE

Mes chères filles,

Je crois me rappeler que, dans une de ses dernières instructions, le père d'Alzon nous a laissé cette parole de notre Seigneur Jésus-Christ : *Que la paix soit avec vous*²⁵⁹. La paix, c'est le bien par excellence. C'est la richesse que notre Seigneur laisse aux siens. C'est le trésor qui leur appartient ici-bas. Les satisfactions, les richesses, les plaisirs, tout cela est la part des gens du monde. Mais la paix, la paix surnaturelle, cette paix intérieure qui rayonne tout autour de ceux qui la possèdent, c'est le don particulier de notre Seigneur Jésus-Christ.

En pensant à cela à votre sujet, je me suis demandé quel est le plus grand ennemi de la paix pour des âmes consacrées à Dieu, et même en général pour toutes les âmes. Ce qui m'amène à vous parler d'une chose à laquelle on n'attache pas assez d'importance, puisque, après de longues années passées en Religion, on la retrouve souvent très vivace encore en son âme : c'est l'impatience.

L'impatience est le plus grand ennemi de la paix intérieure et de la paix extérieure, de la paix publique et de la paix privée. Aussi est-il bon de se poser souvent cette double question : « Dans quelle mesure ai-je combattu l'impatience ? Dans quelle mesure ai-je su conserver la patience vis-à-vis des épreuves et des conduites de

259. Jn 20, 19.

Dieu, comme vis-à-vis des contradictions qui viennent des créatures ? »

Le Saint-Esprit nous avertit que nous avons à faire notre salut au milieu des épreuves. Il le dit à celles qui commencent : *Mon fils, en entrant au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation*²⁶⁰. Humilie ton cœur, courbe la tête. Celui que Dieu veut recevoir, il le met à l'épreuve, il le fait passer par les tribulations, comme l'or dans le creuset.

Nous savons que la vie de l'homme sur la terre est un combat²⁶¹. Notre Seigneur nous avertit que nous traverserons des épreuves en ce monde, que la vie d'ici-bas est une croix, que nous rencontrerons de grandes tribulations. Au milieu de ces peines et de ces tribulations il nous promet le centuple qui est précisément cette paix dont je vous parle.

L'auteur de *l'Imitation* nous dit aussi que plus on avance dans la vie, plus on a de croix. Que nul n'en est exempt, soit-il roi ou pape, ajoute-t-il dans sa naïve simplicité, et que souvent leurs croix sont plus lourdes que celles des autres.

D'où vient alors, mes filles, qu'il est si rare de trouver vis-à-vis des croix que chacun rencontre cette disposition de patience, d'acceptation, de paix envers tout ce que Dieu envoie ? En général, quand on a une croix, une épreuve, une peine, une tentation, on se dit : « Ah ! si j'en étais débarrassée ! » On ne pense pas qu'à chaque peine qui s'éloigne, une plus grande nous attend. Quand on n'est pas bien brave, il vaut mieux aimer la croix présente, en se rappelant que si on n'avait pas celle-là, on en aurait une bien plus lourde.

Ce motif-là n'est pas le plus parfait et les âmes généreuses, au lieu de reculer devant la croix, demandent à Dieu de leur envoyer la souffrance. Toutefois c'est une prière qu'il est mieux en général de ne pas faire, car nous sommes faibles et infirmes, et il ne faut pas présumer de nos forces. Comme il est facile de connaître son infirmité, et comme souvent on défaille devant la plus légère peine !

260. Si 2, 1.

261. Cf. Jb 7, 1.

Examinez pendant quinze jours quels sont les sujets de vos impatiences, – je ne dis pas extérieures, j'espère que vous n'en témoignez pas ; mais je parle des révoltes de l'âme, de ces troubles intérieurs qui sont causés par la contradiction que nous opposons aux peines que Dieu nous envoie. – Voyez quels en sont les sujets. Ils sont souvent si petits ! Il faut bien se persuader que les peines qui nous viennent des créatures, c'est-à-dire les contradictions des caractères, les mépris que nous pouvons recevoir, les difficultés dans les emplois, nous sont envoyés de la main de Dieu. Dieu nous envoie, et notre état de santé qui est souvent un si grand sujet d'impatience, et notre état d'âme qui est un autre grand sujet de peine.

On trouve difficile de porter certaines choses, parce qu'on est sèche à l'oraison, parce qu'ayant une âme ardente, triste, ou inquiète – chacune a sa nature, son caractère – on ne trouve pas ce qui pourrait la satisfaire. Ainsi il semble impossible de porter les misères de son corps et les peines de son âme, surtout quand tout cela se multiplie au dehors par les rapports et les occupations.

Si le pensionnat n'avait aucune difficulté, s'il y avait partout des maîtresses faisant tout à merveille ! S'il y avait autant de sœurs qu'il en faut, si toutes les enfants étaient dociles ! Si seulement il n'y avait pas cette enfant-là qui rend les leçons impossibles ! Ou bien, si, à la cuisine, tout allait bien, si le fourneau marchait comme il faut ! Si, à la lingerie, le linge était en bon ordre (car chacun a ses petites raisons à soi), il semble qu'il n'y aurait plus de causes d'impatience.

Mais tout ne va pas ainsi : il y a des sœurs lentes qui trouvent les sœurs vives, fatigantes. Les sœurs vives trouvent les sœurs lentes, ennuyeuses. Le bon Dieu a voulu que ce soit comme cela, afin qu'on trouve dans tout prochain une occasion d'exercer la patience, et dans les croix, petites et grandes, des occasions de lui offrir quelque chose et de faire un effort pour conserver son âme dans la patience.

Regardez donc chacune, après ce Chapitre, où vous en êtes à cet égard. Cherchez d'abord les causes d'impatience que vous rencontrez

en vous-mêmes, puis celles qui viennent de votre situation, de votre emploi et dont le prochain est pour vous l'occasion.

On dit quelquefois : « Moi, je suis comme cela... moi je suis de telle humeur. » Cette humeur est justement ce que Dieu veut que vous quittiez. Elle n'ira pas avec vous en paradis. Le bon Dieu ne s'en soucie pas, et il veut que vous laissiez votre caractère, vos goûts, tout ce qui fait que vous êtes vous-mêmes, pour devenir d'autres Jésus-Christ sur la terre, pour prendre les pensées, les sentiments, la manière d'être et la conduite de notre Seigneur Jésus-Christ.

Vous avez dans l'Évangile la forme qui doit être la vôtre. Vous êtes appelées à être des femmes²⁶² évangéliques et non pas des femmes du Nord ou du Midi, de l'Angleterre ou de l'Espagne. Comme le disait admirablement le père Lacordaire, vous êtes non les filles du temps, mais les citoyennes de l'éternité. *Nous autres moines, disait-il, nous n'appartenons ni au lieu, ni à l'espace, ni au temps, nous sommes de l'éternité.* En effet, une religieuse appartient bien plus à la patrie céleste qu'à celle de la terre. Sa conversation doit être dans les cieux ; ses motifs doivent être tirés de la conduite de Jésus-Christ, ses pensées, ses désirs, ses sentiments doivent être puisés en lui.

Mais je reviens à mon sujet après cette longue digression. Puisque l'impatience est une telle opposition aux conduites de Dieu sur nous, je me demande comment nous n'en avons pas plus de scrupule. J'écarte ce mot, car de scrupules, il n'en faut point avoir. Je me demande donc comment nous n'en avons pas plus de remords. Comment ne travaillons-nous pas généreusement à la combattre ?

Quelquefois, hélas ! on est dans la vieillesse très impatient, parce que dans sa jeunesse on n'a pas travaillé à établir son âme dans cette paix surnaturelle, qui est l'état où notre Seigneur veut la trouver pour faire son œuvre en nous et par nous.

Notre Seigneur veut trouver la paix pour se communiquer à nous dans l'oraison ; il veut nous voir travailler à sa gloire dans une grande paix et un grand repos d'esprit.

262. « Filles » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

Il est impossible en effet de conserver, le long du jour, des vues de perfection, des idées surnaturelles, il est impossible d'édifier, de faire du bien, si l'on ne sait pas se maintenir dans cette paix divine que notre Seigneur est venu apporter au monde. Je rappelais l'autre jour à une de nos sœurs la réponse que saint François de Sales fit à quelqu'un qui s'étonnait de lui voir conserver un grand calme dans une circonstance très désagréable : *Voulez-vous que je m'expose à perdre en un instant le peu de paix que je travaille, depuis vingt ans, à amasser dans mon âme ?*

Saint François de Sales travaillait depuis vingt ans à établir son âme dans la paix surnaturelle. Voilà, mes filles, le deuxième sujet d'examen que je vous propose. Après avoir cherché les causes de vos impatiences, je vous demanderai d'examiner comment vous avez travaillé jusqu'ici à acquérir la patience, quel est le fond de paix que vous avez amassé dans votre âme. C'est là votre trésor, votre plus précieuse richesse. Il vous est permis d'y tenir et de répondre, vous aussi, quand une occasion d'impatience se présente : « Comment voulez-vous que je m'expose à perdre pour une bagatelle semblable la paix qui m'a coûté si cher à acquérir ? » Jamais personne ne trouvera imparfait que vous fassiez cette réponse qui est celle d'un saint, et nul ne s'étonnera que vous teniez à ce bien de la paix. Il est permis à une religieuse de s'y attacher et de la défendre comme sa propriété. C'est l'héritage que notre Seigneur a laissé aux siens. Priez beaucoup, mes filles, pour l'obtenir.

Demandez la paix véritable, la paix par la patience. Il ne peut y en avoir d'autre. Chercher une paix sans difficultés, sans contradictions, ce n'est pas chrétien, c'est païen. Voyez l'histoire du paganisme. Les hommes cherchaient la paix et ils ne la trouvaient nulle part. Elle n'était ni dans la famille, ni dans la vie publique. Dieu semblait multiplier pour eux les fléaux. Que de guerres, que de maladies, de tremblements de terre ! Que de villes ruinées, que de désastres de toutes sortes en ces temps !

Pour nous, disciples de notre Seigneur Jésus-Christ, nous ne devons pas chercher une paix exempte d'épreuves et de tribulations ; nous devons la chercher dans la patience, dans la vie

de notre Seigneur Jésus-Christ, dans l'imitation de ses vertus et dans les enseignements de la parole de Dieu. Si l'on cherchait dans la table de concordance combien de fois ce mot de patience est répété dans les saintes Écritures, on arriverait à un nombre extraordinaire. Sans cesse il en est fait mention, surtout dans le Nouveau Testament, soit que l'Esprit Saint l'attribue à Dieu lui-même, soit qu'il nous la montre comme la vertu par excellence, le lien de la perfection, le moyen souverain de rendre nos œuvres parfaites.

Cherchez donc, mes filles, votre paix par la patience. Que ce soit là aujourd'hui votre résolution. Ne négligez pas les deux examens que je vous recommande. L'un des petites choses intérieures et extérieures qui causent vos impatiences, l'autre de la mesure de paix que vous avez amassée dans vos âmes et de ce que vous pouvez faire d'efforts pour ressembler à notre Seigneur Jésus-Christ dans sa patience et dans sa paix.



24 septembre 1876

CONFIANCE ET DÉVOTION ENVERS LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous entrons maintenant dans une série de fêtes de la Sainte Vierge. Dimanche dernier, c'était celle de Notre-Dame des Sept Douleurs. Aujourd'hui, c'est Notre-Dame de la Merci. Puis viendront les fêtes des dimanches d'octobre, le Patronage, le saint Rosaire, la Maternité, la Pureté.

C'est un moment bien favorable pour vous parler de la confiance et de la dévotion que nous devons avoir envers la très Sainte Vierge. Je vous en ai parlé souvent. Aussi ne m'arrêterai-je aujourd'hui qu'à un point de vue particulier, qui est de très souvent bénir Dieu des grâces et des perfections qu'il a mises dans la très Sainte Vierge.

De toutes les œuvres que Dieu a faites visibles aux yeux des hommes, la Sainte Vierge est la plus merveilleuse. C'est la créature accomplie, en qui toutes les vertus s'unissent à toutes les perfections, en qui l'humilité égale les grandeurs, – qui, dans toutes les circonstances et à tous les événements, donne les réponses de la vertu la plus parfaite.

Quand l'Ange se présente à elle pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation, elle trouve cette réponse sublime, qui a fait l'admiration des siècles : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole*²⁶³. Au pied de la Croix elle garde un silence plus admirable que toute parole et se tient debout près de Jésus,

263. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Lc 1,38.

mourant de la mort la plus cruelle. Il est bon de se rappeler souvent ce qu'était la très Sainte Vierge pour en bénir Dieu.

À Laudes, nous bénissons Dieu de tout ce qu'il a fait dans la création, la terre, la mer, les montagnes, les vallées, – de tout ce qu'il a fait pour le service de l'homme. Nous appelons toutes les créatures à le bénir. Je crois qu'il n'y aurait pas de meilleure dévotion aux fêtes de la très Sainte Vierge que de bénir Dieu d'avoir fait une créature si bonne, si douce, si sainte, si élevée en grâce, et qui résume en elle toutes les espèces de beautés répandues sur toutes les autres créatures.

Les théologiens nous disent qu'il ne suffit pas d'admirer en Marie ce qu'elle est par la grâce, mais qu'il faut encore admirer la merveille que Dieu a faite en elle comme création naturelle. Car elle est une merveille dans l'ordre naturel. Sur ces dons si parfaits et si sublimes de nature, Dieu a surajouté des trésors de grâce si éminents que le premier degré de cette âme privilégiée a été la grâce la plus élevée qu'aient jamais reçue les saints.

On lui applique ce verset des psaumes : *Elle est fondée sur la montagne sainte*²⁶⁴. C'est-à-dire que Marie a commencé au degré de grâce où sont les saints quand ils finissent. Elle possédait au premier instant de sa conception immaculée la plus haute perfection à laquelle puisse jamais atteindre une âme humaine, la plus avancée dans la sainteté.

Ainsi Marie a commencé, privilégiée entre toutes, sanctifiée dans sa conception, pleine de la grâce la plus éminente, choisie de Dieu pour le dessein le plus parfait, destinée à être l'Ève nouvelle. Puis, par une fidélité sans bornes, elle a répondu à toutes ces grâces, allant toujours grandissant, de manière à devenir cette âme si parfaite dans l'amour, si généreuse dans le sacrifice, si forte dans la douleur, si unie à notre Seigneur, si pleinement son image qu'il nous est impossible de nous faire une idée de la grandeur de sa perfection.

Après avoir ainsi regardé la Sainte Vierge au point de vue de la louange, de l'admiration, de la bénédiction à rendre à Dieu, j'allais

264. *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Ps 86, 1.

dire, il reste autre chose à faire. Mais je m'interromps pour appuyer sur ceci, c'est qu'une très grande partie du culte que nous devons à Dieu, ne l'oublions pas, consiste justement à le louer, à l'adorer, à le glorifier, à lui rendre grâces. Voyez le *Gloria* : *Nous te louons, nous te bénissons, nous te glorifions, nous te rendons grâce*²⁶⁵. Il est tout à la louange de Dieu, et ce n'est qu'après qu'arrive la prière : *Toi qui enlèves le péché du monde, prends pitié de nous.*

Ainsi, dans la vie spirituelle, il faut qu'une très grande place soit donnée aux actes par lesquels nous adorons, nous louons Dieu, nous lui rendons grâces, nous le glorifions en lui d'abord, puis dans toutes ses œuvres. Or, de toutes les œuvres de Dieu, la première, c'est l'Incarnation. C'est une œuvre infinie, une œuvre adéquate à la puissance divine.

La Sainte Vierge, elle aussi, est une œuvre en quelque sorte infinie, puisque la création d'une vierge-mère est une œuvre absolument incompréhensible aux hommes et qui tient de l'infinité de Dieu. Donc nous devons faire surtout de cette œuvre merveilleuse de Dieu l'objet de nos bénédictions, de nos glorifications et de nos actions de grâces.

Ceux qui croient que, dans la vie spirituelle, il suffit de prier pour obtenir ce dont on a besoin, de rechercher dans la méditation ce qu'on n'a pas, de comparer son âme avec Dieu par l'examen, ceux-là se trompent fort. Ces choses sont nécessaires sans doute, mais elles ne suffisent pas dans nos rapports avec Dieu. La vertu de religion veut que nous regardions d'abord les choses du côté de Dieu, et que nous cherchions ses intérêts.

Je passe au second aspect sous lequel nous devons considérer la très Sainte Vierge. C'est un aspect de joie et de consolation pour nous, puisqu'il s'agit de ses miséricordes. Dieu a créé en elle le cœur de femme le plus parfait, le cœur le plus saint qui se puisse trouver parmi les créatures. Il l'a rempli de bonté, de miséricorde pour nous, de zèle et de compassion pour les pécheurs.

Comme Dieu, bonté souveraine, veut toujours se communiquer à ses créatures, Marie, sa créature la plus parfaite, a un désir constant de

265. *Laudamus te, benedicimus te, glorificamus te, gratias agimus tibi.*

vous communiquer les grâces de Dieu dont elle est remplie et dont elle est la dispensatrice. Aussi est-il vrai de dire d'elle *qu'on ne l'a jamais invoquée en vain*²⁶⁶, qu'elle n'a jamais repoussé personne, que jamais son aide n'a manqué à qui l'a demandée avec foi.

Nous n'avons pas assez de confiance en la très Sainte Vierge. Si nous l'invoquions toujours dans les tentations, dans les peines, dans les difficultés, si nous allions à elle comme à une mère, si nous nous jetions avec amour et confiance dans ses bras, nous ne serions pas si souvent brisées et écrasées, parce que nous aurions toujours pour soutien et pour point d'appui son cœur maternel, – et un cœur maternel le plus pur, le plus saint, le plus parfait, le plus puissant qui fût jamais.

Les habitants de la cité céleste s'occupent de nous et nous regardent avec une bien plus continuelle sollicitude que les habitants de la terre : il ne faut pas l'oublier. – On se dit quelquefois : « Si quelqu'un voyait mes peines ! (Je n'entends pas ceci dans un sens purement naturel, je l'entends d'un véritable besoin de l'âme...) Si ma supérieure, mon directeur pouvait voir l'état de mon âme, ses difficultés, ses besoins, et m'aider... ! » Mes filles, il est certain que notre Seigneur voit tout cela. Il voit votre âme, il voit ses peines, ses difficultés. Il est sans cesse occupé de nous donner la grâce dont nous avons besoin.

La Sainte Vierge, elle aussi, s'occupe de nous et tout spécialement des religieuses qui portent son nom et qui sont ses filles. Quoiqu'elle soit la mère de tous les chrétiens, nous l'avons pour mère à un titre spécial, nous qui, en quittant nos mères, l'avons choisie pour mère tout autrement que ne l'ont fait les âmes baptisées, ou même celles qui se consacrent à elle soit à leur première communion, soit à ses fêtes solennelles, ou dans ses associations.

Marie est notre mère au même titre que Jésus-Christ est notre époux. Et de même que Jésus, époux de l'âme fidèle, l'est tout autrement de l'âme religieuse, de même la Sainte Vierge, mère de

266. Dans la prière *Souvenez-vous...*

tous les baptisés, l'est à un tout autre titre des âmes qui lui appartiennent dans un Ordre qui porte son nom.

Aujourd'hui nous l'honorons comme Mère de miséricorde. Et la légende²⁶⁷ du bréviaire, que nous lisons hier soir, nous la montre si occupée des souffrances de ces pauvres chrétiens qui gémissent sous le joug des Maures, qu'elle vient elle-même susciter un Ordre pour les délivrer²⁶⁸. Elle voit aussi nos souffrances et en est occupée.

Que la confiance la plus entière réponde à ce soin qu'elle prend de nous ! Que cette confiance se dilate, qu'elle grandisse chaque jour, à mesure que nous éprouvons les effets de sa bonté maternelle ! Que les affections de notre cœur soient toujours plus vives du côté de notre Seigneur, du côté de la Sainte Vierge et des saints habitants de la cité céleste où nous espérons arriver un jour !

Je ne dirai qu'un mot de l'imitation de la Sainte Vierge. Puisque nous nous réjouissons tant de sa bonté, de sa miséricorde, de sa douceur, de son humilité, de son indulgence, de son union à Dieu, de son obéissance, ne serait-ce pas un contresens de ne pas chercher à mettre en nous quelque chose de ses vertus, afin que les créatures trouvent en nous quelques traits de notre mère du ciel ? Que les occasions, les circonstances fassent sortir de nous des réponses de soumission, d'humilité, de foi qui ressemblent aux siennes, et surtout un silence qui ressemble au sien.

C'est là un grand point à imiter. Voyez dans l'Évangile comme Marie garde le silence, comme elle ne parle jamais d'elle ! Puisqu'aujourd'hui nous fêtons Marie, Mère de miséricorde, appliquons-nous particulièrement à imiter sa douceur, sa bonté, sa charité envers toutes les créatures.



267. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

268. Cf. 2^e Nocturne des Matines du 24 septembre : apparition de la Vierge demandant la fondation de l'Ordre de la Merci.

1^{er} octobre 1876

DÉVOTION AUX ANGES GARDIENS,
NOS MODÈLES DANS NOS RAPPORTS AVEC LES ÂMES

Mes chères filles,

Je voudrais, au moment de la rentrée, vous rappeler quelques-unes des pensées développées par M^{gr} d'Hulst sur le ministère des anges, afin de vous aider à regarder votre mission près des enfants comme un ministère qui doit ressembler à celui des anges.

Il est dit dans notre Règle : *La vie de zèle est la vie des Anges*. M^{gr} d'Hulst a plus insisté sur le côté de notre ministère, qui se rapporte à celui des anges se tenant devant le trône de Dieu, sur l'adoration, l'office, la prière. Il a passé plus rapidement sur ces rapports que nous devons avoir avec les créatures pour leur faire du bien. Je vous en parlerai donc aujourd'hui et j'entrerai avec vous dans le détail.

Je vous dirai d'abord que nous devons avoir une grande dévotion aux anges gardiens de nos enfants. Quand un grand nombre de personnes sont réunies, comme ici par exemple, songez au nombre d'anges gardiens qui s'y trouvent. Ils sont ici, accompagnant chacune de vous, favorisant par de bonnes inspirations les paroles que vous entendez.

Eh bien, quand vous êtes au milieu des enfants, quand vous gardez une récréation, une classe, un dortoir, songez que vous êtes assistées, accompagnées par tous les anges gardiens de ces enfants, qui se réjouissent du bien que vous voulez leur faire, leur inspirant des sentiments vertueux et vous aidant à éloigner d'elles les embûches du démon.

Toutes les personnes qui se sont occupées d'éducation s'accordent à dire qu'un grand moyen de faire du bien aux enfants, c'est la dévotion à leurs anges gardiens. Quand vous parlez extérieurement, tandis que vous cherchez à faire du bien, l'ange touche la fibre intérieure du cœur et y fait pénétrer vos paroles. Vous tenez l'oreille matérielle, l'oreille du dehors, lui tient l'oreille intérieure, l'oreille de l'âme et l'incline doucement à accepter ce que vous voulez y faire entrer. Les anges gardiens vous regardent comme leurs alliés et leurs amis. Les intérêts qu'ils ont, vous les avez. C'est pourquoi ils sont aussi vos intercesseurs auprès de Dieu ; ils demandent que vous réussissiez dans ce ministère commun à eux et à vous, et vous défendent des attaques du mauvais esprit.

Car tous, sur cette terre, nous vivons entre deux esprits, le bon et le mauvais. Le bon esprit parle à notre âme, non pas comme Dieu qui seul s'est réservé le droit d'entrer au plus intime de l'âme. Il parle à notre esprit, à notre intelligence, à notre cœur, y fait naître de bonnes pensées et nous porte aux vertus. Tandis que le mauvais esprit soulève les difficultés, les inquiétudes, les troubles, excite les inclinations mauvaises qu'il connaît par notre manière d'être, et par là nous éloigne du bien et nous fait tomber dans ses pièges.

L'ange gardien est l'ami de l'âme, il veut son vrai bien. Vous, mes sœurs, vous êtes près des enfants l'auxiliaire du bon ange et sa fidèle alliée. Combien de personnes en ce monde sont, aux yeux des anges gardiens, les ennemis des âmes qui leur sont confiées ! Les parents eux-mêmes le sont trop souvent. Soit qu'ils manquent de force pour corriger les défauts, soit qu'ils ne donnent pas le bon exemple à leurs enfants ou les gâtent d'une manière déraisonnable. On ne peut donc pas dire qu'une mère soit toujours l'auxiliaire préférée de l'ange gardien de son enfant.

Vous, vous l'êtes certainement. Ce n'est pas la chair ni le sang qui vous portent à vous occuper des enfants. Ce sont les mêmes raisons que pour l'ange. Vous êtes moins parfaites que lui, moins éclairées. Vous n'avez pas constamment comme lui la vue de Dieu ; mais au fond vos désirs correspondent à ceux des anges pour les enfants ; et, quand vous travaillez près d'elles avec patience et avec zèle, votre

action coopère avec la leur. Aussi leur amitié et leur intercession auprès de Dieu vous sont-elles assurées.

La puissance de l'action des anges consiste dans la pureté de leurs vues. Esprits très purs, ils ne cherchent que Dieu, que la gloire de Dieu dans les âmes. Nous, pauvres créatures, à cette pensée de la gloire de Dieu, nous mêlons beaucoup d'alliage, la pensée de réussir, d'avoir de l'influence, d'obtenir tel ou tel résultat. Puis l'alliage le plus fréquent peut être celui de l'impatience dont je vous parlerai tout à l'heure. Nos intentions ne sont pas entièrement simples, entièrement pures. Elles le sont par le fond, certainement, mais, au dehors, les imperfections de la nature se mêlent au désir que nous avons de faire ce que les anges font auprès des âmes.

J'arrive au point que j'indiquais tout à l'heure, la nécessité de la patience. Qui dit patience, dit souffrance. En ce sens, les anges n'ont pas la patience, puisqu'ils ne souffrent pas. Ces esprits bienheureux trouvent auprès de Dieu qu'ils contemplent face à face la tranquillité parfaite, l'ordre parfait et un calme inaltérable : Dieu répand en eux la plénitude de sa paix divine. On dit néanmoins de Dieu qu'il est patient : *Deus patiens est*. Notre Règle nous dit qu'il *voit d'autant plus patiemment qu'il voit plus sagement*. Ici non plus, patience ne veut pas dire souffrance, puisque Dieu ne peut souffrir. Sa patience n'est pas la même que la nôtre.

Pour nous, mes filles, patience dit toujours souffrance. Nous souffrons presque toujours. Nous trouvons des obstacles, des croix qui nous traversent, et nous souffrons ; c'est là notre mérite, mais, trop souvent aussi, une occasion d'impatience. Si nous nous reportions à cette vue de Dieu si calme, si patient, si miséricordieux envers sa créature qu'il trouve dans le monde si souvent opposée à ses desseins ; si nous songions à la patience que nos anges gardiens et les anges préposés au gouvernement du monde et des empires ont apprise de Dieu, nous apprendrions, nous aussi, à être plus calmes, plus patientes, à attendre plus longuement.

Dieu attend un pécheur tant d'années ! Le pécheur se convertit, il revient à Dieu ; puis il retombe encore en de nouvelles chutes et

commet des fautes graves²⁶⁹. Dieu attend, il attend encore, et à la fin de cette vie pécheresse, il rassemble souvent par sa miséricordieuse bonté tout ce que cette âme a produit de bon, et il le fait revivre par sa grâce et par son pardon.

L'éducation aussi est une œuvre d'humble patience. Il faut attendre que le germe se développe lentement. En attendant, il faut semer par la patience, par le bon exemple, par la dévotion aux anges, par la pureté d'intention dans les rapports et aussi par une grande attention. J'insiste sur ce point. Jamais l'ange ne perd de vue l'âme qui lui est confiée.

C'est une merveille de penser à l'attention persévérante avec laquelle notre ange gardien veille sur nous. Cet esprit si pur, si élevé, si proche de Dieu suit notre âme, la défend de tout danger, cherche toujours à lui inspirer le bien. Dans toute solitude, il lui est un compagnon fidèle qui la couvre d'une continuelle protection et a toujours des secrets merveilleux pour l'incliner du côté de la vertu, et procurer sa sainteté en ce monde et sa gloire et sa béatitude dans l'autre.

Voilà, mes filles, le modèle qui nous est proposé. La vie de zèle n'est que la vie des anges en ce monde, et, pour en être dignes, il faut, comme dit la Règle, *rendre notre cœur transparent d'innocence*. Il faut travailler tous les jours de notre vie à en ôter tous les mouvements qui tiennent de l'égoïsme, de l'orgueil, de la vanité, tous les mouvements d'imperfection, quels qu'ils soient. Ce sont surtout les enfants de l'orgueil qui sont le plus grand obstacle à la pureté du cœur.

Cherchez donc à avoir des cœurs purs, fidèles à Dieu, patients dans le travail, attentifs à ce que vous avez à faire pour opérer le bien, unis à celui qui vient vous aider dans votre ministère près des âmes.

Quand vous êtes seules, revenez à cet ami céleste qui ne vous quitte jamais, qui vous inspire toujours des pensées très pures et très parfaites, opposées à celles du mauvais ange qui se transforme

269. « Grièves » : mot ancien employé par mère Marie-Eugénie.

quelquefois en ange de lumière pour vous perdre. Il vous propose des choses merveilleuses, sublimes, des apparences de perfection.

Le bon ange vous portera surtout à une parfaite pureté de vie, à la fidélité à vos devoirs, à la patience dans les épreuves, au respect du prochain, à la charité, à la vie commune, aux choses simples et humbles qui unissent l'âme à Dieu et conduisent à la ressemblance de notre Seigneur Jésus-Christ, que les bons anges veulent par-dessus tout procurer à nos âmes.

Tous, mes filles, sont en admiration devant cette œuvre merveilleuse que Dieu a faite, quand il nous a donné, à nous pauvres créatures, son Fils unique, pour être notre modèle et la forme de notre vie. Tous les anges, les séraphins, les chérubins adorent ce miracle de la bonté divine qui nous a donné la seconde personne de la sainte Trinité comme notre Sauveur, notre Rédempteur, notre chef. Aussi tous désirent que l'humanité si favorisée réponde au dessein de Dieu ; et tous travaillent à ce que les hommes reconnaissent ce don divin et s'unissent, par une ressemblance toujours plus parfaite, à ce Jésus-Christ, donné aux hommes et non pas aux anges.

Eux sont redevables à Jésus-Christ d'une grâce de fidélité qui les a confirmés dans leur bonheur et dans leur gloire ; mais *ce n'est pas à des anges qu'il vient en aide, c'est à la postérité d'Abraham*²⁷⁰. Les anges, bien que d'une nature toute spirituelle, ne pouvaient, pas plus que l'homme, atteindre Dieu par leurs seules forces. Et cependant, ce n'est pas de l'ange, mais de l'homme, si inférieur pourtant par sa nature, que Dieu a eu pitié.

Il est descendu vers lui. Il a revêtu sa chair infirme et a pris sur lui nos douleurs, pendant une vie mortelle comme la nôtre. Voilà ce que Dieu a fait pour nous, et si peu d'hommes y pensent ! Il en est si peu qui soient vraiment les images de notre Seigneur Jésus-Christ ! Qui parmi nous, mes filles, oserait dire que, si on la suivait du matin jusqu'au soir, on pourrait voir en elle la ressemblance parfaite de notre Seigneur Jésus-Christ ? Or, ce que les anges

270. He 2, 16

voudraient obtenir pour nous, le but de leurs efforts, c'est de former en nous l'image de Jésus-Christ.

C'est pourquoi, mes filles, je voudrais que vous fussiez très dévotes à vos anges gardiens. Soyez le aussi aux anges gardiens de vos enfants, afin qu'ils vous aident à former dans leurs âmes les premiers traits de cette ressemblance divine dans le degré nécessaire pour toutes, mais dans un degré plus parfait pour celles qui, y étant appelées, seront aussi plus fidèles.



15 octobre 1876²⁷¹

LA PURETÉ QU'IL FAUT AVOIR POUR POUVOIR JOUIR DE DIEU

Mes chères filles,

Le bon Dieu vient d'appeler à lui la sœur qui était malade et que tous nos soins n'ont pu sauver²⁷². C'est justement aujourd'hui la fête de la Pureté de la très Sainte Vierge et je vous engage à réfléchir combien il faut être trouvé pur devant Dieu pour jouir de lui quand on quitte ce monde. Que chacune de vous cherche à établir au-dedans de son âme la pureté dont elle a besoin pour plaire à Dieu. La pureté de la très Sainte Vierge, la plus pure de toutes les créatures, doit vous faire penser à la pureté de Dieu. Les cieux eux-mêmes n'ont pas été trouvés purs à ses yeux. Il y a en lui une pureté admirable, infinie, très sainte, très adorable, dont nous pouvons approcher par Jésus-Christ qui nous revêt de son sang pour nous purifier.

Il faut continuellement veiller pour conserver dans notre âme cette pureté que le Baptême y a mise, et pour la développer en revoyant toutes nos actions, toutes nos pensées, toute notre conduite de l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, et en recourant très souvent dans la prière au Précieux Sang que notre Seigneur a répandu pour nous laver et pour nous purifier.

J'ai une grande confiance que la sœur qui nous quitte ne tardera pas à entrer dans la possession de Dieu. Elle a reçu abondamment tous les secours de l'Église, et elle a beaucoup expié pendant cette

271. Chapitre inédit.

272. Sœur Marie-Thaïs, postulante converse.

longue maladie. Les souffrances, si vous le voulez, n'étaient pas très aiguës, mais elles ont été très longues et elle les a supportées avec beaucoup de douceur et de patience. Jamais il ne lui est échappé une plainte, elle avait toujours dans la bouche des paroles de reconnaissance. Tout cela me donne de la confiance, mais je vous recommande de prier beaucoup pour elle.



5 novembre 1876

ESPRIT DE PÉNITENCE

Mes chères filles,

Je me sens pressée, en voyant approcher l'Avent, d'attirer votre attention sur une vérité sévère, mais nécessaire comme fondement de toute vie chrétienne, et à plus forte raison de toute vie religieuse.

Je ne sais si vous avez remarqué dans la légende²⁷³ de saint Augustin que, sur le lit où il allait rendre le dernier soupir, il récitait avec beaucoup de larmes les sept psaumes de la pénitence, disant *que nul chrétien ne doit entreprendre de sortir de ce monde sans pénitence.*

Que voulait-il dire par là ? Assurément ce n'était pas des austérités qu'il voulait parler en ce moment. Les souffrances que Dieu lui envoyait lui en tenaient lieu, et il les acceptait avec patience et résignation. Mais pourquoi alors, les yeux baignés de larmes, récitait-il les sept psaumes de la pénitence ? Vous me direz peut-être que saint Augustin avait de grandes fautes à se reprocher. C'est vrai ; mais il est théologiquement certain que le baptême efface tous les péchés, et saint Augustin avait reçu le baptême, au moment où il sortait de sa vie coupable et où il se donnait au service de Dieu. Vous savez enfin que le parfait amour de Dieu efface toutes les fautes, et saint Augustin avait bien certainement cet amour.

273. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

Je ne sais si vous connaissez la légende où il est dit que Dieu, ne voulant pas que ce cœur de saint Augustin qui l'avait tant aimé reste dans un pays infidèle, exposé à la corruption, ordonna à ses anges de le porter dans une ville du nord de l'Allemagne, à Leyde, je crois, que là, ce cœur, resté comme vivant, fut toujours honoré et que même il tressaille encore, lorsqu'on parle de l'amour de Dieu en sa présence.

Je ne suis pas sûre de l'exactitude de cette légende, mais quant à l'amour que saint Augustin avait pour Dieu, il n'y a pas là-dessus l'ombre d'un doute. Toutes ses paroles, toutes ses actions, toutes ses œuvres respirent cet amour, et c'est l'amour qui rend l'âme absolument pure devant Dieu.

Or, malgré cela, saint Augustin dit : *Nul ne doit entreprendre de sortir de ce monde sans pénitence.* Il faut, mes filles, appliquer cette parole à notre vie et l'entendre surtout de la vertu de pénitence, c'est-à-dire de la douleur du péché, de l'horreur de tout ce qui peut offenser Dieu. Cette vertu est un fondement si nécessaire à la perfection que sainte Jeanne de Chantal disait qu'elle ne ferait aucun cas de la vertu la plus élevée, qui ne serait pas fondée sur cette horreur du péché. Et sainte Thérèse : *Dans tout état d'âme, quelque élevé et extraordinaire qu'il soit, il faut souvent revenir à la connaissance de soi-même.*

Je veux bien supposer que vous n'avez pas commis de grandes fautes dans votre vie ; mais en nous tous, il y a les suites du péché originel. Qui est-ce qui pourrait dire n'avoir pas en soi quelque défaut dominant, ou au moins quelque reste d'orgueil secret, quelque volonté propre, quelque susceptibilité, auxquels il demeure attaché, quoique disant chaque jour à Dieu : « Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et beaucoup plus que moi-même. » Et quand bien même cela serait, ne sommes-nous pas obligées, nous religieuses, de tendre plus haut et d'acquérir les vertus opposées aux péchés capitaux ?

Ainsi l'humilité de cœur qui ne laisse aucune place à l'orgueil et à tous les enfants de l'orgueil, est le premier caractère de la religieuse qui veut imiter Jésus-Christ et entrer dans ses dispositions vis-à-vis

des peines, des mépris et des injustices, vis-à-vis de la vie et vis-à-vis de la mort.

La pauvreté qui ne souffre aucune attache, aucune avarice est le caractère le plus absolu de la vie religieuse. La pureté éloigne la religieuse non seulement de ce qui peut souiller son âme. Mais en elle cette pureté doit être comme enveloppée du mépris du monde et de tout ce qui est du monde.

L'envie pour une religieuse n'est pas acceptable : nous devons avoir de la joie de ce qu'une autre sert Dieu mieux que nous et, tout en servant Dieu le mieux possible, nous devons désirer que toutes les autres créatures le servent mieux encore, pour que notre Seigneur reçoive plus de gloire. Vous le voyez, je prends le côté de l'envie qui serait encore le plus acceptable. Je dirai pourtant que ce sentiment qui n'est pas de la joie ou de l'indifférence pour tous les succès qui nous dépassent doit être effacé.

La mortification habituelle qui nous détache, qui fait qu'on se sépare des satisfactions des sens, qu'on n'en veut pas, qu'on ne les recherche pas, est encore un des caractères essentiels de la religieuse. Puis la patience, la douceur, la religieuse doit les montrer en toute occasion, par suite de l'humilité et de la mortification. Enfin on s'attend à ce que la religieuse soit zélée, ardente, laborieuse, désireuse de procurer la gloire de Dieu, surtout si elle appartient à une Congrégation active.

Eh bien, mes filles, avons-nous ces vertus ? Qui est-ce qui les a toutes ? Ou plutôt, au lieu de ces vertus, qu'est-ce qui reste en nous des péchés qui leur sont opposés ? Voilà quel doit être l'objet de notre pénitence. Je vous citerai à ce sujet cette autre parole de saint Augustin : *Qu'il est beaucoup plus essentiel de pleurer ce qui reste en nous d'inclinations au péché, que de revenir sur ceux que nous pouvons avoir commis.*

Je suppose qu'une d'entre vous ait fait une grande faute dans sa vie passée, dont elle est entièrement revenue, dont l'occasion est aussi éloignée d'elle maintenant que le pôle Nord l'est du pôle Sud. Sans doute, il doit lui rester un sentiment profond de douleur d'avoir offensé Dieu. Ce n'est pas là qu'est le danger, le danger est en tout ce qui nous reste d'orgueil, d'impatience, de mollesse. Cela

peut à chaque instant nous entraîner à offenser Dieu par le péché véniel. Or, le péché véniel amène la tiédeur, et la tiédeur peut facilement conduire à l'inimitié de Dieu.

C'est pourquoi je veux vous montrer combien il est important de développer en soi cet esprit de pénitence qui crie vers Dieu et attire ses miséricordes. Il faut le développer à l'égard des fautes dont les racines sont en nous, et aussi à l'égard des vertus qui nous manquent et qu'on s'attend à trouver en nous comme religieuses.

Il y a là, mes chères filles, un vaste champ à parcourir. Je vous engage à lire le chapitre du quatrième livre de l'*Imitation* où il est dit qu'avant de s'approcher de la sainte communion, il faut déplorer au-dedans de son cœur, toutes les misères qui sont le fruit de nos passions et les fautes dans lesquelles nous tombons le plus souvent. Remarquez qu'il ne s'agit pas là de grands péchés, mais d'être si endormi pour les saints récits et si éveillé pour les nouvelles du monde, si inconsideré dans ses discours, si distrait dans la prière, etc.

Vous voyez que les saints et ceux qui ont la lumière de Dieu estiment qu'avant d'approcher de notre Seigneur, il faut déplorer les fautes les plus habituelles de notre vie. Saint Augustin dit à ce sujet que la violence du repentir doit diminuer et vaincre en nous l'habitude du péché.

Il est difficile d'avoir un très grand repentir des fautes ordinaires. Il faut tâcher de former ce sentiment en soi par la vue de Dieu, non pas de Dieu terrible, mais de Dieu si bon, si miséricordieux, qui nous a comblées de tant de grâces, nous montre tant d'amour, et nous destine tant de biens et tant de gloire. La vue de notre Seigneur souffrant pour nous, désirant notre cœur avec tant d'ardeur, se donnant à nous si souvent.

En regard de cet amour, il faut mettre nos défaillances continues, notre attache au péché véniel, et ces inclinations mauvaises auxquelles nous tenons quelquefois plus qu'à Dieu.

Je vous le répète, mes filles, c'est surtout par une vue d'amour qu'il faut développer en soi une généreuse ferveur de pénitence. Et quand je dis pénitence, j'entends la pénitence de l'esprit, la contrition

du cœur, la prière qui doit être habituelle à une religieuse et faire qu'elle est toujours prête à recevoir les sacrements.

Je ne sais pourquoi, je me sens pressée de vous dire cela un peu avant le temps de l'Avent. Dans ce temps où nous considérons notre Seigneur se donnant à nous, petit enfant, plein d'amour et de miséricorde, il est plus facile d'ouvrir son cœur à cette disposition. La contrition et l'amour naissent facilement de cette vue de Jésus venant au monde et se disposant à entrer dans notre cœur. Il y entre souvent par la communion, et quelquefois il le trouve plus sale que l'étable où il a voulu naître. Aussi demande-t-il qu'on purifie ce cœur, qu'on le sanctifie par le détachement, qu'on le lave par les larmes intérieures de la pénitence, et qu'on l'embaume en quelque sorte par l'ardeur de l'amour.

Je vous demande, mes chères filles, de vous appliquer à cela d'une manière particulière d'ici à Noël. Mais je dois vous dire aussi que cette disposition ne devrait pas quitter le cœur d'une religieuse fervente, et qu'il faut tâcher d'en faire toujours le fond de son oraison et de sa piété.



12 novembre 1876

AVOIR L'ESPRIT DE LA RÈGLE. CHERCHER L'HUMILITÉ
DANS L'AMOUR DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Je me reprochais ces jours-ci de ne pas vous parler assez souvent de l'humilité. L'humilité tient une très grande place dans nos Constitutions, et il est nécessaire d'y apporter une sérieuse attention.

Toute Règle se divise en deux parties : d'un côté sont les prescriptions matérielles, comme de se lever à telle heure, de faire tel ou tel exercice, etc. Ce côté matériel est très important et doit être bien observé. La seconde partie est ce que j'appellerai le côté spirituel, et comprend ce qui regarde les vertus d'humilité, de mortification, d'obéissance, de pauvreté. Sans doute, dans le chapitre de la pauvreté, sont prescrites bien des choses matérielles à observer. De même, dans celui de l'humilité, il est dit qu'on fera ses coupes à genoux. Mais l'esprit avec lequel il faut accomplir toutes les pratiques de l'humilité y est aussi indiqué.

Ne vous faites pas illusion, mes chères filles, la partie la plus importante de la Règle est la partie spirituelle. Assurément, il ne faut jamais que le côté matériel soit négligé. Sans cela, il n'y aurait plus d'ordre ni de régularité dans la maison. Mais une personne qui observerait toutes les pratiques extérieures, même avec une très grande exactitude ; qui serait toujours levée à cinq heures, à cinq heures et demie à l'oraison ; qui se rendrait scrupuleusement à tous les exercices, et qui se croirait régulière, quoique n'ayant pas l'esprit demandé par la Règle dans les chapitres de l'humilité, de la

pauvreté, de l'obéissance ; qui, à l'oraison, penserait à autre chose et ne serait pas au-dedans appliquée à ce qu'elle fait au-dehors, – une telle personne ne serait pas une vraie religieuse, ni surtout une religieuse de l'Assomption.

De plus, vous comprenez qu'il y a des raisons pouvant faire dispenser de la pratique extérieure de la Règle. La vie d'enseignement est très fatigante. On arrive, à un moment ou à un autre, à avoir besoin de certains adoucissements. Il y a des sœurs à qui l'on permet de ne pas se lever à cinq heures, de ne pas dire l'Office au chœur. La nature de la nourriture peut être changée, et beaucoup de choses de même genre peuvent être adoucies. Mais jamais rien ne peut dispenser du côté spirituel de la Règle.

Quand bien même on serait très malade, rien n'empêche d'être humble, charitable, obéissante et mortifiée ; rien ne dispense de la pratique des vertus demandées par les règles. Mettez-les donc toujours au premier rang de vos préoccupations. Ayez sans doute une grande affection pour l'observance régulière toutes les fois que vous pourrez la pratiquer. Mais que votre affection suprême soit pour l'esprit qui doit l'accompagner, car c'est là ce qui fait la religieuse de l'Assomption.

En lisant la Règle, vous verrez combien elle insiste sur l'humilité. Bien des personnes trouvent plus difficile d'être humbles que d'être mortifiées. Cela n'est ni juste, ni raisonnable. La douleur physique du corps est quelque chose qu'il est impossible de ne pas ressentir. On ne peut pas affirmer que la douleur est un vain mot, et le père Faber dit qu'on ne peut pas compter pour rien les souffrances d'une longue maladie. La personne la plus généreuse ne peut pas s'empêcher de ressentir la douleur.

Notre Seigneur Jésus-Christ, le modèle de toute perfection, s'est plaint sur la croix, tellement la douleur est une chose légitime. Saint François de Sales, se trouvant un jour auprès d'une malade qui n'osait pas se plaindre, lui dit : *Ma fille, laissez aller un gémissement, il ne saurait déplaire à Dieu, quand il est doux et soumis. Notre Seigneur, qui était comme un agneau devant celui qui le tond, laissait échapper un gémissement quand on le flagellait.* La douleur est donc une chose qu'il est légitimement difficile à l'homme de porter.

Mais il n'en est pas ainsi de cette imagination que nous nous faisons de notre grandeur et de notre perfection. Si cela nous est retiré, ce ne peut être un sujet légitime de gémissement et de regret.

Beaucoup de personnes cependant gémissent plus, quand leur amour-propre est blessé, que quand elles sont aux prises avec la douleur physique. C'est un renversement, un effet du péché originel et une tentation du démon.

Quand Satan voulut tenter notre Seigneur dans le désert, il commença par lui dire de se manifester au monde ; et la première tentation qu'il suggère à l'homme, c'est de paraître, de briller, de se faire admirer, de s'attirer les louanges. C'est là ce qu'on recherche avant tout dans le monde. Tel homme, mourant de faim, se trouve nourri quand il reçoit des applaudissements et des louanges. Tel autre, après un discours pour lequel il s'est tué, se trouve payé de ses fatigues, de ses longs voyages, s'il obtient la faveur populaire.

Tout cela n'est pas légitime. C'est un désordre qui résulte du péché originel et de cette parole que le diable a dite à nos premiers parents : *Vous serez comme des dieux*²⁷⁴. Depuis lors, il nous est resté à tous le besoin d'être comme des dieux, d'être admirés, d'être loués, d'avoir une certaine excellence, besoin qui vient de l'amour de soi-même.

Vous savez, mes filles, qu'il y a un amour de soi qui est légitime. Nous ne pouvons pas ne pas nous aimer, nous ne pouvons pas ne pas désirer le bonheur que Dieu nous réserve. C'est même de ce désir que vient l'effort que nous faisons pour traverser toutes les peines de cette vie et arriver au bonheur éternel. Dieu a mis ce désir au fond de notre âme. C'est une loi de notre être. Il est donc naturel à l'homme de désirer le bonheur. Seulement, c'est un désordre de placer ce bonheur dans la louange, dans l'admiration, dans le succès, et ce désordre nous empêche d'arriver au vrai bonheur par l'humilité.

Sainte Jeanne de Chantal disait qu'elle avait vu beaucoup de princesses, beaucoup de grandes dames, beaucoup de personnes

274. Gn 3, 5.

entourées de tout ce que le monde peut donner, et qu'elle n'avait trouvé le bonheur que dans la petite cellule d'une religieuse humble et unie à Dieu. *J'ai pénétré dans tous ces cœurs*, disait-elle à ses filles ; *sous ces dehors brillants, ils sont déchirés par des angoisses et des douleurs que vous ignorez*. Ce n'est cependant pas la cellule qui fait le bonheur ; c'est Dieu, souveraine béatitude de l'âme, qui lui communique sa joie. Dans une princesse toute à Dieu, intimement unie à lui, comme l'étaient Christine de Naples ou Clotilde de Savoie, on aurait pu trouver aussi le bonheur que sainte Jeanne de Chantal trouvait dans une humble fille de la Visitation.

Pour vous faire comprendre combien la princesse Clotilde était unie à Dieu au milieu des grandeurs du monde, je n'ai qu'à vous rappeler un seul trait de sa vie. Lorsque le roi son mari dut lui apprendre la mort de madame Élisabeth, sa sœur, qu'elle aimait tendrement, il ne trouva pas de meilleur moyen que d'entrer dans sa chambre, un crucifix à la main et de lui dire : *Madame, Dieu demande de vous de grands sacrifices*. La princesse se jeta à genoux et répondit : *Si Dieu les demande, ils sont déjà faits*.

Cette âme qui savait dans quelle affreuse position se trouvait sa famille, qui savait les traitements infâmes qu'on avait fait subir au Roi et à la Reine, qui savait enfin que la Révolution ne s'arrêterait devant aucun crime, ne trouvait pas d'autre réponse que celle-là, quand on venait lui annoncer de nouveaux et terribles sacrifices : *Si Dieu les demande, ils sont déjà faits*.

Ce trait se rapporte peut-être plus à l'amour de Dieu qu'à l'humilité, mais je voudrais vous faire observer que ce qui est le motif de l'humilité, ce qui en est le principe et la force, c'est l'ardent amour de Dieu. Il faut aimer Dieu dans tout ce qui nous coûte, de manière à vouloir se mépriser soi-même par amour pour Dieu. On a dit de saint Vincent de Paul qu'il a trouvé l'amour dans l'humilité ; c'est rare. Ordinairement c'est dans l'amour qu'on trouve l'humilité, ainsi que le disait notre Seigneur à la mère du Bourg.

Si donc, vous voulez résister à toutes les suggestions du démon, si vous voulez bannir ce besoin d'être estimées, d'être louées, d'être admirées, et sortir de tout ce nuage de fumée que la nature déchu

élève autour de nous, si vous voulez être généreuses, aimer les abaissements, le mépris, vous mettre dans un anéantissement total à l'exemple de notre Seigneur Jésus-Christ, aimez beaucoup notre Seigneur.

Que cet ardent amour vous fasse vous mépriser vous-mêmes ; qu'il vous fasse, comme il est dit dans l'acte de charité, aimer Dieu beaucoup plus que vous-mêmes et par-dessus toutes choses. Cet amour ira toujours croissant et mettra en vous toute générosité.

Quand vous aurez fait un acte d'amour de Dieu très ardent et très fervent, non seulement à Dieu, objet éternel de notre béatitude, mais un acte d'amour qui vous unira à notre Seigneur Jésus-Christ souffrant et humilié pour nous, vous lirez le chapitre de l'humilité. L'amour vous le fera comprendre et vous rendra faciles toutes les pratiques de l'humilité, parce que vous y verrez des moyens de suivre Jésus-Christ et de vous unir de plus en plus à lui.



19 novembre 1876

POUR PRATIQUER L'HUMILITÉ, IMITER LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Je vous ai dit la dernière fois que j'aurais encore à revenir sur l'humilité. C'est plus sur le principe de l'humilité que je veux insister que sur la pratique elle-même, puisque les Constitutions s'étendent beaucoup sur la pratique de cette vertu, et que nous devons nous en tenir à nos Constitutions. Si l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ est le principe par lequel on se rend humble, le moyen de pratiquer l'humilité est la méditation de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ.

Je reviens bien souvent sur cette idée, si nécessaire dans notre état et si propre aux filles de l'Assomption, à savoir qu'il faut faire en sorte que nos pensées roulent habituellement autour de notre Seigneur Jésus-Christ. Vous pouvez le considérer tantôt dans la sainte Enfance, tantôt dans la vie cachée de Nazareth, tantôt dans la vie souffrante, tantôt dans le saint Sacrement. Sous une forme ou sous une autre, il faut que notre Seigneur soit l'occupation constante de nos âmes. Nous pouvons le voir dans les hommes, dans les enfants, dans l'ardent désir qu'il a de régner sur tous les cœurs, de sorte que nos pensées soient plus occupées de notre Seigneur que de nous-mêmes.

Quel misérable état, mes filles, que de penser toujours à ce que nous avons, à ce qui nous manque, à ce qui nous humilie, à ce qui nous contrarie, à la place que nous avons ou que nous n'avons pas dans l'estime des autres ! C'est là, peut-être, le plus grand obstacle à

l'humilité. Quand une de ces pensées s'empare de nous, que nous venons à nous dire : « On ne m'aime pas... on ne m'estime pas ; on me prête des intentions que je n'ai pas... », c'est alors que notre pauvre esprit tourne autour de ce rien qui n'est pas fait pour nous occuper, et qui est nous-même, au lieu de dire comme saint François de Sales : *Pourvu que Dieu soit Dieu, que sa grandeur soit infinie, que sa bonté soit immense, qu'importe que je sois élevé ou abaissé ; il ne s'agit que de moi.* Si l'on s'occupait alors de notre Seigneur, si l'on étudiait sa conduite dans des circonstances semblables, au milieu des hommes qui le méprisaient et l'accusaient de choses qu'il n'avait pas faites, comme au milieu de ceux qui le louaient et le cherchaient pour le faire roi ; si l'on avait ses divins exemples devant les yeux à tous les instants de la vie, on serait dans la voie de l'humilité, parce que la voie de l'humilité, c'est de s'unir aux anéantissements de notre Seigneur Jésus-Christ et de méditer beaucoup ses mystères.

D'abord, le mystère de l'Incarnation. Il y a des âmes qui n'ont jamais pu passer plus loin, tant elles sont touchées de voir le Tout uni au rien, Dieu fait homme et anéanti jusqu'à devenir un des nôtres²⁷⁵. Cette pensée suffit à certaines âmes. Elle est en elles le principe de tous les actes d'humilité et de tous les anéantissements.

Mais, si vous allez au-delà, si vous méditez les mystères de la sainte Enfance, voyez, quoi de plus faible qu'un petit enfant ! il ne dit rien. Il ne peut exprimer aucune de ses pensées, aucune de ses affections. – Eh bien, notre Seigneur s'est anéanti jusque-là. Il s'est fait petit enfant ; le Verbe de Dieu s'est réduit au silence. Quand on n'est pas humble, on ne se tait pas facilement. On a toujours beaucoup de choses à dire pour se justifier et s'excuser. Très peu de personnes savent se tenir dans la ligne de conduite que trace l'Évangile par cette parole : *Jésus gardait le silence*²⁷⁶ surtout quand on les blâme et qu'on les contredit. Et cependant notre Seigneur Jésus-Christ, dans la sainte Enfance, s'est réduit à cet état de ne

275. « Anéanti jusque-là qu'il est devenu un des nôtres » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

276. *Jesus autem tacebat.* Mt 26, 63.

pouvoir parler. Sans doute, il l'aurait pu, puisqu'il était Dieu. Il n'a voulu parler que graduellement.

Puis il est resté trente ans dans la vie cachée à Nazareth. Quelle obscurité ! Quel silence ! On dit de l'intérieur de la sainte Famille que Joseph parlait peu, Marie encore moins, et Jésus moins encore que Marie. Ces trois âmes étaient si unies en Dieu qu'elles n'avaient pas besoin de paroles pour communiquer ensemble. Certainement, notre Seigneur a parlé plus tard pour annoncer le royaume de Dieu. Mais l'époque de son enfance est marquée par le travail et la prière. Notre Seigneur s'est tellement anéanti et abaissé alors, que plus tard on disait de lui : *N'est-ce pas là le fils du charpentier ? Où a-t-il appris ces choses, et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?*²⁷⁷

Quand il parle pendant sa vie publique, quand il annonce la parole divine avec la plénitude de la sagesse, partout on le contredit, on l'accuse, on l'attaque. On le traite de démoniaque, de blasphémateur, de perturbateur du repos public. On lui jette des pierres. On le poursuit pour le mettre à mort. Il n'y a qu'une seule chose sur laquelle notre Seigneur n'a jamais voulu qu'on l'accuse : sa très sainte et adorable virginité est toujours restée en dehors de toute attaque. Les religieuses doivent être de même. Certainement, si l'accusation venait, il faudrait l'accepter ; mais il importe que, par la prudence de leur vie et la pureté de leurs conversations, elles ne donnent jamais lieu aux accusations. En dehors de cela, on a accusé notre Seigneur de tout, même de vouloir renverser le royaume de Dieu.

Puis, après toutes ces calomnies, on le prend, on le couvre de mépris, on le livre à une soldatesque insensée, on le flagelle. Enfin on le crucifie entre deux voleurs.

Quand nous méditons cela, nous pouvons alors revenir sur nous-mêmes, pour faire la comparaison entre nos délicatesses, nos hauteurs, nos susceptibilités et les abaissements de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est à lui cependant que nous disons si souvent, quand il vient à nous par la sainte communion, qu'il est l'unique

277. Mc 6, 2-3.

objet de notre amour, que nous ne désirons qu'une chose, c'est qu'il vive en nous et qu'il règne en nous.

Je n'ai encore rien dit des anéantissements de notre Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, qui sont toujours à méditer pour des âmes adoratrices. Notre Seigneur, caché sous les apparences d'un morceau de pain, est un objet de haine et de blasphèmes pour les hérétiques et les impies. De nos jours, on a vu des hommes, poussés par le démon, briser la porte des tabernacles, non pour voler les vases sacrés, mais uniquement pour profaner les saintes hosties, les employer à des usages diaboliques et livrer Jésus-Christ à son ennemi, qui est sans doute sous ses pieds, mais à qui il permet de toucher son corps sacré, comme il lui a permis autrefois de le transporter sur le sommet du Temple.

Voilà donc, mes filles, la clef de l'humilité : l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ pour l'embraser, la méditation de ses abaissements pour la pratiquer. Après cela, vous prendrez une pratique ou une autre indiquée par la Règle, et vous la trouverez toujours expliquée par le saint Évangile. Je n'ai pas besoin de vous dire que, pour cette vertu-là comme pour toutes les autres, l'acte auquel il faut revenir le plus souvent, c'est l'acte d'amour de Dieu.

Quand on est tenté, la meilleure réponse est un acte d'amour de Dieu. L'acte d'amour se greffe sur l'acte de contrition, puisqu'on dit à Dieu : « Mon Dieu, je suis bien fâché de vous avoir offensé et je veux désormais vous aimer et vous servir plus fidèlement. » Il est théologiquement certain qu'un acte d'amour de Dieu vaut un acte de contrition. Le péché nous avait éloignés de Dieu, l'amour nous réunit à lui.



26 novembre 1876

NOUS RÉJOUIR DE SOUFFRIR PERSÉCUTION POUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Je laisse de côté ce que j'aurais pu vous dire aujourd'hui, parce que je me sens pressée de vous expliquer en peu de mots le sens spirituel de l'épreuve que nous traversons en ce moment. Je ne sais pas si vous savez toutes que depuis quelques jours on répand en France et en Angleterre toutes sortes de calomnies contre l'Assomption, parce que nous avons aidé une jeune fille à passer de l'état d'incrédulité à la pratique de la religion catholique²⁷⁸.

Si vous regardez en arrière dans l'histoire de la Religion, vous verrez que toujours c'est là le grand reproche que les maîtres de l'impiété ont fait aux apôtres et aux martyrs. Quand les apôtres sortent du Cénacle et se mettent à prêcher la doctrine de Jésus-

278. Le 23 novembre 1876, mère Marie-Eugénie écrit au père d'Alzon : « Tout mon temps est pris depuis dix jours par une affaire très ennuyeuse que nous suscite la famille protestante d'une jeune fille, catholique de naissance, placée chez nous par sa tutrice catholique et revenue dans notre couvent à la pratique de sa religion. [...] *Le National* envenime la demande qu'une tante protestante avait introduite pour que la jeune fille lui soit remise, au mépris des ordres de la tutrice. Les journaux anglais ont aussitôt répandu le conte en l'aggravant. Alors me sont arrivées une foule de lettres anglaises auxquelles il fallait répondre ; en même temps ici : conférences d'avoués, d'avocats, et d'amis, notes à rédiger, etc. La Dame a perdu devant le Président du Tribunal. Il s'agit maintenant que tous les journaux se rétractent. M^{re} d'Hulst, qui a été parfaitement bon, y tient, et sa volonté de faire attaquer les journaux français, s'ils ne réparent pas l'injure, est appuyée de l'avis du Cardinal de Paris. Que ces vilains journaux nous font donc mal employer le temps, tandis que nous aurions tant de choses à faire pour le service de notre Congrégation. » – Cette question fut plus tard appelée « l'affaire Jackson ».

Christ, que leur reproche-t-on ? Non pas d'avoir la foi en Jésus-Christ, de la garder en leur particulier, mais de l'avoir enseignée et de chercher à la répandre. Qu'a-t-on voulu leur faire promettre ? De ne pas donner la foi aux autres, de ne pas enseigner la doctrine de Jésus-Christ. À cela, ils ont répondu : *Nous ne pouvons pas²⁷⁹ ne pas enseigner les choses que nous avons vues et que nous avons apprises²⁸⁰*.

L'apostolat rencontre toujours la contradiction. Dans ce qui nous arrive, c'est bien la contradiction entre le monde et les serviteurs de Dieu, et c'est ce qui est très consolant pour nous. Il y a des martyrs qui ont versé leur sang, seulement parce qu'ils disaient : *Je suis chrétien*. Beaucoup ont été martyrisés, parce qu'ils n'ont pas voulu promettre de ne plus chercher à répandre la foi. Voyez ce qui est dit dans le bréviaire. L'un a été mis à mort parce qu'il disséminait sans fin la foi de Jésus-Christ, l'autre, parce qu'il soutenait ses frères dans la persécution, et c'est là un autre des grands reproches des persécuteurs.

Ceux-ci étaient pleins de fureur lorsque, cherchant à faire tomber une âme dans l'apostasie, ils voyaient un chrétien, se présentant pour soutenir le courage du martyr, comme par exemple saint Sébastien et cet autre martyr dont nous lisons la légende²⁸¹ ces jours derniers, qui, voyant un chrétien près de faiblir, lui criait : *Toi qui as sauvé les autres, songe à te sauver toi-même*. Remarquez encore que le plus grand reproche qu'on ait fait à ceux qui ont répandu la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, et qui ont eu un caractère apostolique, c'était de faire des chrétiens, ou de soutenir les chrétiens.

Je n'ai pas besoin de vous dire que faire des catholiques et soutenir des catholiques est absolument la même chose, car c'est la foi de Jésus-Christ, enseignée par l'Église que nous devons soutenir et chercher à répandre par toute notre vie. Or, c'est là le reproche qu'on nous fait en ce moment. Si cette jeune fille n'était pas catholique, toutes ces persécutions ne s'élèveraient pas contre nous.

279. *Non possumus...*

280. Ac 4, 20.

281. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints. Le 4 novembre on lisait celle des saints martyrs Agricola et Vitalis.

Lisez à ce point de vue les légendes des saints. Saint Étienne venait de parler magnifiquement de la foi de Jésus-Christ, quand on le saisit pour le lapider. Saint Pierre et saint Paul sont persécutés d'abord à Jérusalem, puis à Rome, où ils enseignent et baptisent. Voyez l'irritation qui se produisait au sein du polythéisme, quand des hommes de rien, de pauvres pêcheurs d'abord, puis des évêques, des hommes de situations et de caractères bien différents se permettaient de parler aux consciences, de relever les âmes et de prêcher la foi de Jésus-Christ.

Alors, mes filles, si vous tournez vos réflexions de ce côté-là, vous conviendrez que ceux qui nous attaquent sont précisément les ennemis de l'Église. En France, ce sont des journaux radicaux et révolutionnaires, nous avons toutes raisons de croire qu'en Angleterre, les attaques viennent d'hommes méprisables, dont le caractère n'est pas considéré, et qui ne seraient pas écoutés s'ils parlaient d'autre chose. C'est donc pour notre Seigneur Jésus-Christ que toutes ensemble nous souffrons persécution. Toutes les conséquences, tous les ennuis, tous les désagréments de cette affaire doivent être acceptés avec joie, comme il est dit des apôtres qu'ils se trouvaient *heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ*²⁸². Il faut aussi les recevoir avec une grande espérance. Je ne sais pas quels en seront les fruits pour ce monde. Mais il en sortira des fruits abondants de sanctification et de justification pour l'éternité.

Il est dit dans l'Écriture que beaucoup de choses sont remises à celui qui sauve une âme. Dans le cas présent, d'une manière générale, vous êtes toutes persécutées. Vous prenez toutes part à l'affront que l'on nous fait, aux injures que nous recevons, comme aussi au salut de cette âme que nous procurons. Par là, les fautes sont couvertes, les mérites augmentés, l'espérance est rendue plus solide. Si la persécution allait plus loin, elle donnerait à la Congrégation l'appui le plus solide de tous, celui d'avoir souffert pour le nom de Jésus-Christ.

Quand, dans la dernière Terreur, à la Commune, les Rouges ont fusillé quelques Jésuites, ils croyaient détruire tout l'Ordre. Voyez au contraire combien sont fécondes ces tombes de Jésuites. Jamais

282. Ac 5, 41.

ils n'avaient eu autant de vocations. Jamais autant d'âmes courageuses et généreuses n'étaient venues se consacrer à Dieu sous leur Règle que depuis qu'ils ont souffert cette persécution. De là sont sortis des miracles, des bénédictions, et, pour tout l'Ordre, une force et une vie nouvelles.

Nous aussi, mes filles, nous recevons les bénédictions du ciel dans la mesure où nous serons persécutées par les méchants de la terre. Il ne convient pas qu'étant religieuses nous nous montrions attristées, mécontentes ou inquiètes. Il faut certainement faire ce que nous pouvons pour défendre la vérité ; mais en dehors de là soyons calmes, contentes.

Restons dans des pensées de foi, dans des vues surnaturelles. Augmentons notre espérance et réjouissons-nous, avec les apôtres, d'avoir eu quelques outrages, quelques mépris, quelques injures à souffrir pour le nom de Jésus-Christ.



10 décembre 1876

LA SIMPLICITÉ ET LA DROITURE,
CARACTÈRES PARTICULIERS DE L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION :
DE LA DROITURE DANS LA FOI

Mes chères filles,

Depuis quelque temps je désire vous signaler une parole que nous lisons dans l'Évangile du premier dimanche de l'Avent et que l'Église nous fait répéter tous les jours à Laudes : *Préparez les voies du Seigneur ; rendez droits ses sentiers*²⁸³. J'attache à cette parole une importance que je veux chercher à vous expliquer. Je ne sais pourquoi, mais, en me demandant depuis quelque temps quel est le caractère qui nous convient le mieux, comme religieuses de l'Assomption, par rapport aux vertus, il me revient toujours à l'esprit que c'est la droiture.

La droiture est une grande chose devant Dieu. Lorsque la sainte Écriture veut faire le portrait de Job, de cet homme admirable qui devait être pour tous les chrétiens un modèle de patience et la figure de Jésus-Christ lui-même frappé par la douleur, elle le montre comme un homme *simple, droit et craignant Dieu*²⁸⁴. C'est sous ces caractères qu'il est dépeint par Dieu lui-même à Satan : *As-tu vu mon serviteur Job, as-tu vu comme il est simple et droit en ma présence, comme il me sert fidèlement*²⁸⁵. À l'autre extrémité du temps, si vous lisez la légende²⁸⁶ consacrée par l'Église à la louange de saint Vincent de

283. Mt 3, 3.

284. Jb 1, 1.

285. Jb 1, 8.

286. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures sur la vie des saints.

Paul, vous verrez qu'elle dit aussi qu'il était *simple et droit*²⁸⁷, ne se plaisant en aucune chose, excepté en notre Seigneur Jésus-Christ qu'il s'étudiait à reproduire en toutes ses actions. Il y a quelque chose de plus et j'y reviendrai tout à l'heure.

Pourquoi ce caractère de droiture me semble-t-il celui qui nous convient le mieux ? C'est, d'abord, à cause du mystère même de l'Assomption. La très Sainte Vierge, quand elle a quitté la terre, s'est élancée vers Dieu avec une telle droiture qu'elle a été portée directement dans le sein du Père, bien plus par l'élan et l'ardeur de ses désirs que par la main des anges.

Si nous parcourons toute la vie de la très Sainte Vierge, nous verrons qu'elle a été faite droite dès le moment de sa conception. Nous, nous naissons avec le péché originel ; nous sommes inclinées vers les choses inférieures ; nous avons en nous une racine mauvaise qui nous porte à tous les péchés, un amour-propre si vivant qu'il est curieux de voir à quel point un enfant montre de la vanité et de la personnalité²⁸⁸, dès que la raison s'éveille en lui.

La Sainte Vierge n'a pas été faite ainsi : elle était pure, sans tache, sans souillure, embrasée d'amour, choisie par Dieu pour avoir plus de perfection que tous les anges et tous les saints, et une vertu si éminente qu'en cela elle n'est dépassée que par Dieu seul. Dès son Immaculée Conception, toutes les affections, toutes les pensées de la très Sainte Vierge se tournaient vers Dieu ; toutes les actions de sa vie ont été dirigées vers lui si droitement, qu'elle ne s'en est rien réservé pour elle, que rien n'en est resté à la terre, que rien n'a été soustrait à Dieu. C'était le fruit de son Immaculée Conception, et, assurément, c'est là un beau modèle.

Je dis que les religieuses de l'Assomption doivent s'efforcer d'être droites ; j'entends par là qu'elles doivent, en toutes choses, tâcher d'aller droit à Dieu. Sans doute, leur droiture restera bien inférieure à celle de la très Sainte Vierge, mais elles doivent aller aussi droit que puisse le faire une religieuse après toutes les grâces reçues :

287. *Simplex et rectus*.

288. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

d'abord, la grâce première du baptême, en général la grâce d'une éducation chrétienne, la grâce des sacrements, enfin la grâce de la profession religieuse qui vient comme un second baptême rétablir l'âme dans la simplicité et dans la droiture, après que le noviciat l'y a portée.

Souvent on a dit que la simplicité est le cachet spécial de l'Institut. Cette vertu résulte de la droiture. *Être simple*, dit saint François de Sales, *c'est n'avoir pas de doublure, c'est n'avoir qu'un œil toujours tourné vers Dieu*. Voilà ce qu'il appelle la simplicité. C'est aussi la droiture. Elle fait qu'on se tourne toujours vers Dieu, qu'on ne s'arrête pas aux ambages, aux difficultés, aux raisonnements, qu'au-delà de toutes les choses humaines, qu'au-delà de soi-même, on tâche d'aller droit à Dieu.

Je me tromperais bien²⁸⁹, si la plupart d'entre vous ne disent pas : « Voilà ce que l'on cherche à nous enseigner au Noviciat » – car si l'on insiste moins sur beaucoup de petits détails, on cherche surtout à enseigner aux âmes à aller droit à Dieu.

J'ai indiqué les caractères principaux de la droiture. Je reviens à ce qui est dit de saint Vincent de Paul, qu'il était simple, droit, cherchant à imiter notre Seigneur Jésus-Christ dans toutes ses actions, afin de nous montrer ainsi ce que doit être pour nous la droiture au service de notre Seigneur Jésus-Christ.

Notre Seigneur demeure habituellement en nous par la grâce, il descend dans notre âme, à bien des moments de notre vie, par les sacrements ; mais il faut le laisser vivre et régner en nous, non seulement par la droiture du serviteur qui reste fidèle à son maître, mais par la droiture de l'épouse qui rapporte tout à l'Époux. Voilà la thèse générale. Je n'en finirais pas si je voulais entrer dans le détail ; je vous indiquerai seulement ce que doit être la droiture dans la foi.

Nous devons avoir une foi pure, sans mélange, que rien ne puisse altérer. Nous devons croire tout ce que croit et enseigne l'Église romaine. Nous devons aimer tout ce que le chef de cette Église nous propose de croire. Nous devons, par une foi vive, pure et

289. « Je serais bien trompée » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

entière, nous attacher aux vérités qu'il nous enseigne. Les Pères de l'Assomption disent quelquefois que la vérité est le caractère de l'Assomption. Qu'est-ce que la droiture dans la foi, sinon la vérité, l'adhésion de l'âme qui s'attache tout entière à la vérité et qui, par là, s'éloigne du danger où bien des âmes se laissent aller aujourd'hui ? On rencontre, par exemple, des catholiques libéraux qui acceptent bien le *Credo*, mais qui rejettent le *Syllabus*²⁹⁰ et qui n'admettent pas que l'Église ait pu décider ce que doit être le gouvernement des sociétés humaines. On veut bien croire ce que l'Église enseigne sur les sacrements ; mais on rejette ce qu'elle enseigne sur les doctrines modernes, mais en dehors de la sacristie et des sacrements, on veut être son maître et se gouverner comme on l'entend.

Quiconque vit dans la doctrine de la foi ne fait pas d'exception. Il prend la foi dans sa plénitude, dans son étendue, et lui livre tout le gouvernement de sa vie. À la foi, il ajoute l'esprit de foi, et c'est là surtout ce que l'on vous recommande. Nous devons avoir une foi sans mélange et sans nuage. Nous devons être simples et droites envers Dieu, cherchant le bien, fuyant le mal, laissant notre Seigneur Jésus-Christ gouverner notre vie dans tous ses actes. Nous devons laisser régner en nous son esprit, de manière à imiter ce qu'il était envers le monde, envers les créatures, envers les enfants, envers la mort, envers la vie, envers les épreuves, envers les amis, envers les ennemis, envers toutes choses enfin.

Voilà ce que nous devons être dans la droiture, voilà ce que nous devons être dans l'esprit de foi, non plus seulement comme ce patriarche de l'ancienne loi, mais comme saint Vincent de Paul, cherchant en toutes choses à imiter notre Seigneur Jésus-Christ et à lui plaire.

Je ne peux pas être plus longue aujourd'hui ; cependant je pourrais continuer à vous montrer comment la droiture peut se trouver dans l'espérance, dans l'amour, dans la pauvreté, dans

290. Annexe de l'encyclique *Quanta cura* de Pie IX (1864) condamnant les erreurs modernes comme le panthéisme, l'indifférentisme, etc. et les erreurs relatives à l'Église et à ses droits. Ce texte a divisé l'Église de France.

l'obéissance, vis-à-vis de la Règle, vis-à-vis du prochain, et surtout comment elle se trouve dans l'humilité. L'humilité est aussi une droiture, et quand on va très droit dans la pratique de l'humilité, on y va aussi très généreusement. Mais je m'arrête là pour aujourd'hui.



24 décembre 1876

LA RÉNOVATION DES VŒUX

Mes chères filles,

Je ne reprendrai pas aujourd'hui ce dont je vous parlais la dernière fois²⁹¹, et ne vous dirai qu'un mot pour cette veille de Noël.

Dans les méditations que vous faites au moment où nous nous préparons à célébrer le mystère de la naissance de notre Seigneur, tenez-vous-en à cette recommandation que les saints ont faite de considérer ce mystère comme s'étant accompli pour vous en particulier. Rien ne touche plus profondément l'âme que de se dire : « C'est pour moi que notre Seigneur vient sur la terre. C'est pour moi qu'il se fait petit enfant. C'est pour moi qu'il apporte le pardon et la paix. »

Sans aucun doute notre Seigneur vient pour tous les pécheurs et pour tous les hommes en général. Cependant il vient d'une manière toute spéciale pour vous en particulier. C'est pour vous qu'il a accompli ses mystères de l'Incarnation, de sa vie cachée dans le sein de Marie, de sa naissance dans la grotte de Bethléem. Or, il le fait par amour. Quel amour infini, quel amour de choix, quel amour de préférence que celui qui l'a fait venir au monde pour vous ! Que de grâces, que de pardons, que de miséricordes il apporte avec lui, et quelles ne doivent pas être votre espérance et votre confiance !

Je vous engage à relever beaucoup votre espérance et votre confiance en Dieu auprès du saint Enfant Jésus. Il semble étrange

291. Les Chapitres sur la droiture seront repris les 7 janvier, 4 et 11 février 1877.

de le dire, mais souvent les âmes consacrées à Dieu, étant très pénétrées de sa grandeur, de sa pureté, de la misère profonde du moindre péché, de l'ingratitude qu'il y a à ne pas servir Dieu comme il le mérite, n'ont pas assez de confiance dans les pardons continuels de notre Seigneur. Jésus accorde le pardon par les sacrements. Il l'accorde par sa présence. Partout où Jésus vient, il chasse le péché. On a dit que si le péché avait jamais été dans la maison de Marthe et de Lazare, il s'est enfui quand Jésus-Christ y est entré. Madeleine a été pardonnée. Si Lazare était pécheur, ce que quelques Pères semblent déduire²⁹² de la lèpre dont il était couvert, une fois Jésus-Christ entré, le péché s'est enfui.

Eh bien, notre Seigneur vient prendre naissance parmi nous sur l'autel toutes les fois qu'on célèbre le saint sacrifice de la messe. Lui arrivant, tout péché doit s'enfuir. Il doit s'enfuir de vos dispositions, de vos pensées, de l'état profond et intime de votre âme.

Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Il y a deux choses dans l'âme : il y a l'état où elle est et les imperfections et les faiblesses dans lesquelles elle tombe. C'est l'état qu'il faut rendre aussi droit, aussi fidèle, aussi éloigné de toute espèce de péché que possible. Ceci n'empêche pas les chutes.

Par exemple, vous ne conservez aucune affection pour l'impatience. Vous avez détruit soigneusement les inclinations d'amour-propre, de domination, d'attachement à ceci ou à cela qui peuvent y donner lieu, mais voilà qu'une circonstance imprévue se présente, vous êtes surprise et vous faites un acte d'impatience. Ce n'est pas là l'état de votre âme, c'est une chute. Dès que vous vous en apercevez, vous la regrettez, vous en demandez pardon à Dieu, vous prenez une ferme résolution de renoncer à telle ou telle occasion qui pourrait vous faire retomber. Et ainsi, malgré une faute légère ou de fragilité, l'état de votre âme reste droit envers Dieu, éloigné de tout ce qui peut l'offenser, disposé à suivre Jésus-Christ en tout.

Faites donc attention à l'état de votre âme ; n'y conservez aucune des traces de l'amour-propre, aucun des restes de la volonté propre,

292. « Inférer » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

aucune espèce d'attache. Nous en avons tous hélas ! Mais il faut ne pas en avoir pour n'être attaché qu'à notre Seigneur Jésus-Christ.

Ainsi, mes filles, vous vous préparerez à la rénovation de vos vœux. Je voudrais surtout que chacune d'entre vous renouvelle très sérieusement son vœu d'obéissance. C'est celui qui coupe court à toutes les attaches. Une personne profondément obéissante, vraiment livrée à l'obéissance pour tout ce qui peut lui être demandé, n'a pas d'attaches. Elle ne tient ni à une maison, ni à une autre, ni à tel emploi, ni à l'absence d'emploi, ni à sa tranquillité, ni à son honneur : elle est prête à toutes les volontés de Dieu, quelles qu'elles soient et dans quelque sens qu'elles se présentent à elle.

Préparez ainsi votre cœur, mes chères filles, afin que Jésus venant en vous ce soir trouve une âme libre d'elle-même, libre des choses créées, dégagée de toute attache et vraiment prête par le vœu d'obéissance à faire tout ce qui lui est agréable, quoique son propre esprit puisse en penser, et, par conséquent, une âme charitable. Dans le dégagement de soi on trouve la charité et l'accord avec le prochain. Que peut vous faire le prochain ? Il peut, sans le vouloir, vous causer quelque souffrance, vous attirer quelque humiliation. Dès que nous voulons bien cette souffrance, dès que nous acceptons cette humiliation, il n'y a plus de contradiction.

L'âme vraiment détachée est d'accord avec Dieu, elle l'est avec le prochain ; et ainsi elle est prête à recevoir Jésus-Christ qui vient établir le règne de la volonté de son Père. *Tu n'as voulu ni offrande ni holocauste*, dit-il en entrant au monde, par la bouche de son prophète : *Voici que je viens, ô mon Dieu, pour faire ta volonté*²⁹³. Plus tard, il dira : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père*²⁹⁴. *Ce qui plaît à mon Père, je le fais toujours*²⁹⁵. Et par suite de cet abandon complet à la volonté de son Père, de cette union complète à la volonté de son Père, il vient établir, avec l'amour de Dieu, l'amour du prochain : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres*²⁹⁶.

293. Ps 39, 7-8 – He 10, 5-9.

294. Jn 4, 34.

295. Jn 8, 29.

296. Jn 13, 34.

Cherchez à vous établir dans ces dispositions pour que ce soir dans la communion que vous ferez et dans les vœux que vous renouvellez, vous puissiez donner à notre Seigneur Jésus-Christ une âme dégagée d'elle-même, une âme pure, une âme de bonne volonté, à qui les anges annoncent la paix, une âme enfin qui peut tout espérer de Dieu, parce que, si elle a des faiblesses et tombe quelquefois, elle n'a au moins aucune volonté, aucune affection qui soit séparée des affections et des volontés que notre Seigneur veut mettre en elle et dont il est le modèle.

Ce que je dis là, mes filles, s'adresse aussi aux novices ; car elles ont à offrir leur cœur dans des dispositions semblables à celles des professes, puisqu'elles aspirent à faire les mêmes vœux.



INDEX DES NOMS CITÉS
1872-1876

Alphonse-Marie de Liguori (saint) (1696-1787)

Avocat, il se fit prêtre pour devenir l'apôtre des humbles. Prédicateur et théologien napolitain. Il se consacra à la rechristianisation des campagnes et fonda les *Rédemptoristes* (1772). Évêque en Campanie (1762-1775), il fut rejeté de sa famille religieuse et renié par ses fils. Il prêcha la toute-puissance de la prière et de la confiance en Marie. Docteur de l'Église. Fête le 1^{er} août.

10/11/1872 ; 23/11/1873 ; 18/10/1874 ; 08/07/1876 ; 23/07/1876

Alzon, Emmanuel d' (père) (1810-1880)

Né au Vigan, le 30 août 1810. Prêtre le 26 décembre 1834. Vicaire général à Nîmes pendant 45 ans. Ami de l'abbé Combalot, il rencontre Anne-Eugénie Milleret par son intermédiaire à Chatenay, près de la Côte-Saint-André, en octobre 1838. Après le départ de l'abbé Combalot, en mai 1841, il devient conseiller et directeur spirituel de mère Marie-Eugénie. En 1845, à Nîmes, il fonde la congrégation des *Augustins de l'Assomption*, et en 1865, au Vigan, celle des *Oblates de l'Assomption*. Avec mère Marie Eugénie, ce sont quarante années d'amitié humaine et spirituelle, avec leurs lumières et parfois leurs ombres. Le père d'Alzon est mort à Nîmes le 21 novembre 1880.

16/02/1873 ; 31/08/1873 ; 19/04/1874 ; 10/01/1875 ; 02/07/1876 ;
24/08/1876 ; 10/09/1876

Ambroise (saint) (340-397)

Évêque de Milan, baptisa saint Augustin, contraignit l'empereur Théodose à une expiation publique après le massacre de Thessalonique (390). Père et Docteur de l'Église. Auteur des hymnes « ambrosiennes ». Fête le 7 décembre.

21/11/1872 ; 16/02/1873

Anselme (saint) (1033-1109)

Né à Aoste en Piémont, d'une famille noble et riche. Entra à l'abbaye du Bec dont il devint abbé. Acclamé évêque de Cantorbéry (1093), prit part

au Concile de Bari en 1098. Composa un livre sur la *Conception de la Sainte Vierge et le péché originel*. Canonisé en 1690 et docteur de l'Église en 1720. Fête le 21 avril.

26/04/1874

Antoine (saint) (251-356)

Anachorète égyptien, fondateur de l'érémisme chrétien. Fête le 17 janvier.

02/11/1873 ; 25/07/1874 ; 16/07/1876

Antoine de Padoue (saint) (1195-1231)

Fernand, né à Lisbonne, entra très jeune chez les Ermites de Saint-Augustin, où il reçut le sacerdoce. Le martyr des Frères mineurs au Maroc le bouleversa et il demanda à être reçu dans la famille franciscaine, sous le nom de frère Antoine. Il prêcha en Afrique, en Italie et en France. Canonisé moins d'un an après sa mort. Docteur de l'Église. Fête le 13 juin.

08/07/1876

Augustin d'Hippone (saint) (354-430)

Né à Tagaste en novembre 354. Converti vers le milieu de 386, baptisé la veille de Pâques 387. Prêtre en 391, évêque en 395. De 396 à 430, année de sa mort, évêque d'Hippone. Deux de ses ouvrages, les *Confessions* et *La Cité de Dieu*, figurent parmi les grands classiques de la littérature universelle. Dès les origines, la Congrégation adopta la Règle de saint Augustin. Des références à ses œuvres sont fréquentes dans les écrits de mère Marie Eugénie. Le nom de *Religieuses Augustines de l'Assomption* témoigne de cette appartenance spirituelle. Fête le 28 août.

16/03/1873 ; 20/04/1873 ; 31/08/1873 ; 02/11/1873 ; 05/04/1874 ;
01/11/1874 ; 12/01/1875 ; 01/08/1875 ; 08/08/1875 ; 16/07/1876 ;
13/08/1876 ; 05/11/1876

Bailly, Vincent de Paul A.A. (père) (1832-1912)

Né dans la Somme, le 2 décembre 1832. Frère aîné du père Emmanuel Bailly qui fut le deuxième successeur du père d'Alzon comme supérieur général. Vêture chez les *Religieux de l'Assomption* le 20 octobre 1860. Profès perpétuel le 31 octobre 1861. Prêtre à Rome

le 1^{er} janvier 1863. Directeur du collège de Nîmes de 1863 à 1867. Aumônier des Zouaves Pontificaux de 1877 à 1879. À partir de 1873, il seconde le père Picard comme organisateur et animateur des pèlerinages de Notre-Dame du Salut. En 1877, il prend en mains *Le Pèlerin*. En 1883, avec le père Picard, il fonde *La Croix*. À partir de 1900, dans le contexte anticlérical de l'époque, il doit cesser toute activité de journaliste à la Bonne Presse. Il meurt à Paris, le 2 décembre 1912.

25/02/1872 (note)

Basile (saint) (330-379)

Père et Docteur de l'Église. Prêtre, puis évêque de Césarée (370), il lutta contre l'arianisme de l'empereur Valens. Il écrivit deux Règles monastiques. Fête le 2 janvier.

13/08/1876

Benoît de Canfeld (1562-1610)

Frère mineur capucin d'Angleterre. Prêtre en 1593. En relation avec Bérulle. Maître des novices et maître autorisé dans son Ordre, sa *Règle de perfection* a servi de manuel à deux ou trois générations de mystiques.

26/10/1873

Benoît de Nursie (saint) (480-547)

Fondateur de l'Ordre bénédictin. Après avoir mené une vie érémitique à Subiaco, il fonda en 529 l'abbaye du Mont-Cassin. Sa règle reste fondamentale. Vénéré comme patriarche des moines d'Occident. Fête le 11 juillet.

15/09/1872 ; 20/01/1873 ; 23/02/1873 ; 02/11/1873 ; 16/07/1876 ;
13/08/1876

Bernard de Clairvaux (saint) (1091-1153)

Moine à Cîteaux en 1112, il fonda Clairvaux en 1115. En 1128, il fit reconnaître l'*Ordre des Templiers*, dont il rédigea les Statuts. En 1146, à la demande du pape Eugène III, il prêcha la 2^e croisade. Homme d'action et de spiritualité. Docteur de l'Église. Fête le 20 août.

29/09/1872 ; 21/11/1872 ; 02/11/1873 ; 03/05/1874 ; 01/11/1874 ;
27/06/1875 ; 12/03/1876

Bérulle, Pierre de (cardinal) (1575-1629)

Prêtre en 1599, introduisit le Carmel en France en 1604 et fonda en 1611 l'*Oratoire*, « compagnie toute dédiée au Fils de Dieu ». Fondateur de « l'École Française de Spiritualité » qui marqua les origines de la Congrégation. Son œuvre maîtresse : *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus* en 1623. Cardinal en 1627. Mort durant sa messe en 1629. Les sœurs de l'Assomption ont d'abord célébré l'*Office des Grandeurs de Jésus*, composé par Bérulle. En 1846, mère Marie-Eugénie copie cet office et l'envoie au père d'Alzon pour le Tiers-Ordre de Nîmes.

07/04/1872 ; 10/08/1873 ; 09/11/1873 ; 08/08/1875

Bossuet, Jacques-Bénigne (évêque) (1627-1704)

Né à Dijon, venu à Paris pour ses études, il se met sous la conduite de saint Vincent de Paul. Célèbre par ses prédications dès 1659. Écrivain (lettres de direction, méditations sur l'Évangile). Évêque de Meaux en 1681. Précepteur du Dauphin, il écrit pour lui le *Discours sur l'Histoire universelle* auquel mère Marie-Eugénie se réfère souvent.

09/02/1873 ; 21/06/1874 ; 08/08/1875 ; 25/06/1876

Bouillierie, François-Alexandre Roullet de la (monseigneur) (1810-1882)

Né à Paris, fit ses études à Saint-Sulpice puis à Rome. Bien que de tendances fort opposées, il eut la confiance des archevêques de Paris, M^{gr} Affre et M^{gr} Sibour, qui firent de lui un vicaire général. Supérieur ecclésiastique des Religieuses de l'Assomption, à Paris, de 1852 à 1855. Évêque de Carcassonne (1855). Coadjuteur de l'archevêque de Bordeaux, il mourut avant le Cardinal Donnet qu'il devait remplacer. Il était supérieur ecclésiastique de la communauté de Bordeaux, dont la supérieure fut, à partir de 1879, sa nièce, mère Térésa-Marie du Sacré-Cœur (de Foucault).

05/03/1876

Bréchart, Jeanne-Charlotte de (mère) (1580-1637)

Religieuse de la Visitation Sainte-Marie-d'Annecy, elle fonda le troisième monastère à Moulins.

16/11/1873

Bourg, Joséphine du (mère) (1788-1869)

Mère Marie de Jésus. Nièce de M^{gr} Valentin du Bourg, évêque de Limoges. Élevée à la Visitation de Toulouse. En 1812, elle entra chez les sœurs de Saint-Alexis (hôpital de Limoges), mais elle se sentit appelée à un autre genre de vie religieuse. Envoyée par M^{gr} de Tournefort (successeur de M^{gr} du Bourg) pour fonder un monastère du Verbe Incarné, dans la Creuse. Puis, avec la permission de ses supérieurs, elle quitta ce monastère pour fonder, en 1835, les *Sœurs du Saint-Sauveur et de la Sainte-Vierge* pour l'instruction de la jeunesse et le soin des malades.

12/11/1876

Camille-Stanislas de l'Immaculée Conception (sœur) (1836-1866)

Amélie Menu, née à Paris le 1 novembre 1836, entrée le 29 novembre 1854, prise d'habit le 1^{er} juillet 1855, vœux perpétuels le 16 septembre 1856, décédée le 24 novembre 1866 à Auteuil.

23/11/1873

Catherine de Gênes (sainte) (1447-1510)

Mystique italienne, fille du vice-roi de Naples. Elle soigna les pestiférés à l'hôpital de Gênes. Auteur du *Dialogue* et du *Traité du purgatoire*. Fête le 15 septembre.

03/05/1874 ; 01/08/1875

Catherine de Sienne (sainte) (1347-1380)

Catherine Benincasa, mystique italienne du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Accomplit deux missions en Avignon et finit par convaincre le pape Grégoire X de rentrer à Rome (1377). N'ayant pu empêcher le Grand Schisme (1378), elle prit parti pour Urbain VI. Docteur de l'Église en 1970. Sa fête, autrefois le 30 avril, a été fixée au 29 avril lors de la réforme liturgique qui a suivi le Concile Vatican II.

17/11/1872 ; 21/11/1872 ; 15/12/1872 ; 02/07/1876 ; 08/07/1876

Christine de Naples (bienheureuse) (1812-1836)

Fille de Victor-Emmanuel de Savoie et de Marie-Thérèse, nièce de Joseph II. Épouse en 1832 Ferdinand II (1810-1859), roi des Deux Siciles (1830). Béatifiée en 1872.

12/11/1876

Clotilde de Savoie (ou de Sardaigne) (1760-1802)

Sœur du roi de France Louis XVI, épouse en 1775 de Charles-Emmanuel, héritier du trône de Sardaigne, devenue Reine de Sardaigne en 1796. La campagne d'Italie menée par Napoléon Bonaparte en 1796 et un décret du Directoire obligèrent le couple royal à vivre en exil à travers Parme, Plaisance, Florence... La reine Clotilde mourut à Naples le 7 mars 1802. La même année, Charles-Emmanuel renonça au trône, embrassa l'état religieux et mourut en 1811, membre de la Compagnie de Jésus.

12/11/1876

Combalot, Théodore (monsieur) (1797-1873)

Second d'une famille de quatorze enfants. Entra à 19 ans au Séminaire de Grenoble, alors gouverné par des prêtres qui avaient connu la Révolution et souffert pour la foi. Prêtre en 1820. Disciple de Lamennais dont il se sépare au moment de sa condamnation par l'Église. Depuis un pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, en 1825, il porte le projet de la fondation d'une congrégation religieuse pour l'éducation chrétienne des jeunes filles. Après un essai infructueux en 1825, il découvre Anne-Eugénie Milleret et, les mois suivants, celles qui seront les premières sœurs de l'Assomption. La fondation a lieu le 30 avril 1839. Le 3 mai 1841, c'est la rupture, devenue inévitable, avec le « fondateur », généreux, passionné, mais violent et aux idées changeantes. Ultramontain, l'abbé Combalot poursuit une œuvre de « missionnaire apostolique » jusqu'à sa mort en mars 1873.

19/04/1874

Deplace, Charles (père) (1808-1871)

Prêtre, ayant quitté la Compagnie de Jésus pour raison de santé. Auteur de *Manrèse*, il est envoyé providentiellement à la communauté de Chaillot, sans prédicateur pour la retraite de 1847. Cette retraite fut importante pour mère Marie-Eugénie et marquante pour les sœurs. Au moment de l'affaire Véron (1866-1867) il aide et conseille mère Marie-Eugénie. Supérieur ecclésiastique de 1868 à 1870, curé de Notre-Dame de Paris en 1868.

09/02/1873 ; 30/05/1875

Élisabeth de France (madame) (1764-1794)

Sœur de Louis XVI. Enfermée à la prison du Temple avec la famille royale (1792), puis transférée à la Conciergerie, elle fut guillotinée le 10 mai 1794.

22/12/1872 ; 12/11/1876

Faber, Frédéric-William (père) (1814-1863)

Né d'une famille calviniste réfugiée en Angleterre. Converti à l'exemple de Newman en 1845, entra à l'*Oratoire*, y devint supérieur. Prédicateur éloquent, auteur de livres spirituels et directeur de conscience.

02/03/1873 ; 16/11/1873 ; 12/11/1876

Fourrier, Pierre O.S.A. (saint) (1565-1640)

Né à Mirecourt (Lorraine), il entra dans une abbaye décadente de Chanoines Réguliers. Prêtre en 1589. Curé de Mattaincourt. Fondateur en 1628, avec Alix Le Clerc, des *Filles de la Bienheureuse Vierge Marie* ou *Congrégation de Notre-Dame (Chanoinesses de Saint-Augustin)*. Réformateur des *Chanoines Réguliers de Saint-Augustin* dont il devint le supérieur général. Béatifié en 1730, canonisé le 27 mai 1898. Fête le 9 décembre.

15/09/1872 ; 25/06/1876

François d'Assise (saint) (1181-1226)

Religieux italien, fondateur de l'Ordre des *Frères Mineurs* ou *Franciscains* (1209). Du jour où, à Saint-Damien, il entendit le Crucifié lui dire : « va, répare mon Église en ruine » (1206), au jour où, sur l'Alverne, il reçut les stigmates de la Passion (1224) et à celui où il mourut, étendu à terre, près de Sainte-Marie-des-Anges, tout au long de la vie itinérante qu'il mena avec ses frères, François n'a pas eu d'autre souci que de mettre ses pas dans ceux de Jésus pour vivre les Béatitudes. Fête le 4 octobre.

17/11/1872 ; 02/07/1876 ; 08/07/1876 ; 13/08/1876

François de Sales (saint) (1567-1622)

Prêtre, il se consacra à la conversion des Calvinistes du Chablais. Évêque de Genève en 1602. Il fonda l'*Ordre de la Visitation* avec sainte Jeanne de Chantal. Auteur de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Fête le 24 janvier.

15/09/1872 ; 10/10/1872 ; 08/12/1872 ; 15/12/1872 ; 22/12/1872 ;
27/04/1873 ; 06/08/1873 ; 10/08/1873 ; 14/09/1873 ; 16/11/1873 ;

23/11/1873 ; 14/06/1874 ; 21/06/1874 ; 25/07/1874 ; 09/08/1874 ;
07/09/1874 ; 01/11/1874 ; 24/01/1875 ; 07/11/1875 ; 30/01/1876 ;
19/03/1876 ; 23/07/1876 ; 10/09/1876 ; 12/11/1876 ; 19/11/1876 ;
10/12/1876

Françoise-Élisabeth de Jésus-Marie (sœur) (1840-1874)

Élisabeth de Bastard, née le 14 avril 1840 à Bordeaux, entrée le 19 décembre 1863, prise d'habit le 30 août 1864, premiers vœux le 15 octobre 1865, vœux perpétuels le 15 octobre 1867. Décédée le 17 mars 1874 à Auteuil. Assistante à Reims au moment de la fondation (1868), puis dans la communauté de Nîmes (1870) et dans celle d'Auteuil (1871).

22/03/1874

Gay, Charles-Louis (monseigneur) (1815-1892)

Prêtre en 1845. Recommandé à mère Marie-Eugénie par le père Lacordaire pour la direction spirituelle de mère Thérèse-Emmanuel, dont il se chargea à partir de 1849 et jusqu'à la mort de celle-ci (1888). En 1857, vicaire général de M^{sr} Pie, évêque de Poitiers (1815-1880), puis son auxiliaire en 1877. Supérieur ecclésiastique de la communauté de Bordeaux. En 1867, membre des commissions préparatoires au Concile Vatican I. Auteur de nombreux ouvrages spirituels et d'une abondante correspondance de direction. Sa *Lettre aux religieuses de l'Assomption sur le nom, l'esprit et le but de leur congrégation* (1866) est un texte important. Après la mort de M^{sr} Pie (1880), M^{sr} Gay résida à Paris où il est décédé le 19 janvier 1892.

14/12/1873 ; 11/10/1874

Germaine Cousin (sainte) (1579-1601)

Fille d'un cultivateur de Pibrac, aux environs de Toulouse, elle perdit sa mère toute jeune et, dès lors, malmenée sans pitié par la seconde femme de son père, ne connut plus que sévices et mauvais traitements. Chargée de la garde du bétail, elle préparait son repas dans l'étable et subissait toutes sortes d'humiliations. Elle mourut abandonnée sur la paille, mais dans une résignation admirable, heureuse de porter dans sa chair les souffrances du Seigneur. Quarante-trois ans après sa mort, son corps fut retrouvé sans corruption. Fête le 15 juin.

03/05/1874

Grégoire de Nazianze (saint) (330-390)

Évêque, il préféra la retraite aux charges ecclésiastiques et rejoignit la communauté monastique de saint Basile. Il définit le dogme trinitaire contre l'arianisme. Docteur de l'Église. Fête le 2 janvier.

15/12/1872 ; 27/06/1875

Grignon de Montfort, Louis-Marie (saint) (1673-1716)

Naquit près de Saint-Malo. Étudiant à Paris, ordonné prêtre en 1700. Envoyé à Poitiers pour réformer les ermites du Mont-Valérien. Fondateur des *Filles de la Sagesse* et des *Prêtres du Saint-Esprit*. Fête le 28 avril.

12/01/1873

Hulst, Maurice Le Sage d'Hauteroche d' (monseigneur) (1841-1896)

Étudia au Collège Stanislas où il obtint douze prix au Concours Général, de 1856 à 1859. Séminariste à Issy-les-Moulineaux, puis à Saint-Sulpice. Prépara à Rome le doctorat de théologie et de droit canon. Prêtre en 1865. Très zélé pendant la Commune. En 1872, il devint secrétaire du Cardinal Guibert, archevêque de Paris, puis vicaire général. Après le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur (1875) il organisa les trois facultés de l'Université libre de Paris. Rénovateur de la philosophie scolastique, il fonda une Société de Saint-Thomas-d'Aquin (1884). Supérieur ecclésiastique de la communauté d'Auteuil de 1874 à 1890. Conférencier de Notre-Dame de 1891 à 1896.

12/01/1875 (note) ; 12/09/1875 (note) ; 01/10/1876 ; 26/11/1876 (note)

Ignace de Loyola (saint) (1491-1556)

Fondateur de la *Compagnie de Jésus*. Gentilhomme blessé au siège de Pampelune (1521), se convertit, fit retraite à Montserrat puis à Manrèse où il connut l'expérience mystique qui est à la base des *Exercices spirituels*. Il entreprit des études en Espagne puis à Paris. C'est là qu'il groupa ses premiers disciples. Ils prononcèrent des vœux à Montmartre le 15 août 1534. La *Compagnie de Jésus* fut approuvée en 1540. Canonisé en 1622. Fête le 31 juillet.

07/01/1872 ; 28/04/1872 ; 29/09/1872 ; 12/10/1873 ; 25/07/1874 ;
09/08/1874 ; 24/01/1875 ; 22/08/1875 ; 30/01/1876 ; 19/03/1876 ;
16/07/1876 ; 13/08/1876

Imelda Lambertini (bienheureuse) (1322-1333)

Surnommée la « Fleur de la sainte Eucharistie », née à Bologne, elle fut éduquée chez les Dominicaines pour se préparer à la vie religieuse. Chose rare à cette époque, elle communia à l'âge de onze ans, peu avant de mourir. Fête le 12 mai.

21/11/1872

Jean Berchmans (saint) (1599-1621)

Belge, entré au noviciat des Jésuites de Malines (1616). Il avait une dévotion spéciale à l'Eucharistie et à Notre-Dame. Envoyé à Rome pour ses études. Béatifié en 1865, canonisé en 1888. Fête le 13 août.

03/09/1876

Jean Chrysostome (saint) (349-407)

Prêtre d'Antioche ayant pratiqué la vie ascétique, devint célèbre par sa prédication (Chrysostome = bouche d'or). Patriarche de Constantinople (398). Docteur de l'Église. Fête le 13 septembre.

06/08/1876

Jean de la Croix (saint) (1542-1591)

Carme et mystique espagnol, participa aux premières fondations des Carmes déchaussés et à la réforme du couvent de l'Incarnation d'Avila dont sainte Thérèse était prieure. Persécuté par ses frères, il enseigna à trouver Dieu dans les plus profondes souffrances. Il écrivit *La vive flamme d'amour*, *La Nuit obscure*, *La Montée du Carmel*. Docteur de l'Église. Fête le 14 décembre.

08/12/1872 ; 22/12/1872 ; 25/10/1874 ; 25/06/1876

Jeanne de Chantal (sainte) (1572-1641)

Françoise Frémiot, épouse de Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Veuve en 1601, elle se plaça sous la direction de saint François de Sales et fonda avec lui la Visitation Sainte-Marie-d'Annecy en 1610. Fête le 21 août.

08/12/1872 ; 22/12/1872 ; 26/10/1873 ; 16/11/1873 ; 30/01/1876 ;
23/04/1876 ; 23/07/1876 ; 05/11/1876 ; 12/11/1876

Joseph de Cupertino (saint) (1603-1663)

Franciscain conventuel et mystique italien. Fête le 18 septembre.

21/11/1872 ; 20/06/1875

Julienne (bienheureuse) (1192-1258)

Naquit près de Liège, fut confiée aux religieuses du Mont-Cornillon et entra au noviciat. Favorisée de visions, elle approfondit sa dévotion eucharistique. Il lui fut demandé de faire instituer la Fête-Dieu. L'évêque finit par y consentir en 1247. Fête le 5 avril.

08/07/1876

Lacordaire, Henri-Dominique (père) (1802-1861)

Prêtre en 1827, disciple de Lamennais et son collaborateur au journal *L'Avenir* en 1830. Le premier à quitter « La Chesnaie » au moment de la condamnation. Prédicateur de Carême à Notre-Dame de Paris en 1835 et 1836. Marie-Eugénie a suivi ses prédications en 1836 et l'a rencontré avant son départ pour Rome. En 1839, il reçut l'habit des Dominicains, avant de rétablir en France l'Ordre dispersé par la Révolution. Il mourut en 1861 à Sorèze, collège qu'il avait fondé.

16/07/1876 ; 10/09/1876

Laurent (saint) (? –258)

Diacre et martyr. Une église lui est dédiée à Rome, près du cimetière de Campo Verano. Fête le 10 août.

30/01/1876

Laurent Justinien (saint) (1381-1455)

Religieux ascétique vénitien, réformateur de son Ordre, évêque de Castello (1433), patriarche de Venise (1455). Auteur des *Degrés de la Perfection*. Canonisé en 1690. Fête le 5 septembre.

04/10/1874

La Vallière (madame de) (1644-1710)

Louise-Françoise de La Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière, favorite de Louis XIV, termina sa vie au Carmel où elle se retira en 1674.

21/06/1874

Louis (saint) (1214-1270)

Louis IX, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille. Il n'a que douze ans à son avènement. La reine sa mère assume la Régence. En 1234 Louis épouse Marguerite de Provence. Son gouvernement est marqué par la sagesse et l'autorité. À l'extérieur, il cherche à protéger le Royaume et à

prêcher la concorde « pour le bien de la paix. » En 1248 il conduisit la 7^e Croisade pour la libération des Lieux Saints. Il fut fait prisonnier à Mansourah et libéré contre une lourde rançon. Il fit construire la Sainte-Chapelle, la Sorbonne et l'hôpital des Quinze-Vingts. Sa réputation d'intégrité et de vertu lui valut l'estime universelle et fit de lui l'arbitre désigné de nombreux conflits. En 1270, il partit pour la 8^e Croisade, mais peu après le débarquement à Carthage, la maladie décima l'armée et le Roi mourut le 25 août 1270. Il fut canonisé en 1297. Fête le 25 août.

06/08/1873 ; 22/08/1875

Louis de Gonzague (saint) (1568-1591)

Fils d'un haut dignitaire de la cour de Philippe II d'Espagne, il renonça à ses droits de prince héritier de Mantoue. Adolescent, Louis se croyait plus apte à commander qu'à obéir, et il ne devint pas saint sans labeur ni tout de suite. Jésuite, il fit son noviciat à Rome où il prononça ses premiers vœux (1587). Il se dévoua aux pestiférés mais mourut peu après. Il est le patron de la jeunesse chrétienne. Fête le 21 juin.

16/03/1873 ; 23/11/1873 ; 18/10/1874 ; 04/06/1876 ; 25/06/1876

Louise-Agnès de l'Immaculée Conception (sœur) (1851-1870)

Marie Bouchet, née le 5 août 1847 à Montpellier, entrée le 8 septembre 1867, prise d'habit le 2 février 1868, premiers vœux le 20 avril 1869, vœux perpétuels le 14 septembre 1871, décédée le 9 février 1873 à Nice.

09/02/1873 (note)

Luther, Martin (1483-1546)

Réformateur religieux allemand, professeur à l'université de Wittenberg. Il dénonça la vente des indulgences en 1517. Il publia des manifestes pour affirmer l'autorité de la seule Écriture sainte et préciser la doctrine de la justification par la foi. Excommunié en 1521.

15/12/1872

Marguerite-Marie Alacoque (sainte) (1647-1690)

Née dans le diocèse d'Autun. Entrée chez les Visitandines de Paray-le-Monial à 23 ans. Dans un siècle de jansénisme, elle répandit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus à la suite d'apparitions du Christ. Canonisée en 1920. Fête le 16 octobre.

16/11/1873

Marguerite-Marie du Saint-Sacrement (bienheureuse) (1619-1648)
Marguerite Parigot. Carmélite de Beaune. Professe en 1635. Sa vie est marquée par une grande dévotion à l'Enfant Jésus et à la Croix.

22/12/1872

Marie-Aloysia de l'Enfant Jésus (sœur) (1826-1873)

Clarida Lawson, née à York le 15 août 1826, entrée le 15 mai 1852, prise d'habit le 2 octobre 1852, vœux perpétuels le 2 novembre 1853 [de 1845 à 1862 il n'y avait qu'une seule profession], décédée à Londres le 3 mai 1873. Présente à la fondation de Nîmes en 1855, puis de Londres en 1857 et assistante de cette maison.

04/05/1873

Marie-Amélie de l'Incarnation (sœur) (1833-1912)

Amélie Privat, née au Havre le 2 avril 1833, entrée le 4 octobre 1858, prise d'habit le 22 février 1859, vœux perpétuels le 23 août 1860, décédée le 13 février 1912 à Spinola (Italie). Envoyée à Bordeaux en 1860, à Malaga en 1866. Pressentie pour la fondation de Nouvelle-Calédonie, elle fut prise d'une telle angoisse avant le départ que mère Marie Eugénie la fit remplacer par sœur Marie de l'Incarnation. Elle retourna à Malaga, puis Madrid, Lourdes, Boulouris et Spinola (Italie), lors des expulsions.

28/09/1873

Marie-André de la Croix (sœur) (1832-1874)

Antoinette de la Chapelle, née en Dordogne le 22 février 1832, entrée le 9 novembre 1867, prise d'habit le 2 février 1868, premiers vœux le 5 juillet 1869, vœux perpétuels le 14 septembre 1871. Décédée à Auteuil le 21 mars 1874. De la famille de sœur Marie-Antoinette de Constantin, décédée en 1989 à Montpellier.

22/03/1874

Marie-Catherine du Précieux Sang (sœur) (1828-1871)

Louise Combié, née à Nîmes le 26 novembre 1825, entrée le 18 septembre 1855, prise d'habit le 2 février 1856, vœux perpétuels le 10 février 1857, décédée le 18 juillet 1870 à Auteuil. Chargée de la fondation de Bordeaux en 1860, elle y tomba malade et dut revenir à Auteuil en 1861. Déléguée de Londres au Chapitre de 1870 (les maisons « lointaines » choisissaient une déléguée à la Maison-Mère ou en France),

elle ne put y assister et mourut à Auteuil le 18 juillet 1870, pendant le Concile du Vatican. Elle était la tante de mère Marie-Catherine de l'Enfant Jésus, Amélie Doumet, décédée supérieure générale, à Rome, le 15 décembre 1921.

23/11/1873

Marie du Christ (mère) (1845-1922)

Esther de Mauvise, née à Poitiers le 4 mars 1845, entrée le 14 août 1868, prise d'habit le 28 novembre 1868, premiers vœux le 2 février 1870, vœux perpétuels le 2 février 1872. Assistante de la supérieure de Reims en 1868, supérieure de la fondation de Montpellier en 1874, conseillère générale en 1876. Supérieure de Nîmes de 1879 à 1882 (au moment de la mort du père d'Alzon). Réélue conseillère en 1882. Supérieure du Petit Couvent d'Auteuil (1882-1883) et de Lübeck (1883-1885). Au Chapitre général de 1886, elle est prêtée au père Picard pour la formation des Oblates. Décédée à Paris le 11 février 1922, comme supérieure majeure des Oblates.

23/04/1876

Marie-Eustelle (sainte) (1814-1842)

Née à Saintes d'une famille d'ouvriers. Mise en apprentissage après sa première communion et exposée à bien des dangers, elle vécut une transformation profonde à l'âge de 15 ans et décida de ne vivre que pour Jésus seul. Cette vie de piété et de sacrifices attira sur elle bien des moqueries et des calomnies. Puis, pendant près de dix ans, elle fut en proie à de vives peines intérieures. M^{sr} de Villecourt, évêque de La Rochelle en 1835, fut un père pour elle. Elle mourut à 28 ans, le 19 juin 1842, laissant inachevé le récit de ses grâces exceptionnelles. Fête le 21 mai.

08/07/1876

Marie-Madeleine de Pazzi (sainte) (1566-1607)

Catherine de Pazzi, carmélite italienne, mena une vie d'extases et d'épreuves. Fête le 29 mai.

15/12/1872 ; 04/06/1876 ; 25/06/1876

Marie-Séraphine du Cœur de Jésus (mère) (1834-1918)

Augustine Deroudilhe, née le 13 novembre 1834 dans l'Ardèche, entrée le 2 février 1862, prise d'habit le 22 août 1862, premiers vœux le

8 septembre 1863, vœux perpétuels le 28 septembre 1865. Morte le 23 décembre 1918 à Boulouris. Longtemps à Auteuil, elle fut spécialement chargée de la communauté restée au monastère pendant la guerre de 1870 et la Commune. Après 1886 (Chapitre spécial), elle séjourna en diverses maisons et fut nommée supérieure de la fondation de Boulouris en 1892.

28/04/1872 ; 23/04/1876

Marie-Thaïs (sœur) (1854-1876)

Sydonie Tuauillou, née le 19 janvier 1854 dans la Haute Somme, entrée en août 1875 à Saint-Dizier, décédée le 15 octobre 1876 à Auteuil, comme postulante.

15/10/1876

Marie-Thérèse de l'Incarnation (mère) (1811-1882)

Joséphine de Commarque, née le 1^{er} septembre 1811 à La Bourlie (Périgord), entrée à Meudon le 9 octobre 1839 (la quatrième des premières sœurs), prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 25 mai 1842, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 18 avril 1882. Infirmière de la communauté dès les premiers temps. Prépare la fondation de Sedan en 1854, participe à la fondation de Bordeaux en 1860. Supérieure de Nice en 1868. Conseillère toute sa vie. A laissé un cahier de « Souvenirs ».

23/04/1876

Mas, Charles S.J. (père) (1818-1885)

Prédicateur.

20/06/1875 (note)

Mermillod, Gaspard (monseigneur) (1824-1892)

Prélat suisse. Vicaire puis curé à Genève. En 1856, il propose au père d'Alzon une fondation à Ferney, non loin de Genève « sur les champs de Voltaire et sous les remparts de Calvin », et pour les Religieuses de l'Assomption, une fondation à Genève pour une maison d'adoration. Les projets ne se réalisèrent pas. De tendance ultramontaine, l'abbé Mermillod est nommé évêque en 1864. Représentant à Genève de l'évêque de Lausanne, il est banni par le Gouvernement Fédéral (1873) et dirige son diocèse depuis la frontière française. Il peut rentrer à Fribourg en 1884, où il préside l'Union de Fribourg, dont les membres, élaborent les éléments d'une doctrine sociale de l'Église que Léon XIII codifiera

dans *Rerum Novarum* (1891). En 1889, M^{gr} Mermillod fonde l'Université Catholique de Fribourg. En 1890, Léon XIII le nomme Cardinal et l'appelle à Rome où il meurt en 1892.

21/04/1872

Olivaint, Pierre S.J. (père) (1816-1871)

Étudia au Lycée Charlemagne et à l'École Normale Supérieure. La première influence religieuse fut celle de Philippe Buchez, socialiste chrétien. Auditeur attentif des conférences de Lacordaire à Notre-Dame, membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Entra chez les jésuites en 1845, prêtre en 1850. Recteur du collège de Vaugirard (1870), se dépensa au service des blessés. Arrêté par les Communards le 13 avril 1871, transféré le 22 mai avec M^{gr} Darboy à la Grande Roquette, il fut exécuté le 26 mai, la veille de la victoire des Versaillais.

31/08/1873 ; 22/02/1874

Pascal, Blaise (1623-1662)

Savant, penseur et écrivain français. Sous l'influence de sa sœur Jacqueline (entrée en religion), puis d'événements où il vit l'œuvre de la Providence, bouleversé enfin par son extase du 23 novembre 1654 (« nuit de feu »), il fit retraite au monastère janséniste de Port-Royal-des-Champs, non loin de Paris. Principales œuvres : les *Provinciales*, les *Pensées*. À sa mort, le 19 août 1662, on retrouva sur lui le texte-écho de son expérience de la « nuit de feu ». Il se reprochait de n'avoir pas fait assez pour les pauvres.

01/02/1874

Picard, François A.A. (père) (1831-1903)

Né le 1^{er} octobre 1831 à Saint-Gervasy, près de Nîmes. Entré en 1850 dans la Congrégation nouvellement fondée des *Religieux de l'Assomption*. Profès en 1851. Prêtre en 1856. Confesseur de mère Marie-Eugénie à Paris à partir de 1857. Soutien et conseiller des *Religieuses de l'Assomption* durant de nombreuses années, avant que ne se manifestent des difficultés sur des questions d'autorité (Chapitre spécial de 1886). Successeur du père d'Alzon en 1880 comme supérieur général. En 1896, fondateur des *Orantes de l'Assomption* avec mère Isabelle-Marie de Gethsémani (de Clermont-Tonnerre, veuve d'Ursel). Mort à Rome le 16 avril 1903.

27/06/1875

Pie IX (pape) (1792-1878)

Giovanni Mastai Ferretti, né en 1792, a été évêque de Spolète puis d'Imola avant d'être élu pape en 1846, après la mort de Grégoire XVI. Chassé de Rome par la révolution de 1848, l'intervention de l'Autriche et de la France assurèrent la restauration de son pouvoir temporel. En 1854 il proclama le dogme de l'Immaculée Conception. En 1864, par l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*, il condamnait les « erreurs » de son temps. En 1869, il réunit le Concile du Vatican, qui définit, en juillet 1870, le dogme de l'infaillibilité pontificale. En septembre 1870, la prise de Rome par les troupes de Victor-Emmanuel mit fin aux États Pontificaux, annexés au Royaume d'Italie. Pie IX se considéra comme prisonnier au Vatican, où il mourut le 7 février 1878. Il a été béatifié en 2000. C'est sous son pontificat que les Statuts et l'Institut des Religieuses de l'Assomption ont été approuvés (1855 et 1867).

27/06/1875 ; 13/06/1875 ; 10/12/1876 (note)

Rancé, Armand-Jean le Bouthillier de (abbé) (1626-1700)

Réformateur de l'*Ordre Cistercien* à l'abbaye de la Trappe. C'est dans son livre *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique* que Marie-Eugénie a trouvé la phrase insérée dans les Constitutions dès 1844, au chapitre de la chasteté : « Comme elles se donnent entièrement à Jésus-Christ, il n'y a plus d'action, ni de parole, ni d'instant de leur vie qui ne lui appartienne... »

16/02/1873 ; 23/11/1873

Staël (madame de) (1766-1817)

Germaine Necker, baronne de Staël, femme de lettres, s'enthousiasma pour la Révolution. Elle illustre ce qui sera l'idéologie romantique par l'exemple de sa vie passionnée et par ses ouvrages, en particulier *Corinne* (1807).

11/05/1873

Surin, Jean-Joseph (père) (1600-1665)

Né à Bordeaux, entré chez les jésuites en 1616, prêtre en 1826. Désigné comme exorciste à Loudun dans de graves circonstances, il connaît ensuite un temps de paralysie physique et de troubles psychologiques jusqu'en 1660. Durant sa vie, il déploie une intense activité apostolique et

littéraire. Il a écrit des poésies : *Cantiques spirituels de l'amour divin*, et des traités : *Catéchisme spirituel pour l'instruction des âmes dévotes*, *Fondements*.

08/07/1876

Suzo ou Suso, Henri (bienheureux) (vers 1295-1366)

Heinrich Seuse. Dominicain allemand, théologien et mystique, disciple de Maître Eckart. Nommé prieur à Constance, puis à Ulm. Fête le 2 mars.

22/12/1872

Térèse-Marie du Sacré-Cœur (mère) (1845-1888)

Madeleine de Foucault, née le 16 septembre 1845 à Coulans (Sarthe), entrée le 18 septembre 1868, prise d'habit le 9 avril 1869, premiers vœux le 26 avril 1870, vœux perpétuels le 8 avril 1872. Supérieure à Montpellier (1876-1878), puis à Bordeaux (1878-1888). Venue à Auteuil pour le Chapitre Général de 1888, elle y tombe gravement malade et meurt le 22 décembre 1888. Sa vie a été écrite.

25/08/1872

Thérèse (ou Tère) d'Avila (sainte) (1515-1582)

Teresa de Cepeda y Ahumada, née le 28 mars 1515, carmélite espagnole. Elle a mené la réforme des carmels, œuvre pour laquelle elle a reçu l'aide de saint Jean de la Croix. Mystique et femme d'action, elle a laissé des ouvrages qui la classent parmi les grands maîtres de la spiritualité : *Livre de la Vie*, *Chemin de Perfection*, *Les Fondations*, *Le Château Intérieur*. Morte le 4 octobre 1582 à Alba de Tormes. Canonisée en 1622. Docteur de l'Église en 1970. Fête le 15 octobre.

04/04/1872 ; 21/04/1872 ; 15/09/1872 ; 15/12/1872 ; 22/12/1872 ;
09/03/1873 ; 16/03/1873 ; 09/11/1873 ; 03/05/1874 ; 05/07/1874 ;
25/07/1874 ; 24/01/1875 ; 30/05/1875 ; 18/07/1875 ; 22/08/1875 ;
28/11/1875 ; 05/12/1875 ; 20/02/1876 ; 12/03/1876 ; 25/06/1876 ;
16/07/1876 ; 05/11/1876

Thérèse-Emmanuel de la Mère de Dieu (mère) (1817-1888)

Catherine O'Neill, née le 3 mai à Limerick (Irlande), entrée le 5 août 1839 à Meudon, prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 14 août 1841, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 2 mai 1888 à Cannes. Maîtresse des novices et Assistante pendant près de 40 ans. Fondatrice et supérieure de Richmond de 1850 à 1852. Supérieure

de la Maison-Mère de 1868 à 1870 et de 1872 à 1882. Considérée comme cofondatrice des Religieuses de l'Assomption.

14/09/1873 ; 23/04/1876

Thomas d'Aquin (saint) (1227-1274)

Théologien et philosophe italien, surnommé le « Docteur angélique », en raison de la sainteté de sa vie. Entra dans l'*Ordre des Dominicains* en 1240, étudia au Mont-Cassin, à Naples, puis Cologne et Paris. Fut élève de saint Albert le Grand. Sa *Somme théologique* est la tentative la plus complète du Moyen-Âge pour penser la religion chrétienne. Canonisé en 1323. Fête le 28 janvier.

09/03/1873 ; 23/07/1876

Vernières ou Vernière, Jacques (monsieur) (1797-1863)

Prêtre du diocèse de Montpellier, directeur spirituel au grand séminaire, conseiller de l'abbé d'Alzon. Il rencontra Marie-Eugénie à une retraite prêchée par l'abbé Combalot chez les Dominicaines de la rue de Charonne, en 1837.

19/04/1874

Vincent de Paul (saint) (1581-1660)

Prêtre français, précepteur des enfants du duc de Gondi. Fonda les *Filles de la Charité* avec Louise de Marillac, puis les *Lazaristes*. Aumônier général des Galères. Sous la régence d'Anne d'Autriche, fit partie du Conseil de Conscience où il influa notamment sur les nominations épiscopales. Fête le 27 septembre.

06/08/1873 ; 12/11/1876 ; 10/12/1876

Vitte, Pierre-Ferdinand (monseigneur) (1824-1883)

Mariste, supérieur ecclésiastique des Religieuses de l'Assomption à Lyon en 1862. A présidé plusieurs cérémonies à Auteuil, dont, le 2 octobre 1864, les premiers vœux de sœur Marie-Apollonie et de sœur Marie-Rosalie, qui seront missionnaires en Nouvelle-Calédonie. Évêque en 1873, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie. Mort le 9 décembre 1883.

28/09/1873

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	7
NOTE SUR LES CHAPITRES 1872-1876	9
ANNÉE 1872	II
<i>7 janvier 1872</i>	
Renouveau pour le commencement de l'année.....	15
<i>21 janvier 1872</i>	
La vie de Jésus en nous	17
<i>4 février 1872</i>	
Bien faire les récréations – Obéissance	20
<i>25 février 1872</i>	
Appliquer ses efforts à un point particulier	21
<i>3 mars 1872</i>	
Le dévouement.....	23
<i>4 avril 1872</i>	
Jeudi de Pâques	25
<i>7 avril 1872</i>	
Confiance en Dieu.....	28
<i>21 avril 1872</i>	
Esprit de zèle par la prière et la ferveur.....	31
<i>28 avril 1872</i>	
S'appliquer à la correction d'un défaut.....	33
<i>14 juillet 1872</i>	
Esprit de charité	35

<i>11 août 1872</i>	
Vacances, renouvellement de l'esprit surnaturel	37
<i>25 août 1872</i>	
Fin de la retraite – Recommandations	39
<i>1^{er} septembre 1872</i>	
Recommandations.....	41
<i>7 septembre 1872</i>	
Amour de Notre-Seigneur	42
<i>15 septembre 1872</i>	
Support des imperfections – Zèle pour notre perfection	45
<i>29 septembre 1872</i>	
De l'estime de Dieu	48
<i>10 octobre 1872</i>	
Dévotion à la Sainte Vierge.....	51
<i>3 novembre 1872</i>	
Soin pour se sanctifier dans son emploi.....	53
<i>10 novembre 1872</i>	
Consécration de notre Congrégation et de nous-mêmes à Dieu	55
<i>17 novembre 1872</i>	
Examiner ce qui s'oppose en nous au règne de Dieu.....	58
<i>21 novembre 1872</i>	
Imitation de la Sainte Vierge	60
<i>24 novembre 1872</i>	
Silence avec les enfants	64
<i>8 décembre 1872</i>	
L'Immaculée Conception.....	66
<i>15 décembre 1872</i>	
L'adoration	70
<i>22 décembre 1872</i>	
L'abandon	76
ANNÉE 1873.....	85

<i>12 janvier 1873</i>	
L'Enfant Jésus, divine sagesse	89
<i>20 janvier 1873</i>	
La tenue religieuse	94
<i>9 février 1873</i>	
L'amour de Notre-Seigneur	97
<i>16 février 1873</i>	
La délicatesse négative.....	101
<i>23 février 1873</i>	
La délicatesse positive	106
<i>2 mars 1873</i>	
L'esprit de pénitence	112
<i>9 mars 1873</i>	
Méditation sur la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.....	116
<i>16 mars 1873</i>	
Silence et vigilance sur les paroles	120
<i>20 avril 1873</i>	
L'ordre de la perfection	125
<i>27 avril 1873</i>	
Les récréations.....	127
<i>4 mai 1873</i>	
Vivre de l'esprit évangélique et acheter le ciel par les souffrances.....	132
<i>11 mai 1873</i>	
Rapports avec les personnes du dehors	135
<i>18 mai 1873</i>	
Recommandations	138
<i>6 août 1873</i>	
Vivre de l'esprit de foi.....	141
<i>10 août 1873</i>	
Le silence intérieur et extérieur.....	144
<i>31 août 1873</i>	
Les avertissements	147

<i>14 septembre 1873</i>	
Les sources de dissipation à éviter pour conserver les impressions du Saint-Esprit après la retraite	150
<i>28 septembre 1873</i>	
La mission de la Nouvelle-Calédonie	154
<i>12 octobre 1873</i>	
Le dévouement	157
<i>26 octobre 1873</i>	
Renoncement – Vouloir ce que Dieu veut	161
<i>2 novembre 1873</i>	
Attention et fidélité à la prière	165
<i>9 novembre 1873</i>	
Ce qu'il faut faire pour devenir femme d'oraison.....	168
<i>16 novembre 1873</i>	
La mortification	173
<i>23 novembre 1873</i>	
Les récréations	181
<i>14 décembre 1873</i>	
L'esprit de l'Assomption	188
<i>28 décembre 1873</i>	
L'esprit de la sainte Enfance	193
ANNÉE 1874.....	197
<i>1^{er} février 1874</i>	
L'humilité.....	201
<i>8 février 1874</i>	
L'humilité.....	205
<i>22 février 1874</i>	
Instance dans la prière.....	209
<i>15 mars 1874</i>	
Des devoirs d'état	211
<i>22 mars 1874</i>	
La mort de sœur Françoise-Élisabeth et de sœur Marie-André.....	215

<i>5 avril 1874</i>	
La Résurrection	219
<i>19 avril 1874</i>	
L'humilité	224
<i>26 avril 1874</i>	
Fête du patronage de saint Joseph.....	226
<i>3 mai 1874</i>	
Travailler à sa perfection.....	229
<i>7 juin 1874</i>	
La confiance en Dieu	234
<i>14 juin 1874</i>	
Étude du saint Évangile	238
<i>21 juin 1874</i>	
Ne parler de soi ni en bien ni en mal.....	242
<i>5 juillet 1874</i>	
L'esprit de sacrifice	245
<i>12 juillet 1874</i>	
Le zèle pour notre institut	248
<i>25 juillet 1874</i>	
Comment sanctifier le repos des vacances.....	251
<i>9 août 1874</i>	
Amour de la volonté de Dieu	255
<i>7 septembre 1874</i>	
La parole de Dieu	258
<i>4 octobre 1874</i>	
Nous défaire de notre amour-propre pour nous revêtir de Notre Seigneur Jésus-Christ	262
<i>11 octobre 1874</i>	
L'esprit d'unité fondé sur l'esprit d'humilité.....	267
<i>18 octobre 1874</i>	
L'esprit de foi	269
<i>25 octobre 1874</i>	
Fête de la pureté de la très Sainte Vierge	273

<i>1^{er} novembre 1874</i>	
Les avertissements	276
<i>8 novembre 1874</i>	
L'esprit de foi.....	282
<i>27 décembre 1874</i>	
L'adoration, premier devoir de la créature envers Dieu.....	287
ANNÉE 1875	291
<i>3 janvier 1875</i>	
La connaissance de Dieu et de soi-même, fondement de la vie religieuse	295
<i>10 janvier 1875</i>	
Avis aux sœurs anciennes	298
<i>12 janvier 1875</i>	
Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le.....	300
<i>24 janvier 1875</i>	
Le miracle de Cana, figure de l'eucharistie et modèle de la transformation qui doit se faire dans notre âme.....	305
<i>21 février 1875</i>	
L'unique manière de plaire à Dieu, c'est de travailler à se rendre semblable à Notre Seigneur Jésus-Christ	309
<i>2 mai 1875</i>	
L'esprit de prière	313
<i>30 mai 1875</i>	
La perfection de l'amour de Dieu et du prochain consiste à mieux aimer donner que recevoir.....	315
<i>6 juin 1875</i>	
Travailler constamment à sa perfection.....	318
<i>13 juin 1875</i>	
Consécration au Sacré-Cœur.....	320
<i>20 juin 1875</i>	
Édification que doit donner une bonne religieuse	324

<i>Dimanche 27 juin 1875</i>	
Sanctifier ses souffrances	327
<i>18 juillet 1875</i>	
Le détachement de toutes choses.....	330
<i>1^{er} août 1875</i>	
S'attacher uniquement à Jésus-Christ.....	333
<i>8 août 1875</i>	
La prière par Jésus-Christ	335
<i>22 août 1875</i>	
Foi très vive à la présence de Jésus au saint Sacrement	340
<i>12 septembre 1875</i>	
Avis pour la fin de la retraite	344
<i>17 octobre 1875</i>	
Réparer, adorer, remercier	349
<i>24 octobre 1875</i>	
Amour de Notre Seigneur au tabernacle.....	353
<i>7 novembre 1875</i>	
Faire sans cesse des actes d'amour de Dieu	356
<i>14 novembre 1875</i>	
Aimer, imiter Marie notre mère	360
<i>21 novembre 1875</i>	
Des relations mutuelles.....	366
<i>28 novembre 1875</i>	
Se renouveler dans l'esprit d'oraison.....	367
<i>5 décembre 1875</i>	
Jésus-Christ vivant en nous – Trois caractères de sa présence : elle est silencieuse, mystérieuse, impalpable	373
ANNÉE 1876	379
<i>9 janvier 1876</i>	
L'obéissance	383
<i>30 janvier 1876</i>	
La vraie consolation dans l'oraison.....	384

<i>6 février 1876</i>	
La règle : des sœurs converses.....	389
<i>20 février 1876</i>	
Horreur du péché, grand élément de ferveur	392
<i>27 février 1876</i>	
Méditer la passion	395
<i>5 mars 1876</i>	
Comment suppléer au jeûne pour sanctifier le carême	396
<i>12 mars 1876</i>	
Amour de Jésus – Union à ses souffrances.....	398
<i>19 mars 1876</i>	
Trahison de Judas.....	402
<i>26 mars 1876</i>	
La Cène	409
<i>23 avril 1876</i>	
Recommandations de Notre Mère aux sœurs avant son départ pour Rome	412
<i>4 juin 1876</i>	
Prier le Saint-Esprit	414
<i>18 juin 1876</i>	
Dévotion au Saint Sacrement	416
<i>25 juin 1876</i>	
Se renouveler dans la ferveur.....	418
<i>2 juillet 1876</i>	
Imiter la charité de la très Sainte Vierge.	423
<i>8 juillet 1876</i>	
Les dévotions Les rapporter toutes à Notre Seigneur Jésus-Christ	427
<i>16 juillet 1876</i>	
Les trois manières de prier de saint Ignace joindre l'oraison à la prière vocale.....	433
<i>23 juillet 1876</i>	
Vivre sous le regard de Dieu	438

<i>30 juillet 1876</i>	
La pauvreté	443
<i>6 août 1876</i>	
Transfiguration – Pensée du ciel.....	445
<i>13 août 1876</i>	
Se renouveler – Méditer la règle de saint Augustin.....	448
<i>24 août 1876</i>	
Les vœux	451
<i>3 septembre 1876</i>	
Pratique fidèle et fervente de nos règles.....	453
<i>10 septembre 1876</i>	
Garder la paix par la patience	455
<i>24 septembre 1876</i>	
Confiance et dévotion envers la très Sainte Vierge	461
<i>1^{er} octobre 1876</i>	
Dévotion aux anges gardiens, nos modèles dans nos rapports avec les âmes.....	466
<i>15 octobre 1876</i>	
La pureté qu'il faut avoir pour pouvoir jouir de Dieu	472
<i>5 novembre 1876</i>	
Esprit de pénitence	474
<i>12 novembre 1876</i>	
Avoir l'esprit de la règle. Chercher l'humilité dans l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.....	479
<i>19 novembre 1876</i>	
Pour pratiquer l'humilité, imiter la vie de Jésus-Christ.....	484
<i>26 novembre 1876</i>	
Nous réjouir de souffrir persécution pour Jésus-Christ.....	488
<i>10 décembre 1876</i>	
La simplicité et la droiture, caractères particuliers de l'esprit de l'Assomption : de la droiture dans la foi	492
<i>24 décembre 1876</i>	
La rénovation des vœux.....	497
INDEX DES NOMS CITÉS 1872-1876.....	501

Achévé d'imprimer
sur les presses de France-Quercy,
à Cahors, en décembre 2005